

Mes trances à trente ans

(Escapade ruandaise)

La collection *Littératures des mondes contemporains* est dirigée par Pierre Halen pour la série « Afriques ».  
La présente édition a été réalisée en outre avec la collaboration de Catherine Maillot et de Sophie Maillot.

Composition et typographie  
Catherine Maillot, ingénieur d'études, UPVM

Conception de la couverture  
Sophie Eberhardt, ingénieur d'études, UPVM

En couverture : « La mission de Rulindo », extrait de la revue *Grands Lacs*, 1939, p. 68.

*Les éventuels ayant-droits que, malgré nos efforts auprès des sociétés d'auteurs, nous n'aurions pas réussi à identifier et à joindre au moment de la mise sous presse de ce volume, sont invités à prendre contact avec l'éditeur.*

Tous droits réservés pour tous pays.

Saverio Nyigiziki

***Mes trances à trente ans***

***(Escapade ruandaise)***

Texte intégral, établi et présenté par Jean-Paul Kwizera

UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE – METZ  
CENTRE DE RECHERCHES « ÉCRITURES »  
2009

Collection *Littératures des mondes contemporains*  
Série « *Afriques* », n° 5





## INTRODUCTION

*Mes transes à trente ans* est un livre exceptionnel à divers égards, dont la réédition s'imposait. Ce véritable monument des lettres rwandaises, qui resta pendant longtemps l'un des rares ouvrages écrits et publiés en français par un auteur du Pays des Mille Collines, est en effet aussi une autobiographie africaine dont l'ampleur et la teneur sont particulièrement remarquables. L'œuvre étant restée peu connue, il importe toutefois de la situer dans son temps et de rappeler les questions critiques qu'elle pose.

Saverio Nayigiziki est né à Karama, dans le Sud du Rwanda, le 2 septembre 1915. Ses parents, Élisabeth Nyiramuhima et Fiacre Semageza, le portent sur les fonts baptismaux peu de jours après sa naissance. Deuxième de leurs sept enfants, il reçoit les prénoms de François-Xavier-Joseph-Deodatus. On ignore pourquoi le prénom de Xavier, sous la forme italianisée de Saverio, s'est finalement substitué dans le nom de l'auteur à celui de François, alors que, dans la vie quotidienne, c'est plutôt Joseph-Saverio qui était utilisé.

Entré à l'âge de 5 ans à l'école primaire des Sœurs Blanches de Save, où il fait notamment l'apprentissage du catéchisme, il en sort avec succès pour poursuivre ses études au Petit Séminaire Saint-Léon de Kabgayi, au centre du Rwanda<sup>1</sup>. Il y apprend la langue française et se fait vite remarquer par divers ecclésiastiques, comme Monseigneur Deprimoz, le Père Buisson et le Père Lody, son professeur de français.

---

<sup>1</sup> Les informations qui suivent nous ont été fournies par le Père Gabriel Cyiza, de la paroisse de Zaza, et par le Père Thomas Bangamwabo, de la paroisse de Byumba, à l'occasion des entretiens qu'ils nous ont accordés du 21 au 24 décembre 2007. En ce qui concerne le prix littéraire et l'édition à Bruxelles, nous nous fions à ce qu'en a écrit Joseph-Marie Jadot, témoin direct de ce qui s'est passé. Dans les ouvrages de références et sur la toile circulent, il faut le noter, beaucoup d'informations lacunaires et contradictoires.

Nayigiziki est passionné par l'histoire, ainsi que par la langue et la littérature françaises : il aime lire Victor Hugo et s'intéresse beaucoup à la figure de Napoléon Bonaparte. Il a la réputation d'être un esprit libre et indépendant. Sa maîtrise de la langue française étant estimée suffisante, il entre en classe de rhétorique (équivalent de la terminale française) avant de se faire renvoyer en 1932, pour avoir, dit-on, mal joué une scène de *L'Avare* de Molière <sup>2</sup>.

Nayigiziki se marie à l'âge de 18 ans avec Isabelle Nyiramatabaro, et quatre enfants naîtront de ce mariage religieux. Il est engagé comme clerc et moniteur diplômé à la mission de Save durant trois ans. Il passe ensuite au Groupe scolaire d'Astrida, en 1935, où il devient à la fois secrétaire, traducteur, imprimeur et moniteur par intérim jusqu'en 1941. Cette année-là, il commence à travailler pour les entreprises Pire, situées dans les environs du monastère bénédictin des Frères de Gihindamuyaga (au Sud du Rwanda) ; il y exerce les fonctions de commis dans le service des achats de bétail et de vivres à fournir aux mines du Katanga (au Congo Belge). En 1944, il devient, une année durant, aide-chauffeur et convoyeur pour le transporteur Van Hende à Usumbura\*, capitale de l'Urundi (aujourd'hui Bujumbura, Burundi).

Nayigiziki quitte ensuite les transports et s'essaie au commerce ; il entre à la Société du Haut-Uélé et du Nil (SHUN), qui vend divers articles dont des vivres et des tissus, et se voit confier le poste de gestionnaire du comptoir de la « Nuco », succursale de Nyanza\*, la capitale royale. Il y épouse en secondes noces coutumières, reconnues par la loi, Suzanne Mukakabego qui lui donne un fils, Gaston-Hugo Kamenyero. Il ne tardera pas à faire faillite et à prendre la fuite. C'est en s'inspirant de cette équipée de cinq mois qu'il écrira le long récit qui sera publié d'abord sous le titre d'*Escapade ruandaise* et, plus tard, sous celui de *Mes trances à trente ans*.

Réhabilité après sa fuite, Nayigiziki réintègre les transports Van Hende, les quitte ensuite pour s'installer au Congo Belge, à l'aide d'un chef de la région de Masisi. C'est là qu'il rédige son récit de voyage, qui

---

2 Cette version des faits, pour singulière qu'elle puisse paraître, est reprise dans l'œuvre romanesque (*cf. p. 126, infra*) ; elle nous a aussi été donnée par le fils de l'auteur, Hugo Karorero, lors de l'entretien qu'il nous a accordé à Butare le 29 août 2008 ; elle se retrouve dans divers manuels de littérature rwandaise.

semble avoir porté dès cette époque le titre de *Mes trances à trente ans*. Une partie de ce manuscrit sera publiée en 1950 sous le titre d'*Escapade ruandaise. Journal d'un clerc en sa trentième année*<sup>3</sup>. Nous y reviendrons. Il devient postier aux P.T.T. de Goma deux mois durant ; mais il perd ensuite son travail et doit accepter un emploi de sentinelle (huissier) avant d'être employé comme auxiliaire comptable à la Banque belgo-africaine (B.B.A) de Goma jusqu'en 1951.

Stabilisé, Nayigiziki revient à Astrida. Il est alors engagé à l'Institut de Recherches Scientifiques en Afrique Centrale (IRSAC), comme rédacteur et assistant de recherche. Il travaille avec des chercheurs de renom comme A.E. Meeussen, R. De Wilde, Jean-Jacques Maquet, Marcel D'Hertefeldt et Jan Vansina ; il écrit aussi une pièce de théâtre : *L'Optimiste*, qui sera jouée et publiée dès cette époque.

Détaché en 1958 à l'IRSAC d'Élisabethville (au Katanga, aujourd'hui Lubumbashi), il y collabore en outre à la revue *Jeune Afrique* (Cahier de l'Union Africaine des Arts et des Lettres), dont il devient secrétaire de la rédaction. Il s'inscrit aussi comme étudiant libre à l'Université officielle du Congo Belge et du Ruanda-Urundi. Il y suit des cours d'anthropologie sociale, de linguistique africaine et de psychologie dynamique, avec, respectivement, selon les souvenirs de son fils, les professeurs Hiernaux, Maquet, Jacobs et Collette.

Nayigiziki ne peut se présenter aux examens de fin d'année, car il est mandé au Ruanda par le roi Mutara III Charles Léon Pierre Rudahigwa qui le charge de la gestion du « Fonds Mutara ». Le roi veut le nommer Chef de Territoire, mais cela ne peut se produire immédiatement, du fait, semble-t-il, d'une intrigue de cour. C'est après deux ans de stage en tant que sous-chef, et après la mort inopinée, à Usumbura (Urundi), du roi Mutara III, donc sous le règne du dernier monarque, Jean Baptiste Ndahindurwa Kigeli IV, que Nayigiziki deviendra Sous-chef de Mayaga.

Durant les violences de 1959, qui endeuillèrent le royaume du Ruanda, Nayigiziki est affecté par l'administration mandataire à Usumbura, au royaume d'Urundi, comme chef de bureau aux affaires économiques. Il sera rappelé au Rwanda en 1961 pour être affecté dans l'administration de la nouvelle assemblée législative qui est alors

---

3 NAYIGIZIKI (Saverio J.), *Escapade ruandaise. Journal d'un clerc en sa trentième année*. Préf. de J.-M. Jadot. Bruxelles : G .A. Deny, s. d. [1950], 208 p.

mise en place dans la perspective de la prochaine indépendance du pays. Il n'y reste pas longtemps, car les problèmes politiques l'obligent à rester consigné en résidence surveillée. Il fuit celle-ci et part s'installer chez lui à Mwulire où, selon les témoignages que nous avons pu recueillir, il mène une vie difficile, contraint à l'inactivité et à la misère matérielle. Il est alors engagé au Petit séminaire de Save, comme professeur de latin et de français. Ledit séminaire sera transféré à Karubanda (Butare), où Nayigiziki exercera aussi la fonction de secrétaire de l'évêque et de traducteur pour les congrégations religieuses, jusqu'à sa mort le 12 janvier 1984.

\*\*\*

La relative méconnaissance de l'œuvre littéraire de Nayigiziki, au plan international mais aussi, jusqu'à un certain point, au plan national, explique que nous ayons une connaissance encore assez imprécise de l'auteur lui-même et de sa vie, auxquels on s'est assurément trop peu intéressé à l'époque où, sans doute, davantage de témoins et de documents étaient encore accessibles. En particulier, cette œuvre a suscité peu d'échos institutionnels auprès de ceux qui contribuent à la promotion des littératures africaines de langue française, dont l'attention a été longtemps tournée de préférence vers les anciennes colonies françaises l'Afrique de l'Ouest et dont, de toutes manières, les attentes n'eussent sans doute pas été satisfaites avec cette œuvre peu ordinaire.

Pourtant, la personnalité de Nayigiziki jouit d'un prestige certain au Rwanda. Ceci s'explique par les qualités de son écriture, mais également par sa relative singularité dans l'histoire littéraire du pays. Le peu d'œuvres qui ont été produites en langue française au Rwanda s'explique d'abord par les orientations culturelles de la tutelle autrefois exercée par la Belgique, autorité mandataire pour le compte de la Société des Nations puis Nations-Unies ; même au Congo où elle avait davantage investi, au titre d'autorité coloniale, la Belgique comme telle n'a guère développé de politique de promotion, ni de l'enseignement supérieur ni de la créativité littéraire. *A fortiori*, elle ne l'a pas fait dans les deux royaumes interlacustres, qui étaient des territoires sous mandat. En outre, ceux-ci présentaient une cohésion culturelle interne beaucoup plus forte que l'immense Congo ; l'ancien Royaume du Ruanda, en dépit des drames qu'il a connus, était en effet uni par l'usage de la



même langue, le *kinyarwanda*, et, dans son évolution à l'ère coloniale puis post-coloniale, il a subi moins fort que d'autres pays africains l'attraction de l'institution littéraire francophone.

La diffusion de l'œuvre a donc été jusqu'à ce jour on ne peut plus faible en dehors des frontières rwandaises. Ceci s'explique en partie par le relatif discrédit qui semble avoir affecté globalement toutes les productions littéraires qui n'étaient pas issues d'anciennes colonies françaises et qui, par ailleurs, ne disposaient pas, en compensation, de relais institutionnels dans la métropole belge. Mais ces facteurs généraux ne suffisent pas à rendre compte du phénomène. Aussi étrange que cela puisse paraître, certains aspects extraordinaires, au sens propre du mot, de cette œuvre pourraient expliquer sa relative méconnaissance : dans les années 40-50, on n'attendait pas un texte de cette nature et de cette ampleur. L'œuvre constitue en effet une sorte d'hapax littéraire, d'abord par son volume impressionnant (cinq cents pages de texte serré pour les deux volumes de l'édition de 1955), mais aussi par son genre, puisqu'il s'agit d'une autobiographie rédigée en langue française, vraisemblablement, dans les années 1945-46, donc bien avant la publication de *L'Enfant noir* de Camara Laye ; cette introspection, tortueuse à souhait, se propose en outre dans une langue dont le déploiement, souple et abondant, se distingue de la syntaxe un peu scolaire et sèche qui caractérise maints ouvrages de l'époque. À ces traits singuliers s'ajoutent un certain nombre de problématiques particulièrement remarquables dans le corpus africain, surtout eu égard au moment où le texte fut composé : entre autres, le déploiement d'une conscience individuelle, la mise en jeu de spéculations religieuses et de tourments moraux, le recours au genre épistolaire et le traitement de l'espace, avec un très étonnant sens de la description et même du paysage<sup>4</sup>.

Mais, d'autre part, l'œuvre pose un certain nombre de problèmes qui pourraient expliquer en partie la circonspection, et parfois l'ignorance de la critique, ainsi que l'absence de réédition depuis un demi-siècle. En particulier, le texte pose un problème d'ordre philologique, les deux versions publiées – l'une en version abrégée à Bruxelles en 1950 : *Escapade ruandaise*, l'autre en version complète à Astrida en 1955 :

---

4 Voir notre thèse : *La poétique de l'espace dans l'œuvre romanesque de S. Nayigiziki*. Université Paul Verlaine-Metz, 2009.

*Mes trances à trente ans* – souffrant de défauts, différents dans les deux cas mais également gênants, comme nous le verrons ci-dessous. Par ailleurs, le texte n'est pas sans poser des problèmes d'ordre idéologique, ceux que pose toute « littérature de tutelle », pour reprendre l'expression, qui paraît aujourd'hui inutilement péjorative de J. Jahn. Ce sont aussi des problèmes inhérents à la littérature rwandaise, du moment qu'elle met en scène les dissensions internes au pays. Ces deux aspects apparaissent inévitablement au lecteur contemporain, mais ils ne devraient pas empêcher de voir l'intérêt exceptionnel d'un ouvrage qui, au-delà de ses dimensions littéraires, constitue aussi un témoignage d'ordre sociologique : il propose en effet les « confessions » d'un « clerc » – d'un « évolué » disait-on alors – qui, en se présentant comme tel dans un monde urbain qui connaît une mutation rapide, entend aussi rapporter les états d'âme et les prises de conscience de son milieu social à un moment-clé de l'évolution du pays ; c'est aussi, – faut-il le préciser ? – un moment-charnière dans l'histoire de toute l'Afrique subsaharienne.

\*\*\*

Nous savons <sup>5</sup> que Nayigiziki avait envoyé son manuscrit en 1949 pour la deuxième édition du concours littéraire de la Foire coloniale de Bruxelles. Rappelons que le jury avait couronné en 1948 *Ngando (Le crocodile)*, un récit du Congolais Paul Lomami-Tshibamba. Ce concours était une initiative privée, destinée à encourager l'éclosion de talents littéraires en Afrique centrale. Certains membres du jury bruxellois, et en particulier semble-t-il Joseph-Marie Jadot, ancien magistrat colonial et écrivain lui-même, furent très impressionnés par l'envoi de Nayigiziki, un envoi hors normes, qui dépassait de beaucoup les limites quantitatives prescrites pour le concours. Rien, en somme, ne leur avait fait prévoir

---

5 Cf. « Georges A. Deny : éditeur de Lomami Tchibamba et de Nayigiziki. Témoignage recueilli par Émile Van Balberghe », dans *Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaire, Rwanda et Burundi)*. Édité sous la dir. de Marc Quaghebeur par Émile Van Balberghe avec la collaboration de Nadine Fettweis et Annick Vilain. Bruxelles : Labor, coll. Archives du Futur, 1992, T. II, p. 293-300 ; *Entretien avec Georges A. Deny, réalisé par Stéphanie Carette, le 13 mai, le 20 mai et le 26 mai 1998, à son bureau, 29, rue E. Allard, à Bruxelles*. Anvers : UIA, 1998, 7 p., dactyl. (inédit).

qu'un Africain, à cette date et dans ce contexte, enverrait un texte aussi long, écrit dans une langue française d'une aussi littéraire envolée, pétri de considérations philosophiques, morales, spirituelles et théologiques de ce niveau, et surtout que ce texte recoure à un mode de la parole sur soi-même que l'Occident croyait réservé à sa culture.

Jadot, qui avait une solide expérience congolaise en tant que magistrat et dont les essais autant que les nouvelles témoignent d'une grande attention aux évolutions socio-culturelles des populations colonisées, a sans doute été sensible aussi aux aspects chrétiens des « tourments » de Justin, même s'il semble, dans sa préface, estimer que ces réflexions ne sont, tout compte fait, pas très catholiques. Quoi qu'il en soit, le fait est que c'est lui qui patronne la publication de 1950. Et tout laisse supposer que c'est lui aussi qui est intervenu pour mettre au point la version réduite et réaménagée qui est ainsi publiée à Bruxelles sous le titre *Escapade ruandaise* <sup>6</sup>.

Cette édition ne comporte qu'un peu moins d'un quart du texte qui sera ensuite, en 1955, réédité à Astrida sous le titre *Mes trances à trente ans*, en deux volumes <sup>7</sup>. Ces derniers semblent comporter, si l'on en croit l'avant-propos, le texte intégral, celui qui aurait été amputé par le jury ou l'éditeur bruxellois. Mais les choses ne sont pas si simples, puisque la version d'Astrida se termine par un épilogue qui raconte comment... grâce au Prix remporté à Bruxelles par l'écrivain, le narrateur Justin a pu rembourser ses créanciers. L'édition de 1955 ne se contente donc pas de reprendre le texte initial dans sa totalité, et rien ne prouve que l'écrivain ne soit pas intervenu d'une autre manière encore dans son texte entre 1946 et 1955.

Quoi qu'il en soit, les conditions de publication respectives de ces deux éditions étaient de nature à produire deux livres matériellement et textuellement très différents, destinés à des publics distincts, et entrant

---

6 Joseph-Marie Jadot n'a jamais caché qu'il préférerait la version brève, jugeant même l'édition d'Astrida malvenue (cf. *Les Écrivains africains du Congo Belge et du Ruanda-Urundi. Une histoire. Un bilan. Des problèmes*. Gembloux : Duculot ; Bruxelles : ARSC, coll. Mémoires de l'ARSC, Sciences morales et politiques, N.S. T.XVII, fasc. 2, 1959, 167 p.).

7 NAYIGIZIKI (Saverio J.), *Mes trances à trente ans. Histoire vécue mêlée de roman*. I. *De mal en pis*. II. *De pis en mieux*. Astrida : Groupe scolaire, 1955, 2 vol., en tout 487 p. (vol. 1 : 206 p.).

dans la logique de champs littéraires sans grand rapport l'un avec l'autre. *Escapade ruandaise* a vraisemblablement été conçu pour s'adresser à un public lettré, occidental, à l'image des membres du jury littéraire belge pour lequel il a été retouché, sans doute par l'un d'eux ; l'objectif était alors de démontrer que, des populations colonisées, pouvaient désormais sortir des talents littéraires ; qu'elles étaient, en somme, « évoluées », et pour tout dire, dans la modernité. Certes, le colonisateur mettait ainsi une plume à son chapeau, mais ce n'est pas lui qui a pris l'initiative de ce concours, et l'effet produit par celui-ci en termes d'images dépasse largement la question coloniale : il s'agit en somme de faire participer l'Afrique centrale à l'actualité artistique et littéraire internationale. La réduction du manuscrit, à cet égard, ne se justifiait pas seulement par la nécessité budgétaire (ne pas dépasser le montant qui sans doute avait été prévu initialement par le mécène<sup>8</sup>), mais aussi par le souci de ne pas décontenancer le public européen par une longueur excessive, elle-même liée aux entrelacs d'une pensée tourmentée, peu rassurante peut-être quant à l'image qu'on voulait se faire des futures élites africaines.

Tel n'est pas le premier horizon de Nayigiziki lorsqu'il se lance dans l'écriture de *Mes tranches à trente ans*, ni lorsqu'il en organise l'édition complète d'Astrida, imprimée dans les ateliers de l'école professionnelle qu'il connaissait bien pour y avoir enseigné dès les années 30, et s'y être notamment occupé des ateliers d'imprimerie. Mais quel est alors cet horizon ? Faute d'archives conservées, la question n'est pas simple, même s'il est évident qu'il a une dimension avant tout nationale. L'impression d'un livre soigneusement édité en Belgique, dont il devait alors rester des exemplaires disponibles, compte de toute évidence moins aux yeux de l'auteur que l'édition locale, entreprise avec un soin rédactionnel et une typographie certes moins ambitieux, mais qui constitue une édition complète et diffusable sur place.

L'originalité de l'œuvre est par ailleurs dans cette écriture de la nation en mutation, une écriture portée par le point de vue et la voix d'un narrateur en quête de liberté et de reconnaissance, comme l'auteur devait l'être lui aussi. À l'instar du narrateur de *L'Enfant noir* de Camara Laye ou, plus tard, du personnage de Samba Diallo dans *L'Aventure*

---

8 Cf. note 5 *supra*.

*ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, un certain conflit entre tradition et modernité est perceptible chez Justin, mais on notera que celui-ci n'a en rien l'esprit tourné vers la Métropole en Europe ou vers quelque Afrique-sur-Seine ; il y a bien, dans ces *Trances*, une ruralité ancestrale dont le protagoniste mesure le dépassement ou l'obsolescence, mais la modernité n'est pas en Europe, elle est dans le pays lui-même, et depuis longtemps.

Ainsi, l'errance de Justin est le symbole de la difficulté qu'éprouve la société entière pour se stabiliser, trouver sa place et ne plus être en porte-à-faux. Dans les littératures africaines, le narrateur homodiegétique, quand il existe, a un rôle emblématique, certes à cause du statut dévolu à l'individu dans les cultures traditionnelles, mais peut-être aussi parce que l'écriture porte en elle l'héritage d'une littérature orale. Or, traditionnellement, pour le conteur, il s'agit de mêler le quotidien et le mythe afin de donner à réfléchir non sur un individu mais sur la condition africaine, voire sur la condition humaine. Il existe, certes, dans l'œuvre romanesque de Nayigiziki, une forte dimension autobiographique et une volonté délibérée de s'inspirer d'expériences vécues ; mais son but semble bien avoir été de présenter une œuvre d'art qui restitue la vie de tout un peuple, de tout un monde, uni en quelque sorte dans la brisure moderne des individualités qui réinventent de nouvelles solidarités.

En outre, se distinguant des deux romans de Camara Laye et d'Hamidou Kane dont les protagonistes incarnent davantage des types, l'œuvre de Nayigiziki met en scène un héros pour le moins problématique, Justin, qui a toute l'épaisseur qu'on peut attendre d'un personnage romanesque. Il revendique d'ailleurs sa singularité. Nayigiziki a soigneusement évité toute dimension allégorique ou exemplaire, comme il évite le simplisme binaire des lieux et des systèmes culturels ; en ce sens, il n'est ni colonial ni post-colonial, ni anti-colonial, mais un écrivain à la recherche d'une autonomie dans son champ propre. Son personnage l'est tout autant, puisqu'il s'agit aussi et peut-être surtout de raconter l'histoire particulière d'un homme déchiré, en quête d'équilibre social ; Justin est conscient de ses erreurs mais il est dans l'incapacité de les réparer. C'est peut-être parce qu'il vit dans deux systèmes sociaux partiellement incompatibles, mais peut-être aussi que c'est l'homme qui n'a pas de place dans un système, ou qui n'a pas encore de place, le système où il aurait sa place étant encore à concevoir.

Une autre spécificité du narrateur imaginé par Nayigiziki est son recours fréquent aux documents : journal intime, mais aussi lettres et billets rédigés ou reçus par Justin pendant sa fuite. L'écriture, les écrits en tous genres, et même la posture de l'écrivain telle qu'elle s'affiche dans l'avant-propos de *Mes transes*, semblent donc là pour compenser ce manque d'harmonie ou cette sorte d'inadéquation essentielle entre l'être et sa société. Si, en définitive, l'œuvre romanesque de Nayigiziki est difficile à enfermer dans un genre autobiographique, ou dans un statut de plus ou moins grande fictionalité, c'est peut-être parce qu'elle est écrite dans un espace et à une époque eux-mêmes en pleine mutation, par un homme en fuite, cherchant sa place et comme prenant la mesure d'un pays qui lui-même bouge. C'est sans doute de cette manière qu'il se distingue le plus d'Alexis Kagame, l'autre grande figure intellectuelle du Ruanda de l'époque, ou tout au moins de l'aspect le plus connu de cet écrivain alors presque officiel, préposé à l'édition et à la traduction française des grands récits de la Cour. Nayigiziki, au contraire, explore avec Justin les convulsions confuses des mondes urbains et périurbains ; il est sur la route, se heurte aux objets, se perd dans les paysages, hésite dans ses amours et sollicite beaucoup la patience divine. C'est ce qui rend la modernité de cette œuvre si essentielle.



## PRINCIPES D'ÉDITION

L'établissement du texte qui constitue la présente édition a été rendu difficile en raison de plusieurs facteurs. Le premier est constitué par les différences importantes entre les deux éditions précédentes, celle de Bruxelles (1950), intitulée *Escapade ruandaise*, et celle d'Astrida (1955), en deux volumes, intitulée *Mes transes à trente ans*. Dans la mesure où la seconde était postérieure, assurément revue par l'auteur et, de toute évidence, plus complète que la première, il s'imposait de la suivre.

C'est donc le texte de 1955 qui est ici réédité. Nous avons toutefois essayé de donner le plus d'indications possible concernant la version de 1950, sous la forme de notes critiques qui permettront au lecteur intéressé de situer les différences. Ces notes ne se retrouvent, forcément, que dans la première partie de *Mes transes à trente ans*, partie qui a servi de base à la publication d'*Escapade ruandaise*. Pour ne pas alourdir inutilement la lecture, nous avons limité volontairement ces notes aux variantes qui nous paraissaient significatives, en ne tenant pas compte de ce qui nous semblait relever de la simple coquille.

Nous avons utilisé ci-dessus le terme de *différence*, non celui de modification, car – c'est là une deuxième difficulté – les documents font défaut pour apprécier qui est intervenu dans chacune des deux éditions, à quel moment et pour quel type de changement par rapport à un manuscrit initial qui, apparemment, n'a pas été conservé. Malgré nos recherches, nous n'avons en effet retrouvé ni ce manuscrit ni celui qui aurait servi de base à l'édition de 1955, dont rien n'assure qu'il n'était pas différent de ce texte initial, Nayigiziki ayant eu largement le temps de procéder à des modifications. Les différences entre les deux versions ne peuvent, donc, à ce stade, être attribuées à l'auteur ou à un membre du jury de Bruxelles. Nous ne pouvons que les constater ; même si nous avons le sentiment que la version bruxelloise est en quelque sorte plus « romancée », nous n'avons aucun document pour déterminer s'il s'agit d'une déformation (plus ou moins heureuse, c'est une autre

question) du texte initial par un intervenant différent de l'auteur, ou si, au contraire, c'est celui-ci qui aurait modifié son texte après 1950. Que la première hypothèse soit juste ou non, nous n'avons pas de toute manière pas la correspondance ou tout autre document qui attesterait que Nayigiziki aurait été consulté sur les changements.

Le phénomène le plus intéressant est sans doute la présence, dans *Escapade ruandaise*, de passages qu'on ne retrouve plus dans *Mes tranches à trente ans* : cela veut dire que l'édition de 1955 ne présente pas un texte qui aurait simplement été complété par l'écrivain. Le lecteur pourra trouver dans les notes ces passages supprimés.

La troisième difficulté est constituée par les divers problèmes de détail que présente le texte de 1955, visiblement imprimé dans les ateliers d'apprentissage de l'École professionnelle d'Astrida, sur des presses à caractère mobile, peut-être même par des élèves du Groupe scolaire. Nous avons redressé quelques coquilles lorsqu'elles étaient évidentes, mais nous avons limité nos interventions, autant que possible, à la simple correction orthographique ou graphique. En particulier, nous avons systématiquement ajouté, selon l'usage actuel, les majuscules accentuées, les italiques pour les termes étrangers (*boys*), les guillemets pour le discours rapporté. Nous avons supprimé un certain nombre de guillemets lorsqu'ils étaient fonctionnellement redondants avec l'usage de l'italique. Nous avons harmonisé la graphie des ethnonymes ou assimilés : ainsi, les adjectifs en langue africaine comme *mututsi* ont été présentés en italique (il est remarquable que Nayigiziki ne recourt jamais, dans de tels cas, à leur forme francisée). Si les erreurs évidentes ont été redressées (ex. : *plutôt* au lieu de *plus tôt*), et si des variantes graphiques ont été harmonisées (ex. : *grand-route* au lieu de *grand'route*, *là-bas* au lieu de *là bas*, *Byumba* au lieu de *Biumba*, *francs* au lieu de *F.* ou *frs*, *Ruhengeri* au lieu de *Ruhegeli*), en revanche nous avons gardé certaines formes archaïsantes (ex. : *jusques*) qui font partie de la langue mise en œuvre par l'écrivain.

Un second système de notes est organisé, qu'on trouvera en fin d'ouvrage. Il concerne tous les termes qui sont, dans le texte, suivis d'un astérisque. Il s'agit de notes documentaires destinées, tout d'abord, à fournir un glossaire qui sera utile à tout lecteur n'ayant pas l'usage des trois langues africaines : le *kinyarwanda*, le *kiganda* et le *kiswahili*, qui affleurent dans le texte français, sans parler de la quatrième, le latin.



Il pourra s'y reporter pour y trouver la signification de l'un ou l'autre vocable. Ces notes sont destinées, par ailleurs, à donner l'une ou l'autre explication à caractère géographique, culturel ou historique. Nous avons souhaité qu'elles soient aussi complètes que possible, de manière à assurer au texte une large diffusion et à en faciliter la communication.

Enfin, nous avons ajouté une carte géographique du Rwanda colonial au milieu des pays voisins. Le lecteur y trouvera le trajet parcouru par Justin. Quant aux noms des lieux, certains peuvent être identifiés sur les cartes contemporaines du Rwanda, parce qu'ils sont encore en usage. Mais d'autres sont parfois difficiles à identifier aujourd'hui : ils désignent sans doute des lieux-dits ou des lieux de faible importance qu'on ne retrouve pas non plus sur les cartes plus anciennes du Rwanda, du Burundi, de la Tanzanie, de l'Uganda et du Congo. Enfin, d'autres toponymes qu'on trouve dans le texte ne sont pas identifiables avec certitude ; ils présentent des graphies presque semblables à celles du lieu existant et sont peut-être le témoignage d'un usage qui a pu être hésitant (ex. *Balambe* et *Buhambe*).

L'orthographe et, d'une façon plus générale, la formulation des toponymes de l'époque ont été conservées, pour restituer le plus exactement possible la perception qu'en avait l'auteur en son contexte, à commencer par *Ruanda* (pour l'actuel *Rwanda*). L'usage de ces toponymes anciens s'est du reste maintenu au Rwanda, où ils sont utilisés avec une grande liberté (par exemple *Nduga* plutôt que « province du Sud ») ; certains toponymes anciens ont d'ailleurs été officiellement rétablis récemment (par exemple le toponyme *Bukonya*, désignant actuellement l'un des districts de la Province du Nord, a été rétabli dans l'usage officiel après avoir été supprimé).

Nous avons harmonisé certaines graphies qui se présentaient sous des formes diverses dans l'édition de 1955. Nous avons ainsi supprimé les accents lorsqu'ils étaient mis sur des voyelles dans des toponymes, selon un usage qui avait davantage cours dans les colonies françaises que dans les territoires gérés par la Belgique (ex. : *Savé* a été harmonisé en *Save*) ; en revanche, nous avons maintenu les formes accentuées pour les termes récurrents comme *likembé* ou *pombé*, qui font partie du français d'Afrique et ont une diffusion plus large que le Congo, le Rwanda et le Burundi.

Quant au nom de l'auteur lui-même, nous ne pouvions que rétablir la graphie qui s'impose nécessairement au Rwanda : *Nayigiziki*. La forme *Naigiziki*, qui est utilisée en couverture des deux éditions dont nous avons parlé, y compris celle de 1955 qui a été contrôlée par l'auteur, est peut-être le résultat d'une erreur ou d'une volonté de simplifier. Le nom *Nayigiziki*, comme l'explique le texte du roman lui-même (p. 126, *infra*), signifie *Qu'ai-je fait à Dieu ?*

Rappelons que, s'agissant de l'Afrique centrale, le graphème /u/ doit être prononcé [ou], de même que le /e/ doit être prononcé [é], /sh/ doit être prononcé /ch/. S'agissant du son [tch], qui était graphié le plus souvent /tsh/ à l'époque mandataire, et qui s'écrit et se lit aujourd'hui /c/, nous avons gardé les formes anciennes mais correctes (ex. : *Rucunshu* apparaît sous la forme ancienne *Rutshunshu*) ; en revanche, nous avons corrigé les graphies erronées /tch/ ou /ch/ (ex. : la colline *Gachu* est ici écrite *Gacu*). De même les /ss/ inutiles ont été remplacés par un simple /s/ (ex. : *Base* remplace *Basse*).

### Abréviations

<i>MTTA</i>	<i>Mes trances à trente ans</i>
<i>ER</i>	<i>Escapade ruandaise</i>
§	Signale un changement d'alinéa
/	Signale le début et la fin du passage présentant une variante

**MES TRANSES À TRENTE ANS**



## 1. DE MAL EN PIS <sup>9</sup>

---

9 Titre du premier volume de *MTTA*, absent dans *ER*.





## I. OUI ET NON ! <sup>10</sup>

(DU 16 AU 22-10-45) <sup>11</sup>

Mille neuf cent quarante-cinq ! L'année la plus triste de ma jeunesse à son déclin ! Le tournant le plus vertigineux, peut-être, de toute ma vie, mais sûrement le plus difficile de ma vie écoulée !

Me voici, avec un moral douteux, vendeur à Nyanza.

Faite et refaite par moi, la balance de ma gestion accuse sans pitié un déficit dont le montant m'effraie ; un trou <sup>12</sup> que j'ai moi-même creusé, par faiblesse, en obligeant des amis, et qu'à présent aucun ami ne veut m'aider à combler ! Hélas, mes efforts à moi n'aboutissent qu'à le creuser davantage !

J'ai écrit au Père Norsen pour le tenir au courant. Mais la visite qu'il me fait, ce mardi, quoique paternelle et compatissante, me peine.

Il me demande de quels moyens je dispose, pour rembourser les sommes qui sont en déficit dans ma caisse. J'hésite à lui dire carrément que je comptais sur lui. Il le sent et m'avoue que, depuis un certain temps, il n'a plus un sou dans sa bourse. Avec beaucoup de gêne et de réticences, je lui avoue moi-même que, pour tout arranger, j'ai déjà combiné un petit commerce, un peu louche aussi, comme tous les commerces, mais, disais-je, innocenté par le but à atteindre. Il ne comprend pas et, sans insister, me souhaite meilleure chance, puis s'en va. Il n'y peut rien. Il est accablé.

Tristement appuyé du coude au comptoir, je regarde le bon Père s'en aller, dans un groupe d'enfants qui le pressent de questions. Sans les voir, il répond évasivement et marche lourdement malgré sa

---

10 ER : / *Premier Chapitre* /

11 ER : / (Mardi 16-10-45.) /

12 ER : / m'effraie, un trou /

jeunesse, les bras derrière le dos, la tête penchée en avant, sous de lourdes pensées.

C'est un mardi <sup>13</sup>, vers dix heures. Le marché ne bat que son demi-plein des jours ordinaires. Je néglige les rares clients qui ne demandent que des choses de peu de valeur. Mon aide s'en occupe comme il peut. Finalement ils s'en vont sans rien acheter. Ils viennent toujours ainsi à l'heure chaude, quémander dans les magasins ou voler quelque chose <sup>14</sup> !

Kambeja, ma vendeuse d'huile, qui, comme Suzanne, a depuis quelques jours, deviné mes soucis, cherche à me distraire, mais ses forts rires et son babillage enfantin n'aboutissent désormais qu'à me dégoûter d'elle, de moi-même et des gens.

J'ai envie d'aller boire <sup>15</sup> un peu chez moi. Mais je crains l'œil scrutateur de Suzanne. Ma mémoire, qui ne veut rien oublier, se reporte à la scène d'hier. Je revois Suzanne, – ma femme devant les hommes, sinon devant Dieu, – sous le coup d'une jalousie furieuse, me crachant au visage, s'arrachant les cheveux, maudissant la vendeuse d'huile.

À quoi bon, à pareille heure, affronter cette furie, devant qui j'ai toujours tort... comme devant ma conscience ?

Mais, Bon Dieu ! La voilà par la porte, elle vient à moi. Sa beauté émouvante, d'ordinaire magnétique et fascinante mais aujourd'hui imposante comme la devanture d'un palais de justice, rigide comme toute fatalité que l'on doit subir, me fait peur, m'écrase.

---

13 ER : / de lourdes pensées. §§ C'est un mardi /

14 ER : / quelque article /

15 ER : / vendeuse d'huile, qui a l'habitude de me taquiner, a remarqué mon malaise. Cette fois-ci elle vient, câline comme un chien gâté qui veut se faire caresser, appliquer sur ma joue ses petites lèvres et, dans un babillage enfantin qu'elle souligne d'un adorable sourire, elle m'invite chez elle pour ce soir :  
– Tu en auras, achève-t-elle, à ta soif, à ta faim, à tes mille souhaits !  
C'est qu'elle a des façons à elle pour faire dévier ma volonté, cette femme-là ! Sans rien lui dire, je l'enveloppe d'un regard de plein consentement. Sûre d'avoir réussi, elle me quitte satisfaite, et part, moulant savamment sa petite taille et étalant, la tête renversée, le brillant ivoire de sa belle denture. §§§ J'ai envie d'aller boire /



Où fuir ? Où ne pas fuir ? Son regard acerbe cherche et attaque violemment le mien. Je le sens et le supporte sans courage.

Vient-elle, sévère comme hier, m'humilier devant la malveillance de ce tas de fainéants qui traînent toujours leur éternelle paresse à l'entrée des boutiques ? Et ces trotte-pavé, qui entrent et qui sortent pour voir et entendre ? Et ce groupe pimpant de femmes à la page, qui vendent leur chair aux caprices des mâles et qui colportent la corruption dans les cités avec la faillite dans les maisons de commerce ? Comme je vais avoir honte !

Elle vient sur moi et contre moi :

– Il est presque midi, dit-elle sur le tranchant des dents ; tu peux fermer le magasin. Passe ensuite par la porte intérieure ; j'ai à te parler.

Je voudrais lui résister, mais son air de grande dame me démonte.

Dans la chambre, où Suzanne m'a précédé, la table est déjà mise, un poulet à bonne odeur nage, découpé, dans une sauce dorée, sur l'émail d'une assiette profonde. À côté, un plat que garnit un pain de manioc tout blanc, une bouteille de pombé\* et deux verres remis au net.

– Assieds-toi, dit-elle, mange et bois. Tu en as besoin.

Pendant que je vide le verre, elle poursuit, conciliante d'abord, puis ironique :

– Depuis huit jours, tu changes d'heure en heure. Tu n'es plus toi-même. J'ai peine à te reconnaître. Tu manges sans appétit malgré la variété des mets. Oublie la soirée d'hier, comme je l'oublie moi-même. Si <sup>16</sup> ces jours-ci, je suis méchante avec toi, c'est encore, chéri, une façon à moi de te chérir.

---

16 ER : / je l'oublie moi-même. C'est la faute de cette bougresse de vendeuse. Si j'ai eu le pouvoir de supplanter dans ton cœur ta femme légitime, aucune autre femme, hors la tienne, tu entends bien, aucune autre maraudeuse n'a le droit de me reprendre la place. Seule ta femme a le droit d'occuper ton cœur, et moi seule après elle. Je t'ai assez aimé pour exiger cette faveur. Je liquide, et c'est mon droit, non seulement la vendeuse, Athanasia et Jozefa, mais aussi toute la canaille féminine de Nyanza.

– Apaise-toi, Suzane. Tu sais bien que je t'aime. Je te l'ai dit cent fois. Ne gronde pas ton homme. Je t'aime bien. Veux-tu que je le dise toujours ?

– Il ne suffit pas de le dire, il faut surtout le prouver : le prouver par des actes d'amour. Tes jeux à cache-cache avec la vendeuse, sont-ce là des preuves

– Sois donc moins cruelle, Suzanne. Donne-moi du temps jusqu'à ce soir ? Nous serons alors plus à l'aise. Je te raconterai mes soucis, mes malheurs, je te verserai mon plein d'amour. Enfin, Suzanne, je te laisserai le choix : m'aimer toujours ou me quitter définitivement. Mais sache cette fois que, tout occupé de mes transes, je te veux, comme à moi, le meilleur bien.

– Vous autres <sup>17</sup>, les hommes, vous voyez peut-être plus loin que les femmes, mais pas aussi profondément. Vous raisonnez, nous sentons. Vous promettez, nous donnons. Enfin, soit ! Je t'aime trop <sup>18</sup>, Justin, pour songer à te haïr jamais.

Et ma plus grande peine ici-bas, depuis que je suis à toi, serait de te voir souffrir. Si tu as de la peine <sup>19</sup>, je la comprendrai. Mais, bon sang ! mange donc des mets préparés pour toi. Tu maigris affreusement. Et J'ai honte de te voir parmi les copains. Range-toi d'abord là, à mes côtés et épargne-moi la peine d'avoir cuisiné pour tes *boys*\*.

Sous son œil amusé, qui jette la gaieté dans le mien, je m'assieds à sa gauche, sur le lit embaumé, dans le parfum tenace des nuits d'amour <sup>20</sup>.

Et j'attaque le repas avec ma meilleure volonté. Mais j'ai peine à finir le poulet et à expédier les trois quarts de mon pain.

– C'est bien, dit Suzanne. Je te remercie et suis contente. À ce train là, nous n'allons pas tarder à faire la paix.

– Oui, Je tiendrai parole et serai désormais gentil et gai, puisque tu désarmes la première.

---

d'amour à mon égard ? Conviens plutôt que ce sont des marques non équivoques de trahison, et qui me font douter de ton amour, désespérer de ton cœur. Ton amour partagé avec toutes les femmes, je n'en veux plus. Tu dois me le rendre tout entier. Et si /

17 ER : / me quitter définitivement. § – Vous autres /

18 ER : / Enfin, soit ! Je t'attendrai à l'heure que tu dis, comme on attend son homme, et serai disposée à t'accueillir. Je t'aime trop /

19 ER : / te haïr jamais. Et ma plus grande peine ici-bas, depuis que je suis à toi, serait de te perdre. Mais sache te donner sans réserve, raconter tout sans restrictions. Si tu as de la peine /

20 ER : / dans le parfum persistant des nuits d'amour /

Et comme je me lève pour partir, elle m'arrête :

– Ne t'en vas pas si vite. Ton *boy*, sais-tu, est de retour d'Astrida. Ton chef de Service est allé en Urundi. C'est pour les inventaires. Il sera ici, à n'en pas douter, la semaine prochaine. Sans doute lundi ou mardi. Il paraît que tes agents d'Astrida auraient fait piètre besogne. Ainsi les inventaires sont proches. Songe d'avance à ce que tu feras.

– Sois tranquille. J'ai tout calculé et tout prévu. Je ne veux même pas voir mon *boy* de suite. J'ai pour le moment un rendez-vous chez le clerc de Miwa<sup>21</sup>. Je me hâte d'y aller et je reviendrai à deux heures. Merci à toi d'avoir songé à me refaire la paix et l'appétit. Le reste s'arrangera. Si toutefois nous tâchons, toi comme moi, d'y mettre le meilleur de nous-mêmes.

Devant l'énorme masse du magasin<sup>22</sup>, je contemple le marché qui se vide. Des hommes de peine, des mendiants pour la plupart, balayent et vont jeter le déchet, pour un sou, pour un os, pour un peu de viande. Les pauvres gens !

Gravement, chez les Pères, la cloche avec ferveur annonce midi. Au Territoire, trois notes d'un fier clairon ont sonné la fermeture des bureaux et, dans le ventre des gens, la soif et la faim.

Là-bas, dans la rue, à l'autre bout du marché, des prisonniers, troupeau humain en débandade, que chasse un soldat pressé de manger, titubent, en vareuses déteintes qui ressemblent à de vieux sacs. Ils vont, sans joie, ces pauvres détenus, morts à eux-mêmes, goûter un maigre repas, un mince repos. Et pourtant, pour coupables reconnus qu'ils sont, ils ne sont certes pas les plus mauvais des hommes !

Je me sens un besoin de monter à l'église. Maintenant Jésus, le dispensateur du plein pardon, est seul. Il aimera ma visite à cette heure solitaire.

Je longe les firmes Costa, Antonio, Petron, Marangos, tourne le dos à Rahematali et Vakiris et me dirige vers la Mission, en laissant derrière moi le Tribunal et le Territoire.

---

21 ER : / le clerc de Mr Miwa. /

22 ER : / l'appétit. Oublie surtout nos démêlés d'hier et sache qu'à mes yeux aucune femme ne peut te valoir. Devant l'énorme masse du magasin /

Devant la statue colossale du Christ-Roi, sous sa main bénissante, un vague espoir me saisit. Avec dans le cœur cette impression bienfaisante, je me hâte de pénétrer dans le Lieu-Saint, désert à cette heure où tout le monde s'occupe de soi. Je sens le regard de Jésus me couvrir. Et mes supplications montent, montent encore, montent serrées, pressantes, chargées de larmes.

« Mon Dieu, comme il fait calme et frais en votre prison ! Souvenez-vous de moi, Seigneur, et du peu de bien que j'ai fait. Oubliez mes torts, ne m'abandonnez pas à la merci du destin.

« Ce vil argent, vous le savez, je ne l'ai point volé.

« J'ai le tort immense d'avoir employé et peut-être perdu à tout jamais le bien d'autrui, mais c'était pour sauver la sécurité de braves gens que menaçaient la prison, l'ignominie. La caisse regorgeait d'argent, et mon cœur de bonté. J'ai ouvert, spontanément, irrésistiblement, l'un et l'autre : la caisse de la Nuco et mon cœur à moi ! ...

« J'ai cru le devoir faire, et cette pleine conscience du bien que j'ai fait, erronée peut-être, excuse ma conduite.

« Peut-être d'ici huit jours irai-je grossir le tas de forçats dont tout à l'heure j'ai vu un échantillon. C'est probable, plus que possible, à moins d'un miracle.

« N'y consentez pas, Seigneur. Vous ferez plutôt ce miracle qui seul peut me sauver !

« Vous connaissez mes colères, mes entêtements. Vous savez que tout en moi est folie. Tous mes actes, dictés par la passion, sont toujours poussés à l'imprudence, à l'extrême. Épargnez aux Autorités, à leur Force Publique<sup>23</sup>, la peine d'avoir à violenter une tête dure, un cœur dément, une conscience trop franche. Car ma nature tempétueuse renferme, comme l'univers, tous les contrastes. Vous m'épargnez aussi la peine de subir en prison la petite mort de tous les jours, la diminution calculée et prévue de ma personnalité, le démembrement progressif, cruellement raffiné et consciemment infligé par la force de l'homme à la faiblesse de l'homme.

---

23 ER : / Épargnez au Gouvernement, à la Force Publique /

« Et toutes ces atrocités, les souffrir sous les quolibets, les crachats, la chicotte, sous la canaillerie haineuse des soldats !

« Seigneur, éloignez de moi tant de peines, si méritées soient-elles.

« Traitez-moi donc, Dieu Bon, selon votre justice divine et paternelle ; Vous qui sondez les cœurs et connaissez mieux que nous les causes de nos actes, Vous seul en qui l'infinie justice n'exclut pas l'extrême bonté. <sup>24</sup> Qu'il n'entre pas dans vos plans de me livrer aux hommes ni à leurs jugements tortueux.

« Je suis venu, poussé par Vous, appelé par Vous, en cette église.

« La foi me dit que je dois espérer malgré tout et toujours. Soyez toujours là à mes côtés, pour me dicter Vos volontés, pour pardonner mes fautes, pour épargner ma pauvre sécurité, pour accompagner ma fuite devenue inévitable.

« En effet, je fuirai. Mais quand ? Mais comment ? De toute façon, je préfère les privations de la fuite aux horreurs de la prison.

« L'Afrique est vaste. J'y courrai à jambes déliées et mourrai de fatigue. Ainsi je pourrai aussi me séparer d'avec Suzanne et vivre, exilé mais libre, selon vos lois.

« Toutefois, Seigneur, j'attendrai vos bénédictions, et l'heure de vos miracles. »

Là-bas dans le chœur les Pères sont venus, récitant sur un ton routinier le Psaume des Pénitents. Ils sont repartis en jetant sur moi un regard curieux. Un seul parmi eux connaît le secret de mes peines. Et sans doute a-t-il prié pour moi. Daigne Dieu exaucer ses prières et les miennes.

Bientôt après je sortais, le cœur léger. Et, la pipe aux dents, j'avais le courage de chanter.

\*  
\* \*

---

24 ER : /Traitez-moi donc, Seigneur, selon votre justice divine et paternelle, vous qui sondez les cœurs et connaissez mieux que nous les causes de nos actes, vous seul en qui l'infinie justice n'exclut pas l'extrême bonté. /

Mercredi, jour de grand marché <sup>25</sup>. La clientèle afflue et reflue. Mon aide et moi avons peine à suffire à tant de monde. Au dehors la vendeuse presque affolée crie à tue-tête. Je tourne entre le comptoir et la caisse comme une feuille. Tandis qu'à mes côtés mon garçon plie et déplie un tas de tissus, une dizaine d'objets de confection. Tout le monde m'appelle. Tout le monde a besoin de quelque chose et rarement de la même chose.

Il fait très chaud dehors. Le soleil de presque midi pèse très lourd et fait suer les corps. À l'intérieur on étouffe dans l'odeur multiple de la foule, car pour fuir la chaleur on s'engouffre dans l'ombre quelconque des magasins.

À midi, je refoule tout le monde et ferme le magasin. Mes hommes d'Astrida sont arrivés. Suzanne les a introduits dans la chambre et les sert copieusement, avec une affabilité de commande qui cache mal son dédain. Je les trouve mangeant et buvant avec leur entrain de parasites. Les morceaux de viande alternent avec les bouchées de riz. Ils me décochent <sup>26</sup> un bonjour auquel je réponds froidement. Discrètement, je sors un moment pour dépouiller ma mauvaise humeur. Au fond j'en veux à Suzanne de les avoir introduits <sup>27</sup>. D'autant qu'à Astrida, je le sais déjà, tout va mal ; et un marché qu'ils ont fait de mon argent m'inquiète...

Mais ne sont-ils pas là pour des comptes à me rendre ? Ils m'entraînent donc, pressés comme moi d'en finir. Et nous voici, évitant les regards, sur la route qui, déviant du Territoire, relie le centre commercial à la laiterie du Kaguli, nous attaquons, à pleins jarrets, la montée sableuse du Rwesero si connu. C'est un plateau herbeux et perché qui, par derrière, domine la cité de Nyanza dissimulée dans la haute verdure des eucalyptus et, à droite, le palais royal à peine visible dans un bois touffu <sup>28</sup>.

---

25 ER : / *Deuxième Chapitre* § (Mercredi, 17-10-45.) § Jour de grand marché. /

26 ER : / les bouchées de riz. Les voilà dévorant mon repas qu'ils n'ont guère mérité. Ils me décochent /

27 ER : / Suzanne de les avoir introduits et servis. /

28 ER : / et un marché qu'ils ont fait de mon argent m'inquiète... §§ Le « Rwesero » — plateau herbeux qui, par derrière, domine la cité de Nyanza dissimulée dans la

On y voit de haut toutes les collines légendaires d'alentour<sup>29</sup>.

Ici, Mugandamure\*, Gasoro, Mutende, Mukingo dans le Nduga où quelques huttes fumeuses se perdent dans le pâle feuillage de quelques bananeraies.

Et, dans le Kabagari, voici d'abord la colline Nyamagana qui supporte encore les vestiges gigantesques d'un kraal\* de *Mwami*\* antique, des huttes en coupoles et d'anciens modèles y sont en construction pour une princesse : la fille aînée de Musinga ; voilà<sup>30</sup> ensuite les Gacu et Mpanga, collines jumelles, sombres, nuiteuses, dont les roches nues, dans le lointain grisâtre, ressemblent à des hyènes assoupies ; et<sup>31</sup> le Rwabifuma pointu avec son air hideux de volcan raté.

Dans le Bufundu, par delà la Mwogo limoneuse, les chaînes imposantes de la Ligne Congo-Nil.

Et, enfin, dans le Busanza, à portée de l'œil, le Giseke tout proche, vaniteux et fier, avec son double sommet coiffé d'un reboisement à la mode, surplombe un chapelet de collines éparses qui s'étirent tout là-bas dans le territoire peuplé et riche d'Astrida.

Relief naturel de mon pays natal ! Beautés séduisantes, où mon cœur et mes yeux s'attardent sans fatigue ! Spectacle toujours nouveau, sans cesse émouvant, jamais indifférent, mais aujourd'hui, hélas, équivoque ! Sous un soleil d'après-midi qu'apaise le soir tout proche, dans un ciel limpide que souillent, par endroits, des nuages nomades !

C'est entre trois et quatre heures. Nous sommes cinq hommes, mornes et graves, à cheminer sur les hauteurs du plateau. À côté de moi, mon *boy*, docile mais turbulent comme un chien. Puis Michel, un homme que j'aime par pitié, parce que les autres le haïssent ; nature fausse et orageuse qu'illumine parfois une intelligence fine et serviable ; un caractère souple enfin dont je tire tout ce que je veux. Mes deux

---

haute verdure des eucalyptus et, à droite, le palais royal à peine visible dans un bois touffu. /

29 ER : / On voit de là toutes les collines légendaires d'alentour. Ici, Mugandamure [...] /

30 ER : / [...] Musinga. Voilà [...] /

31 ER : / [...] assoupies. Et [...] /

hommes d'Astrida, l'oreille bien basse et tendue, nous précèdent à pas menus et rapides.

Nous débouchons sur le lieu réservé au marché de bétail. Devant nous, enfin, une vaste clairière, où paissent tranquillement, sous l'œil distrait d'un gamin, les sept taurillons qui, en frappant du sabot, se giflent les flancs de leur queue impatiente. Mes hommes les ont achetés... Puisse l'affaire être bonne malgré leur imprudence...

Un vent frais, qui annonce la nuit, balaie l'air, se joue dans les branches à l'orée du bois, et vient légèrement pour lécher le tendre gazon.

Élias<sup>32</sup>, l'un des deux compères, s'écarte et baille, en découvrant ses dents jaunies, comme pour dire : Voici les taurillons. Comment les trouvez-vous ?

À son œil qui m'interroge je réponds de mon mieux :

– Ils sont beaux, ils sont gras, vos taurillons, mais trop jeunes. Si je les garde longtemps, ils vont dépérir, dépayés qu'ils sont.

Je glisse un billet de 10 francs au gamin et le congédie avec les deux hommes. Tandis qu'ils s'en vont, j'examine les bêtes et souffle à Michel :

– Pas moins de 850 francs pour chacune. Pour ces trois grands, c'est 900 et plus. Mène ça chez toi, avec mon *boy* pour t'aider jusqu'à samedi. Si tu n'as pas d'acheteur, nous vendrons le lot sur le marché du dimanche, au plus tard, aux gens du Kinyaga. Il me faut des sous, et beaucoup, avant lundi. Tiens Michel, pour ton verre de ce soir, 20 francs. Tu n'oublieras pas de payer quelque chose pour mon *boy*. Il doit garder les bêtes jusqu'à celle qui sera la dernière vendue.

Très sérieusement Michel me confie :

– Tâchez, avant tout, de relancer<sup>33</sup> l'ami Houblad. Je l'ai à l'œil depuis hier, depuis que vous m'avez confié vos soucis sur lui. Ses allures sont inquiétantes. Je le soupçonne de quelque machination. Je l'ai vu tantôt avec la fameuse Athanasia. Ils s'en donnaient à cœur joie. Houblad, vous savez, qui ne boit jamais que les fonds de bouteille que veulent bien lui laisser les autres ! Il vous achète aujourd'hui une

---

32 ER : / Shakaniya, [...] /.

33 ER : / – Tâchez, Monsieur, de relancer [...] /.



vingtaine de Primus\* et de Stout\*, et vous distribue tout ça avec des gestes larges. Il faut voir surtout comme il se pavane dans ses vêtements tout neufs, cousus d'hier : *capitula\** baillante à l'ugandaise, safari-coat à l'anglaise – avec boutons militaires – le tout en drill\* kaki, qui coûte si cher, à la Nairobi. Il vous porte là une paire de lunettes fumées en jaune et des pantoufles kaki qu'il a su dénicher le diable sait où. Un *musilimu\** de pied en cap ! Ne rentrez donc pas sans le voir. J'ai peur qu'il n'ait déjà tout dépensé. Ce serait le comble.

– Oui, Michel, le comble, le pire des combles !

Et ce récit rapide et mimé me frappe comme un coup de massue. J'ai l'impression désagréable que les craintes de Michel ne sont que trop fondées.

Dégoûté de réfléchir, à bout de projets, je refoule toute pensée derrière la tête. Je dévale du plateau, franchis en moins de cinq minutes le petit bas-fond qui sépare le Kaguli de l'hôtel Daudi <sup>34</sup>, fonce dans le quartier *swahili* et pique tout droit chez Houblad ben Hamed.

On me le signale à l'hôtel Rukatitabire. J'y cours et le trouve buvant et dansant dans un groupe de femmes en délire, devant un vieux phono qui grince et nasille.

L'affronter directement ou le laisser tout entier à sa volupté ? Il a déjà perdu les deux quarts de lui-même. Il a de la belle humeur qui menace de tomber en discussion et peut être en dispute...

Le voici qui sort avec une femme au bras. Comme il est gai et fier ! Lui que le pombé d'ordinaire rendait morose et taciturne, plus batailleur qu'avenant, enclin toujours à bouder tout le monde. L'éternel mécontent est content aujourd'hui ; coiffé à la mode et rasé de frais. Quel changement aujourd'hui ! Avec ça, tiré à quatre épingles. Et cette belle femme, la belle Athanasia, convoitée par tous, lui tient compagnie, lui fait la cour !

Comme il veut rentrer, je le happe au passage. Mon bonjour lui donne froid. Puis, dissimulant son désarroi, il me toise avec, dans l'œil, cet aplomb que prête la demi-ivresse.

---

34 ER : / [...] l'hôtel Dandi [...] /

Il envoie la petite femme reprendre place dans l'hôtel, la pourvoit d'argent, avec ordre de commander pour moi deux bouteilles d'hydromel et d'attendre.

Mes yeux pèsent lourdement sur lui. Il me tourne le dos pour éviter de me voir et m'invite à marcher, pour causer plus à l'aise. Débarrassé de sa maîtresse, devant qui il doit afficher une assurance d'attitude et de ton, le pauvre homme, ce riche d'un jour que torture le remords, dépouille sa morgue hautaine et bredouille, avec un effort visible de mensonge, car l'ivresse côtoie toujours le clair chemin de la pleine vérité :

– *Habari yako\**, Shaiba !<sup>35</sup> Oh ! Oui, c'est pour l'affaire d'il y a huit jours. Je sais. Peut-on oublier ? Mes deux frères seront de retour ici, sinon cette nuit en camion, en tous cas demain très tôt. Ainsi donc la boîte, n'ayant pas trouvé d'acheteur intéressant à Kigali, sera retournée d'urgence et vendue à n'importe quel prix aux Arabes de Nyanza.

– Pourquoi donc l'acheteur est-il allé à Byumba ?

– Mais Byumba est un poste frontière, qui fait jonction rapide avec Kabale\*, où la marchandise sera versée. Et notre ami s'est rendu sur place renouer de vieilles connaissances.

– Et cet ami à nous, qu'est-ce donc, un hindou, un arabe, un mulâtre ?

– Ni l'un ni l'autre. C'est tout simplement un *mucuruzi\**, assez riche, très honnête surtout ;<sup>36</sup> un ami à moi, un homme de confiance, un *swahili*, comme mon père et moi.

– Cet ami, quel qu'il soit, swahilisant ou pas, riche ou pauvre, reste à mes yeux ce qu'il est : un inconnu pour moi, donc un suspect. Et vous pensez qu'il sera parti avec la boîte ?

– Oui et non ! Mon frère lui en aura parlé et la lui aura sans doute montrée. Mais, mon frère, que je sache, est trop malin pour lui abandonner ainsi une chose si importante.

– Tout ceci est drôle autant qu'inquiétant, je n'en augure rien de bon. Et mes pressentiments me trompent rarement. Quoi qu'il arrive, Shaiba, je vous prends en faute et ne peux que vous en garder rancune. Je

---

35 ER : / – Habari yako, Shaiba !? [...]/

36 ER : / [...] surtout, [...]/

vous avais recommandé de garder cette boîte sur vous. Ne trouvant pas d'acheteur, vous deviez me la rendre. Vous comprenez : une valeur de 8 000 francs au Ruanda et de 1 500 shillings en territoire anglais, c'est plus que tentant ! Admettons<sup>37</sup>, une fois sur mille, que la boîte me revienne. La retrouverons-nous intacte ? Non. Ensuite cet « ami », qu'il vende ou ne vende pas, exigera un salaire, vos frères aussi. À tous je devrai donner quelque chose, ne fût-ce que pour les faire taire : façon précaire, mais inévitable, d'enchaîner leurs langues ! Supposons maintenant que, par malheur, ce qui est fort probable, ils soient « ramassés »<sup>38</sup> avec la boîte. Nous serons tous nommés et arrêtés. Au fond, c'est nous les coupables, et moi plus que vous tous.

– Non, c'est impossible, c'est trop malheureux pour être possible.

– Vous oubliez, Houblad, que l'argent engagé dans cette affaire ne m'appartient pas et que le bénéfice escompté était lui-même destiné à combler un trou, un trou profond, dans ma caisse. Si le bénéfice manque, passe encore ! Mais alors quelle catastrophe si le capital lui-même venait à sombrer. C'est le trou qui se creuse davantage, difficile, impossible à combler en quinze jours de temps.

– C'est affreux !

– C'est pourtant comme ça !

– Nous pourrions emprunter de l'argent.

– À qui ? Les amis qui pourraient m'en prêter, m'en doivent, qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas me payer. Les citer en justice ? À quoi bon ! Ne serait-ce pas tout déclencher ! Compromettre des amis, déshonorer tels chefs, qui se sont confiés à moi, plutôt à moi qu'à un autre ? À quoi bon, encore une fois ? J'ai si peu de temps pour songer à tout ça.

– Alors, vous aimez mieux vous laisser lier les mains ?

– Oui, peut-être. Si je suis irrémédiablement réduit à l'impuissance ! J'avais compté sur la boîte. Elle pouvait tout aplanir ! J'avais surtout compté sur ta bonne amitié. Oh ! Shaïba, que faire ? Que penser ? J'ai été imprudent le premier. J'en arrive à tout regretter. Ce que j'ai cru être

---

37 ER : / [...] anglais. C'est plus que tentant, Shaïba ! Admettons [...] /

38 ER : / [...] ils soient « ramassés » avec la boîte [...] /

des bontés de mon cœur, c'était, il faut l'avouer à ma honte, des contre-coups de faiblesse, des manques de caractère : j'ai été une canaille !

– Non, vous jugez très mal... Vous m'accablez trop tôt. La boîte « portera ». Attendons les bonnes nouvelles que mes frères vont apporter. Mes frères ne sont pas des imbéciles. Ils se rendent bien compte qu'ils risquent bien gros, eux aussi... Non, *Mungu yiko\** ? Ce cauchemar, quelque ténébreux qu'il soit, sera conjuré.

– Pour moi, qui le supporte tout entier, il est certes bien lourd. C'est une chaîne de montagnes qui ne s'abat ni à coups d'ongles, ni à coups de poings. Affaire de mois, d'années peut-être, de facteurs surtout, facteurs divers, tous importants. Mais où sont ces facteurs ?

À côté de moi, un peu en retrait, mon compagnon décrocha ses lunettes, puis, pour détourner la conversation, remarqua :

– Nous voici bien loin, à Mugandamure, en plein vent, au lieu où Gashi fut pendu.

– Oui, de fait, c'est bien là, entre Kavumu et Mugandamure, en cette même dépression, où le vent, jour et nuit, pique et mord, que fut empalé jadis le fameux criminel Gashi\*.

Houblad, étonné de me voir me porter en avant, avait allumé une cigarette. Il dit, un peu ennuyé, entre deux fumées :

– Il en a commis, des crimes, celui-là, comme disent les vieux. C'est, dit-on, du temps des Allemands. Nous n'étions pas encore nés, nous autres.

– Oui, mon père en parlait avec horreur, mais ne m'a jamais précisé la date. Ce serait entre la mort de Kabale\* et la grande famine Kiramwaramwara. Cette dernière daterait de 1908, les Blancs, eux qui n'oublient rien, doivent savoir exactement...

– Il a dû souffrir rudement, le brave homme ! C'était dur, ce que les suppliciés d'alors enduraient.

– Il a souffert, le type. Mais, celui-là, il a été puni, et de façon exemplaire, pour le mal qu'il a fait. Un châtement comme le sien, pour être infligé publiquement pendant l'occupation européenne, a été d'abord discuté puis autorisé par les dirigeants du pays.

– Ce n'est pas sûr. Il paraît que les Allemands n'étaient pas encore assez organisés pour s'occuper de tout. Musinga, ennemi des Pères, mais très attaché au fameux Kandt ou Kanayoge\*, était toujours le seul maître, comblait ou accablait qui il voulait. Mon père qui raconte tout ça, étant né à Nyanza au temps de Rwabugiri, et n'ayant vécu qu'à Nyanza, doit savoir tout ça.

– Tant mieux ainsi, puisque le fait s'explique et s'éclaire. Le pauvre homme a donc eu le tort d'être criminel et surtout la malchance d'être connu comme tel, et ce sans protection. Je ne saurais vous dire au juste le mal qu'il a fait. Le fait n'appartient qu'à l'histoire. Ce doit être consigné quelque part par les premiers Pères. En tout cas, sous l'ancien régime, un crime était un signe de bravoure, dont il fallait se vanter dans la suite, pourvu qu'il ne fût pas commis par un paria, ni contre un puissant. Quiconque, par exemple, était connu et aimé du *Mwami* ou la reine-mère, était par le fait même protégé par la loi, car la loi d'alors c'était le roi, le bon vouloir, souvent capricieux, du roi.

– Heureusement, conclut Houblad, les temps ont changé. Le Ruanda<sup>39</sup>, depuis l'occupation belge, évolue à pas de géant dans une saine équité, sauf les gens et leurs crimes.

– Comment voulez-vous que les rôles changent ? Il faut partout et toujours qu'il y ait des chefs et des sujets. Un homme est toujours un homme, comme un crime est toujours un crime. Tuer, c'est toujours tuer. Mais l'homme, sans changer, évolue, et avec lui les mœurs, nécessairement, en bien ou en mal. Heureusement, notre évolution actuelle, vue dans l'ensemble, avance en bien, grâce à l'effort belge et au christianisme<sup>40</sup>. Vous convenez sans doute avec moi que le mahométisme qui est votre religion n'est rien, absolument rien, à côté du christianisme. Qu'est-ce que les Arabes eussent jamais fait de bon dans notre pays, s'ils en eussent été les maîtres ?

– Très peu de bien et beaucoup de mal, à ce que je vois, puisque même chez eux, ils ne peuvent rien faire pour eux-mêmes. Ils sont comme nous en tutelle. Pour moi, je n'ai été swahilisant que parce que mon père l'est. Je n'ai donc pas choisi ma religion. Et pour le moment je

---

39 ER : / [...] changé. § – Le Ruanda [...] /

40 ER : / [...] grâce au Gouvernement belge et à la religion chrétienne. /

n'éprouve pas encore le besoin d'en changer. Du reste je n'en suis guère très éclairé et ne voudrais pas en discuter.

– Rentrons, Houblad, il fait déjà nuit.

– Oui, la nuit déjà ! Nous pourrions peut-être retourner pour vider quelques bouteilles. Ça vous changera. Nous sommes déjà à cinq kilomètres de Nyanza Poste et à peine à trois de l'hôtel Rukatitabire.

– Oui, il faut que nous retournions. Mais je n'ai pas envie de boire, triste comme je suis.

– Non, vous boirez. Ça vous fera du bien. Athanasia nous attend avec deux bouteilles. Elle est arrivée d'Astrida, avant-hier, pourvue de galettes, et serait contente de boire avec vous et moi.

– *Bas\**, je vais boire un peu à cause d'elle, un peu aussi pour noyer mon chagrin. [...]

– Elles sont surtout aimables, ces braves femmes.

– Oui, aimables. Mais moins pour leur beauté que pour leur bonté. Car, s'il est malsain d'avoir pour elles un culte spécial, il faut pourtant reconnaître qu'elles sont plus capables que nous d'aimer véritablement.

– Vous les défendez vigoureusement !

– Je leur dois cette justice. Je la dois à leur bonté qui, véritable et vraie, compatit, protège ; qui, maternelle et dévouée, pardonne et excuse tout. Le monde sans les femmes, ni les mères, c'est la vie sans l'amour ni l'espoir. Trêve de coq-à-l'âne, Houblad, lui dis-je sur un ton d'attaque, vous buvez scandaleusement ces jours-ci. Vous buvez et faites boire. Votre poche est bien garnie ! <sup>41</sup>

---

41 ER : / [...] noyer mon chagrin. Je saurai tenir mon rôle devant cette femme que je connais. Je suis souvent faible devant les femmes, mais guère déconfit. — Toutes les femmes à Nyanza sont vôtres, me dit-il en riant. C'est connu de tous. — On le dit, mais je n'ai pas un culte spécial pour les femmes. Je commets parfois des sottises avec elles, sottises, hélas ! Bien regrettable. Toutefois j'aime moins leur beauté que leur bonté. Leur amour, quoique factice et venimeux, est toujours plus sincère que le notre. Les hommes s'y laissent prendre comme des mouches dans le miel. Toutes les femmes, ou du moins, celles que j'ai pu connaître, ont toujours des aptitudes pour l'amour véritable, l'amour qui compâtit et protège dans la mesure du possible, l'amour maternel enfin qui pardonne et excuse tout. — Voilà, nous parlons de femmes et ça vous change du tout au tout. Mon coq-à-l'âne a eu son effet. Que

– Oui, garnie un peu ou assez pour boire, dit-il, embarrassé. Du reste je n'ai bu qu'aujourd'hui et un peu hier. Je détenais depuis des mois une somme importante d'argent pour un brave chauffeur. Il m'avait laissé deux touques\* d'essence et deux pneus de camion. J'ai donc réussi à vendre le tout, à bon prix, à un hindou de passage pour Ruhengeri. C'est ainsi que, dans la nuit d'avant-hier, le chauffeur en question – un cœur d'or !<sup>42</sup> – est venu. Je lui ai remis son compte. Il était satisfait et m'a glissé, en pourboire, trois liasses : 750 francs en devises de 10. J'ai pu le lendemain me payer ce petit costume que vous me voyez. J'ai voulu aussi me réjouir un peu comme les autres et boire à ma soif en compagnie de quelques femmes.

– Oui, il est bon, ce chauffeur : il me semble en tout cas qu'il a dû vous donner la moitié du prix obtenu.

– C'est d'ailleurs une vieille connaissance, un *Muganda*\* qui, avec son camion personnel, importe de Gatwe le gros sel si recherché au Ruanda par les grands éleveurs.

– Un *Muganda*, une franche crapule, un bandit.

– Bien possible : le monde actuel est si mauvais.

– Oui, très mauvais. Somme toute, relativement peu on pas de meurtres ! Mais : vols, trahisons, abus de confiance, débauche : tout ceci avec une habileté de démon ; ce qui fait que les vrais criminels ne sont jamais pincés ; ce sont plutôt les âmes franches et simples, les honnêtes gens, les scrupuleux qui, se laissant tromper, sont roulés, triturés dans le choc. Moi-même, à bien voir ma présente situation, ne suis-je pas victime de quelque faux calcul ?

Le pauvre homme sentit cette pointe porter ironiquement sur lui et se tut. Entre lui et moi un silence tomba.

Le soleil se couche, laissant derrière lui une traînée de lumière que sépare ça et là la salissure des nuages fixes. Estompée de gris, mais accueillante et fraîche, se reposant déjà des fatigues du jour, la ville de Nyanza, pécheresse et buveuse, se berce dans le chant des femmes *batwa*, dans le roulement fiévreux des tambours royaux. Mille senteurs

---

sera-ce devant Asthanasia ? – Mais, lui dis-je sur un ton d'attaque, vous buvez beaucoup ces jours-ci. Votre poche est bien garnie ! /

42 ER : / [...] un cœur d'or [...] /

de bois brûlé, de mangeaille en apprêt<sup>43</sup>, de viande rôtie, d'huile et de gaz, que sais-je encore, emplissent l'air, endorment la nature. Dans le ciel quelques feux d'étoiles, comme des feux d'étape, de loin en loin, s'allument.

J'allume aussi ma pipe et presse le pas. Car la nuit, toute petite encore mais soudaine, est tombée, effaçant les couleurs, chassant le bruit.

Dans l'hôtel, où la femme nous attend encore, le phono grince toujours, flanqué cette fois-ci d'une lanterne qui fume. Deux chauffeurs, dans les bras l'un de l'autre, dansent éperdument, devant un groupe d'hommes et de femmes en extase.

Pêle-mêle<sup>44</sup> traînent partout des odeurs capiteuses d'alcool, de parfum, de tabac.

Ça et là des bruits confus où pointent la calomnie, la médisance, la flatterie, où couvent la haine, l'égoïsme, la bêtise humaine.

On court et crie ; on rit et danse ; on mange et boit. Va-et-vient à cache-cache ! Jeux coupables de grands enfants ! Bestiale joie des lupanars, où toutes les passions, en mille péchés mouvants, se déchaînent<sup>45</sup>.

Je bois aussi, à longs traits, servi par la femme de tous, sous l'œil mécontent mais résigné de Houblad dont la poche se vide.

Entre deux verres, la femme, assise à mes côtés, me pique de l'ongle pour sortir. Quand je suis dehors, elle me suit sans attirer l'attention et me dit rapidement :

– Tout à l'heure, quand vous êtes arrivé avant la nuit, Houblad était à la joie avec ses frères, ses deux frères que vous devez connaître. L'un de ceux-ci vous a vu le premier et vous a désigné à Houblad, dans les yeux duquel j'ai lu un point louche. Il a aussitôt cessé de danser et leur a signifié qu'ils devaient se cacher et rentrer. Après quoi, il est sorti avec moi, en feignant de ne pas vous voir. Ses frères sont donc rentrés.

---

43 ER : / [...] de mangeaille cuisante [...] /

44 ER : / [...] en extase. Pêle-mêle traînent partout [...] /

45 ER : / [...] se déchaînent ! /



Ils n'étaient plus ici quand j'y suis revenue. Vous avez sans doute été les voir à domicile avec lui. Ils étaient bourrés d'argent et ne buvaient que du Stout.

– Je ne les ai pas vus. L'habile et malicieuse dérobadé !

– C'est bien singulier, c'est aussi bizarre. Et dans leurs colloques à mi-voix, qu'ils tachaient de me cacher, il n'était question que de vous. Ils ne vous doivent rien ?

– Oui et non ! Pourquoi ?

– Je suis femme : j'ai du cœur et de l'œil. Ses frères sont arrivés aujourd'hui, je ne sais de quel côté, avec un chauffeur *muganda*, celui à petite taille que vous avez vu danser, un noir comme suie à cheveux de *Batwa*. Ils ont d'abord mangé beaucoup avec le chauffeur. J'étais présente. Houblad ici, me faisant la cour, les attendait visiblement. En entrant ce midi, il s'était enquis de l'arrivée du chauffeur en donnant le signal exact du camion que voilà. C'est lui ensuite qui a payé et offert les plats. Il a aussi de l'argent. Les *Swahili*\* s'enrichissent étonnamment aujourd'hui.

– Athanasia, je comprends très bien votre rapport qui m'est précieux. Mais comme je suis surpris ! Ses frères arrivés ! Il me fait prendre une fausse route, pour les soustraire à ma vue. Que de mensonges surtout il a su et osé me chanter ! C'est affreux. Ils se sont entendus et conjurés pour ma perte. Je m'en doutais. Enfin, Athanasia, je vous demande un service de la plus haute importance. Vous resterez à Nyanza toute la journée de demain. Soyez, de grâce, auprès de ces gens comme mon oreille et mon œil. Voyez tout ce qu'ils font. Écoutez tout ce qu'ils disent. Je ne peux rien demander à Houblad cette nuit. Je crains de le mettre sur ses gardes et de l'indisposer contre vous. Rentrons pour vider les verres qui restent. Allons-y séparément, vous par la porte d'entrée et moi par celle de derrière, pour ne pas éveiller les soupçons de ce musulman sordide. Je tiens à ce que vous gardiez ses bonnes grâces aujourd'hui et demain. À ces trois démons, à ces brigands jurés, je réserve un jeu serré.

\*

\* \*

Nous voici jeudi <sup>46</sup>. Lendemain inquiétant d'une journée inquiète. J'ai à peine dormi. J'ai mal partout et la tête me brûle. Je suis tout cassé des songes de la nuit. J'ai l'odieux pressentiment que mes songes affreux se réaliseront aujourd'hui ; que mon Chef de Service va surgir accompagné de soldats ; que je vais fuir à travers la steppe du Mayaga, mourir englouti dans les marais mouvants de l'Akanyaru <sup>47</sup>, sous la dent implacable d'un énorme caïman ; que les soldats furieux, lancés à ma suite, vont rageusement repêcher un reste pantelant de mon cadavre déchiré et le porter en trophée à Monsieur le Commissaire de Nyanza ; que cette triste dépouille, redevenue soudain vivante, va être jetée à des chiens faméliques sous l'œil hagard des corbeaux envieux et la risée tumultueuse d'une foule compacte ; qu'enfin mon âme toute laide, habillée de flammes brûlantes, portant l'incendie à la ville de Nyanza, glissera en vol plané au-dessus des nuages et des lacs et sera jetée, sans merci par les vents contraires, d'un bout à l'autre de l'Afrique.

Ainsi j'ai rêvé cette nuit. Souvenir affolant. Vision mortelle ! De ma vie ai-je jamais été aussi triste ?

Debout avant l'aube, je me lave hâtivement la figure. Au dehors, le temps, sombre et chargé, présage un désastre. Sans courage, sans espoir, je descends chez les *Swahilis*.

À mi-chemin, voici la femme d'hier, soucieuse et embarrassée. Dans la consternation de ses yeux, qu'elle ose à peine lever sur moi, je lis que les nouvelles sont toutes fâcheuses.

– Houblad, dit-elle en un souffle, ses deux frères avec lui, partis la nuit, direction Ruhengeri, avec le chauffeur.

Impassiblement, les mains en poche, le regard figé, je reçois ce glaive en plein cœur. Cruelle déception. Signe indélébile d'un malheur imminent. Je n'attendais que ça pour mettre, une fois pour toutes, de l'ordre dans mes idées, fixer un projet d'avance élaboré, en déterminer minutieusement les circonstances et les dates.

---

46 ER : / *Troisième chapitre* § (Jeudi 18-10-45 et vendredi 19-10-45.) § Nous voici jeudi. /

47 ER : / [...] les marais mouvants de la terrible Akanyam [...]/. Akanyam est de toute évidence une coquille.

– Je m’y attendais, dis-je à la femme, en riant de résignation. Et le contraire m’eût étonné. La faute est dans le principe. J’en suis bien puni. Restent à subir les conséquences de mes actes imprudents. Les chenapans ! Ils m’emportent de grosses sommes qui ne m’appartiennent pas.

– Donc appartenant à la Nuco. Misère ! Les brigands ! Que faire ?

La femme, sincèrement affectée, avait levé sur moi ses yeux embués de larmes.

– Ne vous tourmentez pas, lui dis-je pour la calmer, une ressource me reste très importante : le temps. Quelques jours seulement, deux jours et deux nuits. D’ici dimanche, je saurai que faire. Le patron ne vient pas avant lundi. L’imminence d’un malheur a toujours su remonter les ressorts incassables de mon endurance morale. Je suis à peine entamé, aucunement épuisé. Vous verrez. Tout ceci cependant est un secret, que je vous confie tel quel. En le livrant, vous me mettriez les bâtons dans les roues. À ce midi, Athanasia, chez Batera. Au revoir et silence !

Chez Lambert où je cours avant huit heures, j’apprends que son patron, Miwa <sup>48</sup>, absent, n’est pas encore rentré. On l’attend pour la nuit du samedi au dimanche. Je lui écris, en termes larmoyants, un mot rapide que je lis et laisse à Lambert. Celui-ci, qui connaît les bontés de son patron, m’affirme positivement que mes supplications porteront.

Vers dix heures la tristesse du jour dégénéra en pluie : pluie fine et bienfaisante, sans vent ni foudre. Un soleil doux à sentir, tamisé de légers nuages, dessécha la nature.

À une heure de l’après-midi, après un frugal repas, j’emprunte et enfourche le vélo d’un ami qui loge chez moi et file, à toutes pédales, sur Mwulire, chez mes enfants. J’y arrive bien tard, traînant la machine, car le pneu arrière, en cours de route, a crevé.

Mes pauvres gosses, qui me craignent, s’approchent timidement de moi et osent à peine me donner leur petite main. Pauvres enfants d’un père malheureux. J’en souffre et me tais. L’intimité en famille me sera-t-elle toujours refusée ? Hélas ! On ne traduit pas aisément ses véritables

---

48 ER : / [...] Mr Miwa [...] /

sentiments. Mon Dieu, jusqu'à quand dureront les rancœurs qui assombrissent mon triste ménage ? Est-ce réellement de ma faute ?

Vers minuit, sous la clarté d'une douce lune, je m'en vais chez moi, à Buhoro, à près de 15 kilomètres, où habitent dans ma nouvelle maison mes deux serviteurs qui doivent demain transférer à Nyanza mon vélo malade.

À mi-chemin, à Kibabara, je revois chez lui l'ami Émile et sa femme avec leur enfant qui porte mon nom. Couple exquis, ménage enviable qui m'est dévoué ; mais, hélas ! souvent éprouvé par la perte des enfants : ils n'en ont qu'un en vie, dernier né et dernier vivant, sur cinq nés ! Ménage courageux cependant, ménage aisé qui se suffit et se comprend.

Merci, Émile, de votre amitié pour moi. Merci, Thérésia, pour votre chaude attention<sup>49</sup>, pour les soins désintéressés que vous me prodiguez. Puissé-je un jour vous rendre le bien que vous me faites ! Daigne Dieu vous donner des enfants et, avec eux, la consolation. À côté de vous mon malaise tombe, je ris de bon cœur. Je me sens jovial, ensorcelé. Vos gentilles boutades ont le don de réchauffer mon cœur, de m'apporter la joie !

Au retour à Mwulire à l'aube, Émile m'accompagne jusqu'à Mbazi et prend le chemin d'Astrida.

Je ne prends même pas le temps de revoir mes enfants. Ils sont encore endormis. Je vais tout droit chez l'ami Banguka. Devant sa belle maison encore sommeillante je trébuche d'hésitation. Que sera-ce, cette entrevue ? Ce que Dieu voudra qu'elle soit !

Sous un ciel rouge fauve, tacheté – comme une peau de serval – de fins nuages, un vent froid, dans le matin timide, détruit les derniers vestiges de la nuit.

À Save, au son cuivré de la vieille cloche, la vieille mission reprend vie. Au-delà, sur le versant à douce montée, par un chemin oblique qui mène à l'église, des enfants qui courent pareils à des taches, des femmes couronnées et lentes, de rares hommes affublés d'habits terreux, émergent, apparaissent, et disparaissent, comme des ombres glissantes dans le brouillard laiteux, à travers le vieux cimetière plein, vers la maison de Dieu.

---

49 ER : / [...] de ton amitié pour moi. Merci, Thérésia, pour la chaude attention [...] /

Et mécontent de moi-même, triste et découragé, j'attends que daigne s'éveiller cette opulente maison, d'où peut pour moi sortir la paix.

Un moment en moi un doute survient : ma demande ne sera pas agréée ! Un doute affreux que je chasse et qui revient : comme une mouche incommode sur une plaie incurable, comme un chagrin poignant dans une nuit sans sommeil. Avec fièvre, j'arpente nerveusement la cour en écoutant d'une oreille distraite le chant hardi d'un merle.

La démarche me fait peur ; je voudrais l'abandonner, sans rien tenter. Pour la faire, je devrai expliquer le pourquoi, détailler le comment. Et mon cas, mon terrible cas, est difficile à ressasser. Le brave homme ne voudra rien donner, s'il n'a rien compris. Mis en garde déjà par la félonie des fraudeurs, si nombreux<sup>50</sup> aujourd'hui, ne va-t-il pas m'entendre pour rien, m'éconduire en hâte en me désignant, d'un signe de doigt, le chemin de sortie, et me décrier dans la suite ? Mon Dieu, ne serai-je venu que pour ce triste dénouement ?

Mon pauvre cœur, sois donc courageux. Règle bien tes battements lors de l'entrevue. Tu sais très bien que tout ici-bas s'achète. Sache aussi que ce n'est pas le démon qui m'a conduit ici. C'est bien le Bon Dieu qui me veut tout le bien possible. Il est meilleur que moi, meilleur que le maître de cette maison. Infiniment riche, et riche de toutes les richesses du monde, Il est aussi le maître des cœurs bons et mauvais, l'ordonnateur infailible et puissant, juste et bon, des destinées humaines. Il sait de toute éternité ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Et ce pourquoi, qui motive le plan divin, est toujours, au grand toujours, le mieux pour la bonne marche de l'univers, le mieux pour les besoins humains, le mieux pour le bonheur de chaque individu.

Enfin, vers six heures et demie, le brave homme, en robe de nuit, sort avec cet air maussade de quiconque se lève. Entre deux battements de cils je l'ai vu et pesé. Il n'a pas l'air encourageant.

Je me présente devant lui et dis, les yeux baissés, le bonjour, en affichant un sourire difficile. Et lui, me tendant la main :

- Vous ici ? Vous avez donc quitté Nyanza cette nuit !
- Hier soir.

---

50 ER : / [...] des fraudeurs si nombreux [...] /

– Et vous n’avez pas voulu repartir sans me rendre une gentille visite. Il y a bien longtemps... C’est bien ça !

– Oui et oui ! c’est que, venu pour ça, pour vous voir, oui, je voulais vous voir particulièrement...

– Et quel bon vent vous amène ainsi ?

– Oh ! Pour une affaire ennuyeuse, pour une casse ! J’ai grand mal à le définir. J’aurais plus de courage à l’écrire qu’à le dire. J’ai ici un crayon. Voulez-vous me donner un bout de papier ?

En peu de temps, j’avais fini de crayonner vite et dur. Sans émotion, il lit les quelques mots dessinés hâtivement, d’une main hésitante, sur le carré de papier. Il me regarde ensuite, puis relit pour mieux comprendre, avec l’éternel étonnement des gens à bonnes fortunes. Enfin, d’un air déterminé, sans grimaces ni gestes, il dit et détruit mon espoir :

– Vous emprunter dix mille francs, à rembourser d’ici un mois – avec un bon bénéfice de deux mille francs. C’est beaucoup dix mille francs. Ça ne se prête pas entre indigènes. Puis, que voulez-vous, je n’en ai pas. Et le peu d’argent que j’avais, je l’ai avancé à Julio, vendeur à Astrida. Je n’ai rien du tout. Mais enfin, voyons, qu’y a-t-il eu ? Pourquoi emprunter ?

– Il me manque dix mille francs dans la caisse Nuco.

– Volés ? Comment ? Tout ça ?

– Que j’ai engagés dans un commerce personnel et qui ne rentrent pas encore. Une imprudence qui n’est peut-être pas ruineuse, mais sûrement compromettante, et gravement.

Pensant que ma vieille franchise a peut-être sombré dans les milieux frauduleux de Nyanza, car mes explications sortent difficilement, il chasse de la main les mouches matineuses qui gênent sa vue, et me dit, sur un ton évasif<sup>51</sup>, avec l’air ennuyé de celui qui comprend plus qu’on ne veut lui en apprendre :

– Excusez mon indiscretion à vous demander des détails sur un sujet qui, certes, vous est pénible, d’autant plus que, pour le moment, je me trouve dans l’impossibilité de vous venir en aide. Je n’ai pas d’argent. Toutefois, vous pouvez m’envoyer demain, ou mieux : après-

---

51 MTTC : / [...] qui gênent sa vue dit, sur un ton évasif, [...] /

demain, un homme à vous, à qui je dirai quelque chose pour vous. Enfin, d'ici à Nyanza, c'est loin. Venez donc prendre un verre.

– Merci ! Il me faudra gagner vite la route. Je profiterai d'un camion, le premier qui passera, pour être à Nyanza avant neuf heures.

– Il y en a tout juste un qui vient. Vous l'entendez ? Il est encore à Mbazi. Il est ici dans cinq minutes. Assez de temps pour vider quelque chose et allumer la pipe... Et si le camion fait payer ?

– J'ai vingt francs sur moi. Je ne voyage jamais sans argent. Puis, tous les chauffeurs me connaissent. Je monterai en camion sans bourse délier.

Abreuvé copieusement d'un pombé solide et bien muni de tabac, je suis sur la route en attente, car le camion est en vue. Bonheur ! C'est Dominiko, mon bon cousin, un bon vieux camarade, actuellement chauffeur à la S.C.T. à Usa. Il m'a reconnu et s'arrête. Il me serre gentiment la main et m'invite à me hisser tant bien que mal dans la carrosserie, car dans la cabine, il y a sa femme et ses deux enfants avec pêle-mêle des piles de colis.

À Nyanza, où nous arrivons entre huit et neuf heures, les passagers descendent chez Batera. Et le camion va me déposer devant ma boutique.

Vers midi j'apprends que Houblad, avec ses deux frères, est toujours absent. Michel, avec quatre taurillons vendus, a fait hier et aujourd'hui trois mille huit cent francs. Le brave homme !

À quatre heures du soir, avec un *boy*, je vais à pied à Gitwe, à plus de vingt-cinq kilomètres de Nyanza, voir un ami.

Sur les hauteurs abruptes de Murama, après avoir pris de flanc les Gacu et Mpanga, nous nous égarons dans le raccourci et devons, à travers rochers et épines, sous une clarté nulle, reprendre la grand-route qui longe le versant. Enfin, grâce à un guide charitable, nous voici rendus, après la première veille.

L'accueil n'est ni chaleureux ni prometteur. Je sens que ma visite incommodera<sup>52</sup> mon homme. Il était couché et ne se lève même pas pour me donner la main. Sa femme, plus aimable, originaire d'Astrida,

---

52 ER : / [...] ma visite incommodait mon homme [...] /

se gêne pour nous et nous arrange en deux temps, sur la terre humide, un dur sommier. Chez lui, comme chez tous les gens de là-bas, il est moins fier que sur le chemin et moins riche qu'on ne croit.

Lui faire croire que ma visite nocturne ne soit qu'une simple marque d'amitié. Impossible !<sup>53</sup> Il se rend bien compte que je suis venu pour un but important. Aussi m'attaque-t-il assez courtoisement, comme les adventistes<sup>54</sup> savent toujours le faire, avec tact, détours et hypocrisie.

Je lui réponds à côté, en ne lui disant que le strict nécessaire, tant je répugne à lui montrer ma détresse et regrette déjà d'avoir fait cette démarche.

– Enfin, dit-il, je comprends qu'il vous manque quelque chose dans votre compte. Vous me l'avez d'ailleurs dit l'autre jour quand j'étais chez vous. Ça arrive souvent, ces mécomptes-là. Vous n'êtes pas le seul. Demain ou après-demain, sans doute dimanche, je viendrai chez vous. Et, si cela peut vous arranger, je vous prêterai les douze pièces que vous m'avez vendues. Elles sont actuellement entre les mains de mes agents. Je les ferai réunir demain très tôt. Elles ne s'écoulent d'ailleurs pas vite. Vous pourrez me les rendre d'ici huit jours, une fois vos comptes faits. C'est bien dommage qu'actuellement je n'aie<sup>55</sup> pas d'argent liquide. Enfin, vous avez tant d'amis !<sup>56</sup>

Il parle encore quand je dors déjà, dégoûté de l'entendre. La fatigue, à la longue invite à dormir, malgré la tristesse. Et les soucis qui ne cessent pas, quelque cuisants qu'ils puissent être, perdent, sinon leur intensité, un peu de leur acuité, s'émoussent pour ainsi dire, et se refroidissent quelque peu, submergés par la glace des déceptions journalières. Une agréable insouciance, peuplée de mille rêves et d'images mélancoliques, gagne mon être, en avant-goût de douce mort. Le sommeil, si distant de la vie réelle, si voisin de la mort vraie, je le recherche avec plaisir et le goûte avec délices, car, par l'habitude prise, j'ai la presque-certitude d'en revenir toujours. Mes yeux soudain, en

---

53 ER : / Impossible. /

54 ER : / Adventistes /

55 MTTA : / [...] je n'ai pas [...] /

56 ER : / [...] d'amis !.. /



dépit du grabat\* où je gis, brusquement se ferment, sous le poids lourd de toute la nuit d'hier passée à blanc.

\*  
\* \*

J'aurais dormi<sup>57</sup> ainsi jusqu'au matin, si mon hôte, pour se débar-rasser de moi, ne m'eût réveillé et éconduit, avec une fausse préve-nance, vers les trois heures d'avant-jour.

De toutes parts, perchés à mi-hauteur d'un ficus feuillu, ou entouré de poules sur la coupole herbeuse des huttes, des coqs, fatigués de la nuit, battent bruyamment des ailes et, de colline à colline, annoncent déjà le jour.

Sur le froid chemin, avec à mes côtés mon *boy* silencieux, je ramène, de Gitwe vers Nyanza, mes tristes pas<sup>58</sup>. Nous sommes mal éclairés par la froide clarté, déjà pâle, des étoiles<sup>59</sup>. Lentement, mais trop vite pour moi, le jour renaît. Les lumières nocturnes, rendues inutiles par l'approche du soleil levant, une à une, s'éteignent. La nature s'éveil-lant dépose son noir vêtement de nuit, et revêt un éclat tout neuf dans la claire matinée.

Des bataillons de gais passereaux, descendus soudain de divers champs à peine visibles, se dispersent<sup>60</sup> en ouragan houleux dans l'air embaumé et sèment partout le chant et la joie. Nous sommes si près d'arriver. Mes membres sont dégelés, mais mon cœur est froid, serré de crainte sur lui-même.

Où vais-je, mon Dieu, en ce jour, en cette ville de tumulte, engouffrer mes ennuis ? Quelle solitude amie, aujourd'hui, voudra dérober mes alarmes à l'indifférence des gens, aux pressantes questions de ma femme, aux énervantes chicanes de mes *boys*, à tant d'imprévus qui

---

57 ER : / [...] passée à blanc. §§§ *Quatrième chapitre* § (Samedi 20-10-45.) § J'aurai dormi [...] /

58 ER : / [...] je ramène de Gitwe, mes tristes pas vers Nyanza. /

59 ER : / [...] déjà pâle, qui « coule des étoiles ». /

60 ER : / [...] se parsèment [...] /

sont pour mon cœur des épines et des terreurs pour mon imagination ? Faire gai visage en dépit de tout ; ouvrir et tenir boutique ; promener ma peine derrière le comptoir ; présenter ou découper des tissus ; recevoir et recompter des sommes d'argent ; vomir des ordres à des volontés rétives ; distribuer malgré moi des sourires ; semer à plein gosier la joie que je n'ai plus ; dissimuler sous une feinte satisfaction le noir chagrin qui me ronge ! Quelle tâche, mon Dieu. Rendez-la moi facile, méritoire, possible.

Devant nous, par delà le vallon malsain, la ville de Nyanza s'éveille et s'étale dans le sordide va-et-vient des jours de grand marché. Çà et là, sur le versant du Mugonzi et dans le Gakenyeli crapuleux, des *Batwa*, avec femmes et enfants, se démènent autour d'énormes brasiers qu'ils ont allumés sur leurs poteries de terre. Des fumées denses s'élèvent de partout, salissent les vertes bananeraies qu'a baignées la rosée et vont, accrochées aux brouillards flottants, estomper les claires hauteurs de Mwima <sup>61</sup>, planent sur les beaux paysages du Nkobwa et rejoignent là-bas la bruine laiteuse des sources du Nil.

Ce renouveau des choses m'émeut et m'épouvante à la fois. Seule, radieuse et calme, toute belle de toute la beauté matinale, avec ses yeux de vitre qu'avivent les rouges feux d'un soleil candide, l'église m'encourage. Comme elle tranche singulièrement sur la vulgarité de toutes ces choses qui dansent au vent, qui distraient les yeux et miroitent semblables à des flots ! Là-haut, sur le bord d'un plateau maculé de chemins, de maisons et de champs, entre deux coteaux à verte teinture, elle émerge, maternelle et avenante, comme un asile de repos et de paix, comme un divin magasin d'espoir ouvert à tout le monde, où tout le monde peut trouver la satiété pour le cœur indigent et pour l'âme nue un manteau tout blanc.

« Donnez-moi, Seigneur, la consolation pour mes peines et pour mes maux le remède efficace, en cette journée de cruauté. »

À midi Suzanne, revenant du dispensaire, m'apprend que mon agent Michel, mon ami et agent, le dernier de mes agents, est hospitalisé, atteint de dysenterie. Je monte le voir et le trouve morbide et ennuyé, affaissé sur le lit, avec l'air peu résigné de ceux qui n'ont pas l'habitude

---

61 ER : / [...] de Murina [...] /

de souffrir. On l'a isolé entre les murs trop blancs d'une pièce minuscule dont la porte ne ferme plus. Descendu chez moi peu après, je lui fais préparer et porter du thé au lait et vais annoncer la nouvelle à sa famille.

À l'heure du salut, je monte à l'église pour prier. À l'organe cristallin des enfants ma pleine voix, cassée d'émotion, baignée de sincérité, se mêle pour chanter les vieux cantiques et les Litanies de la Sainte Vierge : *Homo quidam ! Quia parata sunt... Consolatrix afflictorum, Regina pacis – Ora pro nobis !\**

Jésus est là, vivant et présent, sous l'apparence chétive d'une chose blanche, prisonnier d'amour dans l'objet sacré qu'une main pieuse d'orfèvre a travaillé.

*Tantum ergo Sacramentum\**. Un nuage d'encens monte et enveloppe l'autel, où trône Jésus, dans le scintillement des cierges.

Le prêtre, un vieux missionnaire de passage à Nyanza, monte à l'autel, pour servir de bras à Jésus enchaîné. Sur ma tête inclinée la bénédiction du Maître Divin passe et fond comme pour agréer mes tristes desseins. Une crise de larmes gênantes me contraint à sortir, car à mon âge on a honte de pleurer.

Je revois Michel que je trouve mieux. Et, prenant par le Gakenyeli, je traverse deux marécages et monte par le bois chez Lambert. Je le trouve chez lui lisant. À côté de lui, Prospéro, le benjamin de la famille, le distrait et l'agace.

Je me suis introduit en coup de vent et m'assieds lourdement sur un vieux tabouret.

– Soyez ici demain très tôt, me dit-il. Je veux que si mon maître arrive cette nuit, nous soyons demain les premiers à le voir. Vous resterez en arrière, tandis que je lui présenterai la lettre.

– C'est entendu, Lambert. Mais ma lettre, ne trouvez-vous pas qu'il faille en changer la forme sur un meilleur papier ? Je l'ai écrite hâtivement l'autre jour.

– Il ne tient pas compte de tout ça. Telle quelle la lettre est plus parlante. Je l'ai lue et relue avant de la fermer. J'avais même pensé à l'écrire à la machine. Mais j'ai trouvé que c'était la gêner que de lui enlever son originalité. Elle est rude et nue, émotive et laborieuse. Chaque mot est un poids, rendu plus lourd par la forte écriture Elle

manque d'élégance, mais elle est élocuente, et la dernière phrase est comme un coup de marteau : « L'argent vaut-il plus cher que moi ? ». Cette phrase, il ne faut ni la retrancher, ni la changer, ni même l'habiller. Car l'habillement, en cachant la laideur, est un signe de laideur, une beauté empruntée. Soyez donc tranquille, je me porte garant de cette lettre dont je connais d'avance la forme et le destinataire. Ça va ?

– Oui, mon ami, ça va, et je suis un peu tranquillisé pour la lettre. Mais, va-t-il arriver ? Vous disiez qu'il était attendu pour cette nuit. Y comptez-vous ?

– De fait, il peut ne pas arriver. Cependant cette éventualité, qui serait très fâcheuse pour vous, est très peu probable.

– Mais s'il n'arrive pas, quel bon conseil, quel conseil d'ami pouvez-vous me donner ?

– Les malchanceux comme vous, – oh ! Vous n'êtes pas le seul ni le plus malchanceux, – prennent vite l'habitude de tout voir en noir. Il est toujours difficile<sup>62</sup> de leur donner un conseil. Pourrais-je savoir d'abord quelle somme vous manque ?

– Pas moins de dix mille francs.

– C'est beaucoup, mais pas tant que mon patron ne puisse vous le prêter. Mais comme vous dites, il peut ne pas arriver. En ce cas, contraignez-vous à rester calme ; ne vous emballez pas ; ne fuyez pas surtout. La fuite, c'est l'exil, une espèce de bannissement pour combien d'années ? Trois ou quatre sur la terre étrangère ou dans un trou. Si j'étais vous, je me laisserais « coffrer »<sup>63</sup>. C'est dur, je le sais. Mais la fuite est un aveu.

– C'est un aveu honteux, puisque au fond par la fuite je me reconnais plus coupable que je ne suis. Mais cette honte et cette culpabilité ne retombent que sur moi seul. Je ne compromets que moi seul. Me laisser coffrer ? Mais on va m'interroger pour savoir ce que j'ai fait de cet argent. Ce n'est pas aisé à inventer sur l'heure. D'autre part ma franchise native me trahirait, car je ne suis pas fort dans l'art de dissimuler la vérité.

---

62 ER : / [...] voir en noir, et il est toujours difficile [...] /

63 ER : / [...] je me laisserais coffrer [...] /

– Vous craignez, à ce que j’entends, de nommer des amis. Je ne vous dis pas de dénoncer qui que ce soit. Laissez-vous maltraiter et gardez le silence. On ne va pas quand même vous fusiller. En moins de quinze jours, vos amis, qui auront d’autant plus de pitié pour vous que vous ne les aurez pas compromis, vont réunir les sommes nécessaires. Du reste je ne conçois pas que la Nuco puisse vous faire emprisonner pour dix mille francs. Elle a plus d’intérêt à ce que vous les liquidiez par le travail que par l’emprisonnement. Et la prison elle-même, pourquoi en avoir peur ? On s’y habitue comme à toute autre chose. On souffre le tout premier jour. Après moins de deux mois de séjour, on s’adapte, on travaille et on attend tranquillement la libération. Donc, et c’est ma conclusion, ne fuyez pas ; ça n’aide à rien. Laissez-vous emprisonner. Ne dénoncez personne.

– Mais je serai questionné avec Dieu sait quelle sagacité et quelle rudesse. Je devrai avouer sous le bâton.

– Avouez tout bonnement. Ainsi vous ne serez pas soumis à la peine du bâton. Avouez tout à votre Blanc, de préférence avant la constatation du manquant.

– Avouer quoi ? Que j’ai prêté l’argent de la Nuco à des amis ? Les amis vont être convoqués pour avouer eux-mêmes. On va les contraindre à payer sur place des sommes qu’ils n’ont pas sous la main. Figurez-vous, Lambert, quel embarras pour eux et pour moi ! Je perds tout, à me laisser coffrer et tout à me laisser maltraiter. De façon ou d’autre mon avenir ainsi est bêtement compromis. Cet avenir, la fuite me le garantit, puisque la fuite me laisse la possibilité d’y pourvoir sous d’autres latitudes et, pourquoi pas, de payer librement et honnêtement ma grosse dette. Oui, en fuyant je perds beaucoup : mon honneur, ma famille, mon pays. Toutefois l’important, que la prison ne peut garantir, me reste : la liberté qui, avec la santé, est une condition de sécurité, de bonheur. Notez que ma famille peut toujours me rejoindre où je suis, et avec elle les joies humaines et la paix de l’âme. Les Blancs de la Nuco, quelque bons qu’ils puissent être, seraient sévères, je le sens, et me, livreront à la justice qui, elle, ne visant et ne jugeant que le fait, ne peut avoir de clémence pour moi. Ma décision est prise : si votre patron n’arrive pas, et si rien de positif ne survient demain avant midi, je fuirai, de préférence avant lundi, pour prévenir un triste dénouement. Puissent les privations de l’exil me mériter un bien immense que je n’eusse peut-

être pas pu trouver à Nyanza : le salut de mon âme. Vous, Lambert, qui êtes mon ami, voulez-vous former ce vœu, toutes les fois que votre pensée se portera sur moi ?

– N'ayez pas peur ; soyez courageux et confiant.

– Il est déjà tard, mon ami, je dois rentrer ; Suzanne sera mécontente. À demain donc. Je reviendrai à l'aube avec ce livre à vous qui traîne chez moi depuis des mois. Bonne nuit.

\*  
\* \*

Je dormis <sup>64</sup> cette nuit-ci comme si de rien n'était. Je suis réveillé par le chant aigu de mon coq qui a l'habitude de chanter, entre trois et quatre heures du matin.

– Réveille-toi Suzanne. Debout ! J'ai à te parler. Allume la lampe... Écoute, mes affaires, comme tu sais, vont très mal. C'est partout des échecs, partout des déceptions ! Dans ma caisse, le trou demeure béant, impossible à combler. J'ai beau me démener, courir nuit et jour, la situation reste inchangée, interchangeable. Mes agents n'ont été que d'égoïstes profiteurs. Mes débiteurs ne font rien pour me venir en aide. Il en est que je ne vois même plus. Et demain, c'est le jour fatal, l'inventaire, le manquant constaté et mis à jour, la « boîte » crasseuse qui se ferme sur moi, la honte, la torture ! Je ne veux pas cela. Ça ne doit pas se faire ! Et pour l'éviter, une seule chose est possible : la fuite. C'est l'unique solution qu'après réflexion je trouve plausible.

– Je comprends tout : la fuite avec ses risques, ses privations, ses inquiétudes ! La fuite où ? La fuite comment ?

– La fuite en Uganda, en territoire anglais où les mandats d'arrêt ne peuvent me suivre, où je vais trouver du travail, gagner des shillings, apprendre et parler l'anglais.

– Que n'as-tu parlé plus tôt ? Il n'y a rien de prêt. Partons-nous aujourd'hui ? Et avec lequel de nos trois *boys* ?

---

64 ER : / [...] Bonne nuit. §§§ Cinquième chapitre § (Dimanche, 21-10-45.) § Je dormis [...]/

– Je pars demain, lundi, matin. J'ai tout prévu. Que veux-tu préparer ? Pas grand-chose. Une fuite comme la mienne n'exige pas de commodités. Une fuite encombrée est une fuite ratée. Je ne tiens pas à partir avec toi. Je vais te laisser à Nyanza. Tu dois rester à Nyanza pour assurer ma fuite.

– Mais alors, égoïsme pour égoïsme, tu oublies que ta fuite compromet ma sécurité ! Je suis ta femme, on le sait. À défaut de toi on s'emparera de moi. Et ce que tu veux éviter, je vais le subir. En me laissant tu me sacrifies, tu m'immoles. J'irai avec toi. Ma présence ne sera pas gênante. Je préparerai ta nourriture, ton lit. Le sort, ou plutôt l'amour, a mêlé nos destinées. Ton malheur est mien. C'est un devoir, auquel je ne peux me soustraire, que me fait mon amour pour toi. Ma mère et ma conscience me reprocheraient de t'avoir abandonné.

– Écoute bien, de point en point, mes instructions. Tu resteras à Nyanza. Tu vas, dès ce matin, balayer à grande eau la chambre et la cuisine. Après la petite messe, je viendrai te faire signe pour mettre en paquets portables, toutes les affaires que tu pourras emporter. Tu iras ensuite les remettre chez ta cousine, au quartier *swahili*. Tu auras soin de dire et de montrer à tous que je t'ai chassée, que toi-même tu ne veux plus de moi, que tu es lasse de mon inconduite, qu'enfin tu ne veux rien me laisser. À toutes les femmes raconte que je suis un mari insupportable et à tous les hommes que je suis un imbécile. Chaque fois que tu auras l'occasion de t'approcher de moi, récrimine autant que tu pourras, accable-moi, fais la lionne<sup>65</sup>, sois haineuse et violente, jette-moi un regard dur et défiant. Étale dans toute sa laideur tout le mépris possible d'une femme offensée pour un mari indigne. Afficher des sentiments que tu n'as pas, ce sera dur. Mais c'est un rôle important que tu dois jouer aujourd'hui, qu'il faut jouer, pleinement, en prenant tout le monde à témoin de notre mésentente. C'est l'unique moyen pour sauver ta sécurité quand je serai parti. Qui donc osera s'emparer de toi,

---

65 ER : / [...] accable-moi, fais la tigresse [...]/. Le remplacement de « tigresse » par « lionne » fait intervenir les connotations liées à ces deux animaux dans l'imaginaire à la fois francophone et rwandais. En *kinyarwanda*, l'expression *kwigira ingwe* (faire le félin), ne fait pas la différence entre masculin et féminin ; le mot *ingwe* désigne tous les grands félins sauvages, à l'exception du lion et de la lionne qui se disent tous les deux *intare*. La version de 1955 atténue la dimension de cruauté attribuée au tigre.

croire à ta complicité, sachant que tu m'as quitté avant mon départ ? Abandonnée sans soutien en plein Nyanza<sup>66</sup>, tu seras un objet de pitié et, grâce à ton charme, un objet de convoitise. Je te laisserai un peu d'argent et n'en prendrai que très peu moi-même. Dans cette ville insouciance, traîne ta beauté avec arrogance le plus longtemps possible : une semaine tout au moins. Prends avec toi nos deux *boys*, les plus jeunes qui ne peuvent se douter de rien, qui croiront et feront croire tes racontars. S'il t'arrive de devoir te rendre à Astrida, tâche d'en revenir vite et reste ainsi à Nyanza quinze jours durant. D'ici deux mois, si tu n'as pas de mes nouvelles, tu pourras te marier à l'écu de ton choix, de préférence légitimement, car ton âme est précieuse. Tu as assez joué et j'ai été hélas ! l'instigateur et le partenaire de tes jeux. Change ta vie comme je vais changer la mienne. Sache qu'à la fin tu mourras pour comparaître devant Dieu, pour être jugée, récompensée ou châtiée sans fin. Pour ce soir, reste le plus longtemps possible chez ta cousine. Je viendrai la nuit t'y chercher et t'embrasser une dernière fois. Je ne me ferai pas accompagner d'un *boy*. Mon compagnon de fuite sera, outre Dieu, le jeune homme que j'ai racheté de la prison tout récemment. Il voudra me tenir compagnie en mémoire de ce bien que je lui ai fait. Prépare-moi une couverture, deux culottes, deux chemises, un veston et une ceinture, dans un paquet que tu feras aussi petit que possible. Mon troisième *boy*, à son retour de Mwulire, va repartir d'urgence chez mes agents avec ordre d'y rester toujours. Quant à mon hôte, je vais le congédier aussi poliment que possible, après avoir dépanné son vélo. Voilà, Suzanne, ce que j'avais à te dire. Ne dis pas : non. Tu m'as toujours été soumise. Tu m'obligerais de l'être jusqu'au bout.

Sur tout le trajet long de trois kilomètres, rien d'humain dans le silence du matin. Partout la quiétude que troublent seulement le sourd gémissement des arbres, le doux murmure des branches, le cri sinistre d'un hibou qu'effraie le jour, le chant modulé du merle, le gazouillis multiple des passereaux.

Je trouve mon ami Lambert déjà levé, déjà habillé, fumant sa pipe. Ses yeux d'ami se lèvent péniblement sur moi. Ses paroles, si rares ce

---

66 MTTA : / [...] sans soutien en Nyanza [...] /



matin, se voilent de tristesse. Ma gaieté malgré les revers l'étonne. Son patron n'est pas arrivé !

– Je souffre, me dit-il, de ne rien pouvoir pour vous. Dans l'impuissance où je suis de vous secourir, je ne m'empêche pas d'admirer votre courage. Je ne vous conseille plus d'attendre davantage. Je regretterais d'avoir retardé votre fuite. Mes meilleurs vœux de meilleure chance accompagneront vos courses. Vous serez toujours l'objet de mes bons souvenirs. Allons ensemble à la messe où je vais prier pour vous.

Sur la route à longs détours, nous marchons l'un à côté de l'autre, communiant dans la même pensée que nous avons peine à échanger. Tous les groupes de femmes chargées de marmots qui pleurent, d'hommes endimanchés, de filles huppées, sont envahis de gamins qui s'insinuent, comme de l'eau, devant l'église. Enfin, presque écrasés dans la porte, nous entrons, prisonniers d'un flot humain que harcèle un bataillon de mouches. Là, toutes les odeurs se soudent et se confondent, imbibées de sueurs.

Déjà des vagues de prières roulent comme des tambours, mêlées de cris d'enfants et de toux que provoque la froidure du matin. À l'église, malgré la diversité d'âges et de conditions, malgré les groupes disparates de filles, d'enfants, de femmes et d'hommes, de pauvres et de riches, nous nous ressemblons tous, ainsi rassemblés par un même besoin, sous l'œil apitoyé d'un Père commun qui distribue les mêmes devoirs et les mêmes droits.

Je m'enterre quelque part dans un groupe de pauvres. Mon compagnon doit m'avoir perdu de vue. Je ne le vois plus moi-même.

Quand je songe que j'entends ma dernière messe à Nyanza, je sens en moi une grande plaie qui se creuse d'avantage à mesure que j'y pense.

« Seigneur, en souffrant Vous-même, Vous nous avez appris à souffrir. Par Votre résurrection, Vous nous avez appris qu'il y a une revanche à tous les malheurs d'ici bas, que toutes les souffrances ne sont que des épreuves passagères qui augmentent le mérite de qui les souffre avec résignation pour Vous. Je vais fuir, et je n'en ressens aucun scrupule. Je ne doute plus que Vous voudrez couvrir ma fuite de votre souveraine protection. Vous guiderez mes pas, Vous serez ma

suprême consolation sur le chemin de l'exil, dont je Vous offre d'avance les privations. Vous me convertirez aussi, puisque je suis à convertir, et ma conversion, Vous la confirmerez dans la possibilité et l'évidence. Sainte-Marie, mon Ange Gardien, mon bon Saint Joseph, mon cher Patron, Saints et Saintes que j'ai l'habitude d'invoquer, ajoutez par vos propres prières du poids et du prix aux miennes, puisque vous-mêmes là-haut avez encore des soucis et le besoin de prier pour nous, vos frères, dont l'état est encore douteux. »

La messe finie, je sors parmi les premiers, parmi les pauvres, dont la pauvreté endimanchée met en relief l'ordinaire pauvreté, parmi le tas de ceux qui, venus pour accomplir un devoir prééminent, doivent encore aujourd'hui vaquer à d'autres devoirs.

Dans le ciel dépouillé de son deuil, le soleil de presque huit heures rit aux éclats comme un bébé qui a fini de pleurer. La cloche, ivre de sa joie dominicale, appelle de toute sa voix jusqu'à l'horizon. De toute part les chemins vomissent des fidèles vers l'église. La grand'messe, à Nyanza peut-être plus qu'ailleurs, revêt de la part des fidèles un caractère singulièrement protocolaire. C'est la messe du beau monde. Car les pouilleux à Nyanza, quoique nets et lavés, ont honte, comme ailleurs, de mêler leurs hardes de dimanche aux costumes de luxe.

À l'hôpital, Michel, malgré les cures, se porte moins bien qu'hier. Je le quitte brusquement pour regagner la rue. Car je souffre, moi aussi, d'un mal moral que j'arrive difficilement à cacher et sur lequel je ne voudrais pas que l'on me pose des questions.

Dans la rue je me trouve plus à l'aise et repais une dernière fois mes yeux des belles vues de Nyanza. Un dimanche à Nyanza, c'est toujours une fête ! Chère Nyanza, colline choisie entre toutes pour être la résidence de nos rois, la capitale d'un pays désormais pacifié et déjà soumis, ville remuante et ruandaise par excellence où les étrangers ne sont que de passage ; ville que l'on déteste d'abord et que l'on aime ensuite fortement ! Que j'ai donc de peine à m'arracher de toi ! Que j'ai le mal de toi avant de t'avoir quittée !

Pendant que je ressasse mon noir chagrin, une main me touche à l'épaule. Je me retourne saisi de peur, tel un coupable pincé sur le fait. Je reconnais l'ami Lambert. Il m'entraîne sous bois.

– Écoutez, me dit-il, j'ai encore une idée, pas très géniale, mais assez plausible, que je m'en voudrais de ne pas émettre. Le Père Norsen vous aime bien. Est-ce que vous lui avez parlé de l'affaire ?

– Je lui en ai parlé et écrit. Je ne voudrais ni le voir ni lui en reparler. Il n'y peut d'ailleurs rien, le brave Père.

– Est-ce qu'il connaît votre projet de fuite ?

– Je me suis gardé de le lui révéler. Il sait seulement qu'il y a un trou dans ma caisse. Mais je lui ai fait croire que j'avais en sous-main des moyens efficaces pour recouvrer les sommes qui me manquent.

– Il pense donc maintenant que le trou est comblé. Il va malheureusement apprendre demain que vous êtes parti, sans l'en avertir. Ne faites pas ça ! Vous abusez de sa confiance. Comme il va en souffrir !<sup>67</sup> Allez à lui. Videz autant que possible votre cœur dans le sien. Je ne doute pas qu'il ne trouve quelque chose pour vous venir en aide.

– Je sais, moi, ce qu'il va faire. Enfourcher sa moto, se rendre à Astrida de toute vitesse, crier miséricorde de toutes ses forces devant des Blancs qui vont, sans trop l'avouer, le remercier d'avoir signalé un coupable, lui dire indirectement, avec une politesse de commande, qu'il a bien mérité de la Nuco. Ils fonceront ensuite sur Nyanza et arrangeront, vous devinez comment, mon triste cas le plus rapidement possible, sans demander l'assistance du Père mais bien l'intervention du chef de police. Non, non, le Père est très bon mais je crains qu'il ne fasse pour moi des démarches regrettables dont je ne pourrai d'ailleurs pas le dissuader. Il est, comme vous, optimiste, parce qu'il est bon, et croit fortement à la logique des bonnes choses ; ma situation est très compliquée et ne peut être dénouée que par l'argent. Et je sais que le bon Père n'a pas d'argent depuis un certain temps déjà. Il me l'aurait, je le sais, avancé depuis longtemps. Je lui écrirai du fond de mon exil. Il pourra alors faire autant de démarches qu'il voudra, sans trop sacrifier sa personne ni son honneur. Mais mon cas est tel aujourd'hui que rien, qui ne soit positif et palpable, ne peut me faire changer d'avis. C'est tout.

Chez moi je revois mon *boy* qui est revenu bredouille de Mwulire. Je l'oblige à repartir avec Tadé, un ami à moi, qui est venu liquider ses

---

67 ER : / [...] comme il va en souffrir. [...] /

peaux à Nyanza. Tous deux s'en vont aigrement, non sans avoir constaté ce remue-ménage et les coups de balai de Suzanne.

Dix heures et demie. La grand-messe est finie. Les groupes traînent ou déferlent sur les rues. Les filles, propres et timides, dont le torse épanoui s'arrondit dans le singlet tout blanc, ébauchent des sourires et promènent de grands yeux que voile la pudeur. Des garçons, non encore sortis de l'enfance, papillonnent partout, retenant à peine leur cœur qui bondit de jeunesse et frémit de désirs dans l'ivresse de la vie. Des matrones drapées de pagnes bien lessivés, portant ostensiblement des colliers éclatants, balancent élégamment leur taille et jacassent avec le plus grand sérieux. Des hommes d'âge, restés obstinément jeunes, malgré d'énormes calvities où le soleil se mire comme dans une nappe d'eau, se taquinent sans honte comme des enfants.

Sur le marché, qui se remplit et déborde, mille beautés se mêlent à mille laideurs. Mais l'ensemble, ainsi vivant, est beau !

Quelques *Batwa*, la *likembé\** en main, pour attirer les clients, gambadent autour de leurs pots. D'autres, semant partout des jurons, des injures, des quolibets, quémandent irrésistiblement, qui un sou, qui du pombé, qui du tabac. Et l'on donne de bon cœur à ces braves gens qui n'ont pas d'ambition et n'entraient les calculs de personne. Leurs femmes, ivres dès le matin, chantent en chœur ou dansent nerveusement pour étonner les curieux.

Tout là-bas, un groupe tranche sur l'ensemble : les mégères du centre extra coutumier, femmes de musulmans indigènes ou de soldats congolais, swahilisantes et expertes s'agitent en jupes retroussées, comptent et empochent des sous crasseux qu'elles reçoivent pour leur farine de manioc ou leurs *chikwangués* huileuses.

Des charmeurs de serpents égrènent leurs incantations devant leurs monstres ou entrent prétentieusement, celui-ci avec une vipère ailée, celui-là avec un cracheur géant, cet autre avec une couleuvre d'un vert pâle, chez les boutiquiers timides, pour se faire donner de l'argent ; enfin ils sèment partout la terreur dans les groupes débandés.

Mille clameurs montent de partout, se ramassent en un seul bruit confus où chacun parle pour tous et ne peut s'entendre lui-même. Par moment cette vague rumeur s'apaise, se scinde, se fragmente, puis remonte comme les vagues d'un lac furieux.

Tout cela est beau, d'une beauté rustique, d'une beauté de chez soi, d'une vieille beauté sans cesse renouvelée. Et mon œil, par les fenêtres vitrées, dispense sa langueur sur ce beau spectacle

Chez moi, Suzanne jure, crie, insulte, en faisant ses paquets. Et, ma foi, ce qu'elle dit ainsi sur commande à des amies qui insistent pour lui déconseiller sa conduite, c'est bien le tableau juste et détaillé de ma vie privée. Elle m'accuse malgré elle et le mal qu'elle dit de moi n'est pas exagéré.

– C'est un débauché<sup>68</sup>, qui fait le malheur des femmes, les fascine par des mots et leur en impose par des cadeaux à profusion pour corriger sa laideur !

– Il veut<sup>69</sup>, paraît-il, se marier ce soir à une fille du Nduga, plus gentille, dit-il, et plus commode que moi. À la bonne heure ! Pour moi je pars et ne veux rien lui laisser. Je reconquiers ce que j'avais perdu de précieux : ma liberté, si pas mon honneur ! Je lui pardonne d'avoir dévasté le meilleur de ma jeunesse. Mais je lui laisse comme châtiment l'amertume des regrets, car je n'arrive pas à croire qu'il pourra facilement m'oublier ou se passer impunément de moi !<sup>70</sup>

L'envie, machinalement, me prend de parler pour ma défense ou de la faire taire, car elle tape vraiment trop lourd. Mais, puisqu'elle joue magistralement un rôle qui assure déjà ma fuite de demain et sa propre sécurité après mon départ, et ce selon mes directives, ne faut-il pas que mon orgueil averti reçoive volontiers cette douche grêleuse de notes forcées ?

Les femmes, d'abord accablées, enfin étourdies, s'étaient sauvées une à une, déroband précieusement la grande pitié qu'elles ont pour moi.

Feignant le trouble et visiblement dépité, je fais brusquement remiser toutes choses et ferme le magasin, avec un air agacé, pour faire croire que je fuis les emballements de Suzanne. Les spectateurs m'approuvent de l'œil.

---

68 MTTA : / [...] exagéré : § « C'est un débauché [...] /

69 MTTA : / [...] « Il veut, [...] /

70 MTTA : / [...] de moi ! » /

Je m'engloutis dans le détail du marché où tout le monde se bouscule en jouant des coudes.

Pour bien voir le marché, il faut le voir de près, il faut s'y mêler. Que de choses on voit ainsi ! J'y constate surtout la soif ardente du « tout pour soi » : le vendeur exige plus qu'il ne faut ; l'acheteur veut payer le moins possible : chacun, se croyant plus habile que l'autre, veut exploiter la bêtise de l'autre. Les intérêts se heurtent, les égoïsmes se blessent, les cœurs saignent sous l'aiguillon du moi.

Et moi-même, que suis-je dans tout ceci ? Un homme raté ; l'opprobre de ma génération ; un importun aux biens fortunés. Un singe qui a avalé un Blanc, comme disent certains *Bazungu*\*, une machine à rêver, comme disent mes compatriotes railleurs, et, à mon avis, un aigri que sa propre bêtise exaspère ; un malheureux incommode à lui-même ; un dévoyé qui rêve sans issue ; un reste d'homme que certains hommes dans leur égoïsme, comme des mouches, se disputent. Pauvre homme !

Face à Kavumu, je m'assieds distraitement sur l'escalier de ciment qui donne sur le bas-marché. Des cabris, dont on discute le prix, se chamaillent avec des chèvres dont les heures se comptent sur le tranchant impitoyable du coutelas.

Sur les hauteurs du quartier *swahili*, un musulman, du haut de la mosquée, entonne le chant de midi. Le marché troublé s'étonne et se vide sous le bâton nerveux d'un jeune clerc. Je louche affreusement de groupe en groupe, car le mal me prend de fixer en moi l'image de chaque coin, de chaque chose, de chaque personne. Les derniers regards des derniers partants, qu'étonnent ma maigreur et mon air contracté, s'attachent à moi et s'attardent comme des mouches sur une plaie fétide. Je quitte le marché que déjà, sur un groupe de balayeurs, sillonnent des corbeaux acrobates. À l'hôtel, chez Rugenza, je m'assieds dans un coin. Athanasia m'y relance, un grain de joie dans l'œil.

– Qu'y a-t-il, Athanasia ? Comme vous avez couru !

– De bonnes et de mauvaises nouvelles. Houblad est revenu. Je viens de l'apprendre à mon retour du marché.

– Où se trouve-t-il ?

– Je ne sais.

– Tâchez de le retenir quelque part dans un hôtel, de préférence chez Batera <sup>71</sup>. S'il vient à parler de moi, cachez-lui l'intérêt que vous me portez. S'il veut reprendre ses courses lointaines, retenez-le par votre amour.

Sans vider une seule bouteille, je quitte l'hôtel et gagne un lieu solitaire, du côté de la briqueterie, sur les bords d'un marais, face à Gihise <sup>72</sup>. J'ai besoin d'être seul pour mettre une dernière fois mes idées en ordre et régler définitivement mon plan de fuite.

Il me manque dix mille francs, auxquels il faut ajouter les deux mille francs que je dois au sous-chef Zéder, et les trois mille francs que je n'ai pas encore remis à l'Arabe de Kigeme pour ses trois tonnes de haricots qui sont en dépôt chez moi. Cela me fait trois créanciers : la Nuco, le sous-chef et l'Arabe. Ce soir ou demain matin le sous-chef aura ses deux mille francs. Je les lui remettrai moi-même en propres mains : c'est un point d'honneur. Tant pis pour l'Arabe. Je prendrai son argent sur moi et en ferai ma provision de route.

Me sera-t-il jamais possible de revenir au pays, de revoir Astrida, de revoir Nyanza ? Me sera-t-il donné de liquider jamais mes dettes, de reprendre ma place parmi les hommes pauvres mais libres de chez moi ? Au moins me sera-t-il donné de fuir sans encombre ? Questions poignantes auxquelles l'avenir répondra.

La cloche déjà sonne l'heure du salut. Je remonte de ma solitude. Il est temps d'aller voir Houblad, l'ami perfide. Mais je veux d'abord aller voir ce qu'a fait Suzanne.

Elle a tout balayé, tout nettoyé, tout vidé. Elle n'est plus là. Mes poules, que tenaille la faim, m'assaillent dès la porte avec des cris qui ressemblent à des soupirs. Il leur faudrait du riz, comme d'habitude. Pauvres poules ! J'ai faim aussi, comme elles. Mon *boy* me donne à manger quelques bananes grillées. Le garçon voudrait me questionner sur le départ de Suzanne, sur le vide fait dans ma chambre. Mon air sévère l'arrête.

---

71 ER : / [...]chez Basera [...] /

72 ER : / [...] bord d'un marais, en face de Gihise [...] /

À pas traînants, sur la grande artère qui descend de Nyanza, qui s'allonge et remonte à Kavumu, je vais chez Batera. Par-ci par-là, de chaque côté de la route, devant des maisons en pisé qui suent le kaolin, des mégères se coiffent les cheveux<sup>73</sup>, tressent des nattes, tamisent des farines de manioc pour le repas du soir, ou baillent aux corneilles en regardant les passants.

Chez Rukatibabire, dans l'éternel bruit, sous l'éternelle fumée de tabac et l'éternelle odeur de pombé, je m'introduis comme on entre chez soi. Je n'y reste que peu de temps, dégoûté de boire et d'être seul parmi ce tumulte.

Un jeune ami m'accompagne, très intelligent, très dévoué, prodigue d'amitié et de conseils. Par bribes, je lui avoue mes revers et leurs tristes conséquences ; enfin, mon départ décidé et fixé pour demain. Toujours compréhensif, il n'essaie même pas de me retenir ; mais trop enfant, il fond en larmes. Et mes yeux, devant tant d'émotion et de pitié, répondent aux siens. Nous nous effondrons ensemble sur le talus. Je l'invite à me quitter pour faire taire cette commune peine.

Le visage maquillé d'une joie feinte, je pénètre chez Batera. Là tout le monde est bien casé, comme dans une noce. Les propos, malgré le laisser-aller inhérent aux cerveaux que l'alcool a troublés, s'échangent sous la gravité enjouée de l'hôtelier.

Du fond d'un coin, Houblad me décoche un œil mauvais. Je le préviens, lui serre la main, et m'assieds à côté de lui. Une bouteille de miel est sur-le-champ commandée pour moi. Après quoi Houblad sort et me prend avec lui.

– J'ai eu honte l'autre jour, dit-il, de vous avouer ma déconvenue. Dans l'état où vous étiez, mes aveux eussent mal été accueillis. Je suis donc reparti la nuit avec mes frères du côté de Ruhengeri, où j'ai pu liquider la marchandise à six mille francs.

– Ce n'est pas trop mal, six mille francs. Où sont-ils ?

– Je ne les ai pas tous, malheureusement. Je n'en ai reçu que le tiers : deux mille francs que voici.

---

73 ER : / [...] des mégères s'arrangent les cheveux [...] /



Il sortit de sa poche intérieure quatre liasses en devises de vingt. Je m'en empare sans même les recompter.

– Aussi, poursuit-il, mes frères y sont restés pour toucher et apporter le reste, avec recommandation de me rejoindre aussitôt que possible.

– À qui avez-vous vendu ?

– À un riche indigène dont l'honnêteté est bien connue du chauffeur qui m'a conduit. Je suis précipitamment venu vous apporter cette petite joie.

Il sort cette dernière phrase en riant de bon cœur, comme un bon joueur qui est content de son jeu. Ce rire hypocrite, qui cache intentionnellement une vilaine machination, ne peut porter sur mes nerfs. On s'habitue à tout, à être trompé comme à être trahi, plus encore à souffrir qu'à jouir.

– Je vous remercie, lui dis-je, sèchement. Nous attendrons vos frères. Pourvu qu'ils arrivent à temps cette nuit. Allons boire un coup. Je ne quitte qu'à six heures.

La nuit est tombée, envahissante, sur les choses. La triste nuit que je vais passer. Ma dernière nuit à Nyanza après la dernière journée. Jamais je n'oublierai cette date, ni cette semaine qui vient de s'écouler. Sur la route caillouteuse, presque rouge malgré la nuit, je marche avec une femme à mes côtés : Athanasia.

– Et bien ! dit-elle, où en sont les choses ? Ai-je servi à quelque chose ?

– À beaucoup. Je dois à votre dévouement une forte somme : deux mille francs qui étaient peut-être à jamais perdus, si vous n'y aviez mis du vôtre.

– Ainsi il a donc liquidé son dû. Que je suis contente !

– Vous pouvez être contente, Athanasia, il y a de quoi, quoique le vaurien ne m'ait pas tout rendu. Il y a encore, dit-il, quatre mille francs que ses deux frères vont apporter, Dieu sait quand, de Ruhengeri. Mais je suis bien loin d'y ajouter foi : je n'y compte pas.

– Mais, ses frères sont venus avec lui, sinon avant lui. Et s'ils doivent apporter de l'argent, ce ne sera pas de Ruhengeri, mais bien de Gitwe où ils sont allés vers midi. Et s'il vous a dit qu'ils sont restés à Ruhengeri, il vous trompe.

– Oui, il me trompe. Et là vous m'apprenez un détail que j'ignorais, dont je tire de graves conclusions. Ses frères, partis ce midi pour Gitwe, vont gagner demain le Nyantango, et de là les environs de la Nyongwe, où ils vont dans les mines liquider les quatre mille francs pour une belle marchandise. Ainsi leur fortune est faite à mes dépens<sup>74</sup>. Allons boire chez Rukatitabire. Je dois m'y faire voir ce soir ; plutôt avec vous qu'avec une autre, qu'avec ma femme. J'ai presque divorcé d'avec elle. Vous le saurez dès demain. En me tenant compagnie cette nuit, vous me rendez un service dont plus tard je vous expliquerai la portée. Venez...

Kabanda est là avec trois de mes amis et quelques parasites. Ils sont tous attroupés devant l'hôtel à m'attendre, car ils savent que je vais arriver comme tous les dimanches. Comme l'hôtel est comble, nous prenons place sur le frais gazon. Kabanda nous régale de son franc-parler. Julio, originaire de Nyanza, qui n'a vécu qu'à Nyanza, nous domine de son verbe haut. Bientôt, car les bouteilles se remplissent au fur et à mesure qu'elles se vident, la conversation, d'abord espacée et basse, s'échauffe, grandit et se dissémine en une verve endiablée où chacun ne parle plus que pour parler. Après avoir fait une dernière commande bien fournie et bien réglée, je profite du branle général et, sans dire adieu à personne, m'esquive avec Athanasia que je dois reconduire à son logis.

Suzanne, fatiguée de m'attendre chez sa cousine, est rentrée chez moi. Je la trouve sommeillante et enfumée, comme une bûche, devant le feu encore vif de la cuisine. Nous nous écroulons tant bien que mal, sans même prendre le temps de manger quelque chose, dans un coin quelconque du magasin.

---

74 ER : / [...] leur fortune est faite grâce à moi [...] /

## II. VOGUE LA GALÈRE !

( DU 22 AU 30-10-45.) <sup>75</sup>

Dans l'après-miduit je suis réveillé devant deux assiettes fumantes. Mais en plein sommeil on n'a guère d'appétit. J'avale quelques bouchées seulement. Remettre le magasin en ordre d'inventaire, réviser les factures, boucler la caisse, arranger les « Bons Pour » <sup>76</sup> et les Reçus de Versements. En quelques minutes la mise au point est faite.

Je prends sur moi la somme de six mille francs, à savoir trois mille francs appartenant à l'Arabe de Kigeme ; deux mille francs reçus de Houblad la veille et devant être remboursés au sous-chef Zéder ; enfin mille francs de mon avoir personnel.

Entre-temps, Suzanne a fait mon paquet. Mais elle tient beaucoup à notre basse-cour. Les poules et coqs sont liés et les poussins empaquetés. Elle veut emporter tout ce qui est portable, et confie les petits à nos deux *boys*. Ceux-ci se regardent et se doutent bien de quelque chose mais n'osent rien demander. Elle leur désigne le chemin du Busanza-Sud, chez moi, en territoire d'Astrida.

– Demain, dit-elle, revenez me voir.

Pour moi je n'aurais eu de souci que pour mon chien Magorwa. Je le sais en lieu sûr, chez moi, depuis deux jours. Donc ce remue-ménage m'ennuie. Mais je crains de m'énerver, de peur de démonter Suzanne à la toute dernière minute.

L'éveil n'est pas encore donné, ni chez les Pères, ni dans le *Kizungu*\*. Les deux *boys* sont déjà partis. Ma sentinelle est écartée depuis quelques jours. C'est un jeune homme, que j'ai arraché de la

---

75 ER : / du magasin. §§§ Sixième Chapitre § (Lundi, 22-10-45.) § /

76 ER et MTTA : / les B. P. /

prison en payant son impôt, qui m'accompagnera. Il en est avisé depuis la nuit et n'a pu refuser, se sentant obligé envers moi.

L'approche du jour se peint déjà sur les murs et sur les choses dans l'aube rougeoyante. Suzanne dans la cuisine pleure en saccades, à côté d'une jeune poule qui est aussi une jeune mère, car elle a donné son premier poussin cette nuit. J'y vais aussi et m'attendris. La poule, avec une précaution maternelle, casse du bec un deuxième œuf d'où pointe le petit bec fendu, d'un petit être en duvet. Pauvre bête !

– Celle-ci, dit Suzanne entre deux sanglots, est abandonnée, sacrifiée. Est-il donc si coûteux d'être mère ?

– Une main charitable, ou plutôt avide, s'en occupera. Elle n'est pas perdue. C'est nous qui la perdrons. Nous n'avons pas de temps à perdre. Tu dois partir la première. Il ne faut pas que ceux qui te savent séparée de moi, te revoient ici. Je partirai ensuite. Ne me parle pas. Ta voix en s'émouvant m'émeut. Je ne veux plus l'entendre. Elle m'ôterait le courage en une minute où le dois l'avoir entier. Embrasse-moi une dernière fois mais ne me dis pas adieu.

Elle fixe sur moi des yeux noyés, s'approche, hésite, puis recule et me donne seulement sa main qui tremble... Dans mon œil droit j'écrase une larme... Elle déplie fébrilement son mouchoir de tête tacheté d'un rouge cru et le noue autour des cheveux. Ses yeux ont rougi et son teint brunâtre se colore de jaune par l'émotion et le soleil levant.

– Va, dis-je, sans que je me fâche. Le temps presse. Sache que je suis déchiré comme toi. Mais va-t'en !

Elle va d'abord à reculons. Et, après que son œil m'a rebu tout entier<sup>77</sup>, elle se retourne, traverse la cour intérieure et se précipite vers la porte de sortie.

Nous voilà séparés à jamais, Dieu merci, pour elle et pour moi. Mais que va-t-elle devenir ? Dieu le sait. *Urabeho*\* !

J'appelle le garçon qui est déjà sur pied, et lui remets mon paquet. Il doit m'attendre au-delà du petit bois qui couvre le versant de Kavumu.

Sur le comptoir du magasin, à huis clos, j'écris :

---

77 ER : / [...] son œil m'ait rebu tout entier [...] /

« Nyanza, 22-10-45

« Monsieur <sup>78</sup>,

« Je constate un gros manquant de caisse : je pars et fuis les représailles. Cette grosse dette, s'il plaît à Dieu, j'aurai la joie de la liquider. Mon âme très fière est aussi très honnête. Je pars sans honte avec la préoccupation de sauver ma sécurité et par-là de recouvrer l'argent de la Nuco. Je ne reviendrai pas que je ne l'aie sur moi ou ne sois sûr de le rembourser sans risques.

« Ci-joint les clefs du magasin. Vous ouvrirez la porte qui donne sur la cour intérieure.

« J.H. <sup>79</sup> »

Je relis le mot en sortant, le glisse avec les clefs dans une enveloppe que j'enroule après l'avoir collée. J'enferme le tout dans un gros paquet de journaux que je boucle soigneusement avec des ficelles.

Chez les Pères, les six heures du matin ont déjà sonné. Je monte à la Mission <sup>80</sup> pour faire mes adieux à l'église. Le Père Supérieur est là dans le chœur. Il prie en caressant sa vieille barbe et attend quelques rares fidèles, lents à venir. À Nyanza, comme ailleurs, la messe du lundi ne compte guère beaucoup de dévots. Le Père Norsen est là aussi et ne se doute de rien, en train de dire sa messe dans une chapelle latérale, car j'entends de là-bas chanter la sonnette.

« Mon Dieu, je n'ai pas grand-chose à Vous dire, sinon que je pars et demande Votre bénédiction. Les bons et mauvais vivent côte à côte, grâce à Vous, protégés par Vous. Quel que soit l'état de ma conscience, je ne puis désespérer de Vous, car je Vous aime. Je pars triste mais rassuré, béni par Vous, approuvé par Vous. Je fuis en malfaiteur et accepte ce malheur comme une grande grâce, espérant, Bon Dieu, qu'il se tournera en bien pour moi. Amen. »

Je traverse, au pas de course, les bananeraies du Mugonzi, à la recherche de l'un de mes aides, nouvellement engagé, un pouilleux très

---

78 ER : / À Monsieur l'Agent principal de la Nuco, à Ada. § Monsieur /

79 ER : / [...] intérieure. § Hateqeka /

80 ER : / [...] la mission [...] /

incapable, mais docile et dévoué, qui ne demande qu'à me faire plaisir. C'est à lui que je vais confier le paquet pour Astrida.

– Regarde ça, lui dis-je. Ce paquet est très important. Il contient, avec une réquisition de nouvelles marchandises, un rapport très documenté sur le bazar de Nyanza que le *Bwana Mukuru*\* de la Nuco m'a chargé de faire. Je te le confie, c'est une marque de confiance. Un autre que toi s'amuserait à en examiner le contenu. Tu ne feras pas ça. Le destinataire, c'est l'Agent Principal<sup>81</sup> de la Nuco à Astrida. Tu lui remettras le paquet en mains propres, demain dans l'après-midi. Range-toi ponctuellement à mes ordres. Je sais ce que je fais. Pars tout de suite. Tu dois loger aux environs de Save, chez moi de préférence, chez mes enfants. Présente-toi, demain seulement dans l'après-midi, au bureau de Monsieur l'Agent Principal. Le paquet ne demande pas de réponse immédiate. Tu n'auras plus qu'à revenir ou à regagner ton logis. Reçois ces vingt francs pour ta peine et en avant !

À l'hôpital, Michel est encore couché, mais presque remis. J'entre en coup de vent et le mets au courant de ma situation.

Michel est visiblement obsédé. Une idée, vite éclosée mais devenue fixe, le tenaille.

– Partez dit-il, comme réveillé. De deux maux vous avez su choisir le moindre. Houblad, je saurai le faire marcher fortement et sûrement. Pour ne rien ignorer de lui, je le fréquenterai et lui tiendrai compagnie. Quant aux autres, ça ira tout seul, d'autant plus que le Père Norsen y mettra du nerf. N'essayez pas de profiter d'un camion ; c'est peu sûr. La fuite à pied, par le chemin du Mayaga, où vous n'êtes pas connu, est préférable. Mais quel intérêt trouvez-vous à rembourser les deux mille francs au sous-chef ?

– L'intérêt de l'honneur.

– Est-il plausible de sacrifier votre sécurité et peut-être votre vie à ce que vous appelez l'honneur, ce vernis actuel, qui ne s'achète plus qu'à vil prix : à prix d'argent ?

– Je ne sacrifie rien, je sauve. En tenant parole, je me ménage une dernière amitié dont je pourrai plus tard tirer parti.

---

81 ER : / [...] l'agent principal [...] /

– Vous exposez votre sécurité en ce que vous retardez votre fuite et que même vous la compromettez ; car, sachez bien que ce sous-chef, qui tient plus à sa place qu'à vous, est l'un de ceux qui seraient chargés de repérer vos traces. Vous feriez peut-être mieux de lui remettre l'argent par un tiers.

– Ce serait exposer celui-ci au pénible interrogatoire qui ouvrira l'enquête après mon départ. Enfin, nous avons trop parlé et raisonné. Voilà qui peut être fatal. Je voulais seulement te faire quelques ultimes recommandations et te serrer une dernière fois la main. Adieu, Michel, pour des jours et peut-être des mois. Sois toujours bon ami. Accepte ceci, Michel : cent francs pour t'aider à guérir. *Ku mana\** !

Il est presque sept heures. Quelques arabes tôt levés prennent du thé devant la firme Sali ben Ali. J'évite leurs yeux et pique dans le bois entre la Mission en haut et la Nuco en bas.

De la route derrière moi, un jeune homme m'appelle : c'est un *karani\** du Père économe qui, avec un « Bon » signé Nuco, vient toucher une somme de plus de mille francs. Que faire ? Les clefs sont déjà loin !

– Je suis pressé, dis-je au garçon, tu pourras revenir vers dix heures.

Et je continue, par des chemins discrets, ma course jusqu'à Kavumu, où mon garçon m'attend dans le bois. Je lui enjoins de me précéder et le suis de loin vers Gasoro.

Là, un brave homme me doit neuf cent cinquante francs que je vais toucher ce matin, selon sa promesse. Ainsi sera renforcée ma provision de route que va diminuer le remboursement au sous-chef Zéder. Je cours à toutes jambes et trouve mon débiteur absent : assesseur au Tribunal indigène, il est parti très tôt, pour l'appel de six heures et demie. Je lui laisse un mot de sévère reproche et rebrousse chemin vers le *rugo\** de Zéder. J'ai à cœur de lui remettre son argent. C'est entre huit et neuf heures. À mi-chemin je suis interpellé. C'est Michel qui, essoufflé, crie avec de grands gestes. Je m'arrête, interdit.

– Vous encore ici ? dit-il, consterné. Mais vous êtes pincé ! Votre chef de service est là, devant le magasin, pestant et jurant. Bouillonnant de colère, il fait les cent pas, depuis un gros quart d'heure, dans la rue. Partout on vous cherche. On fouille les hôtels. On court après vous. Le fâcheux bruit me trouve à l'hôpital. J'étais déjà levé et à peine vêtu. Je

viens à tout hasard vous mettre en garde. Filez, je vous dis, tout droit, le plus loin possible, direction Gakoma-Kanyaru ! Vite.

– Mais alors cet argent d'autrui, cet argent d'un ami ! Que faire ! Je ne veux pas l'en priver.

– Puisque vous y tenez, je me charge de lui remettre cet argent pour vous. Advienne que pourra, pourvu que je vous sache en sûreté.

Il fait, en regardant peureusement derrière lui, le geste protecteur de me couvrir de son corps et me pousse devant lui sur le versant. Devant tant d'insistance de la part d'un homme qui m'a toujours été dévoué et qui me le prouve très éloquemment, quoique malade, à la toute dernière minute, je cède, confiant, lui remets l'argent et me crois quitte après l'avoir fait jurer.

– Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, dit-il solennellement, en levant le bras pour prendre le ciel à témoin, je jure que cette somme de deux mille francs sera remise aujourd'hui en propres mains au sous-chef Zéder.

– Merci, Michel, je me souviendrai toujours de toi !

Suivi de mon garçon, je dévale en trombe comme une gazelle aux abois à travers la savane. Je m'inquiète peu du chemin à suivre. Une seule conscience me reste : courir droit devant moi, direction Gakoma-Kanyaru-Urundi aujourd'hui !

Toujours courant, inondé de sueur que j'ai à peine le temps d'essuyer du revers de la main, je trouble de temps en temps à fleur de chemin, sous une touffe d'herbes, le tranquille sommeil d'un petit animal qui ressemble à de l'herbe sèche : et voilà un lièvre, puis un autre, qui, réveillés en sursaut, détalent par petits bonds menus et rapides, emportant leur frêle vie, agitant comme mouchoir tout blanc leur blanche queue retroussée, leurs longues oreilles plantées comme des cornes de biche, et disparaissent dans le lointain.

Interrogeant parfois d'un regard égaré l'horizon inquiétant, évitant toujours de rencontrer qui que ce soit, je poursuis ma course hallucinée à travers de vastes champs de manioc, passe monts et vallons et vais, vers midi, échouer, recru de fatigue, assoiffé et haletant, sans doute au Mayaga, en pleine steppe, sur la crête abrupte de je ne sais quelle colline, – Kibirizi peut-être ou Matara ? – où les ronces, voisines



d'arbustes sauvages, poussent sous la main soigneuse de Dieu dans un sol ingrat de rocaille et de pierre.

Que de distance parcourue en l'espace de quatre heures ! Que de choses vues et d'autres non vues ! Que pense-t-on, que dit-on de moi à Nyanza à cette heure ? Partout sans doute on ricane d'un air entendu : c'était à prévoir, un sauteur de femmes, un faiseur de ripailles ! Les soldats là-bas, peut-être celui-là même qui était mon ami, et sûrement Mwambarangwe<sup>82</sup>, tous échevelés et dépités, se démènent, lancés à mes trousses, et tirent, comme des hyènes sanguinaires, une gueule hideuse dans leur visage de suie.

Oh ! Suzanne, ton cœur intuitif, ton cœur de femme, l'a bien pressenti. Que vais-je devenir ici ? Que vais-je manger et boire ? Où vais-je me coucher ce soir, en ce coin perdu de la terre ruandaise où mes pieds nus se fendillent sur la pointe acérée d'une épine, sur le tranchant du caillou qu'un soleil de feu chauffe et aiguise ! Peut-être suis-je égaré en ce paysage de mort où vivent, dans le voisinage de rares cabanes, le reptile et le fauve.

Et toi, ma femme légitime, la mienne devant Dieu et les hommes, la mienne devant ma conscience, mon cœur infidèle et fou ose-t-il se souvenir de toi ! Comme tu vas souffrir en apprenant la triste nouvelle qui ne peut te laisser indifférente ? Triste femme, triste mari, notre mariage fut triste et triste le ménage. Je ne t'ai pas aimée et toi pas davantage. Est-ce de ta faute ou est-ce de la mienne ? Ton cœur n'a jamais parlé au mien. Et si tu m'aimes, ton amour n'a pas dans mon cœur touché la corde sensible. Tu es trop terre à terre et moi trop exalté. Il m'est difficile<sup>83</sup> de te rendre heureuse. Je regrette de ne l'avoir pas pu et désespère de le pouvoir jamais, puisque je pars. Pleure donc sur moi, exige de Dieu un miracle qui me fasse revenir. J'aime trop ton courage pour te vouloir du mal. Revenu, je ferai l'impossible pour te faire oublier mes torts, pour me résigner à te supporter. Nos enfants<sup>84</sup> sont des créatures à toi, créées à ta parfaite image, modelées sur toi et par toi. Ils ne connaissent et n'aiment que toi. Soigne-les selon Dieu ;

---

82 ER : / [...] Mwambarangwe, [...] /

83 ER : / [...] trop exalté. § Il m'est difficile [...] /

84 ER : / [...] à te supporter. § Nos enfants [...] /

parle-leur<sup>85</sup> de leur père infortuné, ton mari malheureux que le destin entraîne ; prie toi-même ; apprends-leur à prier : pour eux, pour nous, pour moi.

Enfin, où sont mes amis, ceux pour lesquels je me suis sacrifié ? Où êtes-vous, folles amours des beaux jours gaspillés ? Où êtes-vous en cette première journée de fuite ?

À côté de moi, le garçon, saturé de fatigue, adossé au rocher, somnole, se gratte parfois, en caressant la brûlure de ses pieds alourdis, en effaçant désespérément la douleur de ses yeux tuméfiés.

Ma tête soudain traversée d'une idée fulgurante, je me lève d'un bond :

Aller à Mugogwe ;<sup>86</sup> y voir mon oncle ; lui faire part de mon malheur, lui recommander mes enfants qui sont aussi les siens ; au besoin me faire accompagner de lui vers Muyaga, au Buhanga, sur l'Akanyaru.

D'où, après-demain, guidé par mes deux cousins de là-bas, je passerai la rivière et gagnerai, après la Mission de Kanyinya et le poste de Kirundo en territoire de Muhinga, la frontière belgo-anglaise et enfin le Tanganyika Territory, en pleine sécurité. De là je pourrai, en toute facilité, foudroyer de mes lettres mes débiteurs de Nyanza et Houblad lui-même !

Grâce à l'argent que j'emporte, grâce peut-être, qui sait, à un cousin et un oncle à moi, là-bas établis, il me sera possible je n'en doute pas, de gagner Mombassa, Dar es Salaam et, pourquoi pas ? la colonie française de Madagascar<sup>87</sup> ; partout en quête d'emploi, de tranquillité, de paix.

Enfin, plus tard, Dieu sait quand, je reviendrai enrichi et respectable, à moto ou en voiture, sur le Ruanda, sur Astrida, sur Nyanza.

Comme ils furent vite échafaudés, ces beaux châteaux en Espagne. Leurré de cette belle perspective, je fonce ragaillard à travers les pâtu-

---

85 ER : / [...] selon Dieu ; déverse en eux le trop plein de ton âme courageuse ; parle-leur [...] /

86 ER : / [...] Mugogwe : [...] /

87 ER : / [...] Mombassa, Dar es alam et, pourquoi pas ? la Colonie française de Madagascar [...] /

rages mi-silvestres où mille écuries, bondées de veaux, sont <sup>88</sup>, de part en part, disséminées pêle-mêle parmi les buissons. Partout l'odeur classique du bétail. Partout aussi des nuées de mouches géantes qui voltigent et qui grouillent, harcelant de piqûres les nombreuses vaches d'un nommé Muvara. J'ai vite rejoint et dépassé l'énorme colline inculte et peu habitée qu'un guide bienveillant a désignée sous l'énorme nom de Kyotamakara. Je traverse un marais fangeux, comme on passe un fossé. Nous voici au repos, la pipe aux dents, en deçà d'une route blanchâtre. Celle-ci, sinueuse comme un cours d'eau, conduit les véhicules et les piétons chez le vieux sous-chef Chondo et de là, peut-être, à Gakoma. Mon *boy*, inquiet, ose enfin me demander où je vais. Par quelques mots, empreints d'une joie illusoire, je le lui explique. Est-il rassuré ? Je ne sais pas.

Il est trois heures, si je ne me trompe <sup>89</sup>. En avant. Le versant de Kagunga est vite tourné, à travers les hautes prairies ondoyantes sous le vent, mêlées de fleurs jaunes et bleues, où s'ébattent, avec de gais passereaux, comme des taches multicolores, des papillons fugaces. Nous plongeons presque à pic dans un semblant de forêt qui couvre les deux bords d'un ruisseau bourbeux.

Bientôt nous débouchons, par brusque descente, les yeux clignotants sous les feux obliques d'un soleil couchant, dans une flaqué d'eau. Celle-ci, presque dormante, s'écoule par petits filets, sous l'ombre à peine feuillue de vieux arbres rabougris. C'est ici le fameux Kya *Batwa*. C'est ici que s'arrête le vaste mais pauvre territoire de Nyanza. C'est ici encore, dans ce site sauvage d'eau et de forêt qui va se perdre bien loin là-bas dans le marais mouvant de l'Akanyaru, que commence le petit mais riche territoire d'Astrida.

Sans faire halte, nous escaladons une raide montée, sous un vent froid et sévère qui achève de détruire la maigre chaleur de cinq heures. Du fond de l'Urundi et jusque sur nous, comme un visage de bébé qui change brusquement d'aspect et pleure presque en même temps qu'il rit, le ciel brusquement se charge de nuages et se liquéfie déjà devant nous. Nous atteignons la crête oblongue de Kafumba, sous une pluie

---

88 ER : / [...] mi-silvestres, ou mille écuries bondées de veaux sont [...] /

89 ER : / Il est trois heures, je pense. [...] /

drue et grêleuse qui rafraîchit, en s'y mêlant, nos sueurs abondantes <sup>90</sup>. Des troupeaux bêlants de chèvres, que ramènent péniblement des gamins tout nus, courent éperdûment avec nous, comme nous surpris par l'averse, pour rejoindre là-bas des huttes minuscules que signale la fumée.

Sur notre course, abritée un moment, puis reprise et précipitée, la nuit, de plus en plus noire, rapidement se précipite. Vers six heures et demie, bien qu'épuisés, mais bercés par l'espoir de nous trouver bientôt à l'abri, nous dévalons d'un plateau qui, entre Rubona, Mugogwe et Kafumba, ressemble sous la nuit à une plaine de jeu, franchissons une dépression herbeuse où, près de trois vaches qui broutent, un pâtre chantonne invisible à côté d'un sombre buisson, et attaquons de bas en haut la pente douce, qui, par un chemin de bétail, nous mène <sup>91</sup> tout droit là-haut chez l'oncle Rusiribana. Enfin nous voici rendus, doublement rendus, de fatigue et à destination.

Mon oncle est là, me reçoit à bras ouverts, m'installe au feu que sa femme nourrit, me sert à boire d'abord, puis à manger, copieusement, avant de s'enquérir du vent qui m'amène. La gaieté me revient en ce cercle familial, sur ce tertre de colline où, par un jour de deuil lointain, mon grand-père est mort ; où mon père, en temps de famine dit-on, est né ; où j'ai eu le malheur de ne pas naître ; où je viens ce soir abriter ma fuite.

Doucement, par bribes, sans m'échauffer, je lui raconte la triste réalité. Quelle n'est pas sa peine, à ce dernier représentant d'une famille si fière et si riche jadis, mais aujourd'hui, hélas ! disséminée par l'indigence, éteinte par je ne sais quel souffle !

À ses yeux, j'en étais, à juste titre, l'espoir et la gloire. Mais voilà ! Il voudrait pleurer ; mais il est des déceptions brutales qui dessèchent les yeux ; chez nous, d'ailleurs, les hommes sont souvent incapables de larmes.

Il me désapprouve quand je propose de partir sans en avertir ma femme légitime et offre d'aller lui-même la prévenir demain.

---

90 ER et MTTA : / [...] qui rafraîchit en s'y mêlant nos sueurs abondantes [...] /

91 ER : / [...] la pente douce, par un chemin de bétail, qui nous mène [...] /

Ne voulant pas prolonger la causerie, il me fait coucher. Je dors d'un sommeil maladif et délirant, noyé de visions chaotiques, qui se calme vers le matin.

\*  
\* \*

Réveillé bien tard ce mardi, sous le regard <sup>92</sup> apitoyé de ma cousine, mes yeux rencontrent la réverbération brutale des rayons solaires qui pénètrent, comme des traits de feu, dans la hutte.

– Comment vous trouvez-vous ?

– Pas malade, mais très mal. On dirait que je me suis battu toute la nuit. Où est mon oncle ?

– Mon père, levé avant l'aube, est allé chez vous. Votre *boy* se trouve dans l'autre hutte, occupé à m'aider. C'est un gentil garçon, serviable et expert, c'est lui qui a tué le coq et pelé les bananes. Levez-vous et lavez-vous. Vous viendrez ensuite manger.

Dans l'après-midi, je prends tristement congé de ma tante, de ma cousine, de cette colline ensoleillée : la patrie de mon père. Rusiribana, mon oncle chéri et dévoué, triste comme moi, me donne en guise de sauvegarde son jeton d'impôt 1945 et m'accompagne. Mon *boy* nous suit, porteur d'un petit paquet sous le bras : notre paquet de voyage où ma cousine a glissé des vivres pour ce soir et demain.

Par delà Mugogwe, Kibirizi et Gisagara, d'où mes yeux déjà nostalgiques distinguent encore, touchant au ciel, les crêtes altières, frangées d'ombre et de nuit, qui donnent sur Nyanza, je me retourne pour emporter une dernière vision. À Nyesonga, la colline potière où tout le monde, même la sous-chefesse, est potier, nous faisons halte. Mon oncle va rendre visite à une parente. À Musha, où chacun me connaît, où je crains d'être reconnu, je fais le malade et marche, les yeux baissés, la taille bien serrée dans les pans de ma couverture, comme un *Murundi*\*. Je fais de même à Nyeranzi dont le sous-chef, quoique mon ancien élève et ami, est à craindre. Nous voici, vers six heures, à Mugeyo :

---

92 ER : /le matin. §§§ Septième chapitre § (Du mardi 23-10 au lundi 29-10-45.) Réveillé bien tard, sous le regard [...] /

fragment de colline intermédiaire entre Nyeranzi et Muyaga, qui donne, par l'échancrure de son extrémité ravinée, une vue saisissante sur une vallée mouvante où coule, à peine visible, l'Akanyaru. Celle-ci, en plein milieu de la vallée s'encaisse, serrée dans son lit insondable, entre deux bords fangeux où pullulent les sangsues. Vu de loin, à cette heure qui touche à la nuit, ce panorama de vertige et de silence évoque des tapis jaunes et verts, ajoutés indéfiniment les uns aux autres, sur une longueur infinie de près de deux kilomètres de large. Ici l'Akanyaru, du fond de sa verte citadelle, comme une frontière géographiquement tracée, semble un défi<sup>93</sup> éternel aux chicanes politiques. On dirait une barrière, marquée depuis des siècles et pour des siècles, par un père commun, pour distinguer l'héritage de deux frères jaloux. En effet les *Barundi*\*, pourtant frères des Ruandais, sous plusieurs points de vue, haïssent ceux-ci d'une haine séculaire, qui demeure implacable malgré les efforts habilement combinés des autorités civiles et religieuses.

Mes deux cousins, une fois rejoints, me cachent au plus profond de leurs huttes. L'un d'eux, le plus âgé, est très en vue à la cour du sous-chef et craint de se compromettre. Je passe, étouffant avec mon oncle et mon *boy*, une affreuse nuit dans une hutte, où la fumée intolérable d'un bois mal séché maltraite les yeux et coupe la respiration.

Ma tante est là aussi, vieillotte et ratatinée, éternellement pliée en deux sur un mauvais lit de paille, non loin du feu. Elle a dû être belle, et l'est encore, malgré son âge, mais d'une beauté majestueuse et intouchable qui commande la pitié et le respect. Elle n'entend ni ne voit ! Elle raconte, à tous hasards, sans y être invitée, toutes les vieilles choses, comme on raconte des faits divers d'il y a deux ou trois jours. Comme elle est fleurie, sa langue surannée, quand elle remue cette poussière du passé ! Alors que mes deux cousins, ses deux derniers-nés, seuls vivants, atteignent déjà la cinquantaine, elle, qui est leur mère, était mère de huit enfants, les seuls nés, quand en 1908 mon père se maria. Elle était vieille et déjà veuve quand je naquis en 1915. Et tout cela pour elle, c'est d'hier. Elle s'étonne seulement d'oser encore manger, elle qui n'a plus de dents. Elle vous raconte l'arrivée des Pères au Ruanda, leur installation à Save, à laquelle ses fils ont aidé en lui apportant des

---

93 ER : / [...] citadelle frontière géographiquement tracée, comme un défi [...] /

perles<sup>94</sup>. Elle raconte presque en chantant les atrocités de Ruchunchu, les expéditions de Rwabugiri, les exploits des preux légendaires, les famines et les pestes. L'émotion de sa voix cassée, profonde et presque mâle, touche le cœur et captive l'attention. Elle a dû être intelligente, la bonne vieille, et reste éloquente, d'une éloquence féminine et persuasive, parfois satirique et médisante, corrigée par l'âge et l'expérience.

Le lendemain, comme je suis caché, presque coffré dans la même hutte fumeuse, avec injonction de ne pas sortir, le plus jeune de mes cousins, courageux et débrouillard, se rend de bon matin chez le nautonier\*, un ami à lui, passeur sur la rivière. Il revient vers midi avec la nouvelle rassurante que je serai passé le lendemain, de préférence avant l'aube, avec mon *boy*, en toute diligence. Dans l'après-midi, les yeux embués de tristesse, mon oncle s'en retourne chez lui, non sans m'avoir recommandé de lui écrire à la toute première occasion, ni m'avoir promis de veiller sur mes enfants.

Jeudi, vers sept heures du matin, sous les langes flottants d'un brouillard crème, le passage de l'Akanyaru combien périlleux, par une barque vermoulue, est chose faite. Je glisse un pourboire dans la main du passeur, un billet de dix francs avec prière, en cas de retour éventuel, de me recommander aux soins du nautonier d'en face. Mon cousin souligne que je suis son parent, un marchand ambulante muni d'une patenté en règle, que je vais acheter des peaux et des chèvres en Urundi. L'homme à la barque me remet un petit bâton à porter à son ami, le passeur *murundi*.

– Ce bâton, dit-il, est mien. Il est connu de lui et me sera rendu occasionnellement. Vous le lui porterez. S'il n'est pas là, vous le donnerez à sa femme ou à l'un de ses fils. On saura ainsi que vous êtes mon ami, un allié, un homme recommandable en toute circonstance. Et à votre retour vous serez passé, avec vos *bintu\**, sans bourse délier. *Ku mana* !

Vers dix heures, après avoir traversé les collines boisées incultes et inhabitées du Muyinza que baignent au nord les bras du lac Cohoha, je

---

94 MTTA : / [...] ont aidé : lui en apportant des perles /

ER : / [...] ont aidé lui en apportant des perles /

me trouve harassé, avec mon unique compagnon, à Sasa, l'école-chapelle dépendante de la Mission de Kanyinya, sur le chemin de Kirundo.

Comme provision de route, nous n'avons rien sur nous, que quelques feuilles de tabac et ma pipe. J'essaie vainement de trouver à boire autre chose que de l'eau. Peine perdue. Le *Murundi*, même chrétien, en général défiant, est toujours peu avenant ; il répugne à rendre le moindre service, même celui combien minime de montrer le chemin à un voyageur si ce dernier est *munyarwanda*. Que sera-ce ce soir pour loger ?

Faute de guide, nous sommes obligés de suivre la grand-route, qui mène de Sasa à Kanyinya. Après une douce pente qui domine un bras de lac qu'il va falloir contourner, j'aperçois tout là-bas, haut perchée, la mission jeune d'aspect mais vieille de nom : Kanyinya.

À notre gauche, une femme entre les deux âges, sur un pied de colline que baigne un geste de lac<sup>95</sup>, arrache des patates douces que ramasse, pour les mettre en panier, une gamine. Un peu de salive, qui signifie la faim, me monte aux lèvres. Dans le ventre creux de mon compagnon, les intestins, qu'il appelle des vers, se tordent. Nous nous surprenons dans une même avidité, à regarder en même temps du côté de la femme. Je m'arrête et lui aussi. Pendant que je m'assieds sur le bord de la route, mon garçon va négocier le marché. Pour un franc, la gamine lui compte dix patates, choisies parmi les moins bonnes, petites et nerveuses. Mon *boy* en attaque déjà une toute crue. Il voudrait m'en apporter ; mais je lui jette ma boîte d'allumettes pour faire le feu avec des herbes sèches que la femme lui montre sur le côté. Celle-ci, prise de pitié et de honte, me regarde d'abord puis le garçon, et ajoute deux poignées bien fournies de patates. Le repas, très maigre, mais bien sucré, quoique sec et assoiffant, est vite dévoré. Apprivoisée, et contente du prix, la bonne femme nous vend quelques autres racines pour ce soir, et nous revoici réconfortés et trottant sur le chemin.

Je ne prends même pas le temps d'entrer à l'église. Je me signe seulement et passe, car il faut avant six heures trouver où loger.

---

95 ER et MTTA : *sic*.



Cependant, dans un regard rétrospectif jeté involontairement, je vois encore, déjà nébuleuses, imbibées de nuit, les collines de chez nous, dans le mirage incolore d'un ciel obscur, par delà l'Akanyaru.

Devant nous, mais bien bas, Kirundo s'étale au-delà. J'y porte avec précaution mes pas, évite d'entrer moi-même dans le poste, mais y envoie mon *boy*, avec quatre-vingt francs, pour avoir des shillings.

À son retour, il est presque six heures, nous nous mettons en quête de logis, que nous trouvons, déjà dans la nuit, bien loin de Kirundo, chez une vieille femme. Celle-ci, bronchiteuse et mourante, bourre son nez de tabac, éternue, tousse et pleure devant un petit feu de paille, près de sa bru qui berce un bébé. Sous sa hutte étroite et infecte, elle nous reçoit sans se faire prier. Comme elle est bonne et tendre ! Mais aussi comme elle est vieille, si vieille que son visage labouré n'a plus ni âge ni forme ! Elle accueille aussi dans son vieux cœur de mère notre présente détresse, car son fils, le père du bébé, est aussi parti depuis trois ans pour l'Uganda.

Vers le milieu de la nuit, nous sommes réveillés par les hauts cris de son jeune fils, le plus aimé, le plus gâté, celui à qui, dans la hutte, tout est permis. Sa mère en tressaille en geignant. Son cher fils, le dernier-né sans doute. Le cadet pour lequel on a toujours un faible. Son enfance, quoique lointaine en date, est toujours d'hier. L'année passée, croit sa mère, à qui les dates ne disent rien, oui, l'année passée, elle s'en souvient encore et en parle toujours, le cher cadet ne têtait-il pas ?

Il rentre bruyamment et menace de brûler la hutte si le feu n'est pas fait. Mon *boy*, très impressionnable, se lève avant moi et jette dans le feu mort déjà quelques brindilles que j'allume avec trois allumettes. Le jour se fait, incommode et cru, car les yeux du jeune homme, qui peut à peine se tenir debout, ont trop regardé dans le pot de pombé. Chancelant, il se déshabille sans pudeur de son manteau de ficus et tombe lourdement à côté de moi devant le feu. Pauvre jeunesse ! Je le couche paternellement et le couvre de ma couverture, pendant que mon *boy*, pour trouver lui-même où se caser, l'allonge convenablement !

\*  
\* \*

Vendredi. Je me réveille en plein matin, aux premiers rayons du soleil. Mon hôte, à peine dégrisé, ne s'excusant même pas de son ivresse, s'enquiert de qui nous sommes, car la nuit il ne nous a presque pas vus.

– Nous sommes, lui dis-je, du Ruanda et allons au Bukoba chez un vieil oncle qui est là depuis dix ans. Nous lui portons la triste nouvelle de la mort de son frère.

– Vous êtes sur le bon chemin, dit-il adouci. La route que voilà vous conduira, en passant par l'agglomération du Kigina, à Gashora, sur la Kagera que vous traverserez demain très tôt. Je suis passé moi-même de ce côté-là. Demain, car le chemin est très fréquenté et très faisable, vous passerez la nuit non loin de Zaza<sup>96</sup>.

– Nous ne voudrions pas repasser par le Ruanda.

– Il y a un autre chemin qui pique sur Muhinga et passe la frontière sur la Ruvubu. Il est fort dangereux. Les *Barundi* eux-mêmes ne le suivent jamais. Les animaux sauvages ainsi que les pirates, malgré la police et la chasse, y sont nombreux. Les Blancs eux-mêmes se montrent, là-bas, très circonspects et y voyagent toujours bien armés ou bien escortés le jour comme la nuit. Je vous déconseille ce chemin. Suivez celui que je vous indique. Dès aujourd'hui, vous pouvez être sûrs de trouver des compagnons de route. Le Bugesera, peu habité, baigné de lagunes, couvert de forêts, est aussi un repaire de fauves ; mais très fréquenté et sillonné par mille troupeaux de vaches, il ne présente de danger que la nuit. Le chemin principal est la route de Muhinga-Kigali<sup>97</sup> qui a été abandonnée depuis qu'il n'y a plus de bac sur la Kagera. En plein Bugesera, la route devra rester à votre gauche, tandis que vous prendrez, par un sentier indigène, sur le Kigina et de là sur Mwendu où se trouve un cours d'eau facilement guéable que vous traverserez pour atteindre Gashora, votre étape d'aujourd'hui. Bon voyage.

– Merci jeune homme. Merci aussi à votre maman. Vivez, avec Dieu<sup>98</sup>.

---

96 ER : / [...] non loin de Raza /

97 ER et MTTA : / Le chemin principal est un ; la route de Muhinga-Kigali [...] /

98 ER : / [...] Vivez avec Dieu /

En trois heures de temps nous traversons le Busoni, pays *batutsi* dont les collines à l'Est, bosselées et comme tassées les unes sur les autres, bornées à l'horizon par la rainure invisible de la Ruvubu, s'échelonnent avec leurs buissons sauvages comme mille têtes crépues.

Après avoir tourné le coude du lac Rugwero, nous passons la frontière Urundi-Ruanda que signale seulement une dépression herbeuse, d'aspect silvestre, où paissent d'immenses troupeaux. Par petites montées, nous atteignons les plateaux du Bugesera que parcourent, en tous sens, conduites par des hommes armés, des vaches d'espèces variées, qui broutent et qui beuglent. Partout la forêt, clairsemée et rabougrie, où mille sentiers s'enchevêtrent, se croisent et s'égarant. De loin en loin, de vastes clairières où les troupeaux se reposent, où les veaux turbulents, bruns, noirs, blancs, tachetés ou gris, s'ébattent la queue en l'air et soulèvent des colonnes de poussière rouge, sous l'œil vigilant et déjà viril de quelques jeunes gens à peine vêtus.

Nous voici au Kigina : plaine populeuse, le coin le plus habité peut-être du Bugesera. Des *Barundi*, tous imberbes et presque enfants, y sont au repos. Ils vont comme nous en pays anglais. La belle chance de trouver des compagnons. Nous nous mêlons à eux.

Arrivés à Gashora avant quatre heures, nous nous casons tant bien que mal, non loin de la vallée, dans une hutte abandonnée. Mal abrités et sans feu, aucun de nous ne peut dormir. Nous passons la nuit à geindre et à nous gratter, car le moustique, en ces bas paysages, pique très fort. On tremble de froid et parfois de peur ; le mugissement lointain d'un lion affamé trouble par moment la nuit gigantesque.

Samedi. Avant le jour les nautoniers avides d'argent sont déjà sur pied, malgré la rosée, le froid et la nuit qui traîne encore mêlée au brouillard. À travers les inondations, le passage du Bugesera au Gisaka fut long sous les quolibets malveillants des matelots.

Après avoir longé les confins du Gisaka jusqu'au lac Sake, nous débouchons, en plein marché, à Rubago, sur une bande de terre reliant deux collines entre deux lacs. Il peut être neuf heures. Nous achetons haricots, patates, maïs et pombé : le bon pombé du Gisaka !

Vers onze heures, nous contournons la vieille Mission de Zaza dont les briques et les tuiles, couvertes de mousse, allongent leurs vieux bâtiments sur la crête oblongue d'un magnifique plateau. C'est l'heure

de la leçon de chant, celle que préfère la jeunesse du Ruanda. N'y tenant plus, j'ajoute de loin ma voix à celles, tantôt grêles, tantôt aigres, qui nous parviennent.

Le soleil de midi incendie partout le creux des chemins, colle sa chaleur dans l'argile des marais et s'obstine sur la route caillouteuse des hauteurs. Je voudrais m'arrêter. Les *Barundi*, si indolents d'habitude, s'y refusent. L'un d'eux, avec sa « likembé » entraînante, règle nos pas sur le sien. On a mieux mangé et bu que les autres jours. Il s'agit d'en profiter.

Vers trois heures nous avons devant nous, abrité dans un reboisement, le jeune poste de Ruvumu. Je voudrais y voir un ancien camarade : Barnabé. Mes *Barundi* ne veulent pas y pénétrer, car beaucoup d'entre eux n'ont pas payé l'impôt. Moi-même, n'ai-je pas des raisons plus graves de crainte ? Qui sait si l'alerte n'est pas arrivée jusque là et, avec elle, un mandat d'arrêt ? Ils ont raison, les braves gens ! Je les suis volontiers. Ne connaissent-ils pas mieux que moi le chemin ?

Nous voici bientôt, vers cinq heures, traînant le pas à la queue leu-leu, au-delà de Ruvumu, sur un immense plateau que mes amis appellent Kibungo. De là nous voyons à notre gauche un lac gris cendre, Hema sans doute, où se mirent les derniers rayons de soleil et, plus loin, en direction Rwinkwavu, la grande savane parsemée de bois nouveaux et de sombres buissons. C'est le Mubali, où de petites collines qui, jusque bien loin, ressemblent à des têtes humaines, se bousculent et s'entassent comme des feuillets de livre.

Nous descendons plus loin, à pic cette fois-ci, par un sentier tortueux, vieille piste allemande, qui au-delà devient route en croisant le chemin carrossable de Nyarubuye. Vers huit heures nous sommes, inondés de fraîcheur, en face de Nyarubuye : une jeune Mission, abandonnée dit-on, que je ne connais que de nom, que je n'ai pas le temps de voir à cause de la nuit.

Une vieille femme nous héberge dans son *rugo*. Ses trois filles, dont l'aînée mariée a perdu son mari, s'approchent de nous sans timidité. Des filles de veuve, on le sait, occupant sans frères ni tutelle, le *rugo* de leur mère vieillissante, deviennent audacieuses, se donnent des airs garçonnières et parlent à tout venant.

Les *Barundi*, d'ordinaire noceurs et causeurs abondants, en oublient leur faim. Si bien que l'un d'eux, un bellâtre, celui dont j'ai repris la place comme chef du groupe, devient amoureux et ose proposer à la jeune veuve de la prendre et de la conduire en Uganda ; mais il est éconduit.

– Le mariage avec un *Murundi*, lui répond la femme, quoique possible, est considéré chez nous comme une mésalliance. Notre aversion pour vous, qui confine au dédain, est sans doute un préjugé que nous suçons dans le lait maternel. Ainsi, mon cher *Murundi*, mariez-vous chez vous et aux filles de chez vous.

– Mais, dis-je timidement, le Christianisme comme le *Kizungu* ont changé tout ça. Du reste il n'y a pas que des *Barundi* ici. Nous sommes deux *Banyarwanda* qui pouvons vous contredire.

– Je vous prends au mot, rétorque-t-elle. Vous savez comme moi que les femmes *barundi* se marient au Ruanda et même y sont très en faveur, car elles sont incontestablement plus travailleuses et plus soumises que nous. Mais la réciproque n'est pas soutenable. Un *Munyarwanda* prendra une femme *murundi*, mais ne voudrait pas donner en mariage sa fille ou sa sœur à un *Murundi*. Les infractions à cette règle nationale sont rares <sup>99</sup>.

La femme se tait, comme qui a conscience d'avoir dit des vérités aux hommes. Et personne n'ose ni rire ni relever ce fier défi d'une âme chaude, de cette fille d'un pays où les femmes sont plus éloquentes que les hommes.

La nuit, écourtée par le bavardage et la préparation tardive des mets, se passe à manger et à réfléchir sur les propos de la jeune femme.

Dimanche.

Vers huit heures, après un réveil difficile <sup>100</sup>, nous mangeons un peu et nous mettons en route. Notre amoureux de la nuit, blessé à vif dans son cœur de mâle, ne dit même pas adieu à son élue. Celle-ci, conciliante, après m'avoir donné une feuille de tabac, dit entre deux rires :

---

99 ER : / [...] sont rares. Ainsi, même en plein Kizungu, une femme ruandaise aimerait mieux se compromettre avec un *Murundi* que de s'unir légitimement à lui ! /

100 ER : / [...] après avoir mangé un peu et après un réveil difficile [...] /

– Partez en paix et faites fortune. Mais surtout ramenez-moi mon mari d'occasion, car je le suivrai, s'il a la chance imprévue de trouver mon cœur changé !

D'un superbe plateau, si beau et si plat qu'on dirait une plaine suspendue, tapissée de hautes herbes *umukenke\**, qui dansent sous le vent, je regarde en un tour d'horizon.

À notre gauche, le Mubali, bas et fuyant, éternellement sauvage.

Devant nous les Migongo rocheux, qui dévalent comme tirés d'en bas vers le Migera.

À droite, par delà les monts, verdoyants qui se bousculent vers Rukira, deux lignes de brume, pareilles à la fumée d'une brousse incendiée, se précipitent, l'une du fond de l'Urundi, l'autre du Ruanda, se rencontrent, se saluent, s'épousent et, comme un couple, continuent ensemble un même chemin nord-est vers le destin : c'est la Ruvubu d'une part et la Kagera de l'autre, se confondant dans le Migera, à travers des marécages périlleux, entre le Kisaka et le Karagwe.

Enfin, derrière nous les monts s'échelonnent continûment comme pour barrer à nos pas le retour.

Vers une heure, nous contemplons en plein Migongo les ébats grotesques d'étranges animaux : les *Bihondamabare\** qui ne vivent, ne se meuvent et ne voyagent que sur des rochers. Leur piétinement, qui ne consiste qu'en sauts rapides sur le roc, donne l'impression d'un battement de mains frénétique.

Pour nous reposer et nous restaurer, nous sommes contraints de faire halte dans un bas-fond populeux, entre deux collines qu'habillent de vertes bananeraies.

On rencontre là-bas une population mi-ruandaise et mi-étrangère, au langage dur et presque sévère. Les beaux traits de leur visage surmontent de belles formes, arrondies et luisantes, que couvrent jusque bien bas, des peaux de veaux frangées de perles.

La halte n'est pas longue : nous voulons traverser avant la nuit. Bientôt, presque à l'improviste, nous apparaît, mousseuse et verdâtre, l'eau abondante du fleuve.

Ici la Kagera, sous le nom terrible de Migera, échappée de son marais mouvant que couvre le papyrus, échappée aussi de ses rives

déchetées, grossie des eaux d'étangs et de lacs, peuplée de caïmans rapaces et d'hippopotames, présente, en cette échappée de vue, un caractère majestueux et pittoresque, dans un site inexploré.

Le chemin, par lequel nous sommes descendus, est une vieille piste allemande, dernier effort de l'audace teutonne, qui s'arrête là net, suspendue par l'eau.

Mi-couché sur la rive, entre deux esquifs qu'un remous agite, je plonge dans l'eau mes pieds brûlants.

Sur une largeur de près de cent mètres, le fleuve s'écoule, charriant, sur ses flots massifs, des blocs de marais arrachés traîtreusement de la rive. Ceux-ci, comme des radeaux verdoyants, couverts de mille papyrus ployants sous le vent, s'enchevêtrent et se cognent, échouent sur la terre ferme et s'y cramponnent désespérément. Ils voudraient se souder, mais la soudure ne tient pas. Et ces terres de chez nous continuent leur cours en avant, emportées toujours à la dérive, expatriées avec l'eau de chez nous, avec mille oiseaux qui volettent et qui chantent. Pauvres passereaux, et triste destin <sup>101</sup> ! Ils tournoient, ailes déployées, chantonent gaîment, et suivent sans le savoir leurs nids détruits, leurs œufs ou leurs jeunes noyés. Et toujours en avant : sur le calme majestueux du fleuve ; vers la fatalité inconnue ; dans le Victoria ; dans le Nil ; dans la mer immense : dans l'inextricable confusion de toutes les eaux !

Fleuve prodigue de toi-même, de nos eaux, de nos terres, tu appauvris nos prairies qui sont aussi tes sources, et tu combles à nos dépens le désert du Nord. Ainsi d'un geste inconscient, le Ruanda-Urundi paye son tribut à la vieille Égypte et aux régions arides de là-haut d'où lui viennent ses habitants, nos mœurs, nos troupeaux de vaches et de chèvres.

Au passage du fleuve, nous sommes répartis dans trois barques. Une quatrième suit, chargée de nos bagages.

Il faut lutter contre le courant, éviter savamment d'énormes paquets de papyrus qui surnagent, pareils à des huttes que bercent les flots. Enfin, après une heure de navigation périlleuse, nous abordons au Karagwe, chez les *Bahinda*, en pays anglais.

---

101 ER : / [...] Pauvres passereaux, et triste destin. Ils [...] /

Il est cinq heures. Les nautoniers ruandais s'en retournent en toute hâte, car <sup>102</sup>, disent-ils, c'est l'heure des hippopotames. Aussitôt arrive une centaine de *Barundi*, venant de l'Uganda, qui passeront demain le fleuve. Nous passons la soirée à changer de monnaies à huit francs le shilling.

Soudain une nuit étrange, très froide et très noire, devant les trois cabanes des passeurs, tombe sur nous, à peine éclairée par nos feux d'étape.

On cause sans gaieté : on parle de chez soi ; on mange une nourriture fade et avancée ; et <sup>103</sup> l'on dort aussi, malgré le froid, d'un sommeil lourd qu'appelle la fatigue.

\*  
\* \*

Lundi matin <sup>104</sup>, assez tard de peur de rencontrer des fauves, nous reprenons notre marche, en file indienne, à travers la vieille forêt du Karagwe, dite de Kabare. Un seul chemin nous mène, unique et sinueux, par monts et vallons, en raide montée, en descente vertigineuse, en détours décevants. C'est la même, toujours la même piste allemande, que le Miger a coupée, qui se faufile maintenant, tel un sentier de voleur, en pleine forêt, jusqu'au cœur du Karagwe.

La vieille forêt s'étire, grandit, s'épaissit <sup>105</sup> à mesure que nous avançons, abondante dans les bas-fonds, magnifique sur les hauteurs, et partout grave et mystérieuse. Nous n'osons pas nous arrêter en Parc National où les animaux savent peut-être qu'ils sont protégés par la loi du King George ?

Les gazelles au pied impatient s'assemblent au sommet de quelque mont et broutent peureusement, épouvantées d'habitude par le lion qui les guette.

---

102 MTTA : / [...] s'en retourne en toute hâte ; car [...] /

103 ER : / [...] on parle de chez soi, on mange une nourriture fade et avancée, et [...] /

104 ER : / [...] la fatigue. §§ Lundi matin [...] /

105 ER : / [...] grandit et s'épaissit [...] /



Les Ndonyi, petits sur pattes, au pis gonflé, à la taille lourde et massive, espèces de vaches noires, avec au front une tache blanche, que couronnent deux cornes effilées, nous regardent stupidement en jouant de la queue.

Nous voyons <sup>106</sup> par-ici par-là, à fleur de chemin, des lits de fortune, arrangés en hâte, dans les branches d'un arbre touffu, par des mains d'homme, voyageurs qu'une nuit implacable a surpris dans cette silve meurtrière, ou qu'un buffle a attaqués en plein jour.

À ce spectacle qui se répète de loin en loin, nos cœurs se serrent et nos pieds se hâtent. Visiblement ces lieux solitaires, où seul l'homme n'a pas le droit de citer et usurpe celui de passage, abritent des animaux malveillants.

Par deux fois nous rencontrons des hommes, toujours des *Barundi*, terrifiés comme nous et comme nous pressés, porteurs de sacs, de malles en bois, de lanternes neuves, de nattes tressées en feuilles de palmier. Ils ont réalisé une maigre fortune en Uganda et rentrent chez eux avec, dans les yeux et dans le cœur, un bonheur intense : cette joie très humaine et très innocente, impatiente et fiévreuse, de rentrer chez soi, de regagner, ne fût-ce que momentanément, son doux et cher foyer.

Quelque part dans une clairière, voilà, non loin du chemin, des restes humains datant d'à peine deux jours : un crâne qui baille, un tibia qui sèche, le tout écorché et remis à blanc, comme lavé à l'eau. Un pauvre voyageur y est tombé <sup>107</sup>. Nous nous taisons, horrifiés et hale-tants. En passant je me signe. Nous nous précipitons, presque fuyant, sans nous retourner, pour laisser loin derrière nous ce lieu sinistre où plane la mort.

Enfin bien tard, vers quatre heures, la forêt s'éclaircit, devient maigre et rare. Nous en sortons comme des fourmis d'un trou, nous asseyons <sup>108</sup> sur une éminence et visitons nos sacs. Tandis qu'on

---

106 ER : / la queue. § Les Nyemera, au poil ras et luisant, aux grandes oreilles toujours brandies, sont là aussi, sveltes et robustes comme des chevaux, et détalent hâtivement, en groupes serrés, dans une course furibonde § Nous voyons /

107 ER : / [...] Un pauvre voyageur est tombé [...] /

108 ER : / [...] nous nous asseyons [...] /

allume les pipes et les mèches de tabac, mes yeux plongent en bas dans la plaine où mille fumées émergent des huttes.

Des hommes nombreux, des voyageurs comme nous, sortent de la forêt par le chemin de l'Uha et nous rejoignent : des *Barundi* encore, menés par deux joueurs de likembé.

À six heures, nous sommes à Nyamwara, le seul pied à terre des voyageurs, en cette région du Karagwe. Région inhospitalière et pauvre où tout, même l'eau, se vend cher et en petite quantité <sup>109</sup>. Nous nous couchons, parce qu'il faut s'étendre, transis de froid, mourant de soif, geignant de fatigue et de faim, à la belle étoile et sans feu, dans l'horreur d'une nuit impénétrable.

Mais on dit <sup>110</sup> que des chauffeurs *baganda\**, viennent régulièrement du Kiziba avec leurs camions et prennent les passagers qui veulent payer.

Il en arrive justement trois cette nuit. Ils offrent de nous emmener à l'instant pour nous déposer en plein jour au Kyaka. C'est une chance inespérée : trois étapes de moins en quelques heures. La terrible forêt du Kitengure, dont ce matin mes amis parlaient avec effroi, passée ainsi en toute sécurité par ce moyen de locomotion rapide et aisé ! Tandis que mes *Barundi*, toujours difficiles et indécis, discutent le prix pour le faire baisser, je paye mes dix shillings pour mon *boy* et pour moi. La plupart capitulent, payent comme moi et se casent avec nous. Deux camions, avec plein chargement, démarrent, dévorant l'espace, brûlant la nuit.

---

109 ER : / [...] pauvre où toute l'eau s'achète cher et en petite quantité [...] /

110 ER : / [...] impénétrable. § Heureusement on dit [...] /

### III. CHEMIN À REBOURS !

(DU 30-10 AU 10-11-45)

Ce matin, un mardi <sup>111</sup>, quand le soleil, avant de baigner la terre, dore déjà les cimes des arbres et les versants des collines, nous sommes en plein Kitengure, la fameuse forêt. Celle-ci, clairsemée, couvre à perte de vue de vastes espaces sur les montagnes et dans les plaines. Lesquelles montagnes et plaines se succèdent les unes aux autres, toujours confusément, en une vision fuyante et bigarrée. Des arbres géants, flanqués partout de hautes herbes, sont rares mais beaux : d'une beauté <sup>112</sup> fruste et brutale, émouvante toujours, qui est le propre de toute nature intouchée.

Dans cette jungle inhabitable à l'homme, que fréquentent le lion et le léopard, où sévit un froid excessif, le camion roule toujours et halète sur une route assez large, unie dans les plaines, cahotante sur les coteaux, sinueuse sans cesse et capricieuse comme les rivières de chez nous.

À notre gauche, je devine, sous un brouillard épais, le cours somnambulesque du Migera qui a dû changer de nom à chaque méandre, mais prend ici le nom définitif de Kyaka.

Les *Barundi*, pliés en deux, tassés les uns sur les autres, roupillent, se grattent, parfois réveillés en sursaut par les cahots du camion. Ils éternuent et toussent, grognent de faim et geignent de froid. Ils s'essayent à parler, d'une voix rauque que la nuit a cassée, d'une voix caverneuse que le froid a creusée. Pauvres gens !

À côté de moi, roulé dans ma couverture, mon *boy* est au plus mal. Il n'a fait que vomir, tantôt sur lui, tantôt sur moi, par tout le trajet.

---

111 ER : / [...] la nuit. §§§ *Huitième chapitre* § (Du mardi 30-10 au mardi 6-11-45.) §  
Au matin, un mardi [...]/

112 ER : / [...] mais beaux, d'une beauté [...]/

Enfin le camion nous dépose, vers neuf heures, sur un plateau qui domine le fleuve, dans un carrefour. Nous mettons pied à terre. Nous nous étirons <sup>113</sup>.

Tandis que je me frotte encore les yeux, en aidant mon *boy* à descendre, les *Barundi*, toujours curieux comme des femmes, sont tout à coup alertés et courent, comme <sup>114</sup> un seul homme, vers un endroit où tout le monde afflue et reflue, à demi masqué par quatre camions rangés près d'un dépôt d'essence. Laissant mon *boy* étendu sur l'herbe, j'y cours aussi, mais flairant un danger... Enfin, horreur ! Je vois... On gesticule, on crie, on se bat. Des coups de pied soulignent des coups de poing. Les assistants, tous curieux, avides de cris et de sang, se mêlent à ce spectacle répugnant, y jettent qui un caillou, qui un morceau de bois, et se battent tous haineusement sans savoir pour qui ni pourquoi.

Des volées <sup>115</sup> de bâton s'abattent, s'échangent sous une grêle de pierres... De tous les coins des policiers surgissent... je m'arrête interdit, ne sachant que faire. Un *Murundi*, peureux et prudent, me rejoint. Je l'arrête. Il m'entraîne.

- Qu'y a-t-il ?

- On se bat !

- Pourquoi !

- Venez !

Et quand nous sommes à une distance respectable, presque à côté de mon *boy*, en face du camion qui nous a déchargés, je hasarde :

- Dites donc ! On se bat pourquoi ?

- Écoutez, me dit-il hâtivement, ces quatre camions que voilà dépendent du « Gasamvu », c'est-à-dire la Compagnie Sucrière de Gakira. Ils viennent ici, autorisés, dit-on, à prendre de force des travailleurs pour les plantations de canne à sucre. Là on est mal payé et maltraité, on y meurt constamment. On n'en revient presque jamais.

---

113 ER : / [...] à terre et nous étirons. /

114 ER : / [...] alertés et courent comme un [...] /

115 ER : / Les volées [...] /

Nous ne voulons pas monter en camion, ni nous embaucher <sup>116</sup> dans le « Gasamvu ». Et les chauffeurs avec leurs aides veulent nous prendre de force. Ils nous ont battus. Nous avons riposté, encouragés par les deux braves chauffeurs qui nous ont amenés. Et le sang a coulé de chaque côté. Mais voilà, le calme se fait. Allons voir !

Il m'entraîne à nouveau dans les groupes qui se débandent, devant la police irritée. Le *gombolola\** est venu, bien vêtu, grand et grave, trancher le débat. Les chauffeurs, tous *baganda* de part et d'autre, sales mais fiers parce que *baganda*, portant comme drapeaux leurs chapeaux déchirés, ayant sur leurs habits cent fois recousus de grosses taches d'huile, se démènent et discutent, vocifèrent et s'injurient, prêts tous à en venir aux mains de plus belle devant le Chef. Pauvrement groupés, comme de viles marchandises dont on discute le prix, nous écoutons, et en sommes étourdis, cette langue *kiganda* <sup>117</sup>, chantante d'habitude, mais cinglante en cette circonstance avec des jets de salive qui ponctuent et font sonner des syllabes sonores devenues grotesques : *gué, dé, gwa, ghya, ta, tya*, etc. Devant la silhouette impassible, sérieuse comme chiffre et droite comme règle, maigre comme clou et dédaigneuse comme chat, du chef Muziba <sup>118</sup>, ils sont là comme six diables, bavant et gesticulant. Le digne homme daigne parler et décrète : les quatre chauffeurs de Gasamvu seront incarcérés préventivement jusqu'à nouvel ordre ; les quatre camions du Gasamvu seront tenus sous surveillance ; défense absolue est faite aux *Baganda*, propriétaires de camions, de prendre à bord de leurs véhicules des passagers *barundi* qui n'auraient pas encore à ce jour, en territoire anglais, un séjour de trois mois au moins ou ne seraient pas recommandés ou protégés par un indigène du Tanganyka Territory ; enfin tous les *Barundi* arrivés d'aujourd'hui sont enjoins de quitter le Tanganyka Territory en direction de Nyamwara <sup>119</sup> !

Ces paroles, graves et sentencieuses, tombent, cinglantes comme des coups de fouet, dans un silence de mort, lourdes et lentes sur nous,

---

116 MTA : / emboucher /

117 ER : / [...] cette langue *baganda* [...] /

118 ER : / [...] comme chat du chef muziba [...] /

119 ER : / [...] en direction de Nyamwana ! /

tandis que le greffier docile les confie d'une plume alerte à une blanche feuille de papier !

Mon Dieu, que faire ? Chassé du Kiziba ! Coupé du Bukoba où j'espérais rechercher et, pourquoi pas, retrouver un oncle et un cousin heureux de m'accueillir. Coupé aussi de l'Uganda où j'aurais pu me perfectionner en anglais et dans la mécanique des autos. Enfin contraint de déguerpir aujourd'hui même, de regagner le Ruanda où je suis traqué. Quelle déveine, mon Dieu, répondant mal à ma veine de la nuit !

Mais soit <sup>120</sup>. Il ne reste plus qu'à prendre des précautions. J'achète une casserole, sachant par expérience qu'un voyageur en a besoin et ne peut s'en passer. J'achète aussi une nouvelle couverture, obligé de céder l'autre déjà fortement endommagée à mon *boy*. Par bonheur je trouve de la quinine dont j'achète vingt comprimés qui me coûtent cher et que je n'ose même pas marchander. Mon *boy* en avale deux aussitôt et je case le reste dans ma boîte d'allumettes déjà vide.

Vers midi <sup>121</sup>, adieu le Kiziba. Je noie d'un regard dans le Kyaka mes beaux projets, mes splendides châteaux en Espagne. Et je commence à me boudier moi-même dans le deuil ridicule de mes rêves évanouis.

À chaque tournant de route, dans le Kitengure comme sur les plateaux du Karagwe, tous les nouveaux arrivants sont sommés, par les policiers qui nous mènent, de se rabattre sur Nyamwara.

Vers sept heures du soir, nous débarquons dans le sale village de Nyamwara, devant trois sales maisons en pisé, dont les propriétaires *Banyambo* vendent encore, malgré la nuit, quelques objets. J'achète là une lanterne, que je fais garnir d'essence, car je devrai peut-être, au Ruanda surtout, voyager la nuit. Ne faut-il pas, pour mon entière sécurité, me mettre en état confortable de voyage et, en même temps, me remettre à neuf, pour faire montre de richesse, comme qui réellement reviendrait de l'Uganda ? Et en cas de mandat d'arrêt dépêché sûrement à mon sujet dans tout le Ruanda-Urundi, il suffira, si j'ai tout l'air de revenir réellement des pays anglais, de changer mon nom : ce qui est facile et déjà fait. Les *Barundi* de ma compagnie ne me connais-

---

120 ER : / [...] la nuit. Tant de hâte pour aboutir à ce triste dénouement ! § Mais soit /

121 ER : / Vers le midi /

sent que sous le faux nom de Hanabo. Je peux, en outre, mâchonner quelques phrases en *kiganda*, assez pour faire croire que j'aurais passé quelques six mois en Uganda.

À cette heure tardive, les victuailles sont épuisées. Je n'y trouve que quelques bananes mûres pour mon compagnon et quelques racines de manioc qui, décortiquées, seront une réserve pour la route. Nous rejoignons, piétinant sur place, plus de <sup>122</sup> cinq cents *Barundi*, soit allant, soit revenant, dont quelques *Banyarwanda* du Gisaka ou du Bugesera. Les groupes de partants sont unanimement déterminés à repasser le Migera et à poursuivre leur chemin à travers le Kisaka, le Buganza, et le Mutara. N'importe si, pour entrer en territoire anglais, ils doivent au préalable faire deux ou trois jours de corvée à la douane de Rujigo.

Pour ma part je ne peux encore prendre de décision car mon garçon, esquiné par les marches précédentes et assommé par ses vomissements en camion, se trouve de plus en plus mal.

Petit à petit les feux se meurent, affamés de bois, achevés par le froid. On s'endort dépité, mais résolu, bercé par le vent de la nuit.

\*  
\* \*

Nous voici mercredi <sup>123</sup>, le dernier du mois. Quelques heures avant l'aube, on est sur pied. Dès que le soleil se lève sur nous, la forêt nous menace. Nous l'attaquons le jarret tendu.

Mon *boy*, transi de froid et grelottant, est bourré de quinine. Mes dix *Barundi* se sont joints à moi. On est vite ami quand on partage le même sort. Ils acceptent volontiers de le charger alternativement sur leurs épaules de kilomètre en kilomètre, tandis que je prendrais à chaque relais la charge du porteur. Je me propose de payer leur traversée.

Le groupe, tantôt fragmenté par la fatigue des uns, tantôt ressoudé par la peur de tous, se serre dans les vallons ou déferle sur les crêtes.

---

122 ER : / [...] Nous rejoignons là plus de [...] /

123 ER : / le vent de la nuit. §§ Nous voici mercredi [...] /

Parfois, un gros oiseau de proie, froissé de voir tant d'hommes troubler l'immense quiétude des bois, nous survole fièrement ou accompagne hardiment en vol plané notre marche pénible.

Finalement, malgré l'appel des forts et l'effort des faibles, notre grand groupe se scinde en trois petits groupes, bien distincts et distants, et bientôt invisibles l'un à l'autre. Je suis avec mes *Barundi*, harcelés par la peur, encouragés par moi, dans le tout premier groupe, le plus avancé, le plus rapide. Vers trois heures, nous contournons d'abord un lac poissonneux où pêchent de gros canards, où grognent et s'ébattent lourdement d'énormes hippos. Après une raide montée, où les *mbwebwe*, espèce de loups africains, connus sous le nom de « lycaons », essaient <sup>124</sup> vainement de nous cerner, nous dévalons sur le fleuve. Les malchanceux ont aussi leurs chances, et plus souvent qu'ils ne veulent le croire. Un bonheur imprévu nous attend : les passeurs *banyambo*, qui n'ont pas eu de clients de la journée, nous voient venir et dansent de joie !

Après avoir donné mes douze derniers shillings pour mes hommes et pour moi, je m'installe avec eux, aussi confortablement que possible, à bord des trois plus belles barques. Et bientôt sur l'eau, actionnées par les rames nerveuses de trois solides *Banyambo*, nos trois barques filent de conserve. Nous descendons interminablement le fleuve. Celui-ci, par moments, se ride et forme de lourds paquets d'eau qui balancent les barques. Derrière nous les derniers rayons d'un soleil couchant habitent pompeusement l'énorme sillage empourpré. Enfin, plus rapidement qu'on ne l'eût pensé, emportées presque par le courant, les barques touchent terre, sous le chant mélodieux, – espèce de barcarolle –, des trois passeurs.

Nous voici derechef sur la terre ruandaise, penauds comme des écoliers qui reviennent d'une escapade ratée. Nous rechargeons mon *boy* et nos sacs pour gagner, avant la nuit, les populations voisines.

Quelle ne fut pas notre joie, une joie bestiale mais excusable, de nous ravigoter, de boire du bon pombé, bien fermenté, solide et chaud, là où l'autre fois nous fîmes halte <sup>125</sup>.

---

124 ER : / [...] loups africains, essaient [...] /

125 ER : / [...] là où nous sommes arrêtés l'autre fois [...] /



Nous sommes au complet, au nombre impeccable de douze apôtres, dont je suis le plus vieux, le plus écouté. Tels nous sommes partis, tels nous revenons. Ce fut gai, presque un triomphe sous la nuit étoilée. Mon *boy* lui-même, sous l'action combinée de la quinine et du pombé, reprend vie. Notre musicien tire nerveusement de sa likembé, silencieuse depuis deux jours, une musique nerveuse...

\*  
\* \*

Jeudi, la Toussaint. – Le réveil est lourd. Nos yeux sont rouges. Nos lèvres sont séparées par une ligne blanchâtre, déjà coagulée, allant du coin de la bouche à l'oreille. Nous avons dû dormir profondément et ronfler. Quelques-uns se sont enrhumés. Cependant mon *boy* va mieux, et vers neuf heures, nous cheminons sur les hauteurs des Migongo.

Du bas d'une colline escarpée deux hommes, en vareuses ourlées de rouge, montent, les yeux braqués sur nous. Ils nous somment de mettre bas les charges. Celles-ci sont déballées, examinées minutieusement. Les *Barundi* sont invités à refaire les leurs. Seul mon paquet reste baillant. Quelques-uns de mes *Barundi*, revenus de leur frousse, me chuchotent à l'oreille :

– Ce sont des agents de la douane, et vous êtes ramassé pour vos divers articles neufs. Vous risquez de ne pas y couper, surtout avec le plus jeune des deux : Sebisusa, réputé farouche.

L'un des policiers, le plus jeune apparemment, donc Sebisusa, dit sèchement :

– Partez, vous autres, avec vos charges. Vous n'avez rien d'intéressant. Un seul est à nous : celui-ci.

– Pourquoi ?

– Vous devez à la douane un pour cent sur tous les habits neufs que vous importez de l'Uganda : une couverture, une chemise et une culotte !

Il n'y a d'acheté, en territoire anglais, que la couverture, pensè-je. Le reste, acheté à Nyanza, m'appartient depuis des semaines et des mois. Mais toute explication risque de devenir compromettante. Peut-être

pourrait-on composer avec ces rustres : agents de la brousse qui ne dédaigneraient pas un lucre\*, même frauduleux.

Celui, des deux agents, qui n'avait pas encore parlé, empoigne mon paquet et, me désignant le chemin :

– Allons, dit-il, suivez-nous à domicile. D'ici quelques jours, quand le convoi, dont vous êtes la première tête, sera présentable, vous irez à Ruvumu. En avant !

– Ou alors, dit l'autre, abandonnez le paquet.

Je descends avec eux, suivi de mon *boy*. Les *Barundi* me regardent partir et se concertent. Décidément, ils nous emboîtent le pas, n'abandonnant pas ainsi un compagnon, un ami de voyage, qui a tant fait pour eux.

Nous nous engageons au milieu d'une grande bananeraie, jusque devant une hutte, au bas de la colline. Les policiers entrant me font asseoir dans la cour et vont tenir conseil.

Les *Barundi* ne veulent pas me laisser et, sachant que ma bourse n'est pas encore à plat, me pressent de composer.

– Attendez, leur dis-je, j'y ai pensé avant vous. Ils y pensent aussi, ces brigands<sup>126</sup> ; c'est de cela qu'ils parlent ensemble. Je vais leur dire, aussi exactement que possible, ce que m'ont coûté les trois articles neufs. C'est douze shillings pour la couverture et presque autant pour chemise et culotte ensemble. La perte m'importe peu, mais il est presque midi, et temps d'en finir.

Aussitôt, comme s'ils eussent lu dans ma pensée ou entendu ma dernière phrase, mes deux geôliers sortent de la hutte, en échangeant des regards intelligents, presque satisfaits.

– Voilà, dit le moins farouche, vous êtes des voyageurs, vous venez de loin. Vous tenez sans doute à rentrer chez vous au plus tôt. Nous vous avons arrêtés et vous n'avez opposé aucune difficulté. Nous sommes aussi des hommes. Nous voyageons et voyagerons comme vous. Donc, nous voulons vous remettre en liberté, moyennant toutefois quelque chose qui récompense notre bonté. Sachez que nous sommes des hommes du *Muzungu*\* et responsables de notre charge. Le *Muzungu*, quelque puissant qu'il soit, n'est pas cependant notre frère

---

126 ER : / [...] ces brigands, c'est de cela qu'ils parlent [...] /

comme vous. *Banyarwanda* et *Barundi* aujourd'hui surtout, c'est tout un. Réfléchissez. Voyez le pour et le contre.

– Combien vous faut-il ?

– La liberté ne s'achète jamais, mais se rachète toujours.

– Combien voulez-vous offrir !

– Je n'ai plus de shillings, les ayant tous changés en francs belges. Je vous donne quarante francs. C'est bien assez : deux pombés.

– Mais vous voulez rire ou vous moquer de nous ? Donnez cent francs, ou, si vous tenez à votre argent pour votre femme, cédez la couverture ou le costume.

– Quatre-vingts francs, pour en finir.

– Soit, dit l'autre, presque fâché, entre deux fumées de pipe.

J'étais libéré, et, ma foi ! à bon compte. Dieu merci ! Qu'est-ce que l'argent comparé à la liberté ?

Bientôt après, humiliés mais libres et contents, nous continuons notre marche, le nez au vent, sur le chemin de l'aller et dépassons de près de cinq kilomètres la Mission de Nyarubuye. Nous campons à six heures, et la nuit est presque toute consacrée aux adieux. Les *Barundi* continueront par la route de Rwamagana sur le *Mupaka*\*<sup>127</sup> qui n'est plus pour eux qu'à trois ou quatre journées d'étape. Pour moi, je n'ose les suivre et pour cause : n'ai-je pas tout à craindre de ce côté, où ma désertion a dû être annoncée et mon signalement donné, et où je suis certainement connu des clerks ? J'aime à croire que la police, désespérant de m'attraper chez moi, ne m'y recherche plus, et c'est là que je vais. De là, à la faveur de la nuit, je me rendrai à Nyanza, où je pourrai revoir mon ami Lambert qui, certes, a enfin remis ma lettre à son patron rentré. Celui-ci, apitoyé, pressé par Lambert, me tirera d'embaras. Et mes débiteurs, ne fût-ce que les moins suspects, pourquoi ne pas les voir, ou tout au moins me servir de Michel ou de Kabanda pour dire où je suis à cause d'eux, ce que j'attends de leur gratitude, de leur amitié qui m'a coûté si cher ? En dix jours de temps, Houblad repentant, égoïste peut-être, mais sûrement brave, n'a-t-il pas fait bonne besogne ? C'est bien providentiellement et avantageusement que le

---

127 ER : / [...] sur le Mupaka [...] /

chemin de Bukoba m'a été barré. Je n'ai plus sur moi que quelques centaines de francs, outre les trois mille de l'Arabe. Cette somme remboursée fera une dette de moins, une nouvelle amitié ménagée, car l'Arabe me recherche autant sinon plus que la Nuco. Par contre il ne pourra plus me trahir si je ne lui manque pas de foi ; mais devenu ami, il me protégera <sup>128</sup> et voudra m'aider.

Demain, il me faut aussi me lever très tôt, prendre des chemins de traverse, me faufler rapidement dans la zone de Ruvumu pour conjurer l'éventualité d'une rencontre fâcheuse.

Là-dessus je m'endors.

\*

\* \*

Vendredi. – Vers sept heures du matin, nous sommes en vue de Ruvumu, sur la route de Rwamagana. Les adieux sont déchirants. Les *Barundi* aiment et s'attachent fortement. Trois d'entre eux hésitent même à me suivre, puis y renoncent : ils aiment mieux regagner leurs foyers là-bas au Busoni. L'un d'eux est de Kanyinya. Enfin, notre groupe, uni fortuitement par le sort, se sépare encore de même. Les sept partants, émotionnés mais fatalistes s'en vont les premiers sans larme verser. Nous restons cinq rentrants, assis sur le bord de la route, jusqu'à ce que soudain un tournant de route les ait dérobés à nos regards. Mon cœur en saigne. De mes yeux des larmes coulent que j'essuie de la main. On se lève enfin après plusieurs fumées de tabac. On se hâte en direction de Zaza vers le Sud, par un jour de fraîche brume. Il pleut fortement sur la vieille Mission. Et la pluie devant nous et sur nous s'étend à perte de vue, comme il convient le jour des Morts. Mais les *Barundi* supportent mal la pluie. À quoi bon les quitter ? Nous perdons trois gros quarts d'heure ici et une heure plus loin à nous abriter. Trempés et frileux, nous atteignons péniblement, vers le soir, le plateau dénudé de Rubago entre deux bras de lacs. Nous logeons chez un catéchiste dans un squelette de hutte sans feu.

---

128 ER : / [...] mais devenu ami me protégera [...] /

\*  
\* \*

Le lendemain, 3 novembre, un samedi, nous voici, sur les neuf heures, à la Kagera. Celle-ci, gonflée par les pluies d'hier, a débordé et couvre toute la vallée. On dirait un lac. Les passeurs un moment hésitent à nous embarquer, mais se décident enfin, satisfaits du pourboire que nous offrons. La traversée est longue et pénible, humiliante aussi pour moi : pour empocher ma pipe, j'ai fait un faux mouvement de côté ; la barque, longue de cinq mètres, bascule, menaçant de verser. Le passeur de derrière moi, le visage bouffi de colère, m'allonge aussitôt sur la joue un énorme soufflet de sa lourde rame. J'avale l'affront et me tais. Ne l'ai-je pas mérité ?

Nous débarquons sous une pluie battante à Gashora, où je constate que notre misérable hutte a été emportée. Nous y trouvons, abrités sous la bananeraie, un groupe de huit *Barundi*, qui attendent depuis hier de passer la rivière, en direction de l'Uganda. Nous leur jetons la triste nouvelle que la frontière est fermée. Venant de Muhinga, ils s'en retourneront avec nous. La pluie ayant cessé, sur deux heures, nous sommes au repos dans la plaine du Kigina, par un clair soleil.

Les habitants nous apprennent que chez eux une vache est mourante. Les *Barundi* y courent et m'entraînent. La vache, une superbe rousse à cornes ivoirines, est déjà morte, tombée à la renverse. La langue rugueuse, noyée de bave et tuméfiée, pend déjà dans la fente du mufle. Cette vache est suspecte, j'ai beau le crier, les *Barundi* s'en moquent.

– Non, disent-ils, nous connaissons les vaches d'ici. Elles crèvent presque toutes ainsi dans les mêmes conditions. Nous les mangeons toujours, et personne n'en meurt.

– C'est exact, souligna le propriétaire. Pourrais-je, moi, un *Mututsi*, pour une pauvre somme d'argent, vous vendre une vache que je saurais dangereuse ?

Je capitule, pressé par les autres, pressé aussi par mon estomac qui, depuis trois jours, n'a reçu qu'un maigre ravitaillement de racines de manioc. Nous nous cotisons et comptons quarante francs dans les

mains du *Shebuja*\* <sup>129</sup>, pour une énorme patte bien en chair. La viande découpée est mise en parts égales pour chacun. Les trois *Barundi* du Busoni sont de mon côté. Sur quatre grands feux la viande cuit dans les casseroles. Nous en grillons aussi sur les braises rougeoyantes et mangeons au fur et à mesure. Une seule chose, très importante manque à ce festin : l'eau potable. Les gens de là-bas ne boivent que du lait. Quant à l'eau, ils ne s'en servent que pour l'apprêt des repas.

Le besoin de boire, de boire quelque chose, n'importe quoi, nous pousse dans les lagunes. Mais cette eau dormante, où nagent des larves, des cadavres de gros insectes et même de vieux corbeaux, me répugne. Les plus audacieux – car, disent-ils, les malheureux ne meurent qu'à la longue ! – <sup>130</sup> s'en contentent.

Une meilleure chance m'attend. En passant près d'un *ruغو*, je décoche un regard dans le petit enclos. Une fille, belle d'allure et de taille, pénètre dans la hutte principale. Je sais par expérience que les filles sont d'ordinaire pitoyables et douces. Je m'introduis hardiment dans la cour et pousse jusqu'au seuil.

– Bonnes gens de la maison, donnez-moi !

– Nous préparons !

Je demande à boire. La fille qui, avec sa mère, me voit de l'intérieur par la cloison du milieu, me dit d'attendre. Peu de temps après on me demande d'où je suis. Je réponds :

– Du Ruanda !

Aussitôt la fille m'apporte un bol de lait baptisé d'eau, ce que l'on appelle « *Umwelera* ». J'expédie ce blanc liquide avec une satisfaction marquée.

– Voici encore, dit-elle bonnement, si vous voulez boire, du « *Mutero* », espèce de lie de bière diluée d'eau.

– Merci, merci, lui dis-je vivement ; j'en ai assez, du reste je ne sache pas que la lie et le lait puissent se mélanger coup sur coup. Tu es très bonne. Prends ceci, ma fille, en gage de souvenir.

---

129 ER : / [...] dans les mains du Shebiya [...] /

130 ER : / [...] les malheureux ne meurent qu'à la longue — [...] /

Et je lui tends un gros billet de vingt francs. Elle me remercie, à la façon des filles, du sourire et de l'œil et porte le cadeau à sa mère. Celle-ci se répand en vœux de bonheur pour moi et ma postérité. Et comme, malgré moi, je prends congé, la fille gentiment me fait un pas de sortie jusqu'à l'entrée du *rugo*. Là elle glisse dans ma main trois belles feuilles de tabac et s'en retourne, car chez nous les filles ne doivent pas accompagner longtemps.

Cette gentillesse surannée, dernier vestige de nos vieilles mœurs d'il y a cinquante ans, me plaît et me touche comme un baume.

Il est déjà tard. Les *Barundi*, étendus sur l'herbe, rassasiés jusque dans la gorge, n'en peuvent plus et baillent de sommeil et de soif. Le *Shebuja* de la vache crevée consent à nous héberger dans son *rugo*, sous condition que les *Barundi* achèteront d'autres viandes demain. Ceux-ci le promettent en jurant sur leur tête. Et le brave homme, trop crédule et simple de sa nature, y croit, oubliant peut-être qu'ils ont encore beaucoup de viande en réserve.

La nuit, personne ne dort. Nous sommes tous atteints de coliques.

– Ta satanée vache, disent-ils à l'hôte le lendemain, était malsaine. Vois donc, empoisonneur, le mal qu'elle a fait. Qu'oses-tu exiger, puisque nous ne réclamons rien, nous autres. Canaille de *Mugesera\**, va !

Le camp, ce dimanche 4 novembre, est tôt levé, si tôt que je n'ai même pas le temps de jeter un regard de gratitude sur ma bienfaitrice d'hier, ni même de distinguer sa hutte. Nous sommes nombreux et la nuit ne fait peur à personne. Pour plus de sécurité, j'allume ma lanterne, car, dit-on, le fauve a peur du feu.

Et nous voilà marchant d'un pas rapide et silencieux, en groupe serré. Car il est dangereux de crier en forêt.

Vers neuf heures nous sommes en vue d'un petit dispensaire, en Urundi, et atteignons la route carrossable, bordée de jeunes cyprès, qui de Kirundo mène à la Mission de Muramba au Busoni.

À Kirundo, vers midi, de treize que nous étions hier depuis la Kagera, nous ne sommes plus que trois. Les dix autres ont, par divers chemins, regagné leur colline, portant à leur foyer, au lieu de shillings, une petite charge de viande pourrissante. Le seul *Murundi* qui reste avec nous arrive chez lui à Kanyinya. Sa femme, enceinte et traînant dans ses jupes de ficus deux sales bambins pleurnicheurs, n'a rien de

prêt. On nous signale une bière de sorgho\* chez un catéchiste. Nous en buvons ensemble deux pleines Calebasses que nous apporte la bonne femme tout heureuse de revoir son mari.

– Qui est ce brave homme qui revient avec toi ? Il a l'air d'un *Murundi* sans en avoir l'allure.

– Un bien brave homme, comme tu dis, riche, bon, courageux et généreux. À regretter cependant qu'il ne soit pas des nôtres. Il est du Ruanda : certes un *Murundi* comme tant d'autres que le Ruanda nous a pris. Il se dit d'Astrida.

– Ceci, dit-elle confiante, me rappelle un bruit d'hier. Du haut de la colline que voilà, le représentant du sous-chef a crié : « Hé ! Les hommes du marais, Écoutez ! De par un arrêt du *Muganwa\** Nyawakira <sup>131</sup>, il vous est ordonné de signaler tout *Munyarwanda* circulant sur vos collines ou logeant chez vous. Celui-ci, de son propre mouvement ou mené par vous, même de force, devra au plus tôt se présenter à la sous-chefferie avec ou sans ses papiers. Car, paraît-il, tout *Munyarwanda*, n'importe lequel, commerçant ou non, n'étant pas à demeure fixe en Urundi, doit, de par une nouvelle ordonnance de Muhinga, retourner ou être ramené chez lui, muni d'une feuille de route présentable au bureau de sa chefferie ou de son Territoire d'origine. Vous êtes donc tous autorisés à arrêter ou à faire arrêter tout *Munyarwanda* que vous verrez passer et, en particulier, – hé ! écoutez bien ceci ! – un *Munyarwanda* que vous verrez accompagné d'une femme brunâtre. » Voilà ce que nous avons entendu hier <sup>132</sup>.

– Ce n'est pas mon cas, dis-je, et je n'ai rien à craindre. Ma comparution à la sous-chefferie, sans être du tout compromettante, ne serait qu'un retard fâcheux. J'aurais bien voulu loger chez vous. Mais pour éviter tout retard inutile, je préfère me retirer dès ce soir. Ainsi je gagne du temps et de l'espace. Dans l'avant-midi, demain, je serai chez moi.

---

131 ER : / [...] Hé ! les hommes du marais. Écoutez ! De par un arrêt du Muganwa Nyawakiria [...] /

132 ER : / [...] en particulier, hé ! écoutez bien ceci, un munyarwanda que vous verrez accompagné d'une femme brunâtre. § Voilà ce que nous avons entendu hier /



Là-dessus une poignée de main <sup>133</sup>, très solide, la dernière, émue de part et d'autre.

Avec un renouveau de force, mêlée de peur, nous allons, mon *boy* et moi, passer la nuit chez une vieille et son vieux, en deçà de Sasa <sup>134</sup>.

Mon sommeil très bref fut irrégulier, hanté d'un vague malaise. Quel va être là-bas mon sort, en ce pays à nous dont hier j'entrevois déjà les belles collines ?

Chère patrie, cher pays où mon père et ma mère, recouverts d'un peu de ta terre, dorment déjà d'un sommeil que rien ne trouble, tu m'es, hélas ! <sup>135</sup> malgré l'amour vrai que je te porte, un sujet de crainte. J'ai peur de venir à toi. Cependant, je ne puis végéter en Urundi. J'irai donc chez moi. C'est Dieu qui le veut. Je m'y résous malgré la peur. J'y suis poussé irrésistiblement.

\*  
\* \*

Pour finir un sommeil qui m'abrutit et m'assomme, je me lève, ce lundi, au premier chant du coq. Je réveille mes vieux hôtes qu'un sommeil tardif et lent est venu visiter. Et, après avoir avalé à sec deux comprimés de quinine, je m'enfoncé furtivement dans la nuit froide et noire que sillonnent de rares oiseaux nocturnes. Ceux-ci, de distance en distance, terrifiés par notre marche insolite que perçoivent leurs fines oreilles et leurs yeux perçants, battent nerveusement des ailes ou émettent peureusement des cris rauques. À notre approche, des insectes <sup>136</sup>, des grillons peut-être, que les ténèbres abritent le long de l'étroit sentier, étouffent d'effroi leur musique sifflante, qu'ils reprennent aussitôt derrière nous, plus frénétique et discordante, dans la froide rosée des hautes herbes.

Mon *boy*, remis déjà de son mal et heureux de rentrer, me précède et m'entraîne. Notre chemin se faufile à travers champs et bananeraies,

---

133 ER : / Puis une poignée de main [...] /

134 MTA : / [...] et son vieux en çà de Sasa. /

135 ER : / [...] tu m'es hélas, [...] /

136 ER : / [...] A notre approche des insectes, [...] /

jusque sur les hauteurs boisées de Sasa et enfin, au milieu d'énormes buissons qui ressemblent à des huttes, sur les plateaux riverains de l'Akanyaru.

Le jour enfin a pointé, détruisant la nuit. Sur le Ruanda en face, mais bien loin encore par delà la rivière, le soleil, habillant de pourpre les sommets des collines, nous précède.

– Mais, pense tout haut mon *boy*, nous arrivons trop tôt. Les passeurs ne voudront pas, à pareille heure, patauger dans cet affreux marécage.

– Le chemin, que nous venons de parcourir hasardeusement sous la nuit, eût été dangereux et sûrement fatal le jour. Ensuite, malade comme je suis depuis le repas à la vache crevée, je n'eusse pas pu marcher facilement en plein soleil. Enfin, nous sommes connus des passeurs. Ne vous souvenez-vous pas du bâtonnet que j'ai apporté et qui, certes, circule de part et d'autre en signe de ralliement ? Quelle crainte alors pouvons-nous avoir ? Et pourquoi ?

– Je sais ; mais si l'alerte a été donnée, ne trouverons-nous pas le passage barré ?

– Il n'est pas officiel mais seulement fréquenté par des amis connus ou, comme nous, recommandés. Nous ne risquons pas bien gros, nous autres, avec des passeurs clandestins. Une fois au-delà, nous nous reposerons un peu. Ce ne sera ensuite qu'un jeu d'arriver à couvert chez mes cousins par le chemin de traverse que vous connaissez, sous le bois sauvage qui couvre le bas versant de Muyaga.

Ainsi devisant, nous descendons par un mauvais chemin de vaches, dans un bois, jusque chez le nautonnier. Celui-ci nous reçoit chaleureusement comme de bons vieux amis. Nous restons sur place une grosse demi-heure, occupés à vider un petit pot de bière offerte par lui. Mon *boy* y mange aussi quelques restes de viande refroidis. Il en donne aussi aux enfants ou petits-enfants du brave homme : trois sales gamins qui se tordent le ventre en dardant sur nous de grands yeux d'envie.

Peu après, sur un radeau de papyrus tressés, son fils aîné nous fait passer gratuitement la rivière que d'abondantes pluies avaient fait déborder.

Le plus gros des obstacles prévus est ainsi abattu. Ici commence l'imprévu. Le passage clandestin n'a pas changé de place. Donc la piste

qui y mène du Ruanda, et que nous connaissons, est toujours la même <sup>137</sup>. Le *Murundi* qui pense comme nous, est déjà reparti par où il est venu.

Nous nous engageons résolument sur la piste, avec le ferme espoir d'en finir vite. Mais partout les eaux ont débordé. La piste, devenue invisible, est perdue. Nous errons au hasard, par des mares d'eau, où nous devons presque nager, où mon *boy*, petit de taille, menace chaque fois de sombrer. Les tiges de papyrus, que le vent a coupées ou couchées sur l'élément liquide, s'entrelacent dans l'eau et entravent notre marche. Nous nous y accrochons désespérément. Mais, pourries, elles cassent et les plus consistantes, même poussées fortement dans le marais mouvant, ne sont que des soutiens coupants où nos mains se blessent.

Mon *boy*, un moment après un grand plongeon dans la mare, s'est arc-bouté de tout son poids à des tiges souples que je lui tendais. Celles-ci, entraînées, s'arrachent d'un bloc. Le voilà derechef, la tête noyée, les jambes en l'air, pêle-mêle, avec paquet, casserole, bâton ! J'ai en main la lanterne et en poche, l'argent. Je me précipite à son secours, et, perdant pied moi-même, je reçois de lui un coup de pied dans le nez. Je tombe dans la boue à la renverse, tandis que lui, s'aidant heureusement de mon pied gauche qu'il a réussi à saisir, se dévase avec cette force de géant dont l'homme est capable en danger de mort. Nous retrouvons, après de grands efforts et des nombreux plongements, le paquet de linge sur place. La casserole, souvenir unique du Kiziba, reste dedans avec le bâton.

Notre marche s'alourdit et devient à peu près impossible. Où aller ? Où ne pas aller ?

Nous ne voyons que trois choses, l'eau, le ciel, le papyrus. Le soleil lui-même s'endort au fond des nuages. Nous avons tellement pataugé, et fait tant de détours, que nous en sommes arrivés à ne plus savoir si nous allons en aval ou en amont.

Séparés je ne sais comment, mais toujours en vue l'un de l'autre, chacun s'efforçant de son côté, nous marchons, ou, plutôt, nous nageons à la bonne grâce de Dieu. Nous suons abondamment malgré l'eau qui

---

137 ER : / [...] et que nous connaissons est toujours la même [...] /

nous couvre. Le cas devient désespéré et si intenable que Dieu seul y couperait, lui seul qui sait, lui seul qui voit dans cet enfer liquide, son ouvrage, où à chaque pas la mort est possible. La prière larmoyante et furieuse de Saint Pierre en détresse me monte du cœur, « *Domine, salva nos, perimus* – Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Comme si Dieu eût été bien loin et eût des oreilles sourdes, j'ai crié cette invocation de toutes mes forces.

Et Dieu écoute ce cri. Un miracle, un réel miracle se fait. Nous rejoignons une piste, très praticable, récente, comme si jamais personne ne s'en était servi, et la suivons, sans nous en douter, dans la bonne direction. Nos pieds bientôt, tout blancs comme des sabots de veau qui naît, touchent le côté, la colline de Muyaga. Nous abordons, noirs comme des loutres, dans la jungle épineuse. Nous nous asseyons pour souffler et secouons frénétiquement ou arrachons de nos corps de vilaines choses charnues : des sangsues dégoûtantes, imbibées d'un liquide noirâtre.

Merci, mon Dieu. Nous sortons d'un enfer, un enfer réel d'eau et de boue, à l'inverse de l'autre qui est, pense-t-on, de feu. Mes péchés n'en sont-ils pas lavés ? Rien ne manquait en ce périlleux baptême : ni l'eau qui lave, ni la contrition qui reconnaît et regrette : ni votre absolution, mon Dieu, toujours prête et accueillante, si le repentir est sincère : votre divine et paternelle absolution qui remet, qui efface, expression de votre miséricorde infinie qui, oublieuse des torts, rétablit les droits.

Nous visitons ce qui reste de bagages : la lanterne est en bon état mais salie. L'argent, serré précieusement dans la poche intérieure de mon veston, est intact, lui aussi, à part quelques billets mouillés. Les couvertures, la neuve comme la vieille, se ressemblent à s'y tromper, noyées d'eau et de boue. Je les presse et les tords pour en diminuer le poids. Nos vêtements sur nous se dessèchent, en laissant échapper une odeur révoltante. Ma tête est lourde et bourdonne et mes oreilles, presque bouchées.

Vers quatre heures de l'après-midi, sous un ciel liquide, nous arrivons chez mes cousins qui, contents de me revoir et émus au récit navrant de mes tristes aventures, se cotisent pour me donner à boire : le bon pombé de là-bas, embaumé de forêt et de brousse.

Là aussi j'apprends l'inévitable : j'ai été recherché dans tous les postes du Ruanda. Mais, ajoute-t-on, les visites domiciliaires n'ont été

faites qu'à Nyanza, et seulement dans le centre extra-coutumier et dans les camions de passage. La police n'a pas pénétré chez moi. On serait convaincu que déjà je dois être bien loin en Uganda. L'inventaire, dit-on encore, n'aurait été fait à Nyanza qu'un mercredi, donc deux jours après mon départ.

À part moi, je pense que ces pauvres gens ont été mal renseignés, puisque mon agent Michel, venant à mes troussees, m'a dit en toute certitude que mon chef était arrivé aussitôt après mon départ. Ces broussards\*-là, comment peuvent-ils savoir, habitant à plus de soixante kilomètres de Nyanza ! Ou Michel, en me priant de fuir, m'aurait-il trompé ? Et dans quel but ?

Cette nuit-là la femme du plus jeune<sup>138</sup> de mes cousins, alitée depuis trois jours, donne le jour à un enfant. On me prie de donner un nom au nouveau-né, parce que, disent-ils superstitieusement, j'ai été, malgré mes déboires, l'une des seules causes prochaines de cet heureux accouchement. N'est-il pas vrai que les malheureux ou les déshérités de ce monde, et mieux encore les aventuriers, ont toujours été des porte-bonheur chez les autres ? Qu'il ait, dans sa vie qui commence, le bonheur que je cherche, le bonheur que je n'ai pas eu !

\*  
\* \*

Nous sommes mardi, 6 novembre<sup>139</sup>. Mes maux de tête ne me laissent aucune trêve. Mon *boy*, qui veut revoir sa nièce, s'impatiente. J'allume ma lanterne dans la lourde obscurité qui, après minuit, précède le matin. Je veux atteindre avant le jour le village de Mugogwe. Mes cousins m'accompagnent. À mi-chemin, mes forces, épuisées la veille par la fameuse traversée de l'Akanyaru, me trahissent. Le soleil lui-même se lève déjà. Je vais à Nyesonga me cacher dans le *rugo* ami d'une vieille parente de mon oncle Rusiribana. Mon *boy* n'y tient pas et veut me quitter. Dans l'état affreux où je suis, où je ne me reconnais plus le droit d'avoir un *boy*, d'imposer ma seule volonté à quelqu'un, un forçat est plutôt dangereux. Je n'ai plus besoin de serviteurs, mais d'amis qui

---

138 ER : / Cette nuit-là la femme du plus jeune [...] /

139 ER : / Nous sommes mardi 6 novembre [...] /

puissent me contredire, me conseiller et me protéger. Je paye donc mon garçon, lui recommande le silence le plus absolu et le laisse s'en aller avec un mot pour mon oncle Rusiribana.

Vers midi je dors encore sous la maison de la veuve, ne pouvant la quitter que la nuit. Mon oncle, avisé de mon arrivée et de mon état de santé, arrive accompagné de sa fille dans l'après-midi avec des médicaments du pays : des végétaux de toutes sortes, pilés et bouillis, dont je dois absorber le jus très aigre, en manière de vomitif. Et je vomis à vider le ventre. L'on m'applique aussi des pointes de feu sur le haut du visage, pour me remettre la tête en place. L'effet est plus que satisfaisant et le mal presque conjuré. Au soleil couchant, mon oncle s'en retourne chez lui, promettant de revenir le lendemain. Je lui cache, de peur d'être empêché et peut-être rudoyé, que j'ai décidé de partir la nuit.

\*

\* \*

Presqu'à la même heure qu'hier<sup>140</sup>, accompagné du fils aîné de la veuve, je contourne, après une raide montée, le sommet boisé de la colline Nyesonga et continue, vers Save, par la route ensablée d'Astrida-Gakoma, sur la crête dite Mitali, où un âpre vent me maltraite à outrance. J'arrive à l'aube devant la maison en briques peintes du sous-chef Rwakayiro, dévale au pas de course et, après avoir congédié mon guide, traverse en démon ailé l'ancienne briqueterie du Kilila où je suis reconnu par une femme se rendant à la source. Celle-ci est priée pour l'amour de Dieu de ne rien dire. Hélas ! souvent les femmes, même bonnes et sages, n'ont-elles pas de démangeaisons sur la langue ? Celle-ci, entre autres, qui est bien de Save où toutes les mégères ont le mal de parler, celle-ci que je connais, dont je connais les parents et presque les habitudes, a toujours été bavarde ! Bah ! Elle ne sait d'où je viens ni où je vais. Toutefois un homme traqué comme moi ne peut jamais bien augurer de pareil incident<sup>141</sup>.

---

140 ER : / [...] de partir la nuit §§§ *Neuvième chapitre* § (Du mercredi 7-11 au samedi 10-11-45.) § Presqu'à la même heure qu'hier /

141 ER : / jamais bien augurer de cet incident /

Montant, courant, me cachant, j'arrive sans être reconnu ni vu chez ma belle-sœur, à six heures du matin. Son mari, Élias <sup>142</sup>, est là qui me reçoit et me raconte quelques vagues bruits de Nyanza.

Je fais venir ma femme. Elle ne parle que par bribes : parfois des hommes, délégués sans doute par le sous-chef, viennent chez elle à la nuit tombante, y restent longtemps à causer, à regarder, à interroger. Donc mon *rugo* est très surveillé. Il n'y fera pas bon pour moi. La bonne femme est très ennuyée. Elle aurait mieux aimé que je ne vinsse pas. Elle n'est pas du tout heureuse de me revoir. Elle mène sans joies – n'y est-elle pas habituée ? – sa triste vie de femme abandonnée, de femme légitime supplantée par une intruse. Comme cela me fait de la peine ! Si elle savait ! Si je pouvais lui dire en paroles de feu communicatif combien je veux l'aimer, combien je l'aime déjà, combien je la plains, combien surtout je la regrette et voudrais me réconcilier avec elle pour la vie ! Elle comprendrait, pleurerait peut-être et me ferait pleurer. Je sauterais à son cou, mêlant mes larmes aux siennes, comme deux vrais amis qui se retrouvent et se reconnaissent après s'être longtemps méconnus !

J'ai rejoint, traînant chez ma belle-sœur, un *boy* à moi, celui qu'avant de quitter Nyanza j'avais écarté, pour la seule raison qu'il devenait trop intelligent, donc gênant.

Mon Dieu, que j'ai donc des défauts. J'ai encore celui stupide de haïr les serviteurs qui veulent raisonner. J'ai eu le tort de préférer toujours des *boys-machines* qui courent quand j'appelle, qui n'osent pas nier quand j'affirme, qui s'inclinent quand je veux, qui tremblent quand je gronde, bref qui ne raisonnent jamais, sachant d'avance que mes raisonnements, même faux, suffisent.

Mes yeux sont enfin dessillés. La misère n'est pas seulement bonne conseillère <sup>143</sup> ; c'est aussi et surtout un juge sévère et un dur patron. Me voilà bien puni et mes pauvres *boys* vengés par le destin.

Je regrette donc mon *boy* d'hier qui ne m'avait suivi que pour payer une dette. M'ayant mené et ramené, il est quitte et s'en va en paix. J'ai tort de lui en vouloir. Et je suis obligé de reprendre cet autre que j'avais

---

142 ER : / [...] Son mari, Shakanié, /

143 ER : / [...] n'est pas seulement bonne conseillère, [...] /

éconduit et qui, pour se venger, va se faire prier. N'importe, je le prierai : j'ai besoin de lui et pourrai le supporter. J'ai toujours aimé raisonner tout seul : c'était un caprice que le besoin supprime. Nous raisonnerons à deux. Et ses conclusions, si elles sont bonnes, je les suivrai, car les temps ont changé. Bien que têtu, il est discret et endurant, intelligent et fort.

J'appelle donc mon ex-*boy* au plus ténébreux de la hutte.

– Écoute, lui dis-je, je suis heureux de te revoir, de te retrouver sur mes pas. Tu penses peut-être que je t'ai abandonné, que j'ai dédaigné tes services. Loin de moi cette idée. J'ai été seulement d'avis que l'emploi de *boy* ne te seyait plus. Tu as dû t'en apercevoir : j'ai toujours eu des égards pour toi. Je me rendais difficilement à tes sages conseils que je regrette encore de n'avoir pas suivis. Te souviens-tu encore de m'avoir déconseillé de confier mes affaires aux *Swahilis* de Nyanza ? Je ne t'ai pas écouté. Et voilà ce qu'il m'en coûte aujourd'hui. Je te l'avoue, jeune homme, c'est un tort à moi et pas le seul ni le plus regrettable. Aujourd'hui, j'ai besoin d'un homme, d'un homme intelligent, d'un homme comme toi, pour une randonnée à Nyanza.

– Non, non ! N'y songez pas. À Nyanza ? Vous ? Vous devenez fou ? Chez qui ? Pourquoi ?

– J'y verrai l'un ou l'autre de mes amis pour une affaire d'urgence qui peut décider de mon sort. Le péril est grand et je suis audacieux. Tu n'as rien à craindre. Quoi qu'il arrive, je tiendrai à cœur de ne pas te compromettre. Et si quelque chose arrive, mieux vaut avec toi qu'avec un autre. Mais je sais d'avance que rien n'arrivera : mon pressentiment ne me trompe jamais. Nous irons chez Kabanda, il n'a ni feu ni lieu. Nous irons chez Bugabo : un brave homme, écouté de sa femme et de tous, serviable et bon. Un voyage de nuit, à deux, ne peut être dangereux, par un chemin connu de toi et de moi. Ce voyage est très important, donc immanquable. Je pourrais partir seul. Mais là-bas je ne bouge plus : il me faut quelqu'un qui coure et qui voie. J'ai besoin de tes yeux là-bas, de tes jambes aussi. Aller à Nyanza, y aller aujourd'hui avec toi, c'est un dessein, dressé depuis longtemps, dont je ne puis démordre. J'y prendrai, à tête reposée, une décision définitive. Voilà.



– Soit ! Mais les nuits sont très noires. Une petite lune, qui n'éclaire rien, se montre aux premières heures de la nuit. Sur elle nous ne pourrions compter <sup>144</sup>. Il faudra, je crois, porter la lanterne.

– Nous irons par la nuit simple. C'est plus sûr. Une lanterne dans la nuit vers Nyanza et à Nyanza ! Se faire voir et guetter de loin ! C'est par trop dangereux. Va dire seulement à mon frère Bizimana qu'il peut venir me voir ici. J'ai beaucoup à lui dire ; car, si tout va bien, je me retirerai chez lui à mon retour de Nyanza, pour attendre le retrait du mandat d'arrêt. Ce sera une question de jours et peut-être de semaines, car la réhabilitation a le défaut d'être toujours lente. Prépare-toi, mange et bois, puisque rien ne manque. Je n'emporterai aucun paquet. Une couverture, un peu d'argent, c'est tout. Je confierai le reste à Bazimana. Va !

\*  
\* \*

Nous sortons à deux, mon compagnon et moi, à la faveur des ténèbres. Un morceau de lune pâlotte et peu visible, dans la nuit encore légère, raille et ricane. Nous passons devant un ensemble massif et sombre de briques et de tuiles, autrefois rouges mais aujourd'hui noires de mousse et de nuit. C'est un vieux bâtiment, unique comme ses pareils : la vieille église de Save qui a fini d'être belle ; la sainte maison de Dieu où, âgé de cinq jours, je reçus le baptême ; où, âgé de sept ans, je fis ma première communion ; où, jeune homme de dix-huit ans, je me mariaï ; où trois de mes enfants ont été baptisés. Je salue d'en bas la croix de bois, travaillée par l'homme, exposée là-haut aux doux sourires de la lune, aux chauds baisers du soleil, aux injures du temps, mais tranquille et majestueuse comme tous les grands signes. Par les fissures de la porte, mes yeux nostalgiques devinent l'endroit du Maître-Autel <sup>145</sup> où j'ai, enfant de huit à dix ans, servi la Messe : une fraîche lumière, comme un œil d'ange, scintille là-bas sans fatigue ni éclat. Je me signe !

Par la vieille route que bordent de vieux cyprès, la nuit nous emporte. Mon Dieu, portez-vous garant de cette course, comme vous l'avez fait de toutes les précédentes !

---

144 ER : / Sur elle nous ne pouvons pas compter. /

145 ER : / [...] deviennent l'endroit du Maître Autel [...] /

Nous marchons longtemps, tantôt causant, toujours fumant, à l'abri des regards. Soudainement la nuit devient opaque. La lune, trop jeune encore et fuyante, a porté à d'autres terres sa lumière trompeuse. Des nuages nomades estompent l'horizon dans un noir de suie. Une clarté ridicule et lointaine dégouline des étoiles. La Croix du Sud, constellation africaine, si fière d'habitude, est malade. Bref, le ciel, si doux et si accueillant aux âmes souffrantes, est ce soir-ci décevant.

Sur la nature endeuillée, une triste mélancolie plane. Un cauchemar se prépare : un orage de nuit, insolite et contrariant. Les arbres, nerveusement secoués, gémissent sous la force gigantesque d'un vent irrité. À côté de moi mon compagnon soupira.

– Quelle heure peut-il être, lui demandé-je sottement ?

– Quelle heure voulez-vous que ce soit ? C'est l'heure des fauves. Où sommes-nous, fait-il agressif ?

– Buhimba.

– Et l'école-chapelle n'est plus loin ?

– Là, quelque part, à droite.

– Bon ! dit-il décidé. J'y vais.

– Pas pour y rester, par exemple. Nous devons être à Nyanza avant le jour.

– Non et non ! L'orage menace. La nuit me pèse. Nous sommes dans la région des terribles hyènes qui montent du Mayaga.

– Mais, l'école sera fermée, dis-je, craintif.

– Et s'il me plaît de mourir plutôt là-bas que sur la route ? Pour moi, hum ! j'ai les pieds en feu et les yeux lourds. Partez sans moi, fait-il les poings serrés ! <sup>146</sup>

Et vaincu, je le suis comme un chien son maître. J'aurais dû m'y attendre. Qu'avais-je besoin de me faire accompagner d'un bâtard comme lui ? Mais l'affaire est engagée. Qu'y pouvais-je d'ailleurs ? Il n'y avait que lui pour connaître Nyanza.

Soudain, horreur ! un éclair suivi d'un fracas terrible ! Une pluie furieuse se déchaîne en flèches inévitables. Mon homme avait raison...

---

146 ER : / [...] Partez sans moi, fait-il les poings serrés. /

La porte n'a ni serrure ni verrou. On la pousse sans précaution. Ballottés par le vent et jetés l'un contre l'autre, nous pénétrons dans la pièce obscure qu'un feu du ciel, vite allumé et vite éteint, précise. À bout de souffle, chacun occupé de lui-même et ne songeant qu'à soi, nous tâtonnons des pieds et des mains, bousculés par les rats, seuls habitants de cette vieille école qui ressemble, cette nuit, à une caverne.

Mon ami, – il n'est plus mon serviteur ! – n'a que vingt ans, l'âge qui se moque des soucis. Ni l'averse, ni les coups de tonnerre, ni les rats qui dansent et qui crient, ne peuvent l'empêcher de dormir. Bientôt il ronfle et rêve tout haut. J'allume nerveusement ma pipe dans un accès de mauvaise humeur. Et j'attends, obligé d'attendre.

Tel un monstre nocturne, sans forme ni couleur, son moteur enroué et traînant sa mauvaise odeur de gaz brûlé, un vieux camion, avec un seul œil tout rouge, se dirige péniblement sur Nyanza. Un méchant éclair déchiquette la nuit. Une détonation plus méchante encore tourmente les cieux. Et la terre tremble. Un, deux, trois... paquets de draches\*, emballés puis déballés par le vent, s'engouffrent dans la pièce. Lourdemment quelques tuiles du toit tombent. Autour de moi et sur mon homme les rats éperdus s'enchevêtrent et se terrent. Des corbeaux, mal abrités dans le feuillage d'un arbre, prennent peur et pêle-mêle s'envolent. Dans un croassement bizarre leur sauve-qui-peut jusque bien loin est signalé. Un chien pleure dans le lointain obscur. Le camion lui-même stoppe et ferme son œil malade. De ma pipe je tire de grandes bouffées. À côté de moi mon garçon sursaute et tousse. Séchant de peur et me sentant trop seul, je l'appelle en brûlant une allumette pour le voir un peu. Il ne dort plus. Et se mettant sur son séant, il me dévisage étrangement comme on regarde un étranger. Il a peur aussi et plus que moi. Nous n'osons nous parler. Dégoûté et découragé, il se recouche en soupirant. Ma pipe s'éteint.

Au-dehors, maintenant il pleut un mélange informe de feu, de grêle et de liquide dans un froid glacial. En moi-même, mon cœur se serre sous une étreinte d'angoisse et de crainte. Malgré ma douleur, mes yeux se ferment... Et déjà, tout mon être surmené, je me sens envahi par la torpeur. Mon Dieu, en mon état le besoin de dormir est-il encore possible ? Je comprends qu'il est minuit passé. Involontairement ma tête s'incline supportée par les deux mains. Je m'endors...

Et quand peu après je me réveille, c'est pour surprendre une souris audacieuse qui me rongait le grand orteil !

Le vent enfin tombe. L'averse cesse et le calme se fait. Là-bas, à cent pas devant nous, le chauffeur remet son moteur en marche et rallume son phare. Lentement, après un craquement funèbre d'engrenages mal débrayés, le véhicule s'ébranle laborieusement, prend de l'allure et, hurlant, s'éloigne, guidé par une lueur voilée de ténèbres. Dans un tournant il signale trois formes humaines qui, titubant, ressemblent à trois piquets ambulants. On n'est donc pas seul à voyager par cette nuit d'enfer.

D'un bond je me lève et résolument je sors. Le garçon me suit peureusement. Au moins l'air est pur cette fois, et légère la nuit. Deux astres aux antipodes, l'un au Kinyaga et l'autre au Kisaka, marchandent de loin leur faible clarté. Et les cailloux mouillés, quoique froids, font moins mal. Nous pressons le pas, la tête en avant, sans vouloir rejoindre les trois ombres qui glissent devant nous.

En une douloureuse rêverie que je couve comme une poule ses petits, que je traîne comme on traîne précieusement une plaie incurable, je repense à moi, à toute ma famille. Ma pauvre femme, la vraie, que je n'ai jamais aimée, mais que j'aime aujourd'hui tout en désespérant de la rendre heureuse. Mes pauvres gosses que je n'ai plus vus depuis trois semaines et qui souffrent pour moi d'une souffrance naturelle. Ils seront dépouillés et raillés. Ils auront faim et peut-être voleront : enfants malheureux d'un père misérable qui a gaspillé des dons magnifiques. Ils le sauront, ils le savent déjà, n'importe comment, comme on a voulu le leur dire, à leur honte et à la mienne !

« Mon Dieu, faites-moi miséricorde pour le mal que j'ai fait et justice pour le mal que les hommes me reprochent injustement. Pardonnez aussi à ma femme, ma pauvre femme légitime, pour le mal qu'elle m'a fait, à Suzanne aussi, mon Dieu : pour l'amour coupable que j'ai allumé en elle <sup>147</sup>. Oh ! Celle-ci, mon Dieu, préparez-la d'avance aux rudes coups que je vais porter à son cœur. Ma séparation d'avec elle sera pour elle et pour moi un sacrifice surhumain. Faites-lui comprendre que

---

147 ER : / [...] Pardonne aussi à ma femme, ma pauvre femme légitime, le mal qu'elle m'a fait, à Suzanne aussi, mon Dieu, pour l'amour coupable que j'ai allumé en elle. /

c'est Vous qui l'exigez pour son bien et le mien <sup>148</sup>. Puissé-je après cela ne pas être dans sa vie un mauvais souvenir ! »

« Et Nyanza <sup>149</sup>, la scène où j'ai fait figure en mal plus qu'en bien, le lieu sinistre de mon opulence et de ma ruine, où j'ai enseveli le meilleur de moi-même, où la soldatesque me recherche sans répit pour alimenter la haine et briguer des grades. J'y vais donc et j'y serai avant le jour. Mais là, dans quel trou cacherai-je ma détresse ? Quelle maison amie couvrira ma fuite ? Cette ville ingrate, où les meilleurs amis ne pourront que m'éviter s'ils ne veulent me signaler. Le farouche Mwambarangwe, policier sans cœur ni pitié, m'a fait une fois sentir sa rigidité et s'est moqué de la grande condescendance que j'avais pour lui. Que ne fait-il pas pour repérer ma piste ?

« Mais, mon Dieu, ce n'est pas pour me livrer à lui que Vous me menez à Nyanza. Hier, Vous avez favorisé ma fuite <sup>150</sup>. Vous favoriserez ma retraite aujourd'hui. »

À quelques pas devant nous, à droite, un feu de branchages se meurt lentement sur un vieux couvercle de touque à côté d'un mur. Nous sommes au Tribunal indigène de Rusatira. Par bonheur les *zamu\** en défaut s'endorment. Il s'agit de ne pas réveiller ces pauvres gens. Car je suis si connu et aujourd'hui très mal famé <sup>151</sup>. Par petites enjambées nous avançons à pas rapides et feutrés. Mais, malgré toutes les précautions, mes oreilles peureuses ont la désagréable impression que mes pieds sonnent lourd et plein comme des souliers de « Seven\* » <sup>152</sup>. Adieu le Tribunal et la sentinelle !

Plus loin, dans un coude de route, une lumière aveuglante. Nous nous précipitons dans un bois à gauche. Immobiles et nuiteux comme deux troncs d'arbres, nous regardons sans curiosité. Le camion, un énorme V. C., qui porte gaillardement je ne sais combien de tonnes, s'approche et passe, précédé d'une lueur rougeoyante. Invisible dans la

148 ER : / [...] Fais-lui comprendre que c'est Toi qui l'exige[s] pour son bien et le mien. /

149 ER : / [...] un mauvais souvenir ! » § Et Nyanza [...] /

150 ER : / § [...] à Nyanza. § Hier, Vous avez favorisé ma fuite. /

151 ER : / [...] aujourd'hui très mal réputé. /

152 ER : / [...] comme des souliers de Seven. /

cabine, le chauffeur<sup>153</sup> pour s'empêcher de dormir, hurle, croyant chanter, et crie plus fort que son moteur !

Tout là-bas, combien loin à vue d'œil et par la nuit, à l'extrême nord du Rwesero, mon compagnon indique un point rouge, fixe et précis : un feu bien nourri d'une garde de nuit à la laiterie de Nyanza.

– La route de Nyanza est peu sûre, dit-il d'un accent amer et coupant, bien choisi pour faire saigner les plaies vives d'un récent malheur. Je connais les sentiers d'ici, confia-t-il, devenu amical. Suivez-moi. Nous aurons vite attrapé le raccourci qu'il nous faut. Il s'agit de contourner le versant de Maza. Nous aurons à traverser deux ou trois marécages à gué ou sur des troncs d'arbres disposés en pont. D'ici la Ntaruka n'est plus loin. Celle-ci passée, nous serons à Nyanza avant le jour.

Je le suis sans presque l'écouter, tout occupé d'un rêve...

Gikirambwa, Mahembe, Kyinkanga, Buhimba, Sazantige, Maza... collines sœurs, collines bien connues dans le Busanza-nord, rendues célèbres par le faste du grand chef Kayondo qui a encore là sa résidence et sa cour. Là, chacun, même le *Mutwa*, est possesseur de vaches ; car l'ex-chef dans ses munificences n'a jamais souffert que quelqu'un fût sans vaches. Haï mais craint des grands, ses collègues envieux, il fut toujours la providence des humbles et est encore l'idole de la petite noblesse et des petites gens. Aujourd'hui encore, toujours fier et sentencieux malgré ses malheurs et ses ans, avare de vains mots, fort en boutades chargées de sens, devenu étranger à la politique chicanière de son pays, dédaigneux des invitations aux fêtes populaires, recevant de-ci de-là des secours qu'il distribue ensuite, toujours en route, tantôt à pied, tantôt en tipoye\*, ami du grand air et des voyages, le vieux *Mwega*\* promène passionnément, par monts et vallons, la majesté de sa tête neigeuse.

Parent de nos rois, neveu ou frère de leur mère, il est le type achevé de la vieille aristocratie ruandaise.

Moins heureux, mais plus personnel que ses amis toujours en fonctions, le grand Kayondo fit la cour sans être courtisan, rendit la justice sans cruauté, suivit sans fougue la politique de réconciliation du célèbre Kabale, aima les Pères mais évita de s'en faire aimer et réussit, malgré

---

153 ER : / [...] Invisible dans la cabine, le chauffeur, [...] /

le tumulte, à maintenir sa popularité et son prestige sous le règne troublé de Musinga, en cette période, dangereuse et pénible, qui va de l'arrivée des Pères, et de l'occupation allemande, jusqu'à la guerre, et de la guerre jusqu'à l'avènement du *Mwami* régnant.

Sous ce nouveau prince, le vieux chef sentit le besoin d'être franc avec sa conscience, demanda et obtint le baptême, donna des fêtes, sema la joie, distribua des vaches, acheta et conduisit le premier une voiture, se reposa presque, afin que les mauvais coups du sort, dont il avait le pressentiment, le trouvassent à tête rassise, comme après un songe. Et la destitution sonna chez lui, qu'il ne pouvait éviter. Il la reçut sans murmure comme on reçoit toute fatalité. Il comparut sans gêne et écouta sans emballement son procès-verbal. Cependant la verdeur de ses répliques déconcerta un moment ses adversaires et ses juges. Tout, même sa vieillesse, par les flatteurs, lui fut reproché comme un crime. Il n'avait donc en fait qu'un seul tort compliqué d'un autre, tous deux englobant le reste : le faste qu'il étalait maladroitement, certain manque de lettres, le tout aggravé par la maladroite crânerie de ses fils et fidèles. Il ne voulut pas insister, se laissa spolier en caressant sa barbe et prit, sans échafauder aucune intrigue, le chemin de l'exil ; sans bâton mais drapé de blanc, comme s'il allait à quelque fête. La prison ne fut pas douce, parmi les fauves du Bugesera, à cet homme qui ne savait que faire des heureux et donner des ordres. Les événements y portèrent remède : le *Mwami*, devant être admis au baptême, offrit la liberté à son prisonnier qui, sans la dédaigner, la reçut sans enthousiasme.

Accompagné de Bahutu toujours fidèles<sup>154</sup>, il vint dire merci au *Mwami*, n'eut pas la joie de revoir son ami et parrain Nturo Paul abrité dans la mort, repassa sans mélancolie, par les terres qui furent siennes, parmi les *bagaragu*\* qui furent siens, et alla porter, avec ses félicitations, les droits d'aïnesse à son fils Rutaremara, promu à la chefferie.

Aujourd'hui encore, l'auguste vieillard<sup>155</sup>, se faisant raconter le long du chemin, ou racontant lui-même quelques souvenirs qu'il ne peut ni lire ni écrire, attend crânement la mort qu'il sent venir et qu'il voudrait recevoir au milieu des voyages : sa seule distraction.

---

154 ER : / sans enthousiasme. Accompagné de Bahutu toujours fidèles /

155 ER : / [...] promu à la chefferie. Aujourd'hui encore, l'auguste vieillard /

« Vieillissez heureux et fier <sup>156</sup>, sans scrupule ni remords, puisque Dieu dans son équité vous en accorde le temps et l'occasion.

« Que ne suis-je connu de vous pour vous approcher et recueillir quelques souvenirs sur le passé de mon pays ! » <sup>157</sup>

Avant d'atteindre le bas-fond de Maza, nous traversons une agglomération de huttes et d'enclos, au milieu d'une dense bananeraie, où tout le monde, comme à Buhimba, tousote et crache. Mon jeune homme lui-même tousse et conseille :

– Parlons, dit-il, disons n'importe quoi. En ce pays d'élevage, tout le monde veille, l'arme au poing. À nous taire, nous risquerions de recevoir un javelot dans le flanc.

Quelqu'un nous interpelle à qui le jeune homme répond :

– Nous sommes de Kato et avons du café pour Nyanza.

Dans leur demi-sommeil, les habitants tousent en chœur. Quelques-uns éternuent très fort, comme si l'on eût brûlé du piment dans leur foyer. On chuchote aussi de hutte à hutte. Vite, comme des malfaiteurs, nous quittons ce village inquiétant.

Soudain la pente devient plus raide. Nous descendons à pic dans un vallon. Un vent froid gifle ma figure. Une senteur de marais fait irruption dans mes narines. Des grenouilles, ivres de repos et d'eau, agacent mes oreilles de leur musique criarde et lugubre. La nuit s'étire majestueuse et pèse, intense, sur ces bas paysages.

Au lieu de prendre par le versant pour aller traverser la Ntaruka au bon endroit, un chemin de vaches nous tente <sup>158</sup>. Devant moi mon guide s'y engage. Je dois le suivre. Et nos pieds vont réveiller les eaux dormantes du marais. À notre passage les grenouilles froissées s'arrêtent et reprennent peu après, comme pour jeter sur nos pas le mauvais sort... Pendant plus de deux heures, nous cherchons, longtemps, le bon chemin. Par montées et par descentes, souvent aux mêmes endroits,

---

156 ER / [...] sa seule distraction. Vieillissez heureux et fier [...] /

157 ER : / Que ne suis-je connu de vous pour vous approcher et recueillir quelques souvenirs sur le passé de mon pays ! /

158 ER : / [...] un chemin de vaches nous trompe [...] /



nous nous égarons si bien que bientôt nous perdons complètement la direction de Nyanza.

Je bute soudain contre une hutte dont le propriétaire se lève en sursaut, en criant : au voleur ! J'aurais voulu m'expliquer et me faire guider. Mon garçon s'y refuse et court. Et force m'est de régler mon pas sur le sien. Il va tomber la tête en avant dans une flaque d'eau, où je le rejoins sans plus de chance. Nous nous débattons follement, tandis que, de colline à colline, le bruit d'alerte court. Je suis sur pieds avant lui. Nous longeons le versant d'une colline, puis d'une autre, à travers champs, brousse et marais et, toujours courant, atteignons miraculeusement la grand-route.

Là, sans même prendre le temps de nous remettre en ordre, notre course continue, s'accélère indéfiniment, à perte d'haleine. On se trompe toujours quand on parle de nuits tranquilles. Il n'existe pas de nuit tranquille, car, la nuit, le moindre bruit s'enfle, s'amplifie et donne la peur ; tandis que le moindre cri du plus petit oiseau semble vous annoncer la mort.

Donc, nous courons. Et, cette nuit-là, les coqs s'abstiennent de chanter. C'est non loin du *rugo* du sous-chef Shemushi, à quatre kilomètres de Nyanza-ville. Je m'arrête, m'assieds pour allumer ma pipe et me lève aussitôt pour reprendre ma course.

Et bientôt nous sommes en vue de l'hôtel Rukatitabire, un peu avant cinq heures. Quatre gros camions, dont je distingue mal la couleur, s'y reposent comme quatre énormes bêtes profondément endormies. Là-haut, en avant, sur les hauteurs de Kavumu, un musulman indigène chante de toute sa voix le chant du réveil : Dieu est Dieu, et Mahomet est son Prophète. Et je reconnais dans ce grand cri la triste voix de l'aveugle musulman qui, avec une étonnante conviction, pratique à la lettre les prescriptions du Coran. Il est aveugle et son père est borgne. Et ce sont tous deux de belles âmes.

« Mon Dieu, le jour se lève, incertain pour moi, sur la belle ville de Nyanza, où je ne compte désormais que très peu d'amis. Je m'abandonne à Vous, à Vous seul dont je ne puis jamais douter. »

\*

\* \*

Vite le jour naissant <sup>159</sup> a fini de balayer la nuit. Les choses, les maisons, les collines, les arbres, débarrassés des ténèbres, reprennent leurs formes, leurs dimensions normales. Éperdument, les oiseaux chantent, comme venant d'échapper à un cataclysme. Le ciel, qui fut si terrible et si lourd la nuit, revêt maintenant le plus clair de ses manteaux, frangé à l'Est par le rougeoiement d'une aurore fuyante. Et mon cœur, amant de la nature, sensible à toute poésie, goûte à peine à tant de beauté qui le blesse et ajoute à ses souffrances.

En ce lendemain radieux d'une nuit orageuse, toute clarté me brûle les yeux, la musique diverse et innocente des oiseaux m'injurie les oreilles, mon cœur est chaviré, bourré d'inquiétude, trituré ; mon pauvre cœur, devenu comme un chaos de ténèbres où le jour ne daigne plus se lever. Je voudrais ne rien voir, ne rien entendre, ne rien sentir, ne rien penser. Ce destin inexorable, où donc m'entraîne-t-il ?

Bientôt, c'est l'heure des femmes et des filles qui vont soit à l'église, soit au marché. Chez Rukatitabire un moteur de camion se réveille. Tout le quartier *swahili* est debout. À la mosquée musulmane les incantations se succèdent et se soudent confusément en une prière mi-chantée mi-bourdonnante. Et le Bon Dieu écoute ces divers gémisséments de l'âme humaine.

Les braves gens, ils quémangent la paix et le bonheur sans savoir ce qu'ils disent, puisqu'ils prient en arabe, comme nos chrétiens prient et chantent en latin. Mais ils savent qu'ils prient. Et cela suffit, puisque Dieu ne bénit que l'intention et l'effort.

Presque inconsciemment je laisse la grand-route aux hommes libres et pique à droite par un sentier connu. Je veux contourner la colline de Kavumu. Nous courons à vomir les poumons. Je ne regarde qu'à la dérobée la belle résidence du juge Bazatoha : un premier rayon de soleil la couve. Tandis que dans le bas-fond la Mission protestante de Hanika est encore embrumée. Nous courons toujours et atteignons une bananeraie. Nous ralentissons à côté d'un *rugo* : une vieille et son vieux rhumatisant se tordent en geignant et toussant sur leur grabat.

– Hé ! la vieille, aux mille diables ! Tu me fais mal et me donnes froid. Range-toi de mon côté.

---

159 ER : / [...] je ne puis jamais douter. » § Vite le jour naissant [...] /

– *Ayi we\** ! fait la vieille en baillant.

Et son bâillement est suivi d'une affreuse toux qui souligne la quinte du vieillard. Les pauvres gens !

Voilà Nyanza dont les maisons sur le versant et sur le plateau s'étirent et déferlent. Quelle beauté ! Nous dévalons à travers champs et prés. Sans nous en douter, poussés et tirés en avant par une force qui fait taire la fatigue, nous traversons en hâte le petit marais qui sépare Nyanza-Kivumu de Nyanza-Mugonzi <sup>160</sup>.

Tenaillé par la peur, poussé par la peur, tiré par la peur, je vole, je plane sur les ailes de la peur. J'enfile l'abattoir où des corbeaux, en attente d'aubaine, sautillent d'impatience sur le pavé en ciment.

Chez Rugenza, l'hôtelier, rien ne bouge.

Les sentiers tout faits deviennent peu sûrs <sup>161</sup>. J'engage résolument mes pas dans une bananeraie parsemée de plants de haricot.

Chez Raphaël <sup>162</sup>, le catéchiste qui va toujours à la messe, l'entrée du *rugo* est débarrassée de ses *sticks\**. Autour d'une poule qui caquette en chaleur, un coq amoureux gronde en traçant des cercles.

Le matin est clair, d'une clarté qui fait trembler mon cœur ; qui déplaît à mes yeux, dont mes yeux ont perdu l'habitude ; qui me précise mille détails jadis familiers. Que ne puis-je sur ces lieux et ces choses laisser traîner et mon cœur et mes yeux <sup>163</sup> ! Derrière moi le garçon me gourmande et me pousse.

---

160 ER : # [...] qui sépare Nyanza Kavumu de Nyanza Mugonzi /

161 ER : / Chez Bugenza, l'hôtelier, rien ne bouge. À quelques pas plus haut, une toute petite hutte, la maison d'une femme que j'ai aimée, est encore fermée par une natte en matete. Un vieux démon, qui a bonne mémoire et se souvient d'une vieille histoire, me tente d'y entrer. Mais il a oublié que l'homme et le temps ont changé. Je passe sans hésiter. § Les sentiers tout faits deviennent peu sûrs. /

162 ER : / [...] de plants de haricot. Soudain, toujours suivi de mon compagnon qui trébuche sur moi et manque de me renverser, je me trouve nez à nez avec une vieille femme, pensue et presque nue, qui, tel un énorme chien, pousse péniblement sa crotte. Elle m'a reconnu et prononce, étonnée et honteuse, les deux premières syllabes de mon prénom ! Très humblement mais à contre-cœur, je me baisse vers elle, l'embrasse presque et lui glisse un mot à l'oreille et un billet de dix francs dans la main. Pourra-t-elle se taire ? § Chez Raphaël /

163 ER : / [...] et mes yeux. /

Toute belle et étincelante de fraîche lumière dans le rougeoiement d'un jour naissant, se dresse majestueusement, avec ses lignes parfaites et sobres, la maison de Dieu, sur les ruines méconnaissables d'un palais détruit. De là aujourd'hui, le Roi qui surpasse les rois, le Roi <sup>164</sup> qui commande aux rois, sème, de sa main divine qui n'exclut personne et embrasse tous les horizons, la sereine justice et l'éternelle paix. De là, jadis, un roi de triste mémoire, avec sa mère autoritaire, tous deux décédés en exil, régnait par le crime et l'orgie <sup>165</sup> !

Derrière l'église le *ruغو* de Bugabo est en vue. C'est là que je vais enterrer ma journée d'aujourd'hui. Par miracle les chemins sont déserts. Je me débarrasse de ma couverture trempée et la charge sur mes épaules. Et légers, nous glissons comme des ombres dans le *ruغو* ami.

L'entrée est déjà ouverte. Et Bugabo, couvert négligemment d'un pagne, se tient debout, songeur comme en attente de quelqu'un, dans la cour intérieure, à côté de son chien qui le dévisage avec intérêt. Enchanté de me revoir, il me reçoit les bras ouverts et m'introduit furtivement. Son chien, qui m'a reconnu, me poursuit, me lèche et me salue de la queue. Les gosses en plein sommeil sont enlevés et recouchés dans une autre hutte. La femme, à qui son mari a glissé un mot, saute du lit, me salue sans rituel et allume un bon feu pour nos membres froids, pour nos pieds couverts de boue. Je dépouille mes hardes mouillées et revêts une toile légère que je prends au hasard sur la cloison du milieu.

Le feu ne tarde pas à me donner la soif. Je reçois un verre de pombé, puis un autre. Le sommeil comprimé de toute la nuit roule comme des cailloux dans mes yeux. On me conseille de sauter dans le lit après avoir vidé un troisième verre.

Bientôt, tel une pierre qui choit au fond d'un ruisseau, tout mon corps saturé de fatigue, couvert chaudement et ruisselant de sueur, s'affaisse lourdement dans un profond sommeil. Aucun rêve, aucun cauchemar ne vint peupler l'étonnante insouciance de cet immense sommeil.

---

164 ER : / [...] le roi qui surpasse les rois, le roi qui commande aux rois [...] /

165 ER : / [...] régnait par le crime et l'orgie. /

Vers dix heures, en plein jour, froid sous la douche refroidie d'une sueur abondante, je reviens à moi. J'entrouvre les yeux. Et comme je me détends paresseusement <sup>166</sup> tel un chat qui sort de sieste, mon regard rencontre, penché sur moi, le regard vague d'une femme indésirable, la sœur de Bugabo. Pourquoi est-elle là, à pareille heure, en pareille circonstance ? Comment a-t-elle su que j'étais là ?

Maintenant je ronfle, faisant semblant de me rendormir. Autour d'une marmite qui chante, la femme du logis s'acharne à questionner mon garçon qui, à côté d'elle, coupe des oignons. Il s'agit des incidents de la nuit.

– Je vais le réveiller <sup>167</sup>, dit mon garçon. Il doit avoir des ordres à me donner. Il pourra ensuite se rendormir à son aise.

Et brutalement il vient secouer mon sommeil de chien.

– Fais mettre, lui dis-je, de l'eau à l'écart. J'ai d'abord besoin de me remettre en ordre. Va ensuite chez mon ami Kabanda au séchoir-peau : il est là maintenant. Dis-lui <sup>168</sup> où je suis et que je désire le voir et lui parler. Après quoi <sup>169</sup>, si je suis encore en pourparlers avec Kabanda, tu prendras mes habits que tu iras lessiver entre Mugonzi et Kirambo. Donne-moi ma pipe et file. Ne mets pas le nez dans les hôtels. Nous sommes en novembre : n'oublie pas que tu n'as pas payé l'impôt, alors que tu es en âge !

Il n'attendait que cela et partit comme un trait.

---

166 ER : / [...] Et, comme je me détends paresseusement [...] /

167 ER : / Il s'agit des incidents de la nuit. Tout y passe, même la vieille à la crotte. § – Ne craignez rien, disait la femme, je connais trop cette vieille. Elle est un peu bavarde, comme toutes les vieilles femmes de Nyanza. Mais elle ne dira rien de cette scène honteuse pour elle. Du reste votre homme a toujours su se faire aimer de tout le monde. Il a fait du bien partout et à tous et en particulier à cette femme dont il aimait la fille. C'est son défaut à lui, qu'il aime les femmes et en est aimé. § – Je vais le réveiller [...] /

168 ER : / [...] Dites-lui [...] /

169 ER : / [...] lui parler. Tache ensuite de revoir la vieille que tu salueras de ma part. Faites mille excuses de l'avoir surprise dans un acte gênant. Dis lui très sérieusement que je me suis rendu à Gitwe. Ne la quitte pas que tu ne l'aies acculée au silence. Ce dont tu seras certain, si, très gentiment, tu arrives à la faire jurer par Lyangombe\*. Après quoi [...] /

Vite, comme toujours, j'ai fini ma toilette. Dans un petit miroir je regarde ma figure. Elle a toujours été laide. Aujourd'hui elle est grotesque. Ma tête anguleuse et mes joues que le malheur a creusées disparaissent sous un poil dru et crépu et ressemblent en miniature à la steppe du Mayaga. Le blanc de mes yeux pendants est noyé dans un rouge de sang. Et mon propre regard me fait peur et pitié. De dépit je laisse tomber le miroir et reprends ma pipe. Elle est bourrée d'un tronc de tabac parfumé que m'a gentiment donné une gentille fille du Bugesera. Avec une lente volupté, j'en tire d'épaisses fumées que je refoule dans l'air. Je les regarde planer en spirale, lécher la hutte ou le grenier, puis mourir. Une abondante fumée mal aspirée me fait tousser. Et ce bruit alerte une fillette de quatre ans qui vient jeter furtivement sur moi ses deux yeux malins. On dirait qu'elle m'a reconnu puisqu'elle ne dit mot mais repart sagement. Je me retire ensuite dans la hutte où un lit a été préparé pour moi. Je veux y être seul et réfléchir. M'y voilà couché sur le dos. Toute ma vie repasse dans mon imagination, avec une conclusion, toujours la même : partout déçu, toujours déçu, sans cesse déçu, et d'ordinaire à la veille d'une chance certaine. Mon nom lui-même, – Nayigiziki : qu'ai-je fait à Dieu ? – que mon père <sup>170</sup> découragé me jeta de dépit, est une plainte, un blasphème étouffé, une question étonnée à laquelle répondent éternellement d'éternels ennuis.

Enfin Kabanda arrive. Je l'entends venir. De la rue il chante expressément pour moi un vieux cantique *kirundi* que j'aimais, que je lui ai appris : *Byose n'iby'ubusa* <sup>171</sup>. Tout n'est que vanité.

Il entre. Je suis debout, l'attendant. Il veut m'embrasser <sup>172</sup> et me serre fortement contre lui. Et quand je suis libre de son étreinte, il me regarde et fond en larmes. Je le fais asseoir à côté de moi sur le lit.

– Pourquoi, dit-il, êtes-vous revenu ?

– Vous revoir et, par vous, revoir les autres.

---

170 ER : / [...] Mon nom lui-même, Nayigiziki : Qu'ai-je fait à Dieu, que mon père [...] /

171 MTTA : / *Byose n'iby'ubusa* : /

172 ER : / [...] Tout n'est que vanité. Il entre. Je suis debout, l'attendant. Il refuse la main que je lui donne. Il veut m'embrasser [...] /

– Qui voulez-vous revoir ? Moi-même je ne voulais pas vous revoir. Vous avez mal fait et je vous plains. Un seul ne vous oublie pas et voudrait vous revoir pour vous couvrir de honte et ensuite vous tuer.

– Qui est-ce ? Et pourquoi ?

– Le sous-chef Zeder. Pour son argent... <sup>173</sup>

– Mais son argent, je le lui ai remis : je le lui ai fait remettre.

– Par qui ?

– Par Michel, mon agent, qui était hospitalisé quand je suis parti.

– Il ne le lui a pas remis.

– Pas possible ?... <sup>174</sup>

– Ce que je dis est exact. Le sous-chef en question est un brave homme, honnête et juste. Il jure qu'il n'a rien reçu et ne ment pas. Je comprends pourquoi Michel est si riche aujourd'hui. Il s'entend à merveille avec Houblad : ils mangent et boivent ensemble. Impossible de voir l'un sans l'autre. Et actuellement, tous les deux <sup>175</sup>, partis avant hier en camion, ils sont allés, dit-on, rejoindre des copains à Ruhengeri. Mais je suis sûr que ce n'est pas pour vous... qu'ils peinent <sup>176</sup>.

– Laissez donc ces brigands à leurs brigandages. Et mon ami Lambert, où est-il ?

– Il est en congé depuis dimanche. Il doit être actuellement en territoire d'Astrida, sinon à Kabgayi. Son congé est de quinze jours.

– Ainsi donc, Kabanda, je comptais sur Houblad et Michel et Lambert. Mais voilà où en sont les choses. Quel conseil pouvez-vous me donner ?

– Vous avez eu tort et grand tort de prêter à tout venant des sommes d'argent qui ne vous appartenaient pas.

– Et la charité, Kabanda, la charité chrétienne, qu'en faites-vous ? Voulez-vous la subordonner aux intérêts d'argent ?

---

173 ER : / [...] Pour son argent. /

174 ER : / [...] – Pas possible. /

175 ER : / [...] tous les deux partis [...] /

176 ER : / [...] ce n'est pas pour vous qu'ils peinent [...] /

– Le Christianisme, sur lequel vous vous basez fausement, enseigne seulement qu'il faut aimer le prochain comme nous-même. On ne doit pas aimer aux dépens de soi. On peut, par héroïsme, aimer aux dépens de soi, c'est-à-dire se sacrifier pour un autre, mais jamais au grand jamais aux dépens d'autrui. En prêtant l'argent de la Nuco, vous avez fait une triple faute : vous vous êtes vous-même sacrifié imprudemment pour des motifs aléatoires qui n'excusent en rien votre conduite et que personne, ni Dieu lui-même, ne peut approuver<sup>177</sup> ; enfin vous avez frauduleusement lésé votre Patron ou votre Compagnie dans ses intérêts ; ensuite, croyant peut-être qu'un mal peut guérir un mal, qu'un vol peut réparer un vol, vous avez engagé d'autres sommes dans une affaire louche pour l'achat d'une marchandise prohibée : l'or. Le Gouvernement, pour prohiber la vente ou l'achat de ce métal aux indigènes et pour s'en réserver tous les droits, a certes des raisons ou motifs d'ordre économique connus de lui seul, mais sûrement profitables à tous. Telles sont vos fautes, mon ami. Je ne vous en ai rien dit la veille de votre départ. Vous n'y pouvez rien, et moi non plus. Je n'ai donc pas blâmé votre fuite, pour autant que, sans trop risquer, elle pouvait contribuer à une prompt réparation. Maintenant je vous donne un dernier conseil. Écrivez au Père Norsen, en lui demandant pardon de lui avoir caché la pleine vérité. Donnez-lui la liste de tous vos débiteurs. Ne lui cachez pas le mauvais tour que Michel vous a joué, et au sous-chef Zeder. Cherchez alors chez un ami, et de préférence du côté de chez vous, une retraite sûre. De là, avec un *boy* fidèle, vous écrirez régulièrement au Père, et à moi-même, en attendant la bonne marche des événements. D'ici quelques semaines, le Père Norsen, grâce à Dieu, aura tout aplani.

– Merci, Kabanda. Mais cette lettre, que vous me faites un devoir d'écrire au Père aujourd'hui, qui donc la lui remettra ?

– Moi-même demain. Préparez-la, car il ne faut pas qu'elle soit banale. Écrivez-la à votre aise, sans bassesse ni orgueil, sur un ton de repentir et de confiance. Ça ira ! Et bon courage !

Après m'avoir décidé, Kabanda part, me laissant pensif.

---

177 ER : / [...] et que personne ni Dieu lui-même ne peuvent approuver [...] /



Je devrai donc demain, avec toute la sincérité d'un pécheur à confesse, écrire au Père Norsen. Comme il en coûte d'écrire en pareil cas !

Je me recouche, fatigué de m'asseoir, souffrant de me sentir trop seul. Et mon œil, fuyant le sommeil, se distrait dans les interstices de la hutte et contemple les élans furibonds de souris acrobates. Trois d'entre elles, à la suite d'une fausse manœuvre, culbutent de la hutte un gros quartier de terre sèche et pratiquent une fenêtr irrégulière donnant, sur l'extérieur et sur les champs, une vue limitée mais splendide.

Avec la lumière, un peu de joie m'envahit, mêlée de parfum. Dans un nuage tranquille, le soleil de quinze heures, fatigué de brûler la terre, comme un gamin de s'ébattre, s'est assoupi.

Pour annoncer la nuit, la nature fraîchit.

Sous un peu de vent folâtre, les bananeraies, ivres de sève et battant des feuilles, dansent gaîment comme des filles à la noce.

Dans l'espace embaumé, où ma vue, mon oreille et mon cœur sont noyés, mille bruits se coudoient, se dissipent, s'amuse et enfin se perdent, mêlant les sons aux chocs, les joies aux chagrins, les cris aux soupirs.

Un certain bien-être, qui ressemble à la paix, cette grâce sensible comme signe que Dieu répand par moments sur les âmes tristes, me couvre, faisant bondir mon cœur d'un bonheur illusoire.

En moi furtivement, apportée par les tourbillons du vent, une joie s'allume, indécise et vague, craintive et à peine sensible ; une joie inquiète et hésitante, comme l'espérance, tour à tour renaissante et mourante, du naufragé qui, voyant un semblant de côte, attend le sauvetage et refuse de mourir ; une joie nuageuse et confuse, mêlée de voluptueuse mélancolie, où s'endort, comme le chagrin dans un rêve, l'éternelle réalité d'un présent malheur !

Enfin, la nuit, calmement tombe, assemblant, sous chaque toit, pour un même besoin, les familles.

Bugabo est rentré avec, sous le bras, quelques bouteilles de bon miel. Le repas, bien épicé, est prêt et servi. Étant l'hôte, je dois forcément accepter les meilleurs morceaux. Les bouchées alternent avec les

rasades. Et la gaieté, une gaieté d'ambiance, monte peu à peu, irrésistiblement <sup>178</sup> ! ...

La femme du logis, bonne causeuse et ancienne fille de cour, raconte quelques vieilles anecdotes et fredonne, de sa voix douceuse, quelques tristes chansons du règne précédent. La veillée, peuplée de souvenirs, traîne longtemps. Tout y passe par bribes, par saccades. La déchéance du roi Yuhi et de sa mère autoritaire. Leur départ forcé de Nyanza. Leur sinistre convoi à travers la froidure du Mishahi, sous la généreuse conduite de Monsieur Lenarts. Leur triste exil à Kamembe. Le décès voilé de mystère de Nyirayuhi\*, dont le *Kinyamateka*\* n'osa pas parler <sup>179</sup>. La déportation du vieux roi à Mwoba, en plein Congo, où la mort l'attendait, si loin de chez lui, si loin des siens, dans l'oubli et l'indifférence des hommes, et même des journaux, comme de la cour régnante <sup>180</sup> !

Sans se lasser, la bonne femme, émouvante et émue, avec cette facilité d'attitude et de ton qu'ont souvent les femmes pour séduire le cœur des hommes, raconte, chante et pleure, revivant par la pensée dans le cadre inquiétant où s'écoula sa jeunesse ! Émus nous-mêmes, nous sentions et cachions des larmes !

Malgré nous enfin <sup>181</sup>, il faut se taire, car bébé, en extase sur les genoux de sa mère, s'endort.

Pour laisser un peu d'aise à mes hôtes, je sors de la hutte. Ce n'était, en fait, que pour cacher mes émotions !

\*

\* \*

---

178 ER : / [...] monte peu à peu. /

179 ER : / [...] dont le *Kinyamateka* ne parle même pas. [...] /

180 ER : / [...] et l'indifférence des hommes. /

181 ER : # [...] s'écoula sa jeunesse ! § Son charme exquis, inattendu comme un rêve enchanté, je le bois des oreilles et des yeux. Je l'aspire aussi et le sens, comme un calmant efficace, s'insinuer dans les blessures cuisantes de mon âme soucieuse. § Malgré nous enfin [...] /

Au dehors la nuit <sup>182</sup>, ouatée et très vaste dans le vaste espace, rampe, plaintive dans les branches, mystérieuse sur les maisons et les choses.

Le ciel, semé de grains d'or, est beau par endroits, comme un champ de fleurs. D'émoi, les larmes taries, je frissonne de tout mon être !

Rougeoyant tout là-bas <sup>183</sup>, presque à l'horizon, un croissant de lune, comme un vieux morceau de ferraille tombant des cieux, flotte légèrement dans le firmament immense et, par moments, au milieu de nuages fantastiques à forme de rochers, se débat comme une épave à la dérive.

Par delà l'enclos, à près de cent mètres, tel un catafalque imaginaire, la masse de l'église, distinctement découpée sur la nuit comme une crête de colline, se dresse tristement, recouverte d'une ombre géante, comme d'un suaire.

Dans le Saint-Lieu, sous l'œil apitoyé de Dieu, les Pères chantent, avec de lourdes voix d'outre-tombe, un vieux cantique à la Sainte Vierge.

« *Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro clero, intercede pro devoto femineo sexu.* »

L'oreille tendue, j'écoute, avec une triste ferveur dans la triste nuit, ces quelques mots liés à des notes pleurantes, se succédant comme des râles.

Que de soucis, que d'angoisses dans cette musique de détresse ! L'heureuse trouvaille de l'âme chrétienne, de l'homme inquiet priant pour lui et pour le peuple ! Que de résignation cependant <sup>184</sup>, que de confiance surtout dans ces quatre voix d'exil qui gémissent, appelant au secours !...

La dernière invocation s'élève avec des ratés, en un prélude timide, presque chevrotant, puis s'élançe hardiment en un grand cri, étouffé par la sourde résonance des murs, s'échappant par bribes au dehors où les ondes du vent l'ont vite happé et l'éparpillent ! Et <sup>185</sup>, sur des notes mourantes que le sentiment perçoit mieux que l'ouïe, le cantique

---

182 ER : / [...] je sors de la hutte. Au dehors la nuit [...] /

183 ER : / [...] comme un champ de fleurs. § Rougeoyant tout là-bas [...] /

184 ER : / [...] pour lui et pour le peuple. Que de résignation cependant [...] /

185 ER : / [...] happé et l'éparpillent. Et, [...] /

s'achève enfin, en un doux murmure, confus et lointain, à la douce mémoire de la Vierge <sup>186</sup> !

« *Sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem.* »\*

« Vierge secourable, venez en aide à tous ceux qui repensent à vous ; priez pour nous ; maintenant et toujours ; dans les déboires comme dans les joies ; jusque dans la mort ! »

Baigné de fraîcheur et d'espérance, je rentre nonchalamment sous la hutte, allume ma pipe, et vais me coucher, avec, dans le cœur, de lumineuses pensées d'amour et de foi.

\*  
\* \*

Au Révérend Père Norsen,  
Missionnaire à Nyanza

« Père aimé <sup>187</sup>,

« L'amour que vous m'avez toujours porté, ainsi que ma situation actuelle, me font un devoir, qui est aussi un besoin, de vous écrire.

« Vous voudrez me pardonner de vous avoir manqué de confiance, de vous avoir caché mes projets. Je ne doute pas que vous en ayez souffert. Je sais aussi que vous en souffrez encore.

« En vous demandant pardon, je ne m'excuse pas de vous avoir causé des soucis. Je ne le regrette même pas, car j'ai cru devoir agir de la sorte. Et, jusqu'à ce jour, je suis d'avis d'avoir bien fait.

« Vous pouviez me secourir, me déconseiller certaines imprudences. Je le prévoyais, mais ne me sentais pas le courage de vous obéir. Et, comme ma désobéissance vous eût désagréablement affecté et eût découragé vos démarches, j'ai mieux aimé garder pour moi seul mes louches projets.

---

186 ER : / [...] à la douce mémoire de la Vierge. /

187 ER : / [...] d'amour et de foi. §§§ *Dixième Chapitre* § Au Révérend Père Norsen § Nyanza § Père aimé [...] /

« La suite des événements me donnera peut-être raison, comme je veux espérer, sans aucun doute, que cette lettre me réhabilitera auprès de vous.

« Je vous écris sans lieu ni date, le cœur à deux mains, comme celui d'un malfaiteur qui est puni par où il a péché, qui est conscient de ses fautes et de leurs suites.

« Comme un fuyard à bout de souffle entre deux voyages, j'ai à peine le temps de ramasser mes idées. Celles-ci, depuis de longs jours, me chevauchent confusément la tête, au point que j'en suis à me demander si réellement je suis bien moi-même, si je suis, oui ou non, fou.

« J'écris comme je pense, dur et gros, ayant tout à craindre, doutant de tout et de tous, de moi-même, mais pas encore de vous.

« L'inévitable est donc arrivé. Mon malheur enfin a pris corps, tramé par moi contre moi-même, mais pourtant malgré moi. Mais l'affaire est encore en suspens, puisque j'ai fui, puisque je continue de fuir. Et cette fuite, qui me dégoûte déjà, ne peut m'offrir qu'une sécurité douteuse, précaire et aventureuse, mais pas lâche, que d'aucuns, parmi mes meilleurs amis, appréhendent pour moi. Et, avec ses risques<sup>188</sup>, je l'ai préférée à la prison, comme on préfère d'instinct la souffrance à la mort. Car ainsi, j'ai au moins la faculté de voir du pays, de voir aussi quelques rares amis que n'a pu démoraliser mon infortune, et celle, combien consolante, de vous écrire ; de mettre au clair devant vous les circonstances qui ont motivé mes réticences et ma conduite ; de mériter, en quelque sorte, votre confiance par la confiance, tardive mais sincère, que je vous fais de mes projets ; enfin de recourir par-là à votre paternelle protection que mon retrait, avec cent pour cent de chance, rendrait efficace.

« Mon déficit à la Nuco est porté, dit-on, à près de quinze mille francs. Je ne l'avais pas prévu si écrasant, ne l'ayant calculé, aussi juste que possible, qu'à douze mille. Il est donc renforcé d'un mécompte de trois mille francs à mes dépens. Ce mécompte à ma charge, qui n'est d'ailleurs pas, je le sais, une erreur de calcul mais, en raison d'un ancien compte, une erreur de date, qu'est-il d'ailleurs à côté des

---

188 ER : / [...] Mais, avec ses risques, [...] /

représailles dont j'étais et suis encore passible, mais que j'ai pu éviter et que j'espère pouvoir conjurer grâce à votre puissant appui ?

« N'importe donc, ce mécompte ! Je n'avais qu'à être présent lors des inventaires. À quoi cela m'eût-il servi ?

« Votre intervention, dont je ne puis douter, pas plus que de votre indulgence, ma fuite en confirme la possibilité, autant qu'elle en assure déjà la réussite. En ce sens-ci que votre action, rendue aisée par mon absence, pourra, sans craindre la répercussion de mes funestes caprices, s'exercer en toute sagesse et en toute liberté.

« Pour préparer, aussi directement que possible, ma prochaine réhabilitation, voire ma pleine sécurité, je mets, ci-joint, à la disposition de votre dévouement, une liste, avec identité complète, de mes débiteurs, ainsi que le montant respectif des sommes qu'ils me doivent.

« Je crois devoir espérer que votre ascendant, mêlé à votre sagesse, aura facilement raison de leur malveillance, en provoquant leur pleine franchise par le besoin qu'ils sentiront de se confier, comme moi, à votre protection.

« Enfin, pour confondre, en cas de besoin, celui d'entre eux qui oserait prétendre ne rien me devoir, j'annexe, datés et signés par eux, des « Reçus » à la liste <sup>189</sup> dénonciatrice.

« Ai-je tort d'escompter que, ces sommes une fois rentrées ou pas rentrées, mais du moins consenties et par là promises tôt ou tard à la restitution, la Nuco se trouvera comme bâillonnée et réduite à fermer les yeux sur mes écarts, sinon à me reprendre en service ?

« Un seul, Michel, n'ayant laissé aucun « Bon pour », ni signé aucun « Reçu » <sup>190</sup>, me cause des soucis. Il n'aura contre lui que sa conscience, sa piètre conscience, où le remords n'est peut-être pas mort, mais que l'habitude des basses actions a faussée. Je crains que vous n'arriviez pas à lui arracher des aveux.

« Le jour de ma fuite, j'étais au plus fort de mes craintes. Quoique malade et hospitalisé, il a eu, en manière de dévouement, l'idée néfaste

---

189 ER : / [...] des reçus à la liste [...] /

190 ER : / [...] aucun reçu, [...] /

de suivre ma fuite et m'a fait prendre fausse route pour dérouter, disait-il, la police qui me filait.

« Vous comprenez, mon Père quel excès de désarroi a dû jeter, dans le brouillon tragique de mon âme, cet habile jeu de fausse amitié. De la part d'un ami, jusque là fidèle, qui, au péril de sa vie et de sa propre sécurité, m'épargnait, pensais-je alors, une regrettable éventualité, c'était là, irrésistible et apparemment désintéressée, une marque ultime d'extrême bonne foi !

« Tremblant de peur et touché par tant d'affection, je me suis, avec le moins d'arrière-pensée possible, rendu à ses vœux en lui confiant la somme de deux mille francs qu'il me savait détenir, mais que j'avais tenu à porter moi-même à mon ami, le sous-chef Zéder.

« En termes pathétiques et solennels, il m'a représenté que ma démarche chez Zéder, un haut personnage que les circonstances, autant que ses fonctions de sous-chef, rendaient forcément dangereux, serait imprudente. Et traîtreusement il m'a promis, sous parole d'honneur et avec serment, qu'il aurait à cœur, pour sceller à jamais l'inviolabilité de notre amitié, de remettre <sup>191</sup>, le jour-même, l'argent au destinataire.

« Et le traître, après mon départ qu'il croyait sans retour, s'approprié la belle somme qu'il ne cesse, depuis lors, de gaspiller en boissons et en baisers, accumulant ainsi, lui, le hère, le sans-argent, sur ses allées et venues des regards soupçonneux et devineurs.

« J'ai donc perdu l'estime du sous-chef Zéder qui, à tout bout de champs, me maudit, me traite de coquin et m'en veut à mort. Il est puissant et riche, et peut, selon les cas me protéger ou me perdre, ma famille et moi. Son amitié m'est précieuse, puisque je ne puis la perdre impunément, étant père et mari. Mes malheurs même m'imposent la nécessité de reconquérir cette amitié. Pour cela, il n'y a, me semble-t-il, qu'un moyen : faire avouer à Michel son coup de main devant Zéder qui ainsi rentrerait probablement en possession de son argent, s'en voudrait sûrement d'avoir un moment douté de ma probité et, peut-être, – qui sait ? – m'en aimerait davantage <sup>192</sup>, en attendant de pouvoir me serrer la main ou me couvrir éventuellement de sa haute protection.

---

191 MTTA : / [...] de notre amitié de remettre [...] /

192 ER : / [...] et peut-être, qui sait, m'en aimerait davantage [...] /

« Cependant Michel, ayant mal fait, ne sera-t-il pas capable de faire pis ? Il peut ne pas avouer de prime d'abord. En ce cas, je suis d'avis qu'il ne serait pas superflu de le faire jurer par Dieu devant Zéder entre vous et son père, et, au besoin, sur un crucifix. Je connais mon homme, il a encore du cœur. Ses écarts de conduite, comme les miens d'ailleurs, ne sont dus qu'à des coups de tête, toujours regrettés, mais souvent irréparables.

« Je puis certifier d'avance que Michel, réduit à cette extrémité, n'osera pas, en présence de son vieux père et de vous, ajouter parjure sur parjure. Vous le verrez avouer, tomber à genoux et, comme un enfant, pleurer de regret.

« Pauvre Michel ! Parce que je l'ai aimé, jusqu'à lui confier mes secrets les plus lourds, qu'il a d'ailleurs toujours gardés en leur temps, je l'aime encore et regrette pour lui, avec mes propres fautes, son acte. Il a été l'objet de mes largesses. Il l'est encore de ma clémence. Douterait-il jamais, malgré mes justes griefs contre lui, de mes bons sentiments à son égard ? Puisse-t-il, ne fût-ce que par ses aveux<sup>193</sup>, réparer son infamie et en partie la mienne, et mériter par-là le plein pardon que je veux déjà lui accorder et l'amour éternel que je ne peux lui refuser<sup>194</sup> !

« Au sujet des autres débiteurs, je ne voudrais vous faire aucune recommandation. Dans les trances où je suis engagé, ne sais-je pas que vous serez aussi dévoué que je suis intéressé ? Ils sont tous de Nyanza. Beaucoup sont sous-chefs. Les moins influents sont bien nés ou bien vus. Ils craignent tous en tout cas pour leur réputation. Qu'il s'agisse de les convoquer séparément ou en groupe, je m'en repose sans souci sur votre discrétion paternelle. Je sais trop que votre sagesse d'homme expérimenté, ainsi que votre amour pour moi, inspireront pleinement à votre âme de prêtre, pour le mieux de mes intérêts et la mise au clair de ma situation, un plan indiscutable d'enquête.

« Enfin, dans l'attente résignée d'un dénouement honorable, je vous prie, Cher Père, d'agréer l'expression sincère de gratitude, d'amour et de confiance de votre cher dirigé qui est aussi, aujourd'hui, le plus indigne et le plus infortuné de vos protégés.

---

193 ER : / Puisse-t-il, ne fût-ce par ses aveux [...] /

194 ER : / [...] l'amour éternel que je ne peux lui refuser. /



« J.H.

« P.S. – Je vous écrirai sous peu une lettre datée, à laquelle vous pourrez répondre par porteur. »

[Fin de *Escapade ruandaise*] <sup>195</sup>

[L'avant-midi du samedi, 10 novembre, se passe sans incidents. Kabanda lui-même, qui, la veille, au matin, m'avait apporté du papier pour écrire, ne vint pas.

L'après-midi s'étirait indéfiniment. Et ma hutte solitaire, sur moi, devenait très lourde.

Vers quinze heures, j'entends des voix. Des voix connues et familières. Des voix de femmes.

L'une sifflante et presque étouffée, avec, dans le timbre, de niaises sonorités de vieille radoteuse.

Mais l'autre, celle de Suzanna, claironnante et très femme, avec des chutes caressantes où l'on sent, comme dans le tendre gloussement d'une poule qui couve, les signes avant-coureurs d'une prochaine maternité.

Sensiblement timides et émus, les deux femmes s'approchaient. De ma fenêtre de hasard, je les voyais sans être vu.

Debout, non loin de ma hutte, elles chuchotaient, l'œil dans le vide, puis enfin se tairent, assaillies de souvenirs, comme à côté d'un peu de terre fraîchement remuée où pourrit déjà le récent cadavre d'un être cher.

Elles avaient parlé de moi et savent présent.

---

195 Les lignes qui suivent forment la finale du roman dans la version d'*Escapade ruandaise*. Elles ne se retrouvent pas dans *Mes trances à trente ans*. On peut supposer qu'elles ont été ajoutées par l'auteur à la demande de l'éditeur d'*Escapade ruandaise* qui souhaitait sans doute que le livre se termine à cet endroit (à moins, qu'elles n'aient été retirées par Nayigiziki ultérieurement ?).

Suzanne veut sans doute me voir et me parler, me verser un peu de sa joie. Sa joie qu'elle me doit. Sa joie peu chaste, mais naturelle d'amoureuse. Sa joie, inquiète et timide, comme en ont toutes les futures mères, d'être enceintes ; de porter, déjà vivant en elles le fruit commun de l'amour dans l'amour ; d'assister par le sentiment aux ébats précoces d'une vitalité commençante.

En moi aussi, le désir infini de lui serrer la main et la taille, d'entendre ses paroles mélodieuses, qui seraient pour moi autant de tièdes baisers, autant de baumes pour mon cœur endolori, monte, monte encore, si chaud, très brûlant, au point que j'en ai mal aux yeux et mal à la tête.

Elle s'était affaissée sur le bord du chemin, face à ma hutte. Elle baissa les yeux et sourcilla, comme pour chasser de ses yeux une chose gênante.

Je m'étais assis pour la mieux voir, pour détailler quelques traits de son charme provocant, pour voir, comme une première fois, cette beauté incendiaire et toujours nouvelle qu'apporte, sur les jeunes femmes, une récente conception.

Quelques boules de larmes, comme des perles détachées d'une ficelle, roulant de ses grands yeux de veau, s'écrasaient sur ses joues et tombaient, pareilles à des taches d'huile, sur le singlet\* tout blanc qui couvrait son sein.

Elle pleurait !...

Que ne fut-elle assez près de moi pour entendre ma voix ! Car trois syllabes, celles de son nom, malgré moi sur mes lèvres, étaient montées ! Et je tendais, désespérément dans le vide, mes deux bras prêts à l'étreinte.]

#### **IV. À CACHE-CACHE !**

**( DU 10 AU 12-11-45 )**

La lettre était terminée. Lue et relue, elle n'attendait plus que son porteur. Mais dans cette attente déprimante, comme la nuit tombait, apportant, avec la perspective d'un sommeil abondant dont le goût m'était passé, un renouveau de sensations involontaires, je me mis à penser en priant.

« Que de crimes, que de victimes, mon Dieu, dans le bordel du monde ! Que de pièges tendus à l'homme par l'homme, sous l'œil – toujours éveillé – de Dieu ! de Dieu qui agit toujours ! de Dieu que tout intéresse en gros comme en détail ! de Dieu que rien ne laisse indifférent ! de Dieu qui, par essence, n'est jamais distrait !

« Seigneur, votre sainte patience, infinie comme vous-même, étonne ma pensée, comme elle fait trembler mon cœur ! Car je me sens obligé de reconnaître que, quelque jour, cette même patience, poussée à bout par les désordres humains, allumera votre justice sur le théâtre du monde.

« L'homme déjà, malgré vous, se détruit. Que sera-ce quand vous vous mettrez de la partie ? Quand vous réclamerez pour vous le dernier mot ? Vous, l'ami offensé ; le justicier terrible ; le vengeur inexpugnable de la bonté méconnue ; le complice innocent d'un malheur humain, d'un dénouement fatal et inévitable, rendu nécessaire par l'homme contre l'homme, par l'individu contre lui-même ! Que sera-ce quand, malgré eux, les méchants ressusciteront pour porter à jamais le poids insupportable de votre immense courroux ? Quand les justes eux-mêmes sécheront de crainte devant l'immense bascule où tout se pèse ? Quand les mauvais riches, vidés de leurs trésors à l'entrée d'une ère où l'on ne frappe point monnaie, restitueront leur vieux néant à l'éternel néant et que pour la première fois, la seule franche et sincère, ils envieront la

pauvreté sainte et résignée du bon pauvre ? Quand les mauvais pauvres, ceux qui auront gaspillé leur pauvreté, seront désormais habillés d'une pauvreté ordurière, brûlante et éternelle ? Quand chacun, pour la première fois, se verra en entier, frappé de peur et d'horreur, remâchant impuissamment d'inutiles regrets, devant sa beauté enlaidie et lépreuse ? Que sera-ce, mon Dieu ! Que sera-ce, ô homme ! quand cette heure sonnera ; heure rendue urgente par la complicité des peuples qui arment à outrance et qui, croyant éviter la guerre, préparent la guerre : par la production incessante des usines ; par l'émulation des savants qui mettent leur génie et le meilleur d'eux-mêmes au service de la mort ; enfin par la bêtise humaine qui, désespérant de conjurer la déflagration totale que préparent et annoncent déjà les progrès gigantesques et matériels d'une civilisation altière, ne sait plus et ne veut plus que détruire et tuer, multipliant, dans le débordement des passions effrénées, l'enlèvement des âmes, les ruines, la mort !

« Seigneur, ayez pitié de la foule pendant qu'il est temps encore, afin, mon Dieu, que votre prochaine "parousie\*" ne soit ni plus ni moins qu'un coup de balai définitif pour détruire à jamais le mal et non les hommes ; pour faire le plein jour dans le demi-jour du monde ; pour rendre justice au Verbe incarné qui s'est sacrifié pour ouvrir aux hommes le chemin de l'Eden perdu ; qui, avec eux et au milieu d'eux, a vécu pauvre... Pour leur apprendre à voir partout et toujours le doigt de Dieu, pour leur montrer que la pauvreté, dans sa simplicité, est plutôt une faveur qu'un déshonneur ! »

\*

\* \*

Mes réflexions devenaient pesantes comme la nuit. Des voix, dont l'une me troubla, me rendirent à moi-même. Suzanne, oui elle-même, m'arrivait sans être attendue ni désirée.

\*

\* \*

Cuisant tourment des folles amours ! Châtiment nécessaire des affections humaines ! Hier encore je m'étais promis de renoncer à ma

maîtresse, de lui cracher au visage. Mais la voici, et mon cœur s'amollit !

Oui, l'éternel tourment ! Le désir se mêle au regret, la joie à la gêne ! Poison ou sucre selon les heures ! On souffre de s'être donné et de ne pouvoir plus se retirer ! On regrette tout ; mais au fond on ne regrette rien ! On souffre même de loin, l'un pour l'autre et l'un par l'autre ! On perd sa vie et son âme, consciemment, mais – dirait-on – malgré soi ! Et l'on cède, le sachant. La réaction ne s'arrête qu'au souhait, annulé lui-même par mille autres souhaits contraires. Et, dans la conscience engourdie, l'idée de Dieu n'est plus un stimulant au bien, mais un sinistre cauchemar : quelque chose d'incommode, que l'on voudrait constamment écarter. Dès lors, le péché devient habitude et enfin besoin tyrannique qui coule, de façon irrésistible, avec le sang dans nos veines. Tandis que l'âme envoûtée, mourante, morte, devenue sourde aux grâces extraordinaires que Dieu souvent daigne répandre coup sur coup, s'engouffre, sans dire jamais « non », dans le marais mouvant mais gluant des faux plaisirs et s'expose, malgré Dieu comme malgré elle, à consommer irrémédiablement sa perte dans l'impénitence finale ; dans cette nuit géante où le dernier mot n'appartient qu'à Dieu.

\*  
\* \*

Suzanne, belle à faire oublier les ennuis, me revenait avec – je le pressentais ! – plus d'emprise que jamais sur moi. Face à ma hutte d'où je l'observais sans en être vu – son cœur devinant ma présence ! – elle s'était accoudée à un tronc de bananier et, sans bouger, regardait fixement ma retraite. Ce regard fixe, je le sentais me parcourir comme un courant électrique. Elle ne put retenir ses larmes. Elle pleura chaudement, comme on pleure à côté d'une terre fraîchement remuée où pourrit déjà le récent cadavre d'un être cher. Elle dut enfin se rapprocher du groupe des commères qui, avec la femme du logis, jacassaient dans l'enclos.

Cette dernière cependant, à la vue de Suzanne, comprit le but de sa visite inopinée et sut disperser, sous divers prétextes, le groupe des causeuses.

En moins de cinq minutes, débarrassée des langues venimeuses, Suzanne s'en vint jusqu'à moi. Je la reçus des yeux avec gêne : comme malgré moi.

De ses yeux, que la fuite des miens enhardissait, Suzanne, perplexe, me fixa étrangement, avec une joie sauvage. Elle se refusa, et à moi aussi, le bonheur de m'embrasser et se reprit à sangloter. C'était bien elle, moins grasse, mais plus radieuse, et peut-être plus raisonnable.

Que lui dire, moi, si elle ne commence ? Et elle, que pouvait-elle me dire, qui ne fût ordinaire ? qui ne pût se deviner entre elle et moi ? Ses larmes cessèrent. Elle ouvrit les yeux de côté, de beaux yeux clairs, doux et pitoyables : de grands yeux de veau ! Nous restâmes longtemps, vis-à-vis l'un de l'autre, comme après une scène de ménage.

Toujours assis, je glissai timidement ma main dans la sienne. Et, comme si nos deux mains eussent eu un cœur, je les sentis s'échauffer, et battre l'une dans l'autre, et se presser davantage pour... dire à l'unisson ce que la bouche, paralysée d'émotion, ne parvenait pas à dire : la joie inattendue, presque malade, contagieuse sûrement, de se trouver réunies après quinze jours d'absence.

Elle esquissa un sourire, courageux cette fois et, pour me mieux voir et me mieux reconnaître, elle reporta sur moi ses yeux :

– Ah ! chéri, dit-elle en un souffle, comme tu as maigri, comme tu as enlaidi ! Est-ce bien toi ? Parle donc ! J'ai besoin d'entendre ta voix, d'y sentir ton cœur ! J'espère enfin que tout est à souhait, puisque te voilà !

– Oh ! Suzanne, c'est bien moi, ton ami en chair et en os, mais réduit à l'état sauvage. J'ai honte de te laisser humer mes odeurs. Tu n'as d'ailleurs plus le droit de m'embrasser. Mais même de loin, respire avec précaution, car je sens le pourri, ayant été quinze jours durant sevré de tout soin !

– Que m'importe ta crasse ! Tu étais mort pour nous, tu nous reviens par miracle au moment où l'on désespérait de te revoir jamais ; au moment où, à longueur de nuit, j'avais à ton sujet des songes affreux. Et, au lieu d'un horrible fantôme, c'est toi, bien toi en personne, que j'ai sous les yeux. Que parles-tu de crasse ? Sèche ou pas sèche, inodore ou puante, je ne la sens même pas ; mieux, je la savoure !

– Ne t'énerve pas, Suzanne, assieds-toi seulement là, assez près pour m'entendre ; et raconte-moi, tout doucement, comme autrefois, ce que tu deviens sans moi, la petite vie que tu mènes !

– Malheureuse sans toi, depuis ton départ. Mais combien heureuse aujourd'hui, avec toi ! Ta sœur, si antipathique pour moi d'habitude, a été, cette fois, très gentille de venir hier m'apprendre ton retour. Je n'ai pu dormir de la nuit, ne pensant qu'à toi.

– Sœurlette en effet a été, cette fois-ci, plus que gentille, très aimable. Je ne l'avais même pas vue et ne l'avais pas chargée de te prévenir. Mais, après mon départ, tu as dû rester bien peu de temps à Nyanza, contrairement à mes injonctions. Je me suis enquis de toi avant hier. Et Kabanda me disait qu'il ne t'avait plus revue depuis huit jours.

– Qu'avais-je à me faire voir de lui ou de tout autre ? Je suis restée assez longtemps à Nyanza, jusqu'à n'en pouvoir plus, mais ne paraissant presque jamais dans les grands milieux. Quoique cachée et faisant, comme quelques-unes ne craignaient pas de l'insinuer, la veuve, j'étais tout le temps harcelée de questions qui me donnaient le dégoût des gens et le mal de toi. À leurs questions d'ailleurs je ne pouvais répondre que très gauchement. Pense donc ! Si j'avais été m'afficher, comme une vile courtisane, vendeuse de beauté, sur les bancs des hôtels ! Ce que c'eût été avec ma précieuse maternité commençante, ce dur et doux fardeau que tu m'as laissé de toi dans le sein ! Ne sais-tu pas que la femme, si brave soit-elle, est faite pour être protégée ? Elle a toujours peur quand elle est seule. Il lui faut dans le monde, à défaut de parent ou d'ami, un mari ou, selon l'indigne mode d'aujourd'hui, un amant. Mais, en ton absence, je n'avais que faire des uns et des autres. Ne désirant rien moi-même, qu'avais-je à me faire chercher ou désirer ? Du reste les temps qui courent sont si mauvais et partout semés d'embûches pour les femmes ! Combien sont rares de nos jours, celles qui osent encore se donner la peine de voir, de réfléchir et de penser : bref de se respecter ? Surtout dans ce vil Nyanza, que tu aimes et que je déteste, où les mœurs se désagrègent dans le mélange sordide des clans et des castes ; où, scandaleusement, les familles se déshonorent dans la corruption générale ; où tout, même les amours, à l'encontre des coutumes-lois, se vend aux caprices de qui a le sou ? Qu'avais-je à végéter à Nyanza où tout me dégoûtait, où ton ombre me hantait, où ton malheur, qui est aussi le mien, m'interdisait toute joie ? Je devais

seulement, après ta fuite, y jouer un rôle. Et ce rôle, j'ai la pleine conviction de l'avoir pleinement réussi. Ta fuite était un fait accompli, où tout le monde me rendait justice de n'avoir pas trempé. Notre prétendu divorce était connu. Pour me mieux gagner, on me plaignait, les hommes, avec une basse sincérité, et les femmes avec cette raillerie, fine et vengeresse, qui caractérise notre pauvre sexe. Ma tâche faite, je n'avais plus, comme bien tu penses, qu'à quitter cette ville de misère ; fuir pour n'y reparaître plus qu'à de rares intervalles.

– Tu as été bien sage. Tu as agi sagement. Je ne puis que te féliciter et t'approuver. Mais, à la longue, dis-moi franchement, Suzanne, si n'était mon retour auquel tu ne t'attendais pas, tu aurais dû, rien que pour m'obéir ou mieux encore pour te refaire une vie, convoler en mariage légitime et chrétien, par exemple : comme, lors de mon départ, je te l'avais souhaité !

– Qui peut répondre de l'avenir ? Un beau jour peut-être, indéterminé et lointain, l'idée, ne disons pas bête mais parfaitement raisonnable, me viendra de prendre mari. Ce serait encore, comprends bien, une dure nécessité que le destin, toujours cruel, m'infligerait. Néanmoins songe que tu ne m'as rendu qu'une bien petite liberté, insignifiante, et qui sera, pour bien longtemps, relative. Directement tu me l'as rendue, mais reprise indirectement, puisque tu me laissais des charges que j'appelle des devoirs. Parfois, vois-tu, nos meilleures joies deviennent des châtiments. Il est doux et pénible d'être mère. Imagine-toi ce qu'elle est écrasante pour les femmes, la perspective d'une prochaine maternité, quand on songe que le mari n'y sera pas, quand il faut se rendre à la triste évidence qu'on fera un enfant dont le père est loin, un enfant sans père, un enfant qui ne représente rien de cher aux yeux d'un nouveau mari, un être cher, orphelin avant de naître, que l'on sacrifierait, par la force des choses, aux joies incomplètes et souvent éphémères d'un nouveau foyer ! Loin de moi cette triste éventualité. Des hommes ne me manqueraient pas ; de beaux gars aux gestes aventureux qui, croyant me donner des joies, ajouteraient à mes peines : avec qui sûrement je ferais piètre figure, tombée, bien malgré moi, mais irrésistiblement, de tout mon poids de femme, dans leurs bras tentateurs ; car, je l'avoue à la honte de mon sexe, la femme, celle du moins qu'on appelle libre et publique, celle que l'on se montre en clignant l'œil, que l'on désire et que l'on méprise, se défend difficilement contre les



marauiteurs et tombe de trop bonne grâce, croyant triompher, dans les filets crasseux de ces messieurs à la page qui, avec le déploiement crapuleux d'une éloquence lascive, donnent pour des sourires des sous. La société actuelle, en affranchissant les femmes du Ruanda, essaye encore, avec plein effort mais sans beaucoup de succès, de ménager quelque solide abri à leur vertu, d'endiguer, par de vaines menaces, le flot sans cesse grandissant de la prostitution. En sorte que : reniant, sans scrupule ni remords les vieux statuts ancestraux à jamais ruinés ; bousculant le dépôt en décombres des précieux tabous coutumiers ; mais se condamnant désormais à devoir se suffire sans jamais le pouvoir ; de jour en jour plus nombreuses que les hommes et surtout plus besogneuses ; assaillant sans cesse et ruinant l'un après l'autre les hommes ; accrochées frénétiquement aux bourses rondelettes et à la vanité tapageuse de garçons trompeurs ; ah ! que ne dirais-je pas ?... les femmes, pauvres victimes, emportées sans protection ni guide dans le tourbillon des villes !... Elles ont encore l'énigmatique désavantage, triste et révoltant, d'être peu instruites, de ne pouvoir aimer librement ni, tout au moins, d'exercer elles-mêmes, dans la présente société, une profession rémunératrice et stable.

– Je comprends, ma chère, le malheureux état où, en faussant tes idées, notre malheur t'a plongée, ainsi que les noires pensées qui, en mon absence, te poursuivaient sans répit. Tu avais du chagrin pour moi, pour toi, pour ton avenir et aussi pour l'enfant, le mien, que tu portes dans le sein. Mais la présente société, tu te permets de la juger trop sévèrement, avec de lourds préjugés où perce, de dépit, l'ingratitude. La vertu est un devoir, mais non une corvée. Elle est à la mesure de tous, avec la grâce de Dieu. Et l'affranchissement des cœurs figure parmi les meilleures conditions d'une vertu solide et consciente. Si tant de femmes de nos jours se conduisent mal, c'est bien de leur faute en première ligne. Et la société, c'est-à-dire l'ensemble des bonnes coutumes où s'immisce déjà la nouveauté bienfaisante des lois humanitaires que la civilisation instaure, n'y est que pour peu et surtout pour le mieux. Tu regrettes, non sans raison peut-être, d'accord avec nos vieilles mamans, la sauvagerie pudique, extérieure, je dirais hypocrite, de la fille antique. Et tu veux ignorer que cette fade sagesse, renfrognée et contrainte, est logiquement incompatible avec l'actuelle conception du devoir où la liberté consciente, je veux dire méritoire, est appelée, aidée par la grâce, à jouer le tout premier rôle. La femme ruandaise est,

comme tu dis, peu instruite. C'est un fait que je regrette avec toi, mais dont je ne désespère pas, car il ne peut durer. Sache que le Gouvernement, la catholique Belgique, qui préside à nos destinées et réalise, en toute confiance de succès, l'essor du Ruanda, a, de concert avec l'Église, les yeux ouverts et n'est pas sans se rendre compte qu'il y a, dans la formation féminine en retard, un organisme vital qui ne fonctionne que mal, un rouage qui joue mauvais jeu, au grand détriment du système de tutelle et de l'action éducative en général. Or je peux te certifier que s'amorce déjà un programme à grande échelle, avec des essais d'application encourageants, dont nous verrons sous peu les heureux résultats, si nous savons défendre nos droits et reconnaître nos devoirs. Mais entre-temps, tu le sais, la nature ne peut tout faire en une fois, ni la Puissance de tutelle. La nature commence ici pour finir là. Et cette apparente lenteur, que Dieu lui prête, mais dont l'homme trop souvent se scandalise, est un facteur efficace de solidité. Tu prétends enfin que la femme ne peut guère se suffire, que la présente société l'a déseuillée, qu'elle ne saurait elle-même exercer un métier lucratif. Se suffire, elle ne l'a jamais pu autant que l'homme. Je ne veux rien discuter à ce sujet. Je te ferai cependant remarquer que, depuis l'instauration de ce que nous appelons le *kizungu*, un champ immense, je dirai infini, d'action est ouvert à l'activité féminine : l'antique travail des champs et l'élevage, injustement négligés de nos jours, mais si nécessaires au Ruanda ; l'éducation primaire des enfants ; enfin la couture, les petits travaux de ménage et d'intérieur, que sais-je encore... Et pour ces dernières branches de la formation féminine, l'instruction est gratuite ou presque, les places faciles, et enfin le rendement suffisant, dans l'attente, même indéfinie, du mariage. Et tu t'obstines à me faire croire, parce que tu es excédée et ne veux voir qu'avec des yeux fermés, que, dans la présente société, la femme est laissée à elle-même ? Allons donc ! Ouvre bien les yeux ; élargis ta pensée ; et tu constateras qu'après la destruction de tes chers tabous, et grâce à cette destruction, les femmes intelligentes, celles qui aiment mieux travailler que vagabonder, les vraies mères ou futures mères, qui ont à cœur d'être utiles au pays et à elles-mêmes, peuvent désormais, avec une bonne dose de bonne volonté, se suffire matériellement et rayonner moralement.

– Je ne nie pas toutes ces belles possibilités d'avenir. Mais que veux-tu que je voie ? que veux-tu que je sente ? lorsque, tu le sais toi-

même, ma situation, d'horrible qu'elle était, devient problématique et tendue ? Il est des cas où l'on ne peut s'empêcher d'être égoïste...

– Parlons d'autre chose, Suzanne, veux-tu ? Tu me fais pitié en me racontant tes soucis, ta situation réellement complexe, comme d'un lièvre, dirait-on, qui ferait ses petits un jour de chasse ; et cela quand il m'est pratiquement impossible de te consoler, comme tu en as besoin.

– Non, mon ami ! Laisse-moi épancher librement mon cœur dans le tien. Ça me soulage assez. Oh, si tu savais ! Si tu pouvais savoir ! Du chagrin, j'en avais plein le cœur ! Tant qu'il n'est pas besoin de le dire. Oui, tu veux comprendre : un chagrin sans issue, sans espérance de fin ! Comme un abcès qui mûrit et ne crève pas ! Un abcès moral ! Ce que nous appelons *intimba\** ! Tout m'était langueur et ennui. À tout moment je fuyais le monde et les hommes. Et je ne savais où fuir. Le chagrin chez nous les femmes, plus encore que chez vous autres, s'irrite sans cesse, s'envenime à toute occasion, ayant, comme l'amour, sa source au plus profond du cœur, et peut durer autant que la vie ! Quand il s'agit surtout, comme c'est le cas pour toi et moi, – oui, je dis bien, pour nous, pour notre misérable ménage, pour notre amour jamais satisfait ! – d'un malheur à fin douteuse, d'une lutte engagée avec zéro pour cent de chance, où toutes les prévisions penchent du mauvais côté.

– Garde-toi, ma bonne amie, de divaguer. Éleve-toi au-dessus de ton sexe, sois moins femme et sache que la Providence est toujours assez bonne pour n'infliger aux hommes que des épreuves supportables. Les peines et les joies se succèdent comme les nuits et les jours. Et les nuits les plus noires n'ont-elles pas toujours leur lendemain de clarté ? J'ai en effet pas mal de projets dont je t'entreprendrai chez nous à Buhoro où je rentre cette nuit.

– Fatiguée comme je suis, puisque j'arrive de Buhoro aujourd'hui, il me coûtera, je ne puis te le cacher, de voyager dans la nuit. Mais puisque te voilà, puisque ce m'est un bonheur immense de souffrir pour toi et avec toi, puisqu'enfin la nuit est le seul temps favorable à tes courses, mes jambes pour toi malgré elles me porteront.

– Merci, Suzanne, pour ta prévenance. Elle m'est trop familière pour m'étonner. Mais si tu n'as pas un *boy* avec toi, je te dissuade de me suivre la nuit.

– J'en ai un : le plus jeune des deux que tu as laissés à ma disposition. Il m'est précieux et dévoué. Il sert de béquilles à mes peines, de distraction à mes solitudes. Il a été porteur aujourd'hui de mon paquet de voyage. Mais à quelle heure penses-tu quitter Nyanza ?

– Un peu avant le couvre-feu, ou plus précisément avant la fermeture des chemins.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Il y a trop de lune et encore trop de circulation. Tu le sais, Nyanza, entre 7 et 8 heures du soir, est encore délirant : les coins de rue sont encombrés d'amoureux se contant fleurette, les chemins sont sillonnés d'une soldatesque avinée, prête à toutes les brutalités. Je cours partout des risques. Mais je m'étudie à en courir le moins possible, surtout ce soir, avec toi. En tout cas, si tu prévois que mon voyage dans la nuit, comme je le crains pour toi, t'indisposerait, je pars seul et tu pourras me rejoindre demain à Buhoro. Je n'ai fait que voyager et courir, par tous les temps, depuis quinze jours. Toutes les heures de la nuit, comme celles du jour, me sont familières ; je les vis avec tout le poids d'une âme inquiète et tout le chagrin d'un cœur tourmenté. J'ai tourné de gauche à droite, et d'arrière en avant, avec l'insouciance apparente d'une feuille sous le vent. Ma santé, à travers ces vicissitudes, est touchée fortement, mais je ne suis pas encore épuisé. Mon corps est désormais façonné pour et contre les intempéries. Mes craintes ce soir ne sont donc que pour toi. Je me rends bien compte que tu ne serais pas capable de fournir la même somme d'énergie. Repose-toi ici jusqu'à demain. Ne t'inquiète pas pour moi, je serai chez nous au petit jour et me plierai aux petits soins de ma tante qui sera heureuse de me servir dans l'attente de ton arrivée à midi et de tenir, comme elle pourra, ta place auprès de moi.

Avec une lourde moue, elle fit de la tête un geste de refus et du doigt celui de me dire que je ne devais plus insister. En même temps, elle leva sur moi deux grands yeux vagues, curieusement devineurs. Mon insistance pour la laisser à Nyanza, comme lors de ma fuite, lui a-t-elle dévoilé à l'avance les coups inattendus que mon souci de conversion réserve à son pauvre cœur ?

\*

\* \*

– Sois donc calme. Que tu veuilles m'accompagner, c'est bien gentil mais hasardeux de ta part, lui dis-je avec une sincérité étudiée, car son regard aigu et de nouveau farouche semblait me faire subir un examen sur mes intentions. Enfin, ajoutè-je, je te remercie et oublierai, en ta compagnie, ce soir, mes soucis et mes peines. Mais cela, pour un temps dont, hélas ! Je ne puis encore déterminer la durée. Oui, Suzanne, l'avenir qu'à ton âge on entrevoit tout rose et que l'on tisse à volonté, n'a jamais été pour moi, pour toi et moi, aussi incertain qu'il l'est aujourd'hui. C'est curieux, cependant, toutes ces noires pensées qui ne me quittent pas, alors que ton arrivée et ta présence à mes côtés auraient dû les dissiper ! Est-il, Suzanne, des ténèbres si obscures que la lumière ne puisse les chasser ?

– Oui, mon ami, celles du cœur, quand l'espoir est absent ; quand l'espoir est rendu et reconnu impossible. Mais est-ce ton cas ? Non, certes ! Tu me réconfortais tantôt. Et c'est toi maintenant qui chavires quand, moi, une pauvre femme, je suis remontée ? Laisse-moi au moins faire pour toi ce que le cruel destin t'empêche de faire pour moi : te protéger avec le bouclier fragile de ma faiblesse ; sacrifier pour toi ce peu qu'est une petite nuit de sommeil ; jeter sur ton insécurité le voile, hélas ! trop perméable, de ma tendresse féminine ; en mêlant mes larmes aux tiennes, je ne puis hélas ! que t'aimer toujours et pleurer sur toi. Que ne puis-je faire davantage ? Je ne nie pas qu'il y ait de l'intérêt pour moi dans ce don de moi-même. Ton amour, à cause du mien, me pardonne cet égoïsme. Accorde-moi donc ce plaisir, afin que j'aie au moins la douce illusion d'être assez payée, c'est-à-dire de me sentir, malgré tout et toujours aimée.

– Je ne me décourage pas, Suzanne, pas plus que je ne voudrais refuser quoi que ce soit de ta part ni te priver de consolation. Mais, que veux-tu ? Excuse-moi si, par moments, la réalité me reprend impitoyablement dans ses mailles. Cette réalité, surtout dans les malheurs comme les miens, se représente à tout moment et de façon incommode.

– Je sais très bien qu'on ne peut l'oublier à volonté ni l'écarter. Mais faut-il s'y laisser noyer et s'y complaire comme à plaisir ? C'est de la boue sur les mauvais chemins de la vie. Et cette boue, quoique inévitable, il faut tout le temps la secouer, pour mieux garder l'équilibre et réagir plus fermement devant les précipices. C'est une hantise énerve que tu dois maîtriser et voir constamment de haut pour assurer

d'avance les belles occasions et ranger prudemment de ton côté le plus de chances possibles.

\*  
\* \*

– Et cela fait, risque-je, furtivement sceptique, le succès vient-il toujours ?

– Oui, s'exclame-t-elle, véhémement, les yeux dans les miens ; oui et toujours, comme par enchantement ; toujours par le côté providentiel que Dieu a ménagé ; et souvent quand on s'y attend le moins.

– Voilà ! ma chère, je te comprends cette fois-ci et te remercie puisque tu mêles à cette conversation l'idée de Dieu. En fait ici-bas tout se passe sous l'œil et dans la main de Dieu. C'est juste et encourageant ce que tu dis. Être prudent, c'est prévoir et agir, non pour le succès immédiat, mais avec résignation dans l'attente du succès. Celui-ci n'appartient qu'à la sagesse de Dieu, chez qui le temps ne compte pas. Avec Dieu et par Dieu, le succès, toujours éventuel et possible, doit venir sans faute à son heure, puisque Dieu, qui le ménage, a le droit divin, j'allais dire le devoir, de réussir toujours. Je me souviens aussi et sais mieux aujourd'hui que malgré tout, la vie, qui est, non pas un châtement, mais un don de Dieu, le premier en date, la condition des dons, doit être avant tout, pour l'homme qui en jouit, un sujet de joie mais non un prétexte à soucis.

– Mais, mon cher, qu'est-ce que la vie ? Qui peut comprendre la vie ?

– Personne, ma chère, sinon Dieu qui la fait et la donne. Tu me fais penser, Suzanne ! La vie, ce que nous appelions *ubugingo*\*, l'un des rares mots abstraits que nous possédions dans notre langue du Ruanda ! La vie ! Qu'est-ce donc ? Ce mot si difficile à définir ! Ce mot qui, comme l'âme et la pensée, comme tous les mots qui servent à désigner les dons directs de Dieu, n'a pas de définition chez les hommes ! Ce mot si plein que les hommes définissent différemment, chacun à sa manière ; parce qu'ils le sentent et le subissent différemment ; parce que les doctes ont tendance à le comprendre dans le tas des conceptions scientifiques, alors que tout simplement, me semble-t-il, ce ne serait qu'une opération de Dieu dans le temps et la matière. Opération dont les vraies sources seront peut-être toujours mal connues ; puisqu'on

veut les chercher en dehors de la paternité universelle de Dieu ; puisqu'on veut tout expliquer par l'inexplicable, en donnant à tout une cause qui n'est pas Dieu ! Opération magnanime et généreuse, autant que mystérieuse, qui ne peut jamais tarir ni détruire la fécondité éternelle et toujours intacte de Dieu, mais entame et épuise nécessairement l'homme-matière, sous les yeux étonnés de l'homme même, au mépris des sciences et des amours...

– Que serait donc la vie ?

– Ce mot que les hommes ont sali comme ils ont sali l'amour ! Ce mot dont chaque définition des hommes menace toujours d'être une erreur sinon une contradiction ! Ah ! Suzanne, la vie ! Sortie des mains lumineuses de Dieu, elle ne peut être que belle et bonne, malgré ce que l'homme en a fait, malgré son mystère ! Cette simple conception, dans les âmes où loge la foi, une foi active et ardente, est une tension éperdue et méritoire, nourrie d'espérance et d'amour, que Dieu protège et soutient, qui dédaigne la matière, assure d'avance le succès et fait planer les cœurs, en avant-goût des béatitudes célestes, sur les déchaînements houleux d'un monde déjà en ruines.

– Mais ces âmes courageuses dont tu parles si chaudement, où les rencontre-t-on de nos jours ? Où sont-elles au Ruanda, qui conçoivent si logiquement la vie ?

– Oui, ma chère, où sont-elles ? Et toi, et moi, Suzanne, où en sommes-nous par rapport à cette conception ? Ah ! c'est ici que je t'attendais. C'est ici que je voulais en arriver : te faire réfléchir, t'inviter à renier ton passé, à dépouiller ta faiblesse de femme.

– Mais cela se peut-il ?

– C'est très possible, puisque tu jouis encore de la vie qui est la première garantie de toutes les possibilités. La conception logique de la vie, telle que nous venons de la rêver, qui répand sur nos échecs la joie, comme le soleil la lumière, c'est à peine que nos cœurs l'effleurent. Nous la comprenons différemment et toujours de travers. Les vraies joies de la vie, nous les cherchons où elles ne sont pas et berçons nos pauvres cœurs déchirés de consolations qui ne sont que des abîmes. Tu m'offres comme soutien ton amour. Un don que je ne puis décliner sans te déplaire. Tu ne sais pas comprendre que tu ferais bien mieux de m'aimer sans désordre. Seulement je me rends compte que ma déso-

béissance à tes douces lois déchaînerait sur moi, et sur toi aussi peut-être, la pire des catastrophes. Ce serait te manquer d'égard et me soustraire gauchement aux devoirs impérieux que m'imposent, non seulement le passé idyllique de notre vie intime, mais aussi et surtout, ta prochaine maternité. Je te remercie, Suzanne, et accepte de très bon cœur, comme le don le plus précieux, l'amour candide et bien intentionné que tu veux me prodiguer. Je suis ta honteuse proie après que tu as été la mienne. Et ta belle revanche, qu'assure d'avance ma volontaire et sincère défaite, m'est douce au point que je m'en voudrais de te résister aujourd'hui ; quand surtout tu poses pour moi des actes de pure abnégation que ta conscience, erronée peut-être mais franche, range parmi tes premiers devoirs.

– Enfin, tu te rends, pas à moi certes, ni à mon amour plus ardent que jamais aujourd'hui, mais au devoir, à ce que tu appelles, avec une grandiloquence qui me blesse, un devoir. Tu parles complaisamment de ta volontaire défaite. C'est toi qui triomphes. Et j'échoue malheureusement là où, croyant te plaire et te venir en aide, je n'avais ni besoin ni envie de gagner. Qu'avais-je à gagner, puisque ton cœur, j'étais sûre de le posséder depuis deux ans de vie commune ?

– De vie commune, mais coupable !

– Veuille, je t'en prie, me laisser achever ma pensée ; et m'immole ensuite. Oui, mon ami, j'échoue et j'en souffre, puisque déjà la crainte me tenaille de te perdre, de perdre ton cœur ; un bien certes mal acquis, mais dont, en dépit des lois religieuses, en dépit de ta femme légitime qui, je le sais et le crains, ne fera jamais ton bonheur ni le sien, tu m'avais assuré la possession tranquille. Je t'aime, chéri, avec toute la violence de mon amour, aujourd'hui plus follement que jamais, à cause de tes maux. Et si, comme je l'entends sous le voile de tes réflexions, tu as des rigueurs que tu crois devoir imposer à mon cœur, je te conjure, en mémoire du passé, de les garder pour des temps meilleurs : quand ta situation sera éclaircie et mon honneur sauvegardé. Sache qu'il y a beaucoup de moi à toi et de toi à moi. Épargne ma faiblesse autant que mon cœur et ne m'empêche pas de gravir avec toi ton calvaire, de grignoter à tes côtés ma part de chagrin, celle que tes amis comme tes ennemis te reconnaissent. N'ai-je pas besoin de cet apprentissage pour m'habituer à souffrir, pour être disposée à porter dans la suite l'énorme



croix, pourtant commune, que, par excès d'ingratitude, tu m'auras abandonnée sous le prétexte illusoire de te refaire une vie rangée ?

– Ne parle pas de la sorte, Suzanne ; tu ajoutes à mes peines. Mes réflexions, tu les as mal comprises. Et pourtant je te savais plus raisonnable. Quel mal te prend d'attaquer ma femme légitime, absente ? C'est une brave femme, à qui il ne manque que d'avoir fait mon bonheur. Et, parce qu'elle est légitime, je dois, en toute conscience, lui rallier ma destinée. Elle seule, à ce titre, peut mettre de l'ordre dans ma vie, rétablir le calme dans l'orage de mon âme et, en réglant mes devoirs, donner enfin du prix au bien que je suis encore capable de faire. Elle me manque trop, cette pauvre femme. Et, malheureusement, ma présente infortune, en rendant impossible une réconciliation immédiate, s'ajoute aux divers facteurs qui concourent à m'éloigner constamment d'elle. Néanmoins, puisque tu ne m'as jamais, de parti pris, empêché de la rejoindre, pourquoi, aujourd'hui, quand je veux te parler sérieusement, oses-tu parler si mal d'elle ? Serais-tu jalouse ?

– Tu connais ou devines ses sentiments à mon égard. Elle en arrive aujourd'hui à me rendre responsable de tes malheurs ; et, sans t'aimer, ni même te plaindre, elle s'acharne à me maudire et à se moquer de toi.

– N'importe ! Je te défends de la juger. Je te conteste ce droit. Considère seulement que, malgré elle, je te garde mon cœur. Une faiblesse de ma part que je déplore et que tu ne devrais pas compter pour rien. Certes, ne pouvant t'aimer, je puis bien l'avouer pour elle, elle te supporte assez mal mais doit elle-même, aux réels services qu'elle sait que tu me rends, reconnaître tes réels mérites et ne peut foncièrement te haïr ; pas plus qu'elle ne peut, selon toi, railler mes malheurs. À son égard, conviens-en avec moi, tu n'es qu'une voleuse. À son avis aussi, et pas à tort, il est illusoire et sans bonne suite, le bonheur, très grand en apparence, que je te dois, puisqu'il m'en coûte mon âme et la tienne. Donc les préjugés que tu nourris contre elle, sont trop gratuits et plus injustes que les siens contre toi. Sache surtout que tu as, comme moi, à son endroit, des comptes sévères à régler ; car je suis, bon gré mal gré, sa propriété devant Dieu et devant la loi, comme devant la coutume !

– Des comptes à lui régler ? Je les reconnais. J'en ai comme toi, mais moins que toi, et rien sans toi ! Si j'ai à lui restituer quoi que ce soit, ce ne sera toujours que par toi et à tes dépens. Tu es le vrai coupable. Je ne suis que ta complice. Du reste, n'étant moi-même pas

une vulgaire concubine, puisque tu m'a reçue de mes parents et de moi-même, j'ai droit à quelque place dans ton cœur et dans ta vie. Il est pleinement de ton droit de repenser à ta femme, et surtout de ton devoir de la défendre. Mais ma vie avec toi depuis deux ans, et surtout l'état où je suis depuis quelques mois, me confirment des droits sur toi et te défient humainement, j'allais dire légalement, de me sacrifier entièrement.

– Je ne cesse dans mon cœur, ma chère, de débattre péniblement et sans résultat le pour et le contre de toutes ces considérations. Mais enfin soit ! Et passons... Il est vrai que, faute de mieux, je t'ai parlé, bien malgré moi, en termes voilés...

– Où percent clairement tes intentions... et qui sont la suite naturelle, ou plutôt la conclusion, de tes derniers adieux ? Car, lors de ton départ, tu as, volontairement et sciemment, laissé sur ma sensibilité une impression désagréable et peu prometteuse. Même avant ton départ, avant même qu'il n'en fût question, je te sentais m'échapper de jour en jour. Si bien que les récriminations, que tu me dictas, n'avaient rien de forcé. Et aujourd'hui, en cette minute décevante, tu veux en finir, me retirer ton cœur, me chasser de tes maux, en attendant de me vomir de ta vie. Mais, mon cher, je me cramponne à ta vie. Il le faut. C'est mon destin, réuni au tien, puisque, ne le sais-tu pas ? Je suis porteuse infortunée du fruit de ton amour.

– Laisse là donc, Suzanne, ces mots, acerbes à dessein, qui m'assomment et ne t'épargnent même pas. Je t'ai parlé en termes voilés. Je le regrette, puisque en ce moment tu ne peux en saisir le sens plein. Un jour viendra, je ne sais encore quand, un jour très heureux, très clair comme le soleil après l'orage, où je te parlerai, sous la dictée de mon âme remise à neuf, le langage direct et communicatif de la sagesse chrétienne. Tu m'écouteras et tu me comprendras, comme Dieu le voudra pour toi et pour moi, pour notre plus grand bien. Un souffle puissant, qu'a semé, sous forme de malheur, la main de Dieu, est en train de passer sur nous pour balayer la vanité de nos amours.

– Notre amour n'est pas mort, ne mourra pas et ne peut mourir.

– Nous ne permettrons pas, et Dieu sera de notre côté, que notre amour, si grand et si réel, meure avant nous ou devienne, entre Suzanne et son amant, un mauvais souvenir que nous voudrions l'un et l'autre, désespérément mais en vain, arracher de notre vie. Mais il faut

tendre à ce miracle-ci très possible, Dieu aidant, que la beauté de notre passion juvénile, si défaillante de sa nature, se transmue en amitié durable pour demeurer sans fin. Voilà, Suzanne, ce que, pour toi et pour moi, j'ai rêvé au cours de mes pénibles voyages. Daigne Dieu donner suite à ce rêve, t'inonder de ses lumières, et imprimer à l'infirmité naturelle de notre cher amour l'éternelle consistance de la vertu chrétienne. Ainsi je te conquerrai mieux en dehors de mes bras et, priant l'un pour l'autre, voyant, avec une joie émue, grandir et s'épanouir le cher et vivant souvenir de notre jeunesse tapageuse, nous nous aimerons, l'âme dans l'âme, d'un amour immense que le ciel aspire comme le soleil la rosée ; d'un amour dépouillé des soucis cuisants mais prêt à tous les dévouements ; celui qui souffre « pour » et non « par » !

\*  
\* \*

Sur nous, avec la nuit, un gros silence tomba. Suzanne, le cœur en bataille, les yeux clos et sans expression, sentait et méditait. Sur elle et presque en elle, mes yeux, en attente craintive d'une explosion d'indignation, glissaient très durs et plongeaient presque méchants. Leur chaleur la réveilla. Comme sortant d'un songe, elle sursauta et me regarda fébrilement

Je t'aime, dit-elle en un souffle, et tes paroles, loin de m'exaspérer, ont remué mon âme chrétienne. En moi, aussi bien qu'en toi, le miracle de Dieu est déjà commencé et s'achèvera quand Dieu le voudra. Mais avant cela, dit-elle en hésitant, avant que le temps ne se prête aux miracles, ne me laisseras-tu pas te servir ?

\*  
\* \*

Comme elle s'était levée, je la fis rasseoir et lui dis :

– Tu ne dois pas trop compter sur le temps. Car le temps lui-même, qu'est-il ?

– Ce qu'est la vie, fit-elle en se fâchant, ou du moins l'environnement nécessaire de celle-ci !

Plus exactement, le temps est un facteur d'occasion qui n'existe et ne se calcule que pour limiter, dans ce petit fini qu'est le monde, les agitations humaines ! Un bout-en-bout que déborde, de part en part, l'infini ! Dieu plutôt, ma chère, est là ! toujours là, malgré l'incessant désordre des hommes ! Toujours là pour arranger les choses au meilleur souhait de la logique absolue ! Quant à te laisser me servir, laisse-moi d'abord t'avouer que, malgré tout, je t'aime de jour en jour davantage et souhaite qu'un beau jour, combien heureux pour toi et pour moi, tu saches que je t'ai aimée plus que moi-même, au détriment de mes véritables intérêts. Je t'accorde donc le plaisir de me servir mais sans me désirer et te ménager, en cette vie, le châtement, cruel et doux à la fois, de m'aimer toujours. Je mesure pour la première fois le poids immense de ton emprise sur moi et apprends, une fois pour toutes, que tu as été ma tyrannique maîtresse, la plus étonnante de mes chances, mais aussi, comme ce soir, le plus décevant de mes déboires. Ton offre de me servir en cette circonstance, comme pour sceller notre séparation de corps, je l'accepte, non pas comme on reçoit une fatalité, mais très gentiment, avec la douce et délicate impression de faire le bonheur, hélas ! trop factice, d'une amie sincère et dévouée.

\*

\* \*

De nouveau un silence pénible, où chacun, à bout de pensée, n'écoutait plus que le tumultueux battement de son cœur, se mêla au demi-jour de la hutte.

Au loin, dans le houleux quartier des hôtels, des femmes *Batwa*, battant des mains et dansant, chantaient sur divers tons avec divers accords où l'ivresse troublante de leurs voix avinées n'excluait pas cette plainte gémissante qui, comme un parfum capiteux, s'exhale communicativement de toute musique.

Dans la molle émotion de mon âme attendrie, avec leurs cadences très riches et bien rythmées, les notes sonores, renforcées par le vide d'une nuit tombante comme un soupir par la souffrance, tombaient, malades et mourantes, lourdement comme de lourdes gouttes de baume.

Involontairement mes pieds, qu'accompagnaient d'involontaires inclinaisons de tête, marquaient de si loin la mesure ; tandis que mes yeux hagards, figés dans l'extase, avec cette endurance victorieuse qu'apporte dans la vue l'obscurité naissante, contemplaient éperdument, dans le vide ombreux, je ne sais quel chatoyant objet de rêve.

\*  
\* \*

Mais je rompis le premier le silence :

– Trêves de rêveries, ma chère amie, puisque tu veux rentrer avec moi ce soir, je veux sortir de Nyanza vers huit heures. Mais auparavant, Il faut que je voie Kabanda pour une mission importante dont je dois le charger. Après quoi, tout en partant, j'irai surprendre chez lui mon débiteur Moko que mon garçon, envoyé à sa recherche, n'a pu rencontrer de la journée. J'ai appris qu'il va à Gitwe journallement d'où il rentre à vélo chaque soir. Je ne risque pas bien gros en allant chez lui. Il ne peut oser me livrer à la police, puisque lui-même est traqué. En tout cas, je ne puis y renoncer, car Moko, dit-on, est plein d'argent ces jours-ci. Ne l'ai-je pas secouru et enrichi ? Il me doit deux mille francs et plus. Je parlerai à son honneur, je toucherai son cœur.

– Outre que cette démarche me semble hasardeuse, je doute que Moko, cet esclave du sou, s'en dessaisisse pour t'en pourvoir.

– Pas pour m'en pourvoir, pardi ! Mais pour me payer un dû.

– Il serait maladroit de réclamer froidement ton dû. Le mieux, si j'étais toi, serait de te présenter aussi cauteusement que possible ; le supplier très humblement, non pas de te payer, mais de te venir en aide ; quémander une modeste somme de quelque 500 ou 600 balles ; en évitant de faire allusion aux milliers qu'il te doit. Quand on a à traiter avec des fesse-mathieu de son acabit, il faut s'y prendre en douce !

– Tu as raison, ma bonne amie, je ferai comme tu dis. Du reste il est un point de vue que j'avais oublié de te communiquer au sujet de Moko. J'ai dressé une liste dénonciatrice de tous mes débiteurs, que j'ai destinée, par les bons soins du jeune Kabanda, au bon Père Norsen, lequel voudra bien se charger de les poursuivre pendant que je serai caché en attente. Kabanda ne pourra la lui remettre telle quelle qu'au cas où mes

démarches, auprès de Moko, ce vil trafiquant d'or, auront échoué ; ce qui, d'ailleurs, est plus que probable. Il y a surtout Michel qui, après m'avoir trompé le jour de mon départ et fait faire fausse route sous le fallacieux prétexte que la police me filait, m'a pris frauduleusement, moyennant parjure, les 2000 francs du brave Zéder et les a gaspillés pour son compte en boissons et en baisers. Le Père va également lui tomber dessus. Mais pourra-t-il au moins lui arracher de sincères aveux pour ma réhabilitation auprès de Zéder, ou encore lui reprendre un reste d'argent ? Énigme ! Mais rira bien qui rira le dernier ! Enfin, va de suite chez Kabanda avec les 20 francs que voici. Mon *boy* t'accompagne. Il ira avec Kabanda m'acheter quelques bouteilles de bon pombé. Il faut que je boive copieusement pour avoir, cette nuit, plus de courage et de force. Donne-leur comme point de rendez-vous le petit bois solitaire en contrebas du Mugonzi. Tu connais, et eux aussi, l'endroit en deçà de la briqueterie Antonio. Je vous y précéderai tous. Tu m'y rejoindras avec ton garçon et ton paquet de voyage. Garde-toi de me faire trop attendre : j'y sécherais d'inquiétude. Tu diras de même à Kabanda. J'aimerais mieux, pour plus d'exactitude et moins d'anxiété, vous y trouver tous réunis à m'attendre. J'arrive seul de ce pas et te suis incessamment. Il ne me reste plus qu'à me mettre mes hardes et à faire à mes bons hôtes une rapide politesse. En moins de quinze à vingt minutes, par des sentiers couverts que je connais mieux que le diable, me voilà !

Avec mon *boy* à ses trousses, Suzanne partit comme un trait, me laissant sur pied.

Après avoir anxieusement serré le poignet à Bugabo et souri avec entrain à sa bonne femme, la pipe aux dents et, pour mieux ressembler à la nuit, la taille entièrement dissimulée sous ma sombre couverture, je me coule, tel un paquet ambulante, dans la légère obscurité qu'inondait froidement un rayon de lune timide.

Un signe de croix craintif, un regard confiant vers l'église, hâtivement je pris la clef des champs.

Chez Josephina, la belle amie des beaux jours, une voix peut-être devineuse, la sienne, interpella par trois fois :

« Yewe Yewe Yewe\* » !!! Je ne lui répondis pas. Un buisson, où la nuit était dense, me cacha à sa vue, avant qu'à mon fantôme, sans

doute ressemblant, elle n'eût le temps de coller un nom ou de crier « au voleur » !!! Un sentier battu m'emporta en descente rapide.

Abandonnant celui-ci, car je percevais, distinctement grâce à la nuit, la montée bruyante de pas inquiétants, je m'engage lestement, pour éviter cette fâcheuse rencontre, au travers d'un champ de haricots. Et, sans être vu de personne, j'arrive heureusement dans le bois, où un vent discret, berçant le doux rêve des passereaux, se jouait amoureusement dans les branches.

En peu de temps, mes quatre affidés, telles des ombres glissantes, me rejoignirent deux par deux, et les derniers, Kabanda en compagnie de mon *boy*, m'arrivèrent avec une pleinealebasse de pombé alléchant.

En trois mots, tout en buvant la délicieuse boisson, je trace à Kabanda un plan de campagne que commandaient les circonstances :

– il doit d'abord m'accompagner jusqu'à chez Moko pour connaître l'issue, heureuse ou malheureuse, de ma démarche chez ce dernier ;

– il doit ensuite, après avoir biffé, s'il y a lieu, le nom de Moko sur la liste dénonciatrice, ou y avoir modifié quelques chiffres en cas de paiement partiel, s'arranger en sorte que, cette nuit-ci, la fameuse liste, ainsi que ma lettre d'accompagnement, se trouvent à portée sûre du bon Père Norsen.

– il doit enfin, le lendemain dimanche, ainsi que les jours après, dans l'attente des événements et des nouvelles précises sur le lieu certain de ma nouvelle cachette, s'assurer que le pli est parvenu en mains propres et surveiller de près mes débiteurs pour me renseigner aussi exactement que possible sur leurs allées et venues, notamment sur l'affaire Michel, et ce, après réception d'une lettre que mon *boy* apporterait au plus tard le 15 du mois en cours.

\*  
\* \*

Là-bas au Rukali, les tambours du *Mwami*, en une cadence rapide et fiévreuse, annonçaient la présence de celui-ci et la demie de sept heures.

La calebasse, après avoir fait, je ne sais combien de fois, le tour de notre groupe, était vide. Que faire, sans causer ni rire, pendant le temps qui reste jusqu'au premier clairon ?

Heureusement soudain, le ciel se voila, la lune fut masquée par un gros nuage noir. Profitant de cette précieuse ténèbre, notre groupe, avec Kabanda en tête, se met hardiment en ordre de marche à la queue leu-leu.

Sur le chemin dangereux qui mène aux hôtels, nous croisons un groupe loquace et disséminé de femmes ivres qu'étourdit, sans les faire taire, notre marche en bourrasque.

Nous pénétrons, tels des fantômes dans un corridor, sous la voûte sombre et déserte d'une bananeraie. Ce raccourci rapide, heureuse trouvaille de Suzanne, nous jette en plein quartier hindou et de là dans la rue.

Devant la firme Nuco, nous passons sous le nez en l'air du *zamu* qui, fumant béatement sa pipe, se promène de long en large sur la *barza\** et ne se donne même pas la peine de nous reconnaître. Il me connaît cependant, le brave veilleur, mais ne se doute pas le moins du monde que, dans ce groupe nocturne de cinq ombres, si empressées et donc suspectes, pût figurer, morne et haletant, le fuyard infortuné que la police, depuis près de trois semaines, recherche tant pour le livrer à la justice ! Tant mieux !!!

Nous pressons le pas. Comme des abeilles escortant leur reine, mes amis m'entourent, si bien que nous nous marchons dessus et respirons l'haleine l'un de l'autre.

Comme assoupie sous des langes que le vent, de plus en plus violent, épaissit autour d'elle, la lune dans l'espace, telle une sentinelle en défaut, ne se laisse même plus deviner. On voit à peine devant soi.

\*

\* \*

Nous débouchons, presque courant, dans la grande artère qui, sur la crête oblongue de Nyanza, sépare le Nyanza-bazar du Nyanza-hôpital et relie la Mission au Territoire.



\*  
\* \*

Au temps sanguinaire compris dans l'histoire des quinze années de trouble qui, sous la Régence autoritaire du fameux Kabale, frère de la Reine-Mère, signalèrent l'avènement tumultueux de Yuhi Musinga, cette place antique était, comme racontent les vieux, sinistre mais belle.

De leur ombre éparse et voyageuse, et, comme la sécurité d'alors, vacillante et incertaine, des ficus séculaires et tabous, divinisés sous le pompeux vocable de « Bimana » par l'ensemble superstitieux des statuts totémiques, la tapissaient par endroits ; – depuis le Rwesero, où les grands vassaux, après des heures indéçises de cour, venaient se loger pour subir, dans l'inquiétude, un sommeil toujours agité ; – jusqu'au plateau tristement célèbre, dit de Kabale, où était rendue par des juges injustes une révoltante justice ; – jusques enfin dans cet enfer terrestre qu'était le kraal inquiétant du divin *Mwami* où se coudoyaient, en un fracas terrible, toutes sortes de crimes !

C'était précisément dans ce dernier repaire qu'à perte de vue et de pensée, sur des coupoles fumeuses de huttes orgiaques, venaient converger, mêlés peureusement aux lugubres pressentiments d'une mort implacable, les yeux anxieux d'un peuple saignant !

Cette place redoutée et à jamais mémorable, mais que l'on voudrait, comme un déshonneur de notre dynastie, effacer des annales, était sillonnée jadis par des sentiers sans nombre où, à côté de victimes humaines que traînait ignominieusement le bourreau à d'injustes tourments, allaient et venaient, indéfiniment, la nuit et le jour, des silhouettes compassées et inquiètes.

Espionnant eux-mêmes, ou espionnés haineusement par des délateurs jaloux ou envieux, ces pauvres gens que furent nos aïeux, avec le cœur bien gros et déséquilibré, avaient encore, constamment tendue, l'incertitude angoissante d'un lendemain fatal : guettés qu'ils étaient, aussi bien pour le plaisir inhumain de tuer, que pour étouffer dans le sang la prépondérance de l'un ou l'autre parti, et aussi, en isolant la personne auguste mais débile et envoûtée d'un jeune monarque, pour émonder la tige naissante du nouveau règne, par le coutelas effroyable de la Reine-Mère qui, à longueur de jour, tuait indistinctement jeunes et vieux, parents et amis, ennemis et suppôts ; – comme par la baguette

capricieuse qu'agitait traîtreusement une méchante main de sorcier en faveur ou de courtisan rancunier sur le vieux tambourin, le « Ndamutsa » fameux, qui magiquement, croyait-on, rendait de droit divin, au hasard du moment, malgré le roi lui-même, des sentences irrévocables de mort.

À tel point transformée que les vieillards, avec leurs vieux souvenirs égarés, ne s'y reconnaissent plus, cette avenue, de moins en moins sinistre, après avoir vu défiler sans retour de fameux convois de triste mémoire dont le plus récent fut le départ forcé du *Mwami* Yuhli et de sa Mère détrônés, après avoir dépouillé les derniers vestiges d'un paganisme mourant qui servirent, offerts par le nouveau *Mwami* aujourd'hui régénéré, à la construction symbolique, j'allais dire ironisante, d'un palais à Dieu, s'embellit continûment sous le règne triomphant d'une paix durable et d'une foi conquérante, et évoluant sans cesse ni crainte, avec un peuple apaisé dans la clarté victorieuse d'une justice assainie, est désormais dédiée, en rachat du passé, au Christ-Roi !

En ce lieu, où mille souvenirs m'assaillent, où, même de nos jours, le présent se mêle au passé, le vent, nocturne et sévère, afflue ce soir comme vers un centre et s'encaisse tumultueusement, gonflé de bruits sourds et confus que vomit, sur la ville en repos, l'immense et mystérieux horizon.

\*

\* \*

Nous tournions, en fuite éperdue, l'angle extrême du dispensaire où, dégoûtés, nous expirions à nez fermé la senteur lourde et traînante des drogues.

Soudain, nous sursautons comme un seul homme. Un coup strident de sifflet déchirait la nuit. Un autre, plus réglementaire et plus menaçant, lui fit écho du côté du Territoire. Déconcertés et comme pris en faute, nous nous arrêtons net, le cœur en main.

À bout de souffle, Suzanne, tel un chien de chasse qui a flairé et compris le danger, est figée. Bien contre elle, comme un poussin sous l'aile de sa mère, le petit *boy* se serre. Kabanda voudrait courir en arrière et mon compagnon en avant. Je retiens de force l'un et l'autre. J'entraîne mon groupe sous bois non loin de la route. Il était temps.

Mal ramassés sur nous-mêmes, mais bien tassés dans l'ombre, nous nous tapissions encore que, précipitamment, deux soldats, comme deux fantômes d'enfer, accourant du Territoire, passent en coup de vent. Je les suivis des oreilles et des yeux dans la direction de Gitwe. De là était parti le premier sifflet d'alarme. C'est là qu'habite Moko derrière l'hôpital. Et de là maintenant nous arrivait, encore lointain mais hallucinant, un bruit vague de chaises renversées, de coups de poing reçus et rendus, de bâtons qui frappent, de cris étouffés. En un rien de temps, le bruit grandit et devient une grande clameur où l'on sent, inséparable de la justice des hommes, le poignant effet de la force au service de la haine. Et lourdement, comme une lame d'eau déchaînée, la clameur, devenue immense, se déversa dans la rue !

À mesure que cette épouvantable scène, dans la lumière dansante de deux lampions, s'approche, je distingue, non sans effroi, tantôt en lingala, tantôt en *swahili*, la voix caverneuse de Moko et celle, tapageuse et coupante, du terrible soldat *Muhima*\*.

Pauvre Moko ! C'est bien lui ! J'avais nourri l'espoir de le voir chez lui, de lui réclamer ne fût-ce que quelques dizaines, – et pourquoi pas ? – quelques centaines de francs. Je tremble maintenant d'avoir eu cette idée !

Le voilà ramassé ! Et pour de l'or ! C'était bien à prévoir ! L'or qui fait aujourd'hui, aussi bien parmi les Blancs que parmi les Noirs, tant de victimes.

Les mains sous menottes, le voici, encore étonnamment fier, à moins de cinq pas de notre cachette, entre quatre colosses qui ne lui ménagent ni coups ni quolibets, sur la route poussiéreuse qui, de chez lui, le mène dans un noir cachot où il dormira d'un mauvais sommeil !

Et penser que j'étais, avec une femme et mes amis, sur le point de me faire coffrer avec lui !

Enfin dans la nuit s'éloigna le sinistre cortège que suivait, allègre et dandinant, bien satisfait de lui-même et de son exploit, le Commissaire de Police avec, dans un coin de la lèvre, un bout de cigarette qui flambe comme un œil de chat.

Moko prisonnier ! Quelle belle cueillette devait penser le brave fonctionnaire ! Encore un coup de filet comme celui-ci, et le voilà monté en grade, chef de Territoire ! Par moments il se renfrogne, repensant

sans doute avec rage à quelque autre cueillette, combien précieuse et décisive, celle-là, pour rehausser, de façon éclatante, le prestige d'un Agent Territorial. Il pense à moi, à moi, le soi-disant évolué, à moi le voleur insaisissable ! Saura-t-il jamais qu'en cette nuit, je fus si près de lui ?

\*

\* \*

Enfin Kabanda, à côté de moi, respira longuement et hasarda :

– Voilà où en sont les choses ! Dieu merci ! Nous étions, tous ici, à un doigt de la boîte !

– Oui, dis-je, Dieu merci ! Et dire qu'il est des sans-cœur pour prétendre que Dieu ne fait plus de miracles. Il en fait encore. Il vient d'en faire un !

– Il en fait toujours, renchérit Suzanne ; que fait-il d'ailleurs qui ne soit miracle ?

– Depuis bientôt un mois, ajouté-je comme soulagé, j'évolue dans l'étonnante – et parfois décevante ! – réalité des miracles. Et ce soir, en voilà un de vécu avec vous, et qui ferait sensation. Venus plus tôt ou plus tard, nous étions dedans !

– Votre démarche chez Moko est manquée, me dit Kabanda.

– Mieux réussie que manquée. Ce que nous appellerions des malchances sont plutôt des chances que Dieu nous ménage. Enfin, Kabanda, un homme averti en vaut deux ! Il n'y a plus de temps à perdre. Il s'agit maintenant, c'est-à-dire cette nuit-ci, si possible, de vous acquitter sans autre retard de votre commission. J'avais proposé de porter le pli dans le confessionnal du Père Norsen. Ce n'est possible que de jour, encore que peu prudent, aux rares moments de l'après-midi où l'église est déserte. Par contre, il ne serait pas davantage prudent de présenter demain le paquet de main en main. Il est à peine huit heures maintenant, et les Pères vont bientôt à l'église pour la prière du soir. Il faut que le paquet se trouve sur leur passage. Ils sont toujours munis d'une lanterne bien voyante. Vous devez donc jeter le paquet par-dessus le mur. Leur chemin est toujours le même et unique, entre le parterre et la cloche, en face de la grande porte d'entrée. À l'aller ou au

retour, ils remarqueront le paquet qui sera, pour sûr sans étonnement, tendu au destinataire. Ils ont l'habitude de ces lettres, souvent anonymes, qui leur tombent des nues. Là-dessus, Kabanda, bonne chance, et serrez-nous la main.

– À la bonne garde de Dieu. Mais, de grâce, ne me privez pas de vos nouvelles.

– Ah non ! Vous pouvez compter sur moi comme je compte sur vous. Allons ! J'ose, en toute confiance d'un avenir serein, vous dire, à vous Kabanda, au revoir et non adieu !

\*

\* \*

Kabanda parti, la nuit, toujours discrète sous le vent et la brume, nous emporta sur la route qui, en évitant les bureaux du Territoire et la Prison, conduit de l'Hôpital à la Laiterie.

Chez le *Mwami*, tout dort déjà, même les lampes, ainsi que les tambours, mais non les veilleurs.

Quinze minutes plus tard, nous arrivions sains et saufs en dehors de la ville et reprîmes haleine sur le versant embrumé du Katingutu où les cailloux, sous nos pieds, bruissaient telles des feuilles sèches que foulerait une meute de chiens.

Suzanne voudrait s'asseoir longtemps pour souffler. Je m'y refuse. Car déjà, dans la nuit géante qui couvre là-bas le Mayaga, l'orage gronde. Sur nous, la lune, au travers d'un vague interstice, sourit tristement et s'efface.

Nous descendons, la tête en avant, et passons la Ntaruka qui, entre deux rochers, murmure sans fin.

Nous attaquons la pénible montée de Giseke dont bientôt nous longeons la crête. Pour nous fouler les pieds le moins possible, nous avançons très lentement, avec mille précautions, en nous aidant parfois des mains et tantôt du bâton, car la piste, au milieu de roches qui bordent des précipices, offre peu de sécurité. Nous ne parlons plus. Chacun s'occupe de soi, les yeux écarquillés.

Plus alerte que nous, Rwandekwe, mon compagnon, heureux sans doute de rentrer chez lui, nous précède, signalant les mauvais passages, et nous sert de lanterne, car sa chemise, blanche, tranche singulièrement sur la nuit.

Après avoir passé un ravin, nous abordons sur un tertre qui relie le village de Mwendo à celui de Gashoba et continue ainsi la chaîne imposante de Giseke jusque dans le Rusuri, affluent de la Ntaruka.

Involontairement parfois, et chacun de son côté, nous regardons derrière nous. Vers Nyanza l'orage a éclaté et déjà, sur le Rwesero nébuleux, le ciel, de seconde en seconde, flambe et la nuit se déchire, peuplée de tonnerres. Dans l'espace tourmenté, à nos trousses, le feu à l'eau se marie. Et devant cette noce grondante, qui n'accueille ni l'homme ni le fauve, nous fuyons éperdus. Nos jambes à nos cous, nous guéons les deux bras du Rusuri et portons notre fuite sur le versant Est de la colline Rwaniro qui est, de ce côté-là, le village-limite du territoire d'Astrida.

Je ferme la marche et Rwandekwe l'ouvre mais, bouillant, nous distance follement. Je le somme de faire halte. Devant moi, Suzanne, avec son jeune garçon, est à bout et menace de traîner le pas. L'enfant, qui a à peine douze ans, s'effondre sur l'herbe, en soutenant des mains son ventre ballonné, et s'endort déjà malgré la rosée et le froid. Bientôt Suzanne, qui était la première à se moquer de lui, l'a imité. Vaincus nous-mêmes, Rwandekwe, et moi, après avoir fumé nos pipes, nous nous coulons à côté d'eux, car nos yeux, alourdis malgré nous, se fermaient.

Je ne puis savoir combien de temps nous berçât l'orage, de plus en plus lointain. Mais nous perdîmes de grosses heures. Un coq au loin, je ne sais pour la quatrième fois, chantait quand nous fûmes sur pied. Et cet état d'imprudente léthargie, en plein air, eût duré jusqu'au matin si, providentiellement, une pluie fine et fuyante, ne nous eût aspergés.

Entre Rwaniro et Sheke, nous prenons un bain de tête froid. C'était pour réveiller nos yeux où pesaient encore lourdement non seulement le sommeil, mais encore un reste de demi-ivresse qu'avait causée le délicieux pombé de Nyanza.

À mi-côte de Sheke, Suzanne, chez une parente que nous devons réveiller à grand renfort de cris, se rafraîchit d'une pleinealebasse d'eau.

Nous atteignons et dépassons la route qui mène de Sheke à Save. Nous nous engageons, par la crête du Burungurukiro, d'abord sous bois en deçà de Busheshe, et enfin en rase campagne sur un chemin caillouteux aussi dangereux que celui de Giseke, et descendons à pic, par un sentier de vaches, jusque dans les marécages ténébreux du Runukangoma.

La nuit y est dense. Nous perdons le chemin et avons de l'eau, fétide et nauséabonde, jusqu'à la ceinture. Je prends le petit sur mes épaules et lui tends, pour me guider et chercher en vain la voie, ma boîte d'allumettes. Nous pataugeons cahin-caha, chacun de son côté. Suzanne ne reconnaît même plus son passage de la veille et manque, par deux fois, d'être emportée par le courant. Après avoir repris son équilibre grâce à quelques tiges de papyrus, elle atterrit la première en poussant des oufs de lassitude. Elle s'était assise et massait son sein qui, dit-elle, lui fait mal. La pauvre femme ! Comme il coûte d'aimer ! Comme je plains ton cœur qui, malgré moi, brûle pour moi ! Combien je souhaiterais que tu m'aimasses moins, car ma conscience, obstinément chrétienne, me reproche incessamment de t'avoir aimée et m'inflige continûment le cruel devoir, en récompense de ce que tu endures pour moi, de me séparer de toi ! Austère destin aussi bien pour toi que pour moi, mais combien méritoire si nous pouvions, de commun accord et par esprit de sacrifice, nous y rendre !

Nous abordons de son côté après elle et avons peine à la remettre debout. Nous sommes à Ntobwe, l'un des sept villages qui, comme des chaînons, constituent, en plein Busanza, la très vaste sous-chefferie de Buhoro, sous le contrôle du jeune Sebuocera.

Encore près de six kilomètres et nous serons chez moi. Il y aurait moyen d'abattre cette distance avant le jour, car les chemins sont bons et rapides. Mais, dans nos habits imbibés d'eau et de boue, nos jambes, celles de Suzanne surtout, sont lourdes. Nous en avons donc encore pour près de deux heures de marche. Mais ce temps précieux, l'avons-nous encore devant nous ?

Les ténèbres déjà s'allègent, bousculées par un vent violent qui jette sans répit sur nous un froid très vif. Tout en marchant, nous grelottons

et grimaçons des dents, reniflant ou essuyant du revers de la main le trop plein de nos narines irritées.

Çà et là, dans divers villages, des coqs, si nombreux encore dans ce coin où l'on ose à peine manger de la volaille, s'égosillent. Déjà, dans le ciel balayé, quelques étoiles pâlissent. Quant à la lune, elle est restée dans l'orage de Nyanza. Fuyant l'espace, la nuit finissante, en attendant de disparaître pour ne laisser de traces que la rosée, ne s'accroche plus qu'aux arbres et aux choses, et, mêlée aux brouillards trainants, s'amasse dans les vallons.

\*  
\* \*

À mi-hauteur de Kabusanza, la volonté de précéder le jour chez moi se galvanise, fait taire les fatigues de chacun et nous prête des ailes. Suzanne elle-même, pour mieux marcher, a retroussé ses jupes, et le gosse, devant nous, gambade, joyeux et gaillard.

À cent mètres devant nous, des voix. Ce sont des filles que signale leur marche moutonnaire et que laisse deviner la demi-nuit qui embrunit leur blanche coquetterie. Sans doute vont-elles, ce matin de dimanche, pour la première messe, à Astrida. Elles causent gaiement et, telles des étoiles filantes au sein des nuages, se meuvent rapidement, à demi-cachées par le feuillage dansant d'une allée d'eucalyptus. Elles ne nous voient pas, mais risquent de nous voir. D'instinct, je m'arrête, et mon groupe avec moi.

– Écoute, dis-je à Rwandekwe. Tu vas rejoindre ces filles, je ne tiens pas à me faire voir d'elles. Elles me reconnaîtraient. Va vite les entraîner bien loin de chez moi sur la route d'Astrida. Elles t'emboîteront le pas. Tu leur diras enfin que tu vas à Kibabara chez un ami à toi qui doit, aujourd'hui, en ville, faire pour toi quelques emplettes. Et de juste, à Gihindamuyaga, sépare-toi d'elles. Tu iras pour moi chez mon ami Émile. Il est sûr et discret. J'ai beaucoup de confiance en lui. Tu voudras bien lui faire part de mon arrivée chez moi. Je désire qu'il vienne me voir secrètement aujourd'hui même. Tu reviendras aussitôt pour d'autres commissions que j'aurai à te confier.



Mon fier cavalier, bon coureur de routes, aussi beau gars qu'habile monnayeur de galanteries, ne se le fit pas chanter deux fois. D'un bond le voilà dans le groupe des vestales :

– Ah ! la ! la ! la belle jeunesse ! Par nuit où va-t-on ? Vous avez peur, par exemple !! Pourquoi si matin ? Rien que pour la messe ? Ah oui ! Vous habitez si loin ! Mais, que toutes vous êtes jolies ! Vous avez de la veine, mes bonnes amies, d'avoir ma compagnie ! C'est à qui voudra me suivre ! Ce m'est aussi un bonheur, un amour de chance ! La journée pour moi, avec vous pour compagnes ce matin, s'annonce gaie. Ma jeunesse réunie à la vôtre. Et si tôt ! À quelle divinité antique le devrai-je ? Allons ! mes belles amies, au pas de course !

Bientôt je le vis s'éloigner, et avec lui, les filles amusées et rieuses qui, bras dessus, bras dessous, écoutant fleurette, réglèrent jalousement, à sa course rapide, leur course menue.

En moins d'une heure, en compagnie de Suzanne et de son *boy*, je me trouvais chez moi. Oui, chez moi, avec le seul bonheur, intraduisible mais réel, de me trouver chez moi, en face de ma hutte.

Du haut du toit de chaume, que l'aube naissante dorait déjà, un merle solennel et hardi me décoche, d'un large coup d'aile, avec son chant sonore, un salut, que l'on dirait volontaire, de bienvenue. Il remue en moi le tréfonds de ma nostalgie.

\*  
\* \*

Ma tante était absente, partie, la veille, m'attendre chez mon frère Bizimana, et aussi, la vieille dévote, convaincue et confiante, pour assister, moins fatiguée et plus dispose, aujourd'hui dimanche, à toutes les messes qui se célébreraient en l'église branlante de Save.

C'est beaucoup mieux de la sorte, car j'ai beaucoup à craindre de cette langue toujours bien pendue et de sa malveillance pour Suzanne. Cette dernière, ma chère maîtresse, ma chère amie des mauvais jours, n'est-elle pas, de l'avis de tous, une vile courtisane ?

D'un bond, avant que le feu ne soit allumé, avant que mes hommes, mornes et inquiets, à peine levés, aient eu le temps de me présenter leur respect ou de me chuchoter leurs petites misères qui font toujours

ou feraient écho aux miennes, je saute dans le lit, malgré les protestations de Suzanne qui voudrait l'apprêter à neuf pour recevoir plus douillettement mes fatigues.

Bercé par le murmure lointain d'un torrent, la « Nyirarumogo », que les dernières pluies ont grossi, et surtout par le pétulant gazouillis des passereaux en liesse, je m'endors de plein gré, aussi profondément que possible dans un lit à moi, sans rêve ni cauchemar, en une heureuse détente où je sursois, pour un moment, à mes transes.

\*

\* \*

À mon réveil, je réclame à Suzanne du papier et un bout de crayon.

– Tu veux écrire à quelqu'un ? s'enquiert-elle.

– Oui, à ma femme légitime : ce m'est à la fois un devoir et un besoin.

– À la bonne heure ! Mais qui lira pour elle ?

– Est-elle si vieille qu'elle ne sache plus lire ni écrire ? Elle le sait, et mieux que toi. Je te défends, et ce n'est pas la première fois, d'ironiser quand il s'agit de Zabella. Vite, du papier, te dis-je et de quoi écrire.

– Du calme, mon ami ! Est-ce que tu vas au moins permettre que je reste pour lire ?

– Peuh ! Et pourquoi pas, si tu as de la patience pour me lire par dessus l'épaule ! Mais quelle sottise curieuse ?

– Reproche-moi alors, ingrat, d'être femme et naturellement curieuse.

– Tu es jalouse !

– C'est mon droit !

– Mais la lettre sera longue ; je la veux très longue et très sérieuse !

– Je me contraindrai à la patience,

– C'est de plein cœur que je vais écrire à ma femme.

– C'est de plein droit que je m'intéresse à cette lettre.

– Tu ne vas pas au moins me contraindre à te redire ce que je t'ai dit hier soir à Nyanza. Mais encore un coup, si tu as des droits, c'est après

ma femme : mon épouse légitime. Tu ferais donc bien mieux de me laisser lui écrire tranquillement, comme elle-même, je le sais, se ferait un scrupule de me contrarier à ton égard. Tes taquineries, comme tes jalousies, si tant est que j'aie encore à les souffrir, garde-les pour des jours plus sereins. Tu n'as, de moi, que ce que je veux te donner. Mes malheurs, que Dieu a permis, sont sacrés. Respecte-les, comme promis, pour en prendre honnêtement ta part méritoire. Mais n'en profite pas pour brouiller mes plans. Si tu veux m'aider à redevenir un homme comme il faut, sois donc, comme toujours, comme la nuit dernière, assez logique et supérieure à ton sexe. Et retire-toi, je t'en prie, sinon je me fâche. Ne m'oblige pas à dire, non ce que tu vaux, mais ce que tu es ; car l'indignation, vois-tu, est, en plein malheur, la seule force qui me reste, comme à toi l'amour-propre !

– Je sais bien ce que je suis, comme tu sais ce que je vaux. Et pour te prouver, non pas mon amour-propre, mais mon amour pour toi, je te prie de me pardonner mon oubli de tes maux et, te conjurant de ne pas te fâcher ni trop souffrir, je me retire et te laisse en paix écrire tes secrets à ta femme.

– Assez !!!

\*  
\* \*

De ma cachette de Buhoro, ce 11 novembre 1945.

« Ma bonne femme,

« Tu liras attentivement cette lettre. Cet ordre est formel. Tu ne peux t'y dérober sans compromettre gravement, je ne dis pas mon bonheur qui, pour le moment peut-être, ne te dit rien, mais au moins tes propres intérêts, puisque je n'oublie pas que tu es égoïste.

« Tu voudras noter que, quelles que soient mes bonnes intentions pour toi, je t'écris sans trop te ménager, mais pour ton seul bien qui est dépendant du mien.

« C'est aussi pour cela, et pour cela seul, que je me permets, malgré mes infidélités, de te donner des ordres, quoique, depuis bon nombre d'années, depuis la naissance de notre benjamine Josépha, j'ai écarté, Dieu sait avec quelle rudesse, tes droits sur mon cœur.

« Mais sache, ma chère femme, que les droits se violent mais ne se brisent pas. Et veuille me lire en toute patience et digérer, avec la résignation d'un malade que l'on guérit, l'amertume efficace de mes justes remontrances, auxquelles, d'ailleurs, par pitié pour ton pauvre cœur, j'ai soin, en te versant mon âme, de mêler la sincérité de mes propres larmes.

« Si je t'appelle "ma chère", c'est du fond du cœur. Je te mets ainsi en garde, de crainte que tu n'aies, comme c'est de ton habitude, la fausse idée de croire que je me moque de toi, que je te trompe.

« Toi seule me trompes, comme tu m'as toujours trompé, et tu penses que je ne puis être meilleur que toi !

« Tu ne te rends peut-être pas compte que tu as été l'instigatrice, inconsciente je veux bien, de mes torts dont, crois-moi, les funestes suites, jusqu'à ce jour, ont rejailli sur toi et enfin sur moi. Ta mémoire est trop fidèle pour ne pas se rappeler le mal que tu m'as fait. J'ai eu seulement le tort de vouloir me venger. Et ma vengeance sur toi a été si terrible et si vaste que je n'ai pu moi-même en éviter les coups, combien rudes, que je n'avais voulu destiner qu'à toi seule.

« Dans mon aveugle rancune, dont la malice me torture la pensée, mon intention n'avait été que de te faire sauter seule. Mais tous les deux nous avons sauté. Et nos élans, que la conscience ne pouvait approuver, ont brisé les ailes à nos petits. Pauvres enfants, pleurant toujours, condamnés à envier le sort de tous les autres. Et cela, par notre faute, par ma faute à moi ! Comme je souffre, ma chère, quand je repense à eux ! Tellement notre vie et leur destinée sont solidaires !

« De chute en chute, bousculé par toi, par ta mauvaise volonté, j'ai commis de mon côté de lourdes bévues. Je veux ignorer, pour rendre cette lettre recevable, à laquelle j'attache beaucoup d'importance, ce qu'à part toi tu as pu faire de répréhensible et te laisse le mérite, sinon la peine, de te l'avouer à toi-même. Mais le fait est là, qui crève les yeux : c'est que, liés l'un à l'autre par un nœud que Dieu a voulu incassable, nous formons ici-bas un ménage invivable que Dieu déjà a puni, le rebut de la société, le déshonneur des évolués.

« Nous avons tort tous les deux, et moi peut-être plus que toi, puisque, le pouvant par la patience, je n'ai pas voulu calmer ou corriger tes caprices. Je t'ai imitée en croyant te punir. À tes torts j'ai mêlé mes

désordres. Je n'avais pas le droit de me venger sur toi ni celui de te négliger.

« Mais ici j'en appelle à la loyauté de ta conscience comme à ta capacité d'aveu. En est-il moins vrai que tu es l'une des causes premières, vraie et sûre, quoique éloignée, des folies dont ton amour-propre croit devoir m'accuser ?

« Et voilà, ma pauvre amie, où nous en sommes : à nous déchirer, nous, membres d'un même corps. Mais cela ne peut durer ! Et pour amender ces folies, où je ne suis pas le seul coupable, ne devrions-nous pas nous mettre d'accord ?

« Certes, aujourd'hui, je vis des jours tragiques et incertains. Ce sont là, je crois, des maux inévitables, ou du moins rendus tels. Et notre mésentente, quelque vieille qu'elle soit, est, Dieu aidant, un mal guérissable. Notre réconciliation, pleine et sincère, est donc le seul havre où nous devons, coûte que coûte, pour notre bonheur, pour refaire notre vie manquée, pour remettre sur pied notre ménage en ruines, tenter d'aborder.

« Efforce-toi d'abord de me plaindre, sinon de m'aimer. Pardonne-moi comme je te pardonne, comme je sens que mon cœur t'a déjà pardonné, puisque moi-même, obéissant à ce cœur comme au devoir conjugal, je te convie à te réunir à moi.

« Je t'aime, Zabella, et te plains, bonne mère de mes enfants. En l'état où je suis, je ne me sens plus le courage de te cacher, mais l'envie salutaire de te verser, dans l'âme, la vérité salutaire de mon amour. Il est d'autant plus vrai qu'il doit être vrai, étant nécessaire. Te souviens-tu, ma chère, qu'il est vieux de douze ans ? Enfin, pour être suranné, il n'en est que plus réel, plus affirmé puisqu'il a pu, jusqu'à ce jour, résister à toutes les vicissitudes et que mes sentiments, par leur franche réalité, témoignent de sa vitalité. Poli par l'usage, combien regrettable, que j'en ai fait, il a pu toutefois tenir bon, malgré l'éparpillement de mon cœur. Lavé dans mon infortune d'aujourd'hui, il émerge tout entier, très précis comme un point de sauvetage, et lutte victorieusement, de par ma volonté et mon souvenir du devoir, contre les chocs, combien rudes, de tes violentes rancunes.

« Quand je repense au fait qu'il a suffi de presque rien pour allumer tes colères, j'ai si peu de confiance en toi que j'en arrive à mal augurer

de l'accueil que tu réserves à ces quelques lignes. Je te les envoie, cependant, pour te préparer à me recevoir comme on reçoit son homme, car je viens chez toi ce soir. Tu m'attendras jusque bien tard. Je n'arriverai qu'à une heure très avancée de la nuit, puisque, paraît-il, à ce que tu me disais l'autre jour, il se présente chez toi tous les soirs des espions qui ne cherchent qu'à me mettre la main au collet.

« Je me fais pourtant violence pour espérer que le destin, si cruel qu'il soit, ne me livrera pas, de cette nuit, dans ta maison, à leur méchanceté. Ne trouves-tu pas que ce serait affreux ?

« J'arrive de Nyanza ce matin en compagnie de Suzanne. Ici enfin, chez moi, je relève d'un profond sommeil que Suzanne, toujours prévenante, celle que tu appelles la voleuse, l'intruse, m'a préparé et rendu facile. La brave femme m'a rejoint à Nyanza et m'a ramené la nuit. Comme elle fait du bien à ton mari, alors même qu'elle est avertie qu'elle doit incessamment me restituer à toi ! Tu devrais l'en remercier, sinon l'en aimer, bien que j'aie à pâtir parfois de ses jalousies comme de ses excentricités. Enfin, ma chère, constate au moins qu'à mon réveil, ce midi, ma première pensée a été pour toi. Et cela, le compterais-tu pour rien ?

« Comme tu vois, je suis donc prêt à la réconciliation. Tu auras égard aux avances que je te fais et te garderas de me décevoir. Réponds-moi. J'ai besoin de savoir ce que tu penses. Mais écris sans détours. Gronde mais pardonne ! Le pardon seul, même sans amour, me suffit et soulagerait assez mes ennuis.

« À ce soir donc !

« Ton mari J.H.

« P.S. Fais coucher les enfants. Je veux les trouver endormis. Leurs petites langues, chères cependant, me font peur. Ci-joint un crayon et du papier pour le cas où tu n'en aurais pas chez toi, car ma lettre demande une réponse. »

\*

\* \*

En même temps que je signais la lettre, Suzanne qui a, comme d'habitude, oublié la scène peu rassurante que je lui ai faite, m'apporte

un repas succulent pour, dit-elle engageante, me faire oublier toutes les privations supportées dans ma fuite.

Vers midi, tout en prenant un copieux repas, j'avais à peine fini de raconter à Suzanne, qui m'en avait prié, mes dédales à travers l'Urundi, à l'est du Ruanda et dans le Karagwe, que mon ami Émile, avec une impatience nuancée d'émoi, entra.

\*  
\* \*

– Ah ! vous voilà, Émile, je vous attendais justement à cette heure-ci. J'arrive de Nyanza aujourd'hui et de bien plus loin, presque de l'enfer, il y a près de quatre jours. Prenez un siège. Il faut que nous causions.

– On vous croyait bien loin, quand hier, en ville, j'ai appris sans trop y croire, votre retour, ou plutôt votre séjour dans le pays, car il est impossible qu'en si peu de temps, à peine quatre semaines, vous ayez doublé la frontière.

– De qui, Émile, auriez-vous appris ce que vous appelez mon séjour dans le pays ?

– Mais, tout se sait ! Et les murs, dit-on, ont parfois des oreilles !

– Oui, plus souvent qu'on ne le voudrait ! Qui donc vous a parlé de mon retour ?

– Votre ami Kabahaya, qui est l'ami, presque le confident de tous, et plus spécialement, ces jours-ci, du sous-chef Sebuocera, m'a dit ça hier à l'oreille. Il me demandait justement si je ne savais rien.

– Et c'était hier en ville ?

– Oui, en ville, comme je vous le dis ; ce qui laisse supposer qu'il n'est peut-être pas le seul à savoir, ni le seul à deviner. Il aurait même entendu des policiers y faire allusion. C'est drôle.

– Drôle ! Mon retour colporté jusqu'à Astrida, dans la gueule des policiers ! C'est plutôt assommant. Je suis donc un homme traqué, toujours entraîné à de nouveaux déboires, marqué d'un signe qui me désigne à la haine des hommes ! Qui a donc pu être à tel point bavard... sur moi qui ne suis qu'un passager de nuit ? À Nyanza, passe encore, car j'y ai traîné trois jours et deux nuits ! Pourquoi donc à

Astrida, où je n'ai plus été depuis neuf mois ? Je n'aurais donc plus qu'à me remettre en fuite, pour distancer le plus possible ces bruits qui, comme mon ombre, me suivent ; pour me terrer quelque part où ces bruits puissent être pour le moins inoffensifs !

– Je regrette, mon cher Justin, de devoir vous couper si brutalement l'espoir. En tout cas votre retraite ici sera découverte, si elle ne l'est déjà. À Mwilire ce ne sera pas mieux, d'autant moins que vos enfants, trop jeunes pour comprendre et surtout heureux de vous revoir, ne pourront pas s'empêcher de parler. Je ne vois pas où vous puissiez vous cacher sans vous faire soupçonner, sans vous faire arrêter.

– Je ne le vois pas non plus. La cachette d'un homme, parce qu'il a toujours besoin d'autres hommes, est toujours repérée. Chez mon frère à Save, ce ne sera pas mieux que chez moi. Si les policiers sont sûrs de ma présence dans le pays, je suis perdu. Ils me chercheront partout, non seulement chez moi, mais encore chez des amis, dans toutes les huttes, jusque dans les trous et les bois. Je suis une proie d'assez bonne prise que les policiers ne dédaigneraient pas pour leurs citations.

– Oui, de très bonne prise. Vous ne savez peut-être pas tout. Il n'y a pas que la Nuco à vos trousses pour son manquant en caisse. Il y a encore la Minétain et avec elle le Gouvernement. Vous êtes soupçonné, et même inculpé, avec ou sans preuves, je ne sais, d'avoir trafiqué de l'or. Il y a un arabe de Kigeme qui, lui, pour n'avoir pas à vous disputer à ces deux adversaires trop puissants, aimerait mieux vous tuer s'il vous rencontrait. Je le vois souvent chez mon patron à Astrida et l'entends parler de vous avec mille menaces. Enfin, avec la Nuco seule, quoique vous lui ayez renvoyé vos clefs, quoique vous ayez laissé, dans sa caisse à Nyanza, un fonds considérable, je vous le dis sans rien vous cacher, votre personne est à prix. Et même, si l'on venait à savoir que vous êtes, ces jours-ci, en compagnie de Suzanne, que celle-ci serait allée vous rejoindre à Nyanza et vous aurait reconduit ici, chez vous, eh ! bien ! on l'arrêterait, ne fût-ce que pour l'interroger à votre sujet. Sa présente sécurité n'est due qu'au fait, connu de tous, que vous l'avez chassée avant votre fuite.

– Je ne vois pas pourquoi on arrêterait Suzanne. Elle peut aussi bien se marier ailleurs, que rentrer, ou rester sous mon toit. À ce point de vue d'ailleurs, elle ne doit pas, en justice, dans la saine justice où l'on tient compte de tout, témoigner ni pour moi ni contre moi, étant ou



ayant été ma femme, à moins qu'elle veuille, de son gré, m'accuser elle-même. Vous savez, aussi bien que moi, qu'en justice le témoignage d'un proche parent et donc de la femme, comme celui du père et du frère, est un facteur qui est considéré comme devant infirmer la pleine vérité. À ce titre, je veux bien l'espérer, Suzanne ne peut être sommée de témoigner pour ou contre moi. On n'est pas sans comprendre que, si elle me déteste du fait de notre prétendu divorce, elle sera portée à exagérer mes torts ; mais que, si elle m'aime encore dans l'espoir humainement plausible de revenir chez moi, elle se verra, de par son cœur, obligée de m'excuser ou de ne rien dire du tout. Voilà pour Suzanne. Passons à ces inculpations dont vous parlez et qui, non sans raison, pèsent tant sur moi comme sur ma première faute. Réellement mais maladroitement, j'ai trempé dans le trafic de l'or où, d'ailleurs, je ne puis le dire qu'à vous, j'ai misérablement échoué, quelque excusable, et même plausible, que fût le motif de mes louches combinaisons. Conclusion : je regrette amèrement de m'y être livré. Et la fortune que tant d'autres en retirent si facilement est toujours peu stable et s'en va, après les avoir noircis, aussi facilement qu'elle est venue.

– Oui, comme tous les biens mal acquis, comme tout ce qui s'acquiert au mépris de l'ordre et des lois. Le motif et le but, dans votre propre entreprise, étaient, me semble-t-il, trop intéressés pour légitimer des moyens si extrêmes. Et voilà, c'est regrettable, où vous en êtes : on vous poursuit comme voleur, et on a raison. Cette raison que l'on a contre vous, vous la connaissez, puisque vous fuyez pour éviter un fâcheux procès que, naturellement vous n'oseriez pas affronter. Vous craignez, je ne dis pas lâchement, mais tout instinctivement, comme quiconque le ferait, un terrible châtement que, par là, vous reconnaissez avoir mérité. Suzanne m'a raconté, de par votre ordre, comment, malgré elle et souvent à son insu, vous prêtiez inconsidérément de l'argent d'autrui à des gens qui, ensuite, se moquaient de vous et de vos bêtises. Vous vous vantez de leur être venu en aide ; vous vous consolez parfois, mais naïvement, de vous être sacrifié pour le bien, d'avoir compromis votre sécurité pour sauvegarder la leur. C'est bête et, pardonnez-moi le mot, stupide. Puisque eux, c'est bête aussi de leur part, mais malin du fait de la manie profiteuse de nos jours, se glorifient, pour toute reconnaissance, et comme si le fait d'avoir roulé quelqu'un, d'avoir déçu un ami, était matière à vantardise, se vantent d'avoir abusé de vous ! Et, pour comble d'ingratitude, ils exagèrent vos fautes, s'en

lavent sans gêne les mains, et, coupables impunis, ne se font aucun scrupule de noircir votre réputation, de piétiner dédaigneusement dans la boue du déshonneur la personne, pitoyable cependant, de celui qu'ils croient irrémisiblement ruiné et qu'ils désignent sous le quolibet d'imbécile et de lâche : vous !

– N'importe, je les aurai, ceux-là, si je ne les ai déjà. Un mécanisme secret, à l'effet duquel ils ne s'attendent pas, est en train de fonctionner, qui mettra, sans bruit mais sûrement, leur impunité en secousse, jusqu'au jour où, bon gré mal gré et pour échapper à l'imminence d'une justice sévère, ils avoueront bonnement leur complicité et restitueront, sous la réprobation générale, tout l'argent qu'ils auront extorqué à ma bonne foi.

– Pourvu qu'entre-temps vous ayez une cachette sûre ! Pourvu surtout que ce mécanisme ne soit pas une louche combinaison semblable à celles qui l'ont précédé et qui, quoique bien montées, ont avorté ! Êtes-vous bien sûr qu'au moindre choc, tel un camion qui dérape et tue son chauffeur, ce mécanisme, que vous ne pouvez contrôler à l'aise, ne puisse un jour, demain peut-être, broyer, dans ses multiples ressorts, le peu qui reste de vous ?

– J'en réponds, mon cher. Il n'est d'ailleurs pas compliqué. Je crois l'avoir monté avec soin et l'ai confié à des mains prudentes et expertes.

– Je veux bien le croire, n'ignorant pas que vous êtes moins bête qu'on ne croit. Mais entre-temps, ayant dans le cœur des craintes incessantes et à dos le gouvernement, la Nuco et la Minetain, trois organismes aussi puissants que solidaires qui sont à vos trousses et qui peuvent, d'un moment à l'autre, vous dépister, où vous cacherez-vous ? Chez qui, dans quel trou assez retiré trouverez-vous une retraite, je ne dis pas confortable, mais sûre et durable ?

– Ne soyez, cher ami, ni pessimiste ni dupe des apparences ! Toutes les machinations, comme toutes les entreprises de l'homme ont toujours un point problématique et faible dont Dieu seul, toujours pitoyable et prévenant, corrige les défauts, car il veut, en toutes choses, que l'on voie un signe de Lui. Il peut tout et partout, même là où je ne peux plus rien ! Il pourvoira, je l'espère, à ma cachette. N'empêche, Émile, que je suis, non pas découragé encore, mais désolé. Je sens mon cœur grossir démesurément, devenir vague et divers, comme un monde, et un monde invivable. À présent, l'idée de Dieu, non pas du

Dieu juste qui me fait peur, mais du Dieu paternel et bon, est pour ma détresse, le seul refuge.

– Oui, il est dans la vie de l'homme des moments uniques que Dieu se réserve jalousement. Il mêle et démêle les événements, complique ou dénoue des intrigues, toujours pour le bien de chacun et de tous. Mais quand on souffre, on a tendance à confondre l'idée de Dieu avec le sort, qui n'est lui-même, dans les plans divins, qu'un certain mode d'action de Dieu. Le sort, on ne le prie pas, car le sort, pas plus que son père, le hasard, n'existe pas, n'étant qu'une création fantaisiste et souffrante de l'imagination humaine. Mais Dieu, on le prie, car il est ; et en le priant, on se sent consolé, on est soulagé, parce que Dieu existe, écoute et agit. Priez-le en toute confiance, malgré vos hontes et votre indignité, et surtout à cause d'elles. Il vous inspirera, en toute opportunité, ce que vous aurez à faire, il sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Sachez aussi que l'homme peut s'acharner contre l'homme, mais jamais Dieu contre l'homme. Tout ce que Dieu fait, de quelque façon que l'homme l'interprète, c'est toujours pour le plus grand bien de l'homme.

– Merci, Émile. Kabanda, hier à Nyanza, me disait à peu près la même chose. Dans mon désespoir, je m'étais attaqué au Gouvernement, en disant, avec une réelle conviction, que celui-ci, dans ses rapports avec l'individu, était parfois injuste. Le jeune homme m'a fait remâcher mes dernières syllabes et m'a expliqué, à moi, Justin, si vieux déjà et plein d'expérience, avec une maîtrise de moraliste, étonnante dans sa bouche d'enfant, que le Gouvernement, quel qu'il soit, tout en ayant parfois, comme l'homme qui l'anime, d'évidents défauts, est, sous l'œil divin, non seulement l'interprète autorisé, quoique faillible, des volontés de Dieu sur les peuples, mais encore l'expression sereine et raisonnée du désir de tous ; que le Gouvernement est nanti, de droit divin, d'une force publique et légale pour assagir, corriger et parfois châtier l'individu contempteur des lois ou perturbateur de l'ordre ; que le Gouvernement, à cause de la volonté rétive de quelques folles gens, et pour rendre viable l'inégalité des conditions et des rangs, se trouve, bien malgré lui mais nécessairement, dans l'obligation de prendre certaines mesures apparemment oppressives, comme la prohibition du trafic de l'or, du commerce sans patente, etc. ; que, pour tout régler, le Gouvernement doit tout contrôler et, à cette fin, prélever sur les diverses entreprises un tant pour cent nécessaire à sa vie ; que les agents du

Gouvernement, malgré leurs tares et leurs hommeries, fournissent une somme considérable de labeurs souvent ingrats et font immensément plus de bien constatable que de mal répréhensible ! Enfin, ce brave garçon, qui est avec vous mon meilleur ami des mauvais jours, m'a débité un tas de réflexions judicieuses et bien trouvées qui m'ont réconforté et a distillé dans mon âme troublée de belles convictions sociales. J'en ai aimé le Gouvernement Belge et apprécié, avec un loyalisme que, jusque là, je ne me connaissais pas, les services de la plus haute importance que sa tutelle, en dépit d'inévitables malentendus, ne cesse, dans l'esprit le plus négrophile, catholique et philanthropique, d'assurer au Ruanda. Vous m'avez tous les deux, non seulement consolé, mais remis à la raison et converti : vous, Émile, dans le sens religieux ; et Kabanda, dans le sens social. Deux solides freins à mon âme en révolte... Allons, Émile, puisque vous devez sortir, voulez-vous avertir Suzanne que j'ai besoin de vous parler en sa présence ? Le petit bonhomme que vous avez rencontré devant l'enclos doit y rester en faction. Je ne parle pas facilement en sourdine. Je crains que mes éclats de voix n'attirent des curieux ou n'alertent les passants. Vous lui recommanderez d'avoir constamment les yeux sur l'horizon et de venir me faire taire chaque fois qu'il se doute de quelque chose... Ma hutte se trouve assez loin des autres habitations. Mais sait-on jamais ? Voulez-vous, je vous en prie me ramener Suzanne ? Son va-et-vient et celui de mes gens commencent à m'inquiéter, bien que ce soit dimanche, un jour de relâche !

\*

\* \*

Mais instantanément, avant qu'Émile ne se soit levé, Suzanne était là.

– Assieds-toi, lui dis-je, et prête l'oreille. Je n'ai pas encore arrêté les conditions de ma cachette. Celle-ci, d'ailleurs, ne peut être soumise à aucun programme. Elle est à la merci des circonstances. Toutes mes pensées à ce sujet sont encore en suspens. Par contre, ni toi ni moi, n'avons assez d'argent pour suffire à nos divers besoins. Tout l'argent que j'ai encore, 3000 Francs, ne m'appartient pas en propre. Je ne le destine qu'à son propriétaire, l'arabe de Kigeme, qui le touchera à la première occasion. Je n'ose donc pas y toucher que je n'aie désespéré de ma prompte réhabilitation. Une partie de notre mobilier est restée à

Nyanza. Elle est inamovible, celle-là. Le mobilier que nous possédons ici est délabré et ne peut être vendu. Voici ce qu'il y a à faire. Je compterai sur le concours d'Émile dont l'amitié et l'esprit d'initiative me sont depuis longtemps connus comme ils me sont assurés. N'est-ce pas, Émile ?

– Entendu. Pour ne pas tromper votre confiance, dussé-je empiéter sur mes journées de travail, je suis prêt à faire pour vous tout ce qui est en mon pouvoir.

– Nous possédons encore, n'est-ce pas, Suzanne, un bouvillon, une vache avec son veau, et quelques chèvres. J'ai envie, ou plutôt besoin, de tout liquider.

Suzanne, très fâchée, me coupa la parole :

– Non, dit-elle, tu ne feras pas ça. Je ne puis le permettre. Cette vache avec son veau me tient au cœur. La vendre, c'est tout pour rien et trop vite ! À Nyanza, tu as voulu la vendre, je m'y suis refusée. Que valait-elle dans ton manquant ? Et aujourd'hui, après ce qui est fait, que vaut-elle dans nos revers ? Mais telle quelle, debout comme elle est, elle vaut beaucoup. Je veux qu'elle reste, elle restera. C'est un précieux capital qui produit beaucoup, sans trop consommer, que nous mangerons continûment sans jamais le diminuer et qui plus tard, au hasard des beaux jours, nous referra une fortune. J'en répons et tu verras. Pour le bouvillon et les chèvres, passe encore !

– Ça va, Suzanne, je n'insiste pas. Je ne vendrai que le bouvillon et les chèvres. Ces bêtes-là, Émile, sont chez vous. Vous les connaissez. Qu'est-ce que ça peut valoir sur le marché d'Astrida ?

– Le bouvillon, c'est 900 francs Et pour les six chèvres, avec leurs jeunes, c'est près de 800francs, prix d'ensemble.

– Ce qui me fait un total de mille-sept. C'est assez, ma foi !

– C'est même, je crois, le prix minimum. N'était l'urgence de vos besoins pécuniaires, on pourrait, en pointant sur Nyanza, empêcher facilement 2000 francs. Mais j'ai une idée !

– Laquelle ?

– Actuellement je suis possesseur de 1500 balles. Je vous les avance de suite. Après quoi, je vendrai moi-même, à loisir, vos bêtes au meilleur prix. Je reprendrai, avec, comme seul bénéfice, la satisfaction

d'avoir secouru un ami, la somme que je vous aurai avancée et remettrai le solde soit à Suzanne, soit à vous, au cas où vous seriez, d'ici là, à ma portée. Ça n'ira pas au delà d'un mois, d'autant plus que les acheteurs du Kinyaga logent régulièrement chez moi et connaissent, quelques-uns au moins, vos bêtes et ne pourront pas, en tant que commerçants et amis, décliner mes offres et trop marchander sur les prix. Ils reviendront dans deux semaines. Dès qu'ils seront chez moi, j'en aviserai Suzanne qui viendra assister à la vente.

– Très gentil, Émile, comme combinaison. Bravo et merci ! Et toi, Suzanne, tu n'as rien à redire à la proposition de notre ami ?

– Rien du tout ! On dirait qu'il avait depuis longtemps cette proposition en tête. Si vite trouvée, et très amicalement, avec une obligeance imprévisible. Émile, que Dieu vous le rende ! Je m'unis à mon mari pour vous remercier. Vous avez été jusqu'ici notre ami fidèle. Vous êtes aujourd'hui plus dévoué et plus désintéressé que jamais.

– Entre amis, cependant, ce n'est guère plus qu'il ne faut. Ce n'est qu'un échange, et pas un prêt ni un don. Ne vantez pas ce geste de bonne foi si propre à l'honnêteté, si ordinaire entre les honnêtes gens. Je fais pour vous, Justin, ce que sûrement vous feriez beaucoup mieux pour moi. Pour moi, ou quelqu'un des miens, vous avez fait autant et même plus, dans des circonstances, peut-être moins graves, mais tout aussi urgentes ; et tout secours venant à propos est un double don. Enfin, pour un service, c'en est un, puisque vous le voulez ainsi. Mais Justin, puisque j'ai besoin de prendre congé, je demanderais que Suzanne m'accompagne chez moi pour toucher l'avance.

– Oh ! cher ami Émile, c'est comme vous voulez. N'oubliez pas de lui remettre pour moi quelques feuilles de tabac. J'en suis complètement dépourvu.

– Je veux bien, si Thérésia s'en est procuré au marché ! Ce qui est sûr, c'est que je vais vous envoyer... devinez quoi !

– Quoi donc ! Je ne sais plus deviner, Émile, ayant perdu, avec ma gaieté, ma vivacité de pensée. Mon esprit s'est alourdi, et toutes mes idées, comme vous avez pu le remarquer au cours de notre entretien, sont vagues et n'ont plus leur fécondité des jours heureux.

– Faites-moi, s'il vous plaît le plaisir de penser moins sombre, de peur que vous ne perdiez le goût à la vie ! Enfin, soit ! Puisque vous ne

devinez pas, que Suzanne, qui, je le sais est meilleure devineuse que nous deux, vous la souffle, la devinette !

– C'est du pombé, dit Suzanne distraitement.

– Bien deviné, souligna Émile.

– Oh ! Émile, quel plaisir ! Du pombé, à la bonne heure ! lui dis-je, en sentant mes lèvres se mouiller. Que ne l'avez vous apporté alors vous-même ? C'eût été plus gai de le boire ensemble.

– J'y ai bien pensé, il n'était pas encore à point et je n'aimais pas attendre de vous rejoindre, dans la crainte de vous mettre au désespoir.

– Dans quelle école, Émile, en tout cas pas récente, avez-vous appris ces leçons de prévenance, que vous retenez si facilement pour les mettre constamment et opportunément en pratique ? Convenez, mon cher ami, qu'il n'est pas donné à tous d'éviter des ennuis aux malheureux ni de penser opportunément qu'un retard, même le moindre, peut gêner ou contrarier, avec d'énormes conséquences, le triste cœur d'un homme qui souffre.

– Trêves de louanges ! Repensons au pombé qui est bien savoureux et solide à l'heure qu'il est. Je m'en vais le « descendre ». Je le goûterai à votre chance.

– Et moi à votre santé et à celle de Thérésia.

– Merci pour elle. Et Suzanne vous apportera, avec le pombé tout chaud, les salutations également chaudes de Thérésia.

– Je les lui rendrai tantôt, puisque, cette nuit, je m'en vais chez Zabella en passant par chez vous.

– C'est d'autant mieux. Elle vous attendra avec – Dieu sait ! – quelle fièvre. J'espère que vous boirez raisonnablement. Et bien vous fasse.... je pars !

– Au revoir !

– À tantôt !

\*

\* \*

Suzanne, toujours agile, malgré sa grossesse, et toujours agitée, ne se fit pas trop attendre. En moins de trente minutes, elle était de retour, radieuse et presque heureuse, avec une pleinealebasse de pombé que portait, loin derrière elle, un homme à moi.

\*  
\* \*

Comme je buvais encore, mon garçon, tout en sueur, avec une lettre de Zabella, arriva. Une lettre curieuse que ma femme légitime avait eu soin de mettre sous enveloppe ! Que peut-elle contenir ! En un tour de main rapide, je l'ouvre ! Je me mis à la dévorer des yeux au hasard des lignes. Je la lus et relus.

De Mwulire, ce 11 novembre 1945

« Mon cher mari,

« Ta lettre, avec son laisser-aller et sa méchanceté qui, de ta part, ne peut m'étonner, m'a plu et touchée. Je reconnais mes torts, puisque tu reconnais les tiens. Et ton geste pour moi, ainsi que tes sentiments de réconciliation, me font tressaillir de joie et déverrouillent en moi, comme par miracle, ce coin de mon cœur que, malgré les circonstances et les dires, j'avais fermé de rage et n'ai ouvert à personne. Ce coin, te dis-je, peuplé de souvenirs, terni de soupirs, je ne l'avais réservé qu'à toi, sûre que je fus toujours de ton retour !

« La lettre, que tu m'as envoyée, tu l'as préparée. Je n'ai pas le temps de préparer la mienne. Tu la recevras telle quelle, dans sa chaude sincérité.

« Tu me reviens ! À la bonne heure ! Je t'accueillerai comme il faut, sans apprêts ni détours, car ma joie est grande, comme sont sincères tes sentiments.

« Je me demandais chaque fois comment je pourrais te retrouver. Et voilà qu'en homme qui a conscience de ses droits et de ses devoirs, tu as pris les devants et me tires, crois-moi, d'un embarras cuisant, en même temps que, dans mon cœur de femme abandonnée, tu fais pleuvoir à torrents, avec le nectar des grâces de Dieu, le miel pur de la



réconciliation, le repos inespéré qui éteint, d'un souffle puissant, mes cruelles jalousies !

« Reviens donc, cher mari, et sois chez toi le bienvenu ! C'est ton droit que personne, après toi, n'a usurpé. Mon devoir est de t'accueillir, comme le tien, malgré tes malheurs et à cause d'eux, est de te hâter de venir !

« Je n'ai plus mes 16 ans, ni toi tes 18 ans. Mais on aime mieux, et plus solidement, à 30 ans ! Je suis de celles qui croient fortement que les cœurs, comme les âmes, n'ont point d'âge et sont faits pour rajeunir toujours ou rester éternellement jeunes !

« Je t'aime moi aussi, en raison du sombre vide que ton abandon avait créé autour de moi. Je t'aime désespérément et mes justes rancœurs ne sont que l'effet inévitable de mon amour déçu. Tes reproches, mérités, ou pas mérités, je les accepte de bonne grâce, pourvu que tu me reviennes !

« Je vais de ce pas chez ton frère. C'est là que ta vieille tante espère te rencontrer. Je l'amènerai ce soir chez moi, où toutes deux nous veillerons en t'attendant. Elle aime tant prier et prie si bien. Elle voudra prier avec moi, afin que, cette nuit, le Bon Dieu conduise tes pas vers ta maison, vers ta femme et tes chers enfants !

« Hier encore mes visiteurs de nuit sont venus et sont restés très peu de temps. Ils vont encore revenir ce soir. Je jouerai la malade et me coucherai très tôt. Ça les découragera. Et pour leur donner soi-disant des preuves du peu de cas que je fais de toi, et communier, de façon réelle mais apparente et concluante, à leur haine pour toi, je me ferai violence pour te maudire devant eux.

« Tu arriveras, comme tu dis bien, à une heure avancée de la nuit, avec mille précautions, de préférence par la bananeraie de notre voisin, par le sentier qui monte du marais.

« Si tu trouves l'enclos fermé, saches que mes visiteurs, tes espions sont déjà repartis. Contourne alors l'enclos et va donner du bâton dans la hutte du côté où se trouve mon lit. Je saurai qui c'est et viendrai désobstruer le petit passage de nuit que tu connais.

« Je coucherai les enfants. Mais je ne sais pas si tu vas, comme tu le désires, les trouver endormis. Du reste, quel inconvénient y a-t-il à ce que tes enfants te voient, surtout les deux aînés que de fréquents

malheurs ont mûris et qui sont déjà sérieux comme des grandes personnes ? Ils ont appris ton retour et t'attendent comme tante et moi. Nous serions tous si heureux de te revoir ensemble !

« Enfin ton retour n'est plus qu'un bruit qui a vite grossi et qui, maintenant court avec une rapidité surprenante. Ce matin, après la messe, il en était question sur pas mal de langues. Quelques commères, me prenant à part, ont osé y faire allusion et me poser des questions à ton sujet. J'ai dû m'indigner. Et être méchante avec elles pour leur faire changer de conversation. De ma grande sœur ou de ma belle-sœur, je ne sais qui soupçonner d'avoir semé cette nouvelle à tous vents. Toujours est-il que ta sécurité est menacée et ton arrestation, à moins d'un miracle, presque sûre. Quelques-uns en parlent avec pitié. Mais beaucoup d'autres, avec cette avidité inhumaine qui dévore le public pour connaître et colporter les mauvaises nouvelles, s'en moquent et s'y attendent, comme à un fait sensationnel !

« C'est très contrariant, puisque tu devras repartir de chez moi aussitôt qu'arrivé. Mais viens tout de même, car ton passage nocturne, pour être sans joie, ne va pas sans intérêt pour moi, et même pour toi, puisque déjà il laisse entrevoir les solides fondements d'un avenir moral, lointain mais prévisible, que Dieu, dans sa grande miséricorde, voudra bien nous ménager.

« Devant toi, cher Justin, devant ton cœur retrouvé, devant le miracle de ta réconciliation, j'ouvre déjà tout grand mes bras, ma personne et tout mon être.

« Daigne Dieu t'accorder le pardon que je te souhaite de sa part et que je te donne déjà de la mienne. Je prie, comme je ne l'ai jamais fait, comme je n'eusse jamais songé à le faire avant ta lettre, pour toi et pour la possibilité de notre bonheur. Je t'embrasse aussi dans un baiser tout neuf. Puissé-je ne pas me leurrer sur l'évidence de tes sentiments pour moi.

« J'embrasse en même temps tes enfants en ton nom !

« Zabella. »

\*

\* \*

Qu'il est donc riche, pensais-je à part moi, le cœur de cette femme. Elle écrit si bien et si franchement. C'est qu'elle a compris ma lettre. Comment donc ai-je pu la mésestimer, la méconnaître jusqu'à ce jour ? Et comme elle est adroite de ne faire aucune allusion à Suzanne. Allusion qui à son sens m'aurait peut-être froissé !

\*

\* \*

Sorti furtivement de ma hutte, après avoir relu et brûlé la lettre de Zabella, je m'étais assis dans la haute broussaille, et contemplais, de derrière la palissade, le soir qui tombait lentement.

Devant moi, nimbés d'un demi-jour mourant, trois pics, le Huye à gauche, le Rususa au centre, et le Tare à droite, se dressaient, majestueux et étonnants, dans un sillage doré que la nuit, malgré le moutonnement des nuées, envahissait déjà.

Avec un bruit d'ailes où se mêlait la diverse cacophonie d'un ramage confus, des rapaces, corbeaux en tête, vautours et éperviers, se disputaient l'espace pour précéder en toute hâte la nuit ; et, tels des travailleurs qui, quatre heures sonnées, rejoignent, après une journée bien remplie, les douceurs du foyer, quelque part dans un coin de colline, tous les oiseaux, hormis le hibou qui s'éveille, s'en vont je ne sais où regagner leurs nids.

Enfin, avec la béatitude d'un pâtre qui, distraitement en regardant ses troupeaux, savoure le repos, je m'étais couché sur le dos dans l'herbe qui, autour de moi, dansait sous le vent.

Dans ce bain d'une fraîcheur apaisante, détail multiple d'arrière journée où mon cœur flânait, fatigué de sentir et de penser, une paix que l'on dirait sans cause, mais émanant de cette soirée traînante et champêtre, me couvrait, m'inondait et noyait mes soucis.

\*

\* \*

Précipitamment, Suzanne, avec dans les yeux une crainte communicative, accourut, les bras au vent. Je sentis, à la voir, ma paix

m'échapper. Je voulais me lever, pour aller à sa rencontre. Un signe d'elle, expressif et coupant, me cloua sur place. Je compris que je devais me cacher davantage. Mes yeux s'égarèrent. Mes pieds flageolaient. Un frisson de frayeur me labourait les membres.

Instinctivement, en homme habitué à se faufiler, je me mis, sous l'œil troublé de Suzanne, en devoir de ramper et me coulai, tel un chien mourant, dans l'encoignure du *ruogo*, à proximité d'un énorme tronc de bananier. J'étais de la sorte, bien caché et pouvais, de là, mieux écouter.

Suzanne m'avait quitté aussi vite qu'elle était venue et allait, en changeant d'attitude et de ton, avec tout le charme ensorceleur de sa coquette nature, s'occuper d'un visiteur dangereux que j'avais reconnu à ses éclats de voix : Kabahaya.

– Ah ! Kabahaya ; c'est vous ? À quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

– J'avais appris hier votre départ inopiné pour Nyanza. Vous êtes si vite de retour. C'est très singulier de faire si précipitamment le chemin à rebours. Il ne fait donc pas bien à Nyanza ? Et l'on m'a dit que ce matin vous étiez déjà ici !

– Oui, ma cousine de là-bas m'y avait donné rendez-vous avant-hier. Je n'ai pu m'y rendre qu'hier. Mais voilà qu'à mon arrivée là-bas, j'apprends, à ma grande déception que la personne qui me cherchait, désespérant de me voir à Nyanza, a filé sur Astrida hier, où elle espère pouvoir me rencontrer plus facilement. On lui aura sans doute dit que je n'aimais plus me promener ni venir à Nyanza. Elle a profité, m'a-t-on dit, d'un camion hier vers dix heures. Je n'y suis arrivé que vers midi et m'y suis à peine reposée. J'ai moi-même profité d'un autre camion qui, vers six heures du soir hier, m'a déposée à Rubona, car je ne voulais pas me trouver à Astrida la nuit. De Rubona je suis venue au hasard des sentiers. Je me suis trouvée bien tard ici, accompagnée de mon brave garçon qui est aussi courageux qu'un homme. J'étais essoufflée et n'ai pu me rendre aujourd'hui à Astrida pour y voir ma chère cousine. Je me ressens encore des fatigues d'hier. Je ne sais même pas encore si demain mes jambes pourront me porter jusqu'en ville ! Allons ! Kabahaya, il faut que vous entriez chez moi. Mon mari était votre ami. Qu'est-ce que ça signifie de rester ainsi figé au dehors ? Entrez, s'il vous plait, et faites-moi le plaisir de prendre un verre de pombé qu'un

ami a bien voulu m'apporter. Asseyez-vous donc ! Tenez ! Servez-vous ! Le verre sort du bain. Il est bien net et le pombé succulent. Remplissez à pleins bords et buvez déjà à ma santé, pendant que je nettoie mon verre à moi.

– Je voudrais, Suzanne, trinquer avec vous, à l'européenne !

– Oh ! Il ne manquerait plus que ça, par exemple ! Comme vous êtes aimable, Kabahaya ! Tenez ! Hi Hi i i ! Depuis que mon pauvre mari est parti, je me permets pas mal de fantaisies qui sont loin d'être pour moi des plaisirs, mais me consolent de son absence. Je bois abondamment, parfois jusqu'à l'ébriété ; triste façon de tuer mes chagrins. Je donne aussi à boire ici, comme à vous aujourd'hui à quelques-uns des amis qui veulent bien me rendre visite. J'éprouve le besoin de m'appuyer parfois sur la solidité de certains caractères d'hommes, de communier à leurs pensées optimistes et d'avoir ainsi l'illusion de me sentir protégée. Toute femme en a besoin.

– Ils voudraient aussi, ces messieurs, quelques-uns du moins, vous plier, en guise de protection, à quelques galantes entreprises ! Je pense que c'est cela surtout qui fait que votre toit est si fréquenté. Mais, paraît-il, et ceci est à votre honneur, vous fuyez ou éconduisez certaines gens qui, je les connais, se feraient damner pour vous !

– J'en éconduis quelques-uns aux propos malpropres. Les malheurs de mon mari m'ont façonné une attitude décourageante que la témérité des beaux messieurs ne peut forcer. Du reste, qui se fait chien le devient. Il est des manières, ou plutôt des maintiens, qui enhardissent le mal. Je m'en abstiens. Et, pour être forte, pour mieux résister à mon propre poids, comme aux tentations, souvent brûlantes, de garçons débauchés, pour me refaire désormais un équilibre moral qu'a trop basculé, hélas ! le passé regrettable de ma vie, pour amender en quelque sorte cette pauvre vie gâchée, je prie, pour autant que je sache encore prier. La prière est la force des faibles ; et mes faiblesses de femme, quelque graves qu'elles aient été, n'ont pas encore détruit mes convictions religieuses.

– Dans votre bouche, Suzanne, ces belles paroles ne me surprenent pas. Si, à tous les hommes qui viennent ici, vous tenez ce dur et fier langage, je ne m'étonne plus que jusqu'ici personne n'ait osé vous toucher. Mais votre mari n'était pas légitime. Votre vie avec lui, comme la sienne avec vous, ne sont certes pas des modèles à proposer.

– Je le regrette pour lui et pour moi. C'est un brave homme cependant. Son cœur est d'or. À côté de défauts détestables il possède des qualités qu'on ne peut haïr et qui font pardonner ses torts.

– Mais si jamais il revenait, j'ai peine à croire que vous l'abandonneriez.

– Hé bien ! Je le raisonnerais. Et, tel que je le connais, je ne doute pas qu'il se rende à mes raisons. Je suis assez grande pour avoir les yeux dessillés et assez expérimentée pour convaincre, en toute douceur, un homme raisonnable. Ma conscience, ainsi que les circonstances, me dicteraient ce que j'aurais à dire ou à faire. Ah ! Mon mari, mon cher mari, mon cher démon ! Ne me parlez pas de lui. Ses malheurs ont affligé ma vie et jeté à l'eau mille beaux projets que nous formions ensemble. Dans nos graves entretiens, qui étaient toujours, et souvent malgré nous, la conclusion fatale et repentie de nos plus tendres embrassements, il n'était question que de nous refaire une vie convenable, de rentrer dans nos pratiques religieuses, non seulement pour démentir certaines méchantes langues mais surtout pour donner suite aux aspirations d'une droiture de cœur que l'habitude du péché n'a pu effacer. Mais, le cher homme, reviendra-t-il jamais ?

– Mais il reviendra, s'il n'est déjà revenu !

– Je doute fort de son retour. Je ne crois même pas à la possibilité de le revoir jamais. Comment pouvez-vous me faire espérer son retour ?

– S'il restitue les sommes d'argent qu'il a volées.

– Mon mari n'a rien volé !

– S'il n'a pas volé, il a été volé ! C'est l'un ou l'autre.

– Ni l'un ni l'autre !

– Vous le défendez joliment ! Qu'a-t-il fait alors et pourquoi a-t-il fui ?

– Je ne sais pas trop ce qu'il a fait. Et le peu que je sais est difficile à dire. Enfin je ne crois pas qu'il ait volé ou qu'il ait été volé. Du reste, que puis-je savoir au juste en cette affaire ? N'avez-vous pas appris qu'il m'avait chassée de chez lui la veille de son départ ?

– Je l'ai appris, mais sans y ajouter foi. Et s'il vous a chassée, pourquoi donc seriez-vous jusqu'à ce jour dans sa maison ?

– Il est absent. J'ai pitié de lui, de sa personne, et suis jalouse de son honneur. J'ai eu avec lui, pas mal de fois, des scènes fâcheuses, des scènes de ménage, comme il y en a partout. Mais en suis-je moins, si pas sa femme, du moins sa maitresse ? Je lui dois d'inoubliables joies. Certes je ne m'explique pas très bien les raisons pour lesquelles je traîne encore chez lui. Mais je sens que, pour mon bonheur et pour le sien, je le dois. Dussé-je me compromettre dans son affaire, je garderai scrupuleusement sa maison, comme je garde de droit quelques-uns de ses biens, aussi longtemps que cela se pourra.

– Et s'il revient !

– Nous rompons à l'amiable, sans cesser jamais de nous chérir, de nous vouloir du bien l'un à l'autre. J'ai contre lui plus d'un sujet de plainte. Mais ma conscience se refuse à lui garder rancune. La vie que j'ai menée avec lui est, comme vous le disiez, fort regrettable. Mais il a su manier mon cœur. Il l'a refondu et marqué d'un signe sous lequel, même en séparation de corps, je me dois de vivre désormais, puisque mon futur enfant, mon premier-né, me vient de lui. Hélas ! mon pauvre mari, le voilà parti, et me voici malheureuse ! Il me faisait des torts qu'il savait adoucir. Où est-il maintenant ? Sous quel ciel ? Dans quel pays ? Pourra-t-il jamais revenir ?

– Si ! il pourra revenir, après prescription. C'est-à-dire dans trois ou quatre ans, quand son affaire sera classée sans suite. Il peut aussi, qui sait ? recouvrer les sommes qui ont manqué dans sa caisse. Il peut ainsi, par l'intermédiaire d'une personne respectable, les rembourser à la Nuco et, grâce à cette tierce personne, se trouver réhabilité ou repris en service, sans qu'il soit même passible d'amende.

– L'hypothèse de retour après prescription est de loin la plus probable. Mais la seconde, la seule, voyez-vous, qui puisse lui ménager une prompte réhabilitation, est trop belle pour être un espoir. Où peut-il trouver tout l'argent que la Nuco lui réclame ?

– Mais il a des amis, nous autres, et quelques biens à vendre. Il a aussi, dit-on, des débiteurs à Nyanza. Il peut les poursuivre et, au besoin, les dénoncer à qui de droit, pourvu qu'il puisse fournir contre eux des preuves à l'appui. Ces débiteurs ont dû, je crois, lui laisser des « Bons » signés et datés.

– Oui, je comprends. Mais être absent c'est être absent. Qui peut pour lui, en son absence, s'engager dans ce traquenard ? Il aurait dû y penser plus tôt. Le temps a dû lui manquer. Son histoire est un nœud, solide et compliqué, que Dieu seul tranchera. Mon pauvre ami compte, depuis son malheur, si peu d'amis. Quelques-uns de ceux-ci, ses débiteurs par exemple, qu'il a secourus jusqu'à se sacrifier pour eux, sont devenus ses pires ennemis et ne se font pas scrupule de l'avoir forcé à fuir. D'aucuns parmi ses amis lui reprochent comme un tort d'avoir échappé à la justice, comme si le fait de s'être exposé à des représailles impliquait pour lui le devoir de se laisser attraper. Est-ce que vous ne seriez pas de leur avis ?

– Ah ! non. J'approuve pleinement sa fuite. Il a bien fait de choisir de deux maux le moindre. N'est-il pas assez puni où il est, sans logement ni nourriture ? Mais enfin, pour en venir au but de ma visite que certes vous n'attendiez pas, j'avais appris qu'il était de retour et qu'il avait filé vers Nyanza. Vous n'avez rien appris ? Votre départ pour là-bas m'avait confirmé dans la certitude de son retour. Et j'avais cru que vous alliez l'y rejoindre. Qu'est-ce donc ? Vous pouvez sans crainte me confier toute la vérité. Vous savez au moins que je ne veux aucun mal à votre mari.

\*

\* \*

De ma cachette, où j'étais tout oreilles, je suivais, non sans anxiété, ce pénible entretien dans lequel Kabahaya, avec ou sans malice, avait embarqué Suzanne. Jusqu'ici les répliques de ma maîtresse avaient été prudentes. Mais l'insistance de Kabahaya à lui tirer les vers du nez m'inquiétait déjà.

Elle poursuivit sans hésiter :

– Où avez vous cueilli ces faux bruits ? Serais-je la seule personne à ne rien savoir ? Je suis allée à Nyanza dans le seul but d'y voir ma cousine qui, comme je vous l'ai dit, m'y avait mandée. Si c'eût été pour y rencontrer mon mari, je ne serais pas revenue de si tôt. À Nyanza, comme d'habitude après son départ, on m'a parlé de lui. Quelques-uns, comme vous aujourd'hui, m'ont dit avoir entendu parler de son retour. Je leur ai répondu que, de lui, je n'avais rien su depuis sa fuite. Qui peut



certifier de son retour, si personne jusqu'ici, pas même moi, ni Zabella, ne l'a vu ?

– Il n'est donc pas revenu ? Vous ne savez rien du tout ? C'est sûr ?

– Allons donc ! Kabahaya ! Son retour est-il seulement imaginable ?

– C'est bien drôle en tout cas, s'il est certain qu'aucun bruit, même faux, ne part jamais de rien !

– C'est surtout singulier, mon cher. Il est impossible que, de façon ou d'autre, j'ignore son retour. Ma conclusion est très simple : je ne sais rien ; il n'est donc pas revenu ; et voilà !

– Je vous crois, Suzanne ; mais je vous préviens que vous pouvez, d'un moment à l'autre, recevoir une fâcheuse visite !

– Comment fâcheuse ? et en quel honneur ?

– Une visite domiciliaire. En ville on ne parle que de lui, de son retour, de son arrestation prochaine, devenue certaine, puisque la police est sur pied, n'attendant que des ordres. Et qui douterait que l'Administration n'ait déjà elle-même, et elle surtout, recueilli ces bruits ? Les soldats, les brigadiers, les agents secrets, et parmi ceux-ci le fameux Karuba, enfin toute la Force Publique d'Astrida, s'en frottent les mains. C'est à qui lui mettra le premier la main au collet. Nous en avons encore parlé cette nuit avec le sous-chef Sebuocera qui, soit dit en passant, a beaucoup d'estime et de pitié pour votre mari, mais qui, sous-chef chargé de maintenir l'ordre et la paix sur la colline, ne manquerait pas, ça se comprend, de le cueillir au passage.

– Eh bien ! Kabahaya, ils n'ont qu'à venir, je les attendrai de pied ferme. Ou plutôt demain j'irai expressément en ville où je dois aussi rencontrer ma cousine de Nyanza. Ils savent au moins que je ne veux et ne peux rien témoigner pour ou contre lui. C'est aussi à tort qu'ils en voudraient à ma petite personne. S'ils veulent, en dépit des usages, m'interroger, j'irai demain au-devant d'eux et leur épargnerai les frais de voyage. Je sais depuis longtemps, pour m'y être attendue depuis son départ, ce que j'ai à dire devant les autorités.

– Et s'ils insistent pour venir ici ?

– Qu'ils viennent, vous dis-je, fouiller ma hutte et, au besoin, creuser la terre. Ils ne repéreront nulle trace de leur prévenu.

– Allons, Suzanne, n'ayez crainte. On a surtout bien causé ce soir, et il est temps que je vous quitte. Pour la réhabilitation de votre mari, vous n'allez tout de même pas contester qu'il se trouverait pour lui, sinon des amis fidèles, au moins de braves gens, qui se feraient un honneur d'y aider. Doutez-vous, Suzanne, que je ne puisse être de leur nombre et que, d'ici un an, nous n'ayons réuni une somme considérable d'argent pour faire recouvrer à votre mari son honneur et sa liberté ?

– De vous je ne puis douter. Mais seul, que pouvez-vous faire ?

– J'ai des amis, moi. Je connais aussi quelques-uns des siens. Pour lui je vais me faire quêtéur auprès d'eux. À partir de ce soir, je me voue à ce projet, que je forme en votre compagnie, et auquel s'intéresseront sûrement quelques âmes charitables.

– Vos projets sont nobles et beaux, mais les moyens précaires, quand je me souviens de ses courses vaines avant son départ. L'amitié d'aujourd'hui est un vil marché. Elle s'achète, elle se vend. Elle est conditionnelle, ayant pour base et pour mobile l'intérêt. Sa fragilité est telle qu'on en arrive à regretter, même publiquement, d'avoir aimé un pauvre. On se fait une honte de l'avoir secouru ou protégé. Si l'argent est un poison reconnu, sa première victime, la plus exposée, est sans contredit l'amitié. Puisse Dieu donner à vos paroles la persuasion nécessaire pour convaincre ces braves cœurs qui, tout en étant bons et peut-être secourables, n'en portent pas moins le cachet du siècle : l'égoïsme.

– Je me rends bien compte que, dans plus d'un cas, je me heurterai à ce peu de générosité qui, de nos jours, sous le nom de prudence, tel un manteau écarlate, recouvre les plus belles laderies. Je suis d'avance certain d'essayer maintes fois des refus, de subir la triste expérience des promesses fallacieuses, ou même d'être éconduit comme un importun. Mais n'importe ! À côté de dix échecs, je compterai quinze succès. Serait-ce négligeable ?

– Merci pour votre initiative. Puisse-t-elle bénéficier de tout le bonheur que je lui souhaite déjà et pour lequel mon mari, une fois de retour par vos soins, se réjouira de pouvoir vous dédommager largement et vous dire lui-même toute sa reconnaissance.

– Si vous saviez, Suzanne combien vous me blessez. Mais je vous le pardonne. Que parlez-vous de gratification ? Je n'en ai pas besoin et

ne compte pas là-dessus. Je suis assez payé par le plaisir de faire un peu de bien à votre cher mari qui est aussi mon ami. Donc je vais dès demain me mettre à l'œuvre. Et je vous promets de la bonne besogne. L'entraide dans les revers de la vie est une vertu ruandaise que nos coutumes ont toujours consacrée et que l'évolution actuelle, encore qu'à la dérive, n'a pas fini de ruiner dans les âmes bien nées. Merci pour votre pombé.

– Oh ! Kabahaya, pas de quoi ! C'est à moi à vous dire merci pour vos généreux projets et pour votre visite qui m'a apporté tout un tas de précieux renseignements. Surtout, mon cher, ne vous offusquez pas de ce que je me suis permise de parler de dédommagement. Je me suis trompée de mot. Et mon mari qui, je le sais, vous aime tant, ne me le pardonnerait pas s'il était présent. Sa gratification, la seule qui compte entre vieux copains, sera, croyez-moi, de vous aimer davantage mais aussi d'être constamment disposé à vous rendre la pareille en cas de besoin.

– Voilà ! Cette fois-ci vous raisonnez en homme. Bonne nuit ! Je m'en vais m'amuser dans la maison d'en face chez votre voisin. Contre lui, ce matin, j'ai perdu une partie de *gisoro*\*. Je vais essayer de prendre ma revanche.

– À demain donc. J'espère que vous viendrez me voir plus souvent.

– Tous les deux jours au moins

\*  
\* \*

De leur entretien, j'avais tout écouté et me trouvais soulagé de sa conclusion. La nuit était tombée, claire mais froide. Toujours rampant, comme si j'avais à douter de la discrétion de la lune qui, de là-haut, semblait me narguer, je rejoignis Suzanne qui, sur le seuil de la hutte, m'attendait.

– Tu as donc entendu, Justin, cette histoire de ton retour dont tout le monde, et déjà en ville, parle ?

– Oui, tout entendu.

– C'est donc sérieux, comme tu vois. Que faire et où fuir ? Puisqu'ici, et sans doute aussi chez toi à Mwulire, tu es partout exposé ?

« – Et plus loin encore peut-être : chez mon frère à Karama ! C'est triste ! Mais Dieu est toujours là et veille. Si, malgré toutes les précautions, je suis arrêté d'un jour à l'autre, ce sera, peut-être, mieux ainsi. Espérons toutefois que ce triste dénouement me sera épargné. Au fait j'ai bien peur, mais sans conviction. C'est bon signe. Et en tout cas, je ne change rien à mon programme de ce matin. Je vais sans faute cette nuit chez mes enfants, chez Zabella, pour la consoler et la préparer, quoiqu'il arrive, à quelque chose que je médite. Je n'y resterai qu'un tout petit temps et filerai, non pas chez mon frère, mais chez ma belle-sœur, chez mon agent Élias qui, lui, ne peut être soupçonné de m'avoir donné asile. Ce fut là mon point d'arrivée, lors de mon retour de Bukoba. C'est de là que je suis parti dernièrement pour Nyanza. C'est de là qu'a transpiré le bruit, si gros déjà, de mon retour. Ils ont fait mal ces gens-là, et en ont l'habitude. Je vais les punir par ma présence chez eux. Celle-ci, je le sais, les incommodera. Ils ont ébruité mon retour parce que je n'étais plus là et qu'ils croyaient que je n'allais plus revenir sous leur toit. Mon retour chez eux, ils n'oseront pas, cette fois, le jeter au vent, de peur de se compromettre. Leur méchante langue, je vais la tenir en main, en sorte que, s'ils veulent parler au dehors, ce soit, sinon sous ma dictée, du moins sous mes menaces. Et ce qui mieux est, ils n'ont pas de gosses chez eux. Je n'y resterai d'ailleurs que deux ou trois jours, le temps qu'il faut pour mettre un peu d'ordre dans mes idées et faire à Zabella, qui viendra m'y voir, l'une ou l'autre recommandation.

– Et puis ?

– Après quoi j'aviserais au mieux, si, jusque là, comme j'ose l'espérer, je suis encore libre de mes mouvements, si je dispose encore de quelques possibilités d'action... Émile t'a donc remis de l'argent pour moi ?

– Oui, mille cinq cents francs, en belles devises de 10.

– Active le feu et donne-moi les billets, je vais compter. Les mille sont pour toi et les cinq cents pour moi, pour mon vagabondage. Tu sais, quand on a des cailloux à portée de la main, la hyène ne mord pas.

– On les lui jette.

– Voilà ! Dans les yeux ou dans la gueule. Tu connais le proverbe ! Mais alors, Suzanne, sois économe avec le peu d'argent que je te laisse.

– Ce n'est cependant pas un dépôt à garder que tu me confies, mais une somme liquide qui ne sera bonne qu'à dépenser.

– À dépenser sans jeter ! Il y a des façons de dépenser. Tu dépenseras le moins possible pour avoir, le plus longtemps possible, de quoi dépenser : un fonds. Le dénouement, triste ou heureux, de mes aventures ne se prête guère à prévision. Il est donc à craindre qu'après avoir dilapidé tout ton avoir, tu ne sois réduite à la mendicité. Kabahaya, avec sa quête, n'arrivera jamais à temps pour te venir en aide. Il m'est arrivé parfois en ta compagnie, comme tout à l'heure avec Émile, de crier contre l'argent. J'ai beau, dans mes accès de dépit, maudire l'argent, je n'en reconnais pas moins l'utilité voire la nécessité. L'argent et la loi sont deux forces, non pas opposées comme on serait tenté de le croire, mais bien solidaires, comme l'eau et le feu. Ils peuvent, certes, sous la main nocive de l'homme, s'attaquer l'un à l'autre, se détruire et se corrompre ; mais aussi se réunir et, pour autant que l'homme veuille bien y mettre le meilleur de soi-même, se compléter pour une puissance maximale d'action. Ce sont en un sens deux produits nobles, l'un du travail, l'autre de la pensée, et tous deux de l'effort humain. Selon que Dieu veut venger ou bénir, ce sont, à cause de l'homme, deux énergies, faillibles mais efficaces, qui, sous le double flambeau de la civilisation et de la foi, ébranlent ou soutiennent l'humanité, corrompent ou maîtrisent la nature en changeant le visage du monde, allument la guerre ou sanctionnent la paix, endiguent ou déchaînent la tempête houleuse des désordres humains. Honnêtement acquis, l'argent est enfin, comme le travail qui le produit, un facteur d'aisance pour l'individu et, dans la société, une condition de prospérité. Comme tu vois, je déteste l'argent but, je l'aime moyen !...

– Hélas ! Que te dirai-je, Justin, sinon que tu t'en souviens bien tard ! Si, toi-même, depuis deux ans que je te connais, tu avais mis en pratique de si beaux principes ; si, selon mes conseils, tu avais été moins dépensier, nous ne serions pas où nous sommes aujourd'hui : au plus bas échelon de la société !

– Que c'est vrai ce que tu dis, Suzanne, l'abus de l'argent, pour parler chrétien, est comme celui des grâces, une mauvaise action, voire un péché, qui attire tôt ou tard des conséquences funestes. Mais tu le sais, je n'ai pas l'habitude de perdre confiance, ni de croire que tout est irrémédiablement fini. Ce qui est perdu se retrouve pendant que l'on vit

encore, pourvu toutefois que nous nous attachions à profiter des tristes expériences que nous avons faites et des dures leçons que le destin nous inflige. Sois donc, Suzanne, comme je te le dis hélas ! sur le tard, économe et prévoyante. Tu as pu me dominer, au point de me faire perdre, vis-à-vis de ma femme légitime, le chemin du devoir. Domine aussi tes caprices. Une femme de tête, qui veut qu'on la connaisse pour telle, est celle qui, à force de se maîtriser, en arrive à réduire ses besoins, à en avoir le moins possible, à user du strict nécessaire, à s'accommoder de toutes les privations de la vie et surtout à savoir, quoique femme, sans faiblesse ni honte, tout faire par elle-même.

– Tu me donnes beaucoup d'argent. Que ne fais-tu au moins parts égales, puisque moi, n'étant pas comme toi en fuite, je vis sous le soleil et puis mieux que toi me tirer d'affaire ? Avec plus d'argent, par exemple, tu pourrais, en cas d'arrestation, plutôt que te battre, traiter avec les policiers et, au besoin, puisque le fait est courant, acheter leur conscience.

– Propos de femme, que tout ça !

– C'est pourtant une idée !

– Une idée qui m'étonne dans ta bouche, une idée pratique, puisque tu la comprends ainsi, mais qui ne peut me plaire. Acheter la conscience d'un homme, c'est aussi vendre la mienne. Je me battrai si possible, si le nombre des assaillants est battable. C'est plus propre que la ruse. Mais après, si mes adversaires comme ceci est à prévoir, sont plus forts que moi, que faire ? Oui, que faire ? Me verrais-je obligé de reconnaître que ton avis est bien à propos ?

– Permets-moi, mon cher, de te faire remarquer que tu fais le bravache. C'est peut-être pour rire. À quoi bon te battre si tu peux t'en tirer à moins de frais, c'est-à-dire, avec l'argent qui est moins cher que ta peau et t'appartient bien moins que ta vie ? Ce que tu me chantes là, c'est parce que l'occasion ne se présente pas encore. Mais Dieu veuille qu'elle ne se présente jamais !

– Oui, Suzanne, Dieu le veuille ainsi jusqu'à ma réhabilitation. Quelle force privée peut-on opposer à la force publique ? Pour le peu d'argent que je prends avec moi, tu n'as pas à me plaindre. Oublies-tu que j'ai encore chez mon frère quelques chèvres que je vais dès

demain faire vendre non seulement pour arrondir ma provision de route, mais surtout pour ravitailler ta rivale de Mwulire, ainsi que mes enfants ?

– Ainsi ça va !

\*  
\* \*

J'empochais encore ma part d'argent, que Kabahaya, ayant bu je ne sais où, fit irruption dans le *rugo*. Pour sauver la situation et me donner le temps de me cacher n'importe où et n'importe comment, Suzanne, démontée, s'élança comme un trait sur lui et l'arrêta net.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je m'étais d'instinct, telle une souris qui a flairé le chat, glissé, non pas sur le lit où Kabahaya, garçon gavroche, pouvait bel et bien venir s'effondrer, mais sous le lit, jusque bien loin dans l'encoignure ténébreuse de la hutte.

Kabahaya, avec Suzanne qui s'était agrippée à lui et lui faisait mille fausses amitiés, entra dans la pièce, titubant, criant, chantant. Mais Suzanne, se détachant de lui et croyant que j'avais sauté dans le lit dont l'accès était dissimulé par une natte pendante, se planta, bien décidée, le long du grand pilier.

– Asseyez-vous donc, Kabahaya, faites-moi ce plaisir, lui dit-elle. Vous risquez de perdre l'équilibre. Tenez, vous allez, confortablement installé dans le siège que voici, reprendre vos sens. Après quoi, s'il le faut, on vous accompagnera jusque chez vous.

– Ah non ! dit-il en essayant de canaliser sa voix pâteuse. Je n'ai pas du tout envie de m'asseoir. Je suis assez fort pour rester debout. Du reste, j'ai besoin de repartir de suite. Donnez-moi une gourde, celle-là, la grande que je connais, de la capacité de dix bouteilles. Je viens de boire, pour ma gageure de tantôt, chez votre voisin d'en face où j'ai même acheté une certaine quantité de pombé qu'il va m'aider à porter chez moi. Que ma femme sera contente, est-il besoin de le dire ?

– Soit ! La gourde, vous pouvez l'avoir. C'est d'autant mieux que vous n'aurez pas à la porter par vous-même. Vous êtes si mauvais porteur d'habitude. Que serait-ce ce soir où vos jambes, sous l'effet comique de la cuite, ont, me semble-t-il, désappris les lois de l'équilibre ? Mais je vais moi-même, tout en portant pour vous le récipient,

vous donner un pas de conduite jusque chez le voisin. Je voudrais aussi goûter de ce pombé. Vous permettez ?

– Mais très volontiers ! Je serais même enchanté, si vous pouviez m’accompagner chez moi pour boire toute la nuit en compagnie de ma femme.

– Excusez-moi. Je ne le puis, de peur de manquer mon voyage à Astrida demain. Je ne ferai que goûter au pombé, mais à votre femme, vous voudrez bien porter mes excuses de n’avoir pu venir et lui direz que j’irai la voir demain à mon retour d’Astrida. Voici le récipient demandé, je le porte pour vous. Allons !

Ils s’éloignèrent de conserve en chantant. Je sortis piteusement de ma cachette et m’étirai fébrilement, car, plié en deux sous le lit, je commençais à me sentir des « chiens » dans les muscles.

Suzanne, qui avait, à dessein, offert à Kabahaya de l’accompagner, soi-disant pour boire, mais surtout pour s’en débarrasser sans incident, ne tarda pas à rentrer.

\*

\* \*

J’étais prêt à partir. J’avais à faire de nuit, par des sentiers détournés, jusque chez moi à Mwulire, près de trois lieues.

– Au revoir, Suzanne ; veux-tu m’embrasser ?

– Très volontiers ! Mais tu pars déjà ? Que n’attends-tu encore un peu, ne serait-ce que pour vider, assis à mes côtés, trois verres de pombé que j’ai eu soin de réserver pour ton départ !

– À tes ordres ! Mais donne-les vite. Plus de temps à perdre, puisqu’à Mwulire, tu le sais, je ne ferai que passer, apparaître pour aussitôt disparaître. Je dois trouver, pour demain, une cachette sûre.

– Tu repars aussitôt arrivé ! Nous ne nous sommes rien dit. Nous n’avons pas achevé notre grave entretien de Nyanza dont le sujet très vaste impliquait, pour y régler notre conduite, d’urgentes mises au point.

– Je le sais, Suzanne. Mais qu’y faire ? Je ne m’attendais pas à tout l’imprévu qui m’accueille ici. Ni toi non plus. Ce sujet d’entretien, je ne l’avais ébauché que dans l’espoir de l’achever et de l’expliquer. Mais



ces explications, urgentes, comme tu le dis bien, sur un sujet épineux, ne peuvent, mal interprétées, que fausser ton jugement, envoûter ton cœur et imprimer à ta conduite une tournure que je serais le premier à déplorer. Eh bien ! ces explications, je ne puis te les donner, je te l'ai dit à Nyanza, qu'à tête reposée. À part moi, je regrette déjà d'avoir eu avec toi ce pénible entretien et t'invite, ma chère, pour ton bien et le mien, eu égard à mes déboires, à ne point changer de sentiments ni d'attitude. Donc, Suzanne aimée, au revoir et... peut...-...être...

– Quoi, peut-être ?

– Adieu !!!

– Adieu pourquoi ? Mais non ! Qui veut, de toi ou de moi, que ce soit adieu et non pas au revoir ? Est-ce que tu vas à la mort ?

– Chaque pas m'y conduit !

– Oui, cette mort commune que tout le monde appréhende et attend, mais que l'on aime situer bien loin devant soi, je la connais bien et la crains comme toi. Ce que je ne voudrais pas pour nous, c'est une mort immédiate, en plein malheur ; une mort, permets-moi le mot, une mort je veux dire manquée ; une mort de cette sorte, je ne la vois pas, je ne la sens pas, je ne la veux pas sur toi. Aussi vois-tu, mon chéri, à l'heure qu'il est, je n'ai à craindre que pour ta sécurité, pas encore pour ta vie !

– Embrasse-moi encore, veux-tu ?

– Que ne puis-je, mon bien aimé, te faire un lourd paquet de baisers pour tes solitudes !

– Cette provision de tendresses, heureuse trouvaille de ton cœur, où pourrais-je la loger dans le tas des mille appréhensions qui me laissent à peine le temps de penser ? Ton souvenir magique accompagnera mes pas, peuplera mon âme solitaire et baignera le désert de mon cœur. J'arrivais de fuite, je repars en fuite. Jusques à quand, Bonté Divine, durera cette course éperdue et tous ses imprévus ? jusques à quand, Suzanne, tes craintes pour moi ? Es-tu prêt, Rwandekwe ? Lève-toi mon cher ! Et rentrons dans la nuit, cette amie des fuyards, l'asile des fauves et de leurs amis les hommes traqués, sous le baiser mordant du froid !  
Aïe !!!

À ce soupir involontaire, mon être en révolte fit écho au cri de Suzanne. Hoquetant de sanglots, elle s'était effondrée sans force en

travers de la porte, appuyée, la tête à l'envers, contre le battant qui geignait sur ses gonds.

Et comme, déséquilibré moi-même, je la caressais pour la consoler, elle s'arracha brutalement et alla, tel un véhicule qui dérape, bousculant tout sur son passage, s'isoler dans sa douleur et boudier son chagrin au fond de la hutte.

Pauvre femme, pensais-je. Que veut elle que je fasse ? Est-ce qu'un mort console un mourant ! Hum !!!

Feignant l'indifférence et suivi du jeune homme qui, comme un chien, me talonne, je sortis de la hutte et enfin de l'enclos.

Au dehors la nuit était grande, mais claire. Un rayon de lune débonnaire inondait le paysage.

À un coude de chemin, l'envie me prit de me retourner. Je revis, informe dans la ouate nocturne, ma hutte et son entrée en forme de museau.

Les pensées du jeune homme, dont les yeux avaient suivi les miens, rejoignirent les miennes.

\*

\* \*

– Il est dur, dit-il, de quitter sa maison, de la fuir en pareilles circonstances.

– Oui, mon ami, très dur. C'est justement à cela que je pensais.

– Je ne me rends pas très bien compte, poursuit-il, comment vous avez pu mériter cette cruauté du sort. Vous étiez, comme tant d'autres, fait pour réussir.

– On me dit étourdi ; et c'est peut-être vrai. Je me l'avoue aussi parfois. Mais il n'y a pas que moi, avec quelques autres, qui soyons faits pour réussir. Tout homme, créé pour le bonheur, a été fait pour réussir, si pas dans cette vie qui n'est qu'une épreuve, sûrement dans l'autre vie qui est le vrai but de chacun. Cette pleine réussite, il faut la mériter par le bon usage de la vie et de ses accidents : chances ou échecs.

– Mais cette pleine réussite, à tel point désirable qu'il faudrait se faire tuer pour elle et tout sacrifier pour l'acquérir, n'est-elle pas un mirage ?

– Elle est réelle et accessible, puisqu'elle est pensable !

– Mais de quelle réalité ?

– D'une réalité que prouve la révélation divine, mais que prouve mieux encore, pour le commun des mortels, l'éternelle faim de notre cœur qu'aucune jouissance terrestre ne peut rassasier.

– Mais dit-on, un « tu as » vaut mieux que deux « tu auras ». Et, à mon avis, l'imperfection d'un bien tangible vaut mieux que la plénitude, imaginaire d'un bien incertain ; plénitude que l'on suppose, que l'on trouve souhaitable ; mais qu'aucune expérience ne vient consacrer. Au fond, c'est être naïf que d'y tendre ou d'y régler sa vie.

– Intelligent, tu l'es, mon pauvre ami, mais peu instruit. Écoute bien. Je te dis des choses que tu connais, mais que tu fais semblant d'ignorer. Toute bonne action, même ici-bas, a sa récompense, comme tout écart, même involontaire, encourt des châtements. Cette simple considération suffit pour convaincre l'homme à se bien conduire. La bonté, même méconnue, vaut mieux que la méchanceté ; la probité vaut mieux que le vol ; enfin le bien vaut mieux que le mal ; et le mieux vaut mieux que le bien. N'en conviens-tu pas ? Si l'esprit de sacrifice n'est pas donné à tous, comme la bravoure n'est pas donnée à tous les courageux, il y a au moins, à portée de toutes les capacités, l'esprit de résignation : ce courage raisonnable, parent de l'héroïsme, qui fait que l'on accepte, sans s'étonner ni se plaindre, les déceptions, souvent inévitables, de la vie.

– Mais ces déceptions, plutôt fatales qu'inévitables, qui s'acharment sur un tel plutôt que sur un autre, n'annoncent-elles pas déjà, sur leurs victimes, la catastrophe finale ?

– Souffrir n'est pas le sort d'un seul. Chacun, dans la vie, a sa part, je dirais sa date, de souffrance. Et chacun, dans ses courtes vues, comme dans son égoïsme, surestime toujours l'intensité de ses maux. Ainsi, par exemple, je suis présentement très à plaindre. Je dépense dans l'ombre de grandes sommes d'énergie dont la transmission, coupée par je ne sais quoi d'étrange, se retourne contre moi. Je commets des bévues quand je crois avoir bien raisonné. Je me résigne, ne

sachant comment sortir de cet étau brûlant. Mais cet étau, ne me le suis-je pas forgé ?

– Vous n’avez pas de chance. Rien de plus évident. Je ne puis que vous plaindre sincèrement. Ce qui ne va pas sans me laisser confondu devant vos échecs. Vous ne devrez pas vous formaliser si je me demande, sans mettre en doute le bien-fondé de vos lieux communs, pourquoi vos efforts, dont je suis et reste le témoin oculaire, ne sont pas couronnés de succès, quand d’autres évolués, moins bien doués que vous, réussissent par là où vous échouez !

– Je me le demande aussi parfois, mais sans m’en offenser ; car j’ai, vois-tu, l’habitude des insuccès. Oui ! Ne sais-je pas, ou ne sais-tu pas toi-même, si jeune que tu sois, que l’homme ne vit pas pour réussir ici-bas, mais pour mériter de réussir ? Retiens surtout que – Dieu jugeant – le mérite vrai est à lui seul une pleine réussite ! Et le fait que le succès ne couronne pas toujours les efforts humains n’est pas évident pour moi seul, mais aussi pour d’autres hommes dans le monde entier, et démontre que Dieu, tôt ou tard, dans sa sereine justice, dédommagera tel et tel individu de la dépense, apparemment inutile, de leurs énergies. Ce qui te trompe, sinon que tu es encore trop jeune et sans expérience, c’est que, ne possédant qu’une vague notion des idées générales, tu as tendance, avec ton entêtement d’enfant, à établir, entre l’idée de mérite et l’idée de succès, une relation vulgaire, je dirais mathématique, comme « dix plus dix font vingt ». La vie, avec le contexte de ses manifestations, se refuse trop souvent à la rigidité des calculs humains et relève – que nous le niions ou non ! – de ce que j’ose appeler « les divins paradoxes ». Cette relation décevante, dans notre courte et faillible pensée, dans la pitoyable philosophie des pauvres gens qui, autour d’eux, par-delà le fumier de leurs misères, ne voient qu’injustice, nous a l’air de s’apparenter au hasard ! Et – hantise trop humaine ! – ce hasard lui-même, nous croirions qu’il dispense au « recto » la chance et au « verso » la malchance ! Mais en vérité tout événement, comme tout accident, ne dépend que de Dieu seul, lui seul qui, en justice et en bonté, surpasse l’homme de toute la hauteur de l’infini.

– Apparemment donc, si je saisis bien l’aridité déroutante de vos raisonnements, Dieu accorderait ses faveurs, non pas à qui y a droit, ni à qui en a besoin, mais à qui il veut, selon des modalités imprévisibles.

– Qui a droit devant Dieu ? Qui est sans besoin devant lui ? Tout de lui, de la vie à la mort, est une faveur, même les maux privés, même les calamités publiques ; enfin tout ce qui choque notre sensibilité et blesse notre amour-propre ; tout cela, dans le temps, pour le bien de chacun et de tous, pour le bonheur des peuples, en vue de l'éternité, découle de l'économie des miséricordes de Dieu. Tu conviens avec moi que, dans plus d'un cas, la privation d'un bien, tel pour un malade un régime sévère, peut mieux valoir que la jouissance. Enfin, les voies de Dieu, du Dieu libre dispensateur des faveurs, sont impénétrables et, l'on a beau raisonner, le mystère de la Providence reste bien profond. La meilleure façon de l'interpréter honnêtement, c'est moins de raisonner que d'attendre, en toute persévérance d'action, l'heure de Dieu, de prier en toute confiance, de croire sans présomption ; en un mot, de se soumettre.

Mon garçon ne voulut rien répliquer. Avait-il compris, ou était-il convaincu ? Dieu seul le sait !

\*  
\* \*

Ces réflexions, qui avaient jailli spontanément de mon âme chrétienne, me donnaient confiance, me consolait et, comme le sel des larmes se glissant dans une gorge desséchée, rafraîchissaient l'amertume cuisante de mon cœur.

Aux abords des habitations que nous avions tout le temps évitées, notre conversation, qui avait failli tourner en discussion, cessa.

Il nous fallait, avant d'arriver chez Émile, rejoindre la route, puis la quitter et contourner deux enclos où des vaches, sous l'œil aux aguets des propriétaires, dormaient ou remâchaient tranquillement leur pitance. Nous avançons avec mille précautions, de peur de culbuter quoi que ce soit ou d'éveiller par le moindre bruit l'attention des veilleurs.

Ma visite chez Émile ne fut qu'un passage.

Trois verres de pombé, que je vide à la file l'un après l'autre, me sont offerts par la gracieuse main, mais aujourd'hui tremblante, de Thérésia : celle-ci est moins gaie et plus émue que d'habitude.

Bientôt après, sous le fouet du vent et la morsure du froid, deux silhouettes, celle de Rwandekwe et la mienne, quittaient Kibabara à pas feutrés et allaient, silencieuses cette fois comme des fantômes, se dessinant, telles des taches sur la nuit encore claire, du versant de Kimuna à celui de Mbazi, et enfin par la route automobile vers Mwulire.

Mon compagnon me fait remarquer que la route est dangereuse non loin de chez moi. Nous dévalons vers l'antique fontaine du Rwanga et remontons à Mwulire au travers les bananeraies.

Chez moi l'oncle était fermé. Mais l'on veillait et tout était tranquille. Au signal convenu, Zabella toussa et sortit. Elle me reçut dans l'étroit passage qu'elle m'avait désigné dans sa lettre. Elle m'embrassa sans entrain, mais non sans ferveur, avec cette timidité suppliante qu'ont toujours les femmes négligées.

Ma tante, toujours agile malgré ses infirmités et son âge, m'avait sauté au cou et, dans ses bras osseux, comme si jamais elle ne devait plus me lâcher, comme une mère qui retrouve son grand, me serrait fortement.

Mes deux aînés, le cou tendu comme des chiens contents, me regardaient, s'étonnant peut-être que je fusse leur père, me souriaient machinalement du fond de la hutte et ressemblaient, derrière la dense fumée du feu de bois mort, à des restes d'incendie.

Que dire à tous ces chers êtres, à ces parties de moi-même ? Quel encouragement leur donner, qui ne soit un pieux mensonge, d'autant moins utile qu'ils s'attendaient tous, d'un moment à l'autre, à une visite domiciliaire ?

Ma pauvre femme m'avait confié à l'oreille que, ce soir-là, les espions ne s'étaient pas présentés, que peut-être à l'instant même, ils faisaient le guet aux abords de la hutte que donc, m'ayant vu entrer, ils pouvaient survenir à l'improviste.

Ce dernier détail, elle me l'avait chuchoté en clignant de l'œil avec inquiétude, et avait tremblé de tout son corps, comme avec l'impression douloureuse de m'avoir tendu elle-même un piège ; c'était bien sérieux : de quoi me faire trembler moi-même !

Je m'assieds cependant, faisant le brave, pour donner le change de la peur qui me tenaillait. Et mes yeux, écarquillés dans la fumée, allèrent bon train, des personnes aux choses, de la jatte à la cruche,

saluant tous ces objets familiers, les reconnaissant tous sous leur pauvre cachet de vétusté. Tout était décrépît, suranné et grossier, étalant une extrême misère, celle que les yeux ne se pardonnent pas d'avoir regardée, celle dont l'état ne s'excuse plus. Bon Dieu ! une telle misère ne se voit-elle mieux qu'en se cachant ?

Un silence de mort planait, que personne n'osait troubler, que troublait seulement le crépitement fumeux d'un feu ingrat.

Un besoin de réconciliation mais aussi d'occupation dans ce morne silence, me fit demander à manger. On m'offrit des fèves trop salées et déjà refroidies, mais succulentes, et à boire une bouillie légère, non encore fermentée, de la farine de sorgho – *uruyama*\* – qui me fit du bien.

Enfin ce furent les adieux, déchirants, hâtifs, où, de peur de faire pleurer ces gens, je me contraignis au calme souriant.

\*  
\* \*

La lune, invisible par-delà l'horizon, continuait sa course, tandis que, dans l'air humide, la nuit s'était épaissie.

Sorti de chez moi, je pris hardiment la grand-route qui, en moins de deux heures me conduisit à destination, dans ma cachette de demain, chez Élias, à Save. Là, non loin de la vieille église, sur un lit de paille, un profond sommeil accueillit mes fatigues.

\*  
\* \*

Je fus réveillé en sursaut par des coups de poing inquiétants. Mon regard, aveuglé par le plein jour qui inondait la hutte, rencontra celui, égaré, de Zabella.

– Quelle mine patibulaire tu fais ! Qu'as-tu ? Qu'y a-t-il ?

– C'est grave !

– Quoi ?

– Voici ! Aujourd'hui même, quelques heures avant le jour, les sbires du sous-chef qui, tu le sais, n'avaient pas paru de la soirée, se présen-

tent chez moi. Toute une bande, avec des mines d'enfer. Quelques-uns me sont inconnus. Avant même que je ne me lève, ils font eux-mêmes du feu et fouillent partout : la hutte, le grenier et même le lieu d'aisance. C'est toi qu'ils cherchaient, ayant deviné, sans doute, que tu m'avais rendu visite. Vers le matin, le sous-chef lui-même, qui était sûr de ton arrestation, est venu. Les investigations, vaines comme bien tu penses, ont repris, non plus dans la hutte où rien : cloison, pilier ou objet, n'était plus en place ; mais cette fois dans les champs, la bananeraie, jusque dans les buissons d'alentour, jusque chez les voisins. Mes plants de haricots et d'éleusine\* qui levaient si bien, il faut voir ce qu'ils en ont fait : on dirait une litière battue et déjà sèche ! Le sous-chef, excédé, était hors de lui, engueulait ses gens, me questionnait et prenait à part chacun des enfants pour leur tirer, avec force menaces, les vers du nez. L'émotion de ta tante était si grande que je crains qu'elle n'en soit devenue folle !

– C'est bien grave ! Qu'est-ce que les enfants ont pu raconter ?

– Qu'ils ne savent rien ; qu'ils ne t'avaient plus revu depuis un mois ; qu'ils avaient appris que tu avais fui peut-être en Uganda. Je les avais stylés. Ils ont su répéter, mot pour mot, mes instructions. Ils ont parlé comme moi et ta tante. Cependant les types auraient voulu m'emmener. Mais le sous-chef, qui ne manque pas de clémence, s'y est refusé, n'ayant, disait-il, reçu mandat que d'arrêter l'homme et non la femme. Ils sont partis furieux, mais convaincus de ton absence. Ils n'en sont pas moins certains de ta présence dans le pays, quelque part, disaient-ils, chez l'un ou l'autre de tes parents ou amis.

– À Buhoro sûrement, Suzanne aura subi la même visite. Elle s'y attendait comme toi depuis hier.

– Ce qui n'est pas moins sûr, c'est qu'ils vont aller chez ton frère, s'ils n'y sont déjà allés, et même à Mugogwe chez ton oncle ; enfin chez toutes tes connaissances.

– Et toi, en m'apportant ce précieux renseignement, es-tu sûre de n'avoir pas éveillé l'attention ?

– Je suis venue avec les enfants qui allaient à l'école et n'arrive ici que par des sentiers de traverse. J'ai pris derrière la Mission et n'ai rencontré personne.



– C'est bien, Zabella, je te remercie pour ton dévouement. Tu es enfin, en des circonstances qui me touchent, ce que tu dois être : une brave et bonne femme.

Je parlais encore que mon frère, Bizimana, entra en coup de vent.

– Toi aussi, frère ! Comme tu es essoufflé ! On dirait que tu reviens de l'enfer, fis-je en essayant de sourire et sans quitter mon lit. Ne te mets pas en peine. Je sais déjà ce qu'il y a, mais... sans en être surpris le moins du monde.

Je me mis sur le coude, le regardant. Il avait les yeux braqués sur moi ; comme on regarde un étranger ; avec cet air hébété et cet emballement si propres à la race « hutu ».

– J'arrive de Mwulire, dit-il, où je n'ai trouvé que la vieille tante. Elle m'a tout raconté ; ton passage nocturne ; la visite domiciliaire après ton départ et enfin l'alerte de Zabella qui venait t'aviser.

– Et chez toi les espions n'ont pas été ?

– Mais si ! un peu après minuit.

– Presque à la même heure que chez Zabella ! Qu'est-ce à dire ?

– C'est-à-dire que le coup, préparé savamment, a été simultané. Je ne doute même pas qu'à cette même heure, les investigations ne se soient étendues jusqu'à Buhoro. C'est plus que probable.

– Je suis de ton avis. Ils auront certainement été, et ce, en même temps, à une heure qu'ils croyaient favorable, chez Zabella, chez toi et à Buhoro. Cette action simultanée, a été combinée dans trois sous-chefferies différentes, sûrement pour plus d'efficacité, par le méchant cerveau de quelque sergent policier. Mais il a compté sans mon ange gardien qui guide mes pas et la Providence qui, visiblement depuis bientôt un mois, veille sur moi. Et dire que je me suis balladé cette nuit, sans me douter de rien. Je l'ai échappé belle. Dieu merci !

– Que vas-tu donc faire ? À mon avis cette cachette-ci n'est pas sûre non plus. Où vas-tu désormais te cacher ?

– Je n'en sais encore rien. Ce qui est presque sûr, c'est que je vais devoir repartir. Mais avec qui ? Mais où et comment ? Je vais avoir à réfléchir sérieusement. Avant deux heures de l'après-midi, je serai sans doute fixé.

- Quoi qu'il arrive, frère, je suis là pour t'accompagner.
- Non ! Au cas où je devrais repartir, ton devoir à toi serait de rester ; de veiller, avec mon oncle, sur ma famille, sur mes enfants qui sont aussi les tiens.
- Tu comptes alors te faire accompagner par des étrangers qui ne se feraient aucun scrupule de comploter ta perte ?
- C'est mieux comme ça. Qui dit, d'ailleurs, qu'ils vont me trahir ?
- Je le crains ! Et c'est ce que l'on craint qui arrive.
- Pas nécessairement ! Je les paierai largement. Je vais en parler à Elias qui sera des nôtres. J'ai tout un plan à échafauder avec lui.
- Le voudra-t-il ?
- Mais si ! Quand je te dis que je vais les payer largement. Comptes-tu pour rien l'argent ? Je sais, moi, ce qu'il vaut, depuis que je ne peux plus en gagner. Ignores-tu que l'argent, surtout de nos jours, est un puissant levier d'énergie ?
- Mais pas de dévouement ni de générosité ! Où est-il donc, ton Élias ?
- En commission pour moi. Tu sais combien j'aime boire et combien j'en ai besoin pour galvaniser mes décisions. À mon arrivée avant l'aube, je l'ai muni d'argent pour me chercher à boire. Je dormais encore quand il est parti. Il va arriver vers midi. Laissons là ce sujet pour le moment. Il y a chez toi, je crois, quelques biens à moi.
- Oui, frère. Quatre chèvres et trois chevreaux.
- Eh bien ! Zabella est très pauvre, tu sais. Tu vendras pour elle quelques-unes de ces bêtes. Tu lui en verseras le prix au fur et à mesure des besoins. C'est une sorte de testament que je te lègue, et ce devant Zabella en personne. J'espère qu'avec toi, et jusqu'à mon retour, ni elle, ni les enfants ne manqueront de rien.
- Et que ferai-je des 3000 francs qui sont chez moi en dépôt depuis bientôt une semaine ?
- Je te le dirai tantôt. Reviens-moi avant la nuit. Je te dirai alors en même temps où en sont mes projets de cachette ou de fuite. J'écirai également ce soir un petit mot que tu porteras à Suzanne. Allons, frère !

Allons, Zabella ! Ne soyez pas déprimés. Partez tous les deux, séparément, et par des chemins différents.

\*  
\* \*

Seul, à demi-couché sur le lit de paille, je réfléchissais et fumais ma pipe.

Faut-il me laisser arrêter ? Non, certes ! Puisque la prison, dure et honteuse, plus honteuse que la fuite, n'est pas la meilleure solution pour clore mon histoire. Ce serait enfin manquer mon but, le but de mes courses depuis bientôt un mois, qui est d'échapper aux repréailles et d'assurer sans risque une prompte restitution et, par là, ma liberté. Enfin les circonstances, quoique tendues et étroites, ne sont pas encore telles qu'elles doivent m'acculer à cette révoltante capitulation.

Et la Providence, en secondant mes plans, m'encourage visiblement et me prouve que je peux encore aller courageusement de l'avant dans ma fuite. Sans le miracle de Nyanza, j'étais cueilli en compagnie de Moko. Sans Dieu encore, je tombais cette nuit-là dans les mailles tentaculaires que m'avait tendues savamment un habile policier d'Astrida.

Dieu seul est grand ! Dieu seul est juste ! Qu'il soit à jamais loué !

Et cette fuite inévitable, comment se présente-t-elle ? Elle a déjà raté une première fois en dehors du Ruanda. Je repasse la frontière, dans l'espoir de trouver, dans mon pays, chez moi ou chez un ami, un asile sûr et confortable, en attendant le recouvrement de ma liberté. J'y parais à peine, qu'aussitôt la police est sur pied, lancée à ma recherche. Le jour n'y suffit plus : on sait que je crains le jour comme je crains les hommes ; on me cherche de préférence la nuit, comme si moi-même j'étais à craindre ! On court après moi à Nyanza, à Astrida. Et les perquisitions, en un double jeu déconcertant, s'étendent jusqu'à la frontière et se resserrent, avec des nœuds coulants, solides, qui ne m'atteignent pas... jusqu'ici.

Les espions évoluent dans mes traces comme j'évolue dans les leurs. Ils ne me voient pas, ils me sentent. Ce flair de la police, d'autant plus acharnée qu'il y a des grades à conquérir et des haines à vider,

l'éviterai-je longtemps ? Non, certes ! Ni en me déguisant, ni en multipliant les cachettes !

L'homme n'est pas une aiguille que l'on cherche au moyen de loupes. L'homme est un être qui a besoin d'agir, dont l'action, même louche, même mauvaise, éclate, transpire et fait ombre sinon jour. L'homme est lui-même un traître !

Pourquoi donc gêner mes amis qui, nécessairement, ont peine à m'héberger ? Il faut repartir, non plus vers le Karagwe d'où l'on chasse les étrangers, mais directement vers l'Uganda où l'accès est libre. L'occasion est d'autant plus favorable que l'alerte, du côté des frontières, s'est relâchée. Je vais, pour cela, avoir recours à Élias et à Rwandekwe qui, si rétifs soient-ils, ne refuseront pas une belle somme d'argent et, ma foi ! n'en sont pas moins de braves gens.

Élias surtout m'accompagnera, rien que pour se débarrasser de ma dangereuse présence chez lui. Je l'entends parler. Il est donc arrivé avec le pombé. On va boire un coup pour avoir moins de soucis et plus de décision ; mais aussi pour convaincre et, au besoin, acheter ces cœurs égoïstes.

C'est donc décidé : il faut que, sans faute et, pour éviter tous les pièges tendus, je parte cette nuit.

\*

\* \*

Sur ce, le jour déclinait mais trop lentement à mon gré. Mon frère était de retour. Le pombé, très fort ! Nous n'en buvions d'ailleurs qu'à petites gorgées. Et personne, pas même mon frère, bouillant de nature, n'osait s'échauffer. C'était au plus secret de la hutte, dans la stricte intimité, comme pour un rite.

Rwandekwe, qui, après mon départ, ne saurait où végéter, et qui, depuis longtemps, nourrissait le désir de visiter l'Uganda, offrit volontiers de m'y accompagner et d'y rester, en ma compagnie, aussi longtemps qu'il me plairait.

Elias, vieux routier cependant, mais grand profiteur, fut moins facile. Il exigea trois choses : une très belle chèvre que je faisais garder chez mon frère ; le voyage aller et retour à mes frais et la compagnie d'un

nommé Sirilo, une créature à lui. C'était trop demander. Élias le savait. Mon plein accord l'étonna. Il faillit se dédire, mais n'osa pas.

Mon frère fait remarquer que la chèvre allaitait encore deux jeunes. Il promet à Élias de la lui céder dans quinze à vingt jours, quand les petits seraient sevrés. Élias, que mon accord avait atterré et qui ne savait comment se reprendre ou cacher sa mauvaise humeur, n'insista plus.

Devant mon frère, à qui, à leur retour, ils remettraient un autographe de moi, il fut convenu, à ma grande satisfaction, que nous partirions dès ce soir et que tous deux, Élias et Sirilo, m'accompagneraient jusqu'à la frontière ugandaise ; donc, sinon chez Rujigo, ni à l'extrême limite du Territoire de Byumba, au moins jusqu'à la borne anglaise via Ruhengeri-Mutolere.

– C'est donc entendu, dis-je à mon frère. Le dépôt le plus sacré que je commets à tes soins, c'est ma famille, ce sont mes enfants. Je te laisse également les 3000 Francs. Cette somme ne m'appartient pas. Elle appartient à l'arabe Mohamed de Kigeme que tu as connu à Nyanza en juillet. De cette somme tu ne peux dépenser un sou. Si dans trois mois, je ne suis pas encore de retour, tu chercheras, par l'intermédiaire d'un prêtre, à la lui remettre de ma part. Je t'écrirai d'ailleurs régulièrement, en même temps que j'écrirai à Zabella et à Suzanne sous ton couvert. Mes premières lettres, si tout va bien, te parviendront dans quinze jours par les soins d'Élias. C'est alors qu'à celui-ci et à son compagnon, tu remettras la chèvre dont les petits, j'espère, seront sevrés. Fais-la saillir pour hâter la sevrason. Je compte sur toi pour tenir ma parole, comme je la tiendrais moi-même si j'étais présent. À Suzanne, j'ai laissé assez d'argent. Le prix de mes chèvres suffira, jusque bien longtemps, à subventionner Zabella et mes gosses. Ma provision de route, près de 1000 francs, est également suffisante. D'ici huit jours en Uganda, je travaillerai, même de mes mains, pour gagner ma vie. C'est tout, cher frère. Tu voudras cependant attendre quelques instants pour le petit mot d'adieu que le vais adresser à Suzanne et que tu lui remettras dès demain.

\*  
\* \*

De Save, ce lundi soir, 12 novembre 1945.

À Suzanne, résidant à Buhoro.

« Ma bien aimée,

« Je revenais de fuir, je fuis de nouveau. Que j'ai de la peine, ma chère, à t'adresser ce pénible mot, à t'annoncer le triste renouement de mes aventures !

« Ce départ est trop précipité, plus précipité que celui de Nyanza, il y a un mois jour pour jour. Je l'ai à peine préparé. Je n'ai fait qu'y penser. Mais il est nécessaire ; et je m'y résigne pour assurer, sans accroc, la pleine réussite des intrigues que j'ai nouées à Nyanza.

« Quelques heures encore et je serai en chemin. À l'aube, je serai bien loin, quelque part dans la région du Nduga. Rwandekwe m'accompagne, avec Élias et un autre jeune homme de Save que tu ne peux connaître. Ces deux derniers, d'ici quinze jours, t'apporteront de mes nouvelles, ou plutôt le journal de mes zigzags ; car, tiens ceci pour promis, je profiterai de toutes mes haltes pour te griffonner un mot et t'aider par là à m'oublier sans déchirement.

« Nos corps se séparent. Et chacun de mes pas mettra une distance entre nous comme entre nos destinées. Il faut qu'à mon retour, je te trouve habituée au fait accompli de notre séparation définitive ; car, pour obéir aux exigences de ma conscience, je ne reviendrai que pour me réunir à ma femme légitime. C'est de ceci, du reste, que je faisais part à cette dernière dans la lettre d'hier que tu as boudée. Ne compte pas surtout que mes insomnies se soulageront dans ton image lointaine, ni que cette image, rappel de nos amours, fera, dans le creux de mes nuits, les délices de mes rêves. Tu vois, ma chère, que, hors le souvenir, rien de moi, ni corps ni cœur, ne doit te rester !

« Tu m'as promis de prier. Prie donc pour toi et pour moi, ton cher vagabond. Prie en toute simplicité. Le Bon Dieu est vraiment bon. Il t'écouterà, te changera et me ramènera. Il te fera une âme neuve, celle que je te souhaite, qui soit prête à porter, sans défaillance désormais, le poids des déceptions de la vie.

« La présente t'apporte, avec mes adieux émus, le plus distant de mes baisers !

« J.H. »

## 2. DE PIS EN MIEUX

## **I. PAR MONTS ET VAUX !**

**( DU 13 AU 19-11-1945 )**

De Nyanza, ce midi, 13-11-45

« Chère Suzanne,

« Je t'écris de Nyanza où, ce matin, nous sommes arrivés sous une pluie miraculeuse, sans laquelle je serais maintenant, avec mes gens peut-être, à grincer des dents dans un noir cachot.

« Les préparatifs, avant le départ, furent longs. Mes gens ne voulaient pas démarrer sans provisions de route. Il fallait, ne fût-ce que pour un ou deux jours, emporter du cuit et du cru : enfin tout un appareil de voyage dont nous nous partageons les charges. Nous n'avons quitté Save qu'un peu après minuit.

« Au tout dernier moment, je me suis rendu à l'évidence que hormis le brave Rwandekwe, j'entraînais ces braves gens bien malgré eux. Je les gourmandais : ils faisaient la sourde oreille, se souvenaient d'un détail dont la mise au point coûtait dix à vingt minutes extrêmement précieuses. Je dus, pour les faire partir, caresser leur égoïsme, fouetter leur cœur et enfin laisser à leurs femmes la somme de 100 francs à se partager.

« Tant il est dur de quitter son chez soi ! Et pour aller où ? À l'aventure ! Secoués de craintes, au-devant de risques ! Et pourquoi ? Pour la sécurité d'autrui ! Celle-ci a-t-elle jamais eu, par le monde, beaucoup de partisans ? Je ne sais !

« À Kato déjà les coqs se lassaient de chanter. À Buhimba, ce village où j'ai toujours eu si peu de chances, la pluie, torrentielle sous un vent terrible, s'en mêla et ne cessa qu'à l'aube.

« Nous étions partis bien repus, avec beaucoup de pombé dans les veines : le froid nous dégrisa.



« Sur la pente de Mukuzanyana, je me trouve nez à nez avec deux femmes du genre de celles qui vont chaque soir à Nyanza pour y faire fortune. Elles m'ont reconnu et m'ont gratifié chacune de 10 francs. Elles m'ont promis chacune de se taire. Elles se nomment : l'une Zena et l'autre Zubeda. Les connais-tu ? Moi bien !

« La Ntaruka fut traversée sous un matin délicieux et clair, un matin tout neuf, comme celui des premiers âges, quand le monde, avec des hommes que j'imagine innocents, était encore nouveau ! Que j'avais alors peur ! que j'étais incommode, ne sachant où aller ! Ne le sens-tu pas toi-même ? Brusquement, comme par inspiration, je demande un miracle qui m'est brusquement accordé !

« Sur Kavumu des nuages, d'un noir de suie, s'amoncellent, se partagent l'espace, se liquéfient. Et la pluie, en déluge, plus abondante que celle de la nuit, se met à tomber.

« Sous cette avalanche, à laquelle aucun policier, même le plus forcené, n'oserait s'exposer, nous pénétrons dans Nyanza, où toutes les portes s'étaient refermées, où les gens, et pour cause, s'étaient peut-être recouchés. Les rues sont désertes, ainsi que le marché. Nous traversons d'un bout à l'autre le centre commercial sans rencontrer ni voir âme qui vive !

« Que penses-tu, Suzanne, de ce vrai miracle ? C'en est un en tout cas ! Tu sais que ce n'est pas le seul dont Dieu me favorise depuis un mois.

« Sous cette protection d'en haut, je voulais continuer le chemin. Mes gens s'y refusent. Je me réfugie dans une hutte isolée, mais que je sais habitée : celle, tu te souviens, de Catharina, la douce mère à l'enfant unique. Elle est contiguë à la Nuco. Je précise pour le cas où tu aurais besoin d'y venir toi-même, ne fût-ce que dans le but de dire merci à cette femme qui m'a fait du bien !

« J'ai dû forcer la porte, car la bonne femme dormait. Tu sais qu'à Nyanza, j'ai toujours usé et abusé de mon ascendant sur les femmes. J'en profite à présent. Je te laisse à comprendre que celle-ci m'a reçu à bras ouverts ! Elle s'est tout de suite levée et a fait du feu auquel nous sommes tous chauffés, les jambes en l'air.

« Je sors à présent d'un lourd sommeil, qu'après m'être chauffé, alors que mes gens, n'en pouvant plus de chaleur, avaient roulé à terre,

j'ai goûté dans son lit à côté de son gosse qui, me prenant pour sa mère, me couvrait du bras, cherchant les seins sur ma poitrine osseuse et velue !

« Entre-temps elle s'était affairée, la brave femme, allant du marché au cabaret, du cabaret à la source.

« Nous avons, grâce à elle, à boire toutes sortes de « nzoga », de la bière, du pombé, du miel ! Nos récipients, ainsi que les siens, en regorgent. Et je n'ai pas déboursé un sou. En voilà du bien qui me revient, pour le bien que j'ai fait moi-même ! Elle a donc dépensé tout son avoir. Elle connaît mes largesses quand j'ai le sou et, certes, ne refuserait pas un dédommagement. Mais le fait qu'elle ignore mes possibilités de remboursement donne plus de valeur à sa générosité. C'est, de sa part, un trait de désintéressement, très rare à Nyanza, dont je me souviendrai toujours et dont, dès aujourd'hui, je vais la récompenser. Est-ce que rendre le bien pour le bien, c'est être dépensier ?

« Je viens de revoir Kabanda qui, lui aussi, alerté par Rwandekwe, a fait pas mal d'emplètes pour moi : encre, papier, enveloppes... tout ce qu'il faut pour mes écritures. Il m'a confirmé l'arrivée à destination de mon colis au Père Norsen.

« Il paraît que le fameux Michel aurait, dimanche même, comparu devant le Père et aurait avoué avoir dilapidé le dépôt que je lui avais confié pour le sous-chef Zéder. Ce dernier me cherche maintenant, non plus pour me nuire ni me traduire en justice, mais pour me serrer la main cette fois. En fait d'amis, en voilà un de recouvré, et qui pèse lourd !

« On ne sait encore rien des autres débiteurs. Mais ils tremblent déjà, ne sachant pas d'où pleuvent les coups. C'est bien fait !

« L'enclos de la Nuco est tout juste devant mes yeux. Et mes souvenirs se reportent constamment sur toi, car je revois d'ici les marches de ciment où tu aimais à t'asseoir pour m'attendre la nuit ou bavarder avec la femme de notre voisin.

« Midi vient de sonner. Je me trouve, comme tu le sais, à moins de cent mètres des hôtels. Ceux-ci sont combles comme d'habitude. On crie, on chante, on danse, comme d'habitude. Midi à Nyanza ! Qu'y faire ? Je reconnais même des voix ! Mes gens, hormis le pauvre Rwandekwe qui n'a pas encore payé son impôt, n'ont rien à craindre et se promènent

dans cette atmosphère de buvette, Nyanza n'a pas changé. Peut-il changer ? On crie « sans blague » à qui mieux mieux.

« J'attends la nuit pour me remettre en route. Je veux, dès demain, dans le Nduga où je suis si peu connu, avec mon drap de lit comme déguisement, marcher en plein jour.

« À demain, ma chère, je t'écrirai de ma première halte.

« J.H.

« P.S. – N'oublie pas, je t'en prie, si par hasard tu viens à Nyanza, de dire merci à Catharina. »

\*  
\* \*

En plein Nduga, ce mercredi, 14-11-45

« Ma bien aimée Suzanne,

« Il est neuf heures du matin. Nous voici dans une halte, la première d'aujourd'hui, en plein Nduga.

« Le pays, avec ses monts arrondis, plateaux herbeux, ses vastes pâturages, où je voudrais me trouver avec toi, est peu habité mais beau.

« Je t'écris adossé à un roc, sur une colline que des gardiens de vaches nous ont désignée sous le nom de Shyogwe.

« J'ai à mes pieds, mais bien bas dans une gorge, le Runiga, ce cours d'eau fougueux qui se précipite, entre les monts Kangoma et Mbuye, dans le fameux Rurumanza.

« Le site, broussailleux et changeant, n'est que plus émouvant, plus splendide. Je m'en voudrais à jamais, si je ne profitais de cette minute délicieuse pour repenser à toi et t'écrire de ce coin champêtre.

« Le soleil, doux à sentir, tape légèrement, comme vieux copain, sur mes épaules, tandis qu'un vent discret caresse, par moments, mes oreilles et s'ébat dans la haute prairie.

« Une senteur épaisse de bouse et de lait traîne dans l'air car, non loin de nous, à mi-hauteur de Shyogwe, se trouvent, de loin en loin, des kraals de vaches.

« Saisis bien le tableau : j'ai les yeux braqués sur le gîte de Kirengere que je vois de face ; je les ai aussi tournés vers le Sud, vers Nyanza et Astrida dont je ne vois plus que la direction.

« À droite, direction Nord-Ouest, il y a la colline Mbuye, dont tu as entendu parler, où commande, faisant fonction de sous-chef, une femme que tu connais et qui, dit-on, écrit et lit par elle-même : c'est la célèbre Nyirakigwene qui est aussi une habile joueuse de harpe.

« En regardant légèrement de côté, toujours vers la droite, mais en plein Ouest, je vois, aussi loin que mes yeux peuvent survoler le divers mais bas relief des mamelons, se dérouler en toute clarté, riant comme une aurore et plus habité que le Nduga, le mirifique paysage du Marangara.

« À gauche enfin, et jusque bien loin derrière nous, nos yeux se heurtent à des beautés attachantes, les monts altiers du Musamo, sous leurs divers noms : Gikoma, Kyeza, Tambwe et Ruduha... Mais ceux-ci, par-delà les collines sablonneuses de Gitisi, Ntenyo et Nyundo, par-delà le versant poudreux de Mayunzwe, relèvent encore du Nduga, le surplombent et l'embellissent... Enfin ce massif de rocaïlle, parure et limite du Nduga à l'Est, va tomber à pic, comme échancré, en deçà du Bulima en steppe, dans les marais salants du Muhanga où encore de nos jours, sur des abreuvoirs renommés et antiques, des milliers de vaches s'attroupent temps par temps...

« Que te dirai-je, ma chère, de notre course de la nuit ? Rien qui vaille la peine d'être raconté. Tu connais le chemin depuis Nyanza jusqu'au Mukingo, quand on n'ose pas suivre la route automobile : c'est toute une série de marécages. Nous nous y sommes fourvoyés malgré la lune, mais sans trop de peine, car mes gens ivres chantaient et riaient. J'étais le seul à ne pas rire, pas même quand l'un ou l'autre plongeait dans l'eau jusqu'à la ceinture.

« À Kigoma et Muyange, après avoir jeté des cailloux sur des buissons qui, dans la sinistre dépression du Butantsinda, ressemblent à des hyènes guettant leur proie, nous montions à pic et notre gaieté s'envola. Chacun se demandait s'il faudrait marcher ainsi toute la nuit. Onze heures ! Ces heures, je les sentais peser sur moi, et les portais par accoutumance.

« Mes trois compagnons chuchotaient entre eux ou geignaient.

« – Non, leur dis-je, je suis moi-même fatigué. Mais il importe de mettre, dès ce soir, le plus de distance possible entre nous et Nyanza, il nous faut atteindre la zone du Nduga où je suis peu connu. Où voulez-vous d'ailleurs que nous demandions asile ?

« Et les braves gens, convaincus, se sont, ni plus ni moins, résignés, reconnaissant, pour la première fois peut-être, qu'associés à ma fuite, ils devaient la partager tout entière, ainsi que ses risques, ou alors, à un tournant de route, me fausser compagnie.

« Pour être à couvert ou quelque peu en sûreté, il suffisait de distancer, quelque peu, le dispensaire de Butare au Ruhango. Donc à Gitisi, un peu après minuit, dans le Nduga si mal connu pour être si peu hospitalier, plutôt que d'aller essayer mille refus dans les rares villages, nous préférâmes nous couler, tels des proscrits, sur un paillis de caféière humide.

« Le sommeil, à une heure si tardive, ne fut pas long à venir, mais dura très peu, car, à cinq heures du matin, nous étions tous les quatre, simultanément, debout.

« Au moment où je t'écris ces lignes, mes compagnons, qui achèvent de vider une dernière goutte de pombé, mangent, sans beaucoup d'entrain, quelques grains de haricots, apportés de Save la nuit dernière.

« À côté de nous se tient, en rupture d'école, un jeune pâtre, aussi curieux que bavard, mais trop intelligent pour son âge. Il nous dit, en roulant de grands yeux profonds, que nous sommes à 15 kilomètres de Kabgayi et sûrement déjà à plus de 30 de Nyanza. Il nous montre aussi, de son doigt agile, les versants de collines, les collines elles-mêmes dont il nous cite les noms, et, quelque part là-bas, dans un coin obscur, le fameux Ruchunchu de sinistre mémoire, entre le Marangara et le Nduga.

« À quelques signes malhabiles qu'il a, tout à l'heure, dessinés sur sa cuisse, je reconnais qu'il lui arrive de fréquenter l'école, mais irrégulièrement, puisque ce jour-là, un jour de classe cependant, et de si grand matin, il s'en était abstenu. Et comme malicieusement je lui demande s'il se fait parfois instruire au moins au catéchisme, il me répond, d'un accent amer, qu'il n'est pas baptisé, que, n'ayant connu ni son père ni sa mère, morts depuis longtemps, il a été recueilli par un

méchant oncle qui le met souvent à la diète pour le punir d'être allé à l'école.

« – Et pourtant, dit-il en pleurant, si l'on me prépose sans pitié à la garde de ses troupeaux de misère, c'est en remplacement de trois cousins qui, quoique lourdauds, ont le privilège de fréquenter l'école à Kabgayi. Voyez, en même temps que je cours derrière ces bêtes, je vais chez le catéchiste qui me fait tracer quelques lettres sur une ardoise dont il m'a fait cadeau et qu'il garde chez lui. Mais chaque fois gare à moi, si l'oncle l'apprend !

« Je t'écris au sujet de ce gosse, parce que j'ai eu pitié de lui. Il n'est pas rare que l'on voie, même chez nous, de ces oncles qui ont peu de bienveillance pour de pauvres neveux que le destin a jetés sous leur tutelle !

« Je sais, ma chérie, que tu as assez de cœur pour plaindre, sans l'avoir jamais vu, ce pauvre gamin qui, au lieu de bénéficier des droits que la civilisation confère à chacun, est condamné à rêver derrière des vaches qui ne lui appartiendront pas, à la monotonie des pâturages et peut-être à l'éternelle mendicité ; et ce, pour assurer sa maigre pitance du jour !

« On n'est donc pas seul à souffrir ; et ce déshérité a trop tôt reçu sa grosse part !

« Enfin, ma chère, voilà ! J'achève précipitamment, sans épancher mon cœur dans le tien. Nous reprenons la marche pour couvrir, avant la nuit, les 50 ou 60 kilomètres qui nous séparent encore de Rukoma. Élias, qui connaît les chemins et, par-ci par-là, des gens, nous mène. Il a juré, par les mânes de son grand-père, de nous héberger ce soir chez quelqu'un de ses amis, un nommé Rouben, sur les confins du Territoire de Nyanza.

« Demain, par-delà la Nyabarongo, que je traverserai, non pas sur le pont qui mène à Kigali, mais en barque, je t'écrirai encore, et cette fois-ci, puisque je sais que cela te plait, une lettre d'amour ou d'amitié comme tu veux, car je t'aime encore, et de jour en jour davantage et mieux, selon que je me trouve de plus en plus loin de toi.

« J.H. »

Par un chemin indigène, que viennent élargir, comme des affluents d'une rivière, mille petits sentiers, nous descendons de Shyogwe, passons à gué le Runiga, contournons la colline de Mbuye et nous nous trouvons dans la presque plaine de Rwinatika où, enfant de 15 ans, au bon vieux temps déjà lointain, je venais avec d'autres enfants, soit en vacances, soit en congé, sous la vigilante conduite d'un Père Lody ou d'un Père Vitoux, chasser la gazelle qu'il nous fallait encercler et attraper toute vive.

Rien n'a changé : les buissons épineux où nous nous mettions à l'affût, les rochers épars, repaires de serpents, où, en plein midi, nous prenions nos repas, sont restés les mêmes. Le beau cadre antique, dont la solitude, que trouble à peine le bourdonnement des insectes, m'enchantait et parle à mon cœur ! Ce coin chatoyant, vieux témoin de mes rêveries d'enfance, où, en toute saison, le soleil incendie sans pitié la savane, où fondent sous la chaleur les chagrins les plus chroniques, garde encore, à 15 ans de distance, un cachet naturel d'éternelle jeunesse.

Ici le chemin devient un véritable et vaste raccourci qui, inspiré pratiquement par l'éternelle loi du moindre effort aux pieds fatigués des voyageurs, coupe en deux le Nduga, pique tout droit sur le sommet reboisé du mont Nyarubaka et va, en descente raide, rejoindre, telle une rivière un fleuve, la piste carrossable qui, en passant par la résidence de la Reine-Mère et la nouvelle Mission protestante du Bukinankwavu, traverse d'abord, puis limite de bas en haut le Marangara et continue, presque en aval du Kayumba, pour faire jonction, à Musambira, avec la route automobile Gitarama-Kigali.

Là, sur le point de croiser trois Vicicongo\* dont les chauffeurs, après avoir fait sûrement quelque part leur plein d'ivresse, roulaient en descente à une vitesse vertigineuse, nous abandonnons la route automobile, prenons à droite, en contrebas de Musambira, par une piste indigène, celle sans doute qui mène les piétons à Kamonyi, et allons nous asseoir non loin d'une habitation où, par chance, l'on nous invite à acheter une alléchante cruche de pombé.

Nous étions sur les 14 heures, recrus de fatigue et de soleil. L'offre n'était pas à dédaigner, d'autant plus que ma bourse, à peine entamée, regorgeait encore d'argent et qu'il était de mon intérêt de contenter mes gens.

Nous en buvons goulûment une bonne moitié, à l'ombre d'une euphorbe\*. Le reste est transvasé dans nos deuxalebasses et, en chantant gaiement, nous nous remettons en chemin.

Après avoir repassé la grand-route, nous voici à Gihembe où nous nous rasseyons pour manger à l'aise et boire encore.

À part moi, je regrette de n'avoir pu, à cause des camions inquiétants, contempler de Musambira, en un demi-tour d'horizon rétrospectif, le panorama du Marangara qu'enserrent, depuis le Kivumu des archers et le Mpushi contigu, les chaînes imposantes du Ndiza massif, de l'altier Muhanga et du Mushubati aux grottes antiques, jusqu'enfin au Kanyalira où, jadis, nous allions, sous l'œil des professeurs, cueillir des fleurs de mi-juin pour la Fête-Dieu, collectionner des pierres pour notre cours de géologie, ou chercher parfois de rares insectes aux vives couleurs.

En même temps mes yeux, pour se dédommager de cette déconvenue, interrogent curieusement l'horizon et se dégoûtent de l'affreuse pauvreté de cette région intermédiaire où, relevant du Territoire de Nyanza, s'arrêtent les trois cheferies du Nduga, du Marangara et du Ndiza et commence la cheferie limitrophe du Rukoma.

Comme mes paupières se baissaient de dépit, mon regard machinalement surprit la fixité extatique de trois paires d'yeux et, avec cette capricieuse rapidité si propre à l'œil de l'homme, en suivit instinctivement la direction. Mes trois compagnons, complices de curiosité, mais sans se consulter, regardaient, d'un air admiratif, deux femmes qui, dans le bas-fond, à près de cent mètres de nous, sarclaient l'éleusine, en lorgnant par instants vers notre groupe.

C'était une fille, d'une pure beauté plastique, jeune encore, entrée depuis peu dans l'âge de la puberté, avec sa mère, non moins belle, dont la maternité et l'âge avaient su respecter et purifier le vif éclat des traits.

Elles portaient chacune une médaille à leur cou. Elles sont donc chrétiennes et la bonne santé de leur âme se reflète dans la candeur de leurs yeux.

Leur curiosité, si naturelle pourtant à toutes les femmes, se borne à nous regarder à la dérobée, entre deux battements de cils.

Élias, le plus âgé d'entre nous, remarque, non sans raison, à l'honneur de ces deux femmes, que, si elles eussent été d'Astrida ou de Nyanza, ou de quelque autre centre urbain, elles seraient venues, sous



quelque forme de fausse politesse, causer effrontément pour soi-disant faire connaissance avec nous, mais en réalité pour mendier l'attention et étaler sans pudeur les trésors de leur fin langage, l'épanouissement à peine vêtu de leurs lourdes poitrines ou les secrètes rondeurs de leur corps onduleux.

Daigne Dieu multiplier dans notre cher Ruanda ces oasis de beauté morale et physique où se réfugient encore de nos jours les âmes simples, et les préserver indéfiniment de l'invasion malsaine des galanteries urbaines.

Il était temps de nous lever. Pour emporter, dans notre âme voyageuse, une image de leurs traits, nous passons à dessein à côté d'elles. Et Rwandekwe, le plus jeune de notre bande, sous prétexte de demander du feu, mais en fait pour entendre sa voix, s'adressa à la plus jeune. Surprise, elle leva sur nous ses grands yeux timides où transparaissent les signes infaillibles d'une paix intérieure. Sa voix d'enfant, comme une flûte enchantée, avec une réserve inouïe, résonna dans l'air, faisant ressortir une parfaite douceur qui dans l'organe de cette âme neuve, avait précédé le nombre des années !

– Il faut, chanta-t-elle, quelque chose aux voyageurs ?

– Oui, ma belle, du feu et du tabac, si possible !

Elle vint et, de ses doigts de fée, reçut la pipe. Sous l'œil maternel de sa mère qui approuve, elle s'en fut, dans leur *rugo* qui était tout proche, chercher, pour des étrangers inconnus, du tabac et du feu.

Et nous, les trois vieux, le cœur en débandade et l'imagination grisée, nous nous éloignons en hâte, suivis bientôt du jeune homme qui, ivre d'avoir vu et entendu, trébuchant et courant, s'attache bien malgré lui à cette vision charmante !

\*  
\* \*

De Gihogwe, où nous avons à notre droite, à Buhoro face à Leramacu, une belle vue sur les « Byimana » centenaires, derniers vestiges d'une vaste résidence de *Mwami*, nous voici à Bitsibo et dévalant dans le marais du Kibuza qui prend sa naissance dans les flancs abrupts de la colline Rugobagoba.

Au sommet de cette dernière, au milieu d'un bosquet que l'on dirait sacré, nous voyons, tel un temple, un ancien gîte en briques où accède une allée de cactus. Ce gîte si vieux, mais toujours debout, et qui sert peut-être encore, servait, il y a plus de 20 ans, de logement à Monsieur Joseph Dardenne ou « Zezefu », le vaillant pionnier, si connu et si justement célèbre, qui a construit la route actuelle de Kigali-Astrida.

Au travers d'un troupeau de chèvres qui, tout en bêlant, broutent des touffes de chardon séchant sur le bord du marais, nous obliquons à gauche et prenons de flanc le versant de Bitsibo dont bientôt, sur les quatre heures de l'après-midi, nous atteignons sans fatigue la chaîne boisée.

De là, nous voyons à notre droite, mais au-delà, la piste carrossable qui, comme un ruban rose, contourne le pic rocheux de Lemera et continue sur Gacurabwenge et Rukoma, jusqu'à la Mission protestante.

Devant nous et bien en face s'étale, massif et populeux, le village de Rukoma qui, avec son aspect rougeâtre et le vert tendre de ses cultures abondantes, respire la richesse et ressemble à un gros village de chez nous. À voir la grisaille multiple des fumées qui, dans le soir déjà tombant, s'échappe des huttes et se joue dans les bananeraies, on dirait un coin verdoyant du Bwanamukali, Mara ou Shyanda, transporté d'hier, pour nous y accueillir, en plein centre du Ruanda.

Dans cette région aux contours sauvages, entre le Nduga famélique et le Ndiza hautain, entre le Bumbogo déchiqueté et désertique, le Bulima sylvestre et le Bwanacyambwe défiant, ce village unique de Rukoma, en deçà de la Nyabarongo qui, majestueusement, serpente à ses pieds, offre l'image d'une véritable parure.

Et les missionnaires protestants qui, du temps des Allemands, avaient déjà fondé leur station en cette oasis, ont eu bon œil, car la vieille Mission, dite de Lemera, dont les protestants belges ont recueilli, depuis plus de 20 ans, la succession, n'a, au point de vue du site et de la beauté, même vue de loin, que peu d'égales.

\*

\* \*

Encore un marais à franchir et trois quarts d'heure de marche, et nous sommes à l'étape que nous montre déjà Élias qui, devant nous, a poussé des ailes et nous entraîne.

Chez son ami, l'hospitalité, amicale et prévenante, fut mieux que correcte.

Rouben, un vieux routier, arrangea lui-même pour nous la hutte, nous offrit à boire et à manger et plus tard, dans la longue veillée que nous laissâmes traîner sous le clair de lune, il mêla sa conversation à la nôtre, nous demandant, comme cela se devait, d'où nous venons et où nous allons.

Il connaît mieux que nous les chemins et tous les coins du Ruanda, même les collines les moins saillantes du Territoire d'Astrida, et à plus forte raison celles de Save et de Mwulire !

Il dit avoir été par trois fois à Kabale-Kigezi. Il a travaillé et voyagé en Uganda. Il projette d'y retourner, avant – dit-il – de vieillir. Enfin il connaît, pour les avoir expérimentées, les privations du voyageur.

– Aussi, dit-il, de son accent le plus convaincu, les voyageurs à mon foyer sont toujours traités avec égard. Le voyageur n'est pas, comme quelques imbéciles le pensent, un importun, mais un homme comme les autres qui, de par ses droits d'homme, a recours à d'autres hommes. Il est bien souvent, pour nos propres voyages ou pour d'autres cas non moins urgents, un futur bienfaiteur que la Providence nous amène.

Sous l'effet bienfaisant du pombé et la chaleur d'un grand feu que Rouben nous a allumé dans la hutte, nous nous endormons presque en même temps, comme qui dirait un seul homme, sur une paillasse moelleuse que la bonne hôtesse, sa brave femme, a étendue pour nous.

\*

\* \*

À l'aube, ce fut encore Rouben qui nous réveilla, non pour se débarrasser de nous, mais pour couronner dignement son hospitalité et nous approvisionner en vivres frais.

– Puisque, dit-il, vous n'allez qu'à Rulindo, l'étape n'est plus longue. Mais il faut vous presser de traverser la rivière, car les passeurs sont difficiles et n'attendent les passants que très tôt le matin et bien tard

dans l'après-midi. Il y a deux passages : celui, officiel, qui mène au dispensaire de Muhondo ; et l'autre, clandestin, qui mène au gîte de Shyorongi et pique droit, par la raide montée de la colline Rwahi que voilà, vers Rulindo. Lequel des deux préférez-vous ? Le passage officiel n'est pas payant. Mais on passe sous le contrôle, souvent ennuyeux, d'un clerc.

– Nous préférons, lui dis-je, le passage payant qui ne comporte aucune formalité.

– Alors, dit-il, suivez-moi. Mais la somme à payer n'est pas fixe. Ça dépend de l'humeur du passeur et de la condition du passant. La barque est petite et vermoulue, mais elle vogue bien sous la rame experte du passeur qui, vous le verrez à l'œuvre vous-même, est un as.

– Je paierai tout ce qu'il demandera. Il n'est pas toujours bon de marchander avec des gens qui savent leurs services indispensables. N'est-ce pas ? Quant au confort, nous nous en passons, pourvu que ne nous passions !

En moins d'une heure, tout en causant avec Rouben qui, nous accompagnant, nous vantait les réelles beautés de son beau village, nous avons coupé le versant de Ngamba et descendions à pic, à travers des roches escarpées, sur la Nyabarongo qui, dans l'étroite vallée, déroulait, sous la brume, ses capricieux méandres.

Grâce à Rouben, le passeur ne se fit pas trop prier et ne demanda que cinq francs par personne.

En deux tours, nous étions au-delà tous les quatre, sous l'œil satisfait de notre hôte qui, de la main, nous fait adieu et demande en criant de l'autre berge, qu'à notre retour, après nos achats au Rukiga, nous repassions chez lui.

Assis sur le talus adverse, nous le voyons remonter, avec son ami, le passeur, qui, ce matin, n'avait pas eu beaucoup de clients ni la patience d'en attendre davantage.

\*

\* \*

Le brouillard crève. Du haut de la berge, haute de 30 mètres, que tout à l'heure, nous avons dû, comme sur une échelle, escalader en

nous aidant des pieds et des mains, nous regardons les eaux brunes de la rivière qui, à chaque repli de méandre, tourbillonne ou s'encaisse. Les rives sont, par places, barricadées de haies pour faire obstacle aux hippos dévastateurs.

Les collines d'alentour, hautes, crevassées et dénudées, se penchent, comme tiraillées désespérément d'en bas, sur la vallée où, dans le limon qu'apportent les crues, voisinent, en plants magnifiques, le haricot, le sorgho, le maïs, la courge, la colocase, la patate douce. Enfin toutes les variétés de nos plantes alimentaires, – même l'éleusine qui, mûrissant, ressemble à de l'herbe qui sèche –, se rencontrent sur les rives fertiles de la rivière et poussent, même hors saison, indistinctement bien.

Dans le ciel d'un bleu pâle, où le chant divers des oiseaux se confond dans la diversité de leurs couleurs, le soleil, dégagé de l'horizon, mais prisonnier d'un étonnant halo, s'annonce très chaud.

Nous revoici au pied d'une raide montée qui nous acheminera, pendant une heure et demie de temps, du bas de Rwahi, au sommet du Bugaragara, jusque dans la route Nyabugogo-Base ou Kigali-Kivuruga.

\*  
\* \*

En plein Bumbogo, ce jeudi 15-11-45

« Suzanne aimée,

« À défaut d'une lettre d'amour, lettre à tes souhaits, que je t'avais promise, je me vois obligé, pour t'habituer à ne pas me mal aimer, de t'adresser une lettre de pure amitié. Ce n'est même pas, à vrai dire, une lettre, mais une simple relation de voyage, comme celle d'hier. Je te déçois donc, ma chère !

« Mais, ignores-tu que l'amour humain n'est pas toujours un acte de volonté, mais un penchant qui, trop souvent, a des lois particulières ou des motifs, je veux dire franchement le mot, inavouables ?

« Je veux croire cependant qu'en me lisant, tu ne vas ni te fâcher ni t'ennuyer. Du reste, n'ayant pas le temps de préparer cette lettre, je ne puis prévoir son effet sur toi, pas plus que je ne sais encore sur quel ton je vais la terminer.

« Je suis dans le Bumboge, chefferie de Rwampungu, du territoire de Kigali. La colline s'appelle Rwahi et le sommet où je suis Bugaragara qui, depuis la Nyabugogo, n'est qu'un prolongement du mont Nyarweru et se continue par l'enchaînement, non moins vertigineux, des mamelons Kilenge, Muvumo, Va, Rushashi, Rwankuba, Ruhanga, jusqu'à la Base et à son confluent, que mon œil devine là-bas dans la grisaille, avec la Nyabarongo.

« Enfin le Bumbogo dont souvent tu entends parler, n'est qu'une bande de terre transversale, plus longue que large, où les monts, sous divers noms, s'enchaînent continûment et s'entrelacent, en amont de la Nyabarongo. C'est, me semble-t-il, avec le Nyakare de chez nous, la chefferie la moins vaste du Rwanda, mais peut-être, avec le Ndiza et le Buliza, sinon la moins accueillante, du moins la plus élevée en altitude dans le secteur de Kigali.

« J'ai beau, en t'écrivant, me cacher dans un vieux tronc d'arbre, le vent, qui, en ce point culminant, souffle en tempête malgré le plus beau des soleils, m'y poursuit, menace de déchirer mon pagne et m'enlève mon chapeau, que Rwandekwe a de la peine à rattraper.

« C'est peut-être ce vent déchaîné qui m'empêche de t'écrire le langage du cœur. Il brouille mes idées en même temps qu'il chiffonne le papier où je trace péniblement pour toi des mots que je voudrais moins vides de sens.

« Et tout à l'heure, en montant, il nous a fallu côtoyer des précipices, sous le même vent et parfois, de peur de tomber au diable, planter solidement nos bâtons avant d'essayer un pas. Mais l'abri, que j'avais espéré trouver au sommet, n'y est pas.

« Ces montagnes d'où je vois, à perte de vue, d'autres montagnes et même, nimbés de blanc dans le Mulera\*, les volcans à l'Ouest et à l'Est, le paysage fuyant du Bukanza, la savane dangereuse du Cyanya, le Rukalyi ténébreux et le lac Mohazi qui s'endort sous la brume en plein jour ; cette nature solitaire où le confort devient indésirable ; ces beautés sauvages mais trop réelles que gênerait l'arrangement symétrique des œuvres humaines ; cet assemblage divers du grand et du petit, du blanc et du noir, du vert et du rouge ; ce mélange dissemblable mais un, que l'œil insatiable n'embrasse qu'en gros ; où le bruit du jour n'exclut pas le silence infiniment lourd des solitudes ; où la diversité n'exclut pas l'unité ; où le cœur s'égayé et s'éparpille pendant que l'esprit se repose ; enfin ce

vent d'orage qui sévit comme un fléau éternel ; que n'ai-je, ma belle amie, assez de talent pour t'en faire la peinture, assez de génie pour en ébaucher la poésie ! Que n'ai-je, comme toi, le don de raconter, cette verve jaillissante, j'allais dire endiablée, qui n'est propre qu'à toi, pour décrire les vraies beautés, pour esquisser, en deux ou trois mots, les nuances de couleurs, les odeurs caractéristiques, la réalité des choses qui pourrissent ou germent, qui se fanent, se séchent ou se meurent ? Suzanne aimée, ceci est un don à toi, que j'aime à constater, et que parfois j'envie quand je suis, comme aujourd'hui, en présence de choses enchanteresses qui surpassent ma puissance d'expression ! Que n'es-tu au moins avec moi pour promener, malgré le malheur, ton cœur avec le mien sur l'immensité solitaire qui, en ce lieu féérique, endort mes soucis, confond et distrait, parle et se tait, simultanément ou tour à tour !

« J'ai beau, ma chère, m'employer à fond pour te faire éprouver ce qu'en cette minute, j'ai de sensations ; mais je n'ai pas, comme toi, la facilité de faire sentir aux autres ce que je sens, ou de voir pour d'autres ce qu'ils n'ont pas vu eux-mêmes.

« Non loin de notre groupe, sur la piste Kigali-Kivuruga, des gens passent et repassent. Oh ! de bien braves gens, tous vêtus de peaux et costauds, ployant sous d'énormes faix\*. Ils nous regardent et sourient avec l'air innocent de dire : encore de pauvres vagabonds, originaires du Nduga, tels qu'on en voit par tout le Ruanda, maigres à faire peur ! C'est qu'à côté d'eux, même le brave Sirilo qui porte encore un reste d'embonpoint, nous paraissions des mouches !

« J'oubliais de te dire que le Bumbogo, que je voyais très mal hier de Rukoma, n'est pas aussi désertique que je l'ai cru tout d'abord ni aussi pauvre. Des huttes de paille couvrent les bas-fonds jusqu'à mi-coteau. C'est pour être plus près de l'eau, car, sur les sommets, cette chose précieuse et sainte devrait, en dépit des coutumes, s'acheter et serait coûteuse.

« Le dispensaire de Muhondo, desservi par un nommé Victor, un ancien camarade de classe, se trouve, très bien situé, dans un coin unique et peuplé où les habitations se reconnaissent indéfiniment aux spirales de fumée qui lèchent et couvrent les vertes bananeraies.

« Élias, qui ne connaît personne en cette région, propose que nous passions dans le Buliza, par le gros village de Binaga jusqu'à celui de Lemera, où il compte loger chez un ami à lui.

« – De là, dit-il, en passant par Byumba, comme le disait Rouben, nous ne serions plus qu'à une journée de marche jusqu'à la frontière du Kigezi.

« – Non, ai-je dit, je sais que nous sommes près de la frontière. Raison de plus pour nous orienter et demander des renseignements. Enfin, je dois encore étudier, pour le mieux réaliser, un plan de passage. Il me faut pour cela un ami à moi qui connaisse mes misères ou n'en sache rien, peu importe, mais qui soit assez intelligent, plus intelligent que Rouben, pour me dire, sans à peu près, les embûches qui m'attendent, les obstacles que je dois éviter, enfin les meilleures conditions de lieu et de temps pour franchir, avec le plus de chances possible, la frontière sans être vu de la police douanière. Dussé-je rôder longtemps en deçà des territoires anglais, je ne me hasarderai pas à passer la frontière que je n'aie arrêté d'avance un plan rigoureux et sûr. Or, j'ai un ami, un camarade, qui habite aux environs de Rulindo, sur les confins du Territoire de Byumba. Je vais aller de ce pas chez lui. Je passerai la nuit en sa compagnie et tâcherai d'en tirer le plus de renseignements possible, enfin tout ce qu'il sait sur cette fameuse frontière de Byumba où, paraît-il, des policiers, de 10 en 10 kilomètres, sont nuit et jour à l'affût pour cueillir au passage tout passant ou revenant. Car, dit-on encore, le seul passage ne se trouverait qu'à Nyakatara, chez le fameux Rujigo, donc sous le contrôle de la douane : ce à quoi je ne puis me résigner sous quelque menace que ce soit.

« Élias naturellement, pour avoir été contredit, lui le grand chef de notre misérable bande, lui le guide infallible, a fait le gros nez. Mais voilà, je ne démords pas ; et un point c'est tout. Bien que cependant la proposition d'Élias, outre la rapidité du trajet, n'était pas dénuée d'intérêt, puisqu'alors il m'était possible de voir de près, pour t'en dire un mot, le mont Rutara où dorment nos rois.

« Je me demande, ma chère, quand je pourrai encore t'entretenir de mes zigzags à travers le Ruanda du Nord. Si je venais à manquer l'occasion de ce soir, ce qui est fort probable, ce ne sera, me semble-t-il, qu'après-demain samedi et même peut-être le dimanche. Demain je n'aurai de temps que pour écrire au Père Norsen qui, depuis bientôt un mois, ne sait pas où je suis et qui cependant, comme tu sais, s'occupe de mes affaires.



« À plus tard, ma chère amie, si pas à ce soir ; et recueille le gros baiser qu'avec la douce illusion de le verser dans ton âme, je dépose à ton intention sur ces pages.

« Tu diras à ma tante qu'elle attende de vieillir. Il faut qu'à mon retour je la revoie.

« Ne dis rien à Zabella ni aux enfants. Je leur écrirai à part ces jours-ci.

« Mes lettres, tu les recevras en bloc au retour de mes compagnons, je ne sais encore quand. Donc mes ultimes recommandations, je les garde pour la dernière lettre, celle que j'écrirai sur le point de passer la frontière.

« J.H. »

\*  
\* \*

De Rulindo, ce jeudi soir, 15-11-45

« Suzanne,

« Que tu as donc de la chance, toi ! L'occasion s'y prête et, pour toi, je reprends la plume. C'est pour te conserver ma pensée et te convaincre que mon absence, avec toutes ses peines et à cause d'elles, a l'avantage de te faciliter une prompte réconciliation avec Dieu.

« Je t'écris de mon étape au-delà de Rulindo où nous sommes arrivés sous la pluie. La maison où je suis installé n'est pas une hutte. C'est quelque chose de bien mieux que ta hutte de Buhoro. Une propre maison, en briques et tuiles, avec des fenêtres vitrées.

« Le maître de céans, mon ami Julien, qui est maître d'école à la Mission catholique, n'est pas encore rentré. Tu te demandes alors comment j'ai pu, en son absence, entrer chez lui, y recevoir un siège, comme un ami de tous les jours. C'est très simple : sa femme est très bonne ; une jolie personne qui, vêtue d'un pagne avec par dessus, en manière de manteau, une bien lisse peau de chèvre, n'a rien de spécial que sa simplicité et son cœur d'or ; cette peau, ce n'est pas de la pauvreté, c'est la mode ; tout le monde ici en a une : les hommes, les

femmes, les enfants ; et cela depuis la rivière jusqu'à la frontière. Nous sommes, souviens-toi, en plein pays *Bakiga*\*.

« Donc pour être accueilli et cru sur parole, il m'a suffi de nommer Julien, d'en faire le portrait par des mots et des gestes, de dire qu'il parle français, qu'il a fait ses études quelque part dans le Nduga, enfin que moi-même, j'ai nom Justin et suis un vieil ami de Julien : on a été enfant ensemble.

« – Oh ! m'a-t-elle dit. C'est vous Justin, l'homme de Save, dont mon mari parle si souvent ? Entrez vite, s'il vous plaît, et prenez un siège. Dommage que je n'aie rien à vous offrir. Ah ! mon Dieu ! quel temps pour des voyageurs ! Vous êtes mouillés et devez avoir froid. Si vous avez quelques habits de rechange, mettez-vous là dans le coin pour vous changer, pendant que je vais dans l'autre pièce apporter du feu.

« Elle est partie aussitôt, après ce flux de paroles aimables. Et j'ai changé de hardes. Et voilà, Suzanne, qu'à côté d'un bon feu qui dégourdit mes membres transis, je t'écris, en attendant Julien. Mais je t'assure que le brave homme aura dur à rentrer avec la pluie et les chemins qui glissent.

« Il fait au dehors, dans le soir qui tombe, un temps de chien. Il a plu tout le temps depuis midi. Il pleut encore. C'est à se demander si le ciel, à force de s'égoutter sans fin, ne va pas s'écrouler, ou s'il va rester, dans l'espace, de la pluie pour les autres saisons.

« Dans un coin du *rugo*, il y a une hutte qui menace ruine. C'est là, sur un feu rebelle qui s'éteint sous la pluie, mais que le vent rallume, que mes hommes, se disputant les places et pleurant dans la fumée, préparent notre maigre repas qui n'aura de sel que la faim de chacun.

« La Mission, que je n'avais jamais vue et que demain je n'aurai pas le temps de visiter, je l'aperçois très mal d'ici. Elle domine, en forme de couronne, au milieu d'un bosquet, la colline élevée et solitaire de Rulindo.

« Dans le gris sombre sur les choses mais pâle dans l'espace, la nuit, sous un ciel liquéfié à l'infini, s'annonce très lourde.

« De la maison où, confortablement devant une table, je suis assis comme chez moi, où ma bonne hôtesse a fait du feu de bon bois, où elle apporte maintenant, pour mes écritures, une lanterne allumée, j'entends le vent qui gronde au dehors et qui, par moments, s'engouffre par paquets dans la pièce.

« Avec ses deux bébés, qui simultanément pleurent, agrippés à son pagne, la femme s'inquiète déjà et s'ennuie. Debout d'un bond, elle s'énerve et tourne de pièce en pièce, allant fiévreusement, de gauche à droite, dans l'attente de son homme.

« Assez, ma chère, pour ce soir ; je ne voudrais pas que mon ami me trouve occupé à écrire. Et, si sa femme, pourtant si bonne, prend déjà sa maison en dégoût et se trouve mal à l'aise en ma compagnie, je pense que ce n'est pas tant pour le retard de son mari que pour mon silence. Le silence d'un intrus est, tu le sais aussi, peu rassurant. Songe donc, un étranger que, par charité, tu installerais chez toi, chez toi en mon absence, et qui, pour comble d'ingratitude, te ferait la moue, occupé seulement à noircir du papier. À mon avis, qui, me semble-t-il, relève du sens commun, cet étranger serait, ni plus ni moins, un individu dangereux, un importun que la prudence conseillera de jeter dehors sans ménagement ! Voilà ma situation ! Ne trouves-tu donc pas que je suis en faute vis-à-vis de cette personne qui, pour l'amour de Dieu et comptant seulement sur la bonhomie habituelle de son homme absent, m'a donné asile ? Il est donc de convenance que je m'excuse auprès de toi, pour me mettre à causer avec elle et essayer de lui rendre au moins supportable cette pénible soirée.

« T'écrivant enfin la nuit, j'ai l'impression que ce bout de lettre te parviendra un soir. Donc, ma chère, bonne nuit et bon repos. En tout cas, pour ne pas démentir mes douces illusions, je veux que tu m'accordes le plaisir de me relire souvent, surtout les soirs de pluie, et de me souhaiter bon sommeil après chaque lecture.

« Enfin où serai-je quand mes lettres te parviendront ? Une lettre est moins une causerie qu'on ne le dit. C'en est la fiction ou le rêve. Les sentiments que je te prête selon mon cœur en t'écrivant, sont-ce bien ceux que tu auras en me lisant ? Tu répondras, non pas à cette lettre, mais à ton propre cœur.

« Je ne veux plus parler de notre rupture, je n'en ai pas le courage. Enfin n'est-elle pas consommée, en pensée comme en fait ? Mais voici un autre fait : je t'aime de mieux en mieux loin de toi. Cette dernière phrase, nostalgique et ambiguë, t'apporte quelque chose qui ne ressemble plus tout à fait à un baiser.

« J.H. »

\*  
\* \*

– Ah ! Julien, mon ami, vous voilà ! Et quel temps ! Vous n’êtes donc pas surpris de me trouver ce soir, comme tombant des nues, sous votre toit ?

– Surpris sans doute et enchanté. Rasseyez-vous, s’il vous plaît. Serrez-moi fortement la main et veuillez me regarder bien en face. C’est un Justin grandi et mûri que j’ai sous les yeux, et toujours reconnaissable. Mais vous avez l’air de sortir d’un trou, comme moi de la pluie. Et maigre à faire peur. Vous n’avez plus d’humain que l’apparence et la voix.

– Oh ! ça. Comme quiconque a voyagé. Enfin, c’est bien moi, mûri comme vous dites, et vieilli.

– Vieilli ! On a vieilli tous les deux ! Vite, ma femme, un repas ! Tu dois avoir songé à le faire plantureux. C’est pour deux, ou plutôt pour quatre. J’ai une faim de loup et mangerai pour autant. Je veux montrer à ce brave du Sud que, si les *Bakiga* sont forts, c’est pour des raisons. Je veux surtout qu’il mange à sa faim. Nous causerons tout en mangeant, jusque bien tard dans la nuit. Je ne me coucherai pas que nous n’ayons vidé le réservoir des vieux souvenirs. Tu as bien fait, ma femme, d’accueillir cet homme chez moi. C’est un grand ami d’enfance, le seul, dont depuis dix ans, je reçois la visite.

– Oui, vous comptez bien, Julien, il y a juste dix ans qu’on ne s’était plus revu. Cependant votre femme m’a dit que vous parlez souvent de moi.

– Oui, comme j’aime à lui parler de tous mes amis du bon vieux temps. Quelques-uns sont morts. Quelques autres ont disparu et vivent, heureux ou malheureux, je ne sais sous quel ciel.

– Mais beaucoup d’autres, dont vous et moi, sont encore vivants, mêlés de façon ou d’autre à la vie trépidante d’aujourd’hui. Vous, Julien, qui avez bonne mémoire, à combien étions-nous dans notre cours ?

– Nous étions, si je ne me trompe, vingt-deux enfants de 10 à 15 ans, ou un peu plus.

– Connaissez-vous encore quelques noms ?

– Allons-y. Il est si bon, entre vieilles connaissances, de remuer ensemble la poussière du passé. Il y avait André, grand chantre, grand musicien, la plus belle figure de notre cours.

– La plus décevante aussi après les malheurs qui l'ont frappé. Vous avez sans doute appris que, par excès de travail, il a eu une lésion mentale. Il est actuellement dans la jeune Mission de Cahinda, au Bashumba, sous la bonne garde du meilleur des Abbés : Marco.

– Marco, celui que dans le temps nous appelions « Le Grand ». Notre cher Abbé André est donc en bonnes mains. Mais peut-il travailler ?

– Il le pourrait et peut même, dit-on, donner quelques petites leçons aux enfants. Mais on l'en empêche. C'est pour son bien. On espère même qu'à force de repos, il va se mieux porter et enfin guérir. Mais pourra-t-on modérer les exercices de piété auxquels il se livre ? Vous savez combien il a toujours aimé prier. Pieux, il l'est aujourd'hui plus que jamais. Il vous récite des chapelets et vous fait à l'église des chemins de croix, quand il n'est pas plongé dans son bréviaire. Il veut, dit-il puisqu'il n'a plus le droit de faire du chant, consacrer à la prière ce qui lui reste de force et de vie. Et l'abbé Marco, à qui cependant il obéit comme à un père, a souvent de la peine à l'arracher de l'église. On l'entraîne de force en promenade dans le grand air et l'on empêche parfois les enfants de chanter en sa compagnie. Comme il doit souffrir, quand il repense aux belles choses qu'il a faites et qu'il ferait encore, n'était l'obéissance à ses supérieurs. Sa célébrité fut précoce autant que son génie. Vous vous souvenez, Julien, comme il fallait lutter en classe, pour le surpasser.

– On se faisait grand mal, sans trop réussir. Et nos succès n'ont toujours été que ses succès à lui. Quand bien même l'un ou l'autre tombait, comme par hasard, *ex-æquo* avec lui.

– Musicien et auteur, il est connu jusqu'en Uganda et au Congo. Et ses chants, approuvés par l'Église, seront chantés à Rome. Comme la plupart des grands hommes, il meurt trop tôt au monde, mais ne s'éteindra pas dans l'oubli et l'indifférence des hommes. Tenez, nous repensons encore à lui comme à un mort ! Allons, Julien, trouvez-moi un autre.

– Après André il y a Arsène, l'impétueux Arsène qui est, comme vous, de Save ; l'homme d'action, bouillant d'énergie. Nous avons de tout dans notre cours.

– Oui, même des rêveurs ! Où dit-on qu'il missionne, celui-là ?

– Il est aujourd'hui supérieur de Mission à Rambura ; il a pour vicaire un autre abbé de notre cours : Vincent que, dans le temps, nous appelions « Vivi ».

– Mais qui ne nous le pardonnait pas. Que de fois, moi, qui étais le plus jeune et le moins fort, n'ai-je pas dû me garer et en vitesse après avoir prononcé son surnom ?

– C'est vrai, Justin. Je me souviens encore que, désespérant de vous rattraper, il décochait sur vous toute une volée d'invectives en *swahili* et de pierres.

– Il était, il y a deux ans, vicaire à Astrida. Nous en reparlions souvent en nous tordant de rires. Et lui qui, pour racheter le passé, me tapotait l'épaule et me disait, à moi qui ne suis plus son égal, sur un ton de prière, qu'il ne fallait pas ressasser les bévues désobligeantes de la jeunesse, que je devais oublier comme lui et, comme lui, pardonner. La prêtrise a fait de lui un homme comme il faut.

– C'est vraiment miracle. Du plus violent des élèves, il est devenu le plus doux des hommes, caustique et prévenant, c'est un brave prêtre.

– À ce titre je le connais encore mieux que vous.

– Dites-moi, Justin, est-ce qu'il joue encore de la harpe ?

– Vous parlez sans doute de sa harpe à huit cordes. Mais oui, Julien. C'est avec cela qu'en tournée sur les collines ou dans les succursales, il se fait, Dieu sait avec quel succès, l'oracle très écouté de vieux néophytes, ses ouailles préférées. Je l'ai vu à l'œuvre. Voici. Ayant été le voir un soir, quelque part à Sovu, alors qu'il était en tournée du côté de chez moi, il vous jouait d'abord dans le goût des vieux et des vieilles, un morceau magistral et magique qu'autour de lui, comme fascinés sans s'en rendre compte, les jeunes se flattaient d'accompagner de leurs danses. Et avant de reprendre le morceau, il profitait de l'attention générale pour jeter, à pleines poignées, dans les cœurs ramollis, les grandes vérités de Dieu. C'est un bon prêtre ruandais, incompris peut-être, que tout ce qui est ruandais ravit et qui a un don

tout particulier, un don à lui, pour dégoûter les consciences ruandaises. Parmi des Ruandais du monde, c'est un Ruandais de Dieu, un Ruandais pur sang, qui ne choque personne, sourit à chacun et distribue à tous, en riant, les dons de Dieu ! Vous voyez, mon cher Julien, que de sa harpe, il a su faire un instrument, non plus de musique, mais d'apostolat et que sans sa harpe peut-être, il serait moins bon pêcheur d'âmes. Parmi les nôtres, il en est encore un de Save, que vous oubliez peut-être, qui est maintenant vicaire à Nyanza : c'est l'Abbé Gervais, un homme très pondéré, avec des airs timides qui caractérisent les âmes profondes.

– J'y suis ! Il vous possède là un cœur humain et viril, comme pas un. Pondéré et sage, il l'a toujours été.

– Pour les autres, il m'arrivait parfois de douter de leur vocation, comme j'ai toujours douté de la mienne. Mais Gervais, comme André, ces deux anges de notre cours, sont nés prêtres, ont grandi prêtres et ont été, jusqu'à leur ordination, prêtres de nature. Et ce n'est pas trop dire, Saint Gervais, comme l'appelait le bon Père Chantrain, notre cher professeur de première, est un vrai saint, un grand saint, je vous le dis. Je l'ai encore vu à Nyanza pas plus tard qu'en octobre dernier. Et, si vous aimez que je vous dise tout ce que je pense de lui, ce n'est pas être prophète que de prévoir que ce brave prêtre sera, quelque jour, plus que prêtre.

– André, Arsène, Vincent et Gervais. Ça fait quatre prêtres de notre cours. Mais il y en a cinq. Nommez donc le cinquième.

– Je l'ai : c'est Jonas

– L'ex-Jonas, vous voulez dire : l'Abbé Bénigne qui, de tout temps, fut le plus sérieux des nôtres, alors qu'avec vous, il était le plus jeune.

– Où peut-il donc se trouver actuellement ?

– Pas bien loin d'ici, pour un bon marcheur. C'est à quelques six ou sept kilomètres de Rulindo. Il est supérieur à la Mission de Namba, dans la contrée du Kibali, en contrebas du Kivuruga. Une bien jolie Mission, offrant beaucoup de tentations à la vue de gens qui, comme vous, Justin, aiment regarder.

– Mais enfin, Julien, vous me prenez, comme de tout temps, pour un curieux !

– Pas curieux seulement, mais encore rêveur. Il me souvient toujours de vos courses de midi à l'assaut des sommets, quand les autres élèves, nous autres donc, assis dans le creux d'un vallon, ou au bord d'un ruisseau, le Gitongati ou autre, nous nous régaliions de nos provisions de route et nous moquions de vous en vous regardant monter. Vos courses d'alors, nous les trouvions ridicules. Et le soir, pendant la lecture spirituelle, nous étions tout étonnés de constater que, contrairement à notre attente, le Père Supérieur ne vous grondait pas ; lui cependant qui n'aimait pas la blague, mais était rigide et plus que sévère !

– Rêveur, Julien, je le suis toujours, hélas ! Ni les malheurs, ni les coups de la vie, ni le mariage, ni l'âge, ni même la paternité, n'ont pu m'assagir. Tel que vous me voyez ici devant vous, ployant sous le poids de mes trente ans, avec déjà je ne sais combien de chevelures et toutes mes dents de sagesse, je ne suis toujours qu'un grand enfant, un rêveur, comme vous dites, mais doublé d'un aventurier, l'éternel vagabond, coureur de monts et vallons, qui, n'ayant pas fait les cent coups, n'en porte pas moins tous les mauvais renoms. On se sert de tout ce qui est sale pour me désigner : voleur, sorcier, débauché, ivrogne ! Et d'aucuns, même parmi mes amis, croient que c'est justice. À force de m'entendre ainsi nommer, je m'y suis sans vaine bravade résigné par l'habitude ; j'acquiesce d'instinct, comme un chien galeux qui, par crainte du pire, répond à son mauvais nom. De fantasque qu'elle était, ma rêverie a dégénéré en une douce maladie que rien ne guérit et dont je ne voudrais pas guérir.

– C'est peut-être ce que l'on appelle la mélancolie !

– Pas tout à fait ça, Julien. C'est plutôt l'habitude d'être mal famé, d'être vaincu ; cette conscience de l'inévitable défaite ; cette presque certitude de voir surgir constamment un destin inexorable que meut, jusqu'aux desseins les plus plausibles, un secret ressort. À force de souffrir, vous dis-je, et d'être déçu, j'en fais ma joie, car à part moi j'ai toujours le sentiment d'avoir réagi dans la mesure du possible. Je me berce d'un bonheur incertain que je crois réel parce que je le veux ainsi : celui d'être vaincu sans jamais me l'avouer entièrement. Je m'accroche désespérément à une consolation suprême qui n'est pas vaine, mais douce et apaisante : que la divine Providence, qui parfois combine ses plans au détriment de nos projets, a tout de même, en



dépit des apparences, un but qu'elle a fixé de toute éternité pour le meilleur bien de chacun. Enfin, Julien, je n'ai pas le courage de vous raconter mes ennuis, vous les apprendrez des autres. Qu'ai-je besoin, Julien, de vous entretenir de ma vie, d'un sujet qui me déplaît ?

\*  
\* \*

– Pour vous éviter, et à moi-même, une pénible soirée, repensons alors, voulez-vous, à nos anciens. Ce sera, je l'espère, plus distrayant !

– Ce sujet, où il vous plaît de m'embarquer, est aussi triste que ma vie. De notre cours, il n'y a eu que cinq d'arrivés. Cinq sur vingt-deux ! Que c'est donc pauvre !

– Cette pauvreté, mon cher Justin, pourquoi vous étonne-t-elle ? Elle confirme tout naturellement l'éternel mot de l'Évangile, éternel comme celui qui l'a dit, qui a comme scellé sa doctrine en proclamant, avec une audace toute divine, autoritaire et peut-être menaçante, que le ciel et la terre passeront, mais non ses paroles.

– Et ce mot éternel, quel est-il ?

– C'est le *Multi sunt vocati, pauci vero electi* !\* Beaucoup d'appelés, et peu d'élus !

– Parmi vingt-deux que nous étions, Julien, en 1926, il y a donc dix-sept personnes, comme vous et moi, qui, d'année en année, ont été – dirai-je le mot ? – émondés, c'est-à-dire reconnus inutiles ou nuisibles ! J'ai bien pleuré, moi, vous vous rappelez. J'étais admis, comme vous et avec vous, à revêtir la blanche soutane de futur clerc. Comme j'étais donc heureux ! Comme nous étions heureux ensemble, au nombre sacré de douze, comme les Douze du Sacré-Collège. Il fallait, hélas ! comme de tradition, un judas. Et le bon Père Chantrain l'avait bien prévu, lorsqu'il disait, de son accent enjoué mais toujours convaincu, que mon admission à la prêtrise serait un grand miracle. Le Judas, la branche inutile et nuisible, je l'ai été. Une fois, c'était en mai-juin 1932, bien avant le jour fatal, nous préparions nos lettres suppliques à l'adresse de Monseigneur. Soudain le Père Chantrain est entré, très paternel, comme toujours. Il a lu la composition d'André qui était en latin. Il a ensuite lu la mienne qui était en français, une espèce de

plaidoyer que j'avais fait expressément, avec ma meilleure rhétorique et ma fraîche fécondité de 17 ans, pour défendre ma cause, pour jeter un démenti sur la teneur de mon dossier que je savais chargé. Eh bien ! en me lisant, le professeur a soupiré et soupiré encore, sans oser me regarder. Vous savez comme il m'aimait, comme il me préférait à plus d'un parmi vous ; je l'ai même vu se retourner alors pour écraser une grosse larme. Les élèves devant leur professeur, vous le savez comme moi, sont comme les malades devant leur médecin. Ils savent que le professeur, par prudence, ne voudra jamais leur dire ce qu'il pense d'eux et mettent en revanche toute leur intelligence à l'observer, à lire sur ses traits, à surprendre, dans la figure qu'il fait subitement, le fond de sa pensée. À ce point de vue, Julien, vous étiez, de nous tous, le plus malin. Mais moi aussi, ce jour-là, j'ai eu votre perspicacité. J'ai bien compris ce que, dans ses soupirs et sous cette larme, le bon Père a cru devoir me cacher. J'étais classé mauvais. Et, tel un mourant qui present sa mort prochaine, je sentais, Julien, que pour moi, comme disait souvent le Père Supérieur, il n'était plus que « midi moins cinq ». À la fin de l'année scolaire, lors de la proclamation des notes par Monseigneur, j'étais comme vous l'un des premiers et fus admis comme futur clerc. Cette admission, qui fut d'ailleurs stipulée conditionnelle, je la devais moins à mes brillants résultats qui, même avant, n'avaient jamais été médiocres, qu'à la tolérance de Monseigneur et aux bons sentiments, farouches mais francs, que contenait ma lettre supplique. Mais l'incident, que je croyais avoir conjuré, arriva, fatal et fâcheux, vous savez comment, vers la fin-août. Cette vilaine scène de *L'Avare* que j'avais jouée tant de fois et tant de fois réussie, que je devais encore jouer, et cette fois-ci rater, devant un parterre de Pères sortant de retraite ! Et ce jour-là, j'étais indisposé, avec des saignements de nez, et ne pouvais donner toute la voix. Enfin le rideau, sur mon jeu mal réussi, est tombé. Et dans la coulisse, le Père Supérieur qui, hors de lui, est entré et me promet, pour sous peu, un mauvais quart d'heure. Deux jours après, par un clair matin, alors qu'en habit de voyage, toute la communauté s'en allait, avec cris et chants, en promenade, je suis mandé chez lui. Comme il m'apparut alors terrible ! En deux mots très secs, malgré mes larmes d'enfant, il me lança mon paquet de vérités et régla mon affaire. Le Judas, pour employer le jeu de mots du Père Chantrain, avait trahi : je m'en allais, rendu à ma famille et au monde. Vers dix heures, en habits blancs, les autres m'ayant été enlevés, je rejoignis à Kanyalira

votre groupe kaki. Je pleurais en cascade. Mes larmes d'enfant, je les ai vidées à 17 ans devant vous, devant le bon Père Lody à qui je faisais mes adieux et qui abaissa sur moi, avec une visible émotion, sa lourde main bénissante. Depuis lors, Julien, treize ans sont passés, accumulant sans cesse, sur ma vie mouvementée, les plus fâcheux incidents, les déceptions, les déboires, et toujours de façon diverse et inattendue. Les larmes amères, larmes d'hommes, que je verse depuis, et de jour en jour plus abondamment, n'ont plus le pouvoir de soulager mon cœur et ont perdu ce goût de sel, que les enfants recueillent sur les lèvres. On dirait, quand je me mets à pleurer, que je pleure du sang. Vous n'êtes pas riche, Julien ; et cela, bien loin de là, ne vous empêche pas d'avoir, avec le nécessaire, un ménage tranquille, ce qui est, sur terre, un bonheur déjà céleste. Avec juste ce qu'il faut, dans le temps qu'il le faut, vous vivez, certes modestement mais sans ennuis, dans l'oasis de votre Rukiga, à l'abri des courants d'idées saugrenues, à l'ombre stable de l'église. Je regrette, moi, le temps heureux d'il y a cinq ans, où je donnais, non seulement aux enfants mais aussi à moi-même, des leçons de catéchisme, où je traduisais, pour la jeunesse du Ruanda, quelques manuels de lecture et de calcul. J'étais pauvre, plus pauvre que vous peut-être, mais heureux. Mon humeur voyageuse, mes distractions malsaines dans la débauche des centres urbains, ont incendié mon cœur et dévasté mon âme. Et voilà, je n'ose même pas vous dire où j'en suis. C'est si honteux ! Repensons à nos anciens, s'il vous plaît... Il y avait un Damien de Save, mon cousin.

\*  
\* \*

– Je ne l'ai plus revu depuis fort longtemps. Je ne le reconnaîtrais même pas, s'il m'arrivait de le revoir.

– Eh bien ! Damien est à Usumbura, chauffeur. Je le voyais tous les huit jours. Vous le reconnaîtriez sans peine. Il était déjà si grand en 1927 quand il a quitté. Il n'a guère changé depuis, sauf quelques fils d'argent qui se voient sur ses tempes. Sous un abord fruste, il a su rester jovial et courtois et mène, comme tous les chauffeurs, une vie errante, subordonnée sans merci aux exigences toujours capricieuses du transport et du trafic.

– Il mène là une vie qui ne me réussirait pas. Mais puisque vous aimez que nous commençons par le Sud, par chez vous, Justin, allons d'abord à Kansi. Que sont devenus les Raphaël et Paulin ?

Le premier est mort, ainsi que Marin et Anastase de Mibirizi. Paulin est encore en vie, en pleine vie, celui-là, et travaille à Astrida chez un bon Blanc que j'ai moi-même, pendant trois ans, servi en qualité de *capita*\*. Il y a aussi un Cyprien de Mibirizi dont je ne sais rien du tout.

– De ce dernier je ne sais rien non plus, et pas davantage de Simon de Rwaza.

– Quel Simon ?

– Mais le Mulera qui courait en zigzags comme un papillon et qui, le soir, nous égayait de ses bouffonneries et mettait toujours la communauté en gaieté.

– Bon, j'y suis ! S'ils sont encore en vie, ces deux braves gens, Cyprien et Simon, ils sont bien aises de rester ainsi inconnus, de vivre cachés, donc heureux !

– Nous oublions un brave de Save : Jean.

– Celui qui, enfant, s'appelait Missak. Il a travaillé quelque temps comme infirmier en Urundi où il s'est marié, je ne sais comment, avec une ravissante jeune femme, comme il y en a pas mal là-bas, mais qui font rarement le bonheur des jeunes gens de chez nous. Je l'ai vue de mes propres yeux, cette femme-là. Pas mauvaise du tout ni méchante. Mais ces deux jeunes gens n'étaient pas faites pour se comprendre. Chacun se donnait du mal à vouloir plaire à l'autre. Mais toujours l'effet démentait l'intention. Ça n'a donc pas duré. Le couple, d'ennuis en ennuis, a quitté l'Urundi et s'est installé à Astrida chez la mère du jeune homme. Jean a pu s'embaucher au service d'un Arabe chez qui, en moins de trois mois, il a eu, comme cela arrive fréquemment de nos jours, des mécomptes. Ce que voyant, le jeune homme a dû s'expatrier, laissant, bien malgré lui, un nom sali et sa vieille mère éplorée. On le dit à Nairobi : il fut toujours anglophile.

– Et son épouse d'outre-Kanyaru ?

– Elle a traîné quelque temps à Astrida et a, par la suite, repassé la rivière : je ne la revoyais plus depuis près d'un an. Elle était sans enfant et n'avait ni feu ni lieu, son homme parti.

– Elle aurait dû au moins, en l'absence du fils, soigner la vieille. C'était bien sa bru, je suppose.

– J'ai toujours ignoré quel genre de mariage c'était. Mais sachez aussi, Julien, que, si même, ce dont je ne voudrais pas douter, leur union fut légitime et chrétienne, les « Ruth » pour leurs « Noémi » ne sont, à ce que je sache, ni de tous les temps ni de tous les lieux. Et la pauvre mère, n'ayant que les rats pour la veiller et personne pour recueillir son dernier mot, est condamnée à mourir, si elle n'est déjà pas morte, sans avoir personne pour lui fermer les yeux.

– Dieu leur fasse miséricorde, à elle et au fils !

– Pauvre Jean ! Et, voilà encore un que le destin n'a pas épargné. Et cependant combien brave, combien méritant, avec un cœur plein d'amour ! Ne dirait-on pas que des déceptions de ce genre sont inévitables, quand on songe que notre Ruanda est tirillé par deux influences à portée contraire : l'influence européenne où se forme lentement une élite ; et l'influence asiatique, superficielle et trompeuse, qui, par l'étalage d'apports corrupteurs mais séduisants, exaspère et scandalise la masse ? Où va, de ce pas, le Ruanda ? Si des hommes de valeur, comme ce Jean, ne peuvent qu'échouer misérablement ? Décidément, Julien, le monde n'a que faire de ceux qui veulent aimer ou se confier.

– Ne parlez pas si mal du monde. Le mal que vous constatez dans le monde, c'est l'homme qui le fait, bien qu'il faille reconnaître qu'il se rencontre toujours des êtres sacrifiés. Il y a aussi un Nicolas de Save qui n'était de notre cours que pour avoir doublé la cinquième latine. Où est-il ?

– Il était, je crois, entré, avec Canisius et Gabriel, tous deux de Kabgayi, et François de Zaza, chez les Frères Joséphites. Est-ce qu'ils y sont toujours ?

– Ces trois derniers, après avoir servi l'Église et le Ruanda dans le groupe enseignant, ont quitté la Congrégation des Frères indigènes et sont actuellement, les deux premiers comme clercs et le troisième comme sous-chef, de braves chrétiens.

– Ils continuent, comme vous, Julien, à semer le bien dans le monde et à prêcher d'exemple selon des convictions religieuses qu'une longue expérience de foi active a rendues inaliénables.

– Et Nicolas, vous savez sans doute que...

– Je sais que Nicolas persévère sous l’humble habit des Frères et fait constamment, avec nos cinq prêtres, l’honneur de notre cours, Avec Joseph de Muramba qui est depuis près de 20 ans instituteur, avec Emmanuel de Rwamagana que l’on dit décédé ; avec Lucas de Kabgayi que j’ai vu à Usumbura, avec vous, Julien, et moi : c’est, je crois, à peu près tout.

– Ce n’est pas tout : vous oubliez deux gros personnages : Barnabé de Rwamagana qui est commis à Kibungo, et Victor qui, en qualité d’infirmier diplômé, dessert le dispensaire de Muhondo dans la chefferie de Rwampungu.

– Victor à qui j’ai encore pensé ce matin, que j’aurais pu voir si j’avais voulu ? Je suis passé, aujourd’hui encore, non loin de son poste. Et Barnabé, le si bon Barnabé, que nous agacions à tout moment jadis et qui, à l’inverse de Vincent, ne se fâchait jamais !

– Et qui, vous vous rappelez encore, jusqu’en quatrième latine, ne savait pas décliner son non en latin.

– Comment ça ?

– Souvenez-vous donc ! Barnabas qui, d’après lui, était un nom de la troisième déclinaison, et faisait, au génitif, Barnabatis, au lieu de Barnabae !

– Oui, c’était amusant, quand le brave homme, suant de ses gros pieds qu’Arsène appelait de « pachiderme », s’emballait avec le professeur, en citant de fausses pages de grammaire où il prétendait avoir lu, au lieu de Barnabae, Barnabatis ! C’est bien cela. Et finalement, pour nous plier à son entêtement, nous avons cru sage de lui coller le savoureux sobriquet de Barnabatis, son prétendu génitif.

– Nous avons dû en oublier quelques autres – nous étions, me souvient-il, bien plus nombreux – avec comme professeurs de sixième les abbés Aloys et Ananie, et en cinquième les abbés Gallican et Fidèle.

\*

\* \*

– Comptons qu’il y en a deux ou trois d’oubliés qui, à l’heure qu’il est, comme disent les indigènes, sont en train de manger, puisque leurs noms ne nous reviennent pas.

– À la bonne heure ! Bon appétit à ces braves gens et que Dieu les conserve. Ce rappel du passé me semble pénible, puisqu'il me cause d'inutiles regrets. Que n'ai-je prévu ce qu'il me réservait d'impressions ! Dans le désordre de mon cœur, où grouillent, comme des fourmis, toutes sortes de velléités contradictoires, où gronde la tempête houleuse de mille rancœurs, il neige, il grêle ! Quel piètre résultat d'un entretien que je désirais plus réconfortant et plus amusant !

– Le passé, mon cher Justin, éclaire parfois le présent de leçons, pénibles peut-être, mais que l'expérience a consacrées. En ceci il ne peut être que bon et utile, puisqu'il concourt à corriger le présent et prépare l'avenir. Le passé comprend de bien belles choses dont vous devriez tirer profit au lieu de vous torturer. Ne donnez tort à personne, ni à votre proche entourage, ni même à vos anciens professeurs, mais seulement à vous-même. Vous n'êtes pas prêtre ; considérez cela comme une grande chance. Et sachez que vos anciens supérieurs, étant seuls responsables de leurs décisions, ayant reçu des grâces spéciales pour discerner, sous l'œil infaillible de Dieu, les vraies vocations, ont toujours meilleure raison que vous, puisque, de par la grâce et l'expérience, ils savent toujours voir plus loin et plus objectivement que leurs dirigés. C'est aussi un tort de vous avouer vaincu. Tout homme, même le plus à plaindre, est fait pour vaincre. Tous les obstacles, qu'il doit rencontrer, sont, je vous le dis et je parle à votre âme chrétienne, autant de tremplins pour divers élans, autant d'armes pour l'ultime victoire, la seule qui compte. De là se dégage, nette et générale, la conclusion que, qui ne vainc pas, est toujours plus ou moins en faute. L'homme, indépendamment de diverses anomalies, n'a qu'une vocation : faire le bien en dépit de tout et de tous. C'est la seule grandeur ici-bas qui prépare et assure déjà le bonheur du ciel. Confiez-vous à Dieu. Mais la confiance en Dieu n'est pas essentiellement, comme l'amour humain, comme par exemple l'amour maternel qui est ici-bas le plus pur des amours, un penchant du cœur, mais une vertu soutenue par la foi, c'est-à-dire une tension morale qui, sans exclure les défaillances de notre nature, n'est pas seulement un élan, mais un effort continu qui a, dès ici-bas, son prix : la paix de l'âme. Est-ce trop acheter celle-ci, que de supporter pour Dieu, pour être mieux qu'un homme, c'est-à-dire plus homme, comme Dieu les a supportés lui-même, les déboires de la vie ! Si l'on sait surtout qu'ils sont souvent semés de joies, que, même s'ils

devaient durer autant que la vie, ils seront, en fin de compte, débordés par l'éternité d'un bonheur sans fin !!

– Vous êtes, Julien, de ces braves gens, je dirais privilégiés, qui vivent dans la saine compréhension du devoir, qui usent de la vie comme d'un don et s'en servent comme d'un moyen de bonheur. Devant les prêtres, si je ne tremble pas, je me tiens en dirigé docile ou en disciple attentif, et parfois pour la forme. Devant vous, qui ne m'en imposez pas, qui me parlez sans menaces, je me tiens en ami sincèrement touché et reconnaissant. On sent bien que vos paroles sont l'écho d'une âme que les idées fausses de ce siècle n'ont pas ternie. Vous avez une tournure d'esprit, laissez-moi le redire, que je vous envie.

\*  
\* \*

Tout en parlant, nous avions longtemps mangé mais distraitement, tout occupés, presque obsédés, de notre vieux passé. Devant nous deux plats, après deux autres, s'étaient vidés. Et la femme, avec une politesse exquise, mais gauche et timide, desservait.

Nous nous étions tous tus, ne sachant que dire. Mais Julien, pendant que sa femme, pour apprêter mon lit, réclamait mes objets de couchage, ne permit pas que le silence régnât.

\*  
\* \*

– Enfin, dit-il, comme malgré lui, nous avons parlé de choses et d'autres. Nous avons cependant oublié l'important. D'où venez-vous ? Où allez-vous comme ça ?

– Je viens d'Astrida. Je vais en Uganda.

– Dans quel but ?

– Pour y rechercher mon frère dont, depuis deux ans, je n'ai plus eu de nouvelles. Le chemin le plus court, aussi bien que le plus commode et le plus fréquenté, est, je le sais, celui de Rutongo, Rutare, Gatsibo, jusqu'à la douane dite de Rujigo.



– Pourquoi alors avez-vous préféré celui qui, passé Byumba, regorge de brigands jusqu'à Kabale ?

– Quelques revenants de l'Uganda m'ont raconté que mon frère, pendant cette affreuse guerre qui vient à peine de prendre fin, aurait été mobilisé pour le compte des Anglais. Et, puisque actuellement on démobilise en masse, j'espère pouvoir le rencontrer à Kabale où se trouve le centre de démobilisation pour tous les combattants natifs du Ruanda-Urundi, mais sous la solde de l'Angleterre. C'est là, paraît-il, qu'avant de rentrer chez eux, ou de retourner en Uganda, ils viennent toucher leur solde de service.

– Ceci est vrai. Mais je ne vois pas encore pourquoi vous avez dû entreprendre un si long voyage. À moins que votre frère vous y ait d'avance donné rendez-vous et qu'alors vous soyez certain de l'y rencontrer sans faute.

– Je vous ai dit que, depuis deux ans, je n'ai plus eu de nouvelles de lui. Une chose est certaine, c'est qu'ayant eu des difficultés de ménage, il est parti à mon insu pour fuir sa femme qu'il ne pouvait ni répudier ni contenter. Deux jours après, il m'a écrit, sans lieu ni date, mais apparemment de Nyanza, qu'il partait pour de bon et ne reviendrait plus. Il est de ces gens qui savent entretenir des rancunes pendant des années. Je veux donc le voir et au besoin l'attendre à Kabale. De cette façon je pourrai le décider à rejoindre son foyer, ou du moins, si je ne puis le voir, m'enquérir de lui auprès de ses compagnons d'armes qui pourront bien me dire ce qu'il est devenu. Vous comprenez, mon cher, qu'en ma qualité de frère aîné, je dois en conscience m'informer et faire des démarches, même onéreuses, ne fût-ce que pour tranquilliser sa femme qui, tout en étant difficile et acariâtre, n'en veut pas moins rester bonne chrétienne et s'inquiète parfois si, oui ou non, elle doit attendre ou peut se remarier.

– C'est grave alors, mon cher, et j'approuve aussi bien votre conduite que votre façon de voir. Vous êtes venus à destination de Kabale qui, à ce que je crois, se trouve à moins de 100 kilomètres d'ici, via Byumba, Shangasha, Mafumirwa, Muyumbu, frontière ou Kaniga. À quatre, vous pouvez facilement passer sous le nez des brigands. Ils n'oseront jamais s'attaquer à vous, en plein jour. Pourvu cependant que vous ayez tous votre livret d'identité et soyez munis d'une feuille de route que vous aurez soin de faire contresigner à Byumba qui, vous le

savez, fait, avec Kibungo et Ruhengeri, fonction de poste frontière en deçà des territoires anglais. Je pense qu'en homme sage, vous avez eu soin de prévoir la mise en règle de vos papiers. Ils sont de rigueur pour satisfaire – c'est à votre avantage d'ailleurs – aux formalités de la douane. Sachez que, de ce côté-ci de la frontière, la police douanière, échelonnée de 10 en 10 kilomètres, avec l'œil braqué sur tous les débouchés, est aussi sévère qu'elle est pillarde. Les règlements, auxquels s'ajoute la rapine des policiers, sont tels qu'aucun partant ne doit avoir sur lui plus de 100 francs en devises belges. Donc vous serez fouillés et peut-être volés.

– Et vous ne trouvez aucun moyen pour éviter toutes ces rigueurs dont la dernière est, de toutes, la plus désagréable ?

– Si ! Il suffirait, par exemple, de vous recommander à Déogratias, un ancien de Kabgayi comme nous, qui est commis à Byumba. Il est tout indiqué pour vous tirer d'embarras et vous éviter la malveillance des policiers. Vous lui raconterez, comme à moi, vos difficultés, votre situation. Il a beaucoup de prestige à 100 kilomètres à la ronde, même par-delà la frontière. En partant d'ici demain, vous passerez la nuit chez lui. Et le lendemain, par ses soins, avec vos papiers en règle et votre argent changé en shillings, vous arriverez sains et saufs chez les Anglais où il aura eu sans doute à cœur de vous recommander à ses nombreuses relations de là-bas.

– Les conditions à remplir sont-elles les mêmes via Mutolere ?

– Exactement les mêmes, et peut-être pires pour deux raisons : vous aurez à passer par le Bugarura et le Mulera où les indigènes, malgré la sévérité de l'Administration, sont toujours, comme de tout temps, méchants et peu hospitaliers. Enfin, le douanier Otto, avec ses mille satellites, est réputé incorruptible, quand bien même, dit-on, vous seriez son père ou son frère. Il a ses filets toujours tendus. Croyant les éviter, on y tombe sans s'en douter. Mais pourquoi par Mutolere plutôt que par Byumba ?

– C'est que, voyez-vous, cher Julien, le plus jeune de mes compagnons, quoique déjà en âge, n'a pas de sa vie payé d'impôt. Il n'a donc pas et ne possède pas un livret d'identité. Et sur ce point, j'ai beaucoup à craindre pour lui.

– C'est très dangereux alors, aussi bien via Mutolere que via Byumba, et ce, malgré l'appui que pourrait, d'un côté, vous prêter le douanier Otto et, de l'autre, le commis Déogratias. Nous sommes bientôt en fin d'année. Et je m'étonne de la chance singulière que vous avez eue de voyager dans ces conditions, et sans être inquiétés, depuis Astrida jusqu'ici. Il faut que, pour cela, vous ayez un ange gardien pas ordinaire. Croyez-moi, soit que l'idée vous vienne de rebrousser chemin ou d'aller de l'avant, vous courez, dans l'un et l'autre sens, le gros risque d'être arrêtés pour des vagabonds dangereux. Sans vouloir vous décourager, je ne vois pas comment vous pourriez vous en tirer dans le cas très possible où quelque sous-chef ou chef, à un coude du chemin, s'avisait de réclamer, comme ils en ont le droit, l'exhibition immédiate de vos papiers de route. Vraiment je n'y vois goutte. Si vous voyagez la nuit, vous risquez d'être tués sans façon : on vous tuera pour vous dépouiller ou pour se vanter ! Vous le savez, chez les cruels Balera, comme chez les *Bahima* hautains, l'assassinat, puni ou pas puni, peu importe ! est, comme le suicide dans la mentalité païenne, un signe manifeste de courage, un exploit à l'actif d'un homme de cœur. C'est le plus haut des faits et gestes qui puisse mettre en vedette une famille, en établir la renommée et en éterniser la mémoire. Ces gens-là, à part quelques exceptions, sont encore, au fond, ce qu'ils ont toujours été : farouches et peu humains. Si enfin vous voyagez de jour, vous serez reconnus pour des étrangers et signalés, si pas pillés ou impitoyablement roués de coups, aux autorités qui, elles, se chargeraient de vous tirer les vers du nez, de vous mettre en détention ou de vous faire escorter pour Astrida, comme des voleurs. Et tant d'embarras, parce que l'un d'entre vous, un seul sur quatre, n'a pas satisfait aux formalités de l'impôt ! Vous n'auriez pas dû, conclut-il en regardant de mon côté avec reproche, prendre ce garçon avec vous !

\*

\* \*

J'écoutais atterré ces considérations judicieuses de mon ami Julien, et me demandais, avec honte et remords, ce qu'il penserait, ce qu'il dirait de son hôte, de son ancien compagnon d'études, s'il savait le fin fond de l'affaire ! Tant il se trame dans la vie des circonstances assez

malheureuses pour décourager les plus belles amitiés ! Et j'enchaînai pour lui dérober mon trouble :

– Oui, Julien, je n'aurais pas dû. Il y a cependant des cas où l'on est empêché de tout prévoir, de tout arranger. Mais, n'importe ! J'ai une idée, Julien, une espèce de truc dans le genre des pieux mensonges. Le passage par Byumba, quoique direct et rapide, offre bien peu de sécurité. De nuit ou de jour, sans ressources, j'y courrai toujours des dangers. Les *Balera*, quoique malveillants, sont plus en contact avec les Blancs et partant plus civilisés et plus humains que vos *Bakiga* de Byumba ou vos *Bahima* du Mutara ; j'irai par le Mulera, et de jour. C'est du temps perdu, je le sais, mais j'aurais plus de chances de passer. Arrêtés ou emprisonnés dans le Mulera, c'est possible, mais qu'importe ! Ça vaut toujours mieux que mourir ! Et mourir de quelle mort ? Pensez donc, Julien. Être tués comme des chiens sur le chemin ! Et le lendemain de cette mort affreuse, de cette mort qui chez les *Bahima* s'avère certaine, offrir en spectacle aux passants nos cadavres hideux et nus qu'un barbare *Muhima*, de crainte que ses vaches ne s'effraient, poussera dédaigneusement du pied dans le fossé ! Mourir inconnus dans une région inconnue ! Ou encore tomber sous la dent de quelque bête fauve ! Qu'en dites-vous, Julien ?

– C'est terrible. Je comprends que vous préférerez aux risques certains du Rukiga les détours douteux du Mulera, l'arrestation à la mort. Est-ce là l'idée que vous me disiez que vous avez ?

– Non, Julien ! Voici mon idée. Il y a, à Save, chez nous, un Père Mathias qui a son frère, également Père Mathias, à Mutolere. Ils sont Hollandais et parlent néerlandais, donc presque flamand. Vous connaissez le flamand, je sais. Je voudrais écrire par vous, en flamand, sous le nom du Père Mathias de Save, au Père Mathias de Mutolere, une lettre. Vous comprenez déjà le truc ! La lettre n'arrivera jamais à destination. C'est-à-dire qu'une fois passée la frontière, la lettre sera détruite. Elle doit porter que le Père de Save envoie quatre porteurs, nous donc, à Mutolere, chez son frère, pour prendre des bouquins ; qu'il a préféré ce transport par hommes au transport par la poste où les colis, s'ils sont plus ou moins lourds, se détériorent et font souvent fausse route. Je voudrais, jointe à ce pli, une feuille de route, également en flamand, datée du 11 courant.

– C'est bien trouvé comme truc ! Mais, mon cher ami, outre que je ne voudrais, à aucun prix, me plier à ces louches combinaisons, qu'il n'est pas équitable non plus de mettre à contribution, dans ces louches combinaisons, le nom d'autrui, surtout d'un homme respectable, sans l'avoir consulté, que je suis enfin, avec mon écriture, bien plus connu que vous dans les contrées du Mulera, je ne vois pas de nécessité à ce que cette lettre au Père Mathias de Mutolere soit rédigée en flamand. C'est, comme vous dites bien, une lettre qui n'arrivera jamais à destination, que vous déchirez une fois la frontière passée, que sûrement personne n'osera ouvrir ou vous arracher. Ecrivez-la donc vous-même en français, aussi longuement que vous le voudrez. L'adresse aussi, vous pouvez la tracer vous-même sur l'enveloppe, vous dont l'écriture n'est pas connue. De même, pour plus de précautions, vous ferez, toujours en français, sous le nom protecteur du Révérend Père de Save, votre feuille de route que vous mettrez sous le nez de quiconque voudra la voir. Quant au coup de main que vous me demandez, ma conscience le désapprouve et mon amitié pour vous le trouve plus nuisible qu'utile. En l'occurrence, le seul conseil qu'en ami sincère, je puisse vous donner, c'est que, si par malheur et malgré vos précautions, vous êtes arrêtés, vous ayez votre présence d'esprit pour détruite la lettre avec la feuille de route. Vous êtes, mon cher, assez compréhensif pour excuser mon attitude et savez, par ailleurs, que, pour vous venir honnêtement en aide et vous éviter les tracasseries des agents de la douane, je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir, mais nullement à sacrifier, avec votre propre sécurité, la tranquillité de ma conscience.

– Je comprends sans peine votre situation et ne mets pas en doute votre amitié. Cette lettre est vraiment une combinaison louche dont il faut que j'use faute de mieux. Je vais la rédiger moi-même ou tout simplement griffonner sur le papier quelques vains mots que je signerai n'importe comment. La feuille de route, je m'en passerai. Une lettre à un Blanc tient toujours et valablement lieu de feuille de route.

– Donc, Justin, mettons les points sur les i. Demain vendredi, je dois assister à la messe. La Mission de Nemba, où vous passerez la nuit et verrez l'abbé Bénigne, n'étant qu'à quelques heures de marche d'ici, j'espère que demain vous ne vous mettrez pas en peine de partir trop tôt. Je tiens absolument à ce que ma femme vous prépare et vous serve, avant votre départ, en guise de provisions de route, un bon déjeuner.

Mais enfin, Justin, ne pourriez-vous pas me faire le plaisir de séjourner ici demain ?

– Je ne le puis. Nous sommes en fin de semaine. Je veux sans tarder me transporter à Nemba, où, d'après vos renseignements, je verrai l'abbé Bénigne. Étant prêtre, il est à même de me fournir de précieuses informations sur les Missions et les Pères de Mutolere et de Kabale.

– Les Missions, il ne les connaît que de nom, comme vous et moi. Il y a celle de Mutolere à Gisoro et celle de Rusoroza à Kabale qui, toutes deux, sont desservies par des Pères Blancs, Canadiens pour la plupart ou Hollandais. Croyez-vous que l'abbé Bénigne puisse vous recommander utilement à ces Pères-là ?

– Pas nécessairement. Mais il peut, à toutes fins utiles, me citer quelques noms. J'aime toujours connaître d'avance le nom de celui à qui j'aurai à faire pour l'une ou l'autre raison, comme, par exemple, pour l'expédition, une fois là-bas, de ma correspondance au Ruanda.

– Je ne pense pas que l'abbé Bénigne, qui est, depuis peu de temps, à Nemba, puisse déjà avoir noué des relations en territoire anglais. Mais enfin, les prêtres sont toujours mieux renseignés qu'on ne croit et sont utiles à tout. Cependant, d'après moi, le mieux serait de vous reposer ici demain. Vous vous remettriez en chemin samedi, car, pour votre bien, je préfère que vous vous engagiez un dimanche dans les sentiers douteux du Muletta. La possession sur vous d'une lettre que vous porteriez pour un Père de Save, à un Père de Mutolere, est, faute de mieux, puisque vous y tenez, une assez sage précaution. Mais sait-on jamais ? Le meilleur parti, à mon avis, serait que, de toute façon, vous n'ayez pas à présenter ce pli. Et à ce sujet, le dimanche est très favorable à des voyageurs qui, comme vous, ne sont pas munis d'une feuille de route, car, ce jour-là, la police ainsi que les agents douaniers se relâchent. Il est permis aux chrétiens des environs d'aller ce jour-là, sans autorisation aucune, entendre la messe dominicale soit à Rwaza, soit à Mutolere.

– C'est une idée, Julien, qui n'est pas à dédaigner, car, en partant de Nemba le dimanche, je pourrai, avec mes gens et ma lettre bien en vue, me mêler aux groupes des chrétiens et avoir la chance de passer, sans être inquiété, cette fameuse frontière. Du reste, contrairement à votre suggestion de tout à l'heure, si je parviens à passer sans incident,

je ne déchirerai pas ma lettre aussitôt la frontière franchie. Je la garderai comme « laissez-passer » jusqu'à Gisoro où peut-être, j'aurai à l'exhiber sur réclamation de la police anglaise. Ce « talisman », auquel, malgré vous, j'attache beaucoup d'importance, ne cessera de m'être utile que lundi ou mardi, quand, par un heureux hasard, quelque *driver*, avide de shillings, acceptera de me transporter jusqu'à ma destination, à Kabale. Je partirai de Nemba le dimanche, c'est certain ; et permettez-moi de quitter demain votre toit si hospitalier. Outre que j'aurai à causer longuement avec l'Abbé Bénigne chez qui je séjournerai toute la journée du samedi, j'aurai sans doute besoin de prendre un guide sûr, que je payerai largement, comme je le fais toujours. Il me conduira à travers les détours du Bugarura, jusqu'au Mulera et au Bukamba où ni moi, ni mes gens, ne connaissons personne. Enfin, j'ai des lettres que j'écrirai ici demain matin et que je dois expédier de Nemba, l'une à ma femme et l'autre au Révérend Père Norsen de Nyanza, par le courrier des Missions.

– C'est donc entendu. Vous partirez demain, comme vous vous obstinez à le vouloir. Mais, de grâce, sur les neuf heures, pour donner à ma femme le temps de vous pourvoir d'un paquet de vivres. Il est bien dommage tout de même que deux amis d'enfance qui, depuis dix ans, ne s'étaient plus revus n'aient pu passer qu'une nuit ensemble ! J'ai des amis, des parents, auxquels j'aurais voulu vous présenter et qui auraient été enchantés de faire votre connaissance. Vous en auriez profité pour visiter notre belle Mission avec sa nouvelle église ! Mais qu'y puis-je ? Je m'en voudrais de me mettre en travers de votre programme, puisque vous voulez vous y tenir absolument. Cependant, si j'étais de vous, mon cher, au lieu de passer par le Bugarura, d'aller par monts et vaux, de courir sur la plaine aride et coupante de Ruhondo, je préférerais piquer droit, en passant entre les pics Nemba et Kabuye, sur le lac Bulera. Il y a là un bac officiel qui fait, deux fois par jour, sous le contrôle d'un clerc, la traversée du lac jusqu'au Bukamba Nord sur les confins du village Mulora.

– Ce serait encore une fois m'exposer aux tracasseries officielles. Les agents de l'État, ne trouvant pas sur moi de papiers valables, pourraient, avec le flair qui les caractérise, éventer le stratagème de la lettre, se saisir de celle-ci et, après information, à notre déconvenue,

l'expédier à destination... Nous serions coincés... et punis... comme de vils tripoteurs que nous sommes en fait !!!

– Si, des fois, vous êtes « ramassés », je vous ai dit ce qu'il y aurait à faire, détruire sur-le-champ la lettre. Mais ce que vous craignez ne peut avoir lieu. Il y a là un ami à moi, à vous aussi, très sûr et très influent, le sous-chef Ruhunga, un vieux copain que vous connaissez certainement et qui vous reconnaîtra. Je peux cette fois vous donner une lettre de recommandation pour lui, à laquelle lettre l'abbé Bénigne ne manquera pas d'ajouter un mot, car ce Ruhunga, brave chrétien et catholique convaincu, relève de la Mission de Nemba. Ils se connaissent, comme vous et moi, de longue date. Après cela, Justin, qu'avez-vous encore à craindre ? Vous cherchiez un guide, en voilà un que vous ne devrez même pas payer. C'est lui qui, en tant que sous-chef de cette localité, avec un petit clerc, surveille ou fait surveiller les allées et venues du bac sur le Bulera. Il vous recevra à bras ouverts, vous hébergera chez lui, vous embarquera le lendemain avec forces recommandations à ses nombreux amis ou collègues d'outre-Bulera ou, si vous aimez mieux, n'hésitera pas de vous faire passer n'importe comment, de jour ou de nuit, par des nautoniers à lui, en barque indigène. Vous le verrez d'ailleurs à Nemba à la messe du dimanche. Il se fera, je n'en doute pas, le plaisir de rentrer chez lui en votre compagnie.

– Et si, au lieu de venir à Nemba, il va à la messe à Rwaza ou à Ruhengeri ?

– L'abbé le saura et, pour autant que vous êtes pressé, vous recommandera aux représentants du sous-chef, puisque quelques-uns de ceux-ci seront quand même venus à la messe. Il n'est pas douteux que ces derniers s'occuperont de vous avec diligence, ne fût-ce que pour ne pas mécontenter leur maître qui, certes, dans la suite, sera avisé de votre passage par l'abbé et de la façon dont vous aurez été traité.

\*

\* \*

Heureux et fier de sa proposition, mon ami Julien, qui croyait m'avoir enfin et rendu un service signalé, avait parlé avec conviction et me regardait, mi-gai, mi-perplexe, mais confiant.



Avec moins de réflexion, je me serais, sans doute, rangé à son avis. Mais que de choses je lui avais cachées et que je ne voulais pas qu'il sût de si tôt ! D'après lui et d'après l'effet que je lui faisais, il n'avait devant les yeux, sous son toit, qu'un voyageur pacifique et paisible, un peu imprudent comme, d'ailleurs, le sont tous les voyageurs qui, d'ordinaire, ne se souviennent que sur le tard des précautions à prendre. Il ne savait pas, ni ne soupçonnait, que j'étais un fuyard, un malfaiteur sous recherche, dénoncé sans doute déjà à tous postes frontières du Ruanda et attendu, jour et nuit peut-être, par la police douanière.

De peur que Julien ne lût ce fait dans mes yeux, je détournais par moment mon regard, avec, pour mieux cacher ma honte, un hochement de tête gêné.

Au fur et à mesure qu'en silence les secondes s'écoulaient, j'hésitais à lui dévoiler le fin but de mes courses. Mais si alors, à part lui, il allait me trouver à charge, s'inquiéter même de sa sécurité et me reprocher de lui avoir, de prime abord, manqué de franchise !

Mais, pensais-je, il peut, en tant qu'ami et hôte, me reprocher tout d'abord mon manque de confiance, puis, après réflexion objective, approuver ma discrétion et, enfin, s'employer tout entier à me faire passer en sûreté et jeter un voile sur ma fuite.

Une autre pensée survint, qui effaça la première : tout ce qui est louche, ou s'avère tel, il faut, autant que possible, ne le faire que par soi seul, de peur d'engager la conscience ou la sécurité d'autrui. J'ai donc bien fait de cacher à mon hôte le gros nœud de ma situation. N'a-t-il pas refusé de rédiger ma lettre de sauvegarde, prétextant, par excès de prudence, que sa conscience n'approuvait pas ? Et si, par lâcheté ou faux civisme, ou tout simplement par le plus pernicieux des scrupules, ce qui est fréquent chez les braves gens qui n'ont jamais eu d'ennuis, lui, mon ami d'enfance et hôte d'une nuit, se croyait obligé, en conscience, de signaler ma fuite à la justice ?

Cette dernière réflexion me sembla très ingrate pour lui, mais pas gratuite. Des cas se voient où l'on se trouve trahi par des amis que l'on croyait jusque-là fidèles.

Rien, absolument rien, pas même sa chaude hospitalité de ce soir, ne m'autorise à lui livrer mes secrets. Et mon silence, en même temps qu'il sauve ma sécurité, évite à mon hôte des ennuis de conscience. Et

en définitive, l'avis qu'il me donne de bonne foi et en toute confiance, d'aller chez Ruhunga, parce que de moi il ne sait que peu de choses, je me vois obligé de le rejeter.

\*  
\* \*

Ma réflexion, à son grand étonnement, fut longue et profonde. Elle était, malgré moi, coupée de soupirs et fut enfin clôturée par un dernier soupir très lourd, comme si mon cœur se vidait.

– Non, Julien, lui dis-je les yeux dans les siens pour donner du poids à ma suprême décision, je n'irai pas chez Ruhunga. Je ne mets pas en doute la serviabilité de cet ami que j'ai connu enfant. On le dit riche et influent. Je veux bien croire que le monde ne l'ait point gâté et que, peut-être, le contact de la vie, en lui donnant de l'expérience, l'ait rendu meilleur garçon. Si je vais chez lui, sur votre recommandation doublée de celle de l'abbé Bénigne, soyez certain que je ne serai à destination que dans quinze jours tout au moins. Il va me retenir, me retenir encore et me retenir toujours, sous l'un ou autre prétexte. Et vous verrez que, pour ne pas le contrarier ou l'indisposer contre ma petite personne, je serai, avec mes gens, obligé de me laisser faire et moisirai chez lui ; car ces gens-là, même bons ou bien intentionnés, ne veulent jamais, du haut de leur siège élevé, se rendre à l'évidence qu'un autre, un subalterne, un pauvre, puisse être, comme eux, pressé par des affaires personnelles. Du reste, comme tous les mauvais nageurs, j'ai toujours peur de voyager en barque sur l'eau. Aucune nacelle de ce genre, pas même un bac, ne m'offre jamais assez de confort. Depuis près d'un mois je suis sujet aux vertiges et, pour un rien, porté à vomir. Le manque d'équilibre a, de mon âme, gagné tout mon être. De ce fait, ce n'est jamais que quand je ne puis faire autrement que je me résigne, bien à regret, à utiliser de ce moyen de locomotion. Fin octobre écoulé, j'ai eu à traverser, je ne sais combien de fois, tantôt la Kanyaru, tantôt la Kagera, en barque, et ce matin encore la Nyabarongo. Chaque fois, j'avais le cœur retourné. Enfin, sous la peau d'un pauvre diable qui, tel que moi, ne sait pas nager et qui, tel que moi encore, est conscient de la laideur de son âme, je repense ce soir, sous votre toit, au fait que c'est voyager bêtement au bord de l'abîme, dans l'extrême imminence d'un naufrage, que de suivre votre proposition ; et traverser en barque

ou en bac, le lac Bulera, cela me fait tout simplement horreur ! Car, Julien, – l'avouerais-je ? – je suis, aujourd'hui comme jamais, peureux et lâche : coupable infortuné, bloqué dans la lèpre de mes maux et, dirait-on, irrémisiblement confiné dans l'impossibilité regrettable de m'amender. Je répugne donc à mourir dans cet état de chien, sans passeport divin, en laissant sur terre, hélas !! quel nom, oui, mon Dieu, quel drôle de nom ! Julien, je passe la nuit chez vous. Vous ne me voyez que de profil. Vous auriez pitié à me connaître davantage. Donc, mon ami, c'est décidé, je vous remercie et vous quitte demain, de peur que vous n'ayez la tentation ou même les possibilités de me mieux connaître. Je suivrai par terre mon itinéraire tel que je me le suis tracé : Nemba, Bugarura, Mulera, Bukamba frontière, et cela le dimanche, avec un guide. Allez donc dormir pendant que je reste à rédiger la lettre en question. J'éteindrai ensuite la lanterne et irai moi aussi rejoindre la douillette couchette que votre femme, ma gentille hôtesse, m'a apprêtée. Cette agréable soirée, que nous avons consacrée aux souvenirs émouvants de notre prime jeunesse, je regrette d'y avoir jeté par-ci par-là des notes pleurardes et m'en veux de l'attrister maintenant par de lugubres pensées, de la finir enfin dans l'attente d'un mauvais sommeil. Bonne nuit, Julien et tâchez de mieux dormir que moi. Pour moi, d'avoir remué les recoins de mon âme, je ferais mieux, si cela ne vous peinait, de ne pas me coucher.

– Ne vous en faites pas, Justin ; ou plutôt faites-vous-en, mais chrétiennement ; et consolez-vous par la foi, par la confiance dans la vie et en Dieu. On n'est jamais ici-bas ni si heureux qu'on le paraît, ni si malheureux qu'on le croit. Du reste, la bonne connaissance d'un mal, n'est-elle pas déjà un principe de convalescence, un signe avant-coureur, et souvent infailible de prochaine et pleine guérison ? Bon courage et bon sommeil !

– Merci !

\*

\* \*

De Rulindo, vendredi matin.

« À ma chère Zabella.

« Femme,

« Nous sommes au matin, du 16 courant. Je t'écris de bien loin, non pour te donner de mes nouvelles qui, jusqu'à ce jour, quoique je n'aie pas encore passé la frontière, sont excellentes, mais pour te prouver que je ne cesse de penser à toi, de me rapprocher de toi, si pas encore de corps, au moins de cœur.

« Je sais, ma chère, que tu n'aimes ni les descriptions, ni les raisonnements, mais des faits. Les projets eux-mêmes, puisqu'ils avortent souvent avant terme, ne te disent rien. Ainsi donc je m'abstiens à dessein de te donner une idée des régions que tu n'as jamais vues et que déjà j'ai presque gaîment traversées, ni du pays où je suis à l'heure qu'il est.

« Ces racontages, que, de par ton tempérament, tu appelles fastidieux, parce qu'ils t'ennuient, sont pour Suzanne, mon ex-maîtresse que tu ne devrais pas haïr, à qui je sais qu'ils plaisent bien. Tu ne lui feras pas grief, j'espère du fait que je lui écris plus souvent qu'à toi, presque quotidiennement, pour lui faire part, comme promis, de mes impressions de voyage.

« C'est, tu le sais, une amie sincère et dévouée qui, comme toi et après toi, s'est associée à ma vie et que je ne puis, sans ingratitude, oublier facilement de si tôt.

« Je veux bien, puisque je le dois, me séparer d'elle pour Dieu et pour toi. Je l'ai déjà fait, puisque je lui en ai parlé, et qu'elle est volontiers d'accord, et que même j'y fais illusion dans chaque lettre que je lui écris.

« Pardonne-moi de repenser à elle, de lui écrire encore. C'est une brave femme que j'ai beaucoup aimée, qui a su régler mes sentiments et, quoique sans droits, mais avec un réel avantage, dominer mieux que toi, l'instabilité de mon âme sauvage. Elle a, par là, drainé le marais de mon cœur qu'elle te rend assaini. En ce sens, elle a beaucoup fait pour moi, aussi bien que pour toi, puisque les lois religieuses me font un devoir de l'abandonner et que tu vas, avec le ferme espoir de ne le perdre jamais, recueillir le fruit de ses efforts. Elle te rend ton mari âgé mais assagi. C'est, pour son cœur de femme aimante et aimée, un cruel sacrifice auquel cependant, de très bonne grâce, elle se range par devoir.

« Je ne dis pas qu'il faille coûte que coûte la remercier vivement pour cette restitution d'un bien qui n'était dû qu'à toi. On ne remercie pas son voleur ! Mais tu devrais, comme à un honnête client qui, aux échéances, règle bien ses paiements, lui reconnaître quelques droits, comme de recevoir mes lettres, de recourir à moi en cas de besoin ; car elle m'aimera toujours et fera, l'année prochaine, un gosse à moi : un bâtard, dira-t-on, mais un enfant comme les autres, apparenté aux tiens et, comme eux, aimable.

« Je t'écris longuement, et presque exclusivement, au sujet de Suzanne, et j'insiste sur le fait que tu lui dois des égards. C'est que, connaissant ta nature vindicative, je tiens à te prévenir que, si désormais je n'appartiens corps et âme qu'à toi seule et à Dieu, tu ne dois pas t'arroger, en mon absence, au plus fort de mes malheurs, le plein droit de chasser impitoyablement ma maîtresse de chez moi. Je mets à ta portée, par cette défense, l'un des moyens les plus efficaces pour préparer d'avance ma réconciliation avec toi et prouver, par ton obéissance à mes ordres, par une attitude généreuse vis-à-vis de celle qui fut ta rivale, la sincérité de tes intentions et le ferme propos que tu dois déjà nourrir de mettre chrétiennement de l'ordre et de la paix dans notre ménage.

« La présente, je te l'enverrai demain de Namba par le courrier des Missions, en sorte qu'elle pourra te parvenir, comme je le souhaite bien, avant le retour de mes amis qui apporteront mes lettres adressées à Suzanne.

« Je compte passer la frontière dimanche soir ou lundi matin, donc, si tout va bien, dans trois ou quatre jours. De la borne anglaise, je te griffonnerai un petit mot qu'Élias t'apportera. J'y glisserai, comme dans celle-ci déjà, pour mes enfants et toi, en gage de ma vive nostalgie, un triste mais tendre baiser.

« Dis à mon frère et à ma sœur Marie que je suis encore en parfaite santé, que je me souviens toujours d'eux et compte, sans arrière-pensée, sur leur plein dévouement.

« Ton mari réconcilié, J.H. »

\*  
\* \*

De Rulindo, vendredi matin, 16-11-45

« Au Révérend Père Norsen.

« Père,

« Cette fois au moins, j'ai l'avantage de vous écrire avec lieu et date, de mon étape, en face de Rulindo, en plein Rukiga, où je suis arrivé hier sous la pluie.

« Il a plu encore la nuit. Il pleut encore maintenant. C'est à se demander si le soleil pourra d'aujourd'hui se lever sur le pays.

« J'ai pu apprendre que ma dernière commission vous est parvenue, que même, pour moi, pour ma prompte réhabilitation, vous avez fait déjà de la bonne besogne.

« Michel a comparu devant vous. Il est convaincu de vol et se constitue débiteur vis-à-vis de Zéder. C'est bien fait pour le compte de ce dernier, très bien pour la conscience de Michel, et beaucoup pour mon honneur. J'espère que, grâce à votre dévouement, il en sera de même sous peu avec mes autres débiteurs, Dieu seul pourra vous rendre le bien immense que vous me faites.

« Vous vous attendiez, depuis longtemps sans doute, à une lettre de moi. Celle-ci encore ne vous parviendra que la semaine prochaine. Les événements m'ont déçu, à tel point que, deux fois, samedi et dimanche, j'ai manqué d'être arrêté et n'ai pu échapper que par miracle.

« J'avais résolu de me terrer quelque part en territoire d'Astrida et d'attendre tranquillement, du fond de ma cachette, le résultat heureux de vos démarches. Ma cachette a été repérée et j'ai dû, de peur d'une catastrophe qui aurait contrecarré vos projets, reprendre la fuite.

« Jusqu'ici je fuis encore et compte me trouver en sécurité à l'étranger, dans la nuit du dimanche au lundi, en direction de Mutolere, par le chemin du Mulera. C'est très hasardeux, mais je saurai, grâce à Dieu, m'entourer de précautions.

« Mon hôte de cette nuit, son nom est Julien : un vrai ami qui ne peut, à mon avis, ni me trahir ni me cacher quoi que ce soit : un homme enfin qui, par ses vastes relations et sa grande influence, est au courant de tous les bruits : il n'a encore rien appris de mes ennuis à la Nuco ! Dans le long entretien que, cette nuit, j'ai tenu avec lui, j'y ai fait indirectement allusion, en essayant de le faire parler, et j'ai pu constater

qu'il n'en savait absolument rien et que donc la rumeur de ma fuite et de ce que, chez moi ou à Nyanza, on appelle méchamment mon vol, n'était pas encore colportée jusqu'ici. Raison pour moi d'être relativement tranquille, puisque je peux voyager sans trop de crainte. Mais en sera-t-il de même aux abords de la douane et sur la frontière ?

« Julien donc ne savait rien. J'ai cru sage de garder pour moi mes secrets, jusqu'au jour où, avec mille excuses et, de peur qu'il ne m'en tienne rigueur, je lui écrirai de Kabale. Cette lettre, dans laquelle je ne lui dirai que le strict nécessaire, s'impose non seulement pour le remercier de son hospitalité, mais surtout pour le ranger de mon côté et regagner son amitié au cas où, dans la suite, il apprendrait quelque chose de désobligeant à mon sujet.

« Finirai-je, mon Père, sans vous annoncer qu'avant ma seconde fuite, j'ai tenu à me réconcilier avec ma femme légitime ? Je lui ai écrit ce matin encore pour l'encourager et lui confirmer mes résolutions de lui rendre ma confiance et mon cœur. Les circonstances ne m'ont pas facilité un rapprochement plus concret. Mais j'espère que ce premier pas dans la voie du devoir, ainsi que cette lettre inattendue, lui prouvent déjà qu'à la première occasion, de valables réactions s'en suivront.

« À ma seconde femme, qui, la semaine écoulée, était venue me rejoindre dans ma cachette, j'ai signifié qu'il était de son intérêt, comme du mien, que nous nous séparions. Elle s'est résignée avec une bonne foi et un courage qui m'ont ému. Je lui ai promis aide et protection dans la mesure du possible. Je lui écris presque journalièrement pour lui donner de mes nouvelles et lui répète chaque fois mes résolutions irrévocables.

« Le destin cependant s'acharne encore à me tendre des pièges, à me susciter des obstacles. Mes manquements au devoir ayant été des scandales publics, il serait juste que, pour un plein amendement, en guise d'amende honorable, je pose publiquement des actes manifestes de réelle conversion, que, par exemple, en assistant aux prênes, en m'approchant des sacrements, je pratique ostensiblement mon christianisme. Hélas ! la situation est telle qu'inapte à faire peau neuve, je me vois obligé de cheminer continûment, de mener obscurément, loin de chez moi, loin des miens, une vie inchangée, craintive et errante ; avec, dans le cœur, une plaie mal guérie, une tristesse inconsolée, le tourment de la honte, l'amertume démoralisante des regrets et, enfin, l'imminence effroyable d'une fin malheureuse !

« Cette perspective révoltante, sera-t-elle possible ? Non, mon Père, je ne veux pas que ce triste dénouement devienne, comme d'aucuns inclineraient à le croire, comme quelques-uns de mes débiteurs le souhaitent, chose inévitable.

« Vous ne le voulez pas, mon Père, et Dieu non plus. Pour conjurer ce malheur, vous ferez des prodiges de dévouement, et Dieu des miracles. De mon côté, pour vous faciliter la tâche, pour mieux mériter les miséricordes de Dieu, j'aurai du courage et assez de fermeté dans le champ, clos et étroit, que circonscrit, pour le moment, la courte portée de ma puissance en bien.

« Si je prends ainsi le chemin de l'exil, c'est moins pour fuir, vous ne l'ignorez pas, les représailles dont je suis passible, que pour assurer la possibilité de mes résolutions, l'efficacité de vos démarches, la bonne marche des plans divins.

« Je prie autant que je sais encore prier, afin que le Bon Dieu daigne combler mes vœux et bénir vos efforts pour mon bien et sa plus grande gloire.

« La pluie a cessé. Tout porte à croire qu'il est neuf heures du matin. Mais le ciel, malgré d'incessants coups de vent, reste obstinément sombre et menaçant. Pour des voyageurs, comme nous suspects et comme nous inquiets, qui veulent passer inaperçus, il fait un temps idéal. Mes hommes, prêts et debout, me gourmandent.

« Cette lettre, que j'ai à peine le temps de signer, que je vous enverrai de Nemba, sera suivie, à deux jours près, d'un petit mot que je vous adresserai de mon étape des Birunga\* ou lors de mon passage de la frontière.

« Votre protégé, J.H. »

De Nemba, samedi soir, ce 17-11-45

« Ma bien aimée Suzanne,

« Sachant que la suite de mes relations de voyage te plaira, et pour tenir ma promesse de t'écrire d'étape en étape, je t'adresse la présente de Nemba où je suis arrivé, comme avant-hier à Rulindo, tout mouillé.



C'est à croire que la pluie est devenue pour moi un compagnon inséparable, avec la réalité cuisante de mes soucis.

« Ma dernière étape qui fut, je te le jure, on ne peut meilleure, je l'ai quittée hier assez tard, car mon hôte, Julien, parti très tôt pour la messe, avait recommandé à sa femme de ne me lâcher qu'après m'avoir pourvu de vivres.

« C'était, si je ne me trompe, entre les neuf et dix heures. La pluie, éternelle là-bas, comme ici d'ailleurs, venait tout juste de cesser. Sur la raide mais courte pente qui, de chez Julien, donne brusquement dans la vallée de Rulindo, la seule spacieuse en ces régions du Rukiga, les chemins, de glissade en glissade, étaient gras et éboulés.

« Nous tombions, tantôt sur le derrière, tantôt sur le ventre ou sur le côté, pêle-mêle avec Calebasses, bâtons et paquets, et avions l'impression désagréable de marcher ou de patauger dans du beurre. Nous dûmes finalement, pour y couper court, passer à travers champs et enjamber, par-ci par-là, de frais cadavres de bananiers renversés.

« Une fois dans la vallée, au pied de la Mission, nous eûmes, pour la direction à suivre, l'embarras du choix ; car il y a, de Rulindo à Nemba, deux grandes pistes dont l'une, directe et rapide, pique par la montagne, et l'autre qui, sinueuse et regorgeant de cailloux, parce que faite pour les autos, contourne interminablement d'énormes chaînons de collines, jusqu'à l'endroit où la Base venant du Buberuka rejoint la Bahimba du Rukiga.

« Pour moins de rencontres fâcheuses, j'inclinai pour la première piste, et mes compagnons pour l'autre qui, quoique longue, était, disaient-ils plus sûre et leur épargnait la peine, en effet hasardeuse, d'avoir à se faire guider, en même temps qu'elle allait les conduire à la station commerciale de la Base où ils auraient l'avantage de faire quelques emplettes.

« Force m'était donc de me plier à leurs vœux. Qu'eussé-je donc fait si, excédés par mes résistances, ils m'avaient laissé tout seul m'en aller au diable ?

« Ici viennent se placer deux incidents qui vont l'un t'amuser et l'autre te donner peur, comme il m'a tourné la tête à moi-même.

« Primo : Tu connais sûrement une nommée Saleh d'Astrida, coureuse renommée et porteuse de maladies ; celle qui, l'année passée,

avait l'alastrim\* par tout le corps et qui, sa vie durant, en portera la marque indélébile, comme si le sort, si cruel à ton sexe, eût voulu châtier cette coquette chipie et l'outrager pour toujours, dans ce qu'elle avait de plus précieux : cette beauté insuffisante et trouble dont elle fait vanité, avec un morceau de nez que l'alastrim a presque détruit.

« J'insiste, ma belle amie, non pour me moquer des femmes qui sont parfois si bonnes et si utiles quand elles le veulent, mais pour que tu reconnaises, au portrait très dur mais assez ressemblant que j'en fais, ce vilain avorton de ton sexe, auquel, entends-tu, je n'aimerais pas que tu ressembles jamais.

« Tu connais également la nommée Mwayuma de Nyanza, non moins célèbre que la première, mais désormais grossie et enlaidie. Elle vous a désormais des allures de truie bien en chair mais ne manque pas, dans ce coin perdu du Rukiga, où les grasses rondeurs sont très en faveur, de faire des victimes, chez les Indigènes aussi bien que son amie chez les Hindous.

« Il est à noter que les garçons d'ici, costauds depuis que la disette de l'année dernière a été mise en échec et suivie d'une abondance paradisiaque, mais bêtes et, comme toujours badauds, en gilets *second hand* qu'ils portent sur des peaux de chèvres, ne savent que faire de leur argent ni de leur temps !

« En sorte que ces deux impudiques, avec la différence comique de leur type de beauté, l'une élancée et l'autre massive, y font vite et facilement fortune et, vivant peut-être en commun du fruit de leurs courses, s'aiment comme des sœurs, puisqu'à les voir ensemble, l'une à côté de l'autre, causant sans gêne et riant aux éclats, rivalisant de bonheur et de succès, on est tenté de croire qu'elles n'ont rien à se jalouser.

« Toutes deux, coiffées, à qui mieux-mieux, de tresses congolaises qu'enserme un éclatant mouchoir de tête dont le nœud sur l'oreille gauche jure, dit-on, « par le Dieu unique » ; toutes deux encore, portant, sur jupes et jupons, des pagnes où s'entrelacent toutes les couleurs de l'univers, elles ressemblent, te dis-je, à des fleurs de mi-juin dans un site sauvage.

« En ce pays sans goût ni mode, en ce chaos de laideurs, où les femmes, qui se croient un peu de beauté, ont la fantaisie ridicule de porter, comme quelques-uns de leurs hommes, sur des peaux terreuses,

des vestons bleus ou marrons, tes amies sont encore ce que tu crois qu'elles doivent être : juste assez belles pour séduire et enfin corrompre le *Mukiga*\* bon enfant et trouvent ici, de cette manière, des avantages qui, dans le Nduga dédaigneux, leur sont refusés !

« Voilà, ma chère, pour les personnages. Passons au fait. Nous trottons en groupe sur la route de Rulindo et approchions de l'endroit pittoresque où celle-ci, comme un ruisseau tributaire, se jette dans la route automobile de Ruhengeri-Byumba.

« À quelques vingt mètres devant nous, se trouve un pont très haut sous lequel la Base, recevant la Bahlimba, roule et bondit, gronde et devient torrent.

« En un rapide coup d'œil comme en ont toujours d'instinct tous les hommes traqués, je remarque, sur le pont, en beaux *kitenges*\*, deux silhouettes de femmes, aussi vite reconnues que vues. Je te les ai présentées plus haut.

« Avec un habile jeu de mamelles qu'arbitrait magistralement un ange mauvais, Saleh, comme une tige qui se balance au vent, dandinait, se regardait tout en parlant et chassait, de sa fine main, les mouches qui se jouaient dans les plis de sa jupe en éventail.

« Mwayuma, tassée sur le bord du pont, contemplait tantôt les eaux qui, en dessous d'elle, se mêlaient en tumulte, et tantôt, avec une évidente inquiétude du lendemain, les contours du coteau d'en face d'où resplendissait, sur une belle terrasse, une bâtisse isolée dans le genre des moulins.

« Après avoir jeté, de dépit peut-être, un gros caillou dans les bouillonnements du torrent, elle se leva d'un bond mais n'eut pas le temps de me remarquer ; car, profitant de la distraction de l'une et de l'autre, le chapeau enfoncé sur les yeux, j'avais passé le pont et, bien serré dans mon groupe comme un mort dans sa natte, me trouvais sous bois, à l'abri des yeux inquisiteurs !

« Tu vois, ma chère, ce que c'est que de fuir. Un rien, même une ombre de femme, m'épouvante ! Tu dois rire bien fort en lisant ce récit. Et cela m'est arrivé pas plus tard qu'hier. Mais silence ! Car je passe au second incident, bien plus sérieux.

« Après m'avoir enjoint de rester en retrait, mes braves – permets qu'au moins une fois je les trouve braves – s'en étaient allés au centre commercial où était, je le savais bien, une boutique de la Nuco.

« Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que je les vis revenir au pas de course, les bras en l'air, comme sous la piqûre d'un essaim d'abeilles : le Grand Directeur de la Nuco était là en tournée.

« Rwandekwe l'avait aperçu de profil et avait reconnu sa voiture ! Et, comme je doutais, il m'en fit le signalement, car cette voiture, je la connaissais moi-même.

« Le Directeur, pour qui je n'étais pas un étranger, qui m'avait fait de si belles promesses à Nyanza, qui avait, sans doute, appris mon prétendu vol, était là sur mon chemin !

« Était-ce pour une simple tournée ? Était-ce pour m'arrêter, ayant appris, grâce à un jeu de police, ma fuite par le Rukiga ?

« Partant de cette dernière hypothèse, je me rendis compte que tous les gens que je coudoyais sur cette route et dans cette région pouvaient être, sous déguisement, des policiers lancés après moi. Car, si, de mon côté, j'avais soin de m'envelopper de précautions, mes poursuivants, avides d'exploits et habiles détectives, en prenaient autant et peut-être davantage, ayant pour eux, avec la facilité, le droit et la force !

« J'en étais là de mes réflexions, quand, de ma cachette sous bois, je vis passer un homme avec sur la tête une cruche de pombé. L'envie me vint de boire, non seulement pour étancher ma soif et celle de mes gens qui, depuis hier matin, n'avaient rien bu, mais encore pour dégarnir ma tête et jeter, avec un peu d'alcool, un peu plus de décision dans ma volonté.

« Mes gens ne se le firent pas dire deux fois et s'employèrent de suite à négocier l'achat. L'homme à la cruche fut hélé. Le pombé était à vendre. Le marchandage ne fut pas long. Ici le pombé n'est pas cher. Le prix oscille entre 15 et 25 francs le cruchon. Le porteur, un solide gaillard mais très accommodant, accepte le marché à 20 francs qu'il vient toucher dans mes mains. Le pombé, frais et rassis, était bon, rendu infiniment plus délicieux par la commune soif. Une bonne partie, dont le porteur goûta, fut de suite consommée sur place et le reste, comme d'habitude, transvasée dans nos gourdes.

« Avec la présence dangereuse de Monsieur le Directeur en ce coin du Rukiga, le terrain devenait brûlant. La cachette sous bois, même pour quelques heures seulement, était peu sûre, ainsi que ce va-et-vient d'inconnus qui pouvaient, de passants sur la route, devenir mes bourreaux.

« Ragaillardis et pleins de pombé, mêlés courageusement à un groupe neutre d'hommes qui, avec femmes et enfants, avaient tout l'air d'émigrants, nous nous remettons en route. Nemba n'était plus, disait-on, qu'à moins de quatre heures de marche.

« Vêtu de mon pagne très ordinaire, avec mon chapeau sur les yeux, je marchais à la queue du groupe, la vue et l'ouïe tendues.

« La route, que nous suivions direction Ruhengeri, longe en aval la Base entre le Buliza et le Kibali. De construction apparemment récente, elle est belle d'un rouge éclatant mais peu consistante et s'éboule, par endroits, dans la Base qui, avec rage, dans le creux d'une gorge encaissée, fouette les rochers. Après huit à dix kilomètres, le torrent, de plus en plus fougueux, se précipite à gauche, sépare le Bumbogo du Bukonya et va rejoindre, en deçà du Ndiza, la Nyabarongo que des terrains difficiles, après lui avoir apporté la Mukungwa, ont repliée vers Kigali. La route, elle, séparée de la Base, son amie de voyage, tourne le Kibali à droite et s'apprête, après avoir laissé une aile à Nemba, à escalader, au prix de mille détours, une géante montagne que je vois d'ici et qui donne, dit-on, sur le Kivuruga,

« Revenons au Directeur de la Nuco. Nous venions de perdre de vue la Base. Nous avions, tantôt de face, tantôt de côté, à cause des tournants, les monts Kabuye et Nemba dont le premier, par temps clair, se voit de Save avec les volcans du Nord. Il commençait à pleuvoir. Nous trottions. Je fermis toujours la marche. Soudain, derrière moi, un ronflement de moteur, un coup de klaxon ! Je me retourne et reconnais, entre deux battements de cils, la fameuse voiture. D'un bond je saute, mais de préférence du côté gauche donnant sur la vallée, et tombe, à dessein, en contrebas de la route. Entre-temps, Monsieur le Directeur, du fond de sa voiture qui roulait toujours mais au ralenti, m'avait, en riant, suivi des yeux, croyant n'avoir à faire qu'à quelque stupide *Mukiga* qui n'aurait jamais vu de près un véhicule !

« Avec lui se trouvaient deux Congolais que je n'ai pu reconnaître, car l'incident, m'obligeant de cacher mes yeux, s'était vite passé. Mais

l'un d'eux, un gros joufflu avec d'affreux tatouages, avait sur moi, jusque dans le tournant, l'œil braqué, intrigué sans doute par ma vue et désireux de me mieux voir. M'aurait-il vu quelque part, ou m'aurait-il reconnu ?

« Voilà, ma chère, en quelques mots, l'incident qui ne fut pas gai, qui sera gai seulement quand ma situation s'éclaircira ! Je tremble quand j'y repense. Ne trembles-tu pas toi-même ?

« J'allais encore me trouver nez à nez avec l'auto si le besoin de nous rafraîchir de pombé n'avait ralenti notre marche, car Monsieur le Directeur, étant allé stopper à la Mission, s'en revenait, virant dans le sens de Kivuruga, juste au moment où, pressés de trouver asile chez les Abbés, nous débouchions d'un tournant !

« Tu vois, ma chère, que ma fuite, quoique sous l'œil vigilant de Dieu, ne va pas sans imprévu. Que me réserve ma course de demain à travers le Bugarura ? Heureusement que ce sera un dimanche, jour de relâche et de liesse, de distractions pour tout le monde, même pour les agents de la douane !

« Je suis donc au repos depuis hier et, qui mieux est, l'hôte choyé des abbés Bénigne et Laurent.

« Le premier, supérieur de Mission après cinq ans seulement de prêtrise, homme plus sérieux que sympathique, est un *Mulera* et, comme Julien mon hôte d'il y a deux jours, un vieux camarade de classe. Tu dois sûrement l'avoir connu à Save où il fut quelque temps directeur des écoles.

« Il me savait à la Nuco. Avec la sainte curiosité des prêtres, je dis sainte, c'est-à-dire innocente et naturelle, légitime aussi, car ces gens-là aiment tout savoir et ont besoin de tout savoir, il m'a demandé, sans trop me violenter, où je vais et pourquoi j'y vais. Je lui ai répondu, comme à Julien, c'est-à-dire « à côté », car je m'étais aperçu qu'il ne savait encore rien de mon affaire. Mais à l'heure qu'il est, j'ai l'impression d'avoir eu tort, n'ayant jamais eu jusque là de secrets pour les hommes de Dieu !

« Et, pour changer de conversation, je lui ai dit qu'en cours de route, j'avais rencontré mon Directeur avec qui, léger accroc à la vérité, j'aurais causé longuement. Enfin, j'ai demandé à l'abbé pourquoi ce gros personnage s'était présenté à la Mission. C'était, me fut-il répondu,

affaire de parcelles, car le Directeur aurait en tête d'ouvrir un magasin Nuco sur ce pied de colline, comme il y en a un, paraît-il, à la Mission de Rwaza. Ensuite l'abbé, avec un air satisfait et des gestes larges, me montra ce que je n'avais pas manqué de voir : la population serrée en ce coin du Kibali, les cultures, les bananeraies moins denses que chez nous mais de bel aspect.

« Le pays est riche, conclut-il, et, voyez-vous, ce n'est pas étonnant que des agents de commerce le convoitent. Je crains déjà que, d'ici un an, il ne soit, comme la région du Ruhengeri, envahi du *Kizungu*, semé de boutiques de Grecs, d'Arabes, d'Indous, et que sais-je encore ! Enfin, autant de bagatelles qui, pour le moral de mes ouailles, si simples de nature, m'inquiètent déjà ! On était si heureux et tranquilles sans ce nouvel apport de péchés ou d'occasions de péché ! Les fournitures du Kivuruga nous suffisaient amplement ! C'est terrible, ce que je vais avoir à batailler ! »

« Là-dessus il toussa de dépit et se tut. Il trouvait en avoir trop dit.

« Le deuxième abbé, aujourd'hui Laurent, tu le connais, mieux encore que le premier, sous son ancien nom de « Daniel ». C'est un jeune de Save, un cousin à moi et fils de mon parrain Phocas. C'est lui qui a la direction des écoles d'ici.

« Le troisième, l'abbé Chrysostome, que tu ne connais pas, est de Kansi où il est actuellement en retraite.

« J'ai rencontré à Nemba un autre abbé qui est vicaire à la Mission de Janja au Bukonya. Comme les abbés Aloys, mon ancien professeur de sixième latine, et Philippe, que tu connais, il est de Zaza, la plus ancienne Mission après Save. Il est venu pour sa retraite qu'il commence demain soir. Homme très jovial et très charmant, il a nom Simon et joue de l'harmonica comme un enfant. Je l'ai connu tel. Il n'a guère changé, pas même de figure, et reste, comme tous les gens du Kisaka, obstinément joyeux et jeune. Il a voulu aussi me tirer les vers du nez, mais l'a trouvé hermétiquement fermé. Malgré mes réticences, j'ai été pour lui correct au possible. Et, soit dit entre parenthèses, j'ai eu ce matin la pieuse tentation de me confesser à lui. Mais au tout dernier moment, le courage m'a manqué. Je t'écris sur ce regret ! Je doute cependant qu'il m'eût absous ! Jusqu'à quand traînerai-je le poids de mes torts ?

« Voilà mes bons hôtes. Ne crois pas cependant que l'accueil fut très chaleureux. Tu aurais voulu sans doute qu'ils m'eussent reçu, comme toi, à bras ouverts. Nenni ! Était-ce nécessaire ? Mes hôtes, charitables au possible mais sans affectation verbeuse, sont plus pratiques et, partant, plus commodes dans la réception des voyageurs. Ils te donnent, après un brin de causerie : une hutte ; des nattes, autant que tu en veux ; le manger, du cuit et du frais ; le bois de chauffage ; et enfin le boire et tout ce qui est nécessaire pour soulager un voyageur... Tout cela, que tu arrives de jour ou de nuit, est toujours prêt chez eux. On dirait qu'ils ont la consigne ou le flair des visites inattendues. Et ce qui est de surplus, on te le procure en un rien de temps par des anges du Bon Dieu !

« Quant aux expansions verbales, celles qui tournent aux confidences, ça ne vient qu'à la longue ou jamais. Et j'aime mieux ça, surtout aujourd'hui, avec la tournure d'esprit que les misères m'ont faite !

« Du reste ces braves gens, qui sont tels que je les souhaite, ont vieilli sur les bancs à apprendre, avec la froide théologie, la prudence et le savoir-vivre. Ils en gardent le pli, sachant se gêner sans gêner, s'attendre à tout et ne s'étonner jamais de rien !

« Nous avons donc, depuis hier, bien mangé et sommes, jusqu'à présent, jusqu'au jour où nous voudrions décamper, bien logés ; avec, pour nous distraire, nous servir et nous tenir compagnie, un gros mendiant : Grégor, à charge de la Mission. Homme bizarre et décevant, très irascible, comme le sont tous les *Balera*, mais bon musicien qui, avec un art indiscutable, joue de la harpe à te donner le délire. Solide consommateur, il vide, avec un entrain exemplaire et une éternelle faim de hyène, plats et calebasses, sous nos yeux ahuris, mais, à l'encontre des gourmands ordinaires, ne manque pas d'initiative ; car, ce matin encore, après avoir fendu, comme bois de chauffage, un énorme tronc d'arbre, il a bien voulu, non sans intérêt, aller avec mon argent à la chasse au pombé. Ce midi, il était de retour, rayonnant et suant, avec, gaillardement sur sa tête chauve, un grand récipient plein de pombé que signalait, à la grande satisfaction de mes gens, un débordement d'écume blanche. Avec deux francs de pourboire, il a reçu naturellement le tout premier gobelet, aussi vite englouti que reçu. Il n'a plus cessé de boire depuis. Et ce soir, à l'heure où je t'écris, il est dans un



état de demi-ivresse dont les abbés, à le voir, se scandaliseraient à mes dépens !

« Donc, tu le vois, ma chère, il ne manque rien à mon confort d'ici, hors ta présence et ta voix enchanteresse. Je vois tout en fête, avec l'heureuse impression que tout le monde, autour de moi, est de bonne humeur. Tout dépend parfois de l'humeur du moment et du jour, bon ou mauvais, qu'il fait.

« Il a plu un peu ce matin. Mais un clair soleil, qui maintenant se hâte, bien malgré moi, vers le couchant, a, depuis, égayé la journée. Tandis qu'hier, du matin au soir, le jour a été maussade et de mauvais augure. Aussi les gens que je coudoyais m'ont-ils tous semblé de méchante humeur, inquiets comme moi, comme le jour d'hier. Dans le cœur changeant de l'homme, surtout du voyageur qui change constamment d'horizon, la dissemblance des jours fonde la dissemblance des impressions !

« Cependant, quand, du sein de mes transports d'aujourd'hui, je repense à toi, je constate que tu me manques trop, qu'avec toi il me manque une grosse partie de moi-même. Je repense aussi, sans regret aucun, à notre rupture qui est plus consommée que je n'ose me l'avouer, qui est chose faite. Je t'ai préparée à la recevoir, non comme une révoltante fatalité, mais comme une coûteuse exigence du devoir dont le prix est infini. Cet orage sans fin de mon cœur solitaire ne m'empêche pas de te désirer, de te vouloir à mes côtés à travers ces monts où je traîne, comme si j'étais aveugle, des pas incertains. Désir insensé, mais réel ! J'ai beau le raisonner, le chasser et me rebiffer ; il revient plus lourd, plus pressant, comme une mouche sur la pourriture !

« J'écrivais hier à ma femme. Et c'était sous la dictée du cœur. Je lui dis que je me dégoûtais de toi, que, grâce à toi, cependant, mes malheurs, avec l'âge, m'avaient assagi. Mais aujourd'hui, à un jour seulement de distance depuis cette lettre, mille tentations m'obsèdent auxquelles, hélas ! je ne résiste peut-être que par le manque d'occasions !

« Plains-moi, ma chère, comme je me plains moi-même, et prie pour ma conversion comme pour la tienne, car elles sont solidaires.

« Je ne t'ai rien dit de cette belle Mission, la plus belle, je crois, des jeunes Missions. L'abbé supérieur, comme un propriétaire qui contemple

avec satisfaction la clôture pimpante de son habitation, en est fier. Et c'est justice.

« Âgée de moins de 10 ans, fondée sur les plans du regretté Monseigneur Classe par l'Abbé Gallican si justement renommé pour sa grande science et sa parole chaude, elle est sise, au milieu d'un site admirable, aux confins du Kibali, sur un pied de colline dans le genre des mamelons du Nduga, et porta au début le nom de Gitovu. Sans doute pour éviter des confusions, dans les correspondances, avec deux autres Missions, l'une en Urundi et l'autre en Uganda, portant toutes deux le nom de Gitovu, on l'a, depuis peu, officiellement, baptisée du nom définitif de Nemba : nom célèbre et sonore, nom du pic qui, avec celui de Kabuye, la surplombe et semble s'abaisser sur elle.

« La Mission est belle, te dis-je, d'une beauté de jeunesse, donc transitoire. De briques et de tuiles, la maison des abbés est, vue de loin, toute rouge et comme peinte. Une église, petite et propre, la flanque, qui sue le kaolin et ne sert qu'à titre provisoire. Les écoles, quoique relativement anciennes, antérieures à l'église et à la maison des abbés, sont encore solides et bien entretenues.

« Le mamelon qui sert de siège à la Mission est boisé en contrebas jusque dans la vallée qui, avec la route automobile, fait frontière entre le Kibali et le Bukonya.

« L'ensemble, magnifique, mais plus prometteur qu'imposant, invite à la rêverie et repose les yeux.

« Il n'est aucun coin de la Mission que je n'aie visité, piloté par l'abbé Laurent qui m'a ensuite confié, pour voir les écoles, à l'instituteur Gui Bazirake.

« Ce dernier, qui m'a reconnu et bien accueilli hier, est lui aussi un ancien de Kabgayé, mais de beaucoup mon aîné. Il m'a présenté avec forces compliments, à ses petits élèves. J'ai remarqué, avec pas mal de fierté, que ceux-ci avaient en mains des manuels scolaires, de calcul et de lecture, que j'ai moi-même aidé à traduire quand j'étais encore en service au Groupe Scolaire d'Astrida. Mais mal accoutré et faisant piètre figure, j'étais gêné quand Gui, en termes élogieux mais pas railleurs, s'avisait de me vanter devant les enfants. Ma personne ingrate a dû, je le sentais, décevoir ces têtes de linotte qui me dévisageaient sans pitié de pied en cap ; et jusqu'à maintenant ma vanité s'en trouve blessée à vif ;

car l'homme, dans l'obsédant désir de se faire valoir et surestimer, est toujours si vain qu'il veut, en toutes circonstances, donner le change sur ce qu'il est et affiche gauchement des dehors qu'il croit avantageux mais qui souvent ne servent qu'à faire ressortir sa laideur.

« J'étais donc agacé, voire décontenancé de me sentir trop encensé d'un côté et trop ridicule de l'autre, et je ne fus tranquille un peu que quand je fus rendu à mes gens, à ma cruche de pombé, à ma hutte d'occasion où mon musicien, entre deux rasades, m'attendait avec sa harpe enchantée.

« Voilà, Suzanne, pour mon séjour à Nemba. Le récit en est bien long. Il sera, je l'espère, à ton goût ; ce qui me paye d'avance de la peine que j'ai eue à l'écrire.

« Mon guide est prêt et a déjà touché la moitié de ses gages. J'ai déjà dit adieu à mes hôtes et leur ai confié mes lettres au Père Norsen et à Zabella. Toutes deux sont écrites sous le couvert de mon frère et arriveront sans risque par le courrier des Missions. Les tiennes suivront de près, apportées en bloc par mes deux compagnons.

« Les volcans, que je ne vois pas d'ici, par-delà les lacs Ruhondo et Bulera que je ne vois pas davantage, ne sont plus qu'à une journée de marche. Le guide, qui connaît bien détours et raccourcis, est d'avis que nous passerons la nuit de demain en deçà de la frontière, étant donné que j'assisterai tout d'abord à la messe basse du matin. De toute façon, lundi à l'aube, et sûrement avant six heures, je serai, si tout va bien, sauvé et hors de prise, chez les Anglais. Je t'en ferai d'ailleurs part dans le vibrant *post-scriptum* que j'ajouterai aux relations qui, dès demain, te seront adressées.

« À demain, ma chère. Je t'ai assez distraite ou ennuyée, je ne sais. Mais reçois, après cette longue lecture, avec le meilleur souvenir d'un cœur qui fut tien, la douce illusion de mes tendres embrassements.

« J.H. »

\*

\* \*

De Gasakuza, ce dimanche, 18-11-45

« À ma bien aimée Suzanne.

« Bonjour, Suzanne ! Veux-tu encore, s'il te plaît, avoir la patience de me lire ? Comme je te disais hier, j'ai décampé de Nemba ce matin, vers huit heures, après avoir assisté à la messe basse et prié pour ta conversion et la mienne.

« La montée de Ruhinga, pénible et suffocante, vers le Kivuruga, nous a coûté, en plein matin, une heure et demie d'effort soutenu. Le guide, qui nous laissait loin derrière lui, se retournait parfois pour se moquer de nous !

« Élias, souffrant d'un mal imaginaire, se dit à bout et menace, par auto-suggestion, de tomber vraiment malade. Bientôt il aura épuisé, et sans résultat, ma provision de quinine. Rwandekwe, qui à la longue s'attache à moi et n'est méchant qu'à ses heures, m'a chuchoté à l'oreille que l'énergumène joue au malade pour s'en retourner avant mon passage de la frontière. Tu vois, ma chère, que ma troupe, pourtant petite, ne se laisse pas facilement mener et se démoralise déjà ! Que serait-ce si un fâcheux incident s'en mêlait ?

« Le Kivuruga, station commerciale où la Nuco, comme bien tu penses, n'a pas oublié de louer parcelle, se trouve sur une grande et belle hauteur et fait frontière entre la chefferie pittoresque mais pauvre du Kibali et celle, plus populeuse, du Bugarura.

« De là les volcans, le lac Ruhondo, la chefferie du Bukamba et les abords de la frontière me sont apparus soudain si près, à portée des yeux, que l'on distingue nettement le contour des rives, les champs, et la savane.

« Je m'y suis arrêté, toujours en retrait ; et mes hommes sont allés, s'il te plaît, se pourvoir – quelle ironie ! – de cigarettes et d'allumettes à la Nuco !

« Après quoi, nous laissons à notre gauche la route de Ruhengeri et prenons à droite une piste assez régulière qui, construite par les premiers Pères, fut dans le temps une route assez confortable pour vélos et motos.

« La traversée du Bugarura, avec une belle vue sur le lac Ruhondo, ne fut qu'un jeu de jambes. En deux heures et demie de temps, nous

étions, sans fatigue ni faim, à trente minutes de Rwaza : la Mission était près de nous, mais invisible.

« Il se mit à pleuvoir. Il fallut nous abriter, car la pluie, fine d'abord, devenait insupportable. Dans la première habitation, l'abri nous est refusé. Le maître de céans, une bête féroce, prétexte, avec une agressivité évidente, que sa femme a accouché la nuit, qu'aucun étranger ne peut entrer. Sans mot dire, tu sens bien pourquoi, nous passons outre. Deux braves femmes, semblables de traits mais différentes d'âge, apparemment mère et fille, qui s'en revenaient de la Mission, mouillées comme nous, nous accueillent chez elles.

« Il était midi. Nous entendions sonner distinctement, en dépit des coups de tonnerre, l'Angélus de la Mission.

« Une grosse demi-heure après, par un clair soleil, doux et timide comme après l'orage, nous descendions à pic la pente de Lemera pour passer, sur un pont naturel de roches granitiques, la Mukungwa qui, rageuse et blanche d'écume, se précipite en fuite éperdue et va, de cascade en cascade, déverser, avec de nombreux poissons que nous voyons de la berge, ses eaux lacustres, entre le Bukonya à gauche et le Bushiru à droite, dans les eaux limoneuses de la Nyabarongo.

« Je t'écris de ma halte de Gasakuza, sur les confins du Bugarura, d'où je vois, sans biais, outre le lac Ruhondo, ses bords déchiquetés, ses îles peuplées et sa plaine de lave, la ligne imposante de trois volcans qui, tout là-bas, montent une garde inviolable, orientent les yeux du voyageur et représentent, par leur trinité, devant mon imagination en feu, les trois groupes humains qui peuplent le Ruanda.

« Le Muhabura\*, c'est-à-dire « le point de repère », grand de taille et massif, représente le groupe Mututsi, symbolise la puissance et l'autorité et semble, dans sa hautaine majesté, présider, de toute sa masse, aux destinées de nos volcans éteints ; il se coiffe, de minute en minute, d'une calotte tantôt blanche, tantôt rouge, mais plus souvent sombre et grisâtre ; comme tous les grands phénomènes, il ne se présente jamais dans toute sa belle nudité et se couvre, en toute saison, ou de nuages multiformes, ou de pluie grêleuse.

« Il est flanqué du Gahinga qui signifie « la solitude » ; celui-ci, moins haut et, comme par respect, toujours découvert, représente le

Muhutu, symbolise l'abondance, et, passif ou résigné, suit de près son suzerain, tel un satellite de planète.

« Le Sabyinyo, c'est-à-dire "les grosses dents", tel un *Mutwa* grimaçant et bouffon, vient en retrait et en dernier lieu, avec ses failles inaccessibles, et a mérité, par les particularités de sa position et son aspect unique, les malédictions désormais éternelles que le *Munyarwanda*, superstitieux de nature, ne cesse de lui jeter ; c'est, d'après les croyances populaires, l'aîné des Birunga, le symbole de la pauvreté, le royaume des mauvais esprits, l'enfer des méchants, le magasin de tous les fléaux ; et, ce qui pis est, comme s'il ne suffisait pas qu'il fût si mal famé, son affreux et sinistre sommet, quoique inexplorable et bordé de précipices, a été choisi comme point politique et a dicté, je ne sais de quelle manière, par la jonction sur lui de trois frontières, l'injuste démembrement de notre Ruanda !

« Je m'indigne, Suzanne, et voudrais moi aussi maudire le Sabyinyo, avec ses "grosses dents" de misère. Que de belles provinces, à cause de sa position malencontreuse, nous ont été ravies ! – au Sud, la très belle île d'Idjwi, dite de Kabego, par les *Bashi* ; à l'Ouest le Byahi de Kamembe, le Bwishya et le Jomba de Ndeze, jusque bien loin de Rutshuru, par les *Bahunde* ; et au Nord le Bufumbira, le Kigezi et une partie du Ndorwa-Mpororo, par les Anglais ! Autant de terroirs, de fiefs ou de conquêtes, où notre langue et nos coutumes ont poussé des racines, qui, bien avant l'intrépide Rwabugiri, mais surtout sous lui, avaient fait partie intégrante du Ruanda et que, vers 1910, sans même se donner la peine de prendre l'avis ou l'accord des autorités indigènes, se sont partagées, au détriment de notre *gihugu*\* les nations conquérantes ! Voudra-t-on jamais nous les rendre ! Que, si ! Que, non ! Mais ! quoi ?!...

« Mon guide me désigne, par-delà les lacs et presque au Nord, le village limitrophe de Mulora ; au pied du volcan Muhabura, les vertes bananeraies du village Kabaya ; et, en bordure de la plaine, dans une sombre encoignure, l'agglomération querelleuse et bouillante du Gahanga, où fut blessé à mort, vers 1910, le bon Père Loupias, vaillant martyr de la justice. C'est dans ce coin solitaire du Muglera que vivait, il y a un tiers de siècle, le farouche Rukara qui, d'un signe de tête, fit frapper de lances le brave Père, alors supérieur de Rwaza. C'est là que, de nos jours, vivent encore, aussi bons porteurs de lances qu'habiles archers, les descendants, toujours inquiétants, du terrible assassin.

« Vers le Sud, entre le poste de Ruhengeri que l'on devine d'ici et la ligne déjà sombre des volcans, un paysage défiant, uni et vaste comme un bras de mer, s'étire dans le lointain à perte de vue, émaillé, par-ci par-là, de plants de pyrèthre en fleurs.

« L'ensemble, grandiose et presque irréel, fascine les yeux à la façon d'un mirage. C'est, je crois, le coin le plus beau du Ruanda. Comme site et lieu de tourisme, je n'ai encore rien vu de pareil : les lacs qui, par la Mukungwa, s'écoulent sans jamais se vider ; les Birunga qui grandissent et s'éloignent à mesure qu'on s'en approche; toute une gamme de visions bigarrées que je voudrais te décrire ! Tu n'aurais, ma chère, qu'à y venir toi-même, si l'aventure te prête, comme à moi, des ailes. Les visions ne sont-elles pas les seules joies de l'aventurier ?

« "Mais, me dit sévèrement quelqu'un à côté de moi, cette route Ruhengeri-Gisoro que nous voyons d'ici, bordée de cyprès, quand donc pensez-vous que nous allons l'atteindre, avec la nuit qui tombe ? Elle est bien loin, et c'est là que nous allons chercher où loger. Y avez-vous pensé ?"

« Tu le reconnais toi-même, ma chère. C'est Rwandekwe qu'approuvent en chœur les autres. J'ai encore, vois-tu, beaucoup de chemin à faire ce soir. Mon guide s'impatiente, mes gens aussi. Alors que je me sentais encore le besoin de te dire des riens, on m'empêche de continuer, on me dit d'en finir et de signer. Ils ont raison, car le jour baisse et l'hospitalité, en cette contrée meurtrière, n'est guère facile.

« Je verrai bien autre chose de l'autre côté des lacs et t'en dirai un mot. C'est-à-dire que ce soir, si l'occasion et le temps s'y prêtent, je vais t'adresser ma dernière lettre datée du Ruanda, que j'achèverai et signerai demain.

« Nous descendons dans la plaine dite de Ruhondo où, sûrement, nous aurons de la pluie, car déjà, sur nous comme sur les volcans, des nuages s'assemblent, chargés d'eau ! Mes gens sont dépités et "m'engueulent"... Je me sauve donc !

« J.H. »

\*  
\* \*

Quatre heures du soir, ce 18-11-45

« Nous voici ma chère, en chefferie du Bukamba. Comme suite à mes racontages d'outre-lacs, je ne puis m'empêcher de te donner une idée du site, à la fois mirifique et sauvage, où je suis.

« Il a plu fortement tantôt. C'était de la grêle, froide et piquante ; on eût dit des cailloux d'enfer que des démons du Sabyinyo nous jetaient dessus. Sur nous, coup sur coup, la foudre, incendiant l'espace, tombait. Nous nous tâtions les oreilles qu'à chaque pas, nous avions l'impression de sentir s'envoler en morceaux. Après un fracas terrible de tonnerre qui, devant nous, avait fendillé un bloc de lave, je m'inquiétais et comptais sur les doigts mes compagnons. Ils étaient quatre, donc au complet. Oubliant que j'étais de leur nombre, et croyant que le cinquième, donc moi, serait mort foudroyé ou perdu dans la tourmente, je me mets à hurler, appelant tantôt Rwandekwe, tantôt Élias, tantôt Sirilo, tantôt le guide : ils étaient tous présents. "Nous étions à cinq, disais-je, où est le cinquième ?" – "Mais, c'est vous le cinquième". J'ai donc un moment perdu la notion de moi-même ! C'est plus terrible que ridicule !

« Rejoints et dépassés par des groupes de chrétiens qui, mieux que nous et plus vite que nous, couraient dans la lave, nous avons dû, de guerre lasse, en cette plaine inhabitable, nous mettre à l'abri sous une guérite abandonnée où, grelottant dans nos habits trempés, nous avons perdu, en attente, un gros quart d'heure.

« Enfin la grêle, puis la pluie, ont cessé. Un léger soleil, déclinant mais tendre comme celui du matin, a suivi, qui s'égayait encore, de plus en plus léger, et sous lequel je t'écris.

« Crépusculaires et rougeâtres, de splendides rayons solaires que rien, pas même les nuages, n'intercepte, se mirent dans les eaux des deux lacs que, cette fois-ci, j'ai devant moi en pleine vue.

« Je voudrais, en cette minute, avoir des pinceaux, de la couleur, et savoir m'en servir. On dirait un incendie liquide où les yeux, noyés de pleurs, se fatiguent.

« Les deux lacs, de niveau différents communiquent par un filet d'eau d'environ, dit-on, soixante mètres de haut, qui ressemble, vu de loin, à un jet de lait versé d'un vase à l'autre.



« Mon guide, qui connaît ces parages, précise que c'est la Ntaruka qui, s'écoulant du fameux Rugezi, dit de Basebya, traverse le Bulera et se jette en cascade dans le Ruhondo, d'où nous l'avons vu sortir ce midi sous le nom grondant de Mukungwa.

« Le Bulera, plus haut et plus vaste que le Ruhondo, surtout plus beau et plus pittoresque, est peuplé d'îlots inabordables qui ressemblent à des roches géantes.

« En glissade rapide, sur l'eau qui se ride comme du lait qui chauffe, vont et viennent de conserve, comme pour une parade d'ensemble, des barques légères, je ne puis savoir combien, sous l'habile manœuvre de rameurs experts.

« Soleil et vie, mouvement, lumière, que manque-t-il à l'agrément que nous offre le lac ?

« L'ensemble présente un panorama unique qui captive les regards les moins curieux et vaut, pour des amateurs, l'agréable peine d'être admiré, photographié et même peint. Aussi le bord de route, où je suis assis, est-il planté d'un poteau indicateur avec l'écriteau en rouge vif : « Panorama Lacs » ! Et mes gens, même le guide qui a vu pas mal de fois ce rare phénomène, se sont tous extasiés et en oubliant, ne me gourmandant plus, que la nuit tombe. Que n'es-tu donc ici pour t'émerveiller avec nous !

« Je me hâte pour trouver où passer la nuit. Je ne suis qu'à deux heures de la frontière. Et jusqu'ici, Dieu merci, pas d'incidents. En sera-t-il de même demain ? Je le souhaite, je l'espère.

« Aurai-je ce soir l'occasion de t'écrire d'amour et longuement, comme promis ? Que Dieu y pourvoie, comme il a pourvu à tout jusqu'à ce jour.

« Étonné moi-même et ne pouvant qu'à peine détacher mes yeux du spectacle des lacs, je te laisse, ma chère, t'émerveiller toi-même, quoique en esprit, du tableau peu ressemblant que je t'en ai fait.

« Je signe debout !

« J.H. »

\*  
\* \*

Dimanche soir, ce 18-11-45

« Ma chère amie,

« La chance, comme mon ombre, me suit. Partout, d'étape en étape, de Save aux Volcans, un ange spécial, toujours aux petits soins pour moi, conjure les incidents, me précède pour apprêter, après le manger, le logement. Cette fois-ci encore, me voilà bien casé pour la nuit, ma dernière au Ruanda.

« La maison, que j'occupe avec mes gens, est celle d'un catéchiste qui dirige la chapelle-école. Celui-ci est très dévoué aux Missions et a cru devoir, tout *Mulera* qu'il soit, m'accueillir, car je suis, lui ai-je dit et prouvé, porteur d'une lettre au Père Mathias de Mutolere !

« Cette lettre, inventée de toute pièce à Rulindo, proprement fermée, je la porte moi-même, très ostensiblement, dans une tige de sorgho et la destine à « rouler », en cas de rencontre fâcheuse, les agents de la douane. Heureuse trouvaille, comme bien tu penses, qui me sauve déjà ce soir, en m'assurant les bonnes grâces d'un brave chrétien. C'est mon talisman de voyage. Je ne m'en dessaisirai qu'une fois Mutolere passé.

« Mon hôte, un riche laboureur comme le sont tous les vieux catéchistes du Ruanda, possède une belle lanterne, dernier modèle, qu'il m'a prêtée. C'est grâce à celle-ci que je puis t'écrire cette nuit.

« J'achève de manger, avec mon hôte et son fils aîné, des pois verts, fortement épicés, avec, comme dessert, deux épis de maïs. Il n'y a pour moi de peu alléchant que le rafraîchissement : une espèce de bouillie très liquide, et encore chaude, que la femme du catéchiste, une vieille montagnarde en passe de devenir barbue, a préparée avec, si je ne me trompe, de la farine de sorgho germé. J'y ai, malgré moi, par politesse, trempé les lèvres, avec un violent haut-le-corps qui a surpris mes hôtes chez qui, comme chez les *Bakiga*, ce genre de thé est très en faveur.

« Donc, tu vois, je suis ici, pas comme chez toi, ni comme chez mes hôtes de Nemba où j'étais comme chez moi, mais comme chez un ami de longue date, et cela, je le dois, en grande partie, au truc de la lettre que tu connais !

« Les braves gens sont allés se coucher et laissent à ma disposition leur lanterne où brûle, pour moi, pour t'écrire, un liquide précieux qui ne m'a rien coûté. Tu diras un Ave pour mes hôtes de ce soir.

« Avec mille souvenirs pénibles, mon terrible songe, que tu connais, d'il y a ce soir exactement un mois, me reprend. Je constate avec terreur que ses grandes lignes se précisent de jour en jour, plus nettement : voici comment !

« Je quitte Nyanza en fuite éperdue. Je passe la Kanyaru, puis deux fois la Kagera. Je crois, chez les Anglais du Karagwe, trouver asile. Des circonstances imprévues s'en mêlent. La police me barre le passage en Uganda, m'interdit le séjour au Karagwe. Je repasse, penaud, frontières et fleuves, et enfin la Kanyaru où je manque de mourir. Je pique sur Nyanza où j'espère que les choses marcheront à souhait. Je risque, avec toi, de m'y faire « coffrer » et n'échappe que par miracle. À Save, où je crois, dans l'attente des événements, passer inaperçu et me cacher, la police, alertée je ne sais comment, me relance et me cerne. Je me sauve à tout hasard et, depuis, papillonnant de chefferie en chefferie, je ne cherche mon salut que dans l'éternelle fuite. Me voici, au prix de mille détours, dans la région des volcans, rompu de fatigues, au pied du fameux Muhabura, aux abords d'une frontière inquiétante que je m'appête à passer demain. Et pour aller Dieu seul sait où !

« Tels sont, dans leur réalité, les faits. Tu connais le songe. Est-il besoin de comparer ? N'est-ce pas là, Suzanne, de point en point, la presque vérité de mon songe ? Et ce, en moins d'un mois où je n'ai fait que me cacher, marcher et courir des risques ! Et ce encore, avec une âme honteuse d'elle-même ! Et toutes mes craintes, je les fais partager aux chers êtres qui m'aiment, à mes chers enfants qui ont besoin de moi pour vivre, à toi, Suzanne, qui souffres de m'avoir aimé. Que ne puis-je, ma chère, pour moins souffrir, souffrir seul ?

« Je t'avais promis une lettre de recommandations ultimes ou d'amour. Je ne réussis ni l'une ni l'autre. Retiens seulement que ma résolution de me séparer de toi est irrévocable. À ce sujet, je t'invite à voir un prêtre. Je te le commande presque, pour autant qu'absent, je peux encore te donner des ordres. Raconte-lui en toute confiance ta vie. Tu ne verras qu'un seul et même prêtre, de préférence un prêtre indigène qui connaît mieux notre mentalité ruandaise. Écoute-le sans trop raisonner ni discuter. Laisse-toi guider et guérir. La morale est une règle à suivre, mais pas une affaire à manier. Si enfin c'est une affaire, ces gens-là, instruits d'abord et consacrés à cette fin, y verront plus clair

que toi et reçoivent de Dieu des grâces qui, en leur dessillant les yeux, fondent du coup, pour les conseils qu'ils donnent, leur responsabilité.

« Le prêtre est la providence de toutes les âmes, même des âmes timides, comme la tienne. Vas-y donc, ne fût-ce que pour faire un essai. C'est pour ton meilleur bien. Je puis d'avance te confirmer sous serment que tu n'auras pas à t'en repentir. Tu sais au moins que je te veux du bien. Sois donc assez égoïste, c'est-à-dire raisonnable, pour te vouloir à toi-même du bien : le bien de ton âme. Tu m'en diras ensuite des nouvelles aussitôt que mon adresse de Kabale te sera connue.

« Tu porteras à lire la présente à ton prêtre, si tu penses que, pour t'écouter à confesse ou t'admettre à communion, il ait besoin de connaître ce que je désire pour toi ou mes propres sentiments à ce sujet. Ma lettre est assez concluante et assez sincère, j'allais dire chrétienne, pour témoigner de tes propres intentions, comme de ma bonne foi.

« À mon retour, que je souhaite prompt, que je conjecture à moins de trois mois, je voudrais, ma chère, te verser, non plus le poison de mon amour, mais le baume de ma sereine amitié.

« Je ne te demande rien comme nouvelles, puisque tu ne peux répondre à ma lettre d'aujourd'hui. Je t'en demanderai à Kabale où je compte m'installer jusqu'à meilleur temps.

« La présente clôture mon journal de courses au Ruanda que j'ai écrit pour toi. Je me souviens que notre ami Émile de Kibabara possède chez lui une carte du Ruanda. Porte-lui à lire quelques-unes de mes relations, et demande-lui de te montrer sur sa carte l'itinéraire, parfois rétrograde, que j'ai suivi depuis six jours.

« Comme j'ai fini de t'appartenir, je m'arrête aussi d'écrire et signerai demain à la frontière. Je « roupille » d'ailleurs déjà et vais m'étendre. Mon guide a ordre de me réveiller au deuxième chant du coq.

« Bonne nuit ! »

\*

\* \*

En dépit du froid très vif de ces régions étrangères, je m'étais endormi sans retard sur mon lit de paille où déjà mes gens, la bouche entrouverte et la tête en sueur, ronflaient.

Mon guide, soit prudence, soit mollesse, jusqu'à l'aube n'avait pas bougé. Je fus donc, réveillé en sursaut, le premier debout.

Nos hôtes eux-mêmes, à l'heure indéfinie mais peu matinale de notre départ, dormaient encore. Il fallut, c'était nécessaire, les réveiller pour leur dire, avec mon merci, mon adieu. Ils n'entendaient et ne répondaient que vaguement.

Nous voici dehors, à peine habillés, et bientôt sur la route qui grince sous nos pas, à l'assaut de la frontière.

Mal éteinte encore sur le Muhabura, mais lasse déjà au fond d'un pâle halo, la lune nous boude et sourit tour à tour.

Un brouillard épais qui, derrière nous sur les volcans et à notre droite sur le lac, s'étend comme un voile de mort, nous enveloppe. Tout à droite, sur les hauteurs vertigineuses mais encore sombres du Rukiga, l'aube naissante pointe à l'horizon. Nous sommes en retard et je suis inquiet. Devant le groupe, je cours, je vole, plutôt que je ne marche.

Toujours courant, nous dépassons, dans la région dite du Kidaho, une aile de route qui, du gîte officiel où souvent, par an, le D.C. de Kabale et l'A.T. de Ruhengeri ont rendez-vous, mène au dispensaire rural de Bitare.

Rwandekwe, avec une brusquerie qui me fait trembler de peur, commande la halte. Il veut prendre ses précautions du matin. Le guide l'en empêche, car, renseigne-t-il, cette contrée giboyeuse est toujours, depuis les abords de la route jusqu'au fond du bois, tendue de pièges où l'on risque de se faire prendre. Et Rwandekwe, tranquillement, comme un gosse devant ses parents, « fait » en riant sur la route.

Il est peut-être cinq heures, déjà les arbres, les collines, les choses se dessinent en proportions normales. On peut, en s'arrêtant, lire et écrire. Partout la nature, une nature étrangère et étrange, se ranime. Du haut des branches les oiseaux s'égosillent et s'ébattent déjà, faisant taire, sous les buissons, la cacophonie stridente et gelée des insectes nocturnes.

En cette commune joie du jour qui renaît, serais-je peut-être le seul à avoir peur, comme de fait je suis seul à être en faute ! Le guide, sur qui j'ai jeté un regard de détresse, comme si grâce à lui la nuit pouvait retomber, me désigne à notre gauche, dans la direction des volcans qui déjà derrière nous reculent, des bâtiments effilés que surmontent des tiges. C'est à moins de cinq cents mètres. Je reconnais, sans les avoir

jamais vues, les bornes qui s'échelonnent, toujours à portée de l'œil, sur l'extrême versant du Muhabura.

Après avoir enfilé un vaste tournant, je me trouve bientôt, bien avant mes amis, en vue de la frontière, de cette fameuse frontière qui se trahit d'elle-même en une apaisante solitude.

La route s'élargit en arène, avec, de chaque côté, une borne, c'est-à-dire un bâtiment conique en pierres que traverse, dans le sens de la hauteur, un tuyau évasé, sorte de mât, qui résonne sous le vent.

Au bon milieu de la route, entre les deux bornes, un poteau indicateur se dresse où je lis, imprimé en noir, avec, d'un côté, le français au-dessus de l'anglais et, de l'autre côté, l'anglais au-dessus du français, l'avis suivant aux véhicules : « En Uganda roulez à gauche, mais à droite au Ruanda-Urundi ».

À ma droite, l'espacement des bornes continue, à travers la futaie, sa délimitation chicanière qui longe, par la gauche, la crête non habitée du village Mulora. Ici la frontière, purement conventionnelle, ne présente rien de spécial.

Je n'étais pas encore revenu de mon émoi, que déjà une vive discussion, qu'Élias avait ébauchée la veille, se déchaîna, visant ma bourse. En raison des longs détours que j'ai dû leur faire faire, mes deux compagnons, puisqu'ils vont s'en retourner, demandent un surplus de salaire. Sans dire un mot, je leur compte à chacun 100 francs et liquide à mon guide le reste de ses gages. Ma bourse, depuis six jours, a beaucoup souffert. Mais que faire ?

Et debout, avec un pied sur la borne, j'écris à mon frère Bizimana.

\*  
\* \*

De la frontière belgo-anglaise,  
sur la route Ruhengeri-Gisoro,  
lundi, ce 19 novembre 1945, à  
six heures du matin.

« Mon cher frère.

« Tu étais inquiet sur mon sort. Tranquillise-toi. La frontière, dont les abords, depuis le volcan Muhabura au pied duquel j'ai passé une belle

nuit, jusque dans le Bufumbira d'où je t'écris présentement, sont couverts d'une forêt inquiétante, j'ai pu, ce matin, Dieu merci, la passer sans rencontrer ni homme ni fauve. Mon guide trouve cela singulier, et moi miraculeux.

« Je pleure sur ce papier. Et mes larmes, je ne sais si elles sont de douleur ou de joie, ou les deux à la fois. Il n'est pas gai de quitter son pays. Surtout que, pendant trois mois ou peut-être davantage, il me sera interdit de faire chemin à rebours. Mais avec la Providence de Dieu et le dévouement inlassable du bon Père Norsen, j'augure déjà qu'il ne faudra pas si longtemps, puisque mon absence et ma fuite, qui est chose faite et bien réussie, mettent en évidence la réussite de mes plans.

« Voici que cette nuit l'idée m'est venue de t'ouvrir, pour ma réhabilitation, un champ d'action. Tu as à ta disposition les 3000 francs que je t'ai laissés en dépôt. Ils ne m'appartiennent pas, tu le sais. À mon retour, que, par ton activité, tu peux aider à hâter, je les porterai moi-même au propriétaire avec qui, d'ailleurs, j'ai pas mal de comptes à régler. Mais dans l'entre-temps qui ne sera pas, tu en conviens, d'une durée infinie, je n'aime pas que cette belle somme moisisse dans ta caisse. Je te propose, en toute confiance, de la faire fructifier. En novembre-décembre, jusque fin janvier et début février, il y a de grandes possibilités pour doubler et même tripler cet avoir. Actuellement, tu le sais toi-même, les vaches, chez les grands éleveurs du Mayaga-Buhanga, à cause de l'impôt qui menace, se vendent en masse et pas cher.

« C'est une suggestion, mon cher frère, et pas un ordre. Tu n'es ni idiot ni paresseux. Tu m'aimes assez pour me vouloir du bien, et rien que du bien. Je ne doute pas, mon cher, que tu ne sois disposé à tout mettre en œuvre pour presser ma réhabilitation et mon retour. C'est donc entendu : débrouille-toi !

« Si tu ne me comprends pas, il va s'agir pour toi d'acheter pour revendre.

« Je ne suis pas sans savoir qu'il y a des risques à courir. J'en ai l'habitude et ne puis les craindre ni te les faire craindre. Qui ne risque rien ne gagne rien. La vie elle-même, qu'on le veuille ou non, n'est-elle pas un risque, le plus mystérieux des risques ?

« Mais prends garde, cher frère, que mes deux compagnons, Élias et son ami, ne viennent te conter des contes à dormir debout. Après m'avoir roulé, moi-même, ton aîné, ils ne manqueront pas, sachant que tu détiens une grande somme d'argent, de s'attaquer à toi, mon cadet, pour s'enrichir et nous jeter l'un sur l'autre dans le même trou.

« À l'instant même, je viens d'avoir à faire à eux. Ils ont exigé chacun un surplus de 100 francs que je leur ai, de peur d'une bagarre, versé sur-le-champ. Cela fait que, sur tant d'argent dont je m'étais pourvu à mon départ de Save, il ne me reste plus, en tout et pour tout, que six cents francs. D'une bonne action, celle de m'accompagner dans ma fuite, ils ont fait une affaire d'argent.

« Toutefois, en croyant me rouler tout seul, ils se sont roulés avec moi. Ils ne se doutent pas que, par cette lettre qu'ils vont t'apporter eux-mêmes, tu seras en mesure de me venger. Et voici comment : je t'avais ordonné de leur céder, à leur retour, la plus belle de mes chèvres. Ils vont sans doute la réclamer. Dis-leur crûment qu'ils en ont bien assez avec tout l'argent qu'ils m'ont extorqué ou chipé ! Traite-les sans cruauté, mais sans ménagements. Ce n'est que juste, après le tour qu'Élias m'a joué. Ils sont capables de te faire, dans la suite, tout le mal imaginable. Sois donc prudent. Mais songe que cent francs au départ et deux cents francs au retour suffisent amplement. D'autant plus que, se croyant sans cesse indispensables, ils m'ont rendu la fuite parfois dure et n'ont fait, d'étape en étape, que boire à mes dépens, manger et roupiller.

« Tranquillise-toi donc. Tranquillise aussi mes sœurs, ma femme et mes enfants. Dis à ma femme que je regrette de ne pouvoir lui annoncer par écrit mon passage de la frontière. Le papier me manque et le temps presse. Cependant la lettre que je lui ai adressée avant-hier sous ton couvert arrivera avant celle-ci. Il faut que Zabella se contente de celle-là qui est assez parlante, ne lui disant, en toute sincérité, que le strict nécessaire. Quant aux autres politesses, – je sais qu'elles ne sont pas de son goût –, je te charge de les lui faire pour moi au reçu de la présente.

« Sous ton couvert encore, j'ai écrit, d'étape en étape, pour Suzanne, mon journal de voyage que je vais clôturer de suite. C'était promis, donc une dette : mais une dette facile à liquider, puisque je trouvais, à lui raconter mes voyages, ma part de plaisir. Dans ce journal,



si long que Suzanne dormira à le lire, je vais glisser le mot de la fin, le signer et le fermer. C'est tout un bouquin en manuscrit que les pluies n'ont pas épargné. Tu devras le lui remettre en propres mains, sans oublier de lui dire mes excuses, puisqu'elle aime que les hommes se courbent devant elle.

« Ci-joint aussi, sous enveloppe, un petit mot que j'adresse au Père Norsen. Ce mot, Suzanne l'expédiera par porteur. Elle vit encore, je suppose, avec son petit *boy* qui est devenu comme son fils.

« Enfin, je t'écrirai de Kabale, avec adresse exacte, une lettre, longue ou brève, je ne sais encore, à laquelle tu devras répondre.

« Je voudrais, cher frère, vous revoir tous et vous embrasser. Ne vais-je pas mourir de nostalgie au Kigezi ? J'achève sur une forte émotion, avec la promesse de t'écrire bientôt de Kabale où je vais me fixer hors de prise dans l'attente des événements.

« Ton aîné, J.H. »

\*  
\* \*

« Mon Révérend Père,

« Ce petit mot, que je vous écris hâtivement pour vous faire part de mon passage de la frontière, vous parviendra, je l'espère, avant six jours. J'ai dû, comme je vous l'avais annoncé de Rulindo, faire un grand détour pour passer sans risque. Le Bon Dieu, que vous ne cessez de prier pour moi, m'a visiblement guidé et protégé. J'ai été partout, depuis six jours, logé et nourri sans trop déboursier.

« À part quelques fatigues du corps et quelques inquiétudes d'âmes, j'ai encore la santé excellente et le moral bon.

« Je m'étais fait accompagner de quatre hommes dont le guide que j'ai pris à Nemba. Un seul d'entre eux, un ancien *boy* à moi, m'accompagnera chez les Anglais. Les trois autres, dont deux de chez moi, s'en retournent chez eux, leur tâche finie et payée. Ils seront à Save, par le chemin direct du Bukonya-Budaha, en moins de quatre jours.

« Je vous écrirai sous peu de Kabale, je ne sais encore dans quels termes, mais sûrement en vous donnant mon adresse.

« De vous, mon Père, et de Dieu j'attends tout et vous aime bien, en même temps que je vous remercie de tout cœur.

« En Jésus-Christ, votre fils affectionné

« J.H. »

\*

\* \*

« Ma chère Suzanne,

« Réjouis-toi avec moi. La frontière est passée, sans incidents et avec plein succès, C'est très curieux et très bien fait ! Je ne le dois qu'à Dieu qui protège visiblement et favorise ma fuite.

« Par ce billet où je voudrais, d'ici jusqu'à toi, clamer ma pleine joie, je clos, faute de papier d'ailleurs, mon récit de voyage. C'est tout un paquet que mon frère, à qui j'écris par la même occasion, t'apportera.

« Pourtant cette joie, plus apparente que profonde, plus actuelle que réelle, que je t'invite à partager, je pressens, si loin de toi, si loin des miens, qu'elle sera factice ; car mes soucis demeurent aussi cuisants que devant, d'être un homme traqué : le même qui, honteux et misérable, s'achemine au pis-aller, avec la crainte de trouver – qui sait, à l'étranger ? – sinon sa tombe, sa geôle !

« Je te recommande d'être bien gentille avec mon frère, plus gentille que tu ne l'étais à Nyanza, où je regrette que tu l'aies souvent reçu froidement. C'est lui qui, en mon absence, veillera sur toi et sur tous les miens. Tu auras pour lui un plein respect de vraie sœur.

« J'ai appris que le Poste de Kabale, depuis la fin des hostilités, a été choisi comme centre de démobilisation pour tous les *Banyarwanda-Barundi* qui ont fait la guerre dans l'armée anglaise. Si, comme on le dit, mon deuxième frère, Matéo, avait été mobilisé et avait, comme tant d'autres qui reviennent, échappé aux tueries, j'espère que je pourrai l'y rencontrer. Quelle joie ce serait pour moi, pour son épouse, pour notre tante, pour nous tous ! C'est trop beau pour être possible !

« Je te rappelle, avant d'achever, mes recommandations de la nuit. Tâche de faire « décroasser » ton âme par un prêtre. Le plus tôt possible

sera le mieux. Te revoir en bonne santé d'âme sera, pour moi, à mon retour, un surcroît de joie.

« Je t'écrirai très prochainement une jolie lettre où, avec le plus de laisser-aller possible, je te dirai ce que je suis devenu et te demanderai des nouvelles du fruit que tu portes.

« Recueille, cher objet de mes amours assagis, non plus avec tes brûlants désirs, mais avec l'amitié la plus candide, le plus gros, le plus tendre de mes baisers que je charge d'éterniser en toi, par la triste émotion de cette fin de lettre, par le tracé tremblant de mon nom que tu aimas, mon souvenir et mon image pour notre bien le meilleur et la plus grande gloire de Dieu.

« Ton voyou et vieil ami, J.H. »

## II. QUE D'IMPRÉVUS !!!

( LES 19 ET 20-11-45)

J'ai vu s'en aller, comme fuyant eux-mêmes, sans guère se retourner, mes deux amis, avec le guide. Les fossoyeurs, que l'on voit se recueillir sur une tombe qu'ils terminent de combler, fût-elle d'un pendu, ne paraissent-ils pas plus humains ! Après six jours de soucis communs, mes hommes, satisfaits sans doute de se trouver débarrassés de moi, me quittaient brutalement et rentraient chez nous sans que leurs yeux, fatigués de me voir, y reportassent mon image ! Cruelle ironie du sort !

Avec Rwandekwe, mon fidèle, qui, lui-même, est mécontent, je suis l'hôte du Bufumbira, cette ancienne province du Ruanda, où je marche, sans gaieté, sur la route caillouteuse, ni aucune conscience de ma sécurité pourtant reconquise.

Avec ses petites collines tronquées comme autant de volcans éteints où, joufflus et nus, veillent distraitement de grands enfants sur d'innombrables troupeaux de moutons et de chèvres ; avec le parler coupant, le maintien grotesque, l'accoutrement bizarre, le type familial des habitants ; avec la faune enfin et tout ce qui, pour un étranger, peut mettre en relief les particularités d'une région, le Bufumbira semble moins étranger qu'on ne veut le croire, moins étranger que le Karagwe qui a cependant de réelles sous-couches ruandaises ; moins étranger que l'Urundi si proche mais si singulier !

C'est le *Mulera* et donc le Ruanda qui, par-delà la frontière conventionnelle, continue jusqu'à Gisoro-Mutolere et continuera encore jusqu'à la frontière naturelle, la seule juste, qui se trouve tracée de main divine et pour des siècles : la forêt, encore robuste, des bambous en deçà du lac Bunyoni.

Dans le vent houleux qui, malgré le plus clair des soleils, dévale des sommets et semble, sous le plus beau des matins, s'encaisser, comme par habitude, dans la plaine rocailleuse, on a l'impression patriotique d'entendre, revenant du volcan Muhabura où se trouve, d'après les croyances populaires, le dernier asile de nos rois défunts, la grande voix, puissante et querelleuse, du bouillant Rwabugiri, le plus intrépide de nos rois, qui reconquit et annexa ce riche terroir.

En deçà de Mutolere, où le soleil, mêlé au blanc des tôles qui recouvrent l'église, se joue avec le vent sur la Mission, voici, déjà animé, le marché de Gisoro. Ce poste, bien situé cependant au centre d'une vaste plaine, est un poste négligé, comme sont négligés tous les postes secondaires où tout le monde, et surtout les mégères, se sachant chez soi, ne se gêne pas pour parler trop haut.

C'était un jour de plein marché. Les femmes, qui avec un pot de bière indigène, qui avec une charge de nattes, qui avec un panier d'arachides grillées ou de maïs cuit, étalent avec astuce leurs marchandises et crient à tue-tête pour se faire donner, comme partout sur les marchés, bien plus d'argent que la chose n'en vaut.

Leur habillement, comme leur toilette, auxquels je suis habitué depuis Rulindo – vestons sur peaux, tatouages croisés en demi-losanges sur le dos, ceintures tressées en laisses de chiens avec, au bout, des morceaux de ferraille qui sonnent à chaque pas comme des grelots – ne me choquent plus.

Les hommes, beurrés copieusement, porteurs de huppés, ou coiffés en coussinet selon la dernière mode, mais tous habillés légèrement, sont plus tranquilles que leurs femmes et moins ridicules.

Mais on est d'avance surpris, voire décontenancé, par cet œil alerte et méfiant dont l'étranger, le pauvre voyageur, se sent partout pénétré.

Comme dans tous les postes limitrophes, la monnaie belge y a cours et se troque facilement. C'est huit francs cinquante le shilling. Ma première préoccupation fut donc de me pourvoir de shillings. Avec 130 francs j'avais bientôt, en sous-multiples très lourds, pour près de 15 shillings. C'était assez pour commencer.

Mais je me sentais surveillé et mal à mon aise. Deux policiers, avec fez à longue floche, ceinturonnés et guêtrés, mais sans souliers, étaient là pour veiller sur le marché. L'un d'eux, un gros noir, avec des yeux

malins, *Muganda* type et pur sang à cheveux crépus, me reconnaît pour un étranger et vient me saisir par le poignet. Je lui tends sans mot dire l'adresse de ma fausse lettre au Père de Mutolere. Du doigt il me montre la Mission et s'en va satisfait.

Rwandekwe, collé à moi et comme moi dépaysé, ne me quittait ni du pied ni de l'œil. Il me souffla qu'il était bientôt midi et qu'il fallait, sans autre retard, ou continuer notre chemin vers Kabale, ou trouver à loger.

– « De toute façon, conclut-il, il faut que nous quitions ce sale marché où tout le monde n'a d'yeux que pour nous ! »

Je suis partout escorté, ballotté sans merci, emporté par un flot humain. Que me veulent ces gens ? Je cours à la buvette où j'engloutis une demi-mesure de mauvais pombé dont la fraîcheur aigrette me fait frissonner. J'en donne aussi une à mon compagnon qui, de dépit et presque mécontent de moi, refuse d'en boire et le donne à une vieille femme qui, oublieuse de son âge, lui a souri.

Il faut cependant, avant de quitter le marché, acheter des vivres, de préférence cuits ; car, outre mes devises belges que, par distraction, j'ai glissées, avec mon porte-monnaie, ma plume à réservoir et mes quelques papiers, dans la poche extérieure de mon veston, et mes quelques shillings dans la poche intérieure, nous n'avons plus pour effets de voyage, depuis le départ de nos deux compagnons qui ont presque tout emporté, que ma couverture, mes deux pagnes qui servent, le jour, de déguisement et, la nuit, de drap, mon vieux chapeau, mon bâton, et ma précieuse lettre au Père Mathias que je porte comme un drapeau.

Je me faufile, toujours suivi de Rwandekwe, mais prisonnier d'une escorte de plus en plus compacte, jusqu'à l'endroit, bondé de monde, où des femmes vendent du maïs.

Pendant que Rwandekwe examine et se fait compter les épis pour deux « *half a shilling* », que je lui ai tendus, un groupe de jeunes gens cauteleux m'assiège : ils me demandent à l'envie de leur montrer mon bâton noueux ! Avec toute ma morgue d'étranger qui veut, et pour cause, donner du poids à sa chétive personnalité, je m'évertue, bien à mes dépens, à leur vanter, en *swahili* de Zanzibar, l'essence forestière de ce bois rare, noueux et poli. Drôles de brigands ! Comme le renard au corbeau, ils m'avaient tendu un piège ! J'étais pris !

Après l'achat de maïs, nous nous éloignons pour nous mettre à l'abri sous le hangar des buvettes, car la pluie tombait.

– « Fais attention, me dit Rwandekwe. Les gens d'ici ont tous l'air de francs vauriens ».

À cette remarque opportune, mais qui venait trop tard, ma pensée, en même temps que ma main, se porte sur mon porte-monnaie. Je tâte la poche machinalement, la fouille de la main d'abord, et enfin des yeux. Je la fais également fouiller par lui. Seigneur Dieu, elle est vide, absolument : argent, porte-monnaie, papiers, tout est volé ! De quoi tomber des nues !! Et Rwandekwe qui, comme moi d'ailleurs, ne comptait, pour vivre à Kabale, que sur ces quelques billets de banque, est effondré. Nous nous regardons, hébétés, avec la bêtise infinie de deux muets qui se voient, se détaillent, mais ne peuvent ni se parler, ni se comprendre !

– « Nous sommes volés, lui dis-je avec effort. Ce qui est fait est fait. Il me reste moins de dix shillings depuis l'achat du maïs que je n'ai même plus envie de manger. Le seul parti à prendre, le seul sage, c'est de quitter sans retard ces lieux sinistres, cette caverne de voleurs sordides. Descendons chez les Hindous où nous trouverons, s'il plaît à Dieu, un camion qui nous mènera, aujourd'hui même, à Kabale où, pour vivre, nous devons, dès demain, travailler de nos mains. Si encore ils m'avaient laissé mon livret de travail où je suis qualifié de travailleur mécanicien, je pourrais, sans trop d'émotion, envisager l'avenir, ce lendemain toujours inquiétant, incertain. Mais ces traîtres, ces bandits, ces détrousseurs sans scrupule, ces voleurs de grand chemin, nous ont tout pris ! Et sans doute maintenant ils nous regardent en riant sous cape, ou en attendant l'occasion de nous prendre nos vies ! Ne t'en fais pas, mon ami. Dieu, qui nous a guidés et protégés jusqu'à ce jour, qui, pour le plus grand bien de chacun et de tous, laisse couler les événements, a vu ces coquins et les juge ! Passons ! C'est lui le maître ! »

Sur Rwandekwe renfrogné, ce sermon, qui n'empêchait pas mes jambes de vaciller, glissait comme de l'eau sur la pierre. Il se contraignit à me suivre, mais à pas hésitants.

Il était midi.

\*

\* \*

Nous arrivions tout juste chez les Hindous qu'un camion, en partance pour Kabale, ronflait déjà. En deux mots le marché est fait. Pour sept shillings, qui n'en laissent que deux et un quart dans ma poche, nous nous hissons tant bien que mal sur un tas de peaux mal séchées qui puent comme des plaies et ressemblent à des tôles rouillées.

Sur la route bordée de vieux ficus, le camion, qui a pris de l'allure, nous en emporte vers l'inconnu de Kabale.

Mes yeux, que la poussière fait pleurer mais que le vent tamponne, ont à peine le temps d'effleurer les contours de cette belle Mission de Mutolere que, bien malgré moi, je n'ai pas eu la joie de visiter.

Par détours et montées, qui rappellent les sinuosités vertigineuses de la route Muhanga-Ndiza, nous atteignons, sur les confins du Bufumbira, la forêt des bambous que nous dépassons par descente effrénée jusqu'au lac Bunyoni. Nous le contournerons par la gauche et sommes bientôt, sous la pluie cette fois, dans une large et vallée où abonde le papyrus.

Au risque de prendre froid, Rwandekwe, tel un moussaillon qui, du large de l'océan, veut voir se rapprocher la côte, sort constamment de la bâche pour – dit-il – me précéder à voir se dessiner le poste de Kabale. Il a retrouvé, dans ce changement successif d'atmosphère et de sites, l'insouciance de son âge et ne cesse, à chaque tournant, de me signaler, sur le versant des collines qui défilent devant ses yeux médusés, de belles maisons en pisé construites dans le style dit « à dos d'éléphant ».

– « Kabale, nous dit le *boy* chauffeur qui, avec nous, se trouve sous la bâche, n'est plus qu'à 15 milles ».

– Bon causeur et friand de tabac, il ne se lasse pas de nous questionner, nous parle abondamment en mauvais *swahili* et fume, l'un après l'autre, des bouts de cigarettes qui lui brûlent les doigts et les lèvres. Pour solliciter l'autorisation du fumer nous-mêmes, nous lui offrons une grande et belle feuille de bon tabac qu'il taille en morceaux et enfouit dans sa vieille culotte.

\*

\* \*



Vers cinq heures du soir, toujours sous la pluie, le camion nous décharge, avec les marchandises, devant le bazar de Kabale.

Nous sommes arrivés. Mais chez qui allons-nous ? Sans argent, en ce pays étranger, où nous ne connaissons personne ? Chez qui, mon Dieu, par un temps pareil, à une heure si tardive, allons-nous trouver asile ?

Devant nous, à mi-coteau, sous le feuillage magnifique d'un reboisement touffu, qu'entourent de blanches maisons en briques, une église se devine à son clocher. Une Mission ! Quel bonheur ! Il y a là sûrement, à l'ombre de cette sainte agglomération, de belles âmes qui voudront, pour l'amour de Dieu, m'accueillir. Allons-y !

Mais quelle déception à mi-chemin. C'est bien une Mission, avec son temple, mais protestante : celle de Rugarama.

En un langage dont, par intérêt, nous saisissons le sens, un gamin nous informe qu'étant catholiques – j'avais mon scapulaire en vue – nous serions éconduits sans ménagement. Il nous montre du doigt, à plus de cinq milles dans la direction du Ruanda, la Mission catholique, celle de Rusoroza, qui trône, dans le soir qui tombe, sur une belle éminence. L'enfant était lui-même protestant.

– Voilà, dit-il, ce qui fera votre affaire. C'est là qu'habitent vos « Français ». Vous avez une lettre pour là-bas ?

– Oui, fis-je avec embarras !

Ma lettre-talisman, que j'avais oubliée de détruire, je l'avais machinalement reprise en main, avec mon bâton de misères. Plus étrangers que jamais, nous redescendons, déjà inquiets, dans la plaine, toujours sous la pluie. Rwandekwe derrière moi boitille et se plaint. Il grelotte sous ma couverture et grince des dents, avec des signes évidents de fièvre.

Je m'informe. On me renseigne un restaurant en bordure du chemin où j'achète, pour mon malade qui n'en prend pas, deux tasses de thé. J'en profite pour demander où loger contre paiement. C'est un shilling tous les huit jours. Mais il faut, au préalable, être recommandé par le *gomborora*\* qui est le sous-chef de secteur ou exhiber une autorisation écrite et signée de lui. Ainsi le veut la police anglaise.

\*  
\* \*

Il est six heures déjà. Avec derrière moi mon malade qui peut à peine me suivre, je cours chez le fameux *gomborora*. Il n'est pas chez lui. On me le signale dans le quartier musulman, chez un ménage endeuillé.

Mais le très illustre Musafiri, si indispensable ce soir, n'est pas reconnaissable à vue. C'est un bout d'homme très ordinaire, presque minable, étrangement différent d'un autre *gomborora* – dont l'image m'est restée – de Kyaka. Il passe et je passe. Chez la famille éprouvée, où je croyais le rejoindre, où j'essaye de demander asile, on m'éconduit vertement, en me disant, avec toute la douleur du deuil, qu'ils ne peuvent pas me loger, que le *sultani*\* vient de partir, que je n'avais qu'à le suivre.

Me voici, à nouveau traînant mon ami, sous la nuit déjà, jusque chez Musafiri. Je le trouve distribuant des ordres à quatre policiers plantés devant lui comme des momies.

Après les salutations d'usage en *swahili*, auxquelles le digne homme ne daigne pas répondre, j'entame, avec toute l'éloquence dont je suis capable, la question du logement. Ni mes supplications, ni l'état de santé de mon compagnon, ne peuvent l'apitoyer. Il refuse de nous héberger chez lui et m'accorde, comme grâce dernière, un quart d'heure de temps pour chercher asile dans le voisinage. Et se tournant vers ses policiers :

– « Vous, leur dit-il avec une grandiloquence propre aux petits-grands-hommes, vous m'entendez ! Ces deux énergumènes *mar-hun* qui se disent venir du Ruanda en quête de travail, qui parlent *swahili* comme des coureurs de boutique et qui ne connaissent personne à Kabale, je crains qu'ils ne soient des maraudeurs. Ouvrez bien vos yeux sur eux. Si au bout de 15 minutes que je leur accorde, ils n'ont pas encore trouvé où loger ou traînent encore dans le quartier, je vous donne ordre – par Allah ! – de les arrêter et – Astafullah ! – de les jeter en prison jusqu'à demain où je m'occuperai moi-même d'eux pour leur régler, devant le D.C., un compte exemplaire ! »

Quelle force de ton et en même temps quelle rigueur mesquine ! Le petit chef, que le vent du soir menaçait d'emporter, pivota sur sa taille

menue et, tel une petite chose, disparut dans sa grande maison, sans guère remarquer la roideur révoltée de mon dernier *salamalec*\*.

\*  
\* \*

Le terrain sous mes pieds, tout fangeux qu'il fût, devenait brûlant et sur moi la nuit chaude. Pressé par la peur, mon ami a regagné des forces. Sous la lune encore indécise, après avoir fait des courbettes devant le rang immobile et déjà menaçant des quatre policiers, nous fonçons dans la nuit en direction de Rusoroza. À travers les rues du quartier hindou, devant des lanternes qui veillent sur le bazar des boutiques, sous le nez en l'air des policiers urbains, un ange nous mène par la grand-route dont une aile, après avoir traversé un ruisseau qui gronde, va droit, en déchirant la vallée, à la Mission catholique, vers le salut. Pendant une heure et plus, nous trottons, effrayés par nos propres pas, dans la plaine.

Au pied de Rusoroza, mon malade n'en peut plus. Il voudrait s'asseoir pour souffler, si pas mourir. Je lui saisis un bras et l'entraîne. En contrebas de la Mission, nous remarquons un *rugo*. Rwandekwe me presse d'y faire halte. Devant les lourdes *sticks* qui ferment l'enclos, je me signe et m'apprête à appeler. Quatre chiens de garde se précipitent sur nous et donnent l'alerte. Pendant que, pour porter secours à ses chiens, le maître de céans entre-baille le battant de sa porte, nous nous sauvons et regagnons à toutes jambes la route qui tourne et monte doucement vers la maison de Dieu. Nous avons perdu, avec nos forces, la notion des heures.

\*  
\* \*

L'église, devant laquelle j'avais espéré me caser sous l'œil de Dieu, n'a pas de portail. Les Pères eux-mêmes sont déjà couchés. Là encore le chien de la Mission, du fond de l'enclos, nous accueille très mal, comme il a sans doute l'habitude d'accueillir des rôdeurs de nuit. Il hurle sans relâche et nous aurait chargés, s'il n'avait été enfermé et peut-être en laisse.

Je remarque au fond de la cour, parmi des tas de briques, un toit croulant que supportent six à huit piquets. Je longe une bâtisse qui m'a tout l'air d'une église en construction et rejoins, avec quelques foulures d'orteils, le fameux toit où, chassé par les hommes et les chiens, je vais, sous l'œil inquisiteur des hiboux, mais aussi sous l'œil apitoyé de Dieu, passer, avec mon compagnon malade, après une journée de déboires, cette nuit hasardeuse.

Pendant que Rwandekwe, rompu de fatigues, dévoré d'impatience et se rendant à peine compte de mes mouvements, me regarde, j'empoigne deux pierres que je dispose en oreiller. Sur le sol humide, j'étends, en guise de draps, mes deux pagnes que je borde avec quelques morceaux de briques. Comme une mère à son fils, le lui enlève ses hardes mouillées, lui mets ma chemise de rechange, le couche de tout son long sur ce grabat et le couvre des pieds à la tête de ma lourde couverture. Un moment je me poste en sentinelle auprès de lui, les yeux dans la nuit, et vais finalement, fatigué de m'asseoir, me couler à ses côtés.

Je tâte son pouls. Il est bien malade, le pauvre. Et c'est miracle qu'il ait pu, dans ces conditions, supporter ma course éperdue de tantôt. Et ce faquin d'Élias qui a, ce matin, pour un mal imaginaire, emporté ma dernière provision de quinine ! Mais que sont les drogues, sans l'intervention de Dieu, le seul guérisseur de tous les maux ?

Le jeune homme à côté de moi se tordait, geignait, délirait, appelant sa mère. Dieu veuille que cette fièvre ne soit qu'une vive réaction de sa constitution robuste, et non une aggravation du mal !

La nuit, avec cette indifférence habituelle des heures et du temps, se traînait, majestueuse et lente : ma première nuit en plein Kigezi, devant cette église de Mission où, comme Jésus sur le monde endormi, je veillais sur mon compagnon malade et sur ma propre sécurité.

\*

\* \*

À la fin, mes yeux brouillés de larmes froides, mes yeux privés de sommeil, ne distinguèrent plus rien devant moi. Un brouillard épais, annonçant le matin, couvrait la nature. Petit à petit l'horizon se teinta,

l'aube se précisa, un merle chanta : le jour était né, plus maussade que la nuit.

De peur d'être pris pour des malfaiteurs que le jour aurait trahis, je me lève péniblement et mets sur pied le jeune homme dont les jambes, raidies comme celles d'un cadavre, trébuchent. Nous redescendons jusque dans la plaine et remontons comme de braves gens qui vont à la messe. Il est dans la vie des réalités qu'il faut cacher, que l'on aime à cacher, surtout la misère !

\*  
\* \*

Avec la résidence des Pères et les écoles couvertes de chaume, avec sa petite église que domine, sur un support de tonnelle en tôle, une blanche croix de bois, la Mission présente, dans une vue d'ensemble, un aspect vétuste et délabré de sainte pauvreté.

Ça et là, dans l'encoignure des murs, de coquettes maçonneries : ce sont des nids d'hirondelles, le gage de leur piété. Elles ont, dans leur charité, avec le pot-pot de leurs nids, cimenté la maison de Dieu. Elles habitent, telles des Sœurs de charité, dans le voisinage de Dieu. Elles ne sèment, ni ne moissonnent. Mais à l'ombre de l'église, où elles servent de parure vivante, elles reçoivent leur pâture et savourent l'ivresse de leur joie ! Les beaux petits oiseaux, toujours joyeux, qui entrent et qui sortent, qui voltigent et qui chantent, qui m'invitent à la rêverie et que je prenais – enfant de cinq ans – pour des anges !

Oublieux de mes peines, je regarde le manteau kaki sombre de ces petites créatures que Dieu créa en une minute de gaieté. Et mon oreille, comme mon cœur, goûte avec plaisir les crescendos sonores de leur musique traînante.

Est-ce à dire, à les voir ainsi, que, par ce matin de brume, elles ne font que voler et chanter ? Mais non !

Celle-ci, d'un coup d'aile rapide, happe deux ou trois bestioles qu'elle apporte à ses petits qui attendent.

Celle-là ramasse, comme au hasard de ses ébats, des herbes fines et sèches pour tapisser le logis, car il a fait froid la nuit.

Cette autre rapporte du marais ou de quelque fange un peu d'argile ou de terre humide pour agrandir la maisonnette.

Une autre, maternelle et patiente, volette à petit rayon pour entraîner deux jeunes malhabiles.

Enfin cette autre, tranquille et vigilante, monte la garde, car le moineau, cruel et pillard, peut surgir à tout moment ; c'est elle qui jettera le cri d'alarme et foncera la première sur l'ennemi redouté !

Là-bas, dans un coin, encore froides et peu matineuses, moins fières et plus timides que l'hirondelle, deux bergeronnettes, un couple sans doute, sautillent et picorent, vêtues de noir et de blanc comme deux servants de messe le jour des morts. Mal soutenues par deux pattes frêles, avec le mauvais équilibre d'une queue longue qui cherche je ne sais quel pôle, elles font leur toilette, se regardent amoureusement et reconnaissent qu'elles vivent en commun.

Les voilà cette fois qui comiquement s'agitent, qui, pour dire quelque chose avant de partir, copieusement bavardent en un ramage précieux et volubile.

Elles s'élèvent enfin de terre et s'en vont, à tire d'aile, rejoindre, quelque part sous un toit de chaume, leur nid invisible.

Chers petits oiseaux du Bon Dieu, que devenez-vous après votre mort ? Votre vie est utile. Laissez-moi vous supposer une âme ; et – pourquoi pas ! – une âme candide. Laissez-moi croire que le monde sans vous, vous deux surtout, hirondelle et bergeronnette, que je connais et que j'aime, serait inviable !

Le bébé vous voit, vous désigne à sa mère et court après vous. Bénis soyez-vous, chers amis de l'enfance, de mon enfance lointaine. Honnêtes mais indépendants, vous vivez dans le voisinage de l'homme ; vous ajoutez votre maison à la sienne, comme à celle de Dieu ; vous consolez le malheureux qui a trop pleuré ; vous occupez le rêve du gamin ou tarissez ses larmes ; vous désarmez sans armes la cruelle rapacité du dénicheur ; vous redonnez une idée au poète à bout d'inspiration ; vous distrayez, par votre innocence, le penseur ennuyé de ses arides pensées !

Dieu est toujours content de vous et de vous l'homme ne se plaint jamais. Fièrè hirondelle, le « ntashya » ou myosotis de la gent ailée, timide bergeronnette, oiseau-totem et tabou de mon clan, vous deux qui

m'accueillez ce matin à l'étranger, répondez-moi, je vous en prie :  
« Mourez-vous tout entiers ? »

\*  
\* \*

Nonchalamment, le pied boitant des fatigues d'hier, je traverse la cour caillouteuse, en frottant des yeux qui souffrent de n'avoir pas dormi. Devant l'église, j'écarte légèrement la porte qui m'accueille en geignant sur ses gonds. J'entre comme on entre chez soi, chez le Père de tous : l'église est accueillante comme toutes les églises. Un bassin à portée de la main me tend une chose sainte : l'eau bénite. J'y trempe deux doigts et me signe. J'avance sans timidité. Une senteur d'encens, brûlé peut-être la veille à l'autel ou sur le cadavre immobile d'une vie finie, m'envahit, couvrant l'odeur traînante des peaux fétides que portent à l'église, comme à la rue, les aborigènes. Je reconnais le maître-autel : une lumière rouge, comme à Save certain soir, scintille là-bas sans fatigue ni éclat.

Les Pères, semblables à ceux de chez nous, achèvent sous leur manteau leur prière du matin et sont noyés dans une oraison de rêve. Parmi eux une forme noire en habits noirs, un *father* indigène. Parmi eux, un vieux cassé et ployant, qui s'assied lourdement et tousse très fort.

Moi-même, après avoir vu et regardé en un clin d'œil, je m'effondre, accoudé au mur, dans une prière confuse et abondante. La prière orageuse et torrentielle de ceux qui souffrent ; la prière larmoyante et découragée de ceux qui demandent sans obtenir. Longtemps, comme en un cauchemar, ma prière, d'abord aisée, s'égare et se disperse dans les plaines riantes des beaux rêves, puis se condense, s'encaisse comme un fleuve et s'engouffre, tumultueuse et écumante, dans les gorges chaotiques de l'âpre réalité, repart enfin, comme pour fuir ces lieux vertigineux et sinistres et – la pauvre prière, inquiète et chercheuse ! – s'écoule charriant en gros paquets une plaintive espérance.

« Père bon et juste, n'est-ce pas vous qui m'avez fait ? Ne suis-je plus l'ouvrage de vos mains, de votre pensée éternelle ? Je ne fais valoir aucun droit, mais je crois et j'espère en votre miséricorde ! »

\*  
\* \*

Soudain les furies de ma prière s'apaisent. Je sens que Dieu a bien voulu m'écouter. Mes genoux se fatiguent sur la brique nue du froid pavé. Je m'assieds, les jambes allongées, et je baille très fort, bêtement, avec un gros soupir, comme après une descente périlleuse. Alors mes yeux, quoique tristes, ne s'empêchent pas de faire la ronde.

Peu à peu, des enfants, des femmes et des hommes, combien nombreux, combien matineux sous le brouillard incommode, sont venus, comiques dans le bruit très sonore de leurs peaux en bataille. Tout ce monde en semaine, un mardi, jour très ordinaire, si rare chez nous, fait grand honneur à la piété des *Bakiga* !

Dissimulé dans un coin de l'église, à côté d'un sombre confessionnal, et comme fondu dans le mur, je croyais voir sans être vu. Mais un étranger est vite repéré. Quiconque passait, faisait une halte involontaire, m'envoyait la visite hargneuse d'un coup d'œil vague, pensant sans doute : « Un type qui n'est pas des nôtres ! ». Pis que ça : j'étais surveillé !

Un homme, armé d'un bâton et d'un chapelet, en *gandoura*\* d'un rouge déteint qu'il avait eu soin de serrer à la taille par un double cordon et de faire orner sur le cœur d'une savante couture en croix blanche, vint sur moi avec autorité, me dévisagea sans pitié, me fit décamper et va, croyant me nuire, me noyer dans le tas des fidèles. Mais de là je pouvais mieux voir et assouvir ma curiosité d'étranger.

\*  
\* \*

À notre gauche, dans le côté des femmes, non loin de la chaire, un groupe, celui des Sœurs indigènes, se détachait. Vêtues et voilées en gris comme nos *Benebikira*\*, mais portant comme sabre leur gros chapelet sur la hanche droite, elles étaient sérieusement occupées de Dieu dans une muette prière. L'une d'elles, en lunettes, vieillotte et grave, la plus ancienne peut-être, porte un voile blanc et occupe consciencieusement le tout premier rang.



Non loin d'elles, un peu en retrait, un personnage curieux fixa ma curieuse attention. Je l'avais vu entrer tout à l'heure.

Le teint bizarre et impur d'un blanc mêlé de noir ; l'épaisseur des lèvres sous la finesse d'un nez magnifique ; deux yeux purs au fond de deux cavernes sous des sourcils noirs et ras qui ressemblent, à s'y tromper, à deux grandes taches de suie, un front étroit et provocateur, énigmatique et masculin, faisant saillie comme celui d'un vieux bouc ; avec au-dessus, pour couronner et corriger ce chef-d'œuvre, le splendide contraste d'une somptueuse chevelure ; ma mulâtresse que voilà, coquette et dûment soignée, mais laide sans le savoir, gros sac sur de grosses jambes, a encore le don mesquin de mouler savamment ses grasses rondeurs dans une belle robe de popeline à fleurs.

Et son air grotesque et singulier me fait songer à d'autres êtres, ses frères et sœurs, issus sans amour d'un même père, le péché, dans le hasard des rencontres fortuites.

Créatures que Dieu crée en colère ; semence de l'homme blanc dans la femme noire ; enfants reniés, souvent capricieux et sans équilibre, parce que nés dans l'ignominie et le désordre ; les mûlatres, sans être tout à fait des valeurs négatives, représentent à certains égards l'apport le moins désiré et le moins utile, le plus indigne et le plus inquiétant des nations conquérantes ; comme les Asiatiques, avec leurs métis, déjà si nombreux, ne vont pas sans obscurcir, de façon inquiétante, l'avenir flottant des vrais Africains !

Demain ces neveux et nièces à nous, ces demi-enfants de l'Afrique et de l'Europe, seront pères et mères à leur tour, et Dieu sait de quelle manière. Multipliés par l'iniquité des uns et des autres, enhardis par leur puissance de mal, il ne serait pas étonnant qu'un jour le besoin leur vienne de déborder l'Afrique, proie facile, pour aller, d'une poussée gigantesque, détruire les civilisations altières, mais paganisantes, des nations dissolues.

Surhommes nés sans patrie dans le mépris des convenances et des lois, professant et pratiquant une religion qui adore le trio tyrannique de l'Argent, de la Cruauté et du Plaisir, enfants de Satan, héritiers de sa force, réclamant partout des droits sans se reconnaître des devoirs, rien ne leur résistera hors Dieu, et tout devra être pour eux, comme le fait s'actualise déjà, un prétexte à haine, sinon encore un sujet à palabres !

Dignes pères de l'Antéchrist que l'on nomme avec terreur, faits pour châtier et nuire, alliés par besoin aux mauvais génies que le Mal, dans un dernier effort de perversité, ne manquera pas de susciter, ils sèmeront partout la ruine et la mort, hâteront la plénitude des temps et laveront, – comme quelqu'un l'a dit – « le fumier excrémental du monde dans un immense baptême de feu et de sang » !

Ainsi, je rêvais, halluciné, fatigué de prier. Ainsi apparurent à mon imagination surexcitée, à ma raison troublée, à mon cœur chaviré, à mon âme délirante, ces pauvres êtres punis pour leurs pères par un destin inexorable !

« Conjurez, Seigneur, ce triste destin. Assainissez ces unions, si vous ne voulez les rayer de la terre. Vous avez vous-même, par votre sagesse éternelle, divisé et disséminé les races ; vous avez défini, dans le temps, pour leur rapprochement, pour les besoins humains, certaines modalités que l'homme, sous la dictée de lois saines, étudie ou réalise ; en même temps que vous avez établi, entre les différentes races, des barrières qu'elles ne peuvent, moralement parlant, outrepasser impunément ; de ce fait, vous vous êtes réservé le soin, combien délicat, combien divin, de refondre les hommes sans violenter leur libre-arbitre, et enfin de les rapatrier définitivement un jour dans votre sein paternel. Et ce soin divin, pour lequel vous exigez la coopération, consciente mais non contrainte, de la volonté humaine, vous l'avez préparé à l'avance, depuis l'aurore des temps, par une sainte loi, une pour tous, imprimée dans l'âme humaine, promulguée sur le mont Sinaï, interprétée par l'Évangile.

« Serait-ce par l'infraction à cette loi universellement reconnue que l'homme, dans sa témérité, prétendrait s'unir à l'homme ? Hélas ! l'homme est toujours enclin à faire l'infaisable, au mépris de vos lois. Mais aussitôt que le délinquant s'est faufilé au travers de cette ligne éthérée, celle-ci se referme toujours, éternellement rigide ; car, au fond de la conscience humaine, un poteau indicateur est planté de main divine : – qui marque « *non licet* » pour dessiller la cécité volontaire des yeux humains ; « *non licet* » pour frapper du marteau la surdité coupable des oreilles humaines ; « *non licet ! nefas est !\** ».

« Où allons-nous, mon Dieu, si, chez les Anglais eux-mêmes, que l'on disait respectueux de la dignité humaine, qui, dit-on, regardent de très haut le genre humain, le métissage, suite fatale des mésalliances

occultes, est, comme chez nous, si courant ! De clandestines qu'elles soient, ces unions seraient cependant légalisables, dignes et éducatives ; n'était l'orgueil des nations conquérantes qui les condamnent de principe mais, abusant peut-être de la foi du plus fort, se permettent de les pratiquer sous les yeux scandalisés du nègre !

« Seigneur, ayez compassion des mulâtres ; ils sont si malheureux de nos jours ; ils font pitié, sinon peur ; comme font peur déjà, aux élites noires, les sujets asiatiques qui, armés d'astuces et de cotonnades, mais corrupteurs nés, envahissent du Nord au Sud, et d'Est en Ouest, sous l'œil tolérant ou mal avisé de la Vieille Europe, avec les cœurs simples et fascinés des Nègres, les terres si perméables d'Afrique ! »

Elle est assise maintenant, ma mulâtresse, et caresse complaisamment la richesse précieuse de ses cheveux en boucles. Dédaigneuse et dédaignée, nièce et cousine des femmes qui l'entourent, posant devant le regard hargneux de mes yeux nomades, jouet inconscient de mon imagination furibonde, elle est là un peu distraite, comme nous indigente et besogneuse, venue comme nous et avec nous quémander la douce paix de Dieu. Peut-être, dans cette Mission, fait-elle partie du groupe enseignant. Veuille Dieu lui pardonner les torts de ses père et mère et la tenir toujours éloignée de la tourbe sordide des prostituées !

\*  
\* \*

Dans le chœur, le vieux Missionnaire tousse encore et prie toujours. À côté de lui, un Frère Coadjuteur, en courte soutane et sans rosaire, a fini sa méditation. Repensant peut-être au plan du nouveau bâtiment dont j'ai vu les fondations dehors, il regarde curieusement les quelques fils blancs de sa barbe noire piquée en barbiche et s'étonne de vieillir. J'ai moi-même fini ma vague et maladive méditation et ne sais plus que faire de mes yeux ni de ma pensée !

Soudain un Père entonne pour les fidèles la prière du matin et disparaît, suivi des autres Pères, par l'une des portes latérales. Comme on tarde ici ? C'est sans doute pour attendre l'arrivée des fidèles.

Entre-temps, les *Bakiga*, détendus comme des ressorts, attaquent nerveusement les formules de l'oraison, en un langage qui m'échappe, sur divers tons, tel un chant en parties.

\*  
\* \*

La messe commence. Le prêtre indigène, dont j'ai vu tout à l'heure la forme, un homme sans âge, comme paraissent beaucoup de gens sans barbe, est venu la célébrer à l'autel du milieu.

De mémoire ou de livre, les indigènes, avec bonne volonté, la suivent en chœur. Et moi, étranger au pays mais pas à la messe, forçant mon cœur à ne sentir que Dieu, j'y communie de présence et d'union, très attentif et très catholique. De l'organe des fidèles, pieusement, en une psalmodie sans flexe ni médiante, le chapelet des prières s'écoule.

\*  
\* \*

Le prêtre se lave les mains, nouveau Pilate, mais posant ironiquement, dans un but de pénitence et de paix, le même acte historique.

À l'*Orate fratres\**, comme l'homme de Dieu se retourne et invite les frères à prier, je suis saisi d'émotion et des larmes, chaudes et bienfaisantes, coulent de mes yeux.

Mon imagination, devenue rapide et téméraire, abolissant les distances de l'espace et du temps, me transporte au pays du Christ, dans l'énigme de Gétzémani. Je vois, habillé de ténèbres, le fantôme de Jésus, agité d'une peur étrange qu'il ne connut peut-être pas au désert au milieu des reptiles et des fauves. Il se précipite, après une prière haletante, dans « l'horreur mystérieuse d'une profonde nuit\* ». Inquiet et déçu, et comme doutant de lui-même, il secoue, avec la plus douloureuse indignation, le lourd sommeil de trois dormants : trois paquets plus obscurs que l'obscurité qui les entoure !

« *Vigilate et orate\** » : Veillez et priez, dit-il, de crainte que vous ne soyez enveloppés dans l'immensité du mal qui m'attaque. L'instant est unique. Ne faites pas les morts pendant que le sort du monde, votre sort, est en jeu. Il s'agit de la plus grande affaire, celle pour laquelle je suis venu sur terre : la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'homme. Les milices multiformes de l'Enfer sont rangées en bataille sous l'œil averti de Satan qui ricane. Mais vous, les plus entraînés pour entraîner les autres ; vous, les premiers soldats de la première ligne ;

vous dormez sans armes et rendez plus lourd le poids de votre lourde mollesse ! »

Le reproche de Jésus agonisant, celui qu'il fit aux trois dormants, je l'entendis, avec honte et regret, comme fait à moi-même, à moi seul, par la bouche du prêtre qui est ici-bas le ministre sacré des sanctions divines.

Comme au temps écoulé d'il y a presque un mois, lors de mes courses au Gisaka, mon imagination, en un présent fugace et pénible, ranime mon vieux passé. Comme remuées par un balai magique, toutes les phases de ma vie mouvementée, depuis les premières émotions de mon cœur d'enfant, se succèdent, se soudent en une troublante méditation, plus objective que celle de tout à l'heure quand je repensais aux affreuses misères des mulâtres.

Je me revois, âgé de cinq ans, conduit par ma mère à l'école primaire des Sœurs.

Je me revois premier communiant à l'âge de sept ans et présenté, comme sachant répondre aux questions du catéchisme, à Monseigneur Classe qui, après sa récente consécration épiscopale, s'en revenait d'Europe au milieu de clameurs, d'applaudissements, de vivats !

Je me revois enfant de sept à dix ans, jouant au petit prêtre, prônant les gamins de mon âge, catéchisant les passants, avec, comme ornements sacerdotaux, de fraîches feuilles de bananiers, et recevant de la bonne Sœur Émilienne, comme étrennes pour ma bonne mémoire, une belle image du Sacré-Cœur. Ce fut en cette phase privilégiée de ma vie que, sous le doux zéphyr de la première communion, mon âme, choyée de Dieu, façonnée par ma pieuse et tendre mère et discernée par le Révérend Père Gasser, s'éprit, mais de façon déjà indépendante, des choses de Dieu.

Au Séminaire, à l'âge de onze ans, commence ma vie, et se dessine ma personnalité, toujours insouciant mais déjà peu prometteuse. Après six ans sonnés, malgré la sollicitude paternelle du vieux Père Lody, malgré la chaude attention de mon dernier professeur, le brave et généreux Père Chantrain, je suis chassé pour originalité, à la suite d'une bagatelle de scène. Ce jour-là, l'un des plus mauvais de ma vie, j'eus à vider, pendant tout le trajet de Kabgayi à Save, les plus pures larmes, celles du regret, de mon enfance épuisée.

Je me revois depuis lors, malgré moi marié sur le pressant désir de mes parents, et scribe, pendant trois ans, dans ma Mission d'origine, puis, pendant six ans, utiles et prospères, sur la recommandation du Père Pouget mourant, je suis traducteur et correcteur d'imprimerie au Groupe Scolaire d'Astrida.

Je me revois ensuite, grisé par les voyages en camion et aide-chauffeur quoique père de famille. Ce fut alors que, perdant tout contrôle sur mes allées et venues, je gaspillai dans les buvettes, pendant un an, mes principes de chrétien et le meilleur de moi-même et fis la triste expérience du péché.

Me voilà enfin à la Nuco où je tombe victime de l'argent !

Et me voici maintenant, désespéré et triste, comme je fus encore dernièrement au Karagwe. Je repense à mes amis d'enfance, à mes camarades de classe dont le souvenir, depuis mon étape chez l'un d'eux, Julien de Rulindo, me hante journallement. Je repense à André à qui j'ai repensé encore lors de mon passage à Zaza en compagnie de *Barundi*. Et mes pensées d'aujourd'hui, en cette église, malgré la messe qui se célèbre et à laquelle je devrais assister avec plus de ferveur, épousent exactement le rythme d'un cauchemar, les mêmes couleurs, la même amertume.

Je n'ai veillé ni prié. Le mal m'a envahi et demeure en moi comme on demeure chez soi. La pourriture a gagné tous les coins de mon âme. Stupide et irrité, je m'y roule bavant, comme l'ivrogne dans ses vomissements.

« Mais, Seigneur, vous pardonnez à tous et toujours. Vous connaissez le fond bourbeux de ma malheureuse nature. Ayez pitié de moi comme vous eûtes pitié de la foule. Pleurez sur la mort de mon âme comme vous pleurâtes sur la mort de votre ami Lazare ; et, après m'avoir converti et consolé, rendez-moi aux miens, comme vous le rendîtes vivant à ses sœurs. Votre œuvre en moi est commencée, puisque déjà vous éclairez ma torpeur par la grâce du réveil. Intensifiez vos clartés. Refaites-moi une volonté, puisque c'est elle surtout qui me manque. Disputez-moi à ce siècle « bestial et visqueux ». Votre mission parmi les hommes a été de sauver. Sauvez-moi, et mon salut, confirmez-le dans l'évidence ».

\*  
\* \*

J'en étais là, songeur et priant tour à tour, quand, doucement et sans fracas, une main pieuse derrière le prêtre, comme la mienne jadis, fit chanter la clochette sonore. « *Sanctus, Sanctus, Sanctus !\** » Le chant triomphal des anges qui célèbrent, éternellement là-haut, les grandeurs terribles du Dieu des armées ; l'hymne national du ciel que les milices célestes chanteront, accompagné de trompettes, pour célébrer l'Ultime Venue ; la musique dont Jean, le très-aimé, voyant privilégié et solitaire, ravi en Dieu sur le roc aride d'une île déserte, savoura, malgré les tempêtes obstinées d'une mer en furie, les savoureuses mélodies. « *Benedictus qui venit in nomine Domini ; Hosanna in excelsis !* »

Ici le prêtre se fait tout autre, se transfigure, prend un air extatique et, ce faisant, presque absent et solitaire, il s'acharne consciencieusement à réciter les formules du Canon qui préparent l'enfantement du fils de Marie sur l'autel. À le voir dans cette attitude de supplication ardente et concentrée, ma pensée, malgré moi errante, ne se défend pas d'évoquer deux grandes figures de l'Ancien Testament. – Moïse, les bras soutenus, priant sur la montagne pour son peuple qui fléchit malgré la valeur de Josué et, grâce à cette prière, arrachant la pleine victoire à l'armée nombreuse du fier Amalécite\* qui fuit, là-bas, honteuse et décimée, dans une grande catastrophe. – Élie, raillant l'impuissance d'un dieu sans vie et défiant les prétentions des pontifes de Baal\*, en allumant les feux du ciel qui consumaient son sacrifice.

Deux grands morts, tous deux émigrés mystérieusement de la terre ; l'un, tranquille et résigné, après avoir vu de loin les beautés de la terre promise, se penchant dans la mort entre les bras de Dieu et recevant de Dieu une sépulture introuvable sur le mont Nébo ; l'autre, fatigué de vivre, après avoir hurlé en Israël et tourmenté les reines et les rois, est emporté dans les airs vers des régions inconnues sur un char de feu qui aveugle les yeux étonnés d'Élisée.

Tous deux encore, dignes représentants d'un passé soumis, sont revenus ensemble, une fois en la vie du Christ, pour rehausser les splendeurs de la Transfiguration\*.

\*  
\* \*

Cette digression de ma pensée ne fut pas longue. Je me surpris à regarder le prêtre et à ne voir que lui sous le noir de ses ornements. Il s'abîme en Dieu et son humilité le grandit, le divinise, en lui conférant toute puissance au ciel et sur la terre. Il est pleinement dans son rôle, dans son devoir de sacrificateur public, comme pour la première fois de sa vie. Jésus s'est d'abord incarné en lui avant de venir se cacher sous les espèces du Pain et du Vin. Il gesticule maintenant, le saint homme, le nègre d'Afrique dont mes yeux épris suivent les mouvements. Il trace des signes de croix sur des choses qui gisent devant lui. Le servant, l'œil aux aguets, annonce d'un coup de sonnette discrète qu'il faut se taire et se recueillir. Et la parole de l'homme, faisant siennes les vertus créatrices de cette autre parole qui enfanta les mondes, tombe, sans timidité ni hésitation, en un « flat », rigide et sec, sur des matières que la main quelconque d'un homme quelconque a préparées – « Que Dieu soit ! » Alors vite, plus vite qu'il n'a jamais obéi à sa mère, Jésus, sans pompe ni appareil, vient, sous l'image de si peu de chose, se constituer prisonnier de la terre, dans une boîte que l'on peut fermer et ouvrir !

Comme le serpent d'airain au désert fut montré aux Hébreux pour les guérir, Jésus, le divin guérisseur de toutes les misères, est montré aux fidèles qui le voient et le sentent dans la blancheur d'un peu de pain et le liquide d'un peu de vin. Ici tout simplement on adore, berger ou mage, pauvre et riche, noir et blanc, comme un seul homme, sans même crier au miracle, mais dans un grand acte de foi : foi en la puissance infinie du prêtre ; foi en la Présence Réelle de Jésus-Hostie ; foi en l'économie des miséricordes de Dieu ; foi en tous les mystères et en tous les dogmes !

\*  
\* \*

Après l'incident de miracle, où le mystère épouse le symbole, quelques fidèles s'en vont dehors. Quelques femmes, les mères surtout, s'asseyent et caressent leurs gosses. Le flot de la prière, un instant contenu dans leur muette adoration, se déchaîne des cœurs en diverses voix.



\*  
\* \*

Et le prêtre, qui a captivé mes regards, qui m'étonne pour la première fois de ma vie, reprend son oraison émue et saccadée. Presque gêné devant l'humble mais réelle présence de Celui qui est là, couché et vivant, sous la forme d'objets palpables, il se démène et se consume en mouvements, comme à la vue d'un hôte de marque qui arrive à l'improviste. Il fait la genuflexion, se remet debout et lit copieusement dans le missel, les bras en l'air. Il se signe, se rebaisse sur un genou, se relève, s'incline, les mains jointes, regarde fixement devant lui, puis baise Jésus et, avec une tendresse étonnée, le soulève passionnément, comme une mère son premier né.

Dans l'embarras d'offrir, lui, homme, et pour des hommes, un Dieu à Dieu, il implore le secours des Saints et vante son offrande, tel un rusé commerçant qui présente sa marchandise. « Hostie pure, Hostie sainte, Hostie immaculée... ! » Il y est enfin, ayant trouvé le meilleur moyen : il se tient en retrait et laisse Dieu offrir Dieu à Dieu : « Avec Lui, par Lui et en Lui ! » Il promène ensuite sa prière dans tous les camps de l'Église de Dieu. Il se trouve enfin devant le spectacle troublant des péchés du monde. Il y reconnaît l'humble réalité de lui-même. Il gémit sur son indignité et déplore son peu d'innocence, Il s'effraie et s'émeut sur l'iniquité débordante des enfants des hommes. Hélas ! parmi les péchés des hommes, ses frères, il y a aussi les siens. Et, comme en soupirant, il pleure plutôt qu'il ne dit : « *Nobis quoque peccatoribus !\** » À nous aussi, vos pécheurs, miséricorde. Ces paroles, dans mon oreille et dans mon cœur, sonnèrent comme un glas !

Hélas ! l'émouvante et honteuse réalité de soi ! Révoltante réalité que Dieu supporte ! À ce rappel mon individu me devient présent. Les yeux baissés, je ne voyais plus le prêtre, mais moi seul. Et ce moi, si égoïste, tant choyé, qui se préfère à tous les individus, disséqué froidement, mis à nu, enfin conscient de lui-même et sincère avec lui-même, me fit pitié d'abord et me devint odieux. Et ma prière, plus chagrine que jamais, ne fut plus qu'un rêve pénible.

« Miséricordieux Jésus, présent à l'autel et parmi nous, faites en moi votre ouvrage, votre occupation préférée, celle de pardonner, de guérir et de sauver.

« Maître incompris de vos premiers élus, plus trahi par votre fol amour pour les hommes que par le baiser de l'un de vos meilleurs amis, vous avez connu et avoué l'angoisse poisseuse des mortelles tristesses. Moi-même, Seigneur, je suis écrasé bien plus dans le désordre de mon trop d'amour pour moi que dans le choc des besoins humains. Mais, cher et divin Ami de toutes les heures, qui avez, mieux que personne, expérimenté les déceptions de la vie, vous m'aimez infiniment plus que moi-même de tout le poids de votre amour infini ; vous me voulez le bonheur immense que coûtèrent les sueurs de votre vie parmi les hommes. Tant de bonté, que mon ingratitude ne peut ni diminuer, ni même entamer, me donne confiance et me barre le chemin du désespoir.

« Mécanicien expert des pannes humaines, je suis esquinté et brisé dans mes lourdes chutes. Mais parmi les ruines de mes facultés, parmi les décombres de mon cœur, parmi les débris de ma personnalité, dans la charogne de tout mon être, regardez pitoyable ce reste de flamme, faible et vacillante, que menace le tourbillon des vents contraires. Versez-lui sans mesurer le carburant de vos grâces. Affermissez ce reste de foi en votre secours, puisqu'il affirme obstinément que tout n'est pas perdu. C'est la pensée lointaine et nostalgique de l'enfant prodigue qui repense, encouragé, aux douceurs du foyer paternel ; attirez-la vers vous et assurez-lui le pardon et l'amour. C'est mon âme nue et mourante qui se tord dans la honte de sa nudité et s'agite impuissante dans le spasme d'un suicide délirant ; habillez-la du manteau tout blanc de votre paix et soufflez en elle un renouveau de vie intense.

« Refaites-moi, Seigneur, un moi tout neuf, puisque tout vous est possible. Décrassez et purifiez par le feu de votre amour ma personne défigurée et pourrie. Vous pouvez guérir la lèpre de mon âme. Veuillez-le, Seigneur, puisque vous ne me voulez que du bien. Refondez mon âme à votre image dans le moule des créations. Et après une vie de réparations et de mérites, faites-moi la grâce suprême d'un heureux réveil et l'éternel bonheur que vous seul donnez, dans les siècles des siècles ! »

\*

\* \*

*Pater noster, qui es in coelis !...\** Cette divine prière que Jésus inventa pour la simplicité de ses Apôtres, facile à toutes les mémoires, sans servilité ni platitude, est un grand acte de foi. Nous y sentons la divine Providence qui combine tous les évènements pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de tous. Nous y croyons en Dieu qui pourvoit à tout et ne demande que le concours, superflu mais méritoire, de notre bonne volonté.

« Seigneur et Père, je suis moins qu'un atome dans le Cosmos de l'Univers. Mais, dans cette immensité de choses connues et inconnues où, par le plus constant et le plus merveilleux des miracles, tout est force, vous avez prévu et préparé, pour moi, un meilleur temps, un meilleur lieu, une meilleure occasion en vue de « faire figure, poids et nombre » pour le bien. Et, après l'arrangement de tant de facteurs divers où le hasard n'est qu'un vain mot, vous m'avez créé à votre image, tout en forces et en armes malgré l'apparente faiblesse, capable d'agir avec mérite, de lutter avec avantage, de faillir sans excuse.

« Hélas ! malgré le secours sans faute de vos grâces, malgré l'abondance de vos faveurs, j'ai conjugué sciemment mon désordre aux désordres des hommes de tous les temps et de tous les lieux, j'ai gaspillé, pour ruiner votre ouvrage, mes énergies au service de l'iniquité. Et cette folle entreprise, vaine mais fatale à mon sort, bien loin de déranger vos plans, se retourne contre moi et prépare ma perte. J'avais reçu des forces pour le bien. Absurde et coupable malgré vos lumières, je les ai employées contre le bien. Et vous ne cessez, Mon Dieu, de me dire que je m'acharne imprudemment, non plus contre le bien qui est vous, vous, Seigneur, qui n'avez rien à gagner ni rien à perdre, mais contre moi pour ma mort certaine et volontaire. Aujourd'hui cependant, en cette église où votre sollicitude pour moi m'a conduit, je me le dis à moi-même avec toute la douleur, sincère et repentie, d'avoir péché contre la Providence et vous conjure de ne pas me punir par ma confirmation dans mes égarements.

« Père Saint, Père Bon, j'ai assez compris. Relevez votre droite appesantie sur moi, adoucissez ma peine. La leçon a été dure, moins dure toutefois qu'elle aurait dû l'être. Je promets et je sens, puisque je le veux et en ai besoin, qu'elle sera durable. Secourez ma détresse. Abrégez mon exil. Fermez vos yeux paternels sur mes manquements. Mais surtout, Seigneur, que votre volonté soit faite partout et toujours

pour la sanctification de votre nom, pour l'avènement de votre règne, pour les nécessités du corps, pour la paix des âmes, pour la concorde des peuples, pour la défaite du mal.

« Oui, Seigneur, faites-nous le don de paix ; cette paix que le monde ne donne pas ; votre paix que vous laissâtes à vos Apôtres ; votre paix que ce prêtre, le ministre de vos miséricordes, le messenger de la paix, nous souhaite aujourd'hui ».

Oh ! oui, la paix de Dieu, la douce paix ! C'est le repos de l'âme humaine dans la tranquillité de la conscience ; c'est le soulagement, désiré et obtenu, dans l'acceptation, méritoire et résignée, des déceptions inévitables ; c'est la réponse, longtemps cherchée, mal soupçonnée, enfin donnée par l'Évangile, aux questions découragées du penseur, à la tristesse du prophète, à la prière tourmentée du Psalmiste, à l'âme inquiète de l'homme ! La paix que Dieu donne, c'est l'avant-goût d'un bonheur éternel, entrevu, assuré, rendu possible ; c'est le résumé du Sermon sur la Montagne ; c'est tout l'Évangile ramassé en un seul mot : « la paix » ; c'est la récompense, promise par les anges dans la nuit de Béthléhem et accordée déjà sur terre aux âmes sincères !

\*

\* \*

« Agneau de Dieu, oubliez nos torts, effacez nos crimes, répandez sur nos plaies le baume de votre paix ! »

À l'autel, le prêtre s'apprête à consommer son sacrifice et à le faire consommer aux fidèles. Il s'abîme confusément en des protestations de foi, de confiance et d'amour. Il se répand en actes d'humilité, de désir, d'offrande, de contrition. Puis, presque défaillant dans un profond sentiment d'indignité, faisant siennes les paroles du Centurion dont Jésus vanta la foi, il gémit dans un triple gémissement sous le triple tintement de la clochette en émoi.

Enfin, audacieux et serein, dans un acte symbolique de vie et de joie, il mange et boit son Dieu, la vie éternelle et la joie céleste. Sous le regard envieux des anges invisibles, immobile et silencieux comme qui écoute, il sent en lui son Jésus présent, occupé à réparer et à souder, affairé dans le lavement et le nettoyage, faisant la lumière et répandant la paix.

Mais, secouant son égoïsme vague et secret, reconnaissant qu'il ne doit pas garder jalousement son bonheur mais le distribuer aux fils de Dieu, ses cadets, il ouvre hâtivement le tabernacle, le fouille du regard et des doigts, en retire vivement un ciboire doré où gît neigeux le Pain vivant ; le Pain entamé d'hier mais resté intact et restant toujours intact ; le Pain qui donne plus de force aux forts et de la force aux faibles ; le Pain qui doit rassasier ces affamés de vie, de justice et de paix ; le Pain mystérieux descendu du ciel et préfiguré par la manne au désert ; le Pain que l'on va manger aujourd'hui, que chacun mangera en entier comme s'il le mangeait tout seul, que l'on mangera encore demain sans jamais le diminuer ni s'en passer impunément ; mais aussi, mon Dieu, le Pain qu'il ne faut pas jeter aux chiens : « *non mittendus canibus !\** »

Le prêtre se retourne vers les fidèles et, tenant Jésus entre deux doigts, après avoir adressé des paroles de pardon aux âmes contrites, descend les marches de l'autel et, avec sa figure de nègre incolore comme de l'eau limpide, se dirige, pèlerin de la paix, vers la table sainte.

Là les Sœurs, belles mais sombres, du côté des femmes, là encore quelques hommes, en capote couleur de terre, tous jeunes et propres, les instituteurs peut-être, du côté des hommes, ont déjà pris place.

Alors commence, dans un tumulte sonore et confus de ferraille et de peaux, le va-et-vient des fidèles.

Presque indifférent à ce beau spectacle, je me suis assis tassé, triste et indigné. Je suis là comme un chien galeux regardant du coin de l'œil son maître qui de la table ne lui jette rien, « *non mittendus canibus !* »

« Seigneur Jésus, la pourriture de mon âme n'est pas seulement de quatre jours. Comme elle doit sentir mauvais, plus mauvais que le cadavre de Lazare, plus mauvais que le baiser de Judas ! Je crois que tout vous est possible. Je me tuerais, si ma mort volontaire pouvait me mériter le suprême pardon. Mais, Seigneur, vous aimez mieux que je vive, jusqu'au jour où il vous plaira de clore ma vie. Mais dans cet intervalle, où je manque regrettablement des occasions de mérite, je souffre, entre autres peines, d'être exclu de la table sainte. Ayez pitié de moi, comme j'ai pitié de moi-même. Rendez visite à mon âme, comme vous entrâtes naguère dans la maison de Simon le lépreux. J'ai, avec ma grande faiblesse, un repentir immense. Mêlez-y la violence de votre amour infini. Essayez mes larmes, chaudes et salées, expression de ma

douleur intense. Accordez-moi de beaucoup vous aimer, afin que, comme à la pécheresse, il me soit beaucoup pardonné. Je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme ; mais un mot de vous suffit à me guérir ».

\*  
\* \*

Le prêtre a fini de distribuer le Pain de vie et de paix, consomme les dernières parcelles, range les objets de l'autel, récite les dernières oraisons, bénit l'assistance, lit le dernier Évangile, invoque au bas de l'autel le secours de la Sainte Vierge et de Saint Michel et, nimbé de paix, s'en va précédé de ses deux servants.

Et bientôt, après les prières d'actions de grâces, l'église se vide. Et Jésus, enfermé vivant dans sa boîte, reste seul pour le bien du monde. Si au moins, puisqu'il demeure seul, je pouvais mêler ma solitude à la sienne, pendant que les heureux de ce monde profitent de leur bonheur.

À la joie innocente de ces bonnes gens, dont beaucoup, après cette messe et à cause d'elle, sont porteurs d'une âme tranquille, dont beaucoup sont heureux, pourquoi mêler ma tristesse ? Quelques-uns, il est vrai, portent, comme moi, des secrets de souffrance. Car le monde, jusque dans ses coins les plus pimpants, est un pressoir immense de misères et de larmes. Ceux-ci au moins, libres et confiants, peuvent cacher leurs trances et endormir leurs chagrins puisque, gaiement et presque heureux, ils s'en vont se distraire dans leurs occupations journalières.

Mais moi, jour et nuit, le cœur gros et vide, ma seule distraction, toujours la même, furieuse et nue, est de souffrir. C'est à peine si un peu de sommeil, qui ne répare rien, vient calmer la brûlure de mes yeux.

Hier encore, ma provision de route, les saccageurs de Gisoro l'ont pillée. Plus de quatre cent cinquante francs. Près de cinquante shillings. Assez pour végéter en quête de travail. Et les trois mille francs que j'ai laissés entre les mains de mon frère. J'en ai besoin maintenant. Le bon Dieu, si juste et si bon, m'en voudrait-il de m'en servir au détriment de l'arabe Mohamed ? Non, certes, car il ne faut pas que je meure, car, en tant qu'homme, je vaudrais plus cher que l'argent, plus cher que tout

l'argent du monde entier ! Mais comment atteindre ces 3000 francs, ma seule et dernière ressource ? Mon frère est si loin !

Et là-bas, la tourbe de Blancs et de Noirs qui poursuivent, échevelés, un homme trop connu et rendu tristement plus célèbre par les malheurs scandaleux qui le frappent !

Et les enfants, les miens, qui pleurent encore, et mourant de faim peut-être, à côté d'une mère mécontente et découragée !

Et Suzanne, ma belle maîtresse, ma pécheresse très aimée, voudra-t-elle, mon Dieu, après avoir tant péché avec moi, se ranger sans faiblesse aux exigences du devoir ? N'aimera-t-elle pas mieux courir, comme par le passé, après moi, après d'autres hommes que la fortune favorise encore ? Ne le veuillez pas, mon Dieu ! Elle est si peu volontaire. Contraignez-la à n'aimer que vous, à m'aimer selon vous, et tout pour vous ! Ou mieux encore, pour prévenir les besoins de son sexe, suscitez-lui un mari qui sache, selon vous, mettre de l'ordre dans sa vie !

Et tant de bien que j'ai fait aux hommes : tant de notables que j'ai secourus, que j'ai tirés d'embarras, mieux peut-être qu'en l'occurrence, un père n'eût pu le faire pour ses fils, et qui, aujourd'hui, pendant qu'à cause d'eux et pour leur sécurité, je deviens l'hôte dépouillé et suspect des *Bakiga* et me vois obligé, rassasié d'opprobre, de tirer une gueule ridicule en territoire anglais, clament tout haut ma bêtise et se vantent d'avoir su, mieux que moi et à mes dépens, se débrouiller.

Et tout cela, mon Dieu, entre normalement dans le jeu infallible de votre divine Providence pour mon plus grand bien ! Et il faut croire à ce dogme, comme je crois à mes présentes déceptions !

Vous voulez que l'on veille, que l'on prie. Mais depuis trente jours, depuis la fois ou les fois que je vous priais en l'église de Nyanza, je n'ai fait que veiller et prier, en y mêlant le condiment amer de la souffrance. Est-ce que peut-être mes prières ne vous touchent plus ? Comment faut-il vous prier pour obtenir ? Que manque-t-il à ma prière pour être exaucée ? Que manque-t-il à cette prière dont votre bonté ne puisse excuser ou combler le défaut ?

Certes, j'ai beaucoup péché, plus que les autres parce que mieux averti. Mais n'êtes-vous plus le Dieu bon et puissant, le Père tendre, oublieux des torts, qui reçoit à bras ouverts son enfant qui revient ?

« Père, j'ai beaucoup péché, puisque mes péchés – je le comprends à présent – se répercutent dans mes prières raisonneuses où je prie comme qui souffre injustement. Que votre volonté, et non la mienne, soit faite aujourd'hui et toujours. Mais je suis vôtre et vous êtes mien. Ne suis-je pas le fruit de votre pensée créatrice ? Vous pensez à moi de toute éternité dans un éternel présent. Pardonnez-moi et sauvez-moi car je n'ai jamais été plus à sauver ! »

Après avoir prié ainsi vaguement, je me surprends le visage boudeur et serré dans mes mains ; je repense aussi à mon compagnon qui dehors m'attend et tremble encore du froid de la nuit. Il s'ennuyait déjà hier et regrettait de m'avoir suivi. « Rendez-lui, bon Jésus, avec la santé, la résignation pour supporter, comme je dois supporter moi-même l'ingratitude de mes débiteurs, les conséquences de mes sottises ! Seigneur, miséricorde » !

Un coup de genou fébrile et je sors indécis.

\*

\* \*

Encore lambrissé de nuages diaphanes, le soleil, au dehors, avait crevé et enfin dissipé le brouillard épais du matin. Devant l'église, mon jeune homme, entouré de curieux qui l'empêchent de sentir le soleil, s'étirait gêné. Son mal persistait. Que faire ? Le mieux était de chercher asile aux abords de la Mission et d'y travailler en attendant sa guérison.

Le maître-maçon, à proximité du nouveau bâtiment, faisait l'appel de son monde et distribuait à chaque groupe sa tâche. Je m'y présente résolument pour me renseigner. J'apprends que, pour passer maçon ou aide-maçon, il faut non seulement exhiber un livret de travail, mais encore posséder une truelle et un niveau d'eau personnels. Et pour être admis comme simple travailleur régulier, il fallait se présenter lors des inscriptions hebdomadaires ou mensuelles, donc un lundi et mieux encore le premier du mois.

Rien à faire de ce côté-là. Le plus pressant, d'ailleurs, c'était, pour mon ami malade, de chercher un logement sûr et fixe. Et, pour le trouver, je ne prévoyais, après mon échec chez le maître-maçon, qu'un seul moyen : m'engager comme homme de peine chez l'un ou l'autre des autochtones qui, alors, consentirait à nous loger chez lui. Le seul



travail enfin, auquel, en ce pays étranger, je pouvais prétendre, c'était celui de la houe. Aussi peu lucratif que pénible pour l'employé, mais qu'importe ! Puissé-je seulement le trouver ! Il vaut mieux vivre de peu que vivre de rien. Il faut surtout, et sans retard, trouver où vivre.

\*  
\* \*

Il est huit heures déjà, ou presque. Nous descendons par la route de la Mission, celle par laquelle nous sommes montés cette nuit et ce matin. J'ai beau courir de ferme en ferme et chercher le charitable fermier qui veuille en même temps nous prendre en service et nous loger. Peine perdue ! Aux abords de la Mission, dans ce centre catholique et riche, nous sommes partout éconduits, comme hier soir chez les protestants et les musulmans de Kabale. Il s'agit de quitter Rusoroza où notre présence d'étrangers besogneux peut faire commenter désagréablement notre passage nocturne chez l'homme aux chiens.

Nous revoici, comme à l'aube, en contrebas de la colline et bientôt dans la plaine où, sous le soleil déjà brûlant de presque midi, nous nous asseyons pour attendre je ne sais trop quoi.

\*  
\* \*

Mon malade, excédé, s'étend sur le dos. Je l'imite faute de mieux. Singulière sieste en plein air ! Qu'avons-nous mangé depuis hier midi ? Notre seule faim. Grisés de chaleur, nous nous endormons tous deux d'un sommeil qu'épaississent les ennuis ; d'un sommeil profond et plein que je voudrais mortel !

Un tel sommeil, pour un cœur comme le mien, bourré d'angoisse, vaut-il jamais sans cauchemar ? J'eus donc un songe ; un songe inouï ; un songe que je n'oublierai jamais ; un songe qui me fit toucher du doigt les affres de la mort et, par revanche, me fit témoin de la plus belle vision.

Je me sentais mourir, comme je l'avais souhaité. Je vis venir à moi un prêtre en surplis avec étole. Il était muni d'un crucifix : « Aie confiance, mon fils, car, si tu crois, tes péchés te seront remis ! Raconte-moi un peu ta vie ! ». Je pleurais de joie d'avoir avant de mourir, un

homme de Dieu à mes côtés. Et mon passé, comme tout à l'heure à l'église, comme il y a quelques semaines au Gisaka, s'ouvrit à mes yeux comme un livre. Je fis donc au prêtre, avec une triste sincérité, le triste récit, très circonstancié, de toute ma vie, de ma pauvre vie manquée. Et, couvert d'une abondante sueur, je mourais déjà, qu'il achevait à peine de m'absoudre et récitait, pour mon agonie, les prières des agonisants.

Je n'entendais plus, ni voyais, ni sentais. J'avais beau, pour constater ma propre mort, écarquiller mes yeux dans le vide de la mort, je ne voyais que ténèbres. Soudain quatre ombres, qui, comme moi, se mouraient, troublèrent ma mortelle solitude. Elles couraient à se casser les reins et m'entraînaient dans leur course affolée. Une bête féroce, lancée au triple galop, avec six cornes flambantes et du feu dans le museau, nous donnait la chasse, vomissant sur nous et dans l'espace des paquets de flammes.

Nous courons toujours et tombons de précipice en précipice, laissant dans chaque chute qui une jambe, qui un bras, jusqu'à ce que, dépouillés et devenus esprits, nous poussons instantanément des ailes. et allons nous engouffrer, chacun de son côté, toujours poursuivis par la bête à six cornes, dans les failles chaotiques du volcan Sabyinyo.

Cet abîme d'horreurs, où d'immenses brasiers crépitaient, alimentés sans cesse par mille serpents qui eux-mêmes brûlent en crachant du feu, me révolta. Dans un élan suprême, je reprends désespérément essor, esquive le paquet de feu que me jette un énorme cracheur et rebondis derrière ma première bête, qui, luttant de vitesse et de rage, m'avait presque rejoint. De l'espace où je plane intouché, je vois celle-ci qui, ayant perdu pied pour m'avoir manqué, se précipite la tête en avant, avec ses cornes en débris, avec ses flammes incendiaires, dans les failles du volcan éboulé.

Mes yeux horrifiés, je les détache de cet horrible spectacle et, toujours planant mais déjà mort, perplexe et solitaire sur l'abîme, j'interroge du regard le vaste espace qui, autour de moi, n'a plus d'horizon. Sur une belle et blanche nuée, j'aperçois, belle et toute belle, d'une ravissante beauté telle qu'on en voit seulement dans les songes, une belle et jeune femme qui, portant comme chez nous la couronne des mères, tend vers moi son bébé qui sourit. Sur l'immensité vertigineuse, je courais déjà de toutes mes forces ou plutôt volais à tire d'aile vers l'enfant et sa mère, que, soudainement et contre mon gré, je fus réveillé

par les joyeux ébats d'un groupe d'écoliers qui, vers une heure de l'après-midi, rentraient de classe.

Mon songe, très réussi comme songe avec ses affres et ses visions, était fini sans dénouement, comme tout songe. La réelle aventure, ce risque incessant de la mort, cette préparation du dénouement fatal que toujours cependant on préfère à la mort vraie, recommençait pour moi.

Il ne reste plus qu'un tiers de jour. Que faire ? Oui, que faire ? La question, toujours la même, celle du logement, me brûle la pensée. Mon cœur secoué par le songe, énervé par la solution introuvable du problème, bondit et chavire et bondit encore. J'en ai la nausée et l'impression qu'il va me passer par la bouche. Je ferme celle-ci de toute ma volonté crispée et réveille mon malade, mon compagnon, d'exil, qui, lui non plus, puisqu'il bouge, n'est pas mort.

### III. MAIS DIEU DAIGNA !!!

(DU 20-11-45 AU 4-1-46)

Le groupe des enfants, de plus en plus curieux, se rapproche et autour de nous fait cercle. Mon regard vitreux, où transparaît, je le crains, mon âme méchante, évite la candeur défiante du leur. L'un d'eux, un tout jeune, beau et svelte, d'environ 15 ou 16 ans, avec par-ci par-là des pointes de feu sur le front, me regarde, desserre le cercle et tourne autour de moi, avec une attention marquée, comme s'il m'eût connu quelque part. Sous cette protection opportune, dont je ne peux encore rien augurer, je n'ose dire mot, ni le regarder en face.

– Êtes-vous du Ruanda, s'enquiert-il ?

Il avait parlé ma langue, avec le pur accent du Nduga !

– Oui, répondis-je encouragé.

– Et que faites-vous ici ?

– Nous nous reposions.

– Et d'où arrivez-vous comme ça ?

– Du Ruanda ; nous cherchons deux choses que nous ne trouvons pas : du travail et un logement.

– Depuis quand êtes-vous arrivés ?

– Hier au soir, de Gisoro ; nous avons passé la nuit en plein air.

Assis à mes côtés, Rwandekwe me chatouille de l'ongle et, visiblement inquiet, me montre quelque chose du doigt : un peu en retrait deux bouts d'hommes discutent entre eux, car le plus jeune, que contredit le plus grand, affirme nous avoir vus à l'église ce matin. Bien nous fasse !

– Vous ne connaissez donc personne dans la région ? poursuit le jeune homme, après avoir réfléchi.

– Personne. Est-ce-qu'il y a beaucoup de *Banyarwanda* par ici ?

– En grand nombre, surtout à Kabale et dans la plaine que voilà. Je suis du Ruanda moi-même et loge chez un compatriote pour fréquenter l'école. Mais, si vous permettez, pourrais-je savoir votre nom et de quel côté du Ruanda vous êtes. Je crois vous connaître ou vous avoir vu. Mais je crains de me tromper.

Question délicate pour un fuyard. Mais je me trouve si mal en point. À quoi bon me déguiser ? Et s'il faut mourir, à quoi bon mourir inconnu ? N'ai-je pas fui pour éviter la nécessité de me déguiser ? pour avoir la liberté de porter mon vrai nom ? en un pays où les poursuites judiciaires ne puissent plus m'atteindre ? Ce pays de refuge et de sécurité, pour lequel j'ai fait tant de détours et couru tant de risques, c'est bien celui-ci ; et n'y suis-je pas ? Malheureux et dépouillé, n'importe ! J'y suis. Et, puisque cet enfant de chez nous croit me connaître, m'avoir vu, à quoi bon le tromper, alors qu'il vient à point nommé, alors que sûrement il peut être l'envoyé de Dieu, le résultat heureux de mes prières de ce matin et – fantaisie du pressentiment ! – la Vierge-Mère de mon songe ; alors aussi qu'il est si poli et si réservé dans ses paroles ? Je gagne moins à le tromper, et moins encore à douter de l'innocence de ses intentions ! Le bel enfant !

Toutes ces pensées me passent rapidement par la tête entre deux regards. Et résolument, comme qui risque le pour le tout, je me nomme avec identité complète. Et l'enfant, avec une réelle joie, cette joie chaude de l'enfance, me serre la main, me saute au cou, sans cette réserve traîtresse qui cache mal, dans le premier mouvement de l'homme d'âge, une arrière-pensée !

\*  
\* \*

Il avait souri et battait des mains. Il se recula et, d'un bond, me mit debout, me dévisageant, les yeux dans les yeux, car sa taille, précocement élancée, se mesurait à la mienne, trapue.

– Je ne me trompe pas, clame-t-il, je vous connais, je vous ai vu, je suis moi-même originaire du territoire d'Astrida, du Buganza comme vous, et suis à Kabale depuis un an chez un parent. Qu'il est donc cruel d'être enfant, de n'avoir rien à soi ! Mon parent est absent. Il est allé pour affaires à Masaka et de là, à Kampala. Je ne sais encore quand il

va rentrer. Et sa femme, originaire du Buganza, avare et craintive, ne voudra jamais, pour rien au monde, en l'absence de son mari, vous héberger. Avec elle, je me trouve moi-même très mal à l'aise. Décidément vous ne connaissez donc personne à Kabale ? Cherchez bien, je prendrai sur moi de vous y conduire !

– J'ai vu l'année dernière à Nyanza un certain Céphas Ngenzi, policier, qui, passant en congé, se disait de Kabale. Vous le connaissez ?

– Vous tombez bien ! Céphas Ngenzi, policier, un chic type, grand et beau, généreux et bon. Il est toujours à Kabale. Je le connais de très près. En voilà un qui, mieux qu'un autre, pourra et voudra vous héberger, peut-être pas chez lui dans le quartier des policiers, mais quelque part chez un de ses amis. Il a tant d'amis dans le secteur de Kabale. Il est surtout si bon et si influent. Allons-y de ce pas, je vous en prie. C'est moi qui vous mène. Vous ne m'avez pas demandé mon nom : Jean Kabiligi. Ne suis-je pas votre premier ami à Kabale ? J'espère qu'une fois bien logés, nous ferons plus ample connaissance et pourrons nous voir souvent et causer du Ruanda. Vous parlez de chercher du travail. Qu'est-il donc arrivé ? Je ne vous connaissais pas dans le besoin.

– Mon cher ami, il m'est arrivé des ennuis, comme il en arrive à tout le monde, à tous les hommes. Vous êtes trop jeune pour comprendre. Toutefois, un beau dimanche, en allant de compagnie à la messe, si, comme vous me le faites espérer déjà, je trouve où loger, nous causerons et je vous dirai en quelques mots mes malheurs. Mais, cher enfant, pour vous tranquilliser d'avance, sachez que je n'ai ni volé ni tué ; et mes malheurs ne sont que personnels.

– Je comprends, quoique enfant, que vous n'avez ni volé ni tué. Un assassin ne viendrait pas si près. Un voleur ne paraîtrait pas aussi démuné que vous l'êtes. Je vous interrogeais par simple curiosité. Excusez mon indiscrétion d'avoir voulu m'immiscer dans les affaires des hommes. Il y a toutes sortes de malheurs, autant, peut-être, qu'il y a de goûts ? Quant au travail, je doute que vous en trouviez à Kabale, à votre mesure. L'Uganda, où nos Anglais, si riches pourtant, ne lâchent presque rien, est un pays qui accueille très mal les travailleurs qualifiés venant du Ruanda, et moins encore les clercs.

\*

\* \*

Tout en causant, nous avions, avec le bel enfant devant moi, atteint le Kabale-bazar et escaladé le coteau jusqu'au Kabale-office où flotte, agité par le vent, le pavillon britannique. Nous pénétrons sans crainte dans les rangées du camp policier où s'espacent, en parfaite symétrie, de petites mais belles maisons en pisé.

Nous voici chez Céphas, le policier. Il est absent. Mais sa femme est là : une toute petite personne sans rondeurs qui avec son frais minois et ses huppées ruandaises que je devine sous un mouchoir de tête, m'a l'air d'une jeune mariée ; une jeune mariée, d'apparence chétive mais calme, dans le goût classique des hommes de plus de quarante ans et grands de taille qui, tel Céphas, du haut de leur maturité et de leur haute stature, s'éprennent d'enfants, les protègent, les aiment pour en être aimés. Car, si je me rappelle bien, mon Céphas n'était ni trapu ni jeune.

Kabiligi me présente. La jeune femme, avec des gestes timorés et exquis d'enfant trop sage, nous offre des sièges et s'empresse, à l'anglaise, de préparer le thé qu'elle me sert bientôt sans se scandaliser de mon piteux état. La femme ruandaise, à côté de bien vilains défauts dont le dévergondage et l'infidélité sont les plus saillants, possède, avec des réflexes décevants, de réelles qualités : la générosité, la prévenance, la pitié, la candeur féminine, en un mot la maternité.

Mon charitable guide ne repartit que bien tard, quand Céphas fut rentré. Celui-ci me vit, me reconnut et sa joie fut au comble. Je fus fêté et présenté non seulement à ses amis, policiers comme lui, mais même à son sergent : un homme ventru, d'un noir de suie, mais très bon. Chez Céphas, pour moi, des tasses de thé, des paquets de sucre, divers plats de riz, de bananes, de viande, que sais-je encore, pleuvaient. Une seule chose manqua : la bière ; car c'était la nuit.

Céphas avait eu soin, en ce pays où, de par les règlements, l'hospitalité est très peu pratiquée, de prévenir que j'étais son parent et, pour tout faciliter, m'en avait donné la consigne. De par le sergent, je fus logé, avec mon compagnon redevenu mon *boy*, dans une maison vacante du camp policier. Un lit en bois, fourni par Céphas, fut, la nuit même, installé confortablement, avec draps et couvertures.

\*  
\* \*

Le lendemain mon malade, non encore remis, fut transporté à l'hôpital où, à défaut de la femme de Céphas, j'avais accès facile auprès de lui et lui portais sa pitance, sous la haute protection d'un grand *Munyarwanda* : l'assistant médical Kanyarutoke.

Je fus également présenté au fameux Musafiri que je reconnus sans peine dans sa blanche *gandoura* d'arabisé dévot et qui, l'avant-veille, avait voulu, ne me connaissant pas, me jeter en prison. Devant un gradé de la police anglaise, le *sultani* changea de figure et se confondit en excuses, ne jurant plus par « Allah », et ne m'appelant plus *marhun* !

Chez les amis de Céphas, tous gros personnages, aussi nombreux qu'ils étaient influents, on s'empressait autour de moi.

Connu des policiers et protégé par eux, recommandé aux autorités indigènes, donc reçu en ami par les amis de mon ami Céphas, je pouvais désormais, sans crainte aucune, circuler de gauche à droite, du quartier indigène au quartier militaire, des salles d'hôpital aux bureaux de District, du Kabale-office au Kabale-bazar, de la Mission catholique à la Mission protestante, dans tout le secteur enfin. De vagabond je devenais citoyen. C'était plus que je n'avais espéré. Et ce, grâce à Dieu, grâce au jeune Kabiligi, grâce à Céphas,... Et ce, mon Dieu, après une nuit d'horreur, après un songe terrible ! Grâces vous soient rendues, Seigneur !

Il fallait sans retard en informer le Père Norsen et donner mon adresse à mon frère Bizimana, à Suzanne, à tous mes affidés.

\*

\* \*

De Kabale (Kigezi)  
chez Céphas Ngenzi, *policeman*,  
ce mercredi 21-11-45

« Au Très Révérend Père Norsen

« Que j'ai de joie à vous écrire cette lettre ! Joie que vous partagerez en me lisant ! D'obstacle en obstacle, j'ai pu, avec mon *boy*, mon cher *boy* dont désormais j'emprunte le nom pour mes correspondances au



Ruanda, arriver à Kabale le soir même du jour où je vous écrivais de la frontière. Presque installé, j'y suis maintenant le plus heureux des fuyards chez l'ami le plus charitable. Avec un désintéressement qui m'étonne, celui-ci me nourrit, me loge, me protège et me promène parmi ses nombreuses relations. Et pour le moment, je ne fais encore rien pour lui. Me réjouir avec lui, après ses heures de service qui ne sont pas onéreuses, est, pour le moment, ma plus lourde occupation. Mon exil s'avère un paradis et ma fuite une occasion de joie.

« Seulement je suis gêné autant que je suis choyé ; car, je me sens déjà, après un jour de séjour, à charge à mon protecteur et surtout à sa jeune femme qui doit cuisiner pour trois. Mon hôte estime que je suis encore fatigué et me prescrit, comme un médecin à son malade, le repos le plus complet. De peur de le vexer, je me laisse faire. Mais cela ne doit pas durer, car c'est trop m'humilier et par là me faire mal juger. Il m'a encore empêché ce matin de lessiver moi-même mon linge et en a chargé sa femme qui doit encore s'occuper du ménage et aussi de mon *boy* qui est hospitalisé. C'est assez vous dire l'intérêt que mon hôte et sa femme me portent et la grande attention dont, Dieu merci, je suis l'objet.

« Mais il faut que cela se paye, du moins en partie. Pour recevoir des amis de marque ou de hasard comme moi, et même parfois les parents de sa jeune femme, il est en train de faire construire en sous-chefferie une maison en pisé. Je vais lui demander, comme grâce, de me laisser l'aider à la faire construire. Je ferai le « pot-pot », je crépirai les murs, je porterai le chaume. Quatre *Bakiga* s'en occupent pour douze shillings par mois. Je serai le cinquième ou au moins, je marquerai leurs présences et surveillerai leur travail. Enfin j'apprendrai à faire une maison. Ce sera pour moi un métier en plus, puisqu'en ce pays le travail de « gratte-papier » demeure introuvable. Mon hôte s'en réjouira. Je serai utile et mériterai ma pitance. Qu'en pensez-vous ?

« À présent vous pouvez m'écrire. Et vos lettres ajouteront à ma joie. Le poste de Kabale reçoit régulièrement deux courriers par semaine : le premier, par camionnette, arrive de Goma-Kisenyi, par Ruhengeri-Gisoro, tous les jeudis et repart tous les vendredis ; le second arrive de Byumba par porteur tous les samedis et repart tous les dimanches. On est bien servi. Je peux envoyer mes lettres, ou en attendre, par l'un ou

l'autre. Je ne me mettrai pas en peine pour les timbres. Mon hôte m'a promis de m'en fournir. Il est pour moi aux petits soins.

« En lisant ma nouvelle adresse, vous remarquerez que, pour couvrir ma retraite, je me sers d'un nom d'emprunt : celui de mon *boy*.

« Je m'excuse auprès de vous d'avoir dû, par ce truc, plier votre droiture aux caprices désormais inévitables de mon destin. Par crainte pour mes lettres, j'ai cru le devoir faire, sachant qu'au Ruanda, je suis toujours sous recherche et pourrais, si pas me faire arrêter à Kabale, du moins compromettre mes correspondants. Ajoutez à cela que mon hôte, me connaissant d'ailleurs mais ignorant tout de mon état, a encore l'agréable défaut de n'avoir pas la mémoire des noms : il m'appelle Lazaro ; et j'en suis bien aise, vous priant de m'écrire sous ce nom, comme sous celui de mon *boy*.

« Le lendemain de mon arrivée ici, donc pas plus tard qu'hier matin, j'ai pu, après une affreuse nuit dont je me souviens avec terreur, assister à une messe sur semaine où j'ai beaucoup prié. C'est certes à mes prières larmoyantes, ajoutées à celles bien plus ferventes que vous me réservez, que je dois ma belle chance d'aujourd'hui. Ne me plaignez donc pas.

« Je ne sais encore si j'aurai l'occasion de faire connaissance avec les Révérends Pères de Rusoroza. Mais on dit qu'ils parlent tous français : ils sont peut-être français, ou canadiens, en tout cas pas belges. J'irai à la messe le dimanche et pourrai peut-être les voir de plus près.

« J'espère qu'entre vos mains, le fameux mécanisme, contre mes débiteurs, fonctionne de mieux en mieux. Aussi ne douté-je pas que votre réponse, dont je vous remercie beaucoup d'avance, m'apportera, avant trois semaines, d'excellentes nouvelles.

« Mes nouvelles d'ici, outre les quelques ressentiments que me causent ma fierté et mon exil, sont, comme vous voyez, bien bonnes. Ma joie sera très grande quand vous m'aurez écrit.

« Dans l'attente de vous lire bientôt, je vous prie d'agréer, Très Révérend Père, avec mes vifs remerciements, mes meilleurs sentiments de pleine confiance et d'amour filial.

« J.H. »

\*  
\* \*

De Kabale (Kigezi),  
chez Céphas Ngenzi, *policeman*,  
ce mercredi, 21-11-45

« Bien cher frère,

« Que ma nouvelle adresse ne te trompe, ce n'est pas Rwandekwe qui écrit. C'est bien moi. J'emprunte le nom de mon *boy*, de peur que mes lettres reconnues, adressées par moi ou à moi, ne soient ouvertes au cours des transmissions. C'est aussi, chez frère, pour que mon hôte, qui ne soupçonne rien de mes ennuis, y reste à jamais étranger.

« Me voici à Kabale dans les meilleures conditions de sécurité et de santé. Il n'y a de malade que Rwandekwe dont l'état cependant n'est pas alarmant. Mon présent bonheur, que je ne dois qu'à Dieu, est immense autant que ma joie. Il ne laisse rien à désirer. Ma seule peine, assez supportable puisque désormais je suis hors de prise, sous les lois anglaises, est de me trouver loin de toi, loin des miens.

« Je viens d'apprendre qu'un courrier du Ruanda, en service régulier, arrive demain jeudi pour repartir le lendemain. J'en prends occasion pour te donner, comme promis, ma nouvelle adresse. Tu peux désormais m'écrire, sous cette adresse, aussi régulièrement que possible.

« On m'a volé, à Gisoro, presque tout l'argent que j'avais. Le peu qui me restait, je viens de le dépenser encore ce matin pour achat de papier. Je suis donc pauvre, réduit pour ainsi dire à la mendicité. Je crains que d'ici peu, mon hôte, un brave homme très dévoué, ne s'offusque de mon indigence, ne m'ayant jamais connu si pauvre. Il est, avec sa femme, aux petits soins pour moi. Et cela me gêne. Je vais, dès lundi prochain, me mettre à travailler pour lui, et des mains. Le voudra-t-il ? Lui qui vante ma richesse à ses amis ! Et moi qui dois me présenter tel qu'il me vante ! À cet effet donc, pour le plus de succès possible, il m'a prêté son propre linge qui ne me va pas du tout. Il faudrait me voir, ficelé tant bien que mal dans ses habits trop longs : il a près de deux mètres de taille ! Enfin il est, comme cela se rencontre souvent, plus généreux que riche et s'acharne, comme tous nos *Banyarwanda* d'aujourd'hui, à vivre au-dessus de ses moyens. N'escompte-t-il pas de

moi, m'ayant connu riche à la Nuco, une compensation honorable, qu'il refuserait d'abord par galanterie, mais qu'ensuite, après s'être fait prier, il accepterait au prix de mille excuses avec un grain de joie dans l'œil ? Je le crains et le crois. Et mon amour-propre en est chatouillé.

« Je suis donc pauvre ; et le travail que je me propose de faire pour lui ne liquidera pas, et de loin, la dette de reconnaissance que je crois lui devoir. C'est te dire, chez frère, les peines qui, sans trop me torturer, jettent sur mon présent bonheur une ombre de plus en plus noire. C'est te dire aussi, presque en sourdine, que, pour le cas où je croirais devoir décliner, par fierté, les gages que mon hôte, dans son désintéressement, ne manquera pas de vouloir me fixer, je me verrai obligé, je ne sais encore quand, de te réclamer, pour n'être à charge à personne et pour soutenir mon prestige, le dépôt d'argent que je t'ai confié.

« Mais comment me le feras-tu parvenir, si je n'envoie à cette fin mon compagnon qui est maintenant malade et hospitalisé ? C'est encore à voir. Et, pour le moment, fais comme je t'ai dit, emploie l'argent en question, manie-le : je le veux doublé pour ton profit et le mien.

« Laisse-moi te répéter cependant que tu dois te tenir sur tes gardes : surtout avec Elias, cet habile spéculateur. Il ne manquera pas, de connivence avec ses pareils, de te berner par des calculs qui, en fin de compte, ne profiteraient qu'à lui seul. Je le connais de longue date. Et son thème de conversation pivote toujours sur le trafic de l'or si courant de nos jours. À ce sujet je ne puis m'empêcher de te faire une leçon qu'un ami m'a faite à Nyanza. Le trafic de l'or implique des chances fabuleuses et autant de malchances. En plus il est prohibé par le Gouvernement et passible de poursuites judiciaires. On m'accuse aussi, non sans quelque raison, d'avoir trempé dans cette louche affaire. Recueille mes leçons comme des préceptes. J'ai fait dans l'or une cruelle expérience. Je veux l'avoir faite aussi bien pour moi que pour toi et pour tous les miens. L'or, c'est l'excrément du démon. Tu dois en éviter le contact. Il est certes très difficile parfois de régler nos activités humaines sur la lumière des lois. Mais il faut y tendre de toutes nos forces, car les lois, expression concise de la bonne volonté de tous, synthèse et conclusion équitable des relations humaines, sont édictées, après mûre réflexion, par des hommes sages, que j'imagine impartiaux et sereins, pour le bien-être des peuples et la prospérité du monde.

« Mes lettres à tous les miens passeront par toi, ainsi que celles qui me seront adressées. Je te recommande de saluer pour moi ta femme et mes sœurs. Je ne mets pas en doute les soins, pour lesquels je te remercie, que tu prodigues à ma famille et à tous les nôtres.

« Je te serre la main, cher frère, et te fais un ordre de me répondre vite. Dis à Zabella que je lui écrirai prochainement, ainsi qu'à Suzanne.

« Ton grand frère, J.H. »

\*  
\* \*

De Kabale (Kigezi),  
chez Céphas Ngenzi, *policeman*,  
ce vendredi, 30-11-45

« Mon cher frère,

« Je ne puis attendre ta réponse à ma première lettre. Ma gêne, malgré les bontés de mon hôte, va de mal en pis. Il a accepté, bien à contrecœur, que je surveille sa maison en construction. Il a refusé catégoriquement, avec une fierté qui blesse la mienne, de me prendre en service, c'est-à-dire de m'engager dûment avec livret ou carte de travail, mais n'a pu décliner mon offre de veiller sur sa main-d'œuvre. Il ne sera donc jamais question de salaire sonnante. À ses yeux je ne suis qu'un hôte. Si je veux travailler, c'est moins pour gagner ma vie, que pour occuper mes loisirs. Je vis donc à ses dépens et porte toujours son linge, car le mien, que j'ai dû partager avec mon *boy*, n'est plus présentable.

« J'ai donc besoin d'argent pour me procurer des habits de rechanges et cacher le plus possible ma misère. Cet argent, je ne puis le trouver sur place, jusqu'au jour où la maison de Céphas sera achevée. C'est alors que, si tout va bien, j'aviserais à chercher du travail, soit chez les Hindous, soit ailleurs, pour n'être plus à charge à personne.

« Sur le dépôt d'argent que j'ai laissé entre tes mains, je me vois obligé de te réclamer au moins mille francs. Et, comme tu n'as à ta disposition aucun moyen de me les faire parvenir, j'envoie mon compagnon Rwandekwe qui, après sa guérison, ne demande qu'à revoir son pays et sa mère. Je ne te demande pas de lui remettre de

l'argent pour moi, mais de me l'apporter toi-même sous sa conduite. Il part d'ici demain très tôt et sera chez toi dans six jours. Il voyage, sur la recommandation de mon hôte, dans un groupe de soldats démobilisés et n'a rien à craindre dans leur compagnie. Mais leur départ, ajourné ou non, n'empêchera pas mon *boy* de se mettre demain en route.

« Pour venir toi-même sans risques, il suffira d'avoir sur toi ton livret d'identité et de n'être pas chargé. Le seul inconvénient, c'est de passer la frontière avec mille francs en poche, au grand risque de te voir pillé ; car alors la somme pourrait être, d'après les procédés en usage sur la frontière, confisquée et acquise, arbitrairement sinon de droit, aux agents de la douane. Ce serait du propre, si tu venais à tomber en pareilles mains !

« Mais j'ai pu aplanir, autant que possible, toutes ou à peu près, les difficultés que tu craindras, non sans raison, de rencontrer ; d'autant plus que la région de Byumba ne t'est pas connue.

« Mon hôte qui, comme bien tu penses, ignore tout de mes ennuis au Ruanda, a bien voulu intervenir voici comment. Il a des relations partout, même au Ruanda. Je lui ai demandé un mot de recommandation à l'adresse d'un sien ami qui habite au Ruanda aux abords de la frontière. Ce mot, mon *boy* le portera au destinataire avec qui, de par mon hôte, il fera connaissance. C'est là que tu logeras toi-même, avec mon *boy*, avant de passer la frontière pour Kabale. Tu seras, je l'espère, bien reçu et bien protégé. Cet intermédiaire a lui aussi des relations à Byumba et connaît d'amitié, comme Céphas, mon ami Julien de Rulindo chez qui j'ai logé, il y a si je compte bien, deux semaines. Ses amis, à cause de mon hôte qui est son ami intime, seront alertés pour te recevoir et te faciliter non seulement le logement en territoire de Byumba mais encore le passage de la frontière jusqu'à Kabale. Mais qui sait encore si, sauf accident, l'impatience et la nostalgie que j'ai déjà du Ruanda ne me dicteront pas de venir à ta rencontre chez un ami de Byumba dont mon *boy* te donnera le nom ?

« De toute façon la police douanière n'osera ni t'inquiéter ni te fouiller, ou mieux encore ne te remarquera pas du tout. De toute façon encore, si tu n'as pas eu le temps prendre ta feuille de route, tu ne devras même pas te présenter aux bureaux du territoire de Byumba. Par ailleurs, cher frère, je ne te connais pas pour un poltron. Tu sauras

passer, et par où passer, quand bien même je n'aurais pas pourvu à tout ça.

« Tu as dû apprendre que Kabale, depuis la fin de la guerre, est le centre de démobilisation où arrivent, tous les huit jours, des compagnies entières d'anciens soldats. À chaque descente de convoi, j'ai beau allonger le col, interroger des yeux, m'informer, notre chez frère, que je pleure déjà comme on pleure un mort, ne se fait pas voir et personne n'en dit rien. Demain arrive encore un convoi, je recommencerai le même manège. Et ce sera encore pour être déçu, car, à ce propos, je ne me sens aucun espoir.

« À celle-ci, la seule réponse, c'est ton arrivée. Viens donc à Noël, ou avant Noël de peur qu'en venant plus tard, tu n'aies à pleurer sur ma tombe.

« À bientôt, cher frère, et salut à tous les nôtres.

« J.H. »

\*  
\* \*

De Kabale (Kigezi),  
chez Céphas Ngenzi, *policeman*,  
ce vendredi, 30-11-45

« Ma très chère Zabella,

« D'ici j'écris désormais sous le nom de mon *boy* pour vingt-deux raisons que tu soupçonnes sans peine et dont mon frère a dû te faire part. Il t'a en même temps raconté que je me disposais à t'adresser un mot, ainsi qu'à Suzanne. Ce mot, le voici, mais sans but précis.

« Je voudrais seulement te revoir et te retrouver. Tu comprends, ma chère, ce que, sous le poids de ces deux mots, je veux insinuer.

« Tu auras appris que je suis à Kabale le plus heureux des hôtes, chez un brave homme que j'ai connu à Nyanza. C'est une façon de dire. Certes je ne suis pas à plaindre. Ma cachette est douce autant qu'elle est sûre. Mais quand en finirai-je ? Et la promesse sacrée que je t'ai faite de me réunir à toi, de faire à tes côtés peau neuve, quand pourrai-je la tenir ? Quand pourrai-je réaliser, pour ton bien et le mien, ce rêve

désormais infini de ma présente vie ? Prie bien fort, ma chère, pour toi et pour moi.

« Qu'il me serait donc doux de faire mes Pâques l'année prochaine, et avec toi ! Que j'aurais de joie à sceller, par cette soumission aux lois de ma religion, par cette renaissance en Jésus-Christ, l'évidence de notre réconciliation combien urgente, combien nécessaire, combien désirée ! Peut-on se trouver à l'aise ou dormir tranquillement avec pareil projet en suspens ? Non, ma chère. Et, comme tu vois, je suis en sûreté mais bien loin d'être ce qu'il faut que je sois, ce pour quoi, en définitive, je suis né : être heureux !

« Mais j'espère que le bon Père Norsen fait bonne besogne et que, d'ici un mois, donc bien avant les Pâques, ma réhabilitation sera chose faite.

« Ne m'écris pas personnellement. Tes lettres, je le sais et le crains, me feraient de la peine. Mon frère me dira pour toi tout ce que tu aurais à me dire. Je l'appelle auprès de moi avec de l'argent, car, malgré les bons soins de mon hôte, je suis pauvre à faire peur.

« Je t'embrasse, ma chère épouse, ainsi que les enfants, et soupire après toi.

« J.H. »

\*  
\* \*

De Kabale (Kigezi)  
chez Céphas Ngenzi, *policeman*,  
ce vendredi, 30-11-45

« À ma chère et bonne amie Suzanne

« Je suis donc, depuis bientôt deux longues semaines, l'hôte gâté d'un hôte dévoué, à Kabale. Le brave homme qui me loge a pour ton ami tous les égards et, devant ses amis, qu'il a très nombreux, ne cesse de vanter ma haute personnalité qui, tu le sais, toi, ne vaut plus la peine d'être vantée. En dépit de mon apparence minable, je suis, dans ce coin du Kigezi où je cache mon infortune, l'objet de l'admiration de tous. Cela ne peut aller sans m'énerver.



« Mon hôte, tu le connais, sans doute, a nom Ngenzi. Il professe, sous le surnom de Céphas, le protestantisme qu'il appelle, d'accord avec ses pareils, la religion des *Batutsi*. Tu l'as rencontré en août écoulé chez Bugabo, à Nyanza, un soir. Policier à la solde des Anglais, il était alors, comme beaucoup de ses collègues *Banyarwanda*, en congé, C'est un homme entre les deux âges qui causait si bien ce soir-là et qui cause bien mieux aujourd'hui.

« À son retour de congé, il a pris en mariage une ravissante petite fille de Kigali dont je connais les parents et qui me traite mieux encore que son mari. Tu vois, j'ai, comme tu aimais à me le dire, du sel pour le sexe faible.

« Bien que protestant, mon hôte boit, comme moi, solidement et, mieux que moi cette fois, se moque de ceux qui ne boivent pas et les trouve anormaux. Nous sommes bien d'accord sur ce point et faisons bon ménage ou franc tapage. Je ne lui reproche qu'une chose, une bien petite chose, c'est qu'il pense obstinément que je suis encore l'homme riche d'il y a un an, le prodigue qu'il a connu à Nyanza. Ma pénurie, il l'appelle désintéressement. C'est, comme il aime à dire quand, pour m'encenser, il est à bout de matière, le propre des vrais riches qui, n'ayant rien à gagner ni à perdre, n'éprouvent pas le besoin de se présenter tels qu'ils sont. Et, pour soutenir dans la suite le prestige qu'il me veut et qu'il me prête dans le cercle de ses mille relations, je me suis vu obligé de commander, en même temps que je t'écris, une bonne somme d'argent que mon frère, guidé par Rwandekwe, devra m'apporter fin décembre.

« Rwandekwe, qui te remettra la présente, te dira dans quelles conditions alarmantes nous sommes arrivés à Kabale, notre première nuit à la belle étoile, notre détresse du lendemain, à laquelle nous n'avons échappé que par miracle. C'était la mer à boire qu'un ange de Dieu a eu la prévenance d'éloigner de nous. Tout cela est donc passé, presque oublié.

« Le poste de Kabale se trouve à moins de 30 kilomètres de la frontière de Byumba. Cette dernière, je la vois tous les jours, et la salue d'ici avec de vagues désirs de la repasser. Tout le Kigezi, où l'on voit encore des témoins – hommes et choses – du passage impétueux de Rwabugiri, n'est qu'un prolongement de notre Rukiga, comme le Bufumbira l'est du *Mulera*. Depuis les Birunga, jusqu'à Kakitumba, chez

Rujigo, la frontière, marquée par des bornes et chevauchant des crêtes, est partout conventionnelle.

« Le *kinyambo*\*, ou dialecte du Kigezi s'apparentant à celui du Karagwe, est intermédiaire entre le *kilera* et le *kinyankole*. Mais, j'ai beau faire attention et prêter l'oreille, je ne saisis pas grand-chose de ce que les autochtones se disent entre eux.

« Les *Banyarwanda* font plus que le tiers de la population. Si bien que notre langue est aussi couramment employée que le *kinyambo*, surtout dans les centres extra-coutumiers et aux abords de la Mission. Que je parle *swahili* ou *kinyarwanda*, je suis compris de tous. Et, par fierté nationale, je ne crains pas, quoique mal ficelé dans les habits trop longs de mon hôte, de rudoyer quiconque, *Muganda* ou *Mukiga*, se permet de me parler en *kinyambo*. Quelques-uns disent, en me désignant du doigt, que je suis un type peu commode.

« L'habillement est uniformément le même qu'au Bufumbira et dans notre Rukiga : des peaux et rien que des peaux dont quelques unes, c'est-à-dire les mieux agrémentées, portent de longues franges où sont enfilées pêle-mêle ferrailles et perles, écailles et pièces de cents.

« Ici les peaux de chèvres, qui chez nous, se vendraient de huit à dix francs, coûtent – et facilement – parce que recherchées par tous, environ douze à quinze shillings, c'est-à-dire plus cher que des tissus. Enfin nombreux sont les *Banyarwanda* qui, passant de nuit la frontière, ou grâce à des amis, viennent avec des centaines de peaux fraîches et font en un jour, sur le marché de Kabale, de belles fortunes.

« Ici donc, même les riches qui ont de quoi se payer des tissus, tout le monde possède chez soi, comme signe d'opulence et d'esprit national, un complet de peaux.

« Avec leurs peaux de même coupure, les filles ressemblent aux femmes à s'y tromper, n'ayant ni huppe, ni quoi que ce soit qui les distingue.

« Les filles se marient tard. Et d'ordinaire la femme est plus âgée que le mari. Les jeunes mariées portent, à la mode ugandaïse, un habit élégant qui, quand l'œil s'y fait, leur va à merveille et s'appelle « Gayaza » ou *buding*\*. Pendant le jour, elles ont, toujours tendu sur elles, même le matin et le soir, un énorme parasol. Mais au bout d'un certain temps, et d'ordinaire après la lune de miel qui, ici, ne dure que

deux semaines, elles abandonnent le *buding* et revêtent, comme le commun des femmes, et peut-être pour devenir réellement femmes, l'accoutrement traditionnel : l'éternelle peau ! C'est à se demander si l'évolution aura jamais raison du port de la peau chez ces populations frustes !

« Les mères, outre leurs marmots qui, comme chez nous, sont portés sur le dos, ne présentent rien de spécial, à part qu'en guise de couronnes, elles portent des rangées de perles fines qui contournent la tête et sont parfois d'une saleté repoussante.

« Imagine-toi que le dimanche, des vendeurs de beurre rance se placent, avec leur marchandise, non loin de l'église et que femmes et filles, venant s'approvisionner chez eux, se beurrent scandaleusement sur la place ! C'est leur façon à elles de s'embellir pour entrer dans la maison de Dieu ! Tu comprends alors, ma chère, ce que l'église, bourrée de monde, assiégée par des légions de mouches, doit renfermer d'odeurs répugnantes. J'ai été dernièrement à la grand-messe du dimanche et j'en suis revenu le ventre ballonné.

« Voilà pour Kabale. Je t'en dirai encore un mot, si l'occasion s'y prête, mais pas avant le retour de Rwandekwe.

« On y rencontre aussi, mais, comme chez nous, en petit nombre, des *Baganda*, artisans, chauffeurs, trafiquants, sans demeure fixe et tous des voleurs de grand chemin, qui convoitent l'or du Ruanda et attendent le jour imaginaire où, derrière les Anglais, comme la hyène derrière le lion, ils pourront faire irruption dans notre pays. Vaine convoitise ! Sotte prétention que tout ça ! Ce jour luirait-il jamais ? Qui le souhaite chez nous ? Qui, depuis le groupe déjà imposant de nos évolués, jusqu'à la masse du petit peuple ? Personne, je pense, à part quelques imbéciles qui, à force de se mêler de tout et de tout critiquer, en sont arrivés, par incapacité et dégoût, à devenir propres à tout, c'est-à-dire propres à rien ! De ces gens-là, le Kigezi en est plein, et peut-être tout l'Uganda. Ici on coudoie, éhontés comme des boucs, passant et repassant, soit à pied soit en camion, à chaque tournant de route, des milliers de délinquants évadés du Ruanda et du Congo dont, hélas ! mais bien malgré moi, tu le sais, toi, je suis allé grossir le tas !

« Il est certes au Ruanda des mesures d'ordre économique, comme la corvée, l'impôt pour bétail, et d'autres d'ordre disciplinaire, comme l'application du fouet, qui n'existent pas du tout en Uganda et qui, chez

nous, déconcertent les consciences les plus objectives ou révoltent les esprits les plus sains. Mais ces mesures-là, qui tendent d'ailleurs à disparaître à mesure que les mœurs s'adoucissent, le Gouvernement belge ne les prend qu'à contrecœur et uniquement parce qu'il croit devoir les prendre, du fait qu'elles sont un moyen, unique après expérience, pour civiliser les peuples enfants. C'est donc, en définitive, le Ruanda en essor qui mettra lui-même fin à l'application de ces diverses mesures qui nous indignent mais ne manquent pas leur meilleur but : celui d'éduquer la masse par la crainte.

« Au Kigezi, où, comme dans tout l'Uganda, ces mesures, dit-on, ne sont pas appliquées, la discipline n'est qu'apparente et l'évolution purement matérielle. La police, quoique serrée et souvent secrète, se montre très défectueuse et a pu gagner, je ne sais comment, l'aveugle confiance des Anglais. Outre les policiers attitrés qui portent très fièrement la livrée réglementaire, il en est d'autres, non moins policiers, qui portent : le matin, une ample peau à franges comme les autres indigènes ; le midi, une vaste *gandoura* à la façon des Arabes ; et le soir, un complet smoking. Et ce, pour avoir le nez dans tout et chez tous. Et ce, pendant que l'on tue, que l'on vole, que l'on commet tous les crimes. La police sait tout. Mais l'Anglais, qui voudrait savoir, qui a mis sur pied la police et la paye pour savoir, ne sait rien ! Et les contrées dont il s'agit sont réputées prospères, parce que tous les intérêts matériels, actifs et dévorants, se mêlent confusément et sans frein à toutes les passions. Le seul frein, le seul vrai, ce serait la droiture de cœur ou la conscience. Celle-ci, faussée ou piétinée par d'avidés *Baganda* qui, comme les Arabes leurs premiers initiateurs, et parfois davantage, sont amants éhontés de l'argent, ne peut faire autorité, n'étant plus de taille à lutter et n'étant soutenue par aucune mesure efficace pour mettre en échec la cupidité. À côté de l'Anglais qui veut de plein cœur civiliser par tolérance, il y a le *Muganda* entêté et sournois, égoïste, malin et surtout indépendant, qui, par conformisme, se courbe devant l'autorité, mais à part lui, démoralise et corrompt, dit non à tout et sème partout l'ivraie. Le *Mukiga* du Kigezi, comme le pasteur de l'Ankole, comme le vagabond du Ruanda, se scandalisent vite de ces menées secrètes et leur conscience, s'ils en ont une, mal éclairée mais surtout perméable à l'intrigue, en prend le pli.

« L'autre frein, mais secondaire et peu efficace, c'est la police où, désireux de marauder sous la protection sûre d'une livrée inattaquable, s'enrôle en masse, pour un temps, l'élément *muganda* auquel s'ajoutent par besoin bon nombre d'étrangers. Encouragés et poussés par les sultans indigènes, ces divers éléments, plus nuisibles parfois qu'utiles, trompent facilement la confiance du Gouvernement et, devenus agents doubles, ne visent plus qu'à gagner, le diable sait comment, le plus de shillings possible par de louches trafics.

« On ne peut cependant pas croire que le Gouvernement anglais, quelque placide et tolérant qu'il soit, fermerait sciemment ou avec indifférence les yeux sur toutes ces choses que l'étranger, pour peu qu'il veuille ouvrir ses yeux, constate dès le premier contact ; puisque ses agents de renseignements sont les premiers à le tromper ; puisque enfin il a les yeux bandés par l'astuce des autorités locales qui aiment mieux le lucre que l'ordre et rêvent d'autonomie.

« Le mal n'est donc pas encouragé de haut. Il n'est, d'ailleurs ni en haut, ni en bas. Il sévit et bout dans les parties intermédiaires du corps social et pèse lourdement sur la masse des petits propriétaires, des étrangers enrichis, des vagabonds bavards et enfin sur le pauvre petit peuple qui n'a d'autre science que les faits-divers, parfois mensongers ou scandaleux, de tous les coins du pays.

« Ce mal, s'il n'est pas encouragé, est, me semble-t-il, assez mal combattu. La tolérance confine à l'indifférence et ne peut servir de cure pour un mal social dans un pays aussi bouillant que l'Uganda. N'étant pas combattu, et ne pouvant rester ce qu'il est, il empire et devient chronique, c'est-à-dire incurable : ce qui laisse craindre déjà et entrevoir, comme suite aux idées instaurées par la guerre, quelque ferment de discorde et de déflagrations regrettables.

« Les Pères s'alarment d'un côté, les Protestants s'inquiètent de l'autre, rivalisant d'effort et d'entrain pour moraliser le pays, pour endiguer la débauche. Les *Baganda* se paganisent et profitent d'une civilisation purement matérielle pour se paganiser davantage. Leur mentalité, au lieu de se christianiser, se rallie, par conviction, à l'esprit musulman où rien n'est défendu mais tout permis. On est désagréablement surpris de constater combien l'Uganda, ce pays des premiers martyrs noirs, où pourtant l'élément arabe n'a plus le droit de cité, a subi profondément et s'assimile actuellement l'influence, moralement rétrograde,

des Asiatiques. Le rapt, le viol, l'assassinat, enfin tous les crimes occultes se multiplient. Le Gouvernement alerté, mais sans cesse exploité et toujours trompé, se fie à la police, ne pouvant se fier qu'à elle, réagit dans le vide, c'est-à-dire sur de fausses pistes, et, déconcerté mais obstiné, noircit du papier pendant qu'impunément l'iniquité s'étend.

« Après quoi, l'on dénigre le Ruanda avec l'éternelle sottise de qui, au lieu d'enlever la grosse poutre qui menace de crever son œil, s'acharne à toucher du doigt le brin de paille qui fait loucher son voisin.

« Je n'ai encore vu que peu de choses en ce pays du Kigezi que l'on nous oblige de rattacher politiquement au *Buganda*. Mais tu vois, ma chère amie, que le tableau que je t'en fais est assez chargé. Ce que je dis des *Baganda*, avec une méchante franchise, je l'apprends surtout des soldats démobilisés qui, pour avoir vécu en Uganda avant la guerre et pour avoir été compagnons d'armes des *Baganda*, connaissent bien ces derniers et qui aujourd'hui, n'ayant plus rien à leur devoir, ne les craignent plus, en disent du mal et les provoquent parfois en combat singulier.

« Tu penses peut-être que j'écris toutes ces choses pour te dégoûter du Kigezi, mon pays de refuge, ou de l'Uganda, un pays que je sais que tu détestes. Il n'en est rien. Ce n'est donc pas par parti pris, ni pour venger notre patrie que des étrangers, *Baganda* ou *Bakongo*, relèguent, après l'avoir sucé, à l'arrière-plan des pays du Centre Africain. Ce que je te dis est vrai ou à peu près. Et l'idée que je te donne des *Baganda*, jointe à celle que tu as des *Bakongo* qui vivent chez nous en envahisseurs, te prouve que, comparativement, nos voisins, à part quelques rares particularités matérielles dont ils se vantent, ne seront pas indéfiniment mieux que nous, si le Ruanda, reconnaissant enfin qu'il est, de façon privilégiée, en très bonnes mains, veut bien, en toute docilité, comme un enfant qui n'est pas encore émancipé, se laisser mener par les Belges qui, tout en étant sévères aussi bien pour nous que pour eux-mêmes, savent rester humains et impriment, voire par le fouet, à notre esprit balourd leur ténacité légendaire. Après avoir vu de mes propres yeux et presque touché du doigt les tares que le fier *Muganda* ne peut même plus dissimuler, que ne puis-je, bien que taré moi-même et poursuivi par la police de chez moi, inviter mes compatriotes à se réjouir avec la Belgique et à remercier Dieu d'avoir confié les destinées

de notre cher Ruanda à ce peuple opiniâtre qui, en dépit des convoitises, a su, tout petit qu'il est sur la carte un monde, non seulement rester uni sous une seule loi et l'autorité d'un seul roi, mais encore, sous le signe antique d'un nom célèbre, et tout spécialement de nos jours, après s'être taillé un vaste empire colonial, se faire admirer du monde pour son endurance et profiter, en fin de compte, des bêtises des grandes Puissances qui se disputaient, dans le feu et le sang, l'hégémonie mondiale !

« Devant un groupe d'amis serviles qui l'aident à se vanter, je revois d'ici en pensée notre fier *Munyarwanda*, à côté d'un pot de pombé où, à tour de rôle et à longueur de nuit, l'on puise de la bouche à l'aide d'un chaume poli ; il se dit et se croit intelligent et fort. Mais sa prétendue force, ou plutôt sa politique, réside dans un vague oui et non, intermédiaire entre l'affirmation et la négation, qui décourage les bonnes volontés, déconcerte les services les plus désintéressés ; cependant que, par de belles promesses toujours ajournées ou à demi-tenues, il assure la durée de sa politique et crée à dessein, entre le Gouvernement et le pays, un malaise général qui achève de détruire la confiance.

« Quant à nous, notre force et notre intelligence, nous les employons contre nous-mêmes. Trompés par des conteurs de sonnettes, ou n'écoulant plus que l'inspiration malsaine de quelques vieilles rancœurs, nous contrecarrons, par le manque de confiance, le constant effort de la vaillante Belgique et retardons, bien à nos dépens, le plein essor de notre pays. C'est triste, mais ne désespérons pas, car la nouvelle génération, dont l'École d'Astrida, sous la sage direction des Frères de la Charité, a déjà enfanté les premiers éléments, promet beaucoup ; et le Ruanda peut déjà se flatter que, d'ici quinze ans, il aura rattrapé, sinon devancé, le Congo et même l'Uganda.

« Ceci, ma chère, m'a mené trop loin, j'ai outrepassé, comme distraitemment, avec un laisser-aller que tu voudras bien me pardonner, les limites d'une lettre. Mais les lettres que j'ai l'habitude de t'écrire sont moins des lettres que des comptes-rendus qui, je le sais, t'intéressent beaucoup, puisque, comme toutes les femmes, tu es curieuse et, mieux qu'elles, désireuse de savoir et d'apprendre.

« J'allais oublier de te dire qu'avant-hier, donc mercredi, l'un des travailleurs qui, avec moi, construisent la nouvelle maison de mon hôte,

m'a invité chez lui. Te dirai-je que ce brave homme, un *Mukiga* très robuste, voudrait se lier d'amitié avec moi. Il s'agit de l'amitié par le sang, comme la pratiquent, à la façon antique, les *Balera*, les *Bagoyi*, enfin tous les gens du nord du Ruanda. Lien précaire qu'ils croient indissoluble et auquel, tu le comprends, je ne puis consentir. J'acquiesce pour la forme, de peur de lui faire de la peine, car, en attendant, il ne cesse de me rendre d'appréciables services. C'est encore lui qui, demain, accompagnera mon *boy* jusqu'à la frontière. Je l'exploite avec mille regrets, sachant que je ne donnerai jamais suite à sa requête. Mais que veux-tu, ma chère ? Il faut bien s'arranger, et même ruser à l'étranger. On y est si peu soi-même !

« Donc, avec l'irrévocable résolution de ne jamais, pour rien au monde, donner à boire mon sang, j'ai été dîné chez lui. Des plats de haricots verts, mal cuits, m'attendaient, ainsi que d'énormes cruches de bière de sorgho. Cette dernière, bien apprêtée – et les gens d'ici s'y connaissent – est plus capiteuse que le meilleur vin de bananes.

« Des amis à lui, des conjurés peut-être, je ne sais, s'étaient rassemblés. Le brave homme n'avait organisé cette fête que pour m'acculer à recevoir contre mon sang le sien. Femmes et filles, après d'abondantes libations, dansaient. Les hommes hurlaient.

« Assis dans un coin de la hutte, avec Rwandekwe à mes côtés, je faisais le malade et ne buvais qu'à petite gorgée.

« La fête fut longue et belle, car les indigènes, quand l'œil s'y habitue, sont, comme leur pays, d'une réelle beauté.

« Vers le soir, quand chacun en eut autant que le ventre pouvait contenir, le désordre s'en mêla. Les dames devinrent folles. Les amours s'ébauchèrent, tandis que dans les cruches, des enfants, malpropres et peu convenables, se disputaient la lie.

« En ce jour de ripaille où, pour quelques heures, la parcimonie, en ce pays d'avarice sordide, est mise de côté, les vieux et vieilles, bras-dessus bras-dessous, épanchant n'importe où et n'importe comment le trop plein de leur vessie, étaient redevenus jeunes et, sans se scandaliser de rien ni de personne, causaient grossièrement de tout. Mon *boy*, prêt à mêler ses chants aux leurs, riait sous cape, et j'avais de la peine à le retenir. Il te dira bien mieux que moi, et de vive voix, ce dont il riait mais que je n'ose pas t'écrire : le maintien gomhorréen des *Bakiga* chez eux !



« Bousculant ou cassant cruchons et gourdes, entraînant bébés dans leurs pans de peaux, des femmes en sueur, avec mille senteurs que le nez ne peut soutenir, passent et repassent en trombe. Cela se faisait, comme chez nous, aux fêtes d'initiation au culte de Lyamgombe, sous la présidence de vieux connaisseurs.

« Dans une joie débordante que mon futur allié croyait communicative et où se mêlaient, non encore oubliés et dictés par lui, les rites anciens, cet obscène va-et-vient était, sur commande, pour fêter et enfin sceller, par des solennités orgiaques, ce nouveau pacte du sang que devaient agréer et consacrer les mânes des ancêtres. Ces distractions qui n'étaient réservées qu'à moi, je n'y assistais que de présence, mais non d'esprit.

« Ce que voyant, le *Mukiga*, qui, tout en maniant son monde, n'avait d'yeux que pour moi, me prit à part et, sans cacher son impatience, me parla du but principal de cette liesse : notre alliance par le sang devant témoins. C'était sérieux et pressant. La réplique, en guise d'échappatoire, ne me venait pas ; et nerveusement, je me mordais les lèvres. Rwandekwe, le brave Rwandekwe, qui se trouvait derrière moi aux aguets, s'interposa heureusement.

« – Mais, lança-t-il, cette alliance ne va pas sans frais de part et d'autre. Justin n'a pas d'argent, ni rien d'autre. Il était justement question de mon retour au Ruanda pour apporter des fonds, car Justin ne consentira jamais à une amitié de ce genre où il ne paye rien de sa poche.

« Et lancé sur la voie, je renchéris :

« – Oui, mon garçon a parfaitement raison. On dirait qu'il lit dans ma pensée. Et mon intention, en venant ici, outre que je devais répondre à votre invitation, c'était pour vous demander de l'accompagner samedi jusqu'à la frontière. En effet, je tiens absolument à ce que, grâce à vous, il parte vite et revienne plus vite encore avec tout l'argent nécessaire, non seulement pour hâter et solenniser dûment la conclusion de notre pacte, mais encore pour me remettre à neuf et m'installer aussi confortablement que possible à Kabale.

« – À ce prix-là, dit le brave homme en trébuchant, je suis d'accord et m'apprête, dès demain, si besoin est, à accompagner votre enfant, non seulement jusqu'à la frontière, mais même chez vous au Ruanda.

« – Pas n'est besoin, mon cher, que vous vous dérangiez de la sorte, je vous mènerai moi-même chez moi, une fois notre amitié scellée. Il suffit, pour le moment, que vous accompagniez mon garçon jusqu'à la frontière, chez l'ami – que vous connaissez – de mon hôte et de revenir incessamment pour achever au plutôt la maison de ce brave policier qui m'héberge chez lui. Et, si vous me quittez tous les deux, et devez rester absents pendant deux à trois semaines, avec qui donc causerai-je ? Restez avec moi, puisque mon *boy* part. C'est mieux ainsi.

« – Eh bien, soit ! Je ne regrette même plus que notre affaire soit ajournée. Il y a tant de bruit ce soir, et nous aurions dû commencer, non par les rasades, mais bien par le commencement, c'est-à-dire le but principal de cette fête. Croyant vous surprendre agréablement, je m'étais même dispensé de vous avertir et ne vous avais parlé que de fête. Celle-ci a eu lieu. Vous l'avez vue. Elle est réussie, moins son but, que nous sommes obligés de remettre à plus tard et qu'il sera préférable de réaliser dans la stricte intimité avec mes seuls parents comme témoins. Enfin donc, les choses étant ainsi, j'aurai l'occasion de m'y préparer plus à fond. J'avais en tête de vous offrir une chèvre après la cérémonie du sang. Cette fois-ci, ce sera un taurillon.

« – Merci, mon cher. Nous lutterons de largesse, car, outre la valeur d'un taurillon qui se vend ou s'achète, je vous donnerai, moi, avec le cadeau d'alliance qu'exige la coutume, quelque chose de bien plus cher.

« – Quoi donc ? fait-il avec des yeux pétillants. Quelque chose de plus cher qu'un taurillon ? Une vache peut-être ? Où donc la prendrez-vous ?

« – Mieux que ça !

« – Mille shillings ?

« – Nenni !

« – Quoi donc ?

« – Mais parbleu ! le meilleur de mon cœur !

« Et riant aux éclats, contents chacun de l'autre, nous nous serrons la main et nous quittons le plus amicalement du monde, comme si l'échange du sang avait eu lieu.

« Je ne sais encore, ma chère, comment cette histoire finira, si ma réhabilitation traîne longtemps. Je n'oserai me décider à lui dire carrément « non » que le jour où j'he pourrai me passer de lui. En tout cas, en reconnaissance de ses bons services, je lui verserai quelques shillings de l'argent que mon frère voudra bien m'apporter.

« Si ce *Mukiga*, vraiment dévoué mais non désintéressé, m'aime tant et me tyrannise presque par son attachement, c'est qu'il a entendu parler de ma richesse au Ruanda. Hélas, combien imaginaire ! Si je lui donne de l'argent, sans lui donner mon sang ni recevoir le sien, ce brave homme, qui, comme tous les *Bakiga* d'ici, m'a l'air d'un franc profiteur, ne sera-t-il pas satisfait ?

« En voilà assez pour le Kigezi, avec ce qu'il m'offre de distractions. Je te donne là, sans pitié, assez d'occupation pour un ou deux soirs : me lire te sera une corvée !

« Revenons à toi. Que deviens-tu, ma chère ? Je te vois qui t'endors malgré toi contre le battant de ta porte. C'est l'heure chaude de midi. Tu combats sans avantage un ennemi invincible : l'éternelle torpeur des femmes enceintes. Mais ne t'inquiète pas. Ta forte constitution en viendra à bout dans les meilleures conditions. Je te vois encore qui, le dimanche, à ton retour de la messe, t'assieds lourdement sur le seuil et rêvasses, les yeux figés dans le vide des nuées. C'est à moi que tu songes. Sois tranquille à mon sujet, puisque, grâce à Dieu et à la générosité de mon hôte, je suis le plus heureux des fugitifs.

« J'espère au moins que, pour m'obéir et pour ton meilleur bien, tu as eu à cœur d'aller voir un prêtre. Tu suivras aveuglément les conseils qu'il t'a donnés. Tu es à Dieu avant d'être à tes parents, avant d'être ma maîtresse. Une seule chose est nécessaire, le salut de ton âme. Et quiconque le veut, se sauve. Songes-y ou, mieux encore, règle ta vie là-dessus. À ce point de vue, puisque tu jouis de toute ta liberté d'action, tu es mieux partagée que moi. Profites-en à fond. Il faut qu'à mon retour au pays, ta conversion, assurant la mienne, soit chose faite. Nous ne nous chérirons solidement et pour l'éternité qu'à cette condition. Tu m'en donneras des nouvelles par retour du porteur. Prends note aussi que je te fais un ordre de répondre à celle-ci.

« Et Kabahaya, qui t'a promis de s'intéresser, avec des amis, à ma réhabilitation, où en est-il ?

« Je ne doute pas que mon ami Émile se ferait un plaisir de prendre connaissance du méchant mais exact rapport que j'ai fait dans la présente sur le Kigezi et, en passant, sur l'Uganda en général. À ce propos, porte-la lui à lire, mais à lui seul, et demande-lui de te montrer sur sa carte la localité d'où je t'écris et repense à vous tous.

« Mille baisers, ma chère, mais désormais plus chastes et moins brûlants, comme de frère à sœur.

« J.H. »

\*  
\* \*

De Kabale (Kigezi)  
chez Céphas Ngenzi, *policeman*  
ce vendredi, 30-11-45

« Père aimé,

« À l'occasion du retour de mon *boy* au pays, j'ai la joie de vous adresser ce mot, avant même votre réponse à ma première lettre de Kabale. Je me porte toujours bien sous la puissante mais pénible protection de mon hôte.

« Samedi dernier, j'ai pu voir de près deux Révérends Pères. C'était à l'occasion d'un match de football auquel ils étaient venus assister. Celui-ci, à leur satisfaction comme à la mienne, fut gagné à 3-1 par les Catholiques de Rusoroza contre les Protestants de Rugarama.

« Attiré par le français très pur qu'ils parlaient, je n'avais d'oreilles et d'yeux que pour eux. Peu à peu, avec l'envie brûlante, mais vite refoulée, de leur adresser un petit mot, je me trouve si près d'eux que, dans un brusque mouvement de recul, le plus grand, apparemment le plus jeune, manque de me renverser. J'esquive le choc mais ne peux m'empêcher de dire en français « Pardon, mon Père ! ». Il me regarde sans méchanceté et voudrait me parler. Mais le jeu est si vif et l'intérêt si grand que le bon Père n'en a pas le temps. De peur de passer pour un importun, je m'éloigne avec le cœur en peine mais continue, de loin, à suivre sur leurs figures barbues les phases du match.

« Sous l'arbitrage exceptionnellement irréprochable d'un Monsieur dont j'ignore le nom, mais que l'on dit médecin, la partie, en un jeu rapide et serré, était de part et d'autre acharnée. Pas violente du tout cependant. Le centre-arrière catholique, en souliers de sport comme un Blanc, *shootait* puissamment, assurant, tant du pied que de la tête, la défense de son camp. Mais avant le repos, un vigoureux coup de coin, après avoir étourdi notre *goal keeper*, envoya le ballon dans les filets catholiques et déchaîna chez les supporters protestants une tonnante sonnerie de fanfare !

« Après le repos eut lieu le changement de camp. Les Catholiques, qui jusque là avaient dû se tenir sur la défensive et avaient perdu un but, prirent hardiment l'offensive. Leur centre-arrière, s'étant débarrassé de ses souliers trop lourds, balayait en coup de vent les passes adverses. Fougueux et superbe, il maintenait, pour son camp et pour lui, la maîtrise du jeu. Trois buts, en moins de vingt minutes, sont envoyés dans les filets protestants par un centre-avant chauve !

« L'arbitre siffla la fin et le match cessa. Avec leur fanfare muette de honte, les Protestants, que suivaient sans fierté leurs supporters, se retirèrent au pas froid de retraite.

« Les Révérends Pères, je les vis s'en aller en moto. Ils étaient, comme moi, comme tout le camp catholique, contents.

« Ces matches, qui ont lieu tous les samedis, sont, dans le Kigezi comme en Uganda, l'une des fréquentes activités sportives où Catholiques et Protestants, et même Musulmans, se confrontent, se mesurent, se surpassent, mais où, dit-on, les Catholiques, comme de souhait, arrivent souvent, sinon toujours, bons premiers.

« Le lendemain à la grand-messe, j'ai revu les Pères, au complet cette fois, comme le premier matin de mon arrivée à Kabale. Le Père Supérieur, en vert sur blanc, comme habillé d'espérance et de lumière, chanta la messe. Sur la foule en prière, sa voix d'homme et d'ange à la fois s'envolait et planait. Le Père indigène, en soutane et surplis, donna le prône. Son verbe, en un langage houleux dont le sens m'échappait, fut très goûté, car les bébés, comme écoutant eux-mêmes, se tinrent cois sur les genoux des mamans. Dans un groupe sélect de chantres, mes deux Pères de la veille, avec une réelle conviction qui se communiquait à moi, chantèrent les beaux chants du dernier dimanche de l'année liturgique. C'était, d'un bout à l'autre de la messe, comme si

Dieu lui-même me parlait d'espérance et d'amour. Mes lourdes tristesses de fugitif et d'étranger se dissolvaient dans les notes mélancoliques mais chaudes qui, dans l'organe clair et confiant des chantres, résonnaient sur terre comme des appels au pardon. Et réconforté par les promesses de Dieu, par ses pensées de paix, je priais mi-gai, mi-pleurant du fond du cœur, comme du fond de l'abîme.

« Après la messe, j'ai fait un tour derrière l'église. L'allée endimanchée, que je suivais entre deux rangées de fleurs, me conduisit devant un petit oratoire dont la façade, en ce jour de prière, m'invita à prier. Le fond, autour d'un petit autel où trônait en bleu une belle statue de la Vierge, était lambrissé d'un semblant de toile où s'étaient, pieusement inscrits, en tendre gothique, les versets des Litanies de Lorette. Les yeux baissés, je tombe à genoux devant l'accueillante Madone dont je sentais me couvrir le maternel regard.

« Un vieux Père, que l'on dit allemand, le digne patriarche de la Mission, avec sa barbe d'argent et sa sainte calvitie qu'auréole une bordure laiteuse de cheveux tout blancs, m'y rejoignit, pria comme moi et, sans m'inquiéter, m'y laissa.

« Vers midi, en compagnie d'un jeune compatriote, je regagnais le poste bruyant de Kabale.

« Jusques à quand cet exil ? Jusques à quand ma crainte pour les Pères d'ici ? Comment m'y prendrai-je pour nouer connaissance avec eux ? Et si jamais je venais à mourir, comme un songe me l'a prédit ? C'est à se demander si je fais encore partie de la société, si j'ai encore le droit de vivre ! Vous seul, mon Père, avec Dieu, pouvez me tirer d'embarras.

« De vous, mon Père, j'attends les meilleures nouvelles ; en même temps que, du fond de mon exil et de plein cœur, je vous adresse, avec d'éternels remerciements, mes salutations respectueuses.

« En Jésus-Christ, votre indigne protégé, J.H. »

\*

\* \*

De Kabale (Kigezi),  
chez Céphas Ngenzi, *policeman*,  
ce 30-11-45.

« Bien cher Julien,

« Ce mot rapide pour vous remercier de votre généreuse hospitalité et vous apprendre mon arrivée à Kabale depuis bientôt deux semaines. La fameuse frontière, dont j'avais si peur, j'ai pu la passer dans les meilleures conditions de sécurité. C'était un lundi, 19 courant. Et le même jour, après avoir été dépouillé à Gisoro, j'étais à Kabale où, présentement, je suis l'heureux hôte d'un brave policier que j'ai connu à Nyanza.

« Après mon départ de chez vous, vous devez sans doute avoir appris une foule de choses à mon sujet. Il est vrai que j'ai été chez vous d'une réticence décevante. Je ne le regrette pas. Vous ne me le reprochez pas non plus. Pour vous donner une juste idée des bruits qui courent sur moi et me perdraient peut-être dans votre estime, j'ai chargé mon *boy*, – celui-là qui n'avait pas son livret d'identité ! – de vous dire la pleine vérité. Je voudrais que vous m'aimiez toujours et me plaigniez à la fois.

« À ce propos je vous prie de vouloir bien écrire de ma part et à mon sujet aux chers Abbés de Nemba que mon passage a dû étonner et qui ont, comme vous, appris de vilaines histoires.

« Je ne doute pas, cher et brave Julien, que mon *boy* qui vous apporte ce mot, sera le bienvenu sous votre toit. Recevez sur ce, cher ami, avec mes meilleurs compliments pour votre épouse, le meilleur souvenir de votre vieux camarade.

« J. H.

« P.S. J'ai toujours présente à l'esprit cette émouvante "nuit dans le passé" que j'ai eu l'avantage de passer avec vous sous votre toit ! »

\*  
\* \*

Ma correspondance m'avait coûté toute une après-midi. Quand j'eus fini, la nuit tombait déjà.

Pendant ce temps, Rwandekwe, qui ne se sentait plus de joie, pourvoyait à ses paquets de voyage. Il s'était procuré, à cet effet, dès le matin, un fagot portable de patates crues, auxquelles il avait eu soin de mêler quelques racines de manioc séché.

Il se présenta à moi tout radieux, pendant que, dans la hutte déjà noire, je fermais hâtivement les lettres.

– Me voilà, dit-il, pour recevoir les dernières instructions.

– Je n'ai pas, lui dis-je, d'instructions à te donner, mais bien quelques recommandations à te faire. Voici : Reçois d'abord ces 20 francs que mon hôte a bien voulu me donner pour toi. Ce sera ta provision de route, insuffisante, je le sais, mais, tu le sais toi-même, je n'ai plus de fonds. Si tu crains de l'épuiser avant le terme du voyage, essaye de passer, non plus chez Rouben où tu devrais payer les passeurs de la rivière, mais par Kigali, par le pont. Toutefois ce dernier chemin me fait peur et te retarderait. Qu'en penses-tu ?

– Je passerai par où nous sommes passés, à moins que vous n'ayez de commission à me confier pour Julien. Vous devriez cependant lui adresser un mot. Sans quoi, pensez vous-même, ce serait ingrat de notre part. Il nous a si bien traités et logés. Et, si je me rappelle bien, vous lui aviez promis de lui faire part de notre arrivée à Kabale.

– J'y ai songé. J'ai déjà apprêté un mot pour lui. Si je parle de passer par le pont, c'est pour le cas où, en cours de route, tu serais à court d'argent.

– Je serai économe et aurai de l'argent en suffisance pour payer les passeurs en deçà de Rukoma. Les patates et racines de manioc me suffiront jusqu'à Rulindo. Là, Julien me donnera ce qu'il faut. Rouben, au-delà de la rivière, aura pour moi les mêmes prévenances. Après quoi, en Territoire de Nyanza, à moins que mon mal, dont je relève à peine, ne me reprenne, je n'aurai plus d'inquiétude pour rien. Il est vrai que je n'ai pas encore payé mon impôt de capitation, alors que je suis en âge. Mais partout je saurai passer inaperçu. Tous les chemins, quand on rentre chez soi, ne sont-ils pas faisables ?

– Sois prudent. Marche sans te tuer. Si demain, de l'autre côté de la frontière, c'est-à-dire chez l'ami de mon hôte où notre brave *Mukiga* s'est chargé de te conduire, tu te sens très fatigué, ne va pas plus loin



pour la nuit. Tu as pour lui, par mon hôte, une lettre qui parlera pour toi. C'est même plus sûr qu'à Byumba, chez des amis douteux que je n'ai plus revus de longtemps. J'avais en tête de te recommander pour la nuit de demain à l'un ou l'autre de mes amis d'enfance qui vivent, avec autant d'influence que d'indifférence peut-être, à Byumba. Je m'en abstiens et me contente seulement, pour le cas où l'une ou l'autre raison te contraindrait d'avoir affaire à eux, de t'en faire le signalement. L'un, commis au Territoire, a nom Déogratias. C'est un petit, trapu et solide, plutôt noir que brun, avec une barbiche bien fournie, à moins qu'il n'ait dû, pour se ranger à la mode, la raser entièrement. C'est un brave type, pitoyable et bon. S'il t'arrive d'avoir besoin de lui, parle-lui de moi et montre-lui la lettre que tu portes à Julien. Il nous connaît tous les deux. Il habite, à ce que j'ai entendu, sur un pied de colline en face du Poste. L'autre s'appelle Venanti et habite, dit-on, entre le Poste et la Mission de Buhambe, en haut de la route de Kaniga-Byumba. Il est infirmier diplômé et originaire de Save. À ce dernier titre, j'espère que vous vous reconnaissez tous les deux. Mais le mieux sera de dire mon nom. Le brave homme, d'abord facile comme tous les gens de chez nous, est de mine avenante. Il dessert en premier le dispensaire de Byumba. Tu pourrais donc, en cas de besoin, t'approvisionner de quinine chez lui pour parer à quelque rechute. Tous ces détails, peut-être inutiles, je te les donne afin que tu sois à même de renseigner mon frère quand tu seras de retour avec lui. Au fond je souhaite que tu n'aies pas à séjourner dans le Poste de Byumba. De cette façon, ces divers renseignements, superflus à l'aller, ne seraient à propos qu'au retour.

– Je comprends que la nuit de demain est, d'après vous, à passer de préférence chez l'ami de notre hôte. D'accord !

– C'est bien ça ! Le lendemain, donc dimanche, un jour béni où la police, tout comme au *Mulera*, se relâche aux abords de la frontière et du Poste, lève-toi très tôt pour être vers midi à Byumba.

– Vous oubliez peut-être que notre hôte va demain me confier à quelques soldats démobilisés qui, comme moi, passeront par Byumba. À eux la police, soit douanière soit urbaine, ne peut s'attaquer. Au besoin, pour parer aux ennuis, je ferai leur porteur.

– Sur eux je compte si peu, et je doute qu'ils soient décidés à partir demain, car je les connais pour des traîneurs. Je ne voudrais pas qu'à cause d'eux, ton départ soit ajourné. Sans eux ou avec eux, tu dois

partir demain sans faute. De Byumba à Rulindo, chez Julien, où tu seras reçu comme un cher enfant de la maison, le trajet est de quelques heures seulement. Je te veux là-bas dimanche soir. De Rulindo à Rukoma, lundi, tu ne mettras que quelques huit heures, y compris le ou les quarts d'heure pour attendre les passeurs de la rivière. Huit heures de marche, pour un jeune homme comme toi, qui a le ventre garni et le jarret solide, ne seront qu'un jeu par des chemins qui te sont bien connus. En plein Nduga, mardi, ce sera plus compliqué. Mais alors je te conseille de loger chez la mère de la fille que, tu te souviens, nous avons admirée lors de notre halte à Gihembe. Le lendemain, un mercredi, jour de marché à Komonyi, où tu pourras, si besoin est, avec un restant d'argent, t'approvisionner en vivres. C'est-à-dire que tu quitteras Kamonyi vers 10 heures du matin au plus tard et atteindras, sans trop de peine, le dispensaire de Butare pour passer la nuit chez mon ami, que tu connais, Rutambika. Si tout va bien, comme j'ose le prévoir, tu seras sans faute à Nyanza dans l'avant-midi du jeudi, 6 décembre, chez le Père Norsen, à qui tu remettras ma lettre en propres mains. Tu y verras de braves amis qui te recevront à souhait. Tu leur diras, à Kabanda tout spécialement, que je n'ai pas eu le temps de leur écrire et que ta présence chez eux tient lieu de lettre. Tu leur raconteras, sans économie de paroles, nos aventures. Et à ton retour, tu leur réclamera, comme au Père Norsen, des lettres pour moi. Je vous attendrai, mon frère et toi, du 20 au 25 décembre. Si des fois tu étais empêché de me revenir, ou mon frère d'arriver, préviens-moi par lettre : adresse Rwandekwe, comme tu sais. L'itinéraire est donc fixé, ou à peu près. Il ne te reste plus, mon cher, qu'à bien manger et bien dormir pour faire provision de courage et de forces. Le *Mukiga*, notre ami qui va demain t'accompagner, est averti. J'espère qu'il sera au rendez-vous, et à temps. Je t'accompagnerai moi-même jusque bien loin.

Tandis que, non loin de moi, mon *boy* rêvait et ronflait, je me tournais de côté et d'autre, et le sommeil, malgré la chaleur des draps fraîchement lessivés, me fuyait. Une légère torpeur vint me couvrir vers minuit pour me quitter bien avant l'aube. J'avais été toute la nuit obsédé par l'idée de séparation. Elle prenait corps à mesure que les heures de la nuit s'égrenaient plus vite que d'habitude. Elle devint imminente. Et ce fut, bien malgré moi, que, m'étirant avec la paresse d'un chien qui a mal dormi, je me décidai enfin à me mettre debout.

Rwandekwe, quoique profondément endormi, fut moins lent à se lever. Il sauta sur pied, s'habilla en un tour de main et sortit avec son paquet sous le bras et moi à ses trousses.

Le policier, notre hôte, était, comme d'habitude, de garde au quartier hindou. Les adieux à sa femme qui dormait encore ne furent pas bien longs.

Dans la lourde obscurité dont déjà nos yeux ont perdu l'habitude, nous traversons l'hôpital, descendons en pente douce le coteau, atteignons, entre le bazar et le marché, le croisement des routes et filons à droite vers Rugarama. Le *Mukiga* qui devait nous attendre en contrebas de la Mission protestante, n'y est pas encore. Il faut, sans balancer, nous rendre chez lui à 5 milles de Kabale. Par bonheur, nous le rencontrons qui venait au pas de course et faisons avec lui chemin à rebours, jusqu'au Kabale-bazar où Rwandekwe, enfant poli, s'arrête un moment pour serrer la main à notre hôte qui, sous le brouillard du matin, fait encore sa ronde.

Nous voici trottant, presque courant, sur la route qui relie, par la plaine, le Poste de Kabale à la Mission catholique de Rusoroza et continue, longeant de vastes marécages qui, ce matin sous la brume, ressemblent à des lacs endormis, jusqu'à Rwene, le village limitrophe.

Vers 9 heures du matin, un vent violent balaya l'espace. Un soleil déjà haut, mais timide et vague, se montra.

De la route qui, au travers du gros village, n'est plus qu'une piste à peine carrossable, nous voyons, sur la crête inhabitée de Rwene, se dresser menaçant, dans le vert-gris des acacias moussus, l'interminable ruban de la frontière belgo-anglaise.

Il fallait m'en retourner et laisser mon *boy* continuer en compagnie du *Mukiga*. Rwandekwe, – pour manger, disait-il, une dernière fois avec moi –, s'assit et ouvrit son paquet. Je me mets à ses côtés, entre le *Mukiga* et lui. Que puis-je lui dire que je ne lui ai pas dit la veille ? Rien d'important. Je songe en regardant la frontière. Nous nous séparons pour longtemps. Je reste seul à l'étranger. Il est si heureux, lui, et si joyeux, de toute sa joie d'adolescent. Sans souci, il voit tout en fête mais ne se doute pas des revers très possibles, presque certains, qui, par-delà la frontière que, ce matin, je vois d'un mauvais œil, l'attendent, l'attendent presque sûrement ! Ici, il était avec moi, étranger. Mais là-

bas, inconnu, trop jeune, et trop présomptueux, il sera suspect et peut-être arrêté. Veuille Dieu le conduire à bon port !

Avec les larmes, le chagrin me monta du cœur. Des larmes abondantes, longtemps comprimées dans mon cœur d'homme fait. Des larmes amères que j'avais de la peine à refouler, que j'essayais de cacher, mais qui, malgré moi, fusaient de ma gorge par saccades. Le jeune homme les remarqua et s'en scandalisa. Me voyant pleurer, il fut plutôt gêné que peiné et pleura lui-même. Pressé par le *Mukiga* qui, devant tant de larmes, ne savait qui consoler, Rwandekwe, aidé par nous deux dans ce site de nostalgie, se met debout avec son paquet mal refermé. Figé sur place, j'allume ma pipe pour mieux contenir ma peine et regarde s'en aller les deux jeunes gens l'un au bras de l'autre.

À un coude de chemin, tandis qu'avec des yeux de cadavre, je les regardais encore et les saluais de la main, mon *boy* se retourna. Il me fixa sans sourciller et pleura, cette fois-ci tout haut, comme un vrai gamin.

Je recule d'abord, les yeux fermés pour m'habituer à ne plus le voir, puis pivote sur moi-même en un demi-tour rapide et... me sauve, fumant et pleurant, vers Rusoroza et Kabale.

Le voilà parti, l'ami fidèle de mon exil. Reviendra-t-il jamais ? Oui ou non ! Plutôt « non » que « oui » ! Ce triste « non », aussi creux qu'un « zéro », je le réalisais pour la première fois. Et cela me fit peur. La peur d'être seul désormais, séparé de tous les miens. J'en perdis la gaieté et pour longtemps l'appétit.

\*

\* \*

Trois semaines, longues comme des années, s'étaient écoulées. Depuis le 15 décembre, la maison de mon hôte, crépie, fermée et couverte, était achevée à ma grande satisfaction. Je fus invité à y transporter mes pénates. J'étais maintenant entièrement libre et presque propriétaire dans le Poste de Kabale, mais pauvre comme Job.

Depuis le 20, je nourrissais, à part moi, l'espoir morbide de voir arriver, d'un moment à l'autre, puis d'un jour à l'autre, mon *boy* et mon frère. Du matin au soir, j'errais d'un bout à l'autre du bazar, flânais dans les rues, parcourais le marché et, parfois, fatigué ou dégoûté d'aller et

venir sur la route déserte de Rusoroza, je m'asseyais vers midi à l'ombre des cyprès et boudais devant l'indifférence des rares passants. À Noël déjà, l'inquiétude ne me laissait plus dormir. Qu'était-il donc arrivé ? Il y a bien près de trois semaines que mon *boy* doit être arrivé à Astrida. Que n'écrit-il donc pas, s'il ne peut revenir ? Depuis son départ, trois courriers sont arrivés, tous les huit jours, du Ruanda, mais sans nouvelles pour moi. Et tous les miens, quoique possédant mon adresse, ne m'écrivent pas ! Est-il donc si cruellement littéral, l'adage : « Loin des yeux, loin du cœur » ?

\*  
\* \*

Le 27 décembre, c'était un jeudi. Le courrier, comme d'habitude, était arrivé du Ruanda. Et comme, découragé de ne rien recevoir à la poste, je ne me donnais plus la peine d'aller aux nouvelles, mon hôte qui, à chaque arrivée du courrier, s'informait pour moi auprès du postier, rentra le soir les bras ballants et d'un mot me coupa l'espoir.

Le lendemain, de grand matin, mon *Mukiga* vint me trouver, m'apportant, avec unealebasse de bon *marwa*\*, un plein panier de primeurs : petits pois et gousses de haricots verts. La femme de mon hôte, à qui nous portâmes ces vivres frais, nous fête l'un et l'autre et remet à ce dernier, avant de le laisser repartir, de gros cailloux de sel « Gatwe ».

Le *Mukiga* me confia, comme je le reconduisais, que, n'ayant plus de travail à Kabale pour arrondir d'avance son impôt de l'an 46, il projetait de se livrer, avec un sien ami, au commerce ambulancier, et, pour ce faire, de se rendre chez des connaissances à Gatsibo en passant par Byumba.

– Je serais des vôtres, lui dis-je, si je n'attendais le retour de mon *boy* ou l'arrivée à mon adresse de quelque correspondance.

– N'importe ! Ne sommes-nous pas vendredi aujourd'hui ? Si le courrier du Ruanda ne vous a rien apporté hier, vous n'avez plus qu'à attendre le courrier de jeudi prochain avant lequel nous serons déjà de retour.

– Il en arrive un autre demain par porteur.

– Celui-là, qui n'est d'ailleurs pas intéressant, puisqu'il n'apporte que des lettres du secteur de Byumba, nous pouvons l'attendre, si cela vous chante, pour ne partir que dimanche ou lundi, comme cela vous conviendra ; ce qui ne vous empêchera pas d'être de retour du Ruanda avant jeudi. Dans trois jours, c'est le Nouvel-An. Il s'agit pour nous de nouer des intelligences avec quelques copains du Ruanda qui, comme vous l'avez remarqué sur nos marchés, achètent à Byumba ou à Gatsibo divers articles qu'ils revendent au Kigezi. Cette prise de contact ne nous prendrait que deux ou trois jours durant lesquels, alors que nous serons à prospecter dans les milieux coutumiers, vous vous dégourdiriez les jambes en notre compagnie ou resteriez de préférence à Byumba nous attendant.

– Ce n'est pas de refus ; c'est d'ailleurs assez tentant pour moi de fouler le sol du Ruanda au Nouvel-An. Mais pour nous entendre sur l'heure ou le jour du départ, revenez me voir demain soir.

– Nos apprêts de voyage sont à point pour n'importe quel jour et à n'importe quelle heure.

– À demain donc, je verrai ce qui est faisable.

\*

\* \*

La proposition, désintéressée peut-être, du *Mukiga* n'était pas pour me guérir de mes inquiétudes. Prisonnier des bontés dont mon hôte m'accablait, dégoûté du Poste de Kabale où l'inaction me consumait, tenaillé du mal de chez moi dans l'attente déprimante de nouvelles, bonnes ou mauvaises, qui auraient au moins l'avantage de me dicter une ligne de conduite, je me sentais, cette nuit-là du 28 au 29, le besoin, déraisonnable comme un coup de tête, de changer d'atmosphère, de distraire mon physique et mon moral sous d'autres latitudes. Au jour levant, ma décision de me rendre pour quelques jours à Byumba était prise. Du reste mon hôte, à qui, je le sentais, mon visage de tous les jours et ma présence chez lui plaisaient de moins en moins et que je devais aviser de mes projets de voyage, n'accueillit pas trop mal la nouvelle.

Le *Mukiga* ayant pris sur lui de pourvoir à tout le nécessaire, le voyage n'allait me coûter que la peine d'y participer ; d'autant plus que

la crainte de courir des risques à Byumba était loin de moi, masquée qu'elle était par le désir immense que j'avais de revoir quelque peu mon pays.

\*  
\* \*

Dans le ciel où les brouillards du matin avaient crevé, la matinée du 29 était belle, d'une beauté inaccoutumée, comme celle des premiers âges. Un amour de soleil discret, mais se distrayant dans la tendresse trompeuse d'un vent apaisé, m'invita à flâner. Seul et comme vidé de mes pensées, je pris sans but la route de Kabale-Gisoro. C'était pour laisser à mon *Mukiga* le temps d'arriver et à moi celui de l'attendre sans ennui.

Après quinze minutes à peine d'une marche traînante, un écriteau, pointant sur une route de gauche, me fit signe de le lire. Il renseigne, à une distance dérisoire, le lac Bunyoni dont un bras, le plus accueillant, m'a-t-on dit, supporte une villa où, de temps en temps, le *governor* va se distraire. Me voilà un but au moins, de quoi tuer, avant le soir, quelques heures inutiles. L'aventure me tenta. Hélas, mon but ne fut pas atteint : le temps, de splendide qu'il était le matin, tourna le midi à l'orage, juste au moment où, coupé des habitations et entouré seulement de champs de maïs à perte de vue, je dominais d'une belle hauteur le lac, ses coudes et baies, ses îles, ses anses. Je voyais déjà, mais encore de loin, se dessiner, sous la blancheur des tôles, les contours symétriques d'un énorme pavillon où la route, celle que je suivais, finissait en patte-d'oie.

Coupé de tout abri, je l'étais aussi de l'aller et du retour. Me cernant de partout et comme ne visant que moi, une pluie, comme il n'en tombe pas souvent, avec de lourdes gouttes qu'accompagne, dans un sautillerment déroutant, la morsure pénétrante des grêlons, me laboure les côtes et me brouille la vue, faussant, sous mes pieds qui tremblent, les lois de l'équilibre. Un tournant de la route me tendit son remblai où je pus, sinon m'abriter, du moins m'accrocher pour rester sur pied. Crampes et vertiges m'assaillaient déjà, car un triple coup de tonnerre, dont l'éclair se fit à peine voir, m'avait plié en deux dans un torrent fougueux

de cailloux et de boue. Mais brusquement, comme pour me faire grâce, l'averse cessa.

Comme je me remettais debout, étonné de me retrouver vivant, je vis se mouvoir, en contrebas de la route, quelque chose de démesuré sous lequel ploie une petite forme noire dont les bras osseux s'enfoncent désespérément dans la terre éboulée. J'aurais pris la fuite, si mes jambes avaient pu courir et si la malheureuse, car c'était une vieille femme en détresse, ne m'avait vu et parlé. Son appel au secours, comme j'étais cloué sur place, indécis, se perd dans un cri strident de chien mourant.

La masse de terre grasse où ses mains s'arc-boutaient avait cédé sous le double poids de la porteuse et de son faix. La vieille, perdant pied, et comme tirée de derrière, avec ses peaux en l'air, s'était écroulée sens dessus dessous dans le tas défait de sa charge éparpillée. La recouvrir de ses peaux, la remettre sur pied, lui refaire ses bottes de maïs... quelle affaire ! J'y gagnais un peu de chaleur dans mes membres transis. Dépannée, elle me tint longtemps compagnie, sur la route du retour, trottinant à mes trousses et n'osant plus se retourner pour voir le lieu sinistre de notre commune détresse. Avant de me quitter, comme son parler m'était peu familier, elle me fit de la tête et des mains une succession de signes dont l'assemblage signifiait, si j'ai bien compris, que le promontoire où l'orage venait de nous surprendre, était, comme toutes les hauteurs, un lieu habituellement hanté ; ce qui explique pourquoi les *Bakiga* préfèrent habiter dans les bas-fonds ou à flanc de coteaux. Pour moi, si je ne partageais pas tout à fait l'avis de la vieille, j'avais l'impression, assez excusable chez un natif du Centre Africain, quelle que soit sa formation scolaire, que le *building*, du *governor* avait, pour le garder, une sentinelle redoutable : la foudre et l'orage !

Aux abords de Kabale, le soleil m'attendait, doux à sentir. Tout en marchant, je m'y frétiliais comme dans une baignade d'eau thermale. Chez moi, je ne mis pas longtemps à attendre mes deux compagnons de route. Leur accoutrement, ainsi que leurs paquets, me donnèrent à comprendre, sans autre explication, qu'ils venaient passer la nuit avec moi et que le voyage serait pour demain dimanche.

\*

\* \*



Partis très tôt de Kabale, trois voyageurs, tous trois bons marcheurs, saluaient du regard et des pieds la terre du Ruanda et, fuyant la piste frontière du Rwene-Kaniga, s'enfonçaient, sans rencontrer ni policier, ni brigand, ni fauve, dans le vaste maquis de cactus nains, d'acacias géants et de lianes grimpantes qui obstrue par endroits les vieilles sentes et couvre l'immense plateau de Muyumbu.

En trois bonds : de Muyumbu à Mafumirwa, de Mafumirwa à Shangasha et de Shangasha à Buhambe, après avoir passé, dans le creux limoneux d'une étroite vallée, une ébauche de rivière, la future Warfu ou Muvumba peut-être, nous voici à Byumba à l'heure du salut dominical. Les chants, avec l'encens, que les vents du soir, comme naguère à Nyanza, m'apportent de l'église, m'invitent dans le Lieu-Saint. Mais je n'ai pas oublié qu'à Byumba, comme partout au Ruanda, dans la rue comme à l'église, je ne suis plus, hélas ! un *Munyarwanda* chez soi.

Je m'oriente, je m'informe, repris de mes trances malgré mon escorte. Je comptais sur deux amis à Byumba : Déogratias et Vénanti ; le commis est muté, l'infirmier en congé ; le premier à Kisenyi, le second à Save. Mon informatrice, une fille de 16 ans, au maintien timide mais franc, ne me demande pas qui nous sommes. C'est fort bien.

L'église déverse son monde : les chemins se le distribuent ; du monde curieux et pimpant comme celui de Nyanza, car ce petit Byumba, avec son ligament de la Mission au Poste, ressemble à un petit Nyanza mal civilisé ; du monde enfin qu'il faut que j'évite. Je vais par le flanc droit avec mes compagnons et prends un sentier au hasard, broussailleux et couvert, qui rattrape – je le devine d'ici – la route que voilà de Ruhengeri.

Mes *Bakiga* ont décidé d'aller loger chez d'autres *Bakiga*, leurs copains, en milieu coutumier. Ne sachant rien de ma situation ni de mes inquiétudes, ils me pressent de les suivre, m'entraînant, pour me faire du bien pensent-ils, dans l'atmosphère indiscrete des gens de la brousse. Ah non ! Car je reste de bonne prise et suis toujours recherché dans tous les coins du Ruanda-Urundi.

– Asseyons-nous quelque part, leur dis-je, pour nous concerter.

L'ombre dansante d'un vieil acacia en retrait des sentiers battus nous accueille. Une fois assis, mon *Mukiga* s'indigna :

– Vous nous semblez perplexe et presque soucieux, comme qui veut nous fausser compagnie.

– Nous n'avions pas prévu que nous resterions ensemble jusqu'au bout.

– Ni que nous devrions nous séparer, rendus à Byumba. Notre provision de route, nous l'avons faite commune, et pour trois : elle est indivisible.

– Communauté de besoins n'implique pas communauté de but. Je suis venu me balader, et pas ailleurs que dans Byumba. Quant à vous, vous avez vos courses pour affaires, non pas dans Byumba, mais dans le secteur coutumier de Byumba.

– Où nous avons des amis qui seront aussi vos amis ; car, si j'ai bien compris les réponses de la fille que vous avez interrogée, vos deux amis de Byumba, les seuls sur lesquels vous comptiez, n'y sont plus : l'un muté et l'autre en congé.

– Mais remplacés par d'autres agents de même calibre et peut-être de ma connaissance, avec lesquels, convenez-en, il serait bon que je renoue. Ajoutez à cela que mon *boy* et mon frère m'arriveront par Byumba et logeront à Byumba. Puisque je les attends d'un jour à l'autre, c'est à Byumba et dans Byumba que je dois les attendre avant notre retour à Kabale. Pas de temps à perdre. Attendez-moi ici, pendant que je vais aux nouvelles, avant que les chemins ne soient trop déserts.

Le *Mukiga* se tut et rêva, pendant que l'autre, assis à ses côtés, bâillait, indécis comme le sont de nature tous les *Bakiga*. Profitant de cette double rêverie qui suspendait une discussion où, à moins de m'expliquer à fond, je risquais de m'enfermer, je me sauve à toutes jambes.

Par-dessus la brousse que je foule à grandes enjambées, mes yeux, qui, par la peur, ont réappris à fouiller l'horizon, accrochent, devant l'église, un groupe de causeurs animés. Je fais halte pour mieux voir, et n'être pas en vue.

Avec sa tête étonnamment chenue, un prêtre indigène, teint d'olive, la pipe aux dents et les mains en poche, rit et parle, commentant peut-être quelque pépin de la semaine. Le soleil déjà bas lui baigne la figure, peignant d'or sa calvitie et de crème sa blanche soutane. Quatre jeunes évolués, trop grands de taille en petits pagnes qui leur vont aux genoux,

l'entourent, l'interrompent et lui mêlent la gaieté comme on mêle le vin, tels des gens de Nyanza. Mais je l'ai reconnu. C'est l'abbé Philippe, toujours spontané et jovial. Quant aux jeunes gens, apparemment petits clercs, qui rient et causent avec lui, leurs figures, que j'ai beau détailler, ne me reviennent pas.

Un froid très vif, aussi pénétrant que celui du Bushiru, annonce la nuit dans le grand espace que le soleil, masqué par la masse lointaine d'un volcan, s'apprêtait à quitter.

Le groupe des causeurs, avec leur abbé en tête, s'engouffre, fuyant le froid, dans l'enceinte dont la porte, à côté de l'église, se referme. Un enfant, comme si Dieu me l'envoyait tout exprès, sortit de l'église, fit bondir devant lui une balle de tennis qu'il rattrapa vigoureusement du pied et la suivit à toutes jambes dans ma direction. Il me souvint alors que je fus enfant comme lui et jouais comme lui à la balle. Celle-ci, alors que j'émergeais de la brousse, n'était plus qu'à deux puis à un pas de moi. Je la lui renvoie assez gauchement du pied. Il la reçut sans devoir courir et me gratifia d'un regard souriant où je surpris, – quelle chance ! – que ce petit bonhomme ne serait pas méchant.

– Hé, là ! viens donc ici, le bel enfant !

Il vint.

– Loué soit Jésus-Christ, fais-je la main tendue !

– Ainsi soit-il, répond-il en glissant, avec ses beaux yeux dans les miens, sa gentille petite main dans ma lourde patte !

Mais, Dieu de Dieu, comme il ressemble, le bel enfant, à quelqu'un que je connais : à Venanti ! Voyons, ne serait-ce pas son fils ?

– Je parie que je te connais, mon garçon, du moins par ton père !

– Je ne dirais pas non !

– Comment s'appelle-t-il ?

– *Muganga* !

– Venanti donc, le *Muganga* du Poste ?

– Comment le connaissez-vous ?

– Les infirmiers mon garçon, sont toujours connus, plus connus qu'ils ne connaissent eux-mêmes. Je sais même qu'il est absent !

– Oui, en congé du côté d'Astrida, chez nous, avec maman. Ils en ont pour un mois. Je n'ai pas été autorisé à les accompagner, parce que je suis à l'école, ainsi que ma sœur. Et nos vacances de Noël ne durent pas le temps d'aller chez nos grands-parents à Astrida. C'est l'avis du maître d'école et de papa.

– Tu es bien gentil, mon ami. Mais peux-tu me dire qui est l'actuel commis de Byumba ?

– On l'appelle Richard. Je ne l'ai pas encore vu. Il nous est arrivé récemment de Kisenyi après le départ de papa. On le dit malade.

– Où habite-t-il ?

– Oh ! pas bien loin. C'est dans la première maison que voilà sur le plateau d'en face. Celle qu'occupait Déogratias, si vous l'avez connu. Le chemin le plus court d'ici, sans devoir passer par le Poste, est en contrebas. Le voilà qui monte presque à pic. Un petit quart d'heure, et vous êtes rendu.

– Merci, mon ami, et que Dieu te garde !

\*

\* \*

Excellent comme guide, comme la fille de tout à l'heure, répondant sans questionner, mais le feu pétillant de ses yeux malins me brûlait ; il m'avait reconnu pour un étranger. Tandis que, sans parler ni bouger, il me dévisageait encore, je mis de la hâte à m'éloigner, comme on fuit d'instinct un plus fort.

En un rapide jeu de jambes, me voilà chez Richard. Sa femme, une aimable personne, belle et grande, presque imposante, le dit alité et, sans tarder, m'introduit. La maison semble belle et coquette ; mais d'une beauté impersonnelle ; d'une beauté officielle qui rappelle que cette belle maison, quoique nette et bien meublée, n'a pas de propriétaire, n'appartenant qu'à l'État. Le ciment, sur lequel je n'ai plus marché depuis trois mois, me fait hésiter les pieds.

De son lit où il sue abondamment, Richard, affreusement barbu, me tend, m'ayant reconnu, sa main fiévreuse ; geste que souligne un sourire accueillant. À proximité du lit, un siège, qui m'a l'air d'attendre par habitude des visiteurs, m'accueille aussi sur un signe exquis de

Maria. Discrètement celle-ci nous laisse seuls. En deux mots, car la nuit nous serre, je dis à Richard que je suis son hôte pour quelques jours et que deux *Bakiga* m'accompagnent.

– Où sont-ils, ces *Bakiga* ?

– Entre la Mission et le Poste, attendant mon retour et le résultat heureux de mes démarches pour eux et pour moi car, mon cher Richard, je ne me doutais pas de votre présence à Byumba, vous sachant à Kisenyi.

– Dites-leur de venir : étant venus avec vous, ils seront comme vous les bienvenus. Votre présence, comme celle de vos compagnons, ne me gêne pas, quoique malade.

À mon retour avec mes *Bakiga*, une annexe, avec deux pièces servant de cuisine et de remise, s'apprêtait à nous recevoir ; un bon feu, à côté de deux lits confortables, avec le parfum caractéristique des régions forestières, nous fait fête et donne à chacun l'illusion de se trouver chez soi.

Après un repas des mieux épicés qu'avait accompagné un bol de lait tout chaud, je vais, guidé par Maria, dire bonsoir à son homme.

– Asseyez-vous donc et causons. Aviez-vous connu Byumba avant ce soir ?

– De nom seulement ; mais aussi de renom : pour ses grands froids.

– C'est comme moi : nous y sommes l'un et l'autre étrangers. Je n'y suis que depuis quinze jours pendant lesquels j'ai été tout le temps malade. Ma femme est arrivée il y a cinq jours à peine, ayant dû regagner Kisenyi sans moi pour ramener nos bagages. Ma commission pour Byumba, je l'ai reçue en congé au Nduga, avec l'ordre d'arriver à mon poste sans retard. Aussi les bureaux d'ici, je ne les connais que pour y avoir fait viser mes papiers. Mes attributions elles-mêmes, à part mon titre officiel de commis dactylographe du Territoire, je ne les connais pas encore, ayant eu à peine le temps de présenter mes hommages à mon chef de service.

– Un homme pas commode, m'a-t-on dit !

– Oui, qui ne rit jamais, à ce qu'il paraît. Mais j'aime mieux, comme chef de Poste et de Service, des agents de cette trempe. Il suffit de savoir les prendre comme ils sont. Pour être fréquente, l'humeur,

méchante ou sévère, leur passe vite. J'en ai d'ailleurs l'habitude. Celui-ci, tout rébarbatif qu'il paraisse, comme la plupart de ses pareils, n'en est pas moins respectueux de la dignité humaine, puisque, ne me connaissant ni de loin ni de près, et ne m'ayant jamais vu à l'œuvre, il m'accorde le temps – tout le temps qu'il faudra – pour me retaper.

– Mais de quoi souffrez-vous ?

– D'une crise de malaria dont je relevais à peine quand j'ai pris mon congé et qui m'a repris dans les froids d'ici.

La conversation ne traîna pas longtemps. Richard faisait visiblement des efforts pour parler et avait – je le sentais – besoin de repos. Il ne me retint même pas, quand je voulus prendre congé. Mais, comme sa femme me reconduisait, j'étais étonné de constater que, soit prudence soit ignorance de la chose, Richard n'avait fait aucune allusion au bruit de ma fuite ; bruit qui, j'en étais sûr, n'avait pas manqué de parvenir, sous forme de mandat d'arrêt, dans tous les postes du Ruanda-Urundi, et notamment à Byumba et à Kisenyi, postes-frontières. En imaginant que Richard a été malade pendant quinze jours avant son congé, que son congé en a duré quinze autres et qu'il est, depuis autant de jours, à Byumba où son état de santé ne lui a pas permis de reprendre service, il y a lieu de supposer qu'il n'a plus fréquenté les bureaux officiels depuis près de deux mois et qu'il n'est pas au courant des poursuites judiciaires dont je suis l'objet. Mais il est puéril de croire qu'il n'ait rien appris de ma fuite et du bruit de celle-ci ; fuite et bruit qui datent de deux mois et demi. Et pourquoi ne m'en dit-il rien ? En ne lui disant rien moi-même, alors qu'il sait tout, ne risquerais-je pas de me compromettre ou de l'indisposer contre moi ? Tout est-il donc si relatif dans la vie et les hommes si proches que mes malheurs aient fait de moi le fléau de mes meilleurs amis ? Les craintes qui me fouettaient le cœur, ainsi que la logique de toutes ces réflexions, me montrent l'imprudence de mon voyage à Byumba où, toutes suppositions faites, je n'aurais pas dû m'aventurer. Le sommeil me prit sur la résolution, encore vague, de sonder davantage le cœur de Richard ou de lui dévoiler demain le fin fond de ma triste situation.

Il faisait déjà jour quand, le lendemain, 31 décembre, le sommeil me rendit au jour.

Me voyant bouger, Maria, qui cuisait son lait dans la pièce voisine, se retourna et confia, après avoir dit bonjour, de son ton le plus maternel :

– Mon mari vous fait dire qu'il a des craintes pour vous et demande que vous n'alliez pas vous montrer dans le Poste.

– C'est sérieux !

– Il y tient beaucoup ; c'est, dit-il, pour votre bien.

– Croyez-vous, Maria, qu'il me serait possible d'aller le voir ?

– Oui, à toute heure.

– Et mes *Bakiga*, où sont-ils ?

– Ils se sont levés de fort bonne heure. Ils étaient déjà sur pied quand je suis entrée. N'osant pas interrompre votre sommeil, ils m'ont dit qu'ils nous reviendraient à la tombée du jour.

Pendant que, pensivement, je me mets sur mon séant, la femme, qui, de l'œil, surveillait sa cuisine, court à son lait qui bout, menaçant d'éteindre le feu.

Me voilà fixé au moins ; ce qui vaut mieux que l'incertitude : Richard a eu vent de ma fuite et m'empêche de sortir, craignant pour moi. Pourvu que ce ne soit que ça. Quand je le vis vers 10 heures, il me dit, après avoir entendu mes aveux, qu'il savait, par ouïe-dire, que j'étais sous recherche mais qu'il n'avait connaissance d'aucun ordre officiel de m'arrêter. Il ajouta en conclusion que ses attributions de commis territorial ne lui faisaient pas un devoir de m'arrêter ou de signaler ma présence chez lui et qu'à ce sujet, sa conscience était tranquille ; d'autant plus que je reconnaissais de bonne foi ma faute et que mon affaire était en bonne voie de liquidation. Et, comme selon lui je n'étais qu'un fuyard libre et non un échappé de prison, il inclinait à croire que le fameux mandat d'arrêt, puisqu'il n'en avait pas connaissance, n'aurait nullement été lancé. Il me conseilla néanmoins de regagner sans retard mon refuge de Kabale pour y attendre le dénouement.

– J'ai beaucoup réfléchi, dit-il, cette nuit. Et, bien que nos usages en matière d'hospitalité m'interdiraient de vous livrer à la justice, je crains que ma conscience professionnelle ne m'y oblige, si je venais quelque jour, ce qui heureusement n'est pas encore le cas, à être saisi officiellement des poursuites judiciaires qui pèsent sur vous. Si je ne

vous en ai rien dit hier soir, c'était pour me donner le temps de réfléchir, c'est aussi pour éviter de vous faire de la peine, de peur que vous ne doutiez de mon amitié. Je me prête à être, non pas votre justicier, mais votre ami et aussi, croyez-moi, ou aidez-moi à le rester, le serviteur consciencieux de l'Administration.

– Je ne vous ai pas mis tout de suite au courant, parce que nous devons d'abord nous saluer et nous reconnaître, puisque, comme je vous l'ai dit, je ne m'attendais pas à vous rencontrer à Byumba. Les Déogratias et Vénanti ne sont pas à Byumba. C'était à eux que je destinais ma visite pour leur demander l'un ou l'autre service.

– Ils ne sont pas à Byumba ; mais j'y suis pour eux et pour vous ; et je peux, si possible, vous rendre les mêmes services, mais pas celui, excusez ma franchise, de vous garder longtemps chez moi, de peur que mon dévouement aux choses de l'État ne me contraigne à vous faire du mal malgré moi.

– Vous êtes bien bon, Richard, et bien brave ! Qualités qui se rencontrent rarement dans un même cœur ! Vous me permettrez au moins d'en abuser quelque peu. Il y a mon frère et mon *boy* que j'attends depuis deux longues semaines et qui doivent m'arriver par Byumba avec de l'argent ; car, malgré ce que l'on dit, j'en suis totalement démuné. Ils viendront chez vous en croyant venir chez Déogratias.

– Ils seront bien reçus et bien traités, comme vous-même, puisque vous les annoncez. Que vous soyez dépourvu d'argent, je le comprends sans peine et ne m'en tiens pas aux dires. Je n'en ai pas beaucoup moi-même depuis mon congé ; et mon accreditif de fin d'année, si vous avez besoin de beaucoup d'argent, ne me parviendra pas avant le 10 janvier. Combien vous faut-il à peu près ?

– Pour mes besoins immédiats, tel que l'achat de nouveaux habits, cinq cents francs me suffiraient, jusqu'à...

– Vous les aurez, coupa-t-il. Mais, de peur qu'en cas de mauvaise rencontre, la police douanière ne vous dépouille, je vais avoir soin de vous les mettre sous enveloppe à l'adresse d'un compatriote, Ignatio, qui tient boutique, m'a-t-on dit, sur la route Kabale. Je parie que vous n'avez sur vous ni livret d'identité ni papiers de route.

– Je ne les ai pas.



– Ils sont pourtant de rigueur. Mais je comprends que leur présence sur vous, sur un fuyard traqué, serait compromettante. Que diable reveniez-vous faire au Ruanda dans ces conditions ? Ne comprenez-vous pas que c'est mettre des amis à l'épreuve et en peine ? Un truc me vient en tête cependant : j'ai deux vieux pneus de vélo avec de la ferraille. Je vous les remets, avec une lettre et une feuille de route de ma main, pour ce même Ignatio qui sera prié d'en assurer, si possible, le remontage. Ainsi, si la police vous arrête et vous réclame des papiers, il suffira de présenter l'adresse du destinataire qui est fort connu et de dire, je vous en prie, que vous êtes le serviteur du commis Richard et que ce même commis vous envoie, avec des objets à faire réparer, chez un ami du Kigezi. Le pli d'argent lui-même, ne le cachez pas ni son contenu. La police comprendra que ce sont, versés d'avance, les frais de réparation. Mais cet argent, que ma lettre à Ignatio ne mentionnera pas, usez-en comme du vôtre, une fois la frontière passée. Le nom d'un commis de Territoire, même malade comme je suis, est assez important pour en imposer à la police. Si malgré tout vous êtes cueilli et ramené, ne faites pas de bagarres et laissez-vous faire, car je sais ce que je dirai et ferai pour vous sauver. Vous êtes porteur d'un message de moi, mon nom vous servira de provision et de feuille de route. Mais n'ayez crainte ; toutes ces complications ne se produiront pas, si surtout vous repartez demain, un jour franc. Là-dessus, puisque je vous défends de circuler dans le Poste, prenez dans ma bibliothèque, si vous aimez toujours lire, un livre de lecture à votre convenance pour tuer la journée. À nous revoir !

\*  
\* \*

Il est cinq heures. D'avoir trop lu, les yeux me font mal. Je m'en plains à Richard, comme un fils à son père, mais surtout pour obtenir de lui l'autorisation de sortir. Mes *Bakiga* ne sont pas encore rentrés. Maria elle-même est absente. Je l'ai vue partir avec un livre de prières sous le bras.

C'est qu'il se célèbre ce soir à la Mission, pour clôturer saintement l'année 45, un salut avec *Miserere* et *Te Deum*\* : le repentir et les grâces. De sa chaise longue où il goûte, dans sa cour intérieure, les fraîcheurs non encore pénétrantes du soir et de fin d'année, Richard, en pyjama, me fait désigner un bois solitaire où je peux, sans être vu, me

dégourdir les jambes sur un talon de colline, face à l'église. Je m'y rends, suivi de son chien, une superbe bête qui n'aboie que la nuit et que mes caresses, en souvenir de mon propre chien, ont apprivoisé dans la journée.

Précédant de quelques heures l'année mourante, le soleil du 31 décembre s'abîme tout là-bas, comme dans un noir tombeau, sans chaleur ni gaieté, dans le moutonnement incolore des nuages fixes qui, par-dessus les lambris multiformes couvrant nos vieux volcans, déchiquètent méchamment un mystérieux horizon.

Sur les ailes du vent, comme à Judas désespéré, quelques bribes chantées de l'office me sont parvenues où, renflant de regret l'amertume de mes larmes, j'ai cru entendre, faisant écho à mes propres soupirs, les derniers cris d'un Dieu mourant.

De mon oreille étourdie où résonnent, mêlés au bruit vague et divers de l'espace déjà nuiteux, les gémissements déchirants du psaume des Pénitents, il me semblait entendre, perçue confusément, la plainte lourde et solitaire de Jésus qui, ployant sous le faix immense de nos crimes, a eu si peur, la peur humaine, d'entrer désespérément seul dans la mort.

C'est le poignant *Eli, Eli, lamma sabactani\** du Golgotha auquel s'ajoute machinalement, en cette triste fin d'année, un autre cri non moins triste : le « *De profundis clamavi ad te, Domine* », de mon âme aux abois.

De mes yeux ternes et rougis, je regarde l'église se vider hâtivement. Le rapide éparpillement des groupes, ainsi que l'attroupement agité de quelques fidèles que rejoignent, sortant aussi de l'église, pour les consoler et les calmer, les bons Pères de la Mission, me font songer à cet autre soir où, le Christ mort en une parascève hallucinante, les morts de l'Ancien Testament, revenants privilégiés des limbes, sortirent de leurs tombeaux et s'entretinrent, aux portes de Jérusalem, station religieuse de l'Ancienne Loi, avec les vivants ébaudis\*.

Face à la station missionnaire de Buhambe, je me souvins, en une ambiance extatique, que le mot *guhamba\** dans ma langue signifie « enterrer » ; et partant de là, mon imagination, devenue obscurément docile, se laissa emporter au pays du Christ et s'assoupit – ô charme du

rêve ! – sur le mont du « Crâne », dans la grande catastrophe d'il y a dix-neuf fois cent ans !

\*  
\* \*

Un sinistre corbeau, retardataire des bois, me survola, battit des ailes et jeta un cri d'alarme ; il m'apportait, non pas du pain comme au Prophète affamé, mais de la conscience dans un cœur démonté. Autour de moi, la nuit, menaçant d'être bien noire, déjà rampait. Le chien, mon seul compagnon de ce soir, m'avait quitté ennuyé, me donnant à comprendre que je n'étais pas son maître et que lui, le bon et brave chien de Richard, n'avait pas l'habitude des solitudes. Je me lève et le suis.

Chez Richard, où le chien rentré sans moi m'accueille de la queue, je retrouve mes *Bakiga* rentrés. Autour d'un feu copieux dont la flamme agressive s'attaque à leurs jambes velues, ils jouent des pieds et rient aux éclats en un chamailis sonore où retentit, je le sens, qu'ils sont rassasiés, qu'ils ont vu leurs copains de Byumba, qu'ils ont fait de belles affaires. Leurs paquets, qu'ils me montrent de l'œil et du doigt, sont faits. Nous rappliquerons dès demain sur Kabale. Richard le veut ainsi et le leur a dit ce soir comme à moi ce matin.

Je monte à la chambre de Richard. Mon appareil de voyage est prêt. Le voilà sur une table dans un coin de la pièce : deux pneus usagés, un paquet de ferraille, une lettre à l'adresse d'Ignatio et un pli rebondi qui contient me dit-on, de l'argent pour moi : les 500 francs que Richard me prête et me donne à la fois : aurais-je oublié que qui donne pour rien prête à usure ? Une dernière poignée de mains à la femme et à l'homme, un sourire éloquent de politesse et de satisfaction émue, je sors de la pièce. Me voilà couché et bientôt endormi, car je dois – et Richard y tient – repartir demain sans faute, le plutôt possible, avec mes *Bakiga*, sans autre forme de civilité.

\*  
\* \*

Le lendemain, ce mardi, Premier de l'An 1946, les dernières étoiles ne palissaient pas encore que trois gaillards, mes deux *Bakiga* et moi, tous trois porteurs de paquets plus ou moins lourds, abordaient, dans la brume matinale des hauteurs, sur le plateau en arène de Mafumirwa. Nous rivalisons d'ardeur et aussi d'anxiété cette fois, car mes *Bakiga* ramènent de Byumba, sans patente, deux lourds paquets de vestons usagés et de chapeaux *second hand* dont ils craignent d'être spoliés par la police douanière. J'avais le cœur serré d'autant plus que je connais si peu l'art de la dissimulation et que mes *Bakiga*, têtes en l'air et compagnons de bonne prise, n'éviteraient pas la bagarre en cas de surprise. Le relâchement de la police au jour de Nouvel-An n'était pas pour me donner confiance. Il fallait avoir recours à un autre facteur : à ma prière habituelle pour obtenir une fois de plus des miracles. Je la fis donc, cette prière, avec plein succès. Comme à Nyanza, un certain matin de novembre dernier, ce fut, passé la forêt de Muyumbu, sous une pluie d'averse bienvenue qui étourdit mes compagnons mais qu'aucun policier, fût-il exceptionnellement scrupuleux, n'eût osé affronter, que nous refranchîmes devant les portes closes des abris de la douane en campagne, la terrible frontière ; pluie cependant que suivit de près, se jouant dans les fougères accueillantes comme dans les vastes cultures du versant de Rwene, le plus beau des beaux temps.

Incidence inattendue, nous tombons en contrebas de Rwene dans une embuscade de gens qui, nous ayant vus dévaler du coteau, nous prirent pour des marchands du Ruanda et se font passer pour des policiers secrets ; cas fréquent en territoire anglais où le brigandage, pourtant courant, passe inaperçu. Avant même que je n'exhibe l'adresse protectrice d'Ignatio, personnage influent et tenancier d'une boutique, le verbe haut de mes *Bakiga*, en solide et franc parler du terroir, accueille vertement et fait taire nos assaillants.

Chez Ignatio, homme avenant que j'ai vu souvent à Rusoroza et que j'ai rencontré l'autre jour sans le connaître, je me débarrasse de mon appareil de voyage, mais non de l'argent dont je dois, comme Richard l'a dit, user comme du mien et dont, sur place, je convertis la moitié en shillings ; le reste devant tenir garnison dans ma poche où je veux sentir constamment sur moi des devises de chez nous !

Vers cinq heures, nous voilà rendus, fatigués mais fiers de nous y trouver sains et saufs, dans le délire d'un Kabale où tout le monde,

communiant de joie et de détente, a bu tout son saoul pour fêter, avec le Premier de l'An, le tumultueux arrivage des derniers démobilisés parmi lesquels – cruelle ironie des pressentiments ! – j'avais perdu l'espoir de reconnaître un mien frère !

Nous passons chez moi une nuit délicieuse au cours de laquelle mon *Mukiga*, oui, le mien que l'on connaît déjà, mon frère promis de sang qui a nom Rubuya, me vend, de son paquet de Byumba, un beau veston et un chapeau à mon choix, au prix de revient. Le tout ne me coûta pas huit shillings. Le lendemain, mercredi, mes compagnons prennent congé de moi. Je mets alors, avec une gentille culotte, don de Richard, mes nouveaux habits pour l'innocente vanité de me faire admirer, comme quelqu'un qui revient de chez soi, de mon hôte dans le *police's line*.

\*  
\* \*

Le jeudi, 3 janvier, jour de courrier, s'écoula sans incident. Mais le vendredi, de grand matin, mon hôte, qui, presque toujours, était de garde, me fit remettre, cueillis à l'office postal, deux plis dont, hâtivement, à peine levé, je prends connaissance. Enfin, Dieu merci, des nouvelles du Ruanda que je pressentais indifférentes, sinon mauvaises ! N'importe, pourvu que j'en reçoive et que je sache au moins de quoi il retourne là-bas !

Le pli le moins volumineux, avec son cachet impeccable et la forte mais fine écriture, était du Père Norsen. Je le mis de côté et, fiévreusement, j'ouvris le second qui, retouché et recollé, avec l'adresse malhabile au crayon, contenait une, deux, trois lettres..., de Rwandekwe, Bizimana et Suzanne. Toute la matinée, jusqu'à midi, se passât à lire, à comprendre et à relire.

\*  
\* \*

Astrida (hôpital), le 12-12-45

« Mon cher ami et maître,

« Me voici à Astrida, mais très malade et hospitalisé depuis mon arrivée le 6 courant ; avec invariablement, du matin au soir, 38° de

fièvre que l'on dit récurrente. J'en ai, paraît-il, pour longtemps ; bien que, dit-on encore, tout danger de mort soit conjuré. Cela pour vous dire que vous devez désespérer de mon prompt retour, mais non encore de ma santé qui, je l'espère, après un mois, ou moins, de cure, se rétablira. C'est, dit-on, le *kimputu*\*. Mais où puis-je l'avoir ramassé et quand ? Je ne sais.

« Votre frère vous écrira au sujet des raisons aussi graves que tristes qui, outre mon état de santé, l'empêchent indéfiniment de vous rejoindre à Kabale.

« L'itinéraire que vous m'avez fixé, je l'ai suivi autant que possible. À part que, le premier jour où il était prévu que j'eusse dû loger chez l'ami de votre ami Céphas, j'ai pu, pour deux raisons, en compagnie de votre *Mukiga*, sauter cette étape. La première raison, ce fut que l'ami en question, parti pour affaires vers Byumba, était absent. Sa femme, étant malade, n'était pas à même, en l'absence de l'homme, de recevoir des étrangers. La deuxième raison, et non la moindre, c'est que j'ai pu passer la frontière dans l'avant-midi et qu'au lieu de loger si tôt chez cet ami absent dont la femme souffrante eût été contrariée, je pouvais encore, ayant une forte avance sur la journée, abattre, sur l'avis de mon compagnon et toujours avec lui, les quelques 30 kilomètres qui nous séparaient de Byumba. Ce dernier avantage, en compagnie du *Mukiga*, n'était pas à dédaigner. J'en ai donc profité avec bonheur, comme vous eussiez fait vous-même. Il doit sûrement vous avoir raconté le reste ; à savoir qu'après avoir fait, sous un jour délicieux, près de 30 kilomètres de marche, nous avons, à la nuit tombante, trouvé où loger aux abords du Poste de Byumba, en contrebas de la Mission de Buhambe, chez un de ses amis ; et que, le lendemain, c'est-à-dire le dimanche, alors que, sur son conseil, je filais de grand matin vers Rulindo, il est resté à Byumba où, pour s'acquitter de ma commission et me faciliter d'avance le logement en cas de retour, il devait remettre au destinataire la lettre de recommandation que Céphas m'avait confiée.

« Julien, peut-être le lendemain de notre départ de chez lui, avait entendu, sous une version très désobligeante, comme vous l'appréhendez, le bruit de vos malheurs. Le mot, que vous lui avez adressé, lui a remis, sur votre compte, le cœur en place. Il vous excuse en mémoire du passé mais blâme le manque de confiance que vous avez eu pour lui. Vous n'auriez pas dû, dit-il, lui cacher, à lui, votre ami d'enfance, vos

ennuis. Mais veuillez remarquer que, malgré sa généreuse hospitalité et la chaude attention de sa femme, je suis plutôt de votre avis que du sien. Il m'a bien traité, comme il vous eût traité vous-même, Dieu le lui rende et à sa femme. Mais quand il ose prétendre que vous avez eu tort de lui cacher vos secrets, je me moque de lui du fond du cœur ; et ce sans me faire scrupule de lui manquer de gratitude.

« Rouben, qu'à leur retour Élias et Sirillo avaient renseigné, m'en a aussi parlé. Mais pour moi, il a été courtois et affable, comme il m'a l'air de l'être toujours pour les voyageurs que, d'un jour à l'autre, les nuits lui apportent.

« La douce mère de la fille que j'ai beaucoup aimée m'a bien reçu et reconnu. Sa fille aux yeux de fée était absente. C'était un mardi, jour de catéchisme pour les filles, à Kamonyi. J'y étais arrivé avant le plein jour et n'avais pas besoin d'y séjourner. La mère me donna à boire et m'offrit une feuille de tabac. Je pris congé d'elle, car, dès la veille, mon intention était de traverser à toutes jambes le Nduga pour passer la nuit chez votre ami Rutambika et m'approvisionner le lendemain, mercredi, sur le marché du Ruhango. Ainsi fut fait. Entre sept et huit heures du soir, après avoir longé le dispensaire et contourné le gîte de Butare, je me trouvais, comme un habitué de la maison, chez Rutambika qui, aidé de sa femme et de sa fille, sous la vague clarté d'un brasier fumeux, trayait ses vaches.

« Rutambika, natif du Nduga où, comme vous le savez, l'hospitalité est difficile et les relations, même entre amis de vieille date, plutôt indifférentes, a eu pour moi, en mémoire de vous, tous les égards du père pour son fils. Servi abondamment de bière et de lait par sa femme, invité à manger des mêmes mets que sa fille unique, j'ai fait chez lui mon plein d'estomac et en garde, pour toujours, le souvenir.

« Le lendemain, pour m'éviter des retards sur le marché de cette région où je devais m'approvisionner, il a si copieusement bourré mon paquet de provisions de voyage que j'avais de la peine à le porter et n'ai pu en épuiser le contenu que deux jours après à Astrida.

« Au lieu de me laisser dormir la nuit, il m'avait fait un devoir, combien dur à ventre plein, de lui raconter, d'un bout à l'autre, nos tristes aventures avant notre arrivée à Kabale. Il vous en veut cependant, non sans amertume mais avec plus de franchise que Julien, de ce que, lors de notre passage nocturne tout près de chez lui, vous ne soyez pas

venu, non pas solliciter, mais, en tant qu'ami, lui faire plaisir d'exiger son assistance.

« À ce cher ami, qui pour moi est un bienfaiteur d'autant plus cher qu'il vous plaint en toute sincérité, fait beaucoup de cas de vous et se promet, avec Kabanda et Bugabo, de contribuer, comme Émile et Kabahaya d'Astrida, à votre réhabilitation, je réserve, dès que je serai debout, avant mon retour à Kabale, ma première visite.

« Donc mercredi, ployant sous une pleine charge de vivres frais qu'avec son impitoyable générosité, Rutambika m'avait enjoint d'emporter, j'étais à Nyanza entre 10 et 11 heures du matin.

« Le premier que je vis fut le Père Norsen à qui je remis sa lettre et qui, après m'avoir pourvu de cigares et donné, en pourboire, la somme de 30 francs, me congédia, sans même me demander de détails, parce que, disait-il, j'avais l'air malade et besoin de repos chez moi.

« Kabanda enfin et Bugabo, comme s'ils n'eussent rien d'autre à faire qu'à me recevoir, comme si j'eusse été, non plus votre compagnon d'exil, mais vous-même devant eux, m'ont accablé d'attentions et entraîné, heureux prisonnier, mais hypocritement gêné, de leur dévouement, dans un coin du cabaret « Kidende » où ils m'ont, à mon corps défendant, assommé d'hydromel et de questions, ne se lassant pas de me serrer qui la main, qui la taille. Ils eussent voulu enfin que je passasse chez eux la nuit du 5 au 6 à bavarder, à faire bombance en évoquant votre souvenir. Souffrant réellement, comme le Père s'en était rendu compte, j'ai refusé leur invitation. Et ce refus, que justifiaient ma hâte de me trouver chez vous et ma crainte de tomber malade à Nyanza, les a visiblement affectés. Au jour qu'il est, ne sachant pas que je suis hospitalisé, ils attendent, avec pour vous des lettres prêtes, mon retour que je leur avais fixé à moins de six jours. Pour les détromper et m'excuser auprès d'eux, en attendant que je sois à même d'aller les voir, je demanderai à Suzanne de leur écrire sous peu.

« Au hasard des rencontres à Nyanza, j'ai vu la vendeuse d'huile, ainsi que son frère, qui, tous deux ayant appris, je ne sais comment, notre séjour de trois jours chez Bugabo, ne vous pardonnent pas d'avoir, pendant ces regrettables incidents, douté de leur amitié. Mes protestations, sur eux ont été comme de l'eau qui coule en vain sur le rocher. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire à présent de bien ou de mal ?



« J'ai vu encore les Catharina et compagnie : femmes touchantes pour la plupart ; elles vous plaignent sincèrement et m'ont demandé, sachant où vous êtes, des nouvelles de vous. Pour vous j'ai remercié ces braves femmes, surtout la généreuse Catharina qui, par un drôle de matin, a, souvenez-vous, favorisé notre fuite. Sur vous enfin, je leur ai dit, à toutes, le pombé aidant, à côté de quelques vérités désobligeantes, de bien bonnes choses. Elles étaient surprises en tout cas d'entendre que, corrigé par le malheur et fouetté surtout par un besoin d'ordre moral, ce dont je suis convaincu, vous n'aimeriez plus nager, comme naguère, à corps perdu, dans la tendresse, trop charnelle, de leurs amours.

« Athanasia, la fameuse, est, de toutes vos relations féminines de Nyanza, celle qu'il ne m'a pas été donné de rencontrer. Elle file de ville en ville, dit-on, le traître Houblad auquel elle a juré, selon Kabanda, de faire expier vos malheurs dont elle croit qu'il est cause. C'est, me semble-t-il, trop d'audace de la part de cette curieuse femme dont parfois, vous le savez, la raison s'égare par excès de courage. Sachant donc que vous aimez à pardonner et répugnez aux vengeances, il me faudra, après ma guérison, courir après elle et m'employer, avant de vous rejoindre, à la dissuader de poursuivre sa généreuse, mais imprudente, témérité.

« Rapport à vos débiteurs, j'ai pu apprendre en deux mots de Kabanda que, convoqués par le Père, ils avaient tous reconnu leurs dettes : même Moko le prisonnier ; même Houblad, le moins scrupuleux de tous ; pourvu que ce ne soit pas pour la forme.

« Il paraît que Houblad, traqué comme vous et comme vous fuyant, insaisissable prévenu mais indigne de pitié, parcourt tous les coins du Ruanda-Urundi, achetant ou vendant, dit-on, vous soupçonnez quelle funeste marchandise. Des camions se le passent en attendant de le passer à la boîte. Pour le moment, on le dit de retour de Byumba et reparti au diable, direction Usa !

« Que dirais-je, ou plutôt que ne dirais-je pas, si je savais le dire, si j'avais comme vous l'expérience des hommes et femmes, de l'accueil plutôt équivoque, très accablant et peu expansif, qui m'attendait du côté d'Astrida ! Je fus donc déçu :

« – d'abord chez votre brave frère, si gai d'habitude mais désormais renfrogné, à qui mon retour et surtout votre message, en lui rappelant

sa belle maison détruite depuis peu par le feu, ont eu comme effet inévitable de raviver instantanément le plus morbide des chagrins ;

« – chez Zabella ensuite que votre lettre fit pleurer et qui fut mécontente de mon retour sans vous comme si ce retour lui annonçait votre décès ;

« – chez Suzanna enfin qui a déserté votre maison de Buhoro où vit, seule désormais, en proie à toutes les misères, votre vieille tante.

« Comme bien vous pensez, j'ai demandé à Suzanna comment et pourquoi, en votre absence, elle avait osé en agir de la sorte. Elle m'a répondu, avec une sauvage énergie, que sa mère à elle, aussi vieille que votre tante, sollicitait ses soins. Quelques gens, dont vos amis Émile et Kabahaya, qui ont, mieux que moi, l'avantage de percer le mystère de son cœur et d'avoir, un tant soit peu, sa confiance, estiment qu'elle est rentrée définitivement chez elle pour des raisons majeures qu'elle s'obstine à me cacher mais dont je crois qu'elle va, de sa propre main, vous faire part.

« Dommage que, de mon lit d'hôpital, je ne puisse surveiller ses allées et venues qui, à mon avis, comme à celui de votre tante et de Zabella, ont tout l'air de cacher peut-être quelque malpropreté.

« Mais, puisque, de tout mon cœur qui l'aima et qui l'aime encore, je m'oblige à ne point douter de son honnêteté, je souhaite vivement que le mal, dont j'ose, malgré moi et à tort peut-être, la soupçonner, ne soit que faux.

« Sachant qu'elle va elle-même vous écrire, j'espère que la franchise de mon rapport sur elle, confrontée par vous avec ses propres explications, sera, pour elle et en sa faveur, mieux qu'une excuse, c'est-à-dire un nouveau mérite d'estime.

« À la voir cependant, quoique mystérieuse depuis votre pénible entretien de Nyanza ; depuis les derniers adieux, combien déchirants, dans la nuit tombante, de Buhoro ; depuis les longues lettres que, de halte en halte, comme de site en site où votre pensée rejoignait la sienne, vous ne cessiez, malgré notre hâte, de lui adresser ; depuis que, pour vous obéir et lui donner du courage, j'ai déposé sur ses mains, avec votre meilleur souvenir, la dernière lettre dont vous seul, avec elle, connaissez le contenu : eh bien ! Suzanna, toute belle malgré sa grossesse déjà proéminente, goûte auprès de sa mère, si loin de vous, un mélange de joie solitaire et de paix morale et m'a l'air, à n'en

pas douter, en dépit de ce que l'on croit et dit, d'une femme tranquille et parfaitement heureuse.

« Quelque chose en elle la travaille, mais de bonne façon, et fait que, malgré le bien-fondé de ses justes inquiétudes de future mère, l'incertitude angoissante de votre exil et les malheurs inattendus qui, récemment encore, dans la personne de votre frère, vous ont désespérément accablé, elle augure bien de l'avenir, comme si le plein succès, le succès paradoxal et divin dont, à elle comme à moi, vous parliez si souvent, devait être une résultante nécessaire du renversement des projets humains.

« Ainsi que Zabella et vos deux aînés, Suzanne vient souvent me voir et m'apporte à manger. Elle viendra encore tantôt et prendra cette lettre qu'elle m'a promis de vous envoyer avec la sienne par l'intermédiaire de votre frère. Je vais vite achever celle-ci et la fermer pour leur éviter la tentation de la lire. Suzanna, si pas votre frère, m'en hairait, puisque d'elle, me semble-t-il, j'ai trop mal parlé.

« Jusqu'ici, comme vous avez pu le voir, je n'ai fait qu'insinuer les malheurs qui ont frappé votre frère et vous avec lui. Je n'en dirai pas davantage et lui laisse, à lui qui peut et qui sait, à lui qui ne peut se défendre d'en souffrir avec vous, le soin de vous en faire part à sa façon.

« Pour ce qui est de vous rejoindre à Kabale, je ne m'y déciderai qu'après ma complète guérison et sur le conseil du Père Norsen qui, à ce que j'ai pu constater, n'aimerait pas que vous écriviez des lettres, ni à lui ni à qui que ce soit, par la poste. Je dois vous dire en toute franchise que, là-dessus, il a parfaitement raison : en ce sens-ci que, même sous mon nom, vos lettres, à cause de votre écriture, sont toujours reconnaissables, c'est-à-dire compromettantes : non pas certes pour vous dont la sécurité est sûre sous la protection des lois anglaises, mais pour vos affidés du Ruanda ; nous craignons, voyez-vous, que, reconnues à la poste, elles ne soient saisies ou détournées.

« D'autre part, je ne sais sur quelles ailes magiques volent les bruits. Imaginez-vous que tous les gens, depuis les habitants des taudis jusqu'à ceux des meilleures habitations en pisé, savent, dans le tout-Nyanza comme dans le tout-Astrida, que, domicilié à Kabale, vous avez, sur votre point de départ, les yeux tournés comme ceux d'un crapaud qui choit ! À les entendre parler de vos fuites, avec tout ce que vous en savez de détails, on dirait que chacun nous a filés d'étape en

étape. Au fait, nous avons beaucoup à craindre de l'indiscrétion du malveillant Élias que l'on soupçonne, non sans raison, d'avoir incendié la paillote de votre frère !

« Il est donc à croire que, si jamais vous commettez l'imprudence – je sais que cela peut vous arriver par coup de tête ! – de quitter Kabale pour ici, on le saura date par date et heure par heure ; et vous serez « cueilli » entre Kigali et Nyanza, si vous ne l'êtes entre la frontière et Byumba. Sachez-le, vos fuites ont fait sensation et figurent encore, exagérées par vos ennemis, en tête des « faits-divers » ; d'autant plus que la police a, de nos jours, bon œil et bon pied. Vous voilà averti et mis en garde.

« Là-dessus, cher ami et maître, ne m'attendez plus d'un jour à l'autre. J'espère en tout cas qu'expédiée à temps, ma lettre, ou plutôt mon rapport, vous trouvera en pleine attente de mon retour, c'est-à-dire pendant ou même avant la Noël.

« Si le Père Norsen est d'avis que ma présence auprès de vous peut, comme je le crois, aider à quelque chose, je me ferai un devoir de vous rejoindre à tout prix, après avoir, pour moins d'ennuis, payé si possible, mon impôt de capitation. Mais entre-temps, patience et courage. Serrez de ma part la main à votre *Mukiga*, faites pour moi à notre hôte mille amitiés et dites à sa femme mille mercis.

« Votre tout dévoué

RWANDEKWE »

\*

\* \*

Karama (Save), le 12-12-45

« Frère aimé,

« En réponse à ton appel, voici de moi, à défaut de mon arrivée, une triste lettre. Plié en deux sur les ruines de ma paillote brûlée, je t'écris – l'avouerai-je ? – le cœur lourd.

« Ma paillote dernier modèle, belle et encore neuve, bâtie il y a à peine dix mois, qui faisait mes délices et l'admiration de tous ! ne la connais-tu pas ? Tu sais ce qu'elle m'a coûté d'efforts et d'argent !

« Elle a donc brûlé, non par accident comme tant d'autres maisons, mais, sans nul doute, incendiée de nuit par des malfaiteurs dont tu devines toi-même les noms. Je ne puis les punir pour leur crime ni même, faute de preuves, les citer en justice et les faire punir. Mon impuissance confirme leur impunité. Mais qu'ils prennent bien garde, car Dieu les voit et je vis encore.

« Je les connais, te dis-je. Et leurs noms, pourquoi les taire ? C'est Elias et son affidé qui, dépités et ne sachant comment me nuire autrement, ont fait le coup, dans la nuit du 29 au 30 écoulé, quatre jours exactement après leur retour; le surlendemain du jour où, par tes ordres, j'avais dû, avec mauvaise humeur, leur refuser ta chèvre. Comme prétexte, c'était suffisant. Dans leurs yeux, ce jour-là, je vis du reste briller la haine. Les lâches !

« Cela s'est passé après minuit, alors que les fatigues se dissolvent, que les forces se réparent, que les hommes, réveillés une première fois, se rendorment.

« Tu sais, au moins, que chez moi, même la nuit, j'ai toujours à portée de la main, des allumettes. Tu sais encore qu'avant le coucher, je fais toujours, de peur des accidents, éteindre le feu. C'est donc dire, comme cela est clair, que le feu est venu du dehors. L'effet, même caché sous des dehors fortuits, laisse toujours et naturellement, en dépit des arrangements humains, deviner sa cause. C'eût été la foudre que, même endormi, je l'eusse su. Me voilà à bout d'hypothèses ; et je suis convaincu que le feu qui, cette nuit-là consumma ma maison a été, à n'en guère douter, allumé de main d'homme.

« La femme, avec son léger sommeil de mère, se rendit compte avant moi du danger et me réveilla. Tandis qu'elle saute à bas du lit, avec dans les bras ton neveu endormi, je m'étire paresseusement d'abord, me demandant, avec l'éternelle bêtise des hommes et leur lenteur de compréhension, si, oui ou non, je rêve. Mais le fait était là, crevant les yeux, dissipant l'inertie : la maison, remplie de fumée suffocante, brûlait !

« Deux endroits : l'entrée pour nous barrer la sortie et nous étouffer ; le fond pour tout détruire en une fois et paralyser, en cas de secours, le sauvetage – avaient pris feu simultanément, rivalisant de dégâts !

« Après avoir détaché, Dieu sait comment, tes chèvres dont le bêlement, sous la fumée et le feu, devenait un râle, avec les souris qui, comme moi et sur moi, fuyaient éperdues, je sortis sans connaissance.

« Horrifié et désormais conscient sous la nuit dansante, je constate, comme Adam après le péché, le fait de ma nudité. Ma femme au dehors, plus nue et plus laide, avec des gestes de folle, avec derrière elle le bébé, mal réveillé qui pleure, tantôt m'appelle, tantôt crie au secours.

« Que n'ai-je sauvé, avec les chèvres, pour ma femme et pour moi, des habits ! L'incendie, sous le vent, a gagné toutes les parties de la hutte, moins le bas qui est crépi de bouse et de boue. Comment pénétrer, avec toute ma nudité, au travers de cette tempête de feu ? Ne consultant que ma seule témérité, je cours, les yeux fermés, sous les flammes, hésite un moment, le nez bouché et l'haleine coupée, sous le toit fumeux non encore écroulé, et empoigne au hasard sur le lit, avec le berceau de bébé, deux vieux pagnes qui, sous la natte, nous servaient de draps. Comme j'essaye en vain de basculer la malle, une langue de feu me lèche la figure et, tel un courant électrique, me paralyse le bras. De guerre lasse, je perds prise mais non pied et, projeté au dehors par l'instinct de conservation, je sors démoralisé avec des allures d'automate. Il n'était que temps !

« Après cette rapide expédition que ma femme aux abois ne remarqua même pas, je franchissais à peine ce qui, la veille, s'appelait le seuil de la maison que, derrière moi déjà, en un brasier épouvantable, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le toit, coupé en deux, entraînant cloisons et *sticks*, cruchons et paniers, s'écroulait !

« C'en était fini de ma hutte et de presque tout. À part les chèvres, rien pour ainsi dire, pas même ma réserve de vivres, pas même ton argent, n'a été sauvé : mon toit était de chaume et ta malle de bois !

« Les lâches devinant, au refus de la chèvre, que, j'avais été mis en garde par toi contre eux, ou ayant peut-être ouvert ta lettre par curiosité, se sont vengés. Et malgré eux, cette cruelle vengeance, ne se bornant, Dieu merci, qu'à l'incendie de ma maison, n'est pas, tu le vois, aussi pleine qu'ils l'eussent voulue. Il s'en est fallu de peu que leur coup nocturne ne se compliquât, comme c'était prémédité, d'un triple assassinat. Après tout, ne faut-il pas reconnaître que nous – ma femme, ton neveu et moi – l'avons échappé belle ? Mais mort avec les miens, j'eusse, je crois, moins souffert. Enfin, dit-on, plutôt souffrir que mourir !

« Souffrant tous deux, toi de l'exil et moi de la misère, frères par les liens du sang comme par le malheur plus frères que jamais puisque ton malheur se complique du mien, attaqués sans armes par le sort, nous voilà réduits pour longtemps, pour jamais peut-être, dans l'impuissance évidente de nous rendre service l'un à l'autre !

« Quoi que l'on dise, mon cher, se résigner est encore facile, lorsqu'il s'agit d'accepter des maux inévitables. Et savoir que Dieu, dans sa volonté de ne faire que du bien aux hommes, est encore assez bon, infiniment bon, pour donner du prix à ce peu qu'est notre patience ! N'est-ce pas consolant ?

« Suzanne est chez moi depuis ce midi, t'écrivant comme moi, mais de joie ! Du fumier sur lequel, t'écrivant moi-même, je suis tassé, je la vois toute belle et joyeuse, avec des airs d'enfant, avec une joie étrange, une joie bêtasse de femme, une joie, que dirai-je encore, dont j'ignore la vraie cause. Une joie vivante qui m'énerve et que je lui jalouse. Elle est adossée au tas de paille qui, depuis l'incendie de ma hutte, me sert d'abri ! Puisse enfin sa lettre te consoler de la mienne, puisque je la vois qui, t'écrivant, sourit ! Ce qu'elle te dit, je le devine mais n'ose rien en dire, de peur de diminuer sa franchise ou le plaisir qu'elle veut, en toute sincérité, t'apporter dans ton exil. Je la laisse donc te dire, par elle-même, ce qu'elle a à te dire et qui la concerne. Tu as d'elle une vieille expérience, et elle de même. À ce sujet cependant, je ne puis m'empêcher de regretter pour elle et pour toi qu'elle n'ait été dans ta vie et ne soit encore qu'une maîtresse, c'est-à-dire, laisse-moi te lancer ce mot, un membre nuisible que, pour les intérêts de ton âme, les seuls qui vaillent, tu dois arracher !

« Zaballa, ta vraie et seule femme, se débrouille pas mal et, grâce à ton passage chez elle avant ta seconde fuite, se porte mieux au moral, ne pensant qu'à toi seul. Je l'ai ravitaillée en suffisance avec le prix d'une chèvre à toi que j'ai vendue pour elle. Elle est pourvue de nouveaux habits pour la fête de Noël, ainsi que les enfants. Et qui mieux est, elle attend une abondante moisson de haricots et fait déjà labourer, pour le sorgho, le terrain en friche de Buhoro. Ne crains donc pas qu'en ton absence, elle meure de faim ou soit réduite à la mendicité. Elle a demandé mon avis sur l'intention qu'elle avait de te rejoindre à Kabale avec les enfants. C'est à grand-peine si j'ai pu, à bout d'arguments, l'en dissuader. Je lui ai dit que son devoir était, en l'occurrence, d'attendre

un mot de toi ; que, dans l'entre-temps, le seul moyen à sa portée, pour assurer ta présente sécurité et préparer, dans l'attente, ta réhabilitation, est de travailler sans relâche et de nourrir les enfants ; que son départ après ta fuite serait considéré comme une émigration définitive ; que, par-là, tes champs, devenus vacants, seraient cédés à quelque solliciteur en quête de terrain ; qu'enfin, n'étant pas installé et n'attendant que la première occasion pour faire le chemin du retour, tu te suffisais à peine et n'aimerais pas, en exil, d'avoir une famille à charge ! Je ne doute plus qu'elle ait été convaincue, puisque je l'ai vue, depuis lors jusqu'à ce jour, s'adonner, avec un entrain tout neuf, aux travaux des champs. Ce qu'elle veut, c'est te disputer à Suzanne qui, je le crains comme ta femme, est capable, étant encore jeune, de te rejoindre à Kabale !

« Je t'écris tout cela, mon cher frère, pour te prouver que ta femme légitime est meilleure femme que tu ne crois, qu'elle est encore capable de faire ton bonheur, qu'enfin ton premier devoir, même en plein malheur, est de lui rendre déjà ton amour et ton estime, en attendant de la faire rentrer dans ta vie. C'est son meilleur vœu. C'est aussi le mien, pour elle et pour toi. C'est surtout, cher frère, la première condition immédiate et déjà méritoire, du bonheur infini que tu te souhaites et que Dieu te veut.

« Ta tante, pour mieux prier à ton intention, pour être plus près de l'église, vit plus souvent chez moi à Karama que chez toi à Buhoro et se promet de vivre encore assez longtemps pour te revoir un jour.

« Tes hommes de Buhoro, commis à l'entretien de tes champs, exploitent, autorisés par moi, la brousse que Zabella, faute de temps, ne peut mettre en valeur.

« Et, puisque Suzanne, pour des raisons qu'elle cache à tout le monde, a cru devoir quitter ta maison, j'ai fait garder celle-ci par tes deux *boys* que cette brave femme, quoique partie, se charge d'entretenir pécuniairement.

« En tant que frère et fondé de pouvoirs, je jette, en ton absence, un coup d'œil à tout et suis heureux de constater que, grâce à la bonne volonté de Zabella qui veut suffire à tout, grâce à l'attitude désintéressée de Suzanne qui, à ma grande surprise, ne réclame rien pour elle mais consent à dépenser son maigre avoir pour la bonne marche de ta maison de Buhoro, grâce aussi à la docilité active de tes *boys* que le



départ de Suzanne, après le tien, n'a pas démoralisés, tes affaires, sous l'œil de Dieu, comme si tu étais toujours là, comme si tu n'étais pas dans l'exil à six journées d'étape, prospèrent à souhait chez toi, comme elles prospèrent sans doute à Nyanza entre les mains du bon Père Norsen. Il y a là de quoi te consoler, du moins en partie, de la perte, combien désastreuse, que j'ai faite de ton argent, comme de la perte de ta provision de route que tu as subie toi-même à Gisoro.

« Tes cousins de Buhanga sont venus, pas plus tard qu'hier, me rendre visite avec des cadeaux de condoléances pour la paillote brûlée. Ils m'ont rapporté que notre tante de là-bas, païenne convaincue comme pas une, dévote aussi à sa manière, se fait conduire par les fils de ses fils et s'épuise en démarches chez les devins les plus célèbres de sa contrée.

« T'avouerais-tu le pourquoi de ces courses coûteuses qui auront, sous peu, malgré nos cousins, consumé les pauvres forces de cette vieille tante ? Tu le devines sans peine et t'en moques avec moi ! Il paraît même que plus d'un oracle, en faveur de ton prochain retour, aurait été déjà rendu ! Elle, qui ne vit plus que de cet espoir, s'en trouve bien aise. La pauvre vieille en son pauvre dévouement de vieille femme ! Ainsi confiante et forte de sa foi, n'affirme-t-elle pas, par sa prière même, qu'Imana existe, qu'Imana écoute nos gémissements et console nos cœurs ? Ce recours aux devins et à leurs superstitions, ces invocations hallucinantes qu'elle lance tantôt à Imana tantôt aux esprits, font toute sa science en religion. C'est sa façon à elle ; à cette vieille païenne dont la tête ne va plus, qui n'a jamais eu comme nous l'occasion ni le temps de se faire instruire ; à elle qui, à moins d'un miracle, ne consentirait peut-être pas à se laisser baptiser *in extremis*, oui, c'est sa façon de tous les jours, vieille comme elle, de prier pour ceux qu'elle aime ! Enfin, je ne me rends pas très bien compte comment le Bon Dieu, si bon et si juste, pourrait ne pas écouter les païennes instances de cette vieille païenne, ne pas approuver, par le plein succès, l'intention maternelle de cette prière confiante et obstinément convaincue. La pauvre ne sait pas mieux prier. Voilà ! Mais est-ce de sa faute ?

« Pour ma part, en même temps qu'en ébauchant un sourire discret, j'excuse notre aïeule et en ai sincèrement pitié, je prie et forme des vœux afin que le Bon Dieu, qui seul connaît et mesure le mérite des prières, hâte ton retour et ménage, de cette façon, à cette vieille

parente, qui a déjà les deux pieds dans la tombe, la douce et dernière illusion d'avoir, par ses démarches et offrandes, sauvé l'honneur à un sien neveu. Je ne désespère pas, moi, que, toi de retour, profitant avec moi de cette occasion de commune joie, nous lui rendions tous les deux visite pour lui arracher ses vieilles larmes de misère et obtenir – pourquoi pas ? – d'elle et de Dieu, comme grâce ultime, comme digne couronnement à sa vieille vie, comme testament méritoire, son consentement au baptême.

« Cet espoir, cher frère, n'est-il pas trop beau, j'allais dire trop fou, pour être possible ? La conversion finale de cette païenne enduree, mais dévote et méritante, est-elle seulement pensable ? Elle est, je suis sûr et certain, ce que Dieu peut bien vouloir qu'elle soit : réalisable ! C'est bien un rêve, mais pas un leurre. C'est, comme ta réhabilitation, comme le retour, combien désiré, de notre frère Matéo dont la femme n'a peut-être pas raison de désespérer, un fait qui, si Dieu s'en mêle, comme certes Dieu s'en mêlera, rentre, en dépit des apparences, dans l'ordre des possibilités. Je rêve peut-être mais crois, avec une simplicité d'enfant, une excusable simplicité de petit frère, aux fictions intéressées de mon rêve, puisque, à côté de l'espoir, le Bon Dieu, pour un but défini, pour un but inconnu souvent des hommes et parfois décevant, a créé et mis le rêve : le simple roman des simples !

« Enfin, cher frère, je comprends de cœur et d'âme ta vie douloureuse d'exil et n'ose plus en prévoir l'issue. Je ne compte sur rien pour te venir en aide. Nu comme un ver, j'ai eu un moment l'idée de te rejoindre à Kabale, pour fuir la misère comme toi la prison. Nos deux infortunes, ramassées en une seule, eussent été atroces. Par contre je ne pouvais ni emmener ni abandonner les nôtres qui n'ont plus que moi seul. Ma présence les console de ma misère, comme elle les console de ta fuite. Ainsi donc mon voyage à Kabale n'a plus de motif raisonnable. Le seul motif, c'était l'argent à t'apporter. Le voilà détruit par tes faux amis qui, désespérant de me l'arracher par la ruse, ont eu, pour t'en priver et me tuer la nuit, la lâcheté de brûler ma hutte. Je tremble encore à l'idée que, si tu avais commis l'imprudence d'emporter sur toi beaucoup d'argent, ils n'eussent pas hésité, pour s'en emparer en cours de route, à t'étrangler ou à te faire arrêter.

« Chrétiennement pensant, les choses sont pour le mieux et, ma foi ! Il ne reste plus qu'à attendre, attendre, toujours et sans révolte, l'heure

de Dieu, en ayant constamment en tête qu'avec Dieu et par Dieu, les misères, ici-bas déjà, ont leurs limites et que Dieu n'a jamais laissé ses enfants dans le besoin.

« J'achève, frère et ami, en t'assurant, avec mon meilleur souvenir, avec celui de ma femme et de tous les nôtres, avec le baiser farouche de ton épouse et celui timide de tes enfants, mon entier et fraternel dévouement.

« BIZIMANA

« P.S. – Une lettre arrivée ce matin, de Bilekeraho à son frère Ngendahimana, mon voisin, annonce que notre frère serait à Kampala, installé et propriétaire. Bilekeraho, qui affirme l'avoir vu et avoir causé avec lui, réside à Rubanda (Buddu) sur la route de Kyamaganda-Bukoto, dans la propriété d'un nommé Budala. Tu ferais bien, je crois, d'aller jusque là, puisque tu en as l'occasion. Habite encore dans ces parages un vieux *Munyarwanda* du nom de Nyiringabo, avec son fils Mathias. Après cette nouvelle, je ne sais pas encore si je pourrai résister à la tentation, non pas de te rejoindre à Kabale, mais de te précéder au Buddu.

« – J'apprends aussi qu'Élias n'a plus été vu chez lui depuis trois jours. C'est assez singulier. J'incline à croire qu'il a filé en Uganda.

« – Ne t'offense pas du recollage de cette lettre, il a fallu l'ouvrir pour ajouter ces dernières lignes, car elles étaient d'importance. »

\*  
\* \*

Karama (Save), le 12-12-45

« Mon bien aimé,

« Avec devant les yeux une espèce de Job éprouvé, ton frère qui, assis sur les décombres de sa hutte incendiée, sue à t'écrire et qui, dans cette attitude de réflexion et de peine, te ressemble mieux que les autres fois ; avec dans le cœur la vive impression que, sous sa peau, tu es là présent, que je te parle à l'instant même comme jadis au temps heureux de Buhero ou de Nyanza, je prends plaisir à t'écrire avec le plus d'abandon possible, avec même un entrain joyeux, pour tromper, ne fût-ce qu'un moment, tes ennuis et te rendre l'exil moins pénible.

« Il ne reste plus qu'un quart de jour. Après une matinée de brume, comme cela nous arrive fréquemment en décembre, un soleil baissant, mais doux comme une douce main d'ami et tiède comme un bain, fuit les vallons et s'attarde sur les monts d'alentour, sur la beauté jaunissante des plants de haricots dont les fleurs, depuis le premier du mois, sont tombées.

« C'est l'heure parfaite autant que triste des épanchements, la minute propice aux vieux souvenirs.

« Autour de moi, comme autour de l'abri provisoire de ton frère, des bananiers sinistres et faméliques se dressent tristement. Leurs feuilles desséchées, où le regard ne tombe qu'à regret, où le passereau ne daigne plus se percher, mais ranimées ce soir par un vent chamailleur, ont l'air de se confier en secret, comme des vieilles filles, leurs secrètes rancœurs.

« L'amère consternation de ton frère, la touchante gêne de sa femme, les pleurs incessants de ton neveu affamé, sous la pesante atmosphère d'une vivante tristesse à laquelle s'ajoute, pour m'écœurer davantage, une vue déprimante sur des cruchons cassés et béants, sur les débris d'un vaste incendie, seraient bien de nature à voiler le bonheur étonnamment réel de mon âme, à ternir la réalité de ma résurrection morale.

« Mais ma joie, ma joie de me sentir renouvelée, ma joie, grande et confiante, excuse mon indifférence et plane sur le désordre confus des émotions et des faits. C'est de cette joie, la pleine réussite de la grâce, l'accomplissement merveilleux de tes meilleurs vœux, que je m'ingénie, par la présente, à te faire part.

« Tout d'abord j'ai bien reçu ton rapport de voyage que j'ai lu et ne cesse de relire avec plaisir, en me promettant de t'encourager à en faire quelque jour un livre. Ta dernière lettre, ainsi que le rapport verbal de ton compagnon de fuite, m'ont donné, avec le détail émouvant de tes transes, le mal de toi mais non le désir. Je te remercie spécialement pour tes pressantes recommandations qui sont la suite et la conclusion de notre entretien d'il y a un mois à Nyanza et qui, réalisées selon tes souhaits, fondent mon présent bonheur.

« Toutefois ma joie d'espoir et d'attente, quoique déjà réelle et vraie, ne sera complète que le jour où, te sachant de retour en paix, revenu

pour ta femme et à Dieu, je recevrai, sur mes lèvres tremblantes d'émotion et dans mon âme renouvelée, le Dieu juste et bon de mon cœur, l'arbitre infallible des destinées humaines.

« Comme tu le vois, mon cher, mon bonheur présent et futur, mais unique et bien défini, franchement solitaire, s'il dissout sans retour mes désirs pour toi, il ne peut humainement, – puisque je te le dois en grande partie ! – faire taire les soupirs de mon vieil amour devenu amitié. Ce que je suis devenue, ce que je souhaite devenir davantage, c'est toi qui l'as fait ; toi qui, alors que je t'accusais de trahir mon cœur, as proposé l'idée de rupture, puis l'as alimentée par des trucs que, du fait de mon égoïsme déçu, j'appelais des demi-mesures ; toi enfin qui, lors de ma visite à Nyanza, en as énoncé les motifs et mis en lumière la possibilité. Dès lors, me rendant à peine compte, j'ai cru que, pour mieux divaguer, tu jouais au tragique et que le temps, aidé de ta réhabilitation que j'imaginai possible et prochaine, te remettrait en ordre avec moi. Mais aussitôt reparti, l'idée, qui certes ne t'avait pas quitté, a pris corps au fur et à mesure que l'aventure t'emportait et chaque lettre de toi, dans le mot de la fin, qu'enrobait ta nostalgique tendresse, m'en insinuait la teneur : ta volonté obstinée de rompre avec moi ! Ne pouvant ou n'osant pas toi-même couper le nœud, tu l'as fait, non pas couper mais dénouer par les mains expertes de quelqu'un qui, mieux que toi et avantageusement pour toi et moi, connaît par état ce genre de nœud : un homme de Dieu, un prêtre !

« J'ai donc vu, pour t'obéir, un prêtre qui, me connaissant de nom et devinant le but de ma démarche, m'a reçue comme on reçoit son enfant retrouvé. Nous avons d'abord parlé du temps, de mon père défunt, de ma mère vieillissante, puis de toi et enfin de moi.

« C'est un homme qui connaît parfaitement l'art de provoquer les confidences et aussi de guérir les âmes. Il me posait d'abord des questions que l'on eût dites préparées à l'avance, puis me facilitait, avec une fermeté indulgente de père, les réponses et, pour mieux lire malgré moi dans le fond de mon âme, se gardait de me regarder en face.

« Nous étions assis, confortablement, ma foi ! Lui dans une chaise longue, mais caressant de sa main grasse le christ en cuivre poli qu'il portait, et moi sur un banc de réception, avec la tête tombante et les mains jointes, comme de crainte et de honte, tel qu'on se tient à confesse. C'était donc – vois bien le tableau, – dans le recueillement

vespéral d'un parler discret ; et non dans cette froidure écrasante d'un confessionnal étroit où l'on sue le péché comme de la pourriture dans un froid tombeau ! Je n'avais de gênant, comme voulant m'accuser davantage, que ma mémoire en feu et les ébats innocents de ma coupable grossesse !

« À l'homme de Dieu, sans qu'il eût trop à me le demander, j'ai donc tout dit de moi, plus franchement qu'à moi-même. Tout, depuis ma vie de jeune fille. Tout, jusqu'à ma vie de femme avec toi. En moins d'une heure d'entretien pénible où, comme gravissant une côte raide, j'avais beaucoup transpiré, il savait tout de moi : et mieux que toi après deux ans de vie et de péchés communs. Les émotions de mon cœur en peine me secouaient de frissons et s'étaient inscrites dans la sueur de mes pieds nus sur la dalle. Après mes pénibles aveux, je me sentais contente de moi et mécontente à la fois, mais surtout soulagée. Enfin, ne sachant plus ni freiner ni cacher mes larmes, je lui ai demandé, prise de remords, entre deux hoquets : « Après tout, mon Père, que dois-je faire ? – Mais, dit-il, te réconcilier avec Dieu ! » Et comme je lui disais que je le voulais tout de suite, il m'approuva et me dit que, par prudence, il devait non seulement m'éclairer et m'instruire, mais encore me soumettre à une épreuve qui, réussie, m'ouvrirait, vers le temps de Pâques au plus tard, l'accès aux sacrements. Avant de me congédier, il me fixa des jours de direction et me fit inscrire parmi les catéchumènes les plus avancés qui, à raison de quatre leçons par semaine, ont encore un trimestre d'instructions à suivre jusqu'au baptême. Il m'a conseillé ensuite, mais pas ordonné, de quitter ton toit, pour, dit-il, m'habituer à vivre seule chez moi et témoigner par là de ma bonne volonté. J'ai tout de suite compris qu'il tendait un piège à ma bonne foi, auquel piège il était de mon intérêt de ne pas me laisser prendre.

« Depuis bientôt quinze jours, j'ai quitté Buhoro et suis installée chez maman d'où je vais, catéchumène heureuse et assidue, chez les Pères d'Astrida, avec, comme motif de joie, l'attente fiévreuse et résignée de passer sous peu mon examen d'admission aux sacrements et de faire en bonne santé d'âme, mes Pâques.

« Sans méconnaître tes privations inhérentes à l'exil, je ne me trompe pas en pensant que ma lettre, qui t'apporte, avec ma joie, la réalisation heureuse de ta volonté sur moi, te plaira et te prouvera, une fois de plus, que le Bon Dieu, en attendant de te ramener à l'amour de

Zabella et à mon amitié, exauce, de façon inespérée, tes bonnes prières d'aujourd'hui et d'hier.

« J'arrive d'Astrida où j'ai vu Rwandekwe qui m'a remis pour toi une lettre fermée, comme s'il eût voulu que je n'en prisse pas connaissance. Je devine par là qu'il t'a fait sur moi un rapport assez désobligeant. Je le lui pardonne, puisqu'il m'a plu de lui cacher les vrais motifs de ma conduite et que tu es le seul qualifié pour comprendre et excuser mon prétendu mystère.

« Mais le pauvre garçon a été bien malade et en a pour longtemps. Ce sont, je crois, les suites du mal qui, comme tu l'annonces dans ton premier message de Kabale, l'a terrassé et fait hospitaliser là-bas. Il m'a prié d'écrire à Nyanza pour remercier de sa part tes bons amis qui l'ont bien reçu et attendent vainement son retour. Plus n'est besoin d'écrire, puisque, avant six jours, probablement samedi ou dimanche prochain, je compte, si le Père d'Astrida, le père actuel de mon âme, m'en donne l'autorisation, me rendre à Nyanza pour les voir. J'y verrai aussi pour toi, à cette occasion, la généreuse Catharina et lui dirai que je suis touchée du bien qu'elle t'a fait.

« Le lendemain de ton départ de Save, ton oncle de Mugogwe est venu aux nouvelles à Buhoro. Il est encore venu trois jours plus tard avec, comme ravitaillement, un plein panier de sorgho pour ta tante et pour moi un pot de lait caillé. C'est l'un des seuls à qui j'ai avoué le vrai prétexte de mon départ de chez toi. J'ai dû, pour cela, lui prouver par tes lettres que, pour ton bien et le mien, tu avais toi-même voulu et proposé la rupture. Il m'a, mieux que ta tante et ta femme, pleinement approuvée et comprise. Je lui en garde, jusque dans la mort, comme à toi, la meilleure gratitude. Il était accompagné de ton ancien *boy*, le premier compagnon de ta première fuite. Celui-ci se reproche de t'avoir quitté et se promet, en réparation, de te rejoindre avec Rwandekwe dans ton exil.

« J'ai vu, dimanche passé, à Astrida, ton ami Lambert de Nyanza. Il ne m'a rien demandé à ton sujet mais m'a dit que, comme tout le monde, il savait tout et m'a donné, en secours, la belle somme de 200 francs. Enfin, à Nyanza, il est du nombre, restreint bien entendu, puisque tes malheurs l'ont réduit, de ceux qui, comme Kabanda et Bugabo là-bas, comme Émile et Kabahaya à Astrida, font quelque chose pour le recouvrement de ta liberté.

« Ceux d'Astrida, avec Kabahaya en tête, auront, d'ici fin décembre, réuni près de 2000 francs. J'espère que, vers la mi-janvier, Rwandekwe serait remis et quitte de ses cures. Si le Père Norsen, obligé, comme je le crains, du fait de la lenteur des événements désirables, de prolonger ton séjour à Kabale, l'autorise à t'y rejoindre, je ferai moi-même des démarches auprès de Kabahaya pour te faire parvenir les mille francs que tu avais réclamés à ton frère. Si Kabahaya, comme je préjuge, se rend à mes vœux, je ne doute pas qu'alors ton frère, qui jusque là n'aura rien connu de mes projets, en sera surpris d'heureuse façon et se fera une joie immense de t'apporter lui-même, en compagnie de ton *boy guéri*, la dite somme pour tes besoins en exil.

« Il est cependant à noter que ce ravitaillement ne pourra te parvenir que si le Père Norsen, qui ne me connaît que de nom et que je n'ai pas envie d'aller voir, en reconnaît l'urgence et, désespérant d'une issue à bref délai, ratifie ce mode d'envoi. Ceci donc pour te montrer qu'ici, en dehors du Père Norsen et à son insu, loin derrière lui, mais sous son autorité, nous faisons pour toi de la bonne besogne.

« Il serait injuste de ma part si je ne te disais un mot de Zabella. Elle est furieuse du fait que tu l'as empêchée de t'écrire, mais n'est pas la dernière à vouloir et à préparer ton retour. Elle est chargée de marmots qui, partout et sans cesse, lui mettent des bâtons dans les roues. Son activité, qui m'étonne et met en joie ton frère, est exemplaire. À ton retour, elle aura mérité tout le bien que je sais que tu es disposé à lui faire. Quant à mes relations avec elle, outre que j'ai été la voir à Mwulire la veille de mon départ de chez toi, nous nous voyons bien souvent en ville et, quoiqu'elle soit toujours identiquement la même, furieuse et presque sauvage et ne démontant pas de son antipathie pour moi, il me semble, à chaque rencontre, que nos cœurs, puisque j'ai quitté ton toit et réclame plutôt des devoirs que des droits, n'ont plus rien à se jalouser mais rivalisent de soupirs : elle pour te retrouver, et moi pour te revoir. À part cela, je me fais violence, en mémoire de toi et pour toi, pour l'aimer comme une sœur. Mais comme c'est dur, d'aimer sans retour !

« Tu m'as demandé des nouvelles de ma grossesse. Elles sont très bonnes, imagine-toi que mon « ventre » sera plus gros demain qu'il n'est aujourd'hui et plus gros encore quand le présent message, dans deux semaines, te parviendra. Je le porte patiemment, avec plus de



honte que d'aise, et me demande parfois ce que les autres en pensent. Il me semble à certains moments que c'est bon, mais pas très propre, de porter un ventre !

« Maman, puisque je suis sa cadette, puisqu'elle va, pour la dixième et peut-être dernière fois, être grand-mère, en est fière et me dit, en le palpant, avec sa vieille expérience de mère et de sage-femme, que c'est assez normal pour un ventre d'à peine cinq mois. Savais-tu que, depuis bientôt un mois, je le sens sautiller et vivre ou l'entends s'ébattre ?

« Maman rêve de toi toutes les nuits et jure, avec une franche conviction qui lui donne le mal de toi, que c'est un signe certain de ton retour. Dieu veuille que ma bonne et tendre mère, en nous berçant de cet espoir, ne se trompe pas !

« Mais, Dieu ! comme elle est vieille ! Savais-tu qu'il y a deux mois, elle a perdu la dernière de ses dents ? Ça me fait de la peine de la voir, avec une pénible bonne volonté, manger quelque chose ! Et, comme tu sais qu'elle est toujours gaie, elle est souvent la première à rire du vide de sa vieille bouche et, comme si cela lui faisait plaisir de nous voir nous moquer d'elle, nous provoque constamment à de fous rires.

« Je t'empêche, pendant que j'y pense, de donner à boire ton sang à ce *Mukiga* dont tu parles dans ta dernière lettre. Ne bois pas davantage le sien. Ce serait de ta part, après tant de faiblesses, une faiblesse regrettable. Puisqu'il ne manque pas du nécessaire, ton hôte Céphas, à ce qu'il me semble, ne te suffit-il pas ? Avec Dieu et tes bras, ce brave homme, d'après ce que tu m'en dis, est tout pour toi là-bas. Obéis-lui et ne fais rien qui, limites gardées, soit de nature à le mécontenter. Il suffira pour cela de violenter quelque peu ta fierté, s'il t'en reste encore. N'oublie pas enfin de lui dire bonjour de ma part.

« Je ne cesse de relire tes lettres avec beaucoup d'intérêt. Pour mon imagination et mon cœur, comme si le paquet ne m'en était arrivé que d'hier, j'y trouve toujours du nouveau.

« Mais je me vois peinée de devoir te défendre de m'écrire à nouveau, ni à qui que ce soit, par la poste, où tes lettres, à cause de ton écriture et de l'adresse de tes correspondants, seraient repérées. Ton écriture est connue, à Astrida comme à Nyanza, de tous les employés de la poste. C'est, malgré la distance et ton nom d'emprunt, la parfaite image de ton image. Je ne crains rien pour toi, mais beaucoup pour

nous. Sait-on jamais ? Peut-être que l'administration nous chercherait, à cause de toi, des histoires. Nous t'écrivons, nous autres, de loin en loin, à propos de l'une ou de l'autre chose que nous croirions devoir porter à ta connaissance. Abstiens-toi donc d'écrire, mais reste en place, ne fût-ce que pour être à portée, si pas de nos lettres, au moins des bonnes nouvelles que le Père Norsen pourrait avoir à t'adresser d'urgence.

« J'achève enfin, puisque, la nuit tombant, il faut que j'achève. Je n'en finis pas si je voulais te mander tous les riens qui me passent par la tête. Je te laisse la douce peine de les deviner ou de les lire entre les lignes.

« Chaque lettre de toi m'a apporté tout un paquet de chauds baisers que j'ai recueillis avec une triste ferveur comme cela se devait entre vieux amis non encore guéris de leurs tristes amours. Mais ces baisers, que ton absence a rendus, ni plus ni moins, supportables, je ne veux, en raison de la résurrection de mon âme, ni les garder ni te les rendre. Je voudrais, comme de vieux restes de notre amour, les enfouir pieusement dans quelque obscur recoin de mon cœur. Mais de peur qu'ils ne me reviennent ou qu'ils me hantent, je les jette loin derrière moi, comme en dehors de ma vie.

« Ce geste, illusoire en apparence mais rendu possible par l'état présent de mon âme, ne suppose nullement de l'aversion pour toi mais procède de ma volonté ferme de ne plus gaspiller les dons de Dieu : il faut que désormais je te chérisse, non plus pour toi, mais pour Dieu, par Dieu et en Dieu. C'est la seule façon de corriger, en lui donnant du prix, mon amour pour toi. Une seule possibilité, réalisée déjà par ton cœur et le mien, rendue nécessaire par les exigences du devoir, occupe constamment mon esprit : c'est dorénavant la perspective, radieuse comme une aurore, de notre future et sainte amitié.

« Par Dieu à toi, SUZANNE

« P.S. – Bizimana a rouvert ce matin sa lettre au bas de laquelle je l'ai vu griffonner un mot. Ce geste m'autorise à rouvrir moi-même la lettre de Suzanne pour y ajouter, avec mes salutations personnelles, un petit mot rapide à ton adresse. Ce dont Suzanne m'excuserait, si elle était présente, car le motif en est grave. J'ai des inquiétudes pour ton cadet qui semble décidé à nous quitter, non pour te rejoindre à Kabale, mais pour le Buganda. Il s'agit d'une lettre qui, lue ce matin, nous apprend, de source apparemment certaine, que Matéo se trouverait à

Kampala. Est-ce cela qu'il t'écrit dans son mot de la fin ? S'il est assez franc, il doit te faire part de ses projets de départ. Quant à moi, je crains de ne pouvoir l'en dissuader.

« Ta chère et tendre sœur,  
« MARIA »

\*  
\* \*

Nyanza, le 15 décembre 1915

« Mon cher et pauvre Justin,

« Après avoir attendu vainement, depuis la fête de l'Immaculée Conception, le retour à Nyanza de votre *boy*, je me décide enfin à vous écrire par n'importe quelle voie.

« Je vous accuse, tout d'abord, réception de toutes vos lettres, mais je tiens surtout à vous faire connaître le résultat, qui s'affirme en bonheur, des démarches que, depuis un mois et plus, je ne cesse de faire pour vous.

« La première lettre, que vous m'avez adressée après votre disparition de Nyanza, était, à dessein, sans date. Elle m'est parvenue un samedi, dans la nuit du 10 au 11 novembre. C'était après la prière du soir. Le Père Supérieur, l'ayant remarquée par terre dans l'allée qui mène du réfectoire à l'église, s'en est emparé, en a lu l'adresse et me l'a tendue. J'ai tout d'abord deviné puis reconnu, grâce à ma torche, votre écriture. Mais le pli était lourd et j'étais intrigué.

« Vous m'y demandiez pardon d'avoir manqué de confiance à mon égard. Il y avait beau temps, croyez-moi, que je vous avais pardonné. Et ce pardon, que vous assurait mon cœur, s'affirmait par le cas, assez pénible, où je me trouvais de plaindre vos malheurs auxquels je ne pouvais plus obvier.

« Vous m'aviez auparavant écrit une lettre que je n'avais pu comprendre. Désireux d'y voir clair, je vous avais rendu, avant votre départ, une courte visite où vous m'avez paru sur la défensive. J'en ai eu alors l'impression qu'entre nous les ponts étaient coupés. Et cette impression pénible n'en est tombée que le jour où, comprenant enfin,

j'ai appris votre fuite et n'ai pu me défendre de vous plaindre sincèrement.

« J'admets facilement que vous ayez pris la fuite. Mais ce que ma raison ne peut admettre ni excuser, c'est que, pour venir au secours de plusieurs, inconsidérément d'ailleurs, vous vous soyez servi sans scrupule des fonds de votre employeur et que vous ayez mérité l'épithète de « voleur ». J'excuse l'effet, mais j'en blâme la cause.

« Votre fuite, tout lâche qu'elle puisse paraître, reste cependant, à plus d'un point de vue, défendable. Qui pourrait se moquer d'un faible qui fuit un plus fort ? Peut-on ne pas excuser un voleur qui, se reconnaissant coupable et ne voulant pas entraîner dans son malheur d'involontaires complices, se défile devant la justice des hommes et assure, par sa fuite, non seulement sa propre sécurité et celle de ses amis, mais encore une totale et prompte restitution ? C'est bien là ce que vous avez voulu faire et que vous avez réalisé. Vous aviez à craindre le pire aussi bien pour vous que pour d'innocents complices qui ne sont pas tous, comme votre malheur vous les fait supposer, de méchants profiteurs mais de braves gens qui, croyant que vous prendriez de votre argent personnel pour les obliger, ont eu, de bonne foi, recours à votre générosité.

« Le lendemain de l'arrivée mystérieuse de votre lettre à laquelle, pour me faciliter ma tâche, vous avez eu le soin de joindre une liste complète de vos débiteurs, j'ai convoqué Michel et l'ai interrogé devant son père et Zéder. Après de laborieux mais sincères aveux qui, devant tous, l'ont fait transpirer de la tête aux pieds et même pleurer, il a remis, séance tenante, en acompte à Zéder la somme de 500 francs et promet, son père aidant, de liquider le reste au plus tard dans les trois mois.

« C'est encore Michel qui, le lendemain de sa comparution, a bien voulu, en gage de bonne volonté et d'amitié pour vous, s'employer à réunir chez moi les autres débiteurs dont, comme moi, il connaissait les noms et, mieux que moi, les figures. Selon les possibilités de chacun et sans difficulté aucune, beaucoup d'entre eux, qui, je dois le dire, vous sont très reconnaissants, ont, le jour même, en tout ou en partie, payé leurs dettes.

« Moko lui-même, bien que prisonnier, m'a fait remettre mille francs et dire, le pauvre, qu'il ne pourra liquider le reste qu'après sa libération dans six mois !

« Un seul, le musulman Houblad, après avoir, comme tous les autres, reconnu sa dette, mais difficilement, ne veut, jusqu'à ce jour, rien payer, alors, dit-on, que sa bourse ne désemplit pas. Il a dû avouer, pressé toutefois par les autres débiteurs, le montant de sa dette, chiffre qui correspond à celui porté sur votre liste.

« Lui seul, avec Michel, n'avait laissé aucun "reçu" ni signé chez vous aucun "bon pour". Je ferai rédiger une pièce en *swahili* que je réussirai, assez difficilement peut-être, à lui faire signer devant témoins. Pour le moment ce que j'ai pu faire suffit pour le désigner, comme votre débiteur, à la justice et, du même coup, pour anéantir les graves soupçons que, maintenant encore, sa triste renommée et votre fuite font peser sur vous. Après cela, qui pourrait encore penser, par exemple, que ce musulman, voleur notoire, trafique de l'or pour votre compte ; surtout si, sur votre dénonciation, il se déclare débiteur, non pas envers vous mais envers votre Employeur ? Avec les gains illicites mais fabuleux que ce genre de trafic est censé rapporter, personne ne pourrait croire qu'après vous y être adonné, vous aurez soustrait quinze mille francs de la caisse de votre Patron et fui pour si peu sans pouvoir le rembourser ; d'autant plus que ce manquant est justifié en grande partie par les dettes reconnues de gens qui, tous, hormis un seul, sont considérés comme d'honnêtes gens. C'est ce que je pense du moins, car je me refuse à croire que vous ayez, de propos délibéré, trempé dans le trafic de l'or. Laissons donc là cette affaire. Sous peu, nous en reparlerons de vive voix.

« Quatre de vos débiteurs, dont je vous donnerai les noms à votre retour, m'ont remis, spontanément, pour votre réhabilitation et en reconnaissance de vos réels sacrifices, le double des sommes dont ils étaient débiteurs. Ce beau geste ne rachète-t-il pas leur retard ? C'est aussi de cette somme que je prélève, pour vos besoins en exil et vos dépenses pour votre retour, la petite somme ci-incluse de 500 francs que veuillez, je vous en prie, ne pas gaspiller.

« J'ai donc pu, en un jour, faire rentrer pour votre compte près de sept mille francs, presque la moitié de votre dette envers la Nuco. Cette somme, j'ai été la remettre, huit jours après, à votre Patron. Il avait reçu,

précédemment, avec les clefs de votre magasin, le petit mot d'avis qu'avant votre fuite, vous avez eu le courage de lui faire parvenir. De plus, et contre toute attente, il avait été fortement surpris de trouver dans votre caisse à Nyanza, une somme considérable d'argent, les voleurs ne procédant généralement pas de cette façon. Quand enfin, je lui ai remis, en mains propres et de votre part, un acompte aussi important, il n'en revenait plus d'étonnement ! Il ne peut plus douter de votre honnêteté ni ne pas admettre, me semble-t-il, toutes les concessions que, pour vous, je croirai devoir exiger de lui.

« Reste le cas de Houblad dont l'énorme dette, près de 4 mille francs, est de toutes la plus importante. Celui-là n'est pas de bonne volonté. Dans l'impossibilité où j'étais de le dénoncer moi-même à la police, j'ai remis votre liste dénonciatrice à qui de droit : votre Patron ! Il se charge de poursuivre Houblad et, au besoin, si celui-ci, dans deux mois, n'a pas encore remboursé au moins une partie de sa dette, il le fera poursuivre en justice.

« Comme les autres débiteurs ont fait preuve de bonne volonté, je les ai recommandés à la haute protection de votre Patron, en sorte qu'ils n'auront plus qu'à verser, selon leurs possibilités, le restant des sommes à votre remplaçant à Nyanza, lequel a reçu des instructions à ce sujet.

« Nous pouvons croire que, d'ici un mois, si tout va bien comme je suis en droit de l'espérer, les trois quarts de votre dette seront soldés. Pour ma part et bien volontiers, je verrai ce qu'il y a à faire pour acquitter les cinq ou six mille francs qui, avant le 15 janvier prochain, si les rentrées s'opèrent normalement, seraient encore exigibles pour couvrir entièrement le manquant de votre caisse. Rejouissez-vous donc et soyez consolé dans votre malheur.

« De son côté, le Patron s'engage à retirer sa plainte dès que possible et laisse même pressentir que, si, dans la suite, vous faites vous-même des démarches dans ce sens, il vous reprendrait en service à la Nuco ou pour son compte personnel. J'attends de lui, par le courrier de la mi-janvier prochaine, un mot qui, selon sa promesse, me confirmera la mise en exécution de ses engagements et m'apportera en double exemplaire, pour vous et pour moi, la copie, signée des autorités et contresignée par lui, du retrait du mandat d'arrêt que l'Administration avait dû, saisie de votre cas, lancer sur vous. La copie, que le Patron

vous destine, vous parviendra, par mes soins, dans le courant du mois prochain à Kabale. Je vous fixe à dessein un délai assez prolongé, parce qu'il faut tenir compte du fait que votre Patron, pour avoir les mains libres, devra obtenir, comme suite à ses démarches, le consentement de ses chefs ; ce qui peut, je le crains, prendre du temps.

« Pour votre sécurité, sinon encore votre pleine liberté, tout est donc fini, ou à peu près. Votre retour au Ruanda, soit la fin de vos transes, n'est plus, jusqu'à mon prochain message, qu'une question de semaines sinon de jours. Puisse-t-il, comme je l'espère, et comme vous le voulez vous-même sans doute, coïncider avec votre retour à Dieu.

« Votre lettre de Rulindo, qui m'est parvenue par le courrier des Missions, a beaucoup réjoui mon cœur de prêtre. Je fus on ne peut plus heureux d'apprendre qu'avant votre départ, vous aviez eu à cœur de vous réconcilier avec votre femme légitime et que votre maîtresse, en bonne voie de conversion, ne s'y était pas opposée. Cela fait trois âmes que votre malheur, qui, à ce point de vue, est plutôt heureux, a remis dans le devoir et regagnées à Dieu. C'est-à-dire que, si vous le voulez bien, si vous secondez de plein gré les plans de Dieu sur vous, votre malheur prend l'allure d'une grâce spéciale qui vous mettra sur le chemin du bonheur. Vous désirez la paix avec vous-même ; vous la voulez avec les hommes ; faites-la d'abord avec Dieu ; lui seul peut vous la donner. Il faut donc, à tout prix et sans retard, que vos résolutions se traduisent en actes et que l'Enfant-Jésus, dont sous peu nous fêterons la naissance, réapparaisse en vous et y fasse sa demeure inviolable.

« À cette fin, je vous fais parvenir ci-joint votre certificat de baptême que m'a remis pour vous, après l'avoir signé, le Père Supérieur de votre Mission. Cette pièce porte, marqué par le même Père et sur ma prière, le *Nihil obstat*\* qui, dès réception, vous donne, à Kabale même, accès aux sacrements. De cette façon, vous pourrez, comme vous en exprimez le désir dans votre dernière lettre, lier connaissance avec les Révérends Pères de Rusoroza.

« Je prévois qu'après avoir lu ma lettre, vous serez transporté de joie et voudrez m'écrire pour me remercier. Cette joie, naturelle et légitime, je l'ai moi aussi d'avoir pu obtenir le miracle de votre réhabilitation. Je ne puis que vous convier à la goûter aussi pleinement que moi. Remerciez-en le Bon Dieu par la naissance à une vie nouvelle. Pour ce

qui est de m'écrire, n'en faites rien. Vous devez, en toute tranquillité, attendre ma prochaine lettre et ne quitter Kabale que sur un signe de moi.

« Je pense que votre messenger a été malade. J'ai pu remarquer, lors de son arrivée à Nyanza, qu'il était en mauvais état de santé. Quand il va revenir chez moi, je devrai, pour favoriser sa convalescence et lui épargner d'inutiles fatigues, l'empêcher de vous rejoindre à Kabale. Ne l'attendez donc pas, contentez-vous seulement d'espérer bientôt le prochain message que je vous enverrai : message écrit que j'adresserai de préférence au nom de votre hôte, puisque vous ne vous reconnaissez plus, avant le recouvrement total de votre liberté, le droit de porter votre propre nom.

« En fin janvier prochain, j'irai, je crois, en succursale du côté du Mayaga. Si, à votre retour au pays, je suis encore en brousse, vous voudrez, même très fatigué, venir me voir. Cette visite sera votre réponse à mes lettres. Ce n'est pas trop vous demander, puisque, pour vous et par vous, j'ai beaucoup souffert. Je l'ai un peu méritée, cette visite, et ne doute pas qu'elle vous sera profitable. Sachez d'avance que je vous ferai, avant votre entrevue avec le Patron, mille et une recommandations. Il vaut mieux que vous les entendiez de vive voix.

« En même temps que je vous souhaite un heureux retour, je vous donne, cher fils, avec la paix que Dieu donne, avec le plein pardon que mon cœur ne peut vous refuser, ma paternelle bénédiction.

« Votre tout dévoué en Jésus-Christ,

« Père Norsen

« P.S. – J'oubliais de vous faire part d'une nouvelle qui doit vous intéresser au plus haut point. Pendant mon séjour au Kivu, dans la dernière quinzaine d'octobre, j'ai rencontré à Cost un homme de bien : c'est Buchyanayandi, le grand chef du Gishali. Je lui ai parlé de vous et aussi de vos malheurs qui l'ont visiblement affecté. J'ai de lui un mot à votre adresse où il vous demande de lui rendre visite dès que votre situation sera éclaircie. Il a pour vous en tout cas la plus grande estime et offre généreusement, en mémoire de je ne sais quel service que vous lui auriez rendu, de vous remettre entièrement à flots. Il reconnaît que vous avez fait trop de bien pour être rejeté des hommes de cœur. Vous voyez enfin que, contre toute attente et sans vous en douter le moins du monde, vous comptez encore des amis sincères et puissants, qui



plaignent vos déceptions et qui estiment de leur devoir, tel ce chef, de vous venir largement en aide. Nous en reparlerons à tête reposée après le recouvrement définitif de votre liberté d'action. Comme néanmoins cela doit vous coûter de piétiner sur place dans l'attente déprimante du dénouement, je ne vous déconseillerais pas, si vous en avez l'occasion, de vous distraire un peu en voyageant, mais pas en dehors de l'Uganda, ni contre le gré de votre généreux hôte. Là-dessus disposez de votre temps, mais sagement.

« In Xto, NORSEN. »

#### IV. - DÉTENTE S'ACHÈTE !!

(DU 5-1 AU 18-2-46)

Ma correspondance, je l'ai lue et relue. Je l'ai comprise, lettre par lettre et ligne par ligne. Je la range, avec mon certificat de baptême, dans une enveloppe vierge : tels des papiers précieux, dans une serviette. Je trie aussi et recompte mon avoir en argent : compté au poil, dépenses déduites et toutes recettes enregistrées, j'ai à ma disposition 20 shillings tout rond et 240 francs congolais que je dois, pour mes besoins en exil, à la prévenance de Dieu et à la charité des hommes de bien.

Me voilà, et pour longtemps, pensé-je, plus riche que durant ma seconde fuite, plus riche qu'après mes déboires de Gisoro.

Sur ce, je m'étends d'aise, pour réfléchir, sur le lit ; car il s'agit, après les nouvelles, plus ou moins bonnes, qui me sont parvenues, de faire le point et de chercher à occuper, avec diligence, le temps, peut-être long, qui me sépare encore du signal promis par le Père Norsen ; puisqu'il m'encourage à voyager et barre à mon *boy* le chemin de l'Uganda ; puisque mon frère, désespéré, renonce à me rejoindre, mais qu'il signale mon autre frère à Kampala et m'invite à m'y rendre, me prévenant que, sauf imprévu, il pourrait m'y précéder. Aller à Kampala ?? Oui, j'irai à Kampala, au cœur du Buganda !! En tout cas mes transes, comme crève de lui-même un abcès trop mûr, se dénouent, et si la lenteur de ce dénouement me fait languir, elle me permet, par le temps qu'elle me donne, de voir du pays et de retrouver, pour le rapatrier, un frère que, sans mes aventures comme rançon, le Buganda, nous qui accapare tant des nôtres, ne promettait pas de nous rendre.

Me voici décidé à partir. Le motif est bon, l'occasion propice ; et le but plausible. Il ne reste plus, avec les facilités que j'ai de doubler ma provision de shillings, qu'à aviser mon hôte de mon départ pour Kampala, à lui annoncer l'arrivée prochaine d'un courrier à mon adresse

que j'attends de Nyanza et à trouver, si possible, des compagnons bénévoles et sûrs. Quant aux moyens de locomotion, si l'on paye *cash*, il y en a pour toutes les destinations de l'intérieur.

\*  
\* \*

– Vous nous quittez à nouveau ?

– Pour Kampala, avec une halte de quelques jours dans les parages de Kyamaganda où j'aurai à voir un compatriote.

– Vous avez reçu des lettres, que disent-elles ?

– Que mon *boy*, malade, ne me reviendra pas de sitôt.

– Et c'est pour longtemps, votre séjour à l'intérieur ?

– Un mois tout au plus. Mais en mon absence, si celle-ci se prolonge, vous recevrez de Nyanza un express me rappelant au Ruanda. J'en prendrai connaissance à mon retour, sauf imprévu.

– Quel imprévu ?

– Dans le cas où, mon frère retrouvé et me retenant, je me verrai obligé de vous télégraphier mon adresse de Kampala en vous demandant de faire suivre mon courrier ou un peu d'argent du dépôt que je commets à vos soins.

– Qui vous accompagne ?

– Un *Mukiga* qui connaît ces endroits et qui va s'y embaucher, le jeune frère de Rubuya ; il est avisé et prêt, connaissant, depuis hier, la date du départ : il a nom Jacob.

– Je connais fort bien ce brave garçon. Et... c'est comme vous voulez ; mais c'est bien hasardeux ; j'ai peur, moi, que vous n'ayez à regretter ce voyage ; je suis *policeman*, je connais tous les coins du Buganda et j'y connais des gens ; mais quand j'y vais, mon grade et ma livrée, ainsi que mes nombreuses relations, ne me dispensent pas de m'entourer de précautions. Allez-y donc, mais ne voyagez pas la nuit, comme il me semble que vous en avez l'habitude. Les hommes y sont tout aussi à craindre que les fauves. Ne faites pas montre de richesse, de peur d'être pillé comme à Gisoro et peut-être tué. Faites le roturier et au besoin rampez. On ne s'en tire, si l'on est étranger, qu'avec des

courbettes et des *salamalecs*. Le *Munyarwanda* y est nombreux, mais plus lâche et plus dangereux que le fier *Muganda* qui se sait supérieur à tout étranger. Mais quand partez-vous ?

– Demain lundi. Allons, Céphas, au *marwa*, là-bas ; il y en a du *good* chez Christopher. Question de trinquer ensemble avant mon départ.

\*

\* \*

Silencieux l'un et l'autre, et comme nous boudant, nous traversons les allées du *police's line* et atteignons, par une sente éboulée, le bas du coteau, où est sis, bondé de monde, sous son toit de tiges de papyrus, un cabaret de construction récente. Nous l'évitons pour son bruit et son air de bazar. Par la porte entre-baillée, je reconnais du monde. Comme ça voyage, les femmes ! Je reconnais Saleh, la fameuse ! Elle est en robe cette fois, comme pour changer de beauté. C'est celle que j'ai vue, sans être reconnu, il y a six semaines, à la Base. Mais comment est-elle ici, et depuis quand ? Elle m'a remarqué, accourt et m'embrasse. J'y consens pour faire honneur, comme chez nous, aux usages. Dans nos yeux qui se rencontrent et dans l'accolade empressée qui me couvre de parfum, je pressens deux démons, le mien et le sien, qui ricanent. Je m'arrache de justesse à son empressement et me sauve dignement, heureux et fier d'avoir résisté. Que c'est beau, la victoire ! Dieu veuille m'en faciliter l'habitude !

Chez Christopher, l'ami de mon hôte et le mien, un *Maramba* du meilleur crû nous attendait. Nous en bûmes à satiété, jusque bien tard, dans la stricte mais chaude intimité.

\*

\* \*

Mes 40 shillings en poche, je me hisse, suivi d'un jeune *Mukiga*, avec mon nécessaire de voyage, à bord d'un camion Lorry d'aspect minable. La seule mise en marche du moteur, terriblement laborieuse, le fait cahoter. Mais le chauffeur, un *Muganda*, que double un damoiseau hindou qui paraît son maître, est, à le voir, sûr de sa machine.

On me réclame, pour nos deux personnes, trois pleins shillings, jusqu'à l'arrêt, dit-on, de Ntungamo. Du bord de la route où mon hôte, en congé et en civil, veut me voir partir, sa tête me fait signe que le marché n'est pas cher.

Ce lundi, le 7, le soleil, assez dur, est au mitan de sa course. Le camion s'ébranle. Un coup de chapeau : adieu, Céphas ! Debout dans le camion qui m'emporte, j'ai l'illusion, en regardant Céphas pourtant immobile et figé, qu'il me fuit à reculons ou que nous nous fuyons l'un l'autre. Mais il reste à Kabale, et je file vers l'inconnu !

Des groupes de soldats flânent, démobilisés d'hier, devant leur camp. Nous les doublons en trombe, laissons, sans presque la voir, la piste de Rusoroza à droite et attaquons à gauche la route Kabale-Mbarara que montre, direction Est, un écriteau voyant et que signalent, de loin en loin, les poteaux-support du *simu* : la ligne téléphonique. À notre droite, dans une sorte de gorge, une rivière nous accompagne : c'est la « Mulindi » comme on l'appelle là-bas qui, drainant les eau du bas-Kigezi, sera plus tard la Rufuha et se jettera sous ce nom, passé le poste de Kafunzo, si je connais bien ma carte, dans le Muvumba de chez nous, en amont du confluent de celle-ci avec la Kagera, la future Kyaka et le Nil...

De Kabale, la route, avec ses sinuosités qui épousent les méandres d'une « Mulindi » impétueuse, rappelle, en plein Kigezi, cette autre route qui relie, dans le « Rukiga » de chez nous, la Mission de Nemba au Centre de la Base.

En des courbes audacieuses, par des montées abruptes, notre ferraille, avec un changement constant de vitesse, se soulève et cahote, se soulage et « pète », faisant sur la route de la fumée. J'ai peur que, pour être nauséabond, le fréquent dégagement de ces gaz brûlés n'empeste des essaims d'abeilles dont les mille et une ruches, enfourchées dans des ficus géants, se remarquent ça et là.

À voir l'état déplorable de notre camion et la course furibonde que son « chauffard », pris de *marwa* sans doute, lui imprimait, qui n'eût pas prévu, sans être prophète ni poltron, un malheur ? C'est d'habitude ce que l'on craint qui arrive. Nous tournions en descente pour attaquer en force une bosselure de la route. Celle-ci était presque franchie en prise, ma foi ! et à fond de pédale. Brusquement, la machine s'arrête, le moteur enrayé. On essaie de démarrer, la machine recule sans

repandre. L'aide-chauffeur, un garçon courageux et crasseux, plus agile qu'un singe, saute en bas, armé d'un frein-mailet, pour « stopper » la descente à reculons. La ferraille menace de verser. Un changement de vitesse brutal la secoue, elle descend encore. S'aidant du frein, pendant que nous séchons de peur, le chauffeur, dégrisé cette fois, brasse savamment son Lorry et va, toujours à reculons sur quelques signes de son aide, le planter, et nous avec lui, dans une dépression du coude de la route. Tout le monde descend, on s'éponge. L'Hindou reproche au chauffeur ses excès de vitesse. Le chauffeur reproche au camion sa vétusté. On s'affaire néanmoins, car, le jour baissant, il faut savoir de quoi il retourne. Chacun s'y met, sous la direction du chauffeur : les pneus sont bons ; on s'escrime à pousser des mains et à souffler dans le réservoir ; on nettoie bougies et carburateur ; on dégrasse tuyauteries d'adduction et pompes à essence ; on inspecte batterie, dynamo et carter ; rien n'y fait, la machine ne bouge plus. Elle a mal au cœur : le moteur atteint est grippé. Elle ne bougera ni ce soir ni demain, sans l'intervention d'un mécanicien expert : c'est l'avis, que partage tout le monde, de l'aide-chauffeur.

Nous sommes quatre passagers à mi-chemin de Ntungamo. Le Lorry ne bougeant plus, nous avons droit, sans guère discuter, à la moitié de nos versements. On me recompte 1 shilling et demi pour mon *Mukiga* et moi. Il est cinq heures.

– Couchera-t-on à la belle étoile ?

– Que non, répond Jacob ; la route est, de mille en mille, jalonnée de locaux où l'on peut loger contre paiement ; je connais un restaurant à quelques pas d'ici ; mais il faut y arriver avant la nuit !

– Allons-y voir !

On entre. L'hôtel, qui est aussi une boucherie, nous accueille par toutes ses portes. Pour loger à deux, sans couverture, c'est, me dit-on, deux quarts de shilling. Mais il faut manger ; car sans manger, on ne loge pas. Et le seul manger, le seul prêt pour ce soir, comme aussi le seul habituel, c'est, mon Dieu ! du mouton. Tout le monde en mange, on ne mange que ça, dans cette région où le capridé est rare et le bovidé cher. Et pour ne pas dormir dehors, je dois manger du mouton ; d'une bête qui se laisse assommer sans révolte ; d'une viande qui ne se mange pas chez nous et dont, sauf oubli, je n'ai peut-être mangé qu'à l'école, il y a si longtemps ! En voyage comme en voyage. Faire taire

mes préjugés et répugnances, pour avoir un logement, est si peu de chose. Et je vais, puisqu'il le faut, manger du mouton, pourvu que mon estomac, encore mal civilisé, en accepte les morceaux. D'autant plus que mon compagnon, les yeux pétillants d'envie, en a déjà la salive à la bouche.

Çà et là traînent des peaux de mouton mal séchées, dont une encore fraîche : celle du mouton qui, dépecé tout à l'heure, mijote dans le pot que voilà et fera mon repas.

Ne se doutant de rien ou dédaigneux de la mort qui les guette, deux jeunes béliers, non encore cornus, ce soir moutons et demain viande, s'entraînent, dans l'enclos du boucher, à un jeu stupide, le seul connu des ovins, et qui consiste, pitoyable manège, à reculer têtûment pour mieux foncer, le front cambré, l'un contre l'autre d'un coup retentissant.

Oh ! j'avais faim. Et devant des chairs tendres bien apprêtées, comme devant l'entrain remarquable de mon commensal, ma nausée de *Munyarwanda* dédaigneux se mua en appétit. Si bien que la nuit, entre deux sommeils, j'en faisais, le *marwa* aidant, des renvois parfumés et sonores. Et le lendemain, comme si l'habitude de manger du mouton m'était déjà naturelle, j'en fis mon déjeuner et ma provision de route.

\*  
\* \*

Mardi, 8 janvier. La route, débarrassée des tournants dangereux et des hauteurs abruptes, quitte les contreforts massifs du Kigezi et nous mène, presque, en ligne droite, dans les plaines riantes du Ndorwa-Pororo où à perte de vue, Jacob me désigne, à droite, bien près de nous, les villages limitrophes de Bweya-Rubirizi, la direction Sud de Gakoma-Gatsibo et les pentes mamelonnées, faisant le gros dos sous le soleil déjà haut, du Mutara.

Vers 10 heures, après un coude vers la gauche, nous voici à Lwentobo, centre commercial dans la steppe, où nous achetons, faute de mieux, arachide et œufs durs. C'est le pays des *Bahima* ; prolongement du Mutara et naissance de l'Ankole, mais tranchant nettement sur le Kigezi à l'Ouest et le Ndorwa au Sud.

Au loin dans la plaine, mais au centre de celle-ci, se détache, agité par le vent, un drapeau dont je ne puis – tellement il est loin ! – distinguer les couleurs. Mais la disposition du terrain, son entretien impeccable, ses contours et dimensions, ainsi que la présence de ce drapeau, ne font-ils pas deviner que des avions y atterrissent parfois, sinon toujours ?

Un bus est en vue, arrivant de Mbarara. Il stoppe, abandonne quelques-uns de ses passagers et repart en direction de Kabale. Mais de Kabale il n'arrive rien, pas même une voiture, pas même notre camion d'hier !

Nous reprenons notre marche et rattrapons, à 5 milles, une caravane de gens harassés. Femmes portant marmots ou literies, hommes ployant sous d'énormes paquets de vivres, ils se traînent cahin-caha ou boitillent d'un pas hésitant, ayant sans doute déjà quelques journées de marche dans leurs jambes. Chers et pauvres compatriotes !

– Où allez-vous, bonnes gens ?

– En Uganda.

– Mais, vous y êtes ?

– Nous sommes à peine en Ankole, pays de Gahaya, et non encore en Uganda, pays du Kabaka : on voit bien, en tout cas, que vous ne connaissez ni l'un ni l'autre.

– D'où venez-vous ainsi ?

– Du Ruanda, par la trouée de Gatsibo-Bweya.

– Où allez-vous passer la nuit ?

– N'importe où, comme nous l'avons passée hier : nous sommes en nombre et donc en force.

Je me tus, me souvenant que j'étais dans le même cas. Je dus ralentir ma marche pour la régler sur la leur jusqu'aux premières habitations, à proximité d'un grand hangar : clinique vétérinaire de la région.

Nous étions assis et fumions silencieusement nos pipes, avec de grands jets de salive que provoque le tabac dans une gorge desséchée. Un dadais de *Muhima*, jeune encore, mal élevé, comme le sont les riches éleveurs de la brousse, s'approche de nous, me détaille d'arrière en avant et s'éprend de mon joli veston pour 10 shillings et de mon



chapeau pour 5. Quel beau marché ! Sur mon refus, il m'en offre davantage et les compte déjà. Comme je refuse encore, il empoche ses shillings et me crache au visage en disant : « *Rukata* ». Ce qui veut dire : « imbécile ». J'avale l'affront et me tais, comme tout étranger est bien obligé de le faire. Mes compatriotes, à côté de moi, ne soufflent mot, insensibles à l'outrage, comme ils sont indifférents aux pleurs de leurs enfants et aux plaintes de leurs moitiés. Je me lève de dépit. Jacob m'imité. Et nous nous en allons l'oreille basse.

Quelques vingt minutes plus tard, comme nous marchions sans nous parler, communiant sans doute dans l'inquiétude du logement à trouver pour le soir et regrettant vaguement d'avoir faussé compagnie à des compagnons opportuns, nous débouchons sur un croisement de routes où pointent, rigides et éloquents, les deux ailes d'un poteau indicateur : Mbarara, sur l'aile de gauche, est encore à quelques 60 milles et Ntungamo à 20 ; quant à l'aile de droite, celle du Ruanda, sa route passe, à vue d'œil, un pont de quelque affluent de la Rufuha, contourne le mont du Rwampara, rattrape une vallée herbeuse, rejoint le poste en tôle claire de Kafunzo que voilà, ceinture de rouge le mont historique de Mirama et va se perdre, avec la rainure verte de son amie la Rufuha, dans le lointain à peine visible de Kakitumba.

Je prends à gauche, aussi bien pour suivre la bonne direction, que pour éviter, les yeux baissés, une voiture R.U. que nous apporte l'aile de droite ; car à tout véhicule venant du Ruanda, mon instinct de fuyard, au Kigezi comme en Ankole, prête de mauvaises intentions.

La nuit menace de nous surprendre. Aucune habitation, dans le morne horizon, n'est encore en vue. Nous croisons, court-vêtus et pressés, deux *Bahima*. Ils tiennent chacun par le bout un bâton poli où se balancent, au rythme des pas, deux récipients : évidemment du lait. Jacob les interroge dans son patois de *Mukiga*. Ils lui répondent dans leur parler coupant, mais moins sauvage. À quelques signes qu'ils ont échangés, mon désir de trouver où passer la nuit me fait comprendre que les milieux humains ne sont plus loin.

Jacob prend les devants. Nous passons un coude de vallée bourbeux, puis un autre, cette fois-ci par la route, dans une vraie et grande vallée où vagit, sous la nuit toute proche, une jeune rivière. Encore un tournant et nous voici, de but en blanc, dans la vie : de ses feux tout flambants et de ses voix humaines, un camp, celui des

cantonniers, nous salue. Ouf ! Quels qu'ils soient, ces braves gens, puisqu'ils sont des hommes, sont aussi des sauveurs : nous nous mêlons à eux !

Le *capita*, un animal fait homme qui m'a l'air sanguinaire, nous réclame à chacun, rien que pour le couchage, 20 centimes. Quant au manger, il n'en est pas question, puisque nos hôtes, hommes sans femmes, ne vivant que d'expédients, nous en demandent. Dans la perspective de n'avoir rien à me mettre sous la dent, je me surprends à bâiller, regrettant mon mouton d'hier dont le dernier morceau, salé par la faim, nous a refaits, ce midi, à Lwentobo.

– N'importe, pensé-je ! S'il faut mourir, nous mourrons ici, parmi des hommes ou par des hommes.

Ramassés peureusement dans nos couvertures, nous coulons, sans sommeil, sous le chuchotement agaçant du *nsiri* affamé de sang, une mauvaise nuit que vient troubler, réveillant tout le camp, une attaque nocturne de fourmis noires qui oblige nos hôtes à réveiller les feux !

\*

\* \*

Il est 10 heures, mercredi 9. Ntungamo ! De plaine, le paysage, petit à petit, est devenu montagnes et enfin plateau. Le temps lui-même, du chaud est passé au frais. Halte...

On a faim, celle d'hier avec celle de la nuit. Une demi-douzaine d'œufs, du poulet bien épicé, un pain de « mere », deux tasses de bon thé. Le tout, chez un vieil hindou que l'on dit *Singa-Singa*, affreusement chenu, mais moustachu et bien barbu, me coûte la bagatelle de 2 shillings.

Sur la terrasse tapissée de gazon, nous bâillons d'aise ; le sommeil nous guette. Une brise avenante nous charrie un bruit de moteur. Nous sautons sur pied. C'est le bus d'hier. Il revient de Kabale. Il klaxonne, ralentit et stoppe. Je m'en approche suppliant et chapeau bas. Il repart sans charger ; il est bondé de monde où j'ai pu reconnaître – vision fugace – l'indésirable Saleh, voyageuse incorrigible. D'Astrida à Nyanza, de Nyanza à la Base, de la Base au Kigezi, et du Kigezi... presque dans et sur mes traces... où va-t-elle encore, cette folle ?

Je me retourne, découragé, vers Jacob. Il me comprend et m'assure que, partant de Ntungamo à midi, nous arriverions, si nous marchons d'un pas égal, à Mbarara avant la nuit. Il recharge nos paquets et m'entraîne.

Mais, chance ou malchance, à moins d'un mille, surgit, à nos trousses, un camion. Un Lorry puissant, du type maraudeur, qui nous talonne, nous gagne de vitesse, nous dépasse et s'arrête devant nous. D'hommes et de choses, il est plein à craquer. D'inquiétude, mon cœur s'arrête !

– *Mugenda wa\** ? s'enquiert le chauffeur.

– *Tugenda Buddu\** ! réplique Jacob.

– *Ekyalo ki\** ?

– *Kyamaganda*.

– *Essente muli na\** ?

Jacob m'interroge du regard. Questions et réponses, j'avais tout compris.

– Demande-leur ce qu'il nous faut payer.

Ce fut le chauffeur qui, m'ayant compris, répondit :

– *Essilingi nya\** !

– *All right* ! répondis-je en anglais.

Et je tendis deux fois 4 shillings à Jacob qui s'en fut les compter dans la « patte » crasseuse du « chauffard ».

– *Kale, mulinye\** !

Ce dernier cri, du *boy*-chauffeur sans doute, nous venait, pressant et pressé, du tas d'hommes et de choses grouillant pêle-mêle dans le bac du camion. Cependant qu'un morceau de *karani*, porteur de lunettes fumées, nous délivre, aussitôt hissés, nos tickets de voyage où sont renseignés : les lieux de départ et d'arrivée et le montant de shillings perçus. Les bons comptes !

Le camion s'ébranle, nous invitant à danser, comme à verser, sens dessus-dessous, d'arrière en avant, les uns dans les autres, comme dans les choses. Enfin tant pis ou tant mieux !

Adieu paysages et visions ! Prisonnier d'hommes turbulents et verbeux, mêlé à des tas d'objets cassables que je n'ose pas bousculer, je ne bouge, ni ne parle, ni ne vois ; mais j'entends :

- Encore deux milles et nous sommes à Mbarara !
- Nous y sommes : ici les écoles !
- Et là l'église !
- Et la Mission !
- Et la maison des *Bakuru* !

Au passage d'un pont, un colosse en souliers ferrés se hisse sur moi et crie :

- C'est la « Rwizi ».

Et presque aussitôt sur un autre pont, mon oreille, le seul organe que j'ai de libre, perçoit :

- Ici la « Gashali » qui va se jeter – regardez ! – dans la « Rwizi ».

Soudain, un choc ! Sur les langues déchaînées la parole est coupée. Nous passons une simple rigole : elle est inoffensive ; et le bavardage reprend. Enfin, stop !

- *From ! From ! From !*

Trois cris rauques et presque suraigus qui signifient que nous devons tous, moins nos *bintu*, mettre pied à terre.

Le camion repart sans nous. Les hommes du chauffeur, au nombre de trois – dont un *Muganda*, plus agressif et plus bouillant que les autres, qui fait la cour à une femme en robe ! – nous escortent, nous mènent, tels des détenus ou des prévenus, sans nos objets, dans le quartier houleux des hôtels. Cet énergumène d'étranger noceur m'apostrophe vertement et manque de me renverser. Ma faute : j'ai parlé et souri à la femme en robe qui est bien de chez nous et parle ma langue : sa femme ou celle du patron ?!

L'hôtel, où nos pilotes vont nous verser, est la propriété du chauffeur. Et ce, – détail que je connaîtrai plus tard ! – tandis que ce dernier va nous guetter et nous attendre à l'autre bout de Mbarara, car il n'a pas – ce coquin fieffé que la police file et qui se défile ! – l'autorisation de prendre des passagers payants à bord de son camion ! Et ce, tandis que ses hommes, ses femmes et servantes se démènent,

nous bousculent et nous servent, pour de l'argent à son profit, de mauvaises choses ! Et ce... que dirais-je, ou que ne dirais-je pas, si j'osais le dire, de l'Uganda et de l'astuce des *Baganda* ?

Nous mangeons cependant et payons ; nous sommes reconduits, troupeau humain, et rejoignons, entre chien et loup, le camion et son chauffeur. Les tickets sont révisés à la lumière d'une torche. On nous réembarque ; cette fois, nous sommes plus à l'aise car bon nombre de passagers, et des plus importants, sont rendus.

Pendant que le camion, tous phares allumés, se met en marche et hennit, une aile de route à gauche signale la présence, sur un bec de plateau, des bureaux et palais officiels du *Mwami* et de son *Katikiro*\*.

Dans la même direction, une poussière d'étoiles sautillantes, nimbant de lumière une trouée d'espace embrumée, irradie d'un jour de féerie timide l'enclave d'Igara, le berceau de ma famille où les miens, s'appuyant de contes épiques, voudraient que mon ancêtre et cinquième ascendant, le *muyiru*\* Kamanya, contemporain du *Mwami* Ndabarasa, ait reçu stoïquement la mort sur le fumier de ses vaches. Vivent encore sur ce terroir que mon imagination devine et salue, et près duquel ce soir je passe en étranger, quelques Bahutu, que l'on dit vigoureux et forts, et dont le métier, puisqu'ils n'ont plus de vaches comme leur ancêtre, est de travailler, en deçà du mont Sigwiro, le bois et le fer !

Le Nyekongolero, cette forêt meurtrière et repaire de brigands, où nous séchons de silence et de froid, dans le noir et la peur, nous happe et nous aspire, nous étreint, nous engloutit, et va, de secousses en cahots, nous vomir vivants, avec le camion haletant, dans les feux et bruits du poste-clairière de Kabura.

Avant de s'éteindre, tandis que la machine a stoppé, les phares ont éclairé, immobiles dans la nuit, deux silhouettes qui, de la main, font signe. Deux policiers, car ce sont eux, s'avancent au pas, la chéchia haute : pour extraire le chauffeur de sa cabine. Tandis que l'un d'eux nous dénombre, en braquant sur nous sa torche, et nous barre méchamment la sortie du camion, je comprends que l'autre, abusant de ses fonctions, extorque, à cause de nous, de l'argent au chauffeur. Comme nous sommes vingt passagers, le marché, car c'en est un, se liquide par un versement comptant de quelques shillings aux agents tristement vigilants de la police plutôt maraudeuse que routière. Et ce

n'est pas moins de 50 shillings, si j'en crois ce que chuchotent entre eux les aides du chauffeur. Enfin celui-ci soulagé, mais diminué de sa fortune, remonte en camion, empoigne rageusement son volant et disparaît avec nous dans la nuit du sinistre Maronko : une forêt qui, coupée du Nyekongolero par le poste-limite de Kabura, s'étend, prolongement de la première mais plus vaste que celle-ci, sur les marches méridionales du Buganda-Buddu.

Un arrêt en plein Maronko pour le plein d'essence et un autre, pour dormir, à Mbirizi où mes yeux, scandalisés par le sommeil de tous, osèrent, sur la nuit, se fermer.

Un hibou m'avait endormi. Un coq me réveilla. Des paquets d'un sommeil écourté se bousculaient, tels des cailloux, dans mes yeux tuméfiés. Le chauffeur, réveillé lui-même, bâilla bruyamment et réveilla son Lorry qui, docile et, comme nous, impatient, se remit en marche, réveillant tout le monde, même Jacob qui, à côté de moi, tout au long du trajet, n'avait fait, malgré les secousses, que ronfler.

Comme et avec la nuit, la forêt diminuait, laissant voir, de loin en loin, sous le gris fuyant des tôles, de coquettes constructions, sur un fond de verdure foncée que transpirent des bananiers géants.

Aux approches du jour, comme aux abords des milieux vivants, la route elle-même, dégagée des tournants, se nivelle et devient égale, créant pour chacun, à bord, un confort agréable. Les membres se détendent, les langues se délient. Des brins de causette s'ébauchent, se dessinent, se précisent. On tousse, on s'appelle, on revit, car le jour renaît ; des rires fusent et dégénèrent en gros mots.

Mais soudain et sans crier gare, un mouvement d'arrière en avant nous fait perdre l'équilibre. Surprise dans une quinte de toux, une mère *Muhima*, voulant s'aider des mains, entraîne à côté d'elle son fils ; et les deux, pêle-mêle, la première geignant et celui-ci gêné, vont rouler, suivis de nous tous, dans le tas éparpillé de leurs barattes en débris. Freiné brutalement, le camion stoppait. Qu'est-ce donc encore ? Et toute cette casse d'hommes et d'objets ! Un coup de klaxon, un cri de voix de la cabine :

– Les passagers de Kyamaganda. *From* !

C'est nous ! La belle affaire ! Nous jetons nos paquets à terre. Nous les suivons de près et mettons à peine pied à terre que le camion, à

pleins gaz, est déjà loin, emportant mon bâton : le bâton fatal, si tristement célèbre, depuis le malheureux incident de Gisoro.

\*  
\* \*

Jeudi, 10. La bifurcation, dans laquelle le Lorry nous a jetés, renseigne à droite le sens de Bukoto, Nous nous y engageons. L'église de Kyamaganda, en pleine restauration, ruisselle de blancheur dans la fraîcheur du matin. Mais sa tour effilée, dépouillée de sa croix, semble – le tonnerre y est passé ! – porter de vives blessures.

Il s'agit de repérer, direction Bukoto, le village de Rubanda. Nous contournerons la Mission par la gauche. Le pays, avec ses liaisons confortables, est civilisé. Chaque bras de route carrossable est planté d'un poteau indicateur. Ce qui nous dispense d'avoir recours, ce matin, aux rares promeneurs. La route de Bukoto se présente, aux travers des gros villages, sous l'aspect tranquille d'une artère qui, de tournant en tournant, s'ébranche vers d'autres villages sans rien abdiquer de son importance, car elle mène chez le *gomborora*, d'où elle rejoindra, tel un canal son fleuve, la grand-route de Masaka-Kampala.

Par une montée douce, le village plantureux de « Cyasongo » nous accueille, nous berce sur son plateau, et nous lâche, en descente rapide, dans une vallée de féerie qui, sous le soleil déjà levé, me rappelle un coin de chez nous : le « Rwuya » de Gisanze. En pleine vallée, frappante ressemblance, un poteau sérieux, comme celui de Muyira quand on va de Save, me désigne de son doigt infailible : Rubanda.

Budala lui-même, le *mukama* ou protecteur de mon compatriote Bilekeraho, est un *Muganda* richissime, important et connu, si important que petits propriétaires *Baganda* et roturiers *Banyarwanda* ne le nomment que *Mwami*, évitant de salir, en le prononçant, son nom précieux.

Bilekeraho, qui doit me mettre sur la piste de mon frère Matéo, est sous-proprétaire dépendant de Budala et habite, en contre bas de Rubanda, face à Gasongo, sur les terres qu'il tient de son *mukama*, dont il m'est désormais défendu de dire le nom.

Mon accueil chez Bilekeraho, où, Dieu merci ! Bizimana ne m'avait pas précédé, n'est pas à décrire. Qu'il me suffise de dire qu'il fut, non plus chaleureux, ni amical, ni même familial mais splendide et plus que splendide. Mon hôte aurait voulu me tordre et me mordre, m'assommer et m'avalier. Un compatriote à l'étranger, en Uganda, est plus qu'un frère. D'autant plus que Bilekeraho ne me connaissait pas pour un besogneux en quête de travail ou de soutien. Mais il fallut, sur ma situation critique au Ruanda, à ce compatriote recevant régulièrement des lettres de chez nous, ne pas cacher la pleine vérité. Ce qui le fit hocher la tête : manière de dire que, même assassin, j'étais hors de prise au Buganda. Mes aveux ne l'empêchèrent pas même de me présenter, comme un propre frère, à son *mukama* et à tous les petits *Baganda* d'alentour. Quand aux *Banyarwanda*, j'en fus submergé comme je le fus de leurs présents en bière et en mangeailles de toutes sortes. Étaient aussi venus me voir, avisés par Bilekeraho, le vieux Nyiringabo et sa femme, leurs enfants Mathias et sa sœur. Sous le pisé couvert de chaume, mais spacieux et confortable, de mon nouvel hôte, la cordialité, la bombance et même l'ivresse s'étaient donné rendez-vous : nous retrouvions notre Ruanda dans une commune nostalgie.

En considérant quel les 100 ou 150 ménages *Baganda* résidant à Rubanda emploient chacun 5 à 10 *Banyarwanda-Barundi*, il y a lieu de supposer que, dans cette seule localité et, par extension, dans tout le Buddu, on peut recenser plus de 1000 étrangers valides pour 500 *Baganda*. Il est vrai que cette situation démographique et le flot des immigrants en surnombre n'iraient pas sans faire « loucher » les milieux proprement *Baganda* où la natalité est, depuis beau temps, en perte. Mais les *Baganda*, pratiques et profiteurs nés, se consolent de leur monopole exclusif sur la production vivrière, de la propriété foncière réservée aux seuls autochtones et de la stagnation besogneuse des étrangers qui vont et viennent, mais qui servent plus qu'ils ne gênent.

Et quand, fort tard, Bilekeraho et moi, nous fumes seuls, je m'embarque à langue perdue dans le tas des questions opportunes.

– Il est vrai, conclut-il, que j'ai adressé une lettre à mon frère à Save par laquelle je le priai d'aviser Bizimana que j'avais vu votre propre frère à Kampala. Quant à dire que je sais où ce dernier habite dans le « Grand Kampala », c'est faux. Je l'y ai vu et rencontré comme par hasard, certain dimanche, devant l'église de Lubaga, au sortir de la



messe. J'étais moi-même pressé d'attraper un moyen de locomotion et n'ai pu m'entretenir longtemps avec votre Matéo. Ce que je peux certifier, c'est qu'il habite, sinon à Kampala même, du moins dans les milieux *Banyarwanda* du Kyagwe entre la ville de Kampala et le centre de chefferie de Mukono. Vous vous reposerez quelques jours chez moi, pendant lesquels nous nous entendrons sur votre randonnée à Kampala où je crois que je pourrai vous accompagner.

\*  
\* \*

Vendredi, 11. Je suis l'invité, pour boire et manger, du vieux Nyiringabo, chez qui mon hôte, suivi de Jacob en quête de travail me conduit de bon matin. J'y suis choyé, chacun me voulant pour lui seul. Gavé de *matoke*\*, de *munyige*\* et de *mwenge*\*, j'en oublie plus que jamais mes transes, me croyant dans mon groupe familial. Le vieux et sa vieille me disputent à leur fils Mathias dont la jeune femme, ruandaise née en Uganda et s'exprimant en un *kinyarwanda* savoureux et comique, m'assomme d'attentions. Et force m'est, mon hôte de la veille prenant congé, de boire chez le vieux et de passer la nuit chez le fils. Une nuit délicieuse que les voisins, *banyarwanda* comme nous, et amants des veillées, vinrent avec chants et anecdotes, nous aider à porter. Je m'endormis fort tard, aux heures insupportables qui suivent minuit, dans de beaux tissus de ficus : draps de lit que les usages *Baganda*, obstinément conformistes, réservent, dit-on, aux visiteurs de marque.

Un oiseau matinal, que je reconnais pour un merle, égrène ce matin, dans mon oreille enchantée, une mélodie prenante dont le souffle long et le timbre soutenu, comme je ne désirais pas encore de me lever, me font souhaiter qu'il n'en finisse pas. Le chant, tantôt modulé et tantôt traînant, se répète trois fois en changeant de place, comme pour inviter, de loin en loin, la gent ailée à reprendre ses ébats du matin. Les mille bruits du jour levant et de la terre en travail ont pris soudainement corps, se complétant, chevauchant les uns sur les autres, laissant échapper, mêlés à la gaieté du matin, notes aiguës et graves, craquements et murmures, chocs et soupirs. Un peu de mollesse, résultat heureux du réveil des oiseaux et des choses, me reprend dans le parfum forestier de mes draps de *lubugu*. Tandis que sont déjà sur pied,

la houe et la machette en mains, mon hôte et sa femme qu'accompagne, armé comme eux, mon fidèle Jacob, embauché de la veille, je m'étire avec paresse, conscient de n'être, dans ce ménage laborieux, qu'un parasite inutile. La honte me fait lever, ainsi que le désir de flâner, les yeux ouverts, dans l'espace embaumé.

Quelle peut être, comparée à celle du Ruanda, l'altitude du Buddu ? Je ne sais. Mais plateaux et vallées, contours de collines et rayon très vaste de l'horizon, le Buddu rappelle le Buganza et plus pertinemment le Milenge du Gisaka d'où, certain soir, j'ai revu nos volcans. Ressemblance de fantaisie cependant que mon imagination, dans l'envol hardi de sa vive nostalgie, détermine à tort ou crée sans rapport. Car enfin le Buddu, si je dois dire les choses comme elles sont, est à coup sûr, avec ses denses bananeraies qu'épousent des forêts naturelles, avec ses jachères proportionnées à des cultures d'un vert reposant, avec le rouge sévère et abondant de ses plants de piment en éternelle maturité... une contrée unique ! Le Buddu... un pays de cocagne et de rêverie et, mieux encore, un pays tout neuf, comme créé d'hier, où les habitations comme les habitants, les vallons comme les cours d'eau, marais et mamelons, paraissent harmonieusement distribués ! Tout, dans le Buddu, est dodu : les gens et les choses ; mais hélas ! sous des apparences criardes où tons et couleurs, matières futiles et cossues, vous laissent toucher du doigt, dans toute sa laideur, la réalité tapageuse d'une indigence morale !

Saluant le ficus géant et l'éréthrina fleurie, jouant de mes pieds nus dans le crissement des feuilles tombées, me fauflant dans les buissons pour y cueillir des fleurs aux senteurs prenantes, admirant partout le ramage étrange des oiseaux et leur plumage éclatant, je courais les bois, promeneur solitaire, hôte insouciant et ravi, dans la douceur laiteuse d'un soleil coupé d'ombre.

Mais quel n'est pas mon étonnement quand, émergeant d'un maquis comme d'une geôle, je vois mes hôtes et Jacob, leurs outils sur l'épaule, se diriger, en rupture de travail, vers le logis où un petit boy, celui-là qui, ce matin, m'avait sucré le thé, alimente de brassées de bois mort un immense brasier. Il n'est que neuf heures. Mais en Uganda, pays cossu, où les gens profitent largement de la vie, c'est l'heure du repos, celle de laisser, pour ce soir ou demain, la peine abrutissante, dit-on là-bas, des travaux manuels.

Dans un même besoin de repos, j'avais vite rejoint le groupe de mes bonnes gens. Et grande fut ma joie d'apprendre, après le dîner, que Mathias irait voir, le lendemain dimanche, une cousine de sa femme à Villa, en passant par Bukoto et Kyabakuza. Sa joie ne fut pas moins grande d'apprendre que je désirais l'y accompagner pour voir, ne serait-ce que de loin, les locaux tant vantés de Bukarasa et de Katigondo.

\*  
\* \*

C'est ainsi que, le 13, en, compagnie de Mathias et de Jacob qui vont vendre du café et du piment sur le marché le plus proche, je quitte, par une claire matinée, le village de Rubanda, traverse la grande vallée du Nyamajuzi, contourne en douce le versant de Kasongo et me trouve, comme jeté inconsciemment dans un centre de sous-chefferie, celui-là même de Bukoto, tourne en douce montée le versant de Kasongo et me trouve, comme jeté inconsciemment où mes compagnons liquident, contre des shillings, leurs denrées.

Tandis que Jacob s'en retourne chargé de ses sacs vides, Mathias, prenant les devants, m'entraîne de mamelons en vallons vers le centre commercial de Kyabakuza, en deçà de Masaka. Il évite, pour des raisons que je devine, l'entrée de cette ville, prend à gauche par des pistes étroites et va, après avoir traversé les vastes caféières d'un nommé Kapela, longé en descente un semblant de forêt où s'ébattent comiquement des tribus de singes et guéé, sur des longerons noyés, un dangereux cours d'eau dont le pont a été emporté, me déposer dans la féerie vespérale de Villa que nous avons vue d'assez loin, comme on voit de Mukingo notre ville de Nyanza.

\*  
\* \*

Mathias restera deux jours chez la parente de sa femme. J'en profite pour fouiller Villa. Et dès le lendemain, on me signale des groupements de *Banyarwanda*. Dans le tout premier que je visite, ce lundi 14, je me trouve – quelle joie ! – en présence d'un beau jeune homme, Andréa, fils unique de Musukama de Save, dont la mère a tenu ma seconde fille

sur les fonts baptismaux. Il allait être mon guide et me piloter, non seulement dans les deux séminaires, mais encore dans tous les autres groupements de *Banyarwanda* si nombreux à Villa.

Après d'interminables saluts où le *kinyarwanda* s'enrobe de *kiganda*, la première nouvelle qu'il me lance – ô stupeur et surprise ! – est l'arrivée il y a 15 jours à Villa d'un petit bonhomme dont le nom et le signalement me rappellent désagréablement la figure ambiguë d'un personnage que je crains de trop connaître. Je le vis, ce personnage. C'est Élias, mon agent d'affaires, mon compagnon par monts et par vaux, mais aussi l'incendiaire présumé de la paillote de mon frère. Il est bien loin de se douter de la lettre que ce dernier m'a adressée. C'est avec des airs de l'amitié la plus cordiale qu'il me reçoit, me donne à boire et à manger. C'est encore lui qui, accompagné d'Andréa, ira, le jour même, me présenter à un vieux missionnaire, français de nationalité, que l'on appelle « Padri Bouffa » et qui, malgré son âge de patriarche, sait encore donner des leçons au Grand Séminaire. Un bien bon Père, un vrai Français comme j'en connais chez nous, qui, m'assure-t-on, s'intéresse à tout comme à un devoir et s'occupe de tous comme des siens !

Tantôt debout et tantôt assis devant la porte de service donnant sur un labyrinthe de bananeraies épaisses, je dus, avec Andréa et Élias connus des domestiques, attendre longtemps, une heure peut-être, le brave Père. Une cloche, vers 10 heures, tinta, annonçant la sortie des classes. Aussitôt après, des groupes tout blancs, graves et pressés, s'éparpillaient, clerks en formation, dans la cour intérieure. Quelques jeunes non encore sortis de l'enfance, plus pressés que les autres, envahissent, à ma droite, de vastes salles d'où sortent bientôt, innocente récréation, d'heureux éclats de rires, et des flots de musique instrumentale et vocale.

Du doigt le « Padri Bouffa » m'est désigné. Le saint homme va entrer dans sa chambre. Je le serre de près, faisant voir que j'ai à lui parler. Il m'attaque en *kiganda*, je lui réponds en français. Et nos cœurs, celui d'un Blanc de France et celui d'un Noir du Ruanda, si bien faits pour se comprendre, se rencontrent. Et sûr d'être pressenti, comme il me mène dans sa chambre sans même demander mon nom, j'épanche déjà mon cœur dans le sien et lui raconte ma vie. Qu'il m'était doux de sentir une âme, non pas condescendre, mais compatir ; de rencontrer –

chose rare ! – un homme de bien ; et aussi de parler moi-même et d'entendre parler le français : cette langue lumineuse et parfois décevante comme l'idée de Dieu !

Nous parlons de moi, de l'Uganda, la perle des Missions, de mon frère Matéo qu'il me promet de m'aider à retrouver, et aussi du Ruanda et des Pères du Ruanda, des Pères Pouget et Hurel, pionniers, comme lui, de la première heure, ses compatriotes et confrères qu'il jalouse de l'avoir précédé dans la mort et le repos. Il écrira, c'est promis, au Père Supérieur de ma Mission pour l'informer de mon passage à Villa et lui demander des nouvelles de ma femme Zabella.

Il m'a reconnu pour chrétien et catholique : mon certificat de baptême en fait foi. Et comme je le quitte une demi-heure plus tard, il me donne en cadeau un chapelet et un scapulaire, m'allume un cigare et m'invite à repasser chez lui avant ou après mes courses et recherches à Kampala.

Tandis que mes compagnons s'en retournent au logis, je contourne les murs trop hauts de la sainte maison et débouche dans l'artère qui sépare, tel un étranglement, les deux Séminaires. Les portes d'entrée des deux maisons se regardent, constamment ouvertes, comme pour se raconter peines et joies. Le Petit Séminaire de Bukarasa est situé sur un tertre manqué, comme prêt à verser, aux échéances régulières des fins d'année scolaire, le meilleur de sa sève, dans le Grand, celui de Katigondo.

Une merveille, surgie de l'ensemble, à ma gauche, captive mes regards ; c'est la chapelle du Grand Séminaire, avec sa lourde porte où la rosace et l'ogive, dans un cadre de verdure reposante, s'embrassent, se complètent et s'épousent en éclats de feu et d'or. Je m'approche et me plie en deux pour admirer de près ce joyau. Une odeur traînante d'encens, devant la porte barricadée, me couvre, m'inonde et remue en moi mon âme catholique. Comme j'ébauche une gémissement, une voix tonnante, à ma gauche, me remet debout. C'est un Père, un Anglais sans doute, sévère et distant, qui, bréviaire en main, me fait signe, comme à un profanateur, de déguerpir et m'appelle *mubi*, c'est-à-dire « voleur ». Je m'incline pour le saluer. Il vient sur moi menaçant, comme un ange de la colère divine. Je me sauve, confus sous une grêle de mots en *kiganda* cassant. Ce digne homme, qui priait lui-même, pourquoi m'empêche-t-il de prier ? Et que pourrais-je bien voler dans

une église fermée ? Après l'accueil charitable du « Padri Botuffa », comme devant les beautés accueillantes d'une maison de prière, j'étais étonné, je dirais dégoûté de trouver un homme de Dieu si peu amène !

Sur cette impression méchante de ma part, – que Dieu me pardonne ! – j'évite le chemin, tout aussi peu rassurant – pensé-je – de Bukarasa et prends celui de Villa-Mission qui, sous ses arbres et ses ombres, me conduit, sur le plateau d'en face, dans l'église commune où tout le monde, pécheur ou saint, a le droit de prier.

Dans le chœur, côté de l'Épître, un petit vieillard, dont le sommet du crâne est couvert de violet, est assis, abîmé en Dieu, sur un trône menu et déteint. Qui peut être ce vieil évêque si fatigué ? Et que demande-t-il à Dieu dans sa prière profonde ? Et pourquoi, après sa démission, avec déjà un pied dans l'éternité, a-t-il fait choix, ce vieux missionnaire, de Villa-Mission pour cacher sa sénilité et se faire oublier des hommes ?

Que Dieu lui donne, à cet inconnu volontaire, dont le nom pourtant connu et béni ne me revient pas, avec le repos mérité qu'il quémante, les béatitudes promises aux vaillants apôtres qui, pleurant dans les plants levés qu'ils ont jetés, se recueillent et vieillissent dans l'indifférence des hommes !

\*

\* \*

Mardi, 15. Mathias propose le retour à Kyamaganda. Élias offre de m'y accompagner. Je l'en dissuade à cause des craintes que j'ai pour lui ; car Bizimana, à qui il a fait du mal et qui lui en veut, peut m'arriver d'un jour à l'autre. Mes craintes, je me promets d'en faire part à Mathias pendant le trajet du retour, car il doit se garder, si Bizimana arrive, de le mettre sur les traces d'Élias.

Mathias et moi, par une fraîche matinée, nous reprenons notre chemin d'il y a deux jours : celui qui évite, en le contournant, le poste de Masaka.

Mais, passé le domaine plantureux du *Muganda* Kapela, une louche guinguette à un croisement de pistes, vomit sur nous un policier arrogant. Il réclame, entre autres pièces, nos livrets d'identité ou le jeton d'impôt pour l'année écoulée. Mathias a tout sur lui. Mais moi, je n'ai

rien en poche, que mes quelques dizaines de shillings. Le policier me tire par le collet. J'ai beau protester, il m'entraîne. Mathias s'interpose, expliquant que mon séjour en Uganda, et sous son toit, ne date que de quelques jours. Le policier me trouve trop beau et trop riche pour un si petit séjour et n'y croit pas. N'a-t-il pas flairé des shillings dans ma poche ? C'est deux mois de prison, m'annonce-t-il, dont le premier jour va s'écouler aujourd'hui à patauger, sous la surveillance d'un autre policier, dans la bourbe empestée du marécage que voilà ! Je me cambre et résiste furieusement. Alors, n'en déplaise aux consignes anglaises, le policier, ne se contenant plus, m'allonge sur la tête un coup de poing violent qui me donne le vertige et m'arrache un cri....

On se rachète avec ce que l'on a. Mathias, que je regarde de biais, me fait comprendre d'un clin d'œil que je dois déboursier. Je m'arrache au policier et lui compte, dépité, pour acheter mon séjour et ma liberté, les 15 shillings de *bushuru*\* qu'il réclame. Une quittance en retour, signée du policier, m'est délivrée.

Ce cruel incident, que j'aurais dû prévoir et que Mathias, en ne passant pas par Masaka, avait voulu m'éviter, aplatit sans merci ma provision où, inconsidérément, depuis mon départ de Kabale, j'ai tant de fois puisé.

\*  
\* \*

Le 16 et 17 janvier, à Rubanda, je m'oblige, pour mériter ma pitance et n'être pas inutile, à retourner les champs de Bilekeraho et à cueillir, dans l'après-midi, des gousses piquantes de piment mûr. Mais ce dernier travail me va mieux que le premier, car la houe me pèse. Serais-je inapte à la culture des champs ? Je commence à le craindre !

\*  
\* \*

Vendredi, 18. Bilekeraho, que je ne cesse de harceler, ne se décide ni à partir pour Kampala, ni à me lâcher pendant que j'ai encore de quoi payer le transport. Il me cache mal que mon incapacité comme travailleur agricole l'exaspère. Par contre les propriétaires *Baganda* ne

veulent pas de shillings pour leurs bananes. Ils ont plus besoin de main-d'œuvre que d'argent. Et le seul travail en honneur, le seul qui vaille quelques régimes de bananes, c'est celui des champs, le seul aussi qui ne me va pas. Sur les 40 shillings de Kabale, il ne me reste plus, après maintes dépenses imprévues, que 13 shillings.

Dans l'après-midi cependant, un évènement capital vint mettre fin à ma pénible situation : Bizimana, que j'attendais, qui ne m'a pas précédé à Rubanda et dont l'arrivée m'avait fait craindre le pire pour ce scélérat d'Élias, m'arrivait. Quel bonheur et quelle joie ! Je peux me passer de la compagnie douteuse de mon hôte à Kampala où mon frère, enfin arrivé et connaisseur des lieux, me conduira ; mon frère qui est bon travailleur des mains et qui, à Rubanda comme à Kampala, gagnera nos deux vies ! Mais, Dieu ! qu'il a maigri et qu'il est pauvre : presque nu et manquant de tout !

Il refuse de loger chez Bilekeraho et m'entraîne chez le vieux Nyiringabo, plus près de la Mission, où il veut, briquetier sans égal, gagner, en quelques jours de tâches, notre commune pitance et de quoi se vêtir de neuf. Toutes informations prises, nous ne pourrons nous rendre à Kampala avant 8 à 10 jours.

Le lendemain était un dimanche. À mon retour de la messe, à Kyamaganda, je me rends, accompagné de mon frère et de Mathias, à une buvette tenue par un compatriote. Mais les quelques gouttes de *mwenge* que j'avale assez goulûment, je les sens me revenir : mon estomac, qui commençait pourtant à s'y faire, les refuse et les vomit. Tout tremblant de fièvre et la tête en feu, je regagne, dans les bras de Bizimana, le logis, l'appétit coupé. Me voilà malade. Je ne quitterai le lit qu'après 7 jours. Sans mon frère pour s'occuper de moi, me frictionner, me faire tous les matins une douche froide et m'acheter du lait, mon seul remède et aliment, ne serais-je pas mort sans sépulture en ce pays du Kabaka ?

\*

\* \*

Le 26 est un samedi. Avec une ferme volonté de guérir, je me fais raser les cheveux et la barbe et quitte, pour de bon, le lit. Pendant ma maladie, mon frère a écrit des lettres pour chez nous. Il s'agit de les



confier à la poste des Missions et de faire connaissance avec les Abbés. Ma guérison est d'autant plus nécessaire que mon frère, qui a touché chez eux sa paye hebdomadaire de 9 shillings, se croit suffisamment pourvu pour entreprendre avec moi, à la recherche de Matéo, le voyage de Kampala.

Il est 4 heures quand, à pas traînants, avec une tête rasée et mal guérie, j'arrive à la Mission. Je me fais désigner l'Abbé Directeur des Écoles à qui je veux, comme l'idée m'en est venue en chemin, demander du papier et un bout de crayon pour écrire à Céphas, mon hôte de Kabale.

J'aborde l'Abbé pendant que, devant la *barza* du grand parloir, des femmes *Baganda* lui font, comme l'usage le veut, leurs courbettes accoutumées. Au Buganda, les femmes rampent pour saluer un grand personnage et restent accroupies pour lui parler.

J'hésite d'abord, ne sachant quelle langue employer. Du *kiganda*, je ne connais que quelques saluts : de quoi dire « bonjour » et « au revoir »... De l'anglais, je ne connais que quelques bouts de phrases, pas même assez pour dire convenablement « merci ». Du français, l'Abbé ne le connaît pas ou ne le parle guère. Alors le latin que tout Abbé doit connaître et que je connais encore passablement ? Allons-y !

– *Ave, Pater\** !

Il regarde, non pas de mon côté devant lui, mais derrière lui, croyant rêver. Je reprends la phrase, les mains jointes. Il me dévisage d'assez près et s'étonne en *kiganda* :

– *Kyo kiki\** !

L'apostrophe, assez cinglante, me fait reculer d'un pas, sans me fermer la bouche, au contraire. En une périphrase volube, que j'ai apprêtée d'avance, je me présente hardiment à l'Abbé qui me toise. En suite de quoi, comme regrettant sa vivacité, il daigne prononcer.

– *Quid tibi, vir ?*

Les mains disjointes cette fois, j'appuie du geste ma parole, pensant avoir gagné la partie. Mais sans vouloir écouter davantage un étranger qu'il croit dangereux, l'Abbé se sauve, par la porte qui se trouve derrière lui et va alerter ses confrères. Et ceux-ci viennent, jeunes et vieux, tous ensemble. D'un geste large, mon Abbé, comme pour dire « Que pensez-

vous de ce fou latinisant ?», me présente, me désigne. Cinq paires d'yeux, dont quelques-unes coiffées de lunettes, me cherchent et me trouvent facilement dans un groupe d'écoliers qui me serrent et me pressent.

Deux monosyllabes d'un Abbé vieillissant, le Supérieur du Poste, me remettent est verve. Je n'avais pas terminé mon verbiage que tous les Abbés, l'un à suite de l'autre, inquiets devant moi comme je commençais à l'être devant eux, avaient disparu et refermé sur eux leur lourde porte.

Je repartais penaud, sous la méchante huée des enfants, quand, de la même *barza*, une voix, grave et pitoyable, me héla. Encore un Abbé ! Que me veut-il encore ! En un clin d'œil, je reconnais qu'il n'avait pas figuré dans le groupe précédent. D'un mot sec, il chasse les enfants qui, comme des mouches sur une plaie, m'entourent. Et quand je suis, les yeux baissés, devant lui, il me parle – Bon Dieu ! – en pur kinyarwanda : dans la langue de chez moi ! je le regarde. Il est grand et beau. Le brun de son teint et ses pointes de feu sur le front me disent assez, bien mieux que son *kinyarwanda*, qu'il n'est pas *Muganda*. D'un geste amical et compatissant, il m'attire à lui et me conduit, par un corridor, dans une pièce particulière : la sienne où j'apprends qu'il est *Munyarwanda*, originaire de Mutolere, grand séminariste en probation.

Qu'ils viennent donc ceux-là qui prétendent que l'émigration des *Banyarwanda* dans les pays étrangers est une perte pour le Ruanda. Oui, qu'ils viennent, qu'ils se pressent. J'ai de quoi leur répondre ! N'est-il pas consolant pour nous, *Banyarwanda*, de rencontrer partout des compatriotes, d'entendre notre langue à l'étranger et de nous y trouver, bien que besogneux et pauvres, comme chez nous ? En tenant compte de notre prodigieuse natalité et des migrations massives, pacifiques et aventureuses, des *Banyarwanda* qui s'adaptent à tous les milieux et qui, comme quelqu'un l'a dit justement, « se rencontrent partout et n'habitent nulle part », on se surprend à rêver que le Ruanda, cœur de l'Afrique et nation errante qui déborde l'Uganda et menace le Congo, ne connaîtra de limites, dans le Centre Africain, que les deux océans : l'Atlantique et l'Indien !

Le fier *Munyarwanda* me reçut, écouta mes peines comme le bon Français de Villa, me donna – pour rien ! – enveloppes, papiers et crayons, timbra mes lettres et se chargea de leur expédition. Pourvu,

mon Dieu, que ce beau trait, d'une âme compatissante, n'ait pas fait de mal à ce probationnaire généreux et dévoué !

\*  
\* \*

Nous sommes six *Banyarwanda* qui, ce dimanche soir, passé le centre de Kyabazuka, et son marécage, nous acheminons, anxieux et fatigués, vers le plateau de Masaka. On nous reconnaît partout pour des voyageurs en quête de travail et d'occasion.

En plein Masaka, sur la route macadamisée, un policier nous remarque, visite nos papiers, c'est-à-dire nos acquits d'impôts ou nos livrets d'identité, et nous parque, avec défense de bouger de la nuit, aux abords d'un bureau de « l'Uganda-Bus », face au « Police Station ».

Silencieux et mornes, nous passons assis, empêchés de dormir par la visite incessante et incommode des moustiques, une nuit pénible sous la surveillance non moins incommode de quatre policiers de la ville.

\*  
\* \*

Elle passa, cette nuit, comme tout passe. Vers 8 heures et demie du matin, lundi 28, le « bus », direction Kampala, appareillait. Nos tickets de voyage sont visés et le transport payé. Notre régime de bananes, que Bizimana, toujours prévoyant, a eu soin d'acheter et d'amener, le voilà, avec vélos et autres bagages, hissé sur la plate-forme du bus. Sous la surveillance rigide d'un clerc peu rassurant mais sérieux, le bus, une énorme machine, nous engloutit et se referme sur nous, une fois les banquettes, dans tous les compartiments, occupées.

Il est 9 heures sonnantes. À un signal du klaxon, le lourd fantôme de ferraille et de vitres, blanc comme un jet de lumière dans la nuit, s'ébranle et nous emporte, avec des cahots endormants, de Nyendo à Gitovu, laisse à droite la bifurcation de Bikira-Bukakata et à gauche celle de Villa, pique en altitude et, sans me donner le temps d'admirer un coin vert-gris de je ne sais quel beau lac, s'enfonce, de visions fuyantes en échappées fugaces, dans la plaine du Rweya. En descente, la vitesse s'accélère. Elle se stabilise en prise sur la route plane et

rectiligne de Mahogota, de Talla-Maria et de Mbare : Missions ou Postes secondaires qui ne présentent, à mes yeux, avec leur monde étonné et leurs maisons dansantes, qu'une succession sans arrêt de rêves impossibles,

La route monte et tourne, faisant « péter », et « hennir » le bus. Nous prenons, avec la hauteur, le vent Est. Le centre de Katwe, dans la proche banlieue du « Kampala-town », n'est pas encore atteint. Une borne renseigne 15 milles encore et reste figée, derrière nous. Mon frère, l'œil à travers la portière, me réserve-t-il des surprises ? Il me fait signe et me montre sur une belle éminence, que le bus met du temps à franchir, deux tours sœurs : un dôme rutilant au soleil, c'est Lubaga, église romaine ; c'est Namilembe, le temple anglican : deux confessions qui, dans leur cadre vert-sombre, luttent, se jalourent. Kampala n'est pas loin.

Sur le macadam qui annonce la ville, le bus est enfin soulagé, ainsi que nous. Soudain, avec ses mille artères que sillonnent en tous sens vélos, motos et autos, avec ses bâtiments de toutes formes et de toutes dimensions, avec son monde chamarré de taches mouvantes, avec son quartier de trains qui, processionnellement, dans une sorte de couloir en contre bas, crachent et fument, la ville immense, indescriptible en ce plein jour, m'apparaît : la plus grande que j'aie jamais vue ; à côté de laquelle notre « Grand Usa » ne serait qu'un coin et Astrida une miniature. Vu de bas en haut, sous son air effroyable de cosmopolitisme où Noirs et Blancs, indigènes et étrangers, se coudoient sans se connaître en amis, le « Grand Kampala », ville effrayante ou affolée, déborde mes yeux et décourage ma pensée.

Nous traversons Katwe au ralenti, effleurons des yeux, à droite, la route d'Entebbe et, à gauche, celle de Lubaga, dépassons le cabaret de Nakivubo où grouille du monde hébété, longeons « l'Old-Kampala » où mécanos et cordonniers, vendeurs et changeurs, forgerons et étameurs, clients et curieux, s'affairent et bourdonnent... et stoppons à « l'Uganda-Bus », sorte de gare ou de garage, où des bus de la forme du nôtre ingurgitent ou dégurgitent passagers de tout âge et de tout sexe, bagages de toutes sortes et de tout calibre.

Ça et là, débordant ou contenant les groupes qui se forment ou se débandent, des policiers, sous leur livrée sévère, montent la garde, vomissent des ordres, canalisent le va-et-vient des allants et venants,

endignent le flot toujours en crue des trotte-pavés et dépistent, dans cet enfer, saccageurs et tire-laine.

Mon frère a chargé son régime de bananes et nos compagnons leurs bagages. Rukebesha, notre guide et chef, cherche en vain la route de Mukono-Jinja à laquelle s'embranchera, en plein Kyagwe, la piste de Namugongo-Goma : notre destination de ce soir.

Il est midi. Voitures et motos, camions et bus, passent et repassent, encombrant les boulevards, coupant la circulation aux pauvres piétons.

À notre gauche, des bâtiments à perte de vue : ce sont les garages du *Technical School* ; à notre droite et comme derrière nous, des masures de coquette apparence, d'une régularité reposante : serait-ce là, à cause du calme qui y règne, le coin réservé aux Européens ? Tout prête à y croire. Toujours à droite, mais plus en avant, quelque chose comme un marché où Rukebesha, déjà étourdi, ne se souvient pas d'avoir jamais été : c'est bien un marché pourtant, le plus couru de Kampala, celui du Wandegeya.

Rukebesha s'arrête et hésite. Trouvera-t-il son chemin ? Nous nous garons en attendant sur une *barza* quelconque. Quant au chemin, puisque le guide ne s'y reconnaît plus, nous le chercherons ensemble, au hasard des écriteaux, dès que la circulation meurtrière des machines roulantes aura diminué. Une fois mon frère, une autre fois moi, n'avons-nous pas failli, distraits par les signaux incohérents des policiers urbains, nous faire écraser bêtement ? Et Bizimana, malgré son courage, n'a-t-il pas été obligé, pour être libre de ses mouvements et nous rattraper, d'abandonner son régime de bananes dans un coin de rue face au rond-point que voilà ? Pendant qu'avec mille précautions, il va reprendre notre précieuse provision de route, je me sépare du groupe, attiré vers le haut par de voyantes écritures qu'il faut que je lise dans un triple croisement de routes. Elles sont si lisibles d'ailleurs que pas n'est besoin de trop m'en approcher. La route de droite renseigne Mulago ; celle du milieu, la direction de Moima, et celle de gauche, Makelele. De Jinja, point. Je rapporte le renseignement à Rukebesha qui, se souvenant du coup, commande chemin à rebours. La route de Jinja, nous la rejoignons en contre bas, direction Est. Elle longe à notre gauche, cette fois, le centre Européen et, à droite, le centre houleux des commerçants hindous où pas un Arabe ne figure, continue en contresens de Kampala et s'achemine, en fuite éperdue, jouant à cache-

cache, par monts et vaux, avec la voie ferrée du *Railway*, vers les régions rocailleuses du Buganda-Est où, victorieuse du Victoria, notre Kagera-Kyaka reçoit son nom définitif et prestigieux du « Muga-Nile ». C'est par l'une des branches de cette route Kampala-Jinja qu'avant la nuit, si les souvenirs de Rukebesha sont bons, nous atteindrons, après le Kyadondo, le Kyagwe tout proche où, Dieu aidant, je retrouverai, comme Bilekeraho me l'a dit, un mien frère.

Le jour baisse et le temps se tord. La direction est la bonne ; mais les branches de la grand-route, pointant, à droite et à gauche, sur des villages et des Missions inconnues, se font nombreuses ; mais sans écriteaux ! Nous dépassons sans le savoir la piste de Namugongo-Goma. Rukebesha ne s'en rend compte que plus tard. Nous voici perplexes, plus à l'étranger que jamais, ne sachant où aller ni où ne pas aller. Mais le Kyagwe, n'y sommes-nous pas ?

Surgit de Kampala un cycliste *muganda* qui se dit Peter Wenté. Un chic type en *gandoura* d'arabisé. Il met pied à terre et offre, étant recruteur d'hommes, de nous loger ce soir chez lui à Mukono avec d'autres *Banyarwanda*, ses travailleurs. La belle affaire ! Le perspicace Bizimana hésite. Mais du plus profond de sa mémoire rebelle, Rukebesha jure qu'il connaît cet homme chez qui, il y a deux ans, il a gagné moult shillings.

L'homme nous mène. Et comme il parle *swahili*, je me fais verbeux, le cœur sur la main. Il désigne un cabaret le long du chemin et nous invite à boire. Il commande unealebasse qu'il engloutit d'un trait. Il en commande une seconde dont je bois et qu'il me charge de distribuer à mes cinq compagnons. Il sort sans payer. On l'empoigne. Il s'excuse et m'appelle du ton mielleux dont on appelle un serviteur nécessaire :

– Je n'ai, m'explique-t-il, que de gros billets de 5 et 10 shillings. Si tu as de la monnaie, ne serait-ce tout juste qu'un demi-shilling, paye-le, je te rembourserai arrivé chez moi.

Je m'exécute aussitôt et sans arrière-pensée, tandis que, le front plissé, Bizimana, qui me voit et me désapprouve, devient de plus en plus soupçonneux.

– Ça n'est encore rien, lui dis-je avec effort.

Chemin faisant, tandis que mes compagnons, pour devancer la nuit à Mukono, sont priés de presser le pas, je prends le vélo de Peter, notre

*mukama*, qui, pris de *mwenge*, se répand en fatuités et en promesses : je serai son clerc, le *nyampara*\* de ses journaliers ; je l'accompagnerai dans ses courses ; il est commerçant de métier et revient de vendre du bétail aux bouchers de Kampala, ses copains ; a de grandes entreprises et s'occupe de beaucoup de choses ; et, s'il m'en juge digne, car il aime beaucoup les *Banyarwanda*, je serai son bras droit et ferai fortune dans son orbite !

Mes compagnons, avec mon frère mécontent, ne sont plus en vue. Le naïf Rukebesha, qui connaît, croit-il, son homme et le home de celui-ci, les entraîne. La pluie menace avec la nuit qui tombe. Je le fais remarquer à Peter. Il se moque de la nuit et de tout. J'offre de le remorquer moi-même à vélo. Il refuse : il a tout le temps et des clients à voir !

Quelques gouttes de pluie. Il n'attendait que ça. Un cabaret nous abrite : chez un jeune homme, type lycéen, et sa sœur, sans mari, qui lisent et chantent. La pluie ne cesse pas et la nuit grossit. Peter se complait à boire et offre à boire, fait jouer du phono et se met à danser. Je suis étonné que nos fournisseurs et parasites ne le connaissent pas de près : il a dû se nommer !

Le frère consulte sa montre, fait signe à sa sœur et annonce 10 heures. Le phono se tait. Il s'agit de payer et de décamper : et c'est 4 shillings ! Peter se fouille, déchanté et s'apprête à sortir. Le jeune homme, un colosse, lui barre le passage tandis que sa sœur, personne mamelue et fessue, empoigne le vélo. L'homme se débat ; mais les poignes du frère et de la sœur le maîtrisent, le rassèyent, le menacent. D'un geste imbécile, avec 4 shillings, je dénoue la bagarre. On nous met dehors et la porte, brutalement, se referme.

J'ai le vélo en mains. Derrière moi, le *mukama* titube et ne dit mot. Je l'appelle, il se tait. Dans un tournant en descente, comme voulant me remorquer, il me prend le vélo, saute dessus et disparaît, à rompre pédales, dans la nuit noire ! J'essaye de courir. Mais où et après qui ?

Appeler au secours, ou crier « au voleur », je ne le puis, je ne l'ose. Sous mes pas hésitants la route grince, sinistre et défiante, à peine visible. Dans Mukono si tard, où je suis entré soudain, un éclair débonnaire, de minute en minute, me guide : la maternité à droite, le Saza tout contre, le bazar à ma gauche et dans le bas-fond.

Un *zamu* de nuit me remarque et appelle. Il a la voix de mon « homme ». Je le questionne, il répond sur un ton d'emprunt :

– Un homme, glapit-il pâtreusement, est passé à vélo. Il a dit que son serviteur le suivait. Est-ce vous, ce serviteur ?

– C'est moi ; et mon *mukama* a nom Peter Wenté.

– Il habite, passé le centre, dans les premières maisons à gauche, route Jinja. Vous le trouverez non encore couché. Mais suivez-le dare-dare, ou vous êtes un homme mort.

Oui, c'est bien moi ; et c'est bien lui ; lui qui, au lieu de propriétaire et d'homme influent, n'est que voleur et veilleur de nuit. Mais qu'y faire si tard ?

Avec la peur, l'instinct me poussant, je sors de Mukono, m'enfonce dans les bananeraies voisines et pique tout droit sur un enclos où j'entends parler. J'hésite à appeler. Mais mes pas, alourdis par la nuit, ont été perçus. Les voix ne parlent plus mais chuchotent. Dans la maison aux lourdes portes, les lampes se rallument. Mon silence n'est guère rassurant, et moins encore un retour sur mes pas. Et, de peur de passer pour un voleur de nuit et de faire crier aux armes, j'appelle, je crie, je me nomme. Et si c'était chez Peter ? Silence ! Je sens me quitter la peau de ma tête, vaciller mes jambes et frissonner mes membres. Une fenêtre s'ouvre, faisant la lumière dans la nuit. Je m'y précipite, comme de l'eau dans le vide. De la fenêtre béante quelqu'un me regarde, comme attendant un signe pour me parler. Mais en même temps, deux hommes, comme deux fantômes, me cernent, sortis je ne sais comment de la hutte. Deux lances, que la haine a aiguisées, me labourent les tempes, me menacent de mort. Je tombe à genoux, suppliant. On me demande mon nom. Je le donne. On me réclame des papiers. Je tends mon acquit d'impôt. On s'enquiert du but de ma visite importune. En un *sabit\** à peine cohérent de *ganda\**, *swahili* et *rwanda*, je raconte, toujours à genoux et suant à grosses gouttes, mes aventures avec Peter et la disparition de mes cinq compagnons.

Au nom de Peter Wenté, que ces braves gens connaissent pour un chenapan de la pire espèce, les lances se redressent, me rendant la vie. Apitoyés sans doute ou répugnant à verser le sang d'un voyou malheureux, mes bourreaux manqués me rejettent dans la nuit. Si je dois mourir, ce qui est probable, ce sera, disent-ils, par d'autres mains !



La mort me dédaigne. Mais la nuit, non moins meurtrière, me reprend, plus noire que jamais. Que me réserve-t-elle ?

Un policier, rôdeur de nuit plus noir que celle-ci, m'attendait sur la route où, perdant pied de terreur, je choisis comme une pierre. Profitant de ma lourde chute, et comme je suis à plat ventre, il me plante dans le dos un coup de soulier magistral sous lequel je beugle comme une bête sous l'assommoir.

Mes explications, si serrées soient-elles, ne lui disent rien qui vaille grâce. Que peut-il croire d'un homme qui, rencontré si tard, ne sait ni d'où il vient, ni où il va, ni où il est, ni ce qu'il veut ? Il me reconduit néanmoins dans le *rugo* de tout à l'heure où il suspecte que j'ai fait un coup. On lui répète, mot pour mot, mes déclarations. Quoique personne ne m'accuse, le fait de circuler la nuit, si l'on est étranger, ne constitue-t-il pas, aux yeux de la police, un grave attentat à l'ordre public ? Et l'agent de me pousser devant lui vers la prison de Mukono, pour m'y donner, raille-t-il, un logement qui me sied.

La pluie se remet à tomber dans la nuit traînante. Le policier n'est pas de garde et craint de devoir me loger chez lui. Me trouvant sans doute à charge, il s'arrête et réfléchit. Puis, se ravisant, il me rattrape, se met à ma hauteur et m'administre, en plein visage, une gifle brûlante qui me laisse pantelant, les yeux brouillés d'étincelles. Et quand je les ouvre, cherchant où m'appuyer, l'énergumène avait disparu.

Les chemins sont peu sûrs, les enclos moins encore, et pis les hommes. Restent les bois où, désespérément, comme fuyant, je me replie. Un fourré, comme au fauve, me sert de refuge ; et de dossier, un tronc dans sa ruine. Réduit dégouttant de pluie, comme mes yeux de larmes. Le hibou, tout le long de la nuit, a beau me bercer de sa plainte, le sommeil, sous le passage subit des ondées, n'ose me visiter.

Avec une lenteur pesante qui, sous un ciel de suie, me fait perdre la notion des heures, la nuit s'étire, se couvrant de plaintes étouffées et des bruits épars que déchaîne, dans l'immense obscurité des bois, la violence aveugle des vents contraires.

\*

\* \*

Le matin fut de frimas et à peine distinct de la nuit. Celle-ci s'était écoulée, terrible et figée, mortelle et comme étonnée. Quel jour serait-ce ? Je sais seulement que nous sommes en Janvier !

Pour précéder les gens dans les rues et ne donner à voir qu'un promeneur matinal et paisible, je me déplie, secoue mes crampes et, tout dégoulinant de laideur, me mêle à la vie.

Ma première pensée, après mon cauchemar, est pour mon frère et ses compagnons. Je me rabats sur Mukono, le fouille des yeux, le quitte dégoûté et reprends, jusqu'à la basse futaie toute proche, le chemin du retour. J'appelle sous bois. L'écho me répond. Et cette réponse qui, jusque bien loin, se répercute et déniche des passereaux mal éveillés, est d'autant plus lugubre qu'elle répète mon appel et que sa finale pleurarde, comme la plainte d'un blessé mourant, retentit dans les bois.

Chez le frère et sa sœur où, tout en cherchant les miens, je recherche aussi Peter, les portes, cadénassées de l'extérieur, me répondent que la maison est vide.

Dégourdi quelque peu par les soucis qui me secouent, j'arpente nerveusement la route caillouteuse et me retrouve, gémissant et appelant, fourrageant du regard files et groupes, dans les parages inquiétants de ma dernière nuit. Mal m'en prit !

Un fier *Muganda*, grand de taille, avec d'évidentes sous-couches *Bahima*, me reconnaît et m'appelle. Je vais, il vient ; et nous nous rencontrons, lui de haut et moi d'en bas, dans la rigole.

- Vous êtes, je crois, mon visiteur de la nuit ?
- Moi ?
- Vous-même, dans la maison que voilà.
- Quel mal vous ai-je fait ?
- Vous avez, de nuit, violé mon domicile et troublé mon repos.
- Quel mal y-a-t-il à demander secours ?
- Celui de déranger les gens.
- Excusez-moi, s'il vous plaît.
- Et le policier qui vous a emmené, comment vous a-t-il grâcié ?
- Il m'a relâché, car j'étais plus à plaindre qu'à punir.

– Comment relâché ? Et quand ça ?

– Cette nuit même.

– Contre rançon ?

– Pas du tout : affaire d'humanité et de compréhension.

– Je crains que vous ne lui ayez brûlé la politesse, il ne peut vous avoir relâché pour rien. S'il vous a rançonné, il va avoir, le pauvre homme, des comptes à rendre, car je vais, sans retard, vous conduire au Saza.

– M'accusant de quoi ?

– Je le sais.

– Allons-y !

Cette dernière phrase n'était qu'une pénible bravade sortie péniblement de mon cœur aux abois. Palabrer avec un *Muganda* et au Buganda, et dans un Tribunal *Kiganda* : la cause est perdue d'avance. On me l'a maintes fois rabâché et Céphas me l'a dit ! Où trouver des shillings ?... après ce que Peter m'a fait ?... Et mes compagnons ? Si je vais en prison ?

Mon allure désinvolte et apparemment décidée avait pour but et eut pour effet de faire réfléchir le type. Au bout d'un moment, comme l'avais devancé, il s'arrête indécis et me rappelle :

– Avez-vous des shillings ?

– Pourquoi ?

– Pour votre liberté !

– Combien vous faut-il ?

– Combien avez-vous ?

– J'en ai trois.

– Donnez-en six : le tribunal ne vous en demanderait pas moins !

Tout compte fait, je n'en avais plus que cinq. Je les lui compte. Il les refuse. Je les rempoche, révolté.

Un autre *Muganda*, son frère apparemment, son compagnon de la nuit, nous avait écoutés. Il rattrape son compère et lui parle dans l'oreille. Je voulais me sauver, courir. Mais où ? Qu'ils fassent ce qu'ils veulent. Ne suis-je pas, depuis la nuit, à leur merci ?

- Donnez six shillings !
- Je n'en ai que cinq !
- Où sont-ils ?
- Les voici.

Et mes 5 shillings, ma seule ressource, je les donne en rançon à des gens qui, pensais-je pour me consoler de cette guigne, m'avaient épargné la nuit. Me revoilà démuné, épluché, tondu : plus pauvre qu'à Gisoro, sans hôte, ni compagnon, ni ami. Mes pas incertains me reportent dans Mukono.

Sur la grand-place du Saza, un groupe de cinq hommes est assis, terreux. Ah ! ça : ce sont les miens ! Je cours à eux. Mon frère se lève, m'ayant reconnu. Je m'arrête, honteux. Il vient à moi, pleurant et grondant. De Peter, point. Ils n'ont pas dormi de la nuit, me cherchant et m'attendant. Mon récit insipide, que je m'efforce de rendre comique, les écœure. Ils sont ivres de terreur. Ils proposent de porter plainte. Mais comment sans argent, et à quoi bon !

- Qu'il vous suffise, leur dis-je, de m'avoir retrouvé vivant !

\*

\* \*

À Goma, en plein Kyagwe, dans un groupe serré de *Banyarwanda* d'Astrida, Bizimana, pour plus de confort, a d'abord construit une hutte. Il a ensuite cherché et trouvé du travail : abattre des hectares de roseaux. Je l'aide comme je peux. Il peine dur, du matin au soir : le matin pour gagner des shillings et le soir, chez des riches *Baganda*, pour trouver ma pitance et la sienne. Manquant d'argent, je lui suis fort à charge et ne sais ce que, sans lui, je deviendrais ! Mon aide principale consiste à lui mettre, pour l'apprêt hâtif de nos repas, du bois et de l'eau à portée de la main, choses qui abondent : de l'eau dans les sources, du bois mort dans les buissons. Ce même travail, en raison de mon inaptitude aux travaux des champs, est aussi le seul que je fais chez des veuves *Baganda* qui, mères nées et naturellement indulgentes, me sont pitoyables et m'en donnent qui un épi de maïs, qui une pipée de tabac, qui une patate, mais guère des bananes.

Plus nombreux qu'au Buddu, les *Banyarwanda* que nous voyons et visitons, dont quelques-uns connaissent et ont vu Matéo l'an dernier, ne nous disent rien de lui, ne sachant pas où le chercher. Serait-il introuvable ? Je devrais me rendre à Kampala un dimanche, et peut-être – mais quand et comment ? – à Gakira !

\*  
\* \*

De Goma-Kyagwe, Kampala, par Namugongo, n'est pas à moins de trois heures de marche. Nous devons devancer le jour si nous voulons attraper la sortie de la première messe et l'entièreté des deux ou trois autres à Lubaga. C'est la seule condition pour voir et interroger le plus de monde possible et, si Dieu s'y prête, pour rencontrer Matéo qui, même s'il est dans les parages de Kampala, ne sait pas que nous le recherchons ni que nous sommes venus pour le trouver.

Entre 4 et 5 heures du matin, nous sommes sur pied. Pratique et prévoyant comme toujours, Bizimana se munit d'une couverture, pour le cas, dit-il où nous serions empêchés de rentrer.

Lentement le jour naît. Nous voici à Namugongo, lieu de pèlerinage, où, – désillusion ! – je m'attendais à trouver une station de missionnaires convenable. Un bâtiment sans forme, unique en sa laideur, abri véritable de la mort, y monte la garde. Un oiseau de malheur, le sinistre *nkotsa*, fait sa toilette sur le toit moussu où il semble, ce matin, que la nuit reste accrochée. Troublé dans sa solitude, cet ennemi de la paix nous jette un cri, mauvais présage, et s'envole en pagayant de ses ailes dans le vent qui souffle en tempête.

Je m'approche du bâtiment délabré où il me semble entendre, dans les bruits imaginaires que mon oreille se crée, les clameurs haineuses des bourreaux, le crépitement mortel des feux de roseaux, l'odeur âcre des chairs brûlées, le rire triomphant des Martyrs qui, un à un, baptisés dans le feu et le sang, s'éteignent !

Vieilles et mobiles, les inscriptions, sur un carré de pierre fondu dans le mur décrépît, sont en vieux latin dont les caractères en saillie disparaissent l'un après l'autre, faussant le sens un texte. C'est l'image suggestive de la mort et de l'oubli, son écho ; mais aussi de l'indifférence, fatale et coupable, des hommes !

À mi-coteau, comme nous montons silencieux et pensifs, une femme, les bras en l'air et les seins nus, tout éplorée, s'affole. Ses compagnes, mieux vêtues qu'elle, des pleureuses, la rattrapent, la ramènent. De n'avoir pas allaité de la nuit, elle porte, sur sa taille tuméfiée, un bandeau de ficus battu, fortement serré. À l'intérieur de la hutte, où l'on entre et d'où l'on sort, où la femme a été réintégrée, un chant, rogations funèbres, a pris forme. Dans un coin de l'enclos, où pleurent de rosée les cyprès, des paquets de terre, rouges et frais, s'amassent sur le talus : une tombe s'ouvre ; un petit d'homme, le cher enfant de la femme en démente, un être né d'hier, a quitté cette terre. Ah ! les étrangers ! Comme ils sont tous les mêmes !

Ne peut-on se taire quand Dieu, glaneur des âges, a daigné passer ? L'heureux et non le pauvre défunt ! Qu'a-t-il besoin de repos, ce petit, ou de pleurs ? Qu'il jouisse seulement et qu'on le laisse jouir en paix, car au moins sa mort, couronnant pour lui l'innocence, a devancé le péché ! N'est-ce pas vrai, après tout, que le *Munyarwanda*, toujours peu expansif dans ses émotions les plus profondes, est aussi, et à cause de cela, plus courageux et plus sage devant la mort que tous ces voisins de l'Uganda et du Congo ?

À ce spectacle émouvant, plus triste que le plateau funèbre de Namugongo qui a bu naguère et sent encore la graisse fumante des Martyrs, mon jeune frère remarque, refoulant ses sanglots, que le *nkotsa* – ô superstition ! – n'a pas crié sans raison tout à l'heure.

Nous voici à Kampala, et enfin à Lubaga. La première messe est finie. Les fidèles, en *kanzou*\* d'arabisé, sortent. Ils sont *Banyarwanda* pour la plupart. Nous fouillons des yeux groupes et files. Nous faisons des connaissances. C'est à croire que le Ruanda s'est vidé de son monde en Uganda. À voir comme je suis connu et salué, il semble que mon nom, mon vrai nom, m'a précédé en ce pays lointain, ainsi que, chose terrible, le bruit de mes malheurs colporté sans doute par les derniers arrivants de Nyanza ou d'Astrida.

Mon frère assiste à la seconde messe, pendant que je reste dehors à guetter. J'assiste moi-même à la troisième messe, qui est la dernière de la journée. Elle est chantée, celle-là. Au jubé\*, un groupe select de chanteurs, aidé d'un orgue puissant, déverse sur moi et en moi des flots de musique et de prières. Nous sommes le 3 février, le lendemain de la Chandeleur. C'est le quatrième dimanche après l'Épiphanie. On chante

l'*Adorate\**, l'introït si connu, que je connais moi-même. Je me souviens que l'Épître est de Saint-Paul prêchant aux Romains égoïstes et aux hommes de tous les temps l'amour du prochain : plénitude de la loi\*. À l'Évangile, que le Célébrant nous chante, et qu'un vieux Père commente, c'est Jésus qui, dormant sur une mer déchaînée, est tiré de son sommeil par le cri de détresse de Saint-Pierre : le « *salva nos, perimus\** » ! Ce cri que j'ai moi-même poussé, certain jour, dans le labyrinthe aqueux de l'Akanyaru.

Mais avant comme après les messes, Matéo, pourtant connu de nombreux *Banyarwanda* qui nous parlent de lui, ne se fait pas voir et n'a été vu de personne depuis un mois. Nous quittons les derniers, vers midi, l'église et la Mission où, me souvenant de Kyamaganda, je n'ai pas osé affronter les Pères. Nous nous attardons dans le tumulte du « Nakivuba ». Mais peine perdue. À Mulago, des *Banyarwanda*, dont plusieurs d'Astrida, nous montrent la hutte, déjà en ruines, que Matéo y avait occupée l'année dernière. Il est parti, comme tant d'autres, sans laisser d'adresse. Au camp des miliciens rengagés à destination du Kenya, on ne le connaît même pas.

\*  
\* \*

Il fait encore jour, mais tirant sur les trois heures de l'après-midi. On nous signale, à mi-chemin de Mukono, un camp de travailleurs, celui de « Namavu » où le *Railway* s'arrête régulièrement et charge du bois de chauffage pour Kampala et Jinja, Selemuti et même Gakira ! Nous y courons, je m'y engage comme manœuvre temporaire, Bizimana aussi, en caressant la perspective et l'espoir de nous rendre sans frais à Gakira où l'on croit que Matéo s'est rendu. Nous serons logés et nourris. Le travail consiste à voyager en train, à y charger du bois et à décharger ce bois à destination. C'est 25 shillings par mois : pas négligeable du tout !

Mon frère a bien fait de ne pas oublier sa couverture. Nous passons, travailleurs engagés, la nuit au camp. Et le lendemain matin, baptême singulier, le *Railway* nous emporte direction Jinja. Mais quel boulot ! C'est tout ce qu'il y a de plus dur, et de plus manuel ! Notre engagement n'avait-il pas étonné tout le monde, même le *capita* ? Car on sait que les

*Banyarwanda* ne s'y aventurent guère ! Tous les manœuvres, sauf le *capita* qui est *Murundi*, sont des Congolais Wananda ou Alurs : durs à la peine, bons travailleurs et meilleurs mangeurs.

Il s'agit pour chacun de remplir de bois un bac carré et cubique de 3 mètres de hauteur et autant de côté. Les bûches, d'un mètre de long ; vous pèsent de 10 à 20 kilos. Des stérages au bac, c'est-à-dire au train, la distance est d'au moins 20 mètres.

Nous voici à l'ouvrage. Je peine de mon côté, et mon frère du sien. Lancée à pleines mains, ma première bûche se loge de justesse dans mon bac et la seconde, hélas ! dans le bac de mon voisin. La troisième, malgré mon élan, mon jarret tendu et mes « han », cogne le bac et roule dans les rails en dessous du train. Je cours la ramasser. Le *capita* me rappelle de peur d'un accident, car, à droite et à gauche, à une cadence démesurée, autant de bûches qu'il y a de manœuvres traversent l'air, s'engouffrent dans les bacs, les dévient ou les cognent. Ma quatrième bûche tombe à mi-chemin, et la cinquième à mes pieds : je n'en peux mais : maladroit, je le suis et incapable !

Plus habile et plus courageux que moi, mon frère, sur qui je jette un regard, s'escrime et sue par tous ses pores. Je me traîne à son secours et, à grand-peine, les derniers de tous, nous remplissons son bac quand, tout juste, les fourneaux du train nous sifflent le départ.

Le deuxième jour, je fais un arrangement avec un colosse, bienveillant et intéressé, qui, – les vrais forts sont toujours bons – remplira mon bac après le sien : moyennant ma ration journalière de farine et d'huile et la totalité de mes gages. Ainsi mon frère aura l'avantage, aidé par moi, de remplir à temps son bac et de mériter son shilling.

Le troisième jour, nous allons à Gakira. Le train, par bonheur, a pour consigne d'y passer la nuit, car nous n'y arrivons que dans l'après-midi avec à peine le temps de décharger notre bois. Pendant que mon frère vide seul son bac, je visite six camps et deux bureaux, interroge une dizaine de *capitas*\* et vois vingt-cinq à trente *Banyarwanda*. Introuvable et inconnu, Matéo n'habite aucun des camps et ne figure sur aucune liste d'appel.

De Gakira, le *Railway* nous emporte je ne sais où : j'avais des maux de tête et aussi de cœur, résultat de mes déceptions. De retour au camp, à la grande satisfaction de Bizimana qui, n'en pouvant plus



comme moi, supporte déjà mal le régime alimentaire de polentas et bouillies, et le travail abrutissant de manœuvre, je donne ma démission. Celle-ci – je n'étais que temporaire avec mon frère ! – est acceptée. Mon aimable colosse, ses copains le poussant – car il s'en faisait aider pour le remplissage de mon bac ! – me réclame à bon droit mes gages. Je les lui fais compter par le *capita*. Et le 7 février, un jeudi soir, plus désespéré que jamais de retrouver notre frère, mais riches des shillings que Bizimana a pu gagner, nous évacuons le camp, après quatre jours de peines, et rappliquons sur le Kyagwe où nous retrouvons, encore intacte, avec nos divers objets, notre hutte de Goma, chez le *mukama* Kiboli.

\*  
\* \*

Me voilà inapte au travail des champs et des mains. Je suis plus que jamais à charge à mon frère qui doit gagner ma vie et la sienne. Mon autre frère reste introuvable. Et c'était le seul motif de mon voyage à Kampala, au Kyagwe et à Gakira. Mes affaires du Ruanda sollicitent mon attention. Il ne reste plus qu'à regagner Kabale où, sûrement, m'attend quelque message du Père Norsen. Bizimana ne veut pas rentrer qu'il n'ait gagné assez de shillings et retrouvé, dit-il, notre cadet. Mon retour à Kabale est donc nécessaire, mais impossible sans argent. Où trouver les 8 à 10 shillings nécessaires au transport ?

\*  
\* \*

Promeneur solitaire dans le village de Goma ce vendredi matin, 8 février, j'en étais là de mes pensées sans issue, quand, au détour d'une vallée ombreuse, je m'entends héler. En un lent demi-tour, je vois, assez loin derrière moi, un groupe inquiétant : un policier de la pire espèce traîne après lui deux malheureux, des *Banyarwanda* sans doute, qui se marchent dessus, la corde au cou. Ils sont suivis, les talonnant de près, d'un type solennel et suffisant dont les joues, pleines et rubicondes, sont couvertes d'une barbe crépue qui, de loin comme de près, vous a l'air dégoûtant d'un pullulement de mouches sur des matières innommables.

L'air tranchant de ce dernier personnage me fait tomber ma pipe des dents. Pendant que je ramasse celle-ci, il m'apostrophe vertement, me réclamant le nom de mon *mukama*, ainsi que mes papiers. Je nomme Kiboli et présente – je l'ai toujours sur moi ! – mon acquit d'impôt.

– C'est bon, dit-il, mais donnez aussi, comme permis de séjour, votre acquit de *luhalo*\*.

– Le *luhalo* ? Qu'est-ce donc ?

– Ah ! le *luhalo*, vous ne savez pas ce que c'est ? Apprenez à présent que quiconque paye, comme vous, son impôt de capitation en Uganda, doit aussi acquitter les contre-prestations dues au Kabaka. Montre-m'en l'acquit, et plus vite que ça.

– Je n'ai pas d'acquit de ce genre.

– Payez-en la contre-valeur : c'est 14 shillings tout rond.

– Je n'ai pas de shillings.

– Chez qui travaillez-vous ?

– Nulle part.

– Vous dites que Kiboli est votre *mukama*.

– Je loge sur ses terres et ne travaille pas pour lui.

– C'est incroyable, renchérit le vilain policier ; ce vilain *munyoro* ne travaille nulle part ni pour personne ; il mange et boit, et se ballade dans le village ; il n'a pas acquitté son *luhalo* et n'a pas de shillings ?

– Mais, dis-je suppliant, je n'arrive que d'hier au Buganda : n'entendez-vous pas que je m'exprime encore difficilement dans votre langue ?

– Vous n'êtes qu'un voyou et un voleur, sinon un brigand, poursuit le personnage barbu !

Et s'adressant au policier :

– Mettez-lui la corde au cou, à ce chien, comme aux autres. Vite et pas de temps à perdre.

Sans que mon frère en sache rien, on va me jeter, avec mes deux compagnons, dans une geôle humide et nauséabonde où policiers de garde et prisonniers, sur le froid pavé, se soulagent, de jour et de nuit, la vessie.

Mais le lendemain, mes deux compagnons, inculpés de je ne sais quel méfait, sont transférés à Mukono : prison de chefferie. Je reste en compagnie de trois méchants *Baganda*, braillards et ivrognes : vrais indigènes de la prison comme le sont de l'enfer les démons.

Deux jours de peine et de faim s'écoulaient durant lesquels, attendant le procès et ma comparution devant le Tribunal de sous-chefferie, je travaille dur : l'avant-midi, au terrassement des pistes ébouloées ; et l'après-midi, au ravitaillement en vivres de mes trois codétenus qui ne me laissent, à chaque repas, qu'un morceau de patate pourrie, mal cuite et non épluchée.

\*  
\* \*

Enfin dimanche, jour de répit, mon frère, mis au courant de mon nouveau malheur par Kiboli qui, de passage au Tribunal la veille, m'avait aperçu, vint me voir, m'apportant à manger. Ce repas alléchant – mon nez le humait ! – de manioc et de haricots, que mon frère, pour apaiser ma longue faim, avait apprêté de son mieux, mes geôliers le rafflent sous mes yeux et lui en jettent l'ustensile vide. Il trépigne et rugit, mais se console de m'avoir vu et d'être autorisé à me parler sans témoin.

– Dis, petit frère, tu vas encore m'en apporter demain ?

– À quoi bon, si l'on te mange tout ce que j'apporte, et sous tes yeux !

– N'importe ! J'y gagne leurs bonnes grâces. Et puis, il y a que...

– Quoi ?

– Je pourrai parler demain au *gomborora*.

– Lequel ?

– Mais celui d'ici : le juge et chef du Tribunal.

– De quoi voudrais-tu lui parler ?

– Des mesures injustes qui ont été prises contre moi.

– Mais ces mesures, c'est lui-même qui les a prises ; il n'en démordra pas en faveur du *munyoro* que tu es ; c'est bien lui en personne qui t'a arrêté ; il n'a plus besoin d'être instruit davantage de ton affaire.

– Oui mais, que ce soit lui ou un autre, je dois lui dire que je ne suis pas tenu au *luhalo*, puisque je n'ai pas six mois de séjour au Buganda.

– Qu'est-ce que cela peut bien lui faire ? Je ne sache pas qu'un *Munyarwanda* ait jamais eu gain de cause au Buganda.

– Et que penses-tu qu'il va faire de moi ?

– Te garder prisonnier pendant deux mois au moins, sinon t'y oublier tout à fait.

– Sans m'écouter, ni m'interroger, ni me juger ?

– Tu es bien naïf, mon frère, si tu crois que les *Baganda* ont assez de scrupules pour procéder de la sorte en ta faveur.

– Me voilà soulagé au moins ! Et une idée me vient, parente de mes coups de tête que tu connais : si, comme tu dis, je ne puis me fier à ces démons, je quitte cette prison demain.

– Comment et pour où ?

– Je m'évade et regagne Kabale et de là le Ruanda.

– C'est bien joli, comme idée. Mais à pied alors ?

– Par le bus ou quelque autre occasion.

– C'est 8 à 10 shillings qu'il faut payer, mon cher.

– Tu en as 3 de l'autre équipée.

– Assez seulement pour te faire arriver à Masaka et pas plus loin.

– D'où j'écirais à Céphas : j'ai de l'argent en dépôt chez lui.

– De l'argent qui mettra 15 jours, sinon davantage, à te parvenir. Autant moisir dans cette prison. Je ne dispose pas encore de 14 shillings pour te libérer ni même de 10 pour te payer le voyage.

– Tu en as 3, sinon 4, te dis-je.

– Je sais, mais que valent-ils ?

– Va vendre, et dès ce soir, mon chapeau ; il en vaut 5 ou 6.

– Et l'amateur ?

– Kiboli le prendra : il m'en avait proposé l'achat. Là-dessus va-t-en et fais comme je te dis, mais reviens demain à midi, avec un repas abondant. D'ici là, je serai fixé sur les moyens, assez osés, de quitter cette boîte. Je m'évade demain, te dis-je, et repars mardi. En tout cas demain soir, tu me verras arriver.

\*  
\* \*

Il est deux heures : l'heure habituelle d'aller aux vivres pour ce soir et demain. Je me lève d'un bond, avec plus d'empressement que d'habitude. Mon policier de garde, le même depuis samedi, me mène. Ses parents habitent à quelques 4 milles de Goma. La belle occasion pour lui d'aller les voir et pour moi, de lui brûler la politesse. Porteur d'un sac et d'une houe, je m'engage, avec lui à mes trousses, à travers roseaux et broussailles, sur les sentes rapides qu'il me montre. Arrivé chez lui, il me fait donner à boire, vante ma gentillesse et va me montrer le champ de patates où – Dieu merci ! – il me laisse seul. Sac et houe, le policier parti, je laisse le tout sur le champ, interroge l'horizon, m'enfonce dans les fourrés et arrive, heureux évadé, sans scrupule ni remords, chez mon frère qui, pressenti ce midi comme hier, m'attend dans la nuit tombée.

Et le lendemain, sans avoir vu Kiboli ni être vu, je quitte Goma très tôt et arrive à Kampala vers 8 heures et demie où, le bus étant parti, un camion quelconque, dont le chauffeur en mal de clients ne demande que 3 shillings, me prend à bord à Katwe et va, après détours et arrêts, me déposer à Masaka sur les 4 heures et demie du soir.

\*  
\* \*

Présument de mes forces et ne sachant où loger, je prends la route de Kalisizo à gauche et monte à Gayaza où j'espère trouver des compatriotes compatissants. Des compatriotes, le poste de Gayaza, comme tout le Buddu, en regorge. Ce qui n'empêche pas que je suis partout éconduit, n'étant connu de personne. Je passe un marais fangeux et

prends décidément la route de Bukoto-Rubanda, la seule que je connais bien.

Mais la nuit, une nuit trop claire à mon gré, me surprend à mi-chemin de Bukoto. Je suis indécis, mais j'avance toujours. Des groupes de promeneurs attardés, et parfois des couples flirteurs qui n'ont de rendez-vous que la nuit, me regardent tantôt méchamment et tantôt curieusement. Ce qui n'est guère rassurant en ce pays de « gangsters ».

La nuit s'embrume et se fait floconneuse, tandis que la lune, prise dans un vaste halo, pâlit. Au travers d'une bananeraie obscure, quelqu'un se détache d'un groupe que je n'avais pas remarqué et m'assène un coup de bâton en criant : « *Utambula kilo, gwe munyoro !\** ». Le coup, heureusement, n'a touché que le haut de l'épaule protégé par les plis et replis de ma lourde couverture. Sans crier ni me plaindre, ni même trébucher, car je n'ai pas eu trop mal, je cours à toutes jambes et me sauve dans la nuit, tandis que mes assaillants, de jeunes étourdis sans doute, s'esclaffent de rire sans prendre la peine de me donner la chasse.

Ce coup de bâton, je le fins pour un avertissement et vais, arrivé plus loin, pour y attendre le jour, me tapir, comme à Mukono, sous bois, mais cette fois-ci, dans un champ très vaste et solitaire de caféiers. À la merci de tout, mais aussi à la grâce de Dieu, je m'enroule, tel un paquet, dans ma couverture dépliée et repliée sur moi et écoute, sous la nuit froide et lente, avec toutes sortes d'illusions émouvantes, se plaindre le hibou, gémir le coucou, se briser les branches, ronronner les chats, s'épaissir ma solitude, marcher les fantômes, gémir et ramper les ténèbres, ricaner la lune, susurrer les moustiques, se choquer les vents et enfin, fort tard, poindre le jour.

\*

\* \*

À Rubanda, le 13, chez Bilekeraho qui me confiera des lettres pour Save et des commissions pour sa mère. je prends un bain, je mange et bois, je ris et cause : je redeviens homme, Et le lendemain, 14, comme je me rends à Villa, tout le monde, ainsi que mon *Mukiga* Jacob, me souhaite bon voyage et bon retour au Ruanda en des termes d'adieu que mon cœur endolori reçoit comme un baume.

À Katigondo, où j'arrive avant la nuit, le « Padri Bouffa », toujours affectueux et plus accueillant que le premier jour, me fait voir et lire la réponse que, l'avant-veille, il a reçue de Save : les nouvelles sont excellentes et ma réhabilitation en bonne voie, sinon déjà faite. Il m'encourage, me bénit et me laisse aller, non sans me pourvoir de cigares, comme l'autre fois, et de tapes paternelles sur mes joues rebarbues.

Chez Andréa, mon hôte, qui me fait des commissions pour sa mère et qui, malade, après avoir enterré son propre père en Uganda, désespère de revoir le Ruanda, j'apprends qu'Élias, mon agent d'affaires, est retourné au pays d'où il doit ramener sa femme, car il a pu, le gaillard, soutenu par les Pères, acquérir, en terre franche, une propriété habitable.

Dans l'après-midi du 14 au 15, Andréa m'accompagne sur la route de Bukarasa qui, passé un marais bourbeux, rattrape Gitovu et nous débarque, par Nyendo, à la « bus-station » de Masaka. Ses emplettes faites, Andréa attend mon départ ; et quand le bus, vers 9 heures, m'emporte vers Kabale, le jeune homme me fait signe de la main mais me déplie, le cher enfant dont j'apprendrai sous peu la mort, un pénible sourire.

\*  
\* \*

- Bonjour, Céphas !
- Vous voilà de retour !
- Me voilà !
- Et le Buganda ?
- Pas trop mal : beautés fascinantes, mais fausses gens !
- Je vous l'avais bien dit ! Et vos frères ?
- Le premier, introuvé ; le second, au Kyagwe.
- Ce dernier, je l'ai vu ; il est passé ici.
- Il m'en a parlé et dit de vous les meilleures choses. Et ma lettre de Kyamaganda ?

– Je l'ai reçue en son temps ; et, si vous n'étiez pas revenu, j'envisageais de vous envoyer de l'argent, par le Padri Bouffa, Villa, comme vous me l'aviez demandé.

– Quelle date avons-nous ?

– Vendredi, 15. Date à laquelle vous devriez vous trouver chez vous.

– Oui !

– J'ai reçu, en votre absence, comme vous l'aviez pressenti, un message selon lequel... tenez, prenez et lisez : il est daté du 20 écoulé.

« Mon cher Céphas,

« Le *Munyarwanda* qui loge chez vous est mon protégé. Vous êtes prié de lui dire qu'il doit immédiatement repasser la frontière. Sa présence au Ruanda est nécessaire, et deux mois de retard, à partir de cette date, lui seraient préjudiciables. J'ai enfin pour lui des papiers précieux, que je n'ose pas lui transmettre par la poste, de peur qu'ils ne s'égarer. Qu'il ne passe ni par les postes, ni par les centres urbains. Et ceci pour éviter des rencontres fâcheuses. J'aimerais mieux, en tout cas, qu'il aille diligemment et se rende directement chez lui à Astrida d'où il doit, sitôt rendu, m'informer de son arrivée, car je veux le voir et lui parler seul à seul.

« À Nyanza, où il compte de fidèles amis, il saura où me trouver. Répondez-moi par retour, pour le cas où ma lettre le trouverait absent, en me donnant, si possible, son adresse.

« Je prie pour vous et vous remercie, cher ami, pour tout le bien que vous lui avez fait et que, soyez-en sûr, il est homme désormais à vous rendre.

« In Xto, NORSEN. »

– Ainsi donc, Céphas, je vous quitte demain, sinon ce soir.

– Déjà et tout fatigué.

– Ne le faut-il pas ?

– À ce message pressant et formel du Père, j'ai répondu que vous étiez à Kampala ; j'ai aussi donné votre adresse de Villa.

– Fort bien ; mais ne voyez vous pas que je menace d'arriver en retard ?



– C'est à comprendre. Le bruit de vos malheurs m'est aussi parvenu.

– Quand ça ?

– Depuis longtemps ; et avant votre première arrivée sous mon toit.

– Et vous ne m'en avez rien dit ?

– Vous deviez savoir que tout se sait par le monde, surtout les malheurs. Et qu'eussé-je dit, vous voyant vous taire ? Et si j'en dis quelque chose aujourd'hui, c'est que vous êtes partant et que le message du Père est assez rassurant. Votre silence, je vous le pardonne, parce que, dans le même cas, je n'aurais pas fait autrement. Le dépôt d'argent, que vous m'avez laissé, est intact. Je vais vous l'apporter et pourrai, Dieu merci ! le grossir quelque peu.

– Vous êtes bien gentil et meilleur que moi. Et que Dieu vous le rende au centuple : comme je forme pour votre femme et pour vous mes meilleurs vœux de bonheur.

– Assez de compliments ; je vous reviens à l'instant.

– Ne vous pressez pas : le temps d'écrite à mon frère Bizimana un mot que je vous prie de vouloir bien mettre à la poste dès demain.

« Cher frère,

« C'est sain et sauf, et naturellement fatigué, que je viens d'arriver, ce vendredi 15, à Kabale. Je repars demain, sinon cette nuit, pour chez nous où, comme suite aux instructions pressantes du Père Norsen, j'aurais dû me trouver depuis déjà la fin de janvier, mais où il faut que je sois, si possible, avant le 20 courant et d'où je t'écrirai, sitôt arrivé.

« Tu m'excuseras de t'avoir caché que j'ai vu Élias en Uganda. Il est actuellement au Ruanda d'où il doit ramener sa femme pour l'installer définitivement au Buddu. Il m'a fait trop de bien pour mériter encore tes poursuites. Je m'oblige du reste à croire qu'il n'a pas trempé dans l'incendie de ta maison. J'exige de toi le même effort. Pour les divers services qu'il m'a rendus, et du simple fait qu'il a pour femme ma belle-sœur, je te défends, en ma qualité de frère aîné et chef de famille, de lui garder rancune.

« Quant à Matéo, un Père de Villa que j'ai vu t'aidera à le chercher et m'en informera. Si au bout de six mois tu ne l'as pas retrouvé, je te fais un devoir de rentrer, car je ne gagne rien à vous perdre tous les deux.

« Je te salue toi-même et saluerai pour toi tous les nôtres.

« J.H.

« P.S. – Si le Père Norsen me rappelle d'urgence au Ruanda, c'est que ma réhabilitation est chose faite. J'ai donc, avec ma liberté, recouvré le droit de porter, même chez nous, mon vrai nom. Tu m'écriras à ce nom désormais, et le plus souvent possible. »

\*

\* \*

Chez Céphas, à qui je promets des lettres, les adieux sont faits. Dans la fraîcheur du soir, je cours chez Rubuya, mon *Mukiga* et ami, à qui j'annonce que son frère Jacob a trouvé du travail aux environs de Kyamaganda. Mon retour précipité au Ruanda le met en peine. Il exige de m'accompagner chez moi. Je refuse, mais lui offre de me tenir compagnie jusqu'à Byumba seulement.

Comme Céphas, mais plus tard que ce dernier, Rubuya avait eu vent de mes ennuis au Ruanda.

– Vers la mi-janvier écoulée, quelques dix jours après votre départ, je suis retourné, me dit-il, pour affaires à Byumba où j'ai revu votre ami Richard. Comme je lui disais que vous étiez à Kampala, il m'a chargé de vous dire à votre retour que votre nom était porté sur la liste affichée des malfaiteurs recherchés, que donc vous deviez vous tenir sur vos gardes et ne repasser la frontière qu'en connaissance de cause. Et voilà que vous allez vous exposer ? !

– Je sais ce que je fais. C'était en janvier ; et nous sommes en février. Bien des choses, dont j'ai eu connaissance, comme vous avez eu vent de mes malheurs, se sont passées depuis et motivent mon présent départ. N'ayez pas de crainte pour moi, ni pour ma sécurité qui est déjà garantie. J'écrirai à Céphas qui vous tiendra au courant de toutes les bonnes nouvelles que je me ferai le plaisir de lui mander.

\*

\* \*

Bien avant le jour, dans la nuit du 15 au 16, Rubuya me réveille. Je quitte avec lui le Kigezi : cette terre étrangère où je n'avais ni vraiment joui ni trop souffert. Je pars de nuit ; et c'est mieux ainsi ; car je tiens à partir comme j'étais venu. J'aime, comme toujours, l'incognito et veux m'en aller sans éveiller l'attention de personne. Et aussi pour devancer le jour. Pour n'avoir pas à me retourner. Pour m'épargner la peine d'enregistrer des visions inutiles d'une région que je ne souhaite plus revoir. Car le Kigezi, terre de refuge de nombreux de nos compatriotes, ancienne conquête ruandaise dont le tiers de la population se réclame de nos terroirs du Nord, n'en est pas moins, et pis que toutes nos régions limitrophes, un chaos touffu où, par l'incurie anglaise peut-être, viennent se mêler, se mesurer, se choquer et enfin s'abolir, dans le magma d'une décevante évolution, les us et coutumes de l'Uganda, du Congo et du Ruanda-Urundi. Quiconque est né loyal et confiant, ennemi des demi-mesures et abhorrant la duplicité énervante dans les rapports des hommes avec leurs semblables, ne peut s'y plaire. J'avais donc hâte de fuir ce pays, mon refuge, comme j'avais eu de la peine à fuir le mien. Ayant appris la conversion décisive de mon ancienne maîtresse et le retrait du mandat d'arrêt qui, là-bas, au Ruanda, au doux pays des clairs sommets, pesait sur moi et me faisait languir de consommation à l'étranger, qu'avais-je à y traîner davantage ? La peur m'y avait mené ; que la joie, cette fois, me ramène chez nous ! Une joie immense, inconnue jusque là et presque miraculeuse ! Une joie pleine qui, d'étape en étape, fasse taire les fatigues et s'alimente d'émotions ! Une joie certaine enfin et déjà réelle qui, dans mon cœur où, deux mois plus tôt, l'espoir était mort, signifie, cette fois, le retour à la vie, le retour au foyer, le retour à Dieu !

\*  
\* \*

Depuis la frontière inquiétante du sinistre Kaniga ; depuis les cimes hautes et boisées du Ndorwa ; depuis les plateaux embrumés du Rukiga ; depuis les tristes régions de Byumba où l'éternelle froidure vous va jusqu'au cœur ; depuis le fameux massif, funèbre et solitaire, du Rutare où les vers et les vents se disputent les vieilles cendres de nos rois défunts ; depuis les bas-fonds, rares et encaissés, du Buliza où le voyageur, pour manger quelque chose, s'affaisse ici dans l'ombre

accueillante d'un palmier nain et là dans le voisinage épineux d'un cèdre sauvage ; depuis les descentes et montées à pic du Bumbogo, où l'herbe, toujours rase sur les pentes rocailleuses, semble indéfiniment desséchée ; jusqu'à la Nyabarongo, serpent liquide, qui, en un geste de caprice, délimite nos provinces, situe nos coutumes et reste, mieux que telles collines célèbres ou quelques monts altiers, le point de repaire de nos immortelles légendes ; jusques enfin aux clairs mamelons du vaste Nduga où le site, mêlé aux champs et semé de pics, épouse la féerie des visions et des couleurs... les paysages, nimbés de soleil le jour et d'ombre la nuit, s'écoulaient sous la gaieté retrouvée de mes yeux et se bouscuaient comme des vagues sous mes pas de revenant !

\*

\* \*

De Kabale à Buyoga, le 16, me voici, le 17 au soir, à Rukoma, chez le brave Rouben. Il tient, comme d'habitude, son débit de pombé dans lequel je me complais, sans réserve, à noyer ma soif, sinon mes fatigues.

Soudain surgit, suivi de sa suite, un nommé Sabini que l'on dit *capita* de sous-chefferie. Il fait déjà noir. Pour éviter sa rencontre, je m'apprête à sortir de la hutte, feignant d'aller me soulager. Il m'accroche au passage et me ramène, pour me reconnaître, devant le feu à l'intérieur. Ma figure lui revient, mais guère mon nom. Il me le demande. Je lui en donne un faux. Il me réclame mon livret d'identité et ma feuille de route. Je ne les ai pas. Je lui sors crânement, puisqu'il fait l'important, qu'étant *Munyarwanda* et voyageant au Ruanda, je ne suis pas tenu, comme un étranger, à toutes ces formalités. Il s'en fâche et m'arrête, comme insolent et suspect. Je dois comparaître demain devant le Chef de Province Mfizi qui loge, ce soir, à Ngamba. Je m'y prête de bonne grâce, mais par bravade, car le chef, me connaissant de figure et de nom, et même de renom, je ne suis pas sans appréhender une rencontre avec lui. Ne sait-il pas que, depuis près de 5 mois, la justice me recherche ? Il est vrai que le mandat d'arrêt a été retiré. Mais Mfizi le sait-il déjà ? Il me conduira à Nyanza où je serai, certes, relâché. Mais quand ? Et pourquoi ce retard ? Et pourquoi cette honte inouïe d'être conduit sous escorte et peut-être maltraité ? À cette pensée qui me redonne la peur, je me surprands à balbutier les invocations à tous

les Saints du Paradis. Voilà ce que c'est que de traîner, fuyard et latitant dans les débits de boisson !

Par bonheur, le consciencieux *capita* n'est guère pressé, car le pombé tout frais, est bon ! Et Rouben, qui connaît son « homme » et entre dans mes plans, lui en verse calebasse sur calebasse. Les buveurs n'ont, par le monde, ni programme ni contrôle ! Assis de force à côté du *capita*, face au feu qui crépite et nous échauffe, je bois aussi à ses dépens, mais l'œil aux aguets. S'il n'avait pas été accompagné de satellites je me serais confié à la nuit ; et c'était mon intention. Mais ses gens veillaient !

Comme bien tard il veut prendre congé, et m'emmener, il se ravise, s'éprend de mon joli veston, me le prend, croyant peut-être que je ne puis m'en passer et fuir, et me confie pour cette nuit à la garde de Rouben. La bêtise humaine ou la belle affaire des ivrognes ! Il ne m'aura plus demain !

Je ne dormis pas. Car au premier chant du coq, laissant comme rançon au *capita* mon veston qu'il porte peut-être encore, j'étais déjà loin, n'ayant dit adieu ni à Rouben ni à son pombé !

\*

\* \*

Vers midi, j'étais, courant à toutes jambes, à Rwinanka où je rencontre mon ami Rutambika qui, de Ruhango, chez lui, se rend à Musambua, chez son père. Après m'avoir salué chaudement, il me prévient que, derrière lui, c'est-à-dire devant moi, un groupe de sous-chefs, dont il me cite les noms, s'amène. Il me recommande aussi, si j'échappe à cette fâcheuse rencontre, d'aller voir sa femme et de me rafraîchir chez lui. Nous nous séparons à peine que je vois, d'un tournant herbeux, émerger des têtes huppées : mes sous-chefs ! Ma couverture sur la tête, je me tapis d'instinct dans les hautes herbes, feignant, les habits défaits et les fesses en l'air, à 10 mètres seulement du chemin, de me soulager laborieusement. Horrifiés et le nez bouché de peur des mauvais relents que je dois dégager, ils passent au pas de course, en maudissant, avec force injures, la race éhontée des Bahutu. C'est bien fait ! Ils n'avaient pas plutôt disparu que, riant de moi-même et de leurs insultes, je me remettais gaillardement debout.

Couvrant en un seul jour et avant la nuit la distance incroyable de plus de 80 kilomètres, j'arrive, essoufflé, sur les hauteurs du Mukingo, face à Nyanza. C'est ma ville idole que je retrouve, la reine enjouée des cités du Ruanda où tout bon *Munyarwanda*, même fatigué et affamé, se trouve un peu chez lui. La nuit descend déjà. Par une piste fréquentée à toute heure, je dévale du Mukingo et hume d'avance, apportées par le vent du soir, les mille odeurs, chargées de miel et de parfum, de la ville en ébriété. Mes jambes redoublent de rapidité, mes yeux de nostalgie et mon cœur de joie. Les marécages du Kineza, où de tout temps, même en plein jour, j'avais jadis la guigne de m'embourber, font grâce cette fois et ne me retiennent pas longtemps. En moins de 15 minutes, brèves comme la soif, j'allonge le pas sur la pente douce du Mugonzi où, pour ne pas être étranger à Nyanza, je répète, de ma voix émue mais grossie par la joie, les mille et une chansons, accompagnées de rires bruyants, que l'espace transpire dans le jour qui meurt !

\*

\* \*

Évitant les hôtels et leurs bruits, je ne vois à Nyanza qu'un seul ami : Kabanda, qui m'apprend, que le Père Norsen est parti, ce matin, lundi, en succursale. C'était pour revoir ce Père, pour le remercier, lui faire partager ma joie et me faire pardonner ma triste escapade, que j'avais décidé de faire halte à Nyanza. Je le trouve absent. Mais cette absence, bien qu'elle soit un contre-temps, n'est guère de force à entamer ma joie. Nous sommes, si je ne me trompe, en temps de carême. Et le Père, que son saint ministère réclame, en ce temps de pénitence, auprès des âmes lointaines, ne rentrera pas avant 15 jours. Je me promets d'aller sous peu, comme il me l'a fait dire par Céphas, le rejoindre en brousse. Ce dernier arrangement me paraît le meilleur, me réservant, à moi comme à mon cher Bienfaiteur, les plus heureuses surprises.

Entrecoupée de fous rires et nourrie de mille questions banales que dicte toujours la commune joie, mon entrevue avec Kabanda, dans l'atmosphère éternellement délirante de Nyanza, ne manque pas, à notre insu, de grignoter les heures. Et comme si le temps fût aboli, les heures s'écoulaient d'autant plus rapidement qu'elles étaient noyées

d'un miel très succulent que mon ami, pour fêter le retour de son vieil ami, avait commandé chez Rugenza, le meilleur fournisseur du Mugonzi.

Mise à nu et riieuse, la lune, toute neuve dans un ciel tout neuf, brille, presque basse, de son plus vif éclat. Plus nombreuses que nos mille fleurs de Juin, les étoiles, dans l'espace infini, se font signe et se sourient avec cette franche gaieté qu'avive chez elles l'absence du soleil.

Dans ce silence nocturne, si facile à troubler, mais si vaste et si plein malgré la sonorité du moindre bruit, on eût dit que le jour, mêlé à la spontanéité de nos vagues impressions et pour fêter la récente naissance de l'an quarante-six, eût oublié de finir ou prêté, ce soir, ses clartés à la nuit.

Et Kabanda, pour donner du sens à toute cette nouveauté, précise, entre deux gros rires qui semblent plutôt des cris, que, depuis le Premier de l'An, les hôtels eux-mêmes, malgré la malveillance des policiers et la sévérité des règlements, n'avaient pas désempli ni fermé leurs portes durant quatre jours et quatre nuits et que, fraternisant avec les indigènes et n'arrêtant pas de danser ou de distribuer des cadeaux à profusion, les Européens eux-mêmes, tantôt chez le Chef de Territoire, tantôt chez le Commissaire de Police, ont fait beau tapage, pour se réjouir, disait-on, en cette fin d'année qu'avait couronnée, sur tous les continents, l'heureuse issue de la guerre mondiale !

Nous cherchant des yeux pour nous mieux comprendre, nous taquinant des pieds et des mains comme des bambins jouant à l'amourette, nous mangeons et buvons, épris l'un de l'autre, sous l'ambiance interlope de la plus claire des nuits.

De la terrasse, où, pour nous isoler, nous nous étions accoudés, Kabanda et moi, l'œil dans le vide cette fois, nous songions vaguement, comme si nous eussions vidé, avec les calebasses de miel et les plats de mangeailles, les mille et une petites choses que des amis, se retrouvant, n'ont jamais fini de se dire.

\*  
\* \*

Un paquet de vent, d'une surprenante fraîcheur, nous enveloppa. Je me levai d'un bond et m'étirai. Debout dans la nuit et figé dans la quiétude de quelque doux rêve, je me trouvais plus grand que nature, avec derrière moi et venant de moi, une ombre de géant. Mes traits d'ordinaire sévères et tirés auparavant par trois jours de course et de jeûne, je les sentais s'amollir et refléter, sous l'influence magique des rayons lunaires et l'action non moins efficace du bon miel ruandais, cet équilibre moral qu'apporte, dans l'esprit reposé, l'apaisement des besoins humains. Rendu à moi-même, à mon pays et à mes amis, n'étais-je pas au-dessus des émotions, avec désormais cette facilité de décision que prête aux heureux de ce monde la bonne marche de leurs affaires ?

Heureux, ne l'étais-je pas ? Pouvais-je, sans en mourir, l'être davantage ? N'est-on, pas heureux déjà, pleinement heureux, quand on a la conscience que tous les bonheurs, même inespérés, sont d'ores et déjà à portée du cœur ou se rangent volontiers dans le cadre des possibilités probables ?

Avec le doux souvenir des miens, la réalité de mon bonheur, secouée en cette minute par la satiété, me reprend. L'idée que j'avais caressée de passer la nuit à Nyanza, et que Kabanda avait provoquée, s'envole. Je veux partir. J'en sens le besoin et presque le devoir. Voir les miens, leur porter, pas plus tard que cette nuit, avec la consolation, la plénitude encore intacte de ma joie. Me réjouir avec eux, être cause et objet de leur joie, en attendant d'aller voir, pour me réjouir aussi avec lui et couronner, sous sa main bénissante, notre commune joie, le bon Père Norsen, l'artisan dévoué de mon présent bonheur ! Et n'y tenant plus, je prends résolument congé de Kabanda.

\*

\* \*

De Nyanza cette nuit du 18 au 19 février, comme de Kabale l'avant-veille, je repars accompagné d'un homme. Ce n'est plus Rubuya, mon *Mukiga*, qui, de Byumba, a regagné Kabale, mais Fenga, mon *Mutwa*, mon planton des beaux jours qui, je ne sais comment, comme un chien son maître, m'a flairé et se raccroche à ma vie



De n'avoir pas dormi de trois nuits, d'avoir couru sans répit trois jours entiers, d'avoir en trois bonds, traversé le Ruanda du Nord au Sud, je dors en marchant et trébuche, en le baisant presque, sur le *Mutwa* Fenga qui me ramasse, comme une chose pantelante, sur la route ou dans les fossés.

Mais brève est la nuit, cette nuit bienheureuse du retour. Me voici, indiciblement heureux, chez ma femme, la seule, la vraie, la légitime. Elle veut crier au miracle, les bras en croix. Il y a bien de quoi !

Sous l'impulsion de nos cœurs réconciliés, avec les joies ambiantes du retour et du jour levant, nous tombons, elle et moi, dans les bras l'un de l'autre ; et longuement, comme assaillis de jeunesse et d'amour, nos corps apaisés, sous l'œil pitoyable de Dieu, sous les ailes dépliées de nos anges, se retrouvaient, s'étreignaient !

Hobe! Hobe !! .....

H - o - o - o - b - e - e - e -

FIN. -

## ÉPILOGUE

L'auteur à ceux qui, l'ayant lu, seraient curieux d'en savoir plus long.

*Pressé d'ailleurs par quelques-uns de ses amis et lecteurs, Justin se voit obligé de fournir, sur lui-même ou sur l'un ou l'autre des personnages de son récit, quelques brèves précisions et essayer de tirer, pour la détente du lecteur, une conclusion morale de ses équipées.*

*Après son retour au Ruanda, la réhabilitation de Justin était sûre, mais ne fut ni facile ni prompte. Divers événements, s'aggravant de facteurs imprévus, s'en mêlèrent : quelques débiteurs, les plus endettés, tel Moko qui, libéré après six mois de détention, mourut dans un incendie à Nyanza, tel le swahilisant Houblad qui, se défilant toujours, demeure, jusqu'à ce jour, indifférent, tel Michel, l'insolvable, qui, son père mort, se cache à l'étranger, n'acquittèrent jamais leur dette ; l'Arabe Mohamed de Kiguémé, alerté on ne sait comment, réclama et se fit payer sans sursis le montant de 3.000 francs ; le remplacement et la dispersion des Agents de la Nuco, ainsi que les mutations décevantes du bon Père Norsen, enlevèrent à ce dernier, inconnu des nouveaux gérants, au détriment de son protégé, tous ses moyens d'action. Aussi notre héros, fugitif en 1947 comme lors de ses premières aventures, dut-il se replier dans les régions – fortement ruandanisées – du Kivu Nord. C'est de là qu'il a pu, trois ans plus tard, grâce au prix littéraire que lui valut, au Concours de la Foire Coloniale, en 1949, son « Escapade Ruandaise », couvrir un gros reste de sa dette à la Nuco.*

*On comprend dès lors que toutes ces vicissitudes, qui eurent pour effet regrettable d'attiédir assez longtemps les bonnes intentions de la dévouée Suzanne, n'étaient pas faites pour hâter la conversion virtuelle*

*mais laborieuse de Justin. Après quoi néanmoins, celle-ci n'en a été que plus décisive ; car, au moment où il s'y attendait le moins, alors qu'il avait perdu tout contact avec son premier Bienfaiteur, il s'est trouvé des hommes de bien, qu'il est si rare de rencontrer dans la vie, un autre Père et un Frère, qui ont facilité à Justin le retour à son foyer et lui ont procuré sur place, depuis quatre ans et demi, avec la perspective d'une solide paix familiale, une situation rémunératrice et stable.*

*Quant à Suzanne, elle a donné le jour à un garçon qui vécut quelques jours et que Justin ne connut point. Cette perte a été rachetée par la naissance de deux autres enfants dont l'aîné, reconnu par Justin, porte gaillardement, à la date où nous écrivons ces lignes, le prénom provisoire de Hugo, avec l'âge déjà raisonnable de huit ans sonnés.*

*L'auteur de « Mes Tranches à Trente Ans », âgé aujourd'hui de quarante ans, père et déjà grand-père, ignore encore s'il osera livrer à la presse et à la lecture ses impressions de voyage et de séjour au Congo, et en particulier dans les secteurs mirifiques de Goma-Masisi, où il a, nous avoue-t-il, beaucoup souffert et beaucoup rêvé.*

*Quelques amis se sont indignés contre les noires impressions de l'auteur au sujet des métis, et lui ont reproché, avec ou sans raison, l'agressivité de ses jugements. Mais celui-ci, soit entêtement, soit excentricité, a voulu maintenir son texte, dont le manuscrit, rédigé en 1948, et présenté au Concours de la Foire Coloniale, avait été lu, sinon approuvé, par les membres du jury en Belgique. Il reconnaît cependant que depuis cette date, dans l'intervalle de plus de 6 ans, une amélioration notable, heureusement préconisée par les autorités, a été apportée au statut des « sang-mêlés ». Il croit aussi, naïvement peut-être, avec bon nombre de ses familiers, que, par respect pour la dignité humaine, les Blancs qui ont eu la faiblesse de se compromettre avec des femmes noires, devraient reconnaître leurs œuvres, protéger leurs victimes et s'occuper de leurs bâtards.*

*Cet épilogue met fin au roman vécu qui, Dieu aidant, avec la conversion décisive de Suzanne et de Justin, ne sera pas un odieux mensonge. La franchise enfin nous amène à rectifier une erreur de l'Avant-propos où il est dit que l'auteur ne s'est pas fait aider ni corriger. C'est que l'Avant-propos, repris en partie à Escapade, a été imprimé en l'absence de l'auteur, soit avant la toilette définitive de tout l'ouvrage et la rédaction de l'épilogue. C'est que surtout l'auteur, qui ne se connaît*

*pas pour un « veinard », n'avait compté sur l'aide de personne. Mais au tout dernier moment, il s'est rencontré une âme charitable qui, en respectant les inégalités du style d'un écrivain noir, a bien voulu revoir, pour en contrôler la moralité, les quatre chapitres qui composent ici la deuxième partie de cet ouvrage, ainsi que le quatrième chapitre de la première partie.*

*Ajoutons encore que nombre de lecteurs accuseront Justin, héros et auteur de « Mes Transes », d'avoir été trop franc, et d'autres de ne l'avoir pas été assez. Il ne prétend pas s'en défendre ni s'en excuser et avoue, comme le dit l'Avant-propos, son manque de spécialisation dans les lettres et sa témérité dans un art où les meilleurs artistes n'ont jamais échappé à la critique. À ceux qui le critiquent donc, mais qui ont un cœur pour sentir et des yeux pour voir, il se permet de poser les questions suivantes : « Quelle heure avons-nous sur le cadran de l'évolution africaine » ? « Quelle heure avons-nous au Ruanda notamment, où tout étranger, de quelque contrée qu'il vienne, Mukongo ou Muganda, s'érige en oracle et presque en maître pour piétiner le timide indigène et où ce dernier, pour échapper à l'écrasement et traduire son infériorité, recourt à la ruse : la force traditionnelle des faibles » ?*

*Avec l'argent comme vecteur de civilisation et de corruption à la fois, la réponse à ces questions poignantes n'est certes pas aisée ; puisque les faits et les cas, si l'on écarte l'idée de Dieu-Providence comme quelques mécréants l'ont rêvé, concourent à faire douter de l'évolution normale des Africains et des Banyarwanda.*

*Tant il est vrai de nos jours et dans nos contrées, que l'argent, qui fait tant de victimes en Afrique et que le Munyarwanda, tel Justin, idéaliste plutôt que réaliste, ne sait pas encore manier convenablement, est en langage chrétien une grâce externe comme bien d'autres dons de Dieu ; grâce sans laquelle le salut serait difficile, puisque l'homme, même le Noir, de quelque côté qu'on le tourne, n'est pas fait pour être malheureux, si l'on admet qu'il a pour vocation « le bien faire » et pour destinée « le bonheur » ; grâce enfin dont le mauvais usage est d'une gravité telle que Dieu, si bon et si logique cependant, se voit obligé, par sa logique même, de permettre, comme châtiment sévère mais mérité, chez les hommes gaspilleurs de ses dons, l'imprudence et l'erreur.*

Astrida, le 18 décembre 1955.



## GLOSSAIRE

**Adorate** : Littéralement : *Adorez*.

**Alastrim** : Forme mineure de la variole, observée surtout en Amérique et en Afrique.

**Amalécites** : Cf. e.a. Exode, 17, 8-15 ; pour la mort de Moïse, cf. Deutéronome, 34, 1-9.

**Ave, Pater** : Littéralement : *Bonjour, Père !* Justin utilise un latin sommaire comme langue de contact inter-africaine, ce qui est une manière aussi de se baser sur un réseau de relations avec des chrétiens. Le *Quid tibi, vir ?* qui suit (littéralement : qu'y a-t-il pour toi, homme ?) montre qu'il est du moins parvenu à établir un contact.

**Ayi we** : (onomatopée en *kinyarwanda*). Cris de gémissement marqué par la souffrance et l'étonnement.

**Baal** : cf. 1, Rois, 18, 20-40 ; pour la mort d'Élie, cf. 2, Rois, 2, 1-18.

**Baganda** : (pluriel) Originaire de l'Uganda (au sing. *Muganda*).

**Bagaragu** : (pluriel, en *kinyarwanda*) Dans le Rwanda pré-colonial et colonial, vassaux. Par ext. Serviteur, domestique masculin, toute personne au service d'une autre (au sing. *Mugaragu*).

**Bakiga** : (pluriel) Originaire de la région de Rukiga qui s'étend du nord-ouest rwandais au sud-ouest ugandais (au sing. *Mukiga*).

**Barundi** : (pluriel) Originaire du Burundi – ancien Urundi – (au sing. *Murundi*).

**Barza** : Terme swahili emprunté de l'arabe équivalent à une terrasse, une antichambre ou un vestibule.

**Bazungu** : (emprunt au swahili ; en *kinyarwanda* : *umuzungu*, *abazungu*) Hommes, femmes de race blanche. Blancs, Européens.

**Basi** : (emprunt du swahili) Terme qui signifie soit « au moins », soit « ça suffit ». Il est aussi utilisé en *kinyarwanda* non standard.

**Benebikira** : Littéralement « Enfants de Marie ». Congrégation religieuse de sœurs rwandaises.

**Bihondamabare** : Nom composé de *Bihonda* (qui vient de *guhonda* : frapper) et de *mabare* (rochers, pierres) ; il s'agit très probablement d'une espèce d'oiseau connue par sa manière de faire entendre des successions de coups de bec sur les rochers où il trouve sa nourriture.

**Bintu** : (au singulier « kintu », en *kinyarwanda* ou en *kirundi*). Équivaut à des « choses » que l'on connaît mais sans les désigner, ou dont on ignore la nature.

**Birunga** : (*ikirunga* au singulier). Volcan au Nord-Ouest du Rwanda. Plusieurs volcans forment une chaîne qui se prolonge au Sud-Est de l'Ouganda et à l'Est de la République Démocratique du Congo.

**Boy** : (emprunt de l'anglais) Jeune garçon au service de quelqu'un et qui était rémunéré soit en nature soit en monnaie.

**Broussard** : Fam. Personne qui vit dans la brousse. Le mot, parfois connoté positivement dans la littérature coloniale lorsqu'il est utilisé pour souligner l'acclimatation réussie du protagoniste européen à des milieux africains très éloignés des modes de vie occidentaux, est ici utilisé dans un sens négatif, équivalent de *basenji* dans les langues congolaises, avec le sens méprisant de « paysan, arriéré ».

**Buding** : Dans le contexte, terme forgé à partir d'un autre et qui désignerait une belle robe de la mariée et qui proviendrait de Buddu (contrée).

**Bushuru** : (du swahili *ushuru*, *Kiganda*). Redevances, impôts, taxes.

**Bwana Mukuru** : Mélange de deux langues *bwana* en *kiswahili* et *mukuru* en *kinyarwanda* pour signifier « chef » ou « responsable » important.

**Capita** : Terme emprunté d'une autre langue et qui désignerait une personne à la tête d'un groupe de manœuvres et intermédiaire entre le chef et ces derniers. Une personne chargée de transmettre les doléances à la hiérarchie.

**Capitula** : Terme emprunté du *kiswahili* et qui désigne une culotte masculine plus ou moins longue. Le port d'une culotte par un jeune homme était un symbole d'évolution mentale.

**Chikwangu (Chikwanga)** : (swahili) Pâte plus ou moins dure à base de purée de manioc pilé et qui se conserve mieux dans des feuilles de bananier.

**Drache** : (Belgique) Pluie battante, averse.

**Drill** : Sorte de tissu à usage militaire.

**Ébaudi** : vx. Égayé, réjoui.

**Ekyalo ki ?** : (kiganda) « Quelle colline ? ».

**Éleusine** : Céréale importante dans certaines régions d'Afrique. Elle se consomme sous diverses formes après avoir été réduite en farines (bouillies, galettes, etc.) et après germination, sert aussi à fabriquer de la bière.

**Eli, Eli, lamma sabactani** : Parole attribuée au Christ peu avant sa mort par Mt 27, 46, traduite dans le texte évangélique lui-même par : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », formule empruntée au Psaume 22 (21), 2. La citation qui suit : « *De profundis clamavi ad te, Domine* » (« des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur »), est empruntée au Psaume 130 (129), 1, qui figurait dans les missels paroissiens romains.

**Essente muli na ?** : (kiganda) « Avez-vous de l'argent ? ».

**Essilingi nya** : (kiganda) « Quatre chillings ».

**Euphorbe** : Plante vivace renfermant un suc laiteux, représentée par de nombreuses espèces dans le monde.

**Faix** : vx. Charge très pesante, pénible à porter.

**Ganda** : Relatif, ou originaire de l'Uganda.

**Gandoura** : Tunique sans manches que l'on porte dans les pays du Maghreb.

**Gashi** : (« le fameux criminel Gashi ») : nous n'avons pas réussi à identifier avec précision cet événement et ce lieu de supplice. Un tel châtiment était réservé à la punition de crimes exceptionnels (meurtres, vol de vache etc.). La justice était rendue à la cour royale, qui se trouvait à Nyanza.

**Gihugu** : Nom général pour désigner un pays en *kinyarwanda* et en *kirundi*.

**Gisoro** : Sorte de jeu sur une planche de bois comportant 32 trous – 16 par joueur – dans lesquels les deux joueurs placent et arrangent leurs petits cailloux, ou billes en faisant le tour des trous, tout en essayant de s'emparer de la totalité ou presque des cailloux/billes de son adversaire, à ce que celui-ci n'ait plus d'alternative pour jouer.

**Gombolola** : Nom local, en Uganda, qui signifie agent de police coloniale.

**Grabat** : Lit misérable.

**Guhamba** : (*kirundi* et *kinyarwanda*) Terme familier qui signifie « enterrer, inhumer ».

**Habari yako** : (swahili, *Habari* (nouvelle(s), information(s), *yako* (ta, ton)) Formule adressée à quelqu'un pour s'enquérir de ses nouvelles (Tes nouvelles ?) Le terme *habari* ne rend pas compte du singulier ou du pluriel en swahili. Il se prononce de la même façon.

**Homo quidam ! ...** : Citation d'un hymne datant du rituel ambrosien : *Homo quidam fecit coenam magnam et misit servum suum hora coenae dicere invitatis, ut venirent : Quia parata sunt omnia. Venite comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis. Quia parata.... Gloria Patri et Filio, et Spiritui Sancto.* Le chant fait d'abord allusion à la parabole du festin nuptial (Mt, 22) : « Un homme prépara un grand repas et il envoya son serviteur le dire aux invités, pour qu'ils viennent ». Après le refrain : « parce que tout était prêt », le second couplet (« Venez et mangez mon pain et buvez le vin que j'ai préparé pour vous » est une citation du catéchisme romain (*Panis spiritualis* n° 4407), lui-même reprenant *Proverbes*, 9, 5 (« La sagesse a bâti sa maison... »).

**Intimba** : Peine, affliction, chagrin, blessure que l'on ressent dans son amour-propre.

**Jubé** : Tribune transversale en forme de galerie, élevée entre la nef et le chœur, dans certaines églises.

**Kabale** : Frère de la Reine Nyirahuyi Kajongera, épouse du Roi Kigeli Rwabugili. Il joua un rôle essentiel dans l'armée royale à l'époque dudit roi.

**Kabale** : Région du Sud de l'Ouganda. À ne pas confondre avec Kabale (note 25), nom d'un guerrier royal.



**Kale, mulinye** : (*kiganda*) « Allez, montez ! ».

**Kanayoge** : Interférence linguistique pour un Rwandais de l'époque coloniale allemande qui ne savait prononcer le nom allemand « Kandt ».

**Kanzou** : (du swahili *kanzu*) Long habit que portent généralement les musulmans. Nom général pour désigner la robe chez les femmes et les filles.

**Karani** : (emprunt du swahili) Pour désigner une personne qui aide une autre pour devenir enfin un « clerc ». L'auteur parle de lui-même qui fut un secrétaire.

**Katikiro** : Plus haut dignitaire des royaumes traditionnels en Uganda.

**Kimputu** : Dans le contexte, ce terme désignerait une fièvre passagère.

**Kinyamateka** : Titre du journal (périodique) de l'Église catholique au Rwanda.

**Kinyambo** : Dialecte sur la frontière est entre le Rwanda et la Tanzanie.

**Kitenge** : (emprunt du swahili) Pour désigner le pagne que portent généralement les femmes africaines. Habit en coton multicolore avec dessins.

**Kizungu** : (emprunt du swahili *Mzungu*) Lieu où vivaient les premiers Blancs devenu par la suite une agglomération importante vu les activités socio-économiques.

**Kraal** : Enclos pour le bétail en Afrique australe.

**Ku mana** : (formule en *kinyarwanda*) Signifie « grâce à Dieu ». Probablement imitée de l'arabe *Inch allah* utilisé en swahili par les musulmans de cette époque.

**Kyo kiki** : (*kiganda*) « Ça c'est quoi ? ».

**Likembé** : Instrument de musique tenu dans les mains dont les pouces percutent les fils de fer pour produire la mélodie.

**Lucre** : vx Gain, profit.

**Luhalo** : Contre-prestation que tout individu devait au roi Kabaka du Buganda.

**Lyangombe** : Personnage qui servait d'intermédiaire entre Dieu et l'homme dans le Rwanda ancien ; il était supposé intervenir auprès

de Dieu intercédait pour obtenir divers bienfaits. Des fêtes rituelles étaient organisées en son honneur.

**Mar-hun** : Malgré nos recherches auprès d'africanistes arabisants, nous n'avons pu reconstituer le sens ce terme.

**Marwa** : Nom général pour désigner la bière à base de jus de banane fermentée.

**Matoke** : (*kiganda*) sorte de bananes de longue taille mûres et sucrées. Elles sont consommées comme frites.

**Mucuruzi** : (emprunt du swahili) Le terme signifie généralement « vendeur » ou « commerçant ». L'activité commerciale monétarisée a été introduite au Rwanda par les premiers musulmans arabes venus de l'Est durant l'époque coloniale.

**Muganda** : (singulier) Originaire de l'Uganda (au pl. *Baganda*).

**Mugandamure** : Nom de lieu peuplé de premiers musulmans du Rwanda à Nyanza. Ce nom relève d'une interférence linguistique de *Muganda* et Amri. Il s'agit en effet d'un célèbre musulman et commerçant ougandais appelé « Amri » qui vivait à Nyanza. En kinyarwanda, un Ougandais, c'est *Muganda*, comme le Rwandais non instruit ne connaît n'a pas dans sa langue maternelle deux sons qui se suivent tels que « mr », il prononce facilement « mure » par interférence linguistique. Le « u » se prononce phonétiquement « ou » en kinyarwanda.

**Muganga** : (emprunté au *kiswahili*) Guérisseur, infirmier, ou spécialiste en médecine.

**Muganwa** : (en kirundi *umuganwa*<sup>\*</sup>) : à l'origine, ce terme désigne un prince de sang, fils descendant du roi, pouvant représenter le roi pour diriger une région. Toute autre personne descendant d'une princesse (*umuganwakazi*<sup>\*</sup>) pouvait, elle aussi, porter ce titre.

**Mugenda wa ?** : (*kiganda*) « Où allez-vous ? ».

**Mugesera** : (en *kinyarwanda* ou en *kirundi*) Ce terme peut désigner quelqu'un appartenant au Clan des *Abagesera* de l'ancien royaume de Bugesera (Sud-Est du Rwanda et Nord-Est du Burundi) avant son annexion à moitié par les anciens royaumes du Ruanda et d'Urundi. Ou encore une personne méchante ou cruelle. Ce sens

second tient de la résistance farouche des membres dudit clan durant les expéditions guerrières des royaumes voisins.

**Muhabura** : Nom d'un volcan au Nord-ouest du Rwanda.

**Muhima** : Membre d'un clan ou groupe de lignage *hima* (Rwanda, Uganda, Burundi, Tanzanie, R. D. Congo etc.).

**Mukama** : (*kiganda*) Un seigneur. Un riche propriétaire de troupeau de vaches.

**Mukiga** : (singulier) Originaire de la région de Rukiga qui s'étend du nord-ouest rwandais au sud-ouest ugandais (au pl. *Bakiga*).

**Mulera** : Habitant de la région du Nord-Ouest (Bulera), dans l'ancienne province de Ruhengeri.

**Multi sunt vocati, pauci vero electi !** : Allusion à Mt, 22, 14 (parabole du festin nuptial).

**Mungu yiko** : (swahili) Termes qui signifient « Dieu est là » et utilisés souvent pour rendre compte de l'intervention divine dans des moments difficiles.

**Munyige** : (*kiganda*) Mets à base de bananes hâchées cuites dans l'huile.

**Mupaka** : (emprunt du swahili) Pour signifier une frontière entre deux choses. Souvent une frontière entre deux territoires.

**Murundi** : (singulier) Originaire du Burundi – ancien Urundi – (au pl. *Barundi*).

**Musilimu** : (emprunt du swahili) Tel est désigné *musilimu* vu ses bonnes manières par comportement, habillement, et par sa formation scolaire de l'époque. C'est comme un « évolué » qui perdait ses vieilles habitudes ancestrales.

**Mutwa** : De la race pygmoïde. En *kinyarwanda*, ce terme peut être utilisé pour désigner une personne méprisante par ses manières peu commodes et bouffonnes.

**Muyiru** : Membre d'un clan iru.

**Muzungu** : (emprunt du swahili) Signifie un « Blanc ».

**Mwami** : Désigne un roi (Rwanda et Burundi) ou grand chef coutumier en R. D. du Congo.

**Mwega** : Qui appartient au clan *Abega*. L'un des principaux clans qui donnaient les reines au Rwanda ancien.

**Mwenge** : (*kiganda*) Boisson alcoolisée à base de bananes mûres.

**Nautonier** : vx Personne qui conduit un bateau.

**Nihil obstat** : littéralement : « rien ne s'oppose ». Formule latine qui servait, suivie de *l'imprimatur*, à indiquer, en tête d'un livre, que la hiérarchie catholique ne voyait pas d'obstacle à la publication.

**Nkotsa** : Nom d'un oiseau nocturne qui, dit-on, porte malheur dans certaines mentalités au Rwanda, à l'instar d'un hibou.

**Nobis quoque peccatoribus** : littéralement « à nous aussi, pécheurs ». Il s'agit de la dernière oraison avant le Notre Père et l'Eucharistie.

**Non licet ! nefas est !** : « il n'est pas permis ! c'est contraire à la loi divine ! ».

**Non mittendus canibus !** : Littéralement : le Pain qui « ne doit pas être jeté aux chiens ». Citation du *Lauda Sion* de Thomas d'Aquin : « Ecce panis angelorum / Factus cibus viatorum, / Vere panis filiorum / Non mittendus canibus ». Allusion à Mt 7, 6 : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint, et ne jetez pas vos perles aux porcs ».

**Nuit** : (/ dans « l'horreur mystérieuse d'une profonde nuit » /) : citation légèrement tronquée du vers de Racine : « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit » (*Athalie*, acte 2 scène 5).

**Nyampara** : Collaborateur autochtone.

**Nyanza** : Agglomération urbaine du Sud du pays, à proximité de Butare. Nyanza était le siège habituel de la Cour royale.

**Nyirayuhi** : Reine du Rwanda. Épouse du Roi Kigeli Rwabugili et sœur de Kabale. Elle jouait un rôle essentiel dans l'influence politique au Rwanda ancien.

**Orate, fratres** : « priez, frères ». Début d'une prière qui, prononcée à plus haute voix par le célébrant, annonce la Préface dans le rituel romain.

**Parousie** : Second avènement attendu du Christ glorieux.

**Pater noster, qui es in coelis...** : texte latin du « Notre Père, qui es aux cieux... ».

**Plénitude de la loi** : Allusion à la première Épître aux Romains, vraisemblablement 14, 1 – 15, 13.

**Pombé** : (swahili) Terme général utilisé pour désigner la bière, et même toute boisson alcoolisée. Le terme serait utilisé par les premiers colons allemands venus de l'Est de l'Afrique où ils s'étaient implantés vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

**Primus** : Bière européenne brassée en Afrique centrale.

**Rugo** : Enclos, clôture ou ensemble d'une habitation.

**Sabir** : (péjoratif) Langue mêlée, remplie d'éléments étrangers.

**Salamalec** : Révérences, politesses exagérées.

**Salva nos perimus** : Littéralement : *Sauve-nous, nous périssons*. Parole des apôtres au cours de l'épisode de la tempête apaisée (cf. Mt, 8, 25).

**Sanctus, sanctus, sanctus** : début du *Sanctus*. La citation latine qui suit appartient aussi à cette prière : *Benedictus qui venit in nomine Domini ; Hosanna in excelcís* » (« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ; Hosanna au plus haut des cieux »).

**Séchoir-peau** : Cette dénomination, apparemment une création de l'auteur car nous ne l'avons pas retrouvée ailleurs, désigne vraisemblablement l'endroit où l'on sèche les peaux des animaux abattus.

**Sentiant omnes tuum juvamen...** : Citation du *Santa Maria* des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), récitée ou chantée chaque soir (*Sancta Maria, Succurre miseris, Juva pusillanimes, Refove flebiles, Ora pro populo, Interveni pro clero, Intercede pro devoto femineo sexu, Sentiant omnes tuum juvamen, Quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem* : Sainte Marie, viens au secours des malheureux, aide les timides, console les affligés, prie pour le peuple, intervien pour le clergé, intercède pour les femmes consacrées ; qu'ils ressentent tous ton aide, ceux et celles qui célèbrent ta sainte mémoire).

**Seven (souliers de)** : Nous n'avons pas réussi à décoder cette allusion d'époque.

**Shebuja** : (*kinyarwanda*) Terme pour signifier « Maître ».

**Singlet** : Belgicisme (de l'anglais *singlet*) : maillot de corps.

**Sorgho** : Plante céréalière des pays tropicaux.

**Stick** : Sans doute des bouts de bois (du flamand).

**Stout** : Bière traditionnelle anglaise.

**Sultani** : Déformation linguistique par les autochtones pour désigner un Sultan (le son « u » se lit phonétiquement « ou » en *kinyarwanda* ou en *kirundi*).

**Swahili** : (de « Sahel », côte) Peuples des côtes d'Afrique orientale considérés généralement comme musulmans. Littéralement un *Swahili* c'est un locuteur de la langue swahili qui n'est pas forcément un musulman.

**Tantum ergo sacramentum** : citation d'un hymne (*Pange lingua...*) attribué à Thomas d'Aquin, qui était chanté au cours de l'office du Jeudi Saint en l'honneur du Saint Sacrement.

**Te Deum (« un salut avec Miserere et Te Deum »)** : l'office de prière qui clôture la fin de l'année à la mission comportait donc une invitation au « repentir » (sans doute le Psaume 50 : *Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam...* » ; et un cantique d'action de grâces (*Te Deum laudamus...*), les deux textes figurant dans les missels paroissiens romains.

**Tipoye** : Chaise à porteurs.

**Touque** : Récipient métallique pour la conservation et le transport des poudres, pâtes, liquides.

**Transfiguration** : cf. Luc, 9, 28-36.

**Tugenda Buddu** : (*kiganda*) « Nous allons à Buddu ! ».

**Ubugingo** : Signifie « la vie » dans le sens biblique.

**Umuganwa, umuganwakazi** : voir *Muganwa*.

**Umukenke** : Les herbes *umukenke*, dont le nom scientifique est *hyparrhenia*, sont de la famille des graminées *poaceae*. Il s'agit de zones de pâture pour les bovins, présentant des herbages assez hauts.

**Urabeho** : Souhait en *kinyarwanda* qui signifie « reste bien ».

**Uruyama** : Sorte de bouillie de farine de sorgho.

**Usumbura** : Ancien nom de l'actuelle capitale du Burundi (Urundi) durant l'époque royale. Actuellement Bujumbura.

**Utambula kilo, gwe munyoro !** : (*kiganda*) Te promènes-tu la nuit, toi vaurien !

**Vicicongo** : Chemins de fer ou transports vicinaux du Congo, ici des camions de cette société.

**Vigilate et orate** : « Veillez et priez ». Paroles du Christ, cf. Marc, 13, 32-37.

**Yewe** : Onomatopée pour interpeler quelqu'un de loin, souvent utilisée quand on ne connaît pas son nom.

**Zamu** : (emprunt du *swahili*) Un sentinelle ou un gardien d'un lieu.





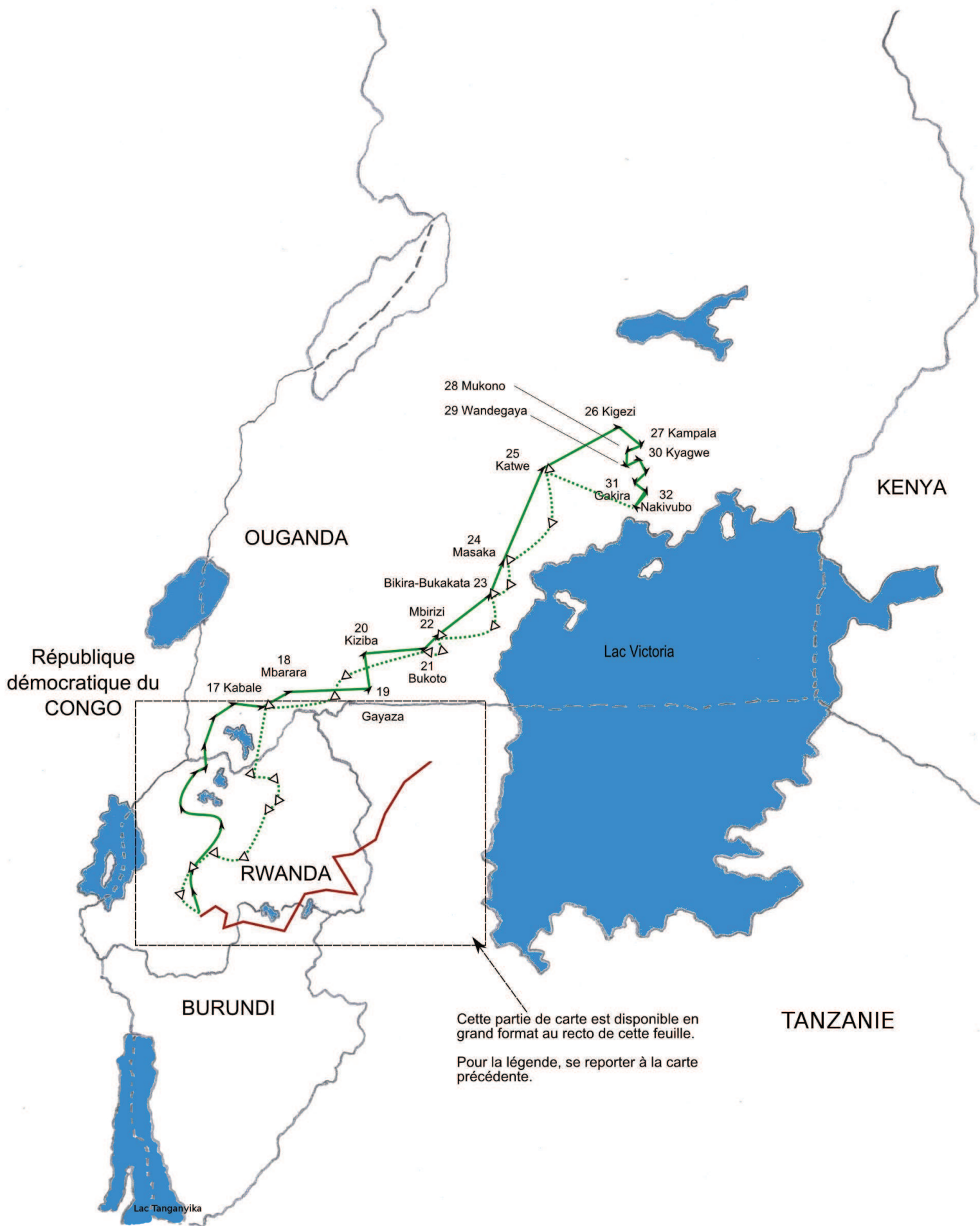


## LISTE DES OUVRAGES PARUS

Liste des ouvrages parus dans la collection *Littératures des mondes contemporains*, série *Afriques*, édités par le Centre Écritures.

Renseignement : [recherchell@univ-metz.fr](mailto:recherchell@univ-metz.fr)

- ***Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda.*** Textes réunis par Pierre Halen et Jacques Walter, 2008. 22 €.
- ***Les écrivains du Congo-Zaïre. Approches d'un champ littéraire africain.*** Charles Djungu-Simba K., 2008. 19 €.
- ***Senghor et sa postérité littéraire.*** Textes réunis par Dominique Ranaivoson, 2008. 18 €.
- ***Du nègre Bambara au métropolitain. Les littératures africaines en contexte transculturel.*** Sous la direction de Désiré K. Wa Kabwe-Segatti et Pierre Halen, 2009. 21,50 €.



Cette partie de carte est disponible en grand format au recto de cette feuille.

Pour la légende, se reporter à la carte précédente.

OUGANDA

République du  
démocratique du  
CONGO

TANZANIE

BURUNDI

RWANDA

15 Kyaka

14 Karagwe

13 Kyerwa

12 Migera

11 Glsaka

10 Rwamagana

9 Rusumo

8 Zaza

7 Kigina

6 Gashora

5 Kirundo

4 Kanyinya

17 Kabale

16 Bufumbira

15 Kisoro

14 Mutolere

13 Bukamba

12 Ruhengeri

11 Bugarura

9 Bukonya

8 Nemba

7 Rulindo

6 Bumbogo

5 Rukoma

4 Muhanga

3 Kabagayi

2 Ruhango

1 Kabagari

Mugogwe

Save

Buhanga

Ile Idjwi

